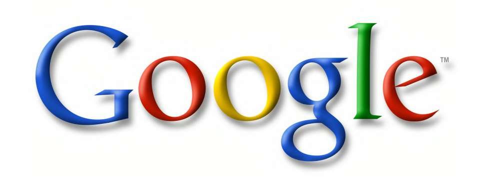



STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES



DANS
LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cᴵᴱ

Dans les Ténèbres de l'Afrique. Relation de la dernière expédition de H. M. St à la délivrance d'Emin Pacha, gouverneur de l'Équatoria. 2 volumes. 150 gravure bois et 3 cartes, brochés 3

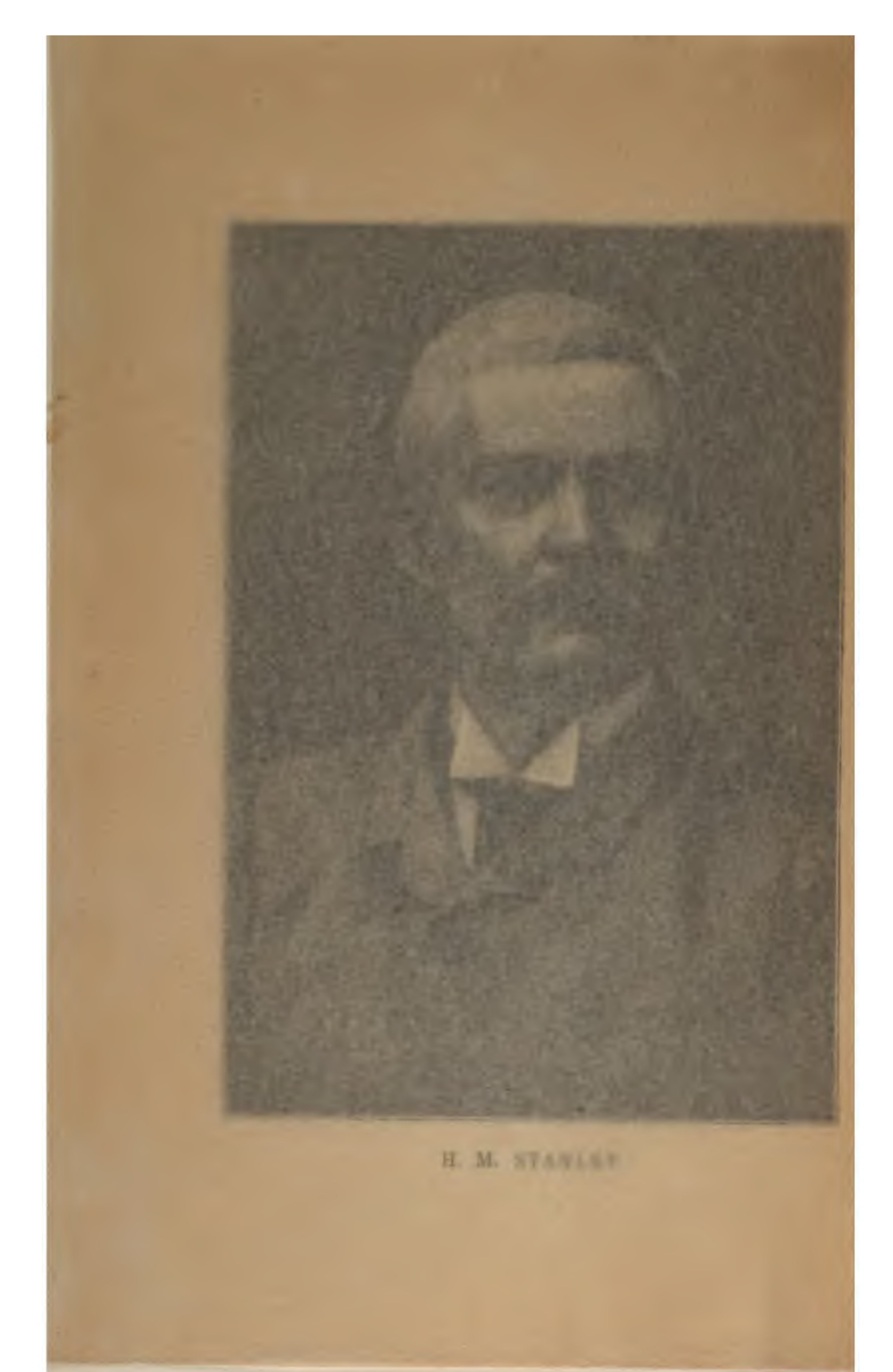
reliés 3

Comment j'ai retrouvé Livingstone. Voyages, aventures et découvertes dans le c de l'Afrique. Ouvrage traduit de l'anglais par Mᵐᵉ H. Loreau ; 3ᵉ édition. 1 volume 60 gravures et 6 cartes . . . .

Le même ouvrage, sur papier de Chine . . . .

A travers le continent mystérieux, ou les Sources du Nil, les grands lacs de frique équatoriale, le fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique. Ouvrage t sous la direction de Mᵐᵉ H. Loreau. 2 volumes avec 150 gravures et 9 cartes.

21503. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



H. M. STANLEY.

H. M. STANLEY

DANS LES

TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

RECHERCHE, DÉLIVRANCE ET RETRAITE D'EMIN PACHA

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Contenant 150 gravures

D'APRÈS LES DESSINS DE

A. FORESTIER, SYDNEY HALL, MONTBARD, RIOU

ET TROIS GRANDES CARTES TIRÉES EN COULEURS

TOME PREMIER

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

LETTRE-PRÉFACE

A

SIR WILLIAM MACKINNON

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SECOURS

Mon cher Sir William,

Ce livre, que j'ai le très grand plaisir de vous dédier, est le récit de ce qu'a fait et souffert la « Mission de secours » transformée en « Mission de délivrance ». C'est le rapport officiel, le fidèle compte rendu des allées et venues de l'expédition que vous et le Comité aviez confiée à mes soins.

Je n'ai malheureusement pu effectuer tout ce que je brûlais d'accomplir quand je quittai l'Angleterre en janvier 1887 : l'affaissement complet du gouvernement de l'Equatoria jeta sur mes bras tant de vieillards et de malades à charroyer dans les hamacs, tant de gens faibles et débiles, tant de femmes et d'enfants, que notre petite colonne de soldats éprouvés devint un train d'ambulanciers auxquels toute aventure était interdite. Le gouverneur, à moitié aveugle, emportait de nombreux bagages ; Casati était dans l'impossibilité de marcher ; 90 pour 100 des émigrants ne valaient guère mieux. A moins de sacrifier notre tâche sacrée, le but de notre expédition, nous ne pouvions dévier, ni à droite, ni à gauche, de la route la plus directe vers l'océan.

Vous qui, pendant une carrière si longue et si variée, avez

gardé votre foi profonde au Dieu des chrétiens, vous qui avez témoigné devant les hommes de votre pieuse gratitude pour toutes les bénédictions descendues d'en haut, vous comprendrez mieux que beaucoup d'autres les sentiments qui m'animent quand je me retrouve sur une terre civilisée, en pleine vie et en pleine santé, après avoir traversé tant d'orages et de périls. Contraint, à mes heures les plus sombres, d'avouer humblement que je ne pouvais rien sans l'aide de Dieu, je pris, au milieu des vastes solitudes de la forêt, l'engagement solennel de confesser hautement que je dois tout à son secours.... Il était minuit; un silence de mort m'environnait. Affaibli par la maladie, brisé par la fatigue, l'anxiété me dévorait plus encore. Où chercher ces compagnons blancs et noirs dont le sort nous était un mystère? Du plus profond de cette détresse mentale et physique, je suppliai Dieu de me les rendre. Neuf heures après, une joie délirante nous envahissait : notre étendard rouge et son croissant apparaissaient au loin, et, sous ses plis flottants, la colonne si longtemps absente!

Autre exemple. A notre sortie de la région des forêts, après des épreuves telles, que dans toutes les annales des voyages au Continent Noir il n'en est pas de semblables, nous approchions du pays où Emin Pacha, mon gouverneur « idéal », était, disait-on, cerné de toutes parts. Tout ce que nous apprenions des naturels qu'avaient capturés les éclaireurs nous présageait de terribles rencontres avec des multitudes sur le nombre et les forces desquelles nul n'aurait pu donner de renseignements intelligibles. Un peu plus loin, en effet, les habitants de l'Oundoussouma voulurent s'opposer à notre passage; par milliers et dix milliers ils fourmillaient sur les collines; le sol des vallées disparaissait sous les troupes de leurs guerriers. Nous ignorions ce qu'étaient ces peuplades et jusqu'où s'étendait leur district; comment ne pas penser que leurs légions, peut-être, bloquaient aussi la voie de l'Ouest à « notre » Pacha! Si avec 4000 soldats il criait au secours, que pouvait faire mon petit contingent de 173 fusils! La nuit précédente j'avais lu dans ma Bible l'exhortation de Moïse à Josué : « Fortifie-toi,

ne crains point et ne sois pas effrayé, car l'Éternel, ton Dieu, est celui qui marche devant toi; il ne te délaissera point et ne t'abandonnera point ». Fut-ce l'effet de ces nobles paroles? une voix me les redit-elle? je ne sais, mais il me sembla les entendre. Le lendemain matin, Mazamboni commandait à son peuple de nous courir sus et de nous exterminer, mais il n'y eut pas un lâche dans notre petite troupe, tandis que la veille, voyant quatre des nôtres prendre la fuite devant un seul noir, je m'étais amèrement écrié : « Et voilà la canaille avec laquelle il faut m'ouvrir une route jusqu'à Emin Pacha! »

Et encore! En décembre 1888, entre le confluent de l'Ihourou et du Doui, 150 de nos plus solides marcheurs avaient été dépêchés en quête de vivres; une semaine s'écoula et ils ne reparaissaient point. Pendant leur absence, nos 130 porteurs, les femmes et les enfants restèrent sans autre nourriture que la tasse quotidienne de bouillon clair — de l'eau chaude, un tout petit morceau de beurre, un peu de lait condensé, une pincée de farine — par laquelle on essayait d'éloigner la mort le plus longtemps possible. Nos fourrageurs marchant presque au hasard s'étaient-ils laissé surprendre par les nains? Je partis avec 66 hommes, accompagnés des moins faibles de leurs familles; plus actifs que les autres, ils avaient su ajouter à leur maigre potage des baies de phrynium et d'amome, des champignons trouvés dans les lieux humides, et, quoique fort amaigris, ils conservaient encore quelque vigueur. Nous laissions au camp 51 porteurs avec le reste de la caravane, et dans une misère telle, que si le secours n'arrivait pas, leur mort n'était plus qu'une question d'heures. Je les remis à la garde d'un blanc et de 13 soldats, munis pour dix jours de toutes nos ressources en fait de vivres. Nous n'emportions absolument rien, comptant pour nous sustenter sur les fruits sauvages qu'on pourrait cueillir en route. Dans l'après-midi nous passâmes à côté de cadavres à divers degrés de décomposition. La vue des morts et des mourants m'avait enlevé toutes mes forces : je me sentais anéanti.

Au bivouac de la nuit, la faim et la souffrance paralysaient tous mes hommes; le désespoir les accablait; ce fut pour moi une sorte de consolation de n'entendre ni murmures, ni reproches, de ne surprendre aucun signe de révolte. Nul bruit ne venait me distraire de mes affreuses préoccupations. L'horreur de la forêt, le silence de la nature s'abattaient sur moi; tout sommeil était impossible. Mes pensées s'arrêtèrent sur les nombreux manquements qui avaient causé tant de misères et d'anxiété. « Gens de col raide, rebelles incorrigibles, dont l'animalité et la brutalité font sans cesse explosion! Leur naturel insouciant, leurs oublis continuels, leurs promesses toujours enfreintes m'ont déjà causé plus de soucis, m'ont déjà tué plus d'hommes que les javelots et les flèches des sauvages! Ah! si je les retrouve enfin.... » La menace commencée expira sur mes lèvres, le souvenir me traversa l'esprit des cadavres couchés le long du sentier, des moribonds laissés au camp, des affamés qui m'entouraient; de ces 150 hommes que nous allions chercher, perdus pour toujours, peut-être, dans la lugubre forêt, ou attaqués par les pygmées féroces. — Serez-vous surpris que la naturelle dureté de mon cœur finît par s'amollir? bientôt il me fut possible de remettre notre sort entre les mains de Celui qui, seul, pouvait nous secourir! Le lendemain matin, une demi-heure à peine après notre mise en marche, nous rencontrions l'escouade; sains, saufs, déjà tout ragaillardis, ils portaient, pour le moins, quatre tonnes de superbes bananes. Imaginez les cris de joie que poussèrent mes gens! Comme ils se jetèrent sur la provende! Avec quel empressement s'allumèrent les feux pour la rôtir, la bouillir, l'étuver! Puis, la première faim apaisée, nous retournâmes à toutes jambes rendre la vie aux malheureux restés avec Bonny.

En me remémorant les épisodes terribles de notre voyage, les circonstances où, pendant ces courses errantes à travers la lugubre forêt vierge, l'épaisseur d'un cheveu nous sépara des plus effroyables catastrophes, je ne puis attribuer notre salut qu'à la miséricordieuse Providence; elle nous a sauvés, peut-

être pour quelque dessein que nous ne connaissons pas encore. A ce triste bivouac entre le Doui et l'Ihourou, toutes les armées et les armements de l'Europe n'eussent pu nous aider! Des centaines d'explorateurs n'eussent pas réussi à suivre nos traces jusqu'à la scène de la dernière lutte, et, s'approfondissant sans cesse comme l'oubli, une couche d'humus recouvrirait nos cadavres, perdus au milieu des solitudes inviolées.

C'est dans cet esprit d'humilité et de gratitude que j'entreprends le récit de notre expédition depuis la naissance même du projet jusqu'au moment où le vaste océan Indien, pur et bleu comme le ciel, se déroula devant nos yeux et que je m'écriai : « Là! Pacha! Nous sommes arrivés! »

Ce que le public avait le droit de connaître, cela je l'ai écrit; mais il y a des choses qui ne sont pas pour le vulgaire cynique, hargneux, sceptique. Ceci, je l'écris pour vous et pour vos amis, pour ceux qui veulent que la lumière se fasse sur le Continent Noir, pour ceux qui s'intéressent à l'humanité.

Ma règle de conduite a été, est et sera, j'espère, qu'il faut agir bien, penser juste, parler vrai, se laisser toujours guider par le meilleur motif. Quand une mission m'est confiée, quand ma conscience la trouve utile et noble, je veux consacrer mes meilleures forces à l'exécuter, suivant la lettre et conformément à l'esprit. Je porte en moi une loi à laquelle il me faut obéir. Si celui qui partage ma tâche prouve, par sa conduite et par ses actions, que cette loi est aussi la sienne, celui-là, je le reconnais pour mon frère. C'est donc avec une joie entière que je rends hommage aux inappréciables services de mes amis Stairs, Nelson, Jephson et Parke, quatre hommes dont le dévouement à de nombreux devoirs a été aussi parfait que le permet notre humaine nature. Une épitaphe ne saurait, dit-on, être écrite avant que le mort soit couché dans la tombe : aussi, pendant ce long voyage, ai-je rarement écrit combien j'appréciais l'obéissance prompte et gaie de Stairs, la sérieuse ardeur de Jephson, les qualités militaires du brave

Nelson, les tendres soins du docteur pour ses malades. Ils ont travaillé patiemment et sans un murmure; leurs pèlerinages sont aujourd'hui terminés, et je sais combien faibles sont les paroles par lesquelles je voudrais reconnaître mes obligations envers chacun d'eux.

De ceux qui ont succombé ou que la maladie et les accidents ont détournés de notre route, il est plus difficile de parler. Mais, ceci je puis le dire hautement, tant qu'ils sont restés avec moi, ils m'ont paru vraiment capables de justifier les plus hautes espérances conçues à leur sujet, et là-dessus je n'ai pas eu le moindre doute jusqu'au jour où M. Bonny me raconta l'histoire lamentable de l'arrière-garde. Pourquoi le major Barttelot n'a-t-il pu effectuer ses promesses? J'ai des preuves positives que lui et M. Jameson ne s'inspiraient que de leur loyauté et de leur zèle ardent,... mais pourquoi n'ont-ils pas suivi mes instructions? Pourquoi MM. Ward, Troup et Bonny ne leur ont-ils pas représenté qu'avancer peu à peu par courtes étapes valait mieux que mourir à petit feu pendant de longs mois à Yambouya, comme moururent cent de nos porteurs? Leurs huit visites à Stanley-falls (chutes Stanley) et à Kassongo montent en somme à près de 2 000 kilomètres; leurs journaux, carnets et lettres témoignent qu'ils avaient en main tous les éléments de succès. Comment ces cinq officiers, ayant les moyens de se mettre en route, brûlant du désir de marcher et animés des sentiments les plus élevés, n'ont-ils pas exécuté mes ordres? Pourquoi, me croyant encore en vie, ont-ils expédié mes effets personnels en aval du Congo et privé leur commandant de tant d'objets presque indispensables? Pourquoi ont-ils embarqué nos conserves alimentaires et deux douzaines de bouteilles de madère quand ils avaient dans leur camp trente-trois malades et nombre d'affamés? Pourquoi M. Bonny a-t-il permis qu'on en fît de même pour ses propres rations? Pourquoi envoyer M. Ward porter une dépêche, toujours vers le bas Congo, et pourquoi lui expédier ensuite l'ordre de ne pas rejoindre la mission? C'est un échantillon des problèmes qui m'inquiètent et dont je ne

saurais donner une solution satisfaisante. Si quelque tierce personne m'avait informé de ces choses, je n'en aurais rien cru, mais ici je ne fais que consulter le rapport officiel du major Barttelot[1]. Le télégramme que M. Ward emportait à la mer demandait des ordres au Comité de Londres; celui-ci répondait : « Nous vous référons à la lettre d'instructions de M. Stanley ». Je ne puis éclaircir le mystère; chacun de mes lecteurs l'expliquera à sa guise; je prie qu'il le fasse en toute charité.

Après ma rencontre à Banalya avec M. Bonny, j'ai toujours trouvé que sa bonne volonté et son dévouement égalaient ceux de ses camarades; il a été brave entre les plus braves; toutes les missions que je lui ai confiées, il les a remplies à ma satisfaction : plus son obéissance a été parfaite et respectueuse de Banalya à l'océan, plus s'obscurcit le mystère du séjour à Yambouya. 2 000 hommes comme Bonny sous les ordres d'un chef capable, et le Soudan tout entier serait bientôt subjugué, pacifié, gouverné.

Mais, tout en faisant remonter à qui de droit les infortunes de notre arrière-garde, je veux que l'on comprenne ceci : Barttelot et Jameson, s'ils se fussent trouvés à la place de Jephson et de Stairs, par exemple s'ils eussent accompagné leurs camarades, se seraient distingués comme eux. Où trouver pareil groupe de jeunes gens, Barttelot, Jameson, Stairs, Nelson, Jephson et Parke, aimant à ce point le travail, et tous empressés d'y courir, de nuit comme de jour? Si j'avais à fonder un nouvel État africain, de tels hommes, braves, énergiques, ne connaissant pas la fatigue, me seraient inappréciables. Le triste sort de la deuxième colonne est dû à la résolution, prise le 17 août, de rester à m'attendre, et à l'arrivée des Arabes le jour même, ou le lendemain.

Ce que diront ces pages au sujet d'Emin ne doit point le faire déchoir de la hauteur où l'avait placé mon esprit. Si la réalité y change quelque trait, la faute n'en est point au Pacha.

1. Voir appendice I.

Tant que ses gens lui sont restés fidèles, il a mérité d'être cet idéal : quand ses soldats se sont mutinés, le gouverneur n'avait plus sa raison d'être, tout comme l'ébéniste qui, avec des outils appropriés, exécute un meuble convenablement, mais avec de mauvais outils ne fait rien de bon. Le Pacha n'est pas le géant que je supposais : devons-nous plus l'en blâmer que de n'avoir pas, par exemple, une tournure martiale? Il avait réussi à se maintenir cinq années dans sa province, mais est-il responsable de la vague d'insanité, de l'épidémie de révolte qui transforma en rebelles des soldats loyaux jusqu'alors? Dans ce récit il est question d'Emin à deux périodes différentes, et chaque fois j'en parle avec l'impartialité la plus stricte : ses infortunes ne font pas que je le respecte moins, quoique je ne puisse partager son excès de sentimentalité envers une troupe d'insurgés. Comme administrateur, il déploya les qualités les plus recommandables ; il était bon, loyal, plein de miséricorde et de patience envers les naturels qui se plaçaient sous sa protection : il n'y a plus haute et meilleure preuve de l'estime en laquelle le tenaient ses gens, que le fait qu'il a dû la vie à sa réputation de justice et de douceur. Bref, avant sa déposition finale, toutes les heures qu'il pouvait arracher au sommeil, il les consacrait à faire progresser l'humanité, avancer la civilisation ou augmenter nos connaissances. Je demande qu'on se rappelle toutes ces choses en lisant, à mesure, mes impressions du moment.

Il me faut croire que M. Mounteney Jephson a écrit le compte rendu si favorable des événements qui se passèrent pendant l'emprisonnement d'Emin et le sien, sous la seule impression de l'affection et de la sympathie qu'il éprouvait pour son ami. Ces deux sentiments, il les montrait si bien que je l'accusais en riant d'être mahdiste, arabophile, éministe. Être ainsi pris au piège avec la perspective d'aller un jour comme esclave à Khartoum, ne semble guère exciter son indignation. Les lettres de Jephson, on le verra, furent approuvées par Emin. La suite a montré, du reste, le bien-fondé de ce que

Jephson disait un jour : « Le sentiment est le pire ennemi du Pacha; personne ne le retient ici que lui-même ». Ce que j'admire surtout en notre camarade, c'est le combat qu'il lui fallut livrer entre ses devoirs envers moi, son chef, et son amitié pour le gouverneur.

Certes on doit regretter qu'Emin n'ait pas eu sur ses hommes l'influence qui lui eût assuré leur confiance et leur fidélité, qui les eût pliés aux lois et aux coutumes des peuples plus avancés, qui leur eût appris à respecter les naturels et leurs propres frères d'armes, à protéger cette paix et cette propriété sans lesquelles il ne saurait y avoir de civilisation véritable; mais, puisque le gouverneur de l'Equatoria n'a pu accomplir cette tâche, mieux vaut que les événements aient pris une direction opposée. Les naturels de l'Afrique ne connaîtront pas les bienfaits du progrès tant que le pays sera à la merci d'une soldatesque ignorante, licencieuse, bien que docile en même temps, comme tous les Soudanais, à n'importe quel pouvoir, pourvu qu'il ait la force. L'habitude de regarder les aborigènes comme des païens, des *abid* ou esclaves, date d'Ibrahim Pacha. Il faut qu'elle disparaisse avant qu'un semblant de transformation puisse se montrer en dehors des stations militaires. Quand chaque boisseau de blé, chaque poule, chèvre, mouton ou vache nécessaires aux troupes seront payés en bonne monnaie ou en marchandises courantes, l'influence de la civilisation deviendra irrésistible; la religion chrétienne pourra être prêchée avec succès. Impossible de rien espérer pour l'une et pour l'autre tant qu'elles seront précédées ou accompagnées de l'injustice et du pillage, si fort enracinés dans les mœurs du Soudan.

Ceux qui ont quelque respect de la vraie justice se consoleront en réfléchissant que les habitants de l'Équateur jouiront pour le moment de la paix et de quelque repos. Quant à la véritable civilisation, il suffirait d'un mois pour en rétablir les signes extérieurs, sous de meilleurs et de plus nobles auspices. Aux tilleuls et aux orangers il faudra, il est vrai, plus de temps pour repousser.

Si pendant cette expédition je n'ai pas assez manifesté mon amitié et mon dévouement pour vous et pour les autres membres du Comité de secours, je vous prie d'en imputer la cause au manque d'occasion ou à la force des circonstances. Si, par contre, vous et mes autres amis voulez bien reconnaître que j'ai, autant qu'il fut en mon pouvoir, loyalement et fidèlement accompli ma tâche dans le même esprit et selon le but que vous l'eussiez fait s'il vous eût été physiquement et moralement possible de m'accompagner, je me déclare content, et la plus haute louange ne vaudrait pas pour moi votre simple « C'est bien ! »

Mon cher Sir William, aimer un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi loyal que le vôtre est tout naturel. Veuillez croire que le mien depuis longtemps vous est acquis.

HENRY-M. STANLEY.

A Sir William Mackinnon, Baronnet de Balinakill et Loup, Argyleshire, Président du Comité de secours, etc., etc.

DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédive et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir Fr. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte.

Carlyle seul, dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il peignait de couleurs si lugubres les plus terribles jours de la Révolution française, aurait pu décrire la longue série de désastres qui ont suivi l'alliance intime de l'Égypte et de la Grande-Bretagne. Le sujet est si brûlant que les Anglais hésitent à y toucher. Ceux qui nous rapportent ces horreurs se restreignent au simple récit des événements. Nul ne saurait les lire sans frissonner à l'idée des dangers qu'ont courus l'Angleterre et les Anglais pendant cette pitoyable période de mal-administration. Une seule fois, les ténèbres s'écartèrent et le soleil parut; il brilla sur les soldats immortels d'Abou-Klea et de Goubat, où, sur les sables du désert, un petit corps d'héroïques Anglais combattit poitrine contre poitrine et s'assura une gloire égale à celle de la brigade légère à Balaclava.

Ce furent de vraies batailles, qui rachetèrent une partie des fautes dont un siècle d'histoire ne pourrait offrir de semblables. Si ceux qui dirigeaient la politique avaient eu seulement une étincelle de la résolution passionnée des combattants d'Abou-Klea, bientôt le Mahdi n'eût été qu'une figure de décor, un héros qui eût « bien fait » dans un roman, ou qui eût donné de l'agrément à une métaphore; il ne fût pas devenu ce Génie du Mal qui surgit pour écraser la jeune civilisation du Soudan.

Jetons un rapide coup d'œil sur les événements à la suite desquels, bloqué dans sa Province Équatoriale, le dernier des lieutenants de Gordon appelait au secours.

Le plan trop hardi du khédive Ismaïl est la première cause de tout ce qui est arrivé en Égypte et au Soudan; avec 5 millions seulement de sujets et un trésor qui diminuait tous les jours, il voulut transformer sa vice-royauté en un immense empire dont l'aire embrassa plus d'un million et demi de kilomètres carrés et qui s'étendit du phare d'Alexandrie à l'extrémité sud du lac Albert, et de Massaouah à la limite occidentale du Darfour. D'Europe, d'Amérique, les aventuriers accouraient à sa capitale, lui soumettaient les projets les plus téméraires et lui offraient d'être les chefs des plus folles entreprises. La période de gouvernement régulier, où la souveraineté égyptienne s'arrêtait à Gondokoro et où le Nil était l'émissaire naturel du trafic qui s'établissait par la lente influence d'un développement normal, prit fin quand les capitaines Speke, Grant et Sir Samuel Baker firent au Khédive des récits enthousiastes sur les lacs magnifiques du sud, sur les régions qu'aucune autre n'égalait en fertilité. La guerre de Sécession venait de finir, les militaires en retrait d'emploi accouraient en Égypte pour mettre leur génie au service du Pharaon moderne et réaliser ses rêves d'empire. Anglais, Allemands, Italiens demandaient à partager les honneurs qui pleuvaient sur les hardis et sur les braves.

En lisant avec soin et sans passion les annales de ce règne, et tout en admirant la largeur de vues du Khédive, l'enthousiasme qui le possédait, la libéralité princière de ses dons, les exploits de ses troupes, l'expansion continue de sa puissance qui rayonnait vers le sud, l'est et l'ouest, je ne puis comparer ses succès comme conquérant de l'Afrique qu'à ceux

d'Alexandre en Asie, — mais avec une différence : le Macédonien conduisait son armée en personne; l'Égyptien savourait les délices de ses palais du Caire et confiait son épée aux beys ou aux pachas.

La carrière des conquêtes paraît noble au Khédive; la presse européenne l'applaudit; la civilisation compte sur lui; on chante des hymnes en son honneur; les deux mers sont réunies; les navires de commerce traversent le canal maritime en files majestueuses; les chemins de fer progressent vers le sud; on assure qu'avant longtemps une ligne atteindra Berber. Mais pendant cette brillante période, les peuples du nouvel empire n'ont intéressé le souverain que comme matière à impôts, machines à remplir le trésor; les taxes sont plus lourdes que jamais, les pachas plus avides, l'administration plus dure; on monopolise l'ivoire; enfin, pour ajouter au mécontentement général, la traite des esclaves est abolie sur tout le territoire. En moins de cinq ans, Sir Samuel Baker conquiert la Province Équatoriale, et Munzinger le Senaar; le Darfour est annexé, et le Bahr-el-Ghazal subjugué après d'horribles massacres. L'audace de cet essai d'empire étonne autant que l'absence de sens commun. Sur une ligne de 1 300 kilomètres environ, il y a juste trois stations militaires, et cela dans un pays où, quand les eaux du Nil sont basses, les chameaux sont les seuls moyens de locomotion.

Mais on commençait à trouver que le Khédive tirait trop souvent sur les banques européennes; la dette de l'Égypte montait à 3 200 millions de francs; il refusait les garanties demandées par les puissances pour ceux de leurs nationaux dont il avait si libéralement prodigué les économies : Ismaïl fut déposé en 1879, et son fils Tewfik, le vice-roi actuel, élevé à sa place sous la tutelle des gouvernements de l'Europe. Peu après éclata une révolte militaire qui fut écrasée à Kassassin, à Tell-el-Kebir, le Caire et Kafr-Douar, par une armée anglaise forte de 13 000 hommes et commandée par Lord Wolseley.

Pendant sa courte souveraineté, Arabi Pacha, le chef de la révolte militaire, causa de grands malheurs en rappelant du Soudan toutes les troupes disponibles. Tandis qu'à Tell-el-Kebir le général anglais taillait en pièces les rebelles, le Mahdi Mohamet-Achmed commençait l'investissement d'El-Obeid. Le 23 août, attaqué à Douem, on lui tua 4 500 hommes;

le 14, il fut repoussé par la garnison d'Obeïd, laissant, assure-t-on, 10000 soldats sur le terrain. Ces pertes énormes, continuées depuis le 11 août 1881, quand, pour la première fois, le Mahdi s'essaya à prouver aux populations du Soudan la faiblesse du gouvernement égyptien, tombèrent principalement sur les tribus du haut Nil. Indifférentes à la religion du nouveau prophète, mais taxées au delà de leurs forces et ne pouvant payer puisqu'on avait interdit la traite des nègres, elles étaient accourues sous son étendard, ainsi que les marchands d'esclaves, par centaines, dont les énergiques efforts de Gordon et de son lieutenant Gessi avaient supprimé le trafic.

Depuis le 11 août 1881 jusqu'au 4 mars 1883, où Hicks Pacha, ancien officier de l'armée des Indes, débarquait à Khartoum en qualité de chef de l'état-major des forces du Soudan, les désastres des Égyptiens se suivent en série presque ininterrompue. Les soldats, toujours en révolte, avaient été licenciés, et Sir Evelyn Wood organisait une autre armée, qui ne devait pas dépasser 6 000 hommes. Hicks connaissait la redoutable puissance du Mahdi, la haine et le fanatisme allant jusqu'à la frénésie qui possédaient ses légions, le peu de stabilité, l'indiscipline, la lâcheté de ses propres troupes; mais, tout en demandant avec insistance au gouvernement égyptien un renfort de 5000 hommes, ou quatre bataillons du nouveau corps du général Wood, il rêvait la conquête du Kordofan. Il marche à la rencontre du Mahdi et de ses hordes, enivrées de la victoire qu'elles viennent de remporter sur Obeïd et Bara. Il part pour sa dernière campagne avec 12000 hommes, 10 pièces de montagne, 6 nordenfelts, 5500 chameaux et 500 chevaux. Ses officiers d'état-major, même les employés civils qui l'accompagnent, lui prédisent un désastre : ils savent que, dans son armée, les causes de faiblesse sont multiples, que nombre de soldats sont des fellahs arrachés à leurs champs et enchaînés par escouades, que d'autres sont mahdistes. La dissension règne entre les chefs, tout se détraque.... Mais l'armée poursuit sa route et rencontre les légions du Prophète. Elle est anéantie.

L'Angleterre, à ce moment, dirigeait les affaires avec le concours du jeune Khédive qu'elle avait placé sur un trône quasi royal; elle avait pour intérêt évident de le protéger. Ses soldats sont en Égypte; un général anglais commande

l'armée égyptienne; la police militaire obéit à un ancien colonel de la cavalerie anglaise; son agent diplomatique dirige les affaires étrangères; presque tous les grands postes de l'État sont occupés par des Anglais.

Le Soudan avait été le théâtre de luttes épouvantables et sanguinaires entre les troupes mal organisées du gouvernement égyptien et les tribus victorieuses rassemblées sous la bannière du Mahdi. Nombre de gens, en Angleterre, comprennent que si l'on ne résiste avec fermeté aux guerriers du Prophète, si l'on n'envoie beaucoup d'argent et beaucoup de soldats, le vaste et fertile bassin du haut Nil est perdu pour l'Égypte. Puisque le cabinet de Saint-James a la direction de ces affaires, c'est à lui de dire hautement la politique qu'il compte suivre. Au Parlement on demande au premier ministre si le Soudan forme une partie de l'Égypte et si le gouvernement de la Grande-Bretagne va prendre des mesures pour y rétablir l'ordre. M. Gladstone répond que, le Soudan n'ayant pas été compris dans la sphère d'occupation du contingent anglais, le Gouvernement n'a point l'intention d'étendre sa responsabilité si loin. Comme déclaration de politique, c'est inattaquable : c'est la politique de M. Gladstone, son principe, celui de ses collègues et de son parti. En tant que principe, il mérite le respect.

Pendant qu'on ignorait encore, mais qu'on soupçonnait déjà le sort du général Hicks, l'agent politique de l'Angleterre en Égypte, Sir Evelyn Baring, répétait ses avertissements au gouvernement anglais, et indiquait les moyens d'éviter une catastrophe finale : « Si Hicks est battu, Khartoum est en danger. La chute de Khartoum menacerait l'Égypte. »

En novembre et décembre 1883 Lord Granville répond, à diverses reprises, que le Gouvernement, dans de certaines limites, conseille l'abandon du Soudan. C'est au gouvernement égyptien de prendre la responsabilité des opérations en dehors de l'Égypte proprement dite, mais le gouvernement britannique n'a pas l'intention d'employer au Soudan de troupes européennes ou indiennes; des efforts impuissants de la part du Khédive pour conserver le Soudan ne feraient qu'accroître le danger.

Sir Evelyn Baring notifie à Lord Granville que ni conseils, ni arguments ne décideront le ministère égyptien à abandonner le Soudan. Mais Chérif Pacha, le premier ministre, avertit aussi

Lord Granville que, d'après Valentin Baker Pacha, les forces égyptiennes sont absolument insuffisantes pour écraser l'insurrection soudanaise.

Lord Granville répond, par l'entremise de Sir Evelyn Baring, que, tant que les soldats anglais occuperont l'Égypte, l'avis des ministres de Sa Majesté Britannique doit prépondérer; il insiste pour qu'on l'adopte. Le cabinet égyptien est changé et Nubar Pacha devient premier ministre le 10 janvier 1884.

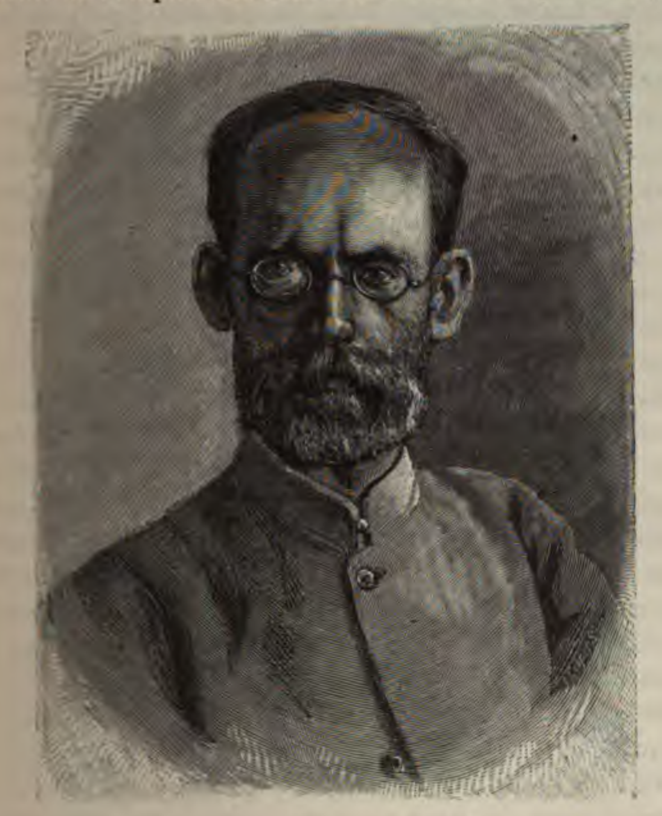
Le 17 décembre, Valentin Baker se rend à Souakim pour commencer les opérations en vue de maintenir les communications entre cette ville et Berber, et pour pacifier les tribus de la contrée. En Angleterre on n'avait aucun doute sur le sort prochain de la petite armée; en Égypte on s'en préoccupait. Craignant qu'une bataille ne fût funeste à ses troupes, le Khédive écrivait lui-même à Baker : « Je compte sur votre prudence et votre capacité : n'attaquez l'ennemi que dans les conditions les plus favorables ». Certes le courage et l'habileté ne manquaient point à Baker, mais pour la prudence et le jugement, il n'en avait guère plus que l'infortuné Hicks.

Le 6 février il partit de Trinkitat, sur les rives de la mer Rouge, pour se diriger vers Tokar : au bout de 10 kilomètres il rencontrait l'avant-garde des rebelles ; le combat s'engagea quelques moments après : « Les assaillants montrèrent le plus grand mépris pour les soldats égyptiens; ils les saisissaient au cou et leur coupaient la gorge; paralysées par la peur, les troupes du gouvernement tournaient le dos, aimant mieux être massacrées que de défendre leur vie. Ils jettent leurs carabines par centaines et s'agenouillent, levant les mains jointes et clamant merci. »

Sur les 3 746 hommes qu'avait le Pacha, il en périt 2 373. Baker, ajoute M. Royle, l'excellent historien de ces campagnes, « Baker connaissait ou aurait dû connaître la composition des troupes qu'il commandait; les mener au feu était tout simplement appeler le désastre ». Qu'aurait-il dit de Hicks?

De 1874 à 1876 le général Gordon avait travaillé dans le haut Soudan. Il suivait les lignes tracées par Sir Samuel Baker, se conciliait les indigènes, écrasait les caravanes de marchands d'esclaves, détruisait leurs stations, et, par une série de forts, étendait l'autorité du Khédive jusqu'à l'Albert-Nyanza. Après quatre mois de repos il fut nommé gouverneur général du

Soudan, du Darfour et des provinces équatoriales. Un de ses lieutenants fut Édouard Schnitzler, Allemand né à Oppeln, en Prusse, le 28 mai 1840, de parents israélites. Il avait servi en Turquie, en Arménie, en Syrie et en Arabie sous les ordres d'Ismaïl Hakki Pacha, ancien gouverneur général de Scutari et mouchir de l'empire ottoman. A la mort de son patron il passa



Emin Pacha.

plusieurs mois à Neisse, où habitaient sa mère, sa sœur et ses cousins; il partit ensuite pour l'Égypte, puis, en 1875, pour Khartoum, où Gordon l'employa d'abord en qualité de docteur. Il prit alors le nom et le titre d'Emin Effendi Hakim, « le fidèle médecin ». Envoyé à Lado pour garder le magasin et soigner les malades, et auprès du roi Mtesa pour remplir une mission politique; rappelé à Khartoum, puis dépêché vers Kabba-Réga, roi de l'Ounyoro, il fut, en 1878, élevé à la dignité de bey et chargé

d'administrer la province de l'Equatoria, en arabe Hat-al-Astiva. Lupton, ancien contremaître à bord d'un navire de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, fut nommé gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, voisine de l'Equatoria, aux appointements de 1 250 francs par mois.

A la nouvelle de la déposition d'Ismaïl en 1879, Gordon remit ses hautes fonctions entre les mains de Tewfik en l'avertissant qu'il ne comptait pas les reprendre.

En 1880 il acceptait le poste de secrétaire du marquis de Ripon, vice-roi des Indes Orientales, mais ne le garda pas un mois. En 1881 il commandait à Maurice les ingénieurs de l'État. Deux mois plus tard il accourait à l'aide des autorités du Cap, en difficultés avec les Bassoutos; mais, au bout de peu de temps, ne pouvant s'entendre avec le gouvernement colonial, il regagna l'Angleterre.

Moi, pendant ce temps, j'étais à la tâche sur les rives du fleuve Congo. Mes succès dans cet immense territoire de l'Ouest africain m'imposaient des responsabilités sérieuses, et je courais le risque d'être débordé : quand j'étais dans le bas Congo, les affaires allaient mal sur le haut du fleuve; dès que j'y arrivais, querelles de faire rage dans le lieu que je venais de quitter. Donc, dès le mois de septembre 1882 et au printemps de 1883, aiguillonné par ma vive sollicitude pour cette vaste contrée qui devenait rapidement un État, je représentai ma situation au roi des Belges : il me fallait un collègue, un homme de mérite, de rang supérieur, dévoué à notre œuvre, Gordon, par exemple, qui se chargerait d'une moitié du pays — haut Congo, bas Congo, à son choix, — tandis que je m'occuperais de l'autre; je dépensais un temps précieux à faire la navette entre les deux sections, et les jeunes officiers préposés aux établissements ne manquaient guère de se prévaloir de mon absence. Sa Majesté promit de s'adresser au général, mais pendant un assez long temps les réponses de celui-ci ne furent pas favorables. Au printemps de 1884, enfin, je reçus une lettre de l'écriture bien connue de Gordon : il m'annonçait son arrivée par le prochain courrier.

Mais sa missive n'était pas plus tôt partie, il avait à peine pris congé du roi Léopold, que ses compatriotes l'assiégeaient de leurs supplications; on le conjurait de courir à Khartoum et de seconder le gouvernement égyptien pour sauver la gar-

nison, cernée de toutes parts. Je ne sais personnellement rien de ce qui se passa quand Lord Wolseley introduisit le général auprès de Lord Granville, mais on m'a dit que Gordon se faisait fort de réussir dans sa mission. Quelle était-elle au juste? Il semble qu'il y ait quelque contradiction dans les termes de la définition qu'on en a faite. Les autorités égyptiennes désiraient seulement l'évacuation de la ville assiégée et peut-être Lord Granville ne demandait-il les services de Gordon que pour cette tâche, toute d'humanité; dans l'impossibilité où l'on se croyait de les secourir, les autres garnisons étaient abandonnées à leur sort. Les Livres Bleus qui contiennent les dépêches officielles paraissent confirmer cette manière de voir. Mais il est certain aussi que Lord Granville chargea le général de se rendre en Égypte, de lui faire un rapport, tant sur la situation du Soudan que sur les mesures à prendre pour assurer la sécurité des garnisons (au pluriel) et le salut de la population européenne de Khartoum. Il devait en outre remplir tels devoirs que lui imposerait le gouvernement khédivial, et prendre avec lui le colonel Stewart.

Sir Evelyn Baring, après une longue conversation avec Gordon, lui donna les dernières instructions du cabinet anglais; nous y relevons ce qui suit :

1° Assurez la retraite de la population européenne, évaluée de 10 à 15 000 âmes, et de la garnison de Khartoum[1].

2° A vous de choisir le quand et le comment.

3° Vous vous rappellerez que le but principal (de votre mission) est l'évacuation du Soudan.

4° Puisque vous croyez la chose possible, tâchez de former une confédération de tribus indigènes qui remplacera le gouvernement égyptien.

5° Un crédit de 2 500 000 francs vous est ouvert au Département des Finances.

Gordon réussit à rendre quelque confiance aux ministres égyptiens, jusque-là frappés de panique et se bornant à demander l'évacuation de Khartoum. Après l'avoir vu et entendu, ils respirèrent plus librement et, sur sa requête, le nommèrent Gouverneur général. Le firman qu'il reçut lui conférait le pou-

1. N° 1 et n° 3 ne cadrent pas ensemble : Khartoum et le Soudan ne sont pas termes synonymes. Retirer sa garnison de Khartoum était chose facile. Faire évacuer le Soudan était impossible à un général sans armée.

voir de retirer des divers territoires soudanais les troupes, les employés civils et autres individus qui désiraient regagner l'Égypte. Puis, après avoir complété l'évacuation, il devait organiser un gouvernement, si possible — comme si la chose n'était pas absolument infaisable! — Lord Granville approuva ces instructions.

Il était entendu cependant, m'a-t-on dit, que, s'il y avait impossibilité à rapatrier les garnisons du Soudan tout entier, Gordon, sans perdre de temps, aurait à faire évacuer Khartoum. Mais cela ne se trouve dans aucun document officiel avant le 23 mars 1884, et l'on ignore si ce télégramme[1] est jamais parvenu au général.

Le 26 janvier 1884, Gordon partait pour Khartoum, où il fit son entrée le 18 février. Les nombreuses dépêches qu'il expédia pendant le voyage témoignent de sa parfaite confiance. — Un peu plus tard, le *Times* publiait ce télégramme de son correspondant, M. Potter, gérant du consulat anglais à Khartoum : « Le peuple est dévoué au général Gordon : il veut sauver la garnison, puis abandonner définitivement — on y est bien forcé — le Soudan aux Soudanais ».

Et, tout comme le peuple de Khartoum, la presse anglaise, naguère si perspicace au sujet de Valentin Baker Pacha, s'enthousiasmait de plus en plus, ne prédisait que succès. Le général avait accompli en Chine des choses si étonnantes! il avait extirpé du Soudan la traite des esclaves, il avait su gagner l'affection de ces moroses Soudanais! Et les gazettes trouvaient tout naturel qu'avec sa baguette blanche et sa demi-douzaine de domestiques il délivrât tant de gens déjà voués à la mort, les garnisons du Senaar, du Bahr-el-Ghazal, de l'Equatoria : un total de 29 000 hommes; les employés civils, leurs femmes et leurs enfants,... puis, après cette tâche plus qu'herculéenne — car elle était impossible, — il aurait encore à établir un gouvernement!

Mais dès le 29 février Gordon télégraphiait : « Peu de chances pour le mieux, beaucoup de chances pour le pire ». Et, le 2 mars : « Rester ou non à Khartoum? — Le choix n'est plus entre mes mains ». Le 16 mars : « Avant longtemps nous serons bloqués ». Vers le 30 ou le 31 : « Nous avons des provi-

1. C'est la seule dépêche tout à fait claire que je lise dans le Livre Bleu de cette période.

sions pour cinq mois. L'ennemi nous assiège de toutes parts.»

Il faut croire, du reste, qu'un grave malentendu existait entre ce que voulaient exprimer les instructions de l'agent britannique et ce qu'en comprenait le général, car il écrit à Sir Evelyn Baring :

« Vous me demandez les causes et les raisons de mon intention de rester à Khartoum. Je reste à Khartoum parce que les Arabes nous y ont enfermés et ne veulent pas nous laisser sortir. »

Pendant ce temps, en Angleterre, l'opinion publique pressait impérieusement le cabinet d'aviser à la délivrance du général. Mais il était entendu entre Lord Granville et Gordon que la mission de celui-ci avait précisément pour but de dispenser le Gouvernement d'envoyer ses troupes au Soudan : Lord Granville avait déclaré d'ailleurs qu'il n'y emploierait pas de régiments anglais ou indiens. Le ministère n'était donc guère pressé de céder aux réclamations du pays. Enfin, les clameurs augmentant, le Parlement et la nation s'unissant dans le devoir d'arracher à la mort le brave soldat qui s'était si généreusement dévoué, M. Gladstone, le 5 août, à la Chambre des communes, se leva et demanda le vote de la somme nécessaire aux mesures qui devaient délivrer Gordon.

Deux routes étaient indiquées par où l'expédition de secours pouvait approcher de Khartoum : l'une coupe droit à travers le désert, de Souakim à Berber; l'autre est le cours du Nil. Gordon manifesta sa préférence pour cette dernière, et ce fut celle qu'adopta le général commandant l'expédition.

Le 18 septembre, le vapeur *Abbas*, qui portait le colonel Stewart, ancien compagnon de Gordon, M. Power, correspondant du *Times*, M. Herbin, consul de France, plusieurs Grecs et Égyptiens, quarante-quatre hommes en tout, fit naufrage en essayant de franchir les abords de la cataracte d'Abou-Hamid. Les Arabes les invitèrent à atterrir tranquillement et sans armes. Stewart accepta et gagna la terre avec Power, Herbin et Hassan Effendi ; on les fit entrer dans une maison où ils furent immédiatement massacrés.

Le 17 novembre, Gordon fait savoir à Lord Wolseley, alors à Ouadi-Halfa, qu'il peut tenir quarante jours encore, que les mahdistes sont au sud, au sud-ouest, à l'est, mais pas au nord de Khartoum.

Le jour de Noël 1884, la plus grande partie de la colonne de

secours était rassemblée à Korti. La marche avait été aussi rapide qu'avaient pu l'assurer l'énergie et l'habileté du commandant. On ne vit probablement jamais une troupe si nombreuse animée d'une plus vive ardeur que celle qui suivait Lord Wolseley à la rescousse du vaillant soldat resté seul à Khartoum.

Le 30 décembre, une partie des forces commandées par le général Herbert Stewart se rend, avec 2099 chameaux, de Korti aux puits de Gakdoul, et fait le trajet en 46 heures 50 minutes; onze heures après, Sir Herbert et tous les chameaux repartent pour Korti et y arrivent le 5 janvier. Le 12, retour à Gakdoul; le 13, à deux heures de l'après-midi, on s'achemine enfin vers Abou-Klea. C'est là que, le 17, se livre la fameuse bataille dont le résultat fut une victoire chèrement achetée. Sur un effectif de 1 800 hommes les troupes anglaises perdaient 9 officiers et 65 soldats; il y eut 85 blessés. 1 100 mahdistes étaient couchés sans vie devant le carré. Si cette vaillante escouade se fût augmentée des 3 000 Anglais qui poursuivaient leur route dans la vallée du Nil, la marche vers Khartoum n'eût été qu'une promenade. Le 19, nouveau combat, près de Metammeh; les Anglais ont 20 tués et 60 blessés, mais ils occupent un village perché sur une terrasse de gravier près du Nil; l'ennemi perd 250 hommes.

Le 21 ils entrent en communication avec quatre vapeurs ancrés à l'abri d'une île; ils étaient là depuis quelques semaines, envoyés par Gordon pour attendre la colonne anglaise. Le 22 et le 23, Sir Charles Wilson fait une reconnaissance, construit deux petits forts, change l'équipage des vapeurs et prépare son combustible. Le 24, deux de ces navires remontent le fleuve, n'emportant qu'une vingtaine de soldats européens. Le 26, deux hommes montent à bord; ils racontent qu'on s'est battu à Khartoum; le 27 on leur crie du rivage que Khartoum est tombé, que Gordon a péri. Un autre indigène le leur confirme le lendemain. Wilson poursuit sa route jusqu'à ce que ses navires soient devenus une cible pour les canons d'Omdourman et de Khartoum, sans compter les balles tirées d'une distance de 70 à 180 mètres; il ne vire pas de bord avant de n'avoir plus de doute sur la mort du général. Descendant alors à toute vapeur, il mouille à Tamanieh le soir; deux messagers vont aux nouvelles. L'un d'eux revient

lui dire que, pendant la nuit du 26 janvier, les mahdistes ont pénétré dans la ville par suite de la trahison de Farag Pacha; Gordon a été tué. Le lendemain, le prophète a fait son entrée, puis s'est retiré après avoir offert ses actions de grâces dans une mosquée et octroyé à ses guerriers trois jours de pillage.

« Dans la ville, dit le rapport du major Kitchener, le massacre dura environ six heures et coûta la vie à 4000 personnes, pour le moins. Les bachi-bouzouks et les réguliers blancs, au nombre de 3327, les Chaigia irréguliers, au nombre de 2330, furent presque tous égorgés de sang-froid après avoir rendu les armes. » Les habitants échappés à la mort durent sortir de la ville; on les fouillait à mesure qu'ils traversaient les portes, puis ils furent emmenés à Omdourman, où l'on partagea les femmes entre les chefs mahdistes; les hommes, dépouillés de leurs vêtements, s'enfuirent au hasard, pour se tirer d'affaire comme ils pourraient. Un négociant grec qui réussit à se sauver raconta que Gordon avait été trahi, non par Farag Pacha, mais par des marchands de la ville qui avaient traité avec l'ennemi.

Le Darfour, le Kordofan, le Senaar, le Bahr-el-Ghazal, Khartoum étaient au pouvoir des mahdistes; Kassala suivit bientôt, et de toute la longueur et de toute la largeur de cet immense Soudan égyptien il ne resta plus que la Province Équatoriale, dont le gouverneur était Emin Bey Hakim, le « fidèle médecin ».

Les Anglais s'étaient fait un devoir de secourir leur courageux compatriote, le vaillant et célèbre guerrier : il n'est pas surprenant qu'une partie de cet intérêt se reportât sur celui des lieutenants de Gordon qui, en temporisant comme Fabius, avait pu épargner aux siens le sort des garnisons du Soudan. Comment auraient-ils manqué de sollicitude pour le brav officier et sa petite armée presque perdus dans le sud lointain Donc, s'il était possible de leur venir en aide sans dépense, exagérées, les fonds nécessaires seraient bientôt souscrits.

Le 16 novembre 1884, Emin Bey écrit à M. A.-M. Mackay missionnaire dans l'Ouganda :

Le Soudan est devenu le théâtre d'une insurrection; depuis dix-neuf mois je suis sans nouvelles de Khartoum, et j'en conclus que la ville est au pouvoir des rebelles ou que le Nil est bloqué.

Mais il ajoute :

Quoi qu'il en soit, veuillez informer vos correspondants, et par eux le gouvernement égyptien, que tout va bien ici : nous sommes décidés à tenir bon jusqu'à ce que le secours arrive ou que nous perdions la vie.

Et dans une séconde lettre au même missionnaire et datée du même jour :

La province du Bahr-el-Ghazal étant perdue, et le gouverneur Lupton Bey emmené au Kordofan, on ne peut informer le gouvernement de ce qui se passe ici. Depuis dix-neuf mois nous sommes sans communications avec Khartoum ; je suppose que la rivière est barrée.

Prière donc de faire savoir, si possible, au gouvernement égyptien qu'encore aujourd'hui tout va bien, mais que nous avons le plus grand besoin d'assistance. Jusqu'à ce que le secours arrive, il faut tenir bon, ou périr!

Le 31 décembre 1885 il écrit de Ouadelaï à M. Charles-H. Allen, secrétaire de la Société anti-esclavagiste :

Depuis le mois de mai 1883 nous sommes absolument séparés du reste du monde. Oubliés, abandonnés du gouvernement, il nous a fallu faire de nécessité vertu. L'ennemi nous a vigoureusement attaqués depuis l'occupation du Bahr-el-Ghazal, et je ne saurais assez louer l'admirable dévouement de nos soldats nègres : pendant une longue guerre qui pour eux, il faut le dire, n'offre aucun avantage, privés depuis si longtemps des choses les plus nécessaires à la vie, ne recevant plus de paye, ils se sont battus vaillamment, et quand, dévorés par la faim, après dix-neuf jours de souffrances et de privations incroyables, leur force était épuisée, quand le dernier cuir de leur dernière botte a été mangé, ils se sont lancés au milieu de la troupe ennemie et ont réussi à passer! Et tout cela, ils l'ont enduré sans la moindre arrière-pensée, sans l'espoir de la plus modeste récompense, poussés uniquement par le devoir et le désir de montrer leur vaillance à leurs adversaires!

Je me rappelle l'impression produite sur moi et sur mes amis quand parut dans le *Times* ce noble témoignage rendu par un chef à la valeur et à la vertu militaire de ses soldats. Quelques jours après, nous commencions à discuter les voies et moyens pour porter secours à celui qui avait écrit cette lettre.

Et que dire de celle-ci, adressée à la même date au Dr R.-W. Felkin ?

Les journaux vous auront sans doute appris que le pauvre Lupton, qui jusqu'alors avait bravement défendu sa province du Bahr-el-Ghazal, a été

forcé, par la trahison de ses gens, de se rendre aux émissaires de l'ancien Mahdi, qui l'ont emmené au Kordofan.

J'ai pu, par un stratagème, préserver d'un semblable sort ma province et moi-même ; les rebelles ont fini par m'attaquer et m'ont causé de grandes pertes en hommes et munitions. Mais à Rimo, dans le Makraka, je leur ai assené un tel coup que, depuis, ils me laissent tranquille. On venait de m'apprendre la chute de Khartoum en janvier 1885 et la mort de Gordon.

Tout cela m'a contraint à évacuer nos stations extrêmes et à rappeler nos soldats et leurs familles, espérant toujours des renforts du gouvernement; en vain, je commence à le croire, car depuis avril 1883 je n'ai reçu du nord aucune sorte de nouvelles.

Le gouvernement de Khartoum ne s'est pas bien conduit à notre égard. Quand on a évacué Fashoda, on aurait dû se rappeler qu'il y a ici, dans la Province Équatoriale, quelques serviteurs de l'État qui ont fait leur devoir et ne méritaient point qu'on les abandonnât à leur sort sans plus de cérémonie. Du moins eût-il fallu nous relever de notre consigne : nous aurions compris, alors, qu'on nous regardait comme n'étant plus bons à rien.

. . . .

Il ne nous restait plus qu'à chercher une porte de sortie, et, en premier lieu, à faire savoir en Égypte que nous ne sommes pas morts. Me dirigeant donc vers le sud, je suis venu à Ouadelaï après avoir pris à Lado les mesures nécessaires.

. . . .

Je me propose de tenir le pays le plus longtemps possible; j'espère que dans sept ou huit mois mes lettres arriveront en Égypte et qu'on me répondra par Khartoum ou Zanzibar. Si le Soudan a été abandonné, j'emmènerai tout mon monde vers le sud. Puis j'enverrai tous mes Égyptiens et les employés venus de Khartoum, à Zanzibar *via* l'Ouganda ou le Karagoué : je resterai chez Kabba-Rega avec mes troupes nègres jusqu'à ce que le gouvernement m'informe de ses désirs.

A cette époque, Emin comptait donc se débarrasser de tous ses Égyptiens; lui-même pensait partir dès que le gouvernement l'aurait informé de « ses désirs ». « Ses désirs » ne pouvaient être évidemment que de lui voir abandonner sa province, puisqu'il était impossible de la conserver; il aurait profité de l'escorte pour quitter l'Afrique.

Le 6 juillet 1886, Emin écrivait à M. Mackay:

Croyez bien que je ne suis pas pressé de m'arracher d'ici et de m'éloigner de ces régions où j'ai peiné dix ans.

. . . .

Tout mon monde, et principalement les troupes nègres répugnent singulièrement à se rendre dans le sud et de là en Égypte; ils demandent à rester ici jusqu'à ce que l'on puisse les rapatrier par le nord. Pour moi, à

moins qu'un danger ne nous surprenne, et si nos munitions durent encore quelque temps, je suivrai vos conseils et resterai jusqu'à ce qu'un secours quelconque nous arrive. Soyez sûr que je ne veux, en aucune façon, vous occasionner d'ennuis dans l'Ouganda.

Je ne me déciderai à marcher vers la côte que contraint par une cruelle nécessité. Du reste, il y a deux autres routes. La première va droit de chez Kabba-Rega au Karagoué ; la seconde mène *via* l'Oussongora aux stations du Tanganyka. J'espère que je n'aurai besoin ni de l'une ni de l'autre.

. . . .

Mes gens perdent patience à attendre si longtemps et se demandent avec anxiété quand viendra le secours. Il serait désirable que quelque messager nous arrivât d'Europe, soit par le pays des Massaï, la route la plus directe, soit du Karagoué par la contrée de Kabba-Rega, afin que mon peuple voie qu'on s'intéresse encore à lui. Je payerais en ivoire les frais de ce voyage.

Je le répète encore, je suis prêt à rester, à administrer ces contrées aussi longtemps que possible jusqu'à ce qu'on nous envoie du secours, mais je vous supplie de faire tous efforts pour en hâter l'arrivée. Assurez Mouanga qu'il n'a rien à craindre de moi ou des miens, et que, vieil ami de son père Mtesa, je n'ai aucune intention de lui nuire.

Nous pouvons juger par ces lettres que les gens d'Emin lui sont encore fidèles ; du moins ils obéissent à ses ordres ; mais, sauf les Égyptiens, pas un seul ne demande à regagner l'Égypte. On le voit étudier les routes possibles pour battre en retraite ; ailleurs il parle d'arriver à la mer par la route du Monbouttou ; ici, il songe à celle qui traverse la Massaïe, ou bien il passerait par l'Ounyoro, puis il se rendrait à l'Oussongora par l'ouest de l'Ouganda, et de là au lac Tanganyka ! Si les troupes noires ne devaient pas le suivre, certes il ne pourrait faire ce long voyage avec les employés égyptiens et leurs familles.

Quelques extraits de lettres de M. F. Holmwood, gérant du consulat général de Zanzibar, à Sir Evelyn Baring et datées du 25 et du 27 septembre, nous indiqueront les vues d'un homme qui, par sa position et ses connaissances, était des mieux placés pour donner son avis sur les mesures à prendre pour la délivrance d'Emin.

Les lettres que j'ai reçues d'Emin vont jusqu'au 27 février 1886, où il se proposait d'évacuer sa province par détachements : il comptait expédier le premier à la fin de juillet, après la saison des pluies, mais le Dr Junker et M. Mackay m'informent tous deux qu'Emin leur a écrit depuis. La majeure partie des 4 000 Égyptiens qui sont toujours restés fidèles à l'Égypte et ont soutenu le gouverneur malgré les constantes attaques des adhérents du Mahdi et le danger imminent de mourir par la faim, refuseraient de

quitter le pays, et il est décidé maintenant, si du moins la chose est possible, à rester à son poste et à sauvegarder les intérêts de l'Égypte jusqu'à l'arrivée du secours.

. . . .

Si l'Ouganda était délivré de ce tyran (Mouanga), la Province Équatoriale, même avec le présent et primitif système de communications, ne serait plus de Zanzibar qu'à huit semaines de « poste », et un dépôt placé sur l'Albert-Nyanza, en lieu sûr, fournirait une base à n'importe quelles opérations; on déciderait dans la suite.

Le D[r] Junker dit que le pays à l'est des chutes Ripon[1] est impraticable et qu'Emin a perdu de nombreux soldats en essayant d'y ouvrir une route. S'il en est ainsi, on ne pourrait compter, pour tourner l'Ouganda et son annexe orientale, sur l'autre ligne par laquelle le D[r] Fischer a essayé de secourir Junker, et qu'il recommande, je crois. La voie bien connue qui passe par l'Ouganda serait la seule que pût suivre une expédition de taille modeste.

. . . .

Autant que j'en puis juger sans longs calculs, il faudrait, pour le moins, 1200 porteurs, plus une garde de 500 indigènes bien armés.

Le général Matthews, que j'ai consulté, trouve ce dernier chiffre beaucoup trop bas, mais, après avoir pesé les témoignages de plusieurs hommes d'expérience et connaissant l'Ouganda, je crois encore que 500 noirs armés de carabines récent modèle et sous la conduite de chefs capables suffiraient grandement, au besoin, avec l'aide des engagés irréguliers.

Un officier américain du gouvernement khédivial écrit à M. Portal qu'on pourrait sans doute communiquer avec Emin par l'intermédiaire des Arabes de Zanzibar, mais que lui expédier vivres et munitions serait chose impossible; peut-être les Arabes réussiraient-ils à lui faire ouvrir un passage; toutefois la ligne de retraite la plus sûre serait la région occidentale, par laquelle il gagnerait le Congo.

« Sans l'attitude menaçante du roi de l'Ouganda, dit M. F. Holmwood dans sa dépêche du 23 septembre 1886 au Foreign Office, secourir le D[r] Emin ne serait qu'une question de dépenses à régler au Caire, mais dans les circonstances présentes, nombre de choses graves sont à considérer et je dois les soumettre au gouvernement de Sa Majesté. »

Je voudrais appeler votre attention sur les remarques de M. Mackay au sujet de la seconde route conduisant à Ouadelaï, route que le D[r] Fischer a essayé de prendre. Si M. Mackay ne se trompe, on échouerait probablement dans la tentative de

1. Cette route passerait à travers le pays des Massaï.

tourner par cette ligne encore inexplorée l'Ouganda ou son annexe orientale.

M. A.-M. Mackay avait écrit de l'Ouganda (14 mai 1886) :

Vous aurez su, par la lettre du Dr Junker, qu'Emin Bey avait eu la bonne fortune de se concilier l'obéissance de ses administrés. Il semble tenir de Gordon le secret de s'attacher ses sujets, et leur reste fidèle bravement. S'il eût voulu les quitter, il n'aurait eu qu'à prendre quelques centaines de soldats et à pousser hardiment vers la côte, droit à travers le pays des Massaï, ou bien par notre région, sans demander l'agrément de Mouanga (le roi de l'Ouganda) ou de qui que ce soit. Il sait bien que nul ici ne lui pourrait barrer la route, et, comme il me l'écrivait il y a plusieurs années, ce ne serait qu'un jeu pour lui d'emporter ce méchant village et d'en razzier le bétail.

Mais quel serait le sort des nombreux sujets restés fidèles au gouvernement égyptien? Ils ne se soucient point de quitter leur fertile contrée pour être emmenés dans les déserts de la haute Égypte?

Le Dr Emin est un gouverneur habile et sage; tous lui rendent cette justice, mais il ne peut toujours rester où il est, se succéder à lui-même pour ainsi dire, même si les troupes du Mahdi le laissent désormais tranquille. Notre pays avait entrepris de rapatrier les garnisons du Soudan. Pourquoi ne prendrait-il pas avantage de la position particulière d'Emin?

. . . .

La conduite de Mouanga relativement aux lettres qu'on lui a remises pour Emin a été fort peu respectueuse pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, qui avait reçu avec tant de bienveillance les envoyés de son père. Nous ne lui demandions qu'une chose, les faire parvenir à la première station, jusqu'à ce qu'Emin lui mandât si oui ou non il prendrait cette route, mais les dépêches sont encore entre ses mains.

Et à Sir John Kirk (28 juin) :

Les dangers encourus par le Dr Fischer dans son voyage n'ont dû commencer qu'après Kavirondo; il avait alors à traverser la contrée des redoutables Bakedi : le Dr Junker nous dit qu'ils ont massacré des escouades entières de soldats appartenant à Emin Pacha.

Le Dr Fischer, on se le rappelle, avait été envoyé à la recherche du Dr Junker par le frère de celui-ci, et avait choisi pour route la rive orientale du Victoria-Nyanza. Arrivé au nord-est du lac, il regagna la côte.

M. Mackay continue :

Le Dr Junker est avec nous. Il m'a apporté une lettre d'Emin Bey, datée du 27 janvier 1886. Il pensait envoyer ses gens (quelque 4000 âmes) par

cette route-ci et en petits détachements. Ces mesures seraient funestes. Il me demande d'aller à sa rencontre, car il voudrait nous conduire deux vapeurs que, sans cela, il lui faudrait abandonner : l'un serait pour le roi, l'autre pour la mission.

Depuis lors, Emin paraît avoir découvert que son peuple, officiers et le reste, refuse de quitter le Soudan ; il songe donc à rester encore quelques années, pourvu seulement qu'on puisse le ravitailler de cotonnades, etc.

M. Mackay écrit fort judicieusement. Ses lettres m'ont donné de solides informations.

Naturellement, il croyait en plein à la loyauté des troupes d'Emin, et tous, nous partagions sa confiance. Combien grossièrement nous nous sommes mépris ! Jamais Emin n'aurait fait sa trouée jusqu'à la côte par l'Ouganda ou tous autres lieux avec des soldats de la trempe de ses ignorants et stupides Soudanais.

M. Joseph Thomson, dans une lettre adressée au *Times*, conseillait, lui, de passer par le pays des Massaï, qu'il se portait fort de faire franchir sans dommage à l'expédition de secours.

M. J.-T. Wills était pour le Mobangui Ouellé.

M. Harrison Smith, pour l'Abyssinie.

Un autre gentleman, intéressé dans la Compagnie des Grands Lacs, proposait que l'expédition prît la route du Zambèze-Chiré-Nyassa, pour se rendre par le Tanganyka au Mouta-Nzighé et au lac Albert. Un missionnaire du Tanganyka appuyait vivement ce projet, pas plus téméraire qu'un autre.

Après avoir soigneusement examiné plusieurs routes, le Dr Felkin, dans un article du *Scottish Geographical Magazine*, prenait parti pour l'ouest du lac Victoria, le Karagoué et l'Oussongora.

Au commencement du mois d'octobre 1886 j'avais longuement causé avec Sir William Mackinnon et M. J.-F. Hutton, ancien président de la Chambre de commerce de Manchester, sur les mesures à prendre pour ravitailler Emin et lui aider à tenir ferme. A notre avis, il ne lui manquait que des munitions. Ces messieurs ne demandaient pas mieux que de réunir au plus tôt les sommes nécessaires pour lui en procurer, mais en l'absence de leurs amis ils ne voulurent point décider seuls des voies et moyens. Nous discutâmes à fond le budget et les routes. Comme M. Hutton vient de m'en informer, le devis que

j'esquissai à grands traits dépasse de 12 500 francs ce qu'a coûté notre entreprise.

Quatre routes seulement me semblaient à peu près également possibles. La première, par le pays des Massaï, ne pourrait décidément convenir s'il fallait y convoyer les grands approvisionnements de munitions et d'armes que nous croyions indispensables au gouverneur. M. Thomson[1] l'avait traversé, et son récit des extrémités auxquelles le réduisit le manque d'eau et de grain à son retour du lac Victoria ne nous encourageait guère. Déjà, pendant le voyage d'aller, ses gens, pris de panique, lâchèrent pied en si grand nombre qu'il dut rebrousser chemin jusqu'au Kilima-Ndjaro, y établir un camp et regagner la côte avec quatre ou cinq hommes pour y recruter de nouveaux *pagazi*. Or il est excessivement fâcheux de retourner sur ses pas dès le début même d'une entreprise. La tendance des Zanzibari à saisir la première occasion favorable pour se donner de l'air est un très grave décompte pour les expéditions partant de la côte orientale. Et, depuis quelque temps, grâce à l'impunité, les désertions ont pris des proportions désespérantes. Toucher les avances, épauler la balle, recevoir sa carabine et s'acheminer gaillardement, puis décamper en sourdine avec armes et bagages, est devenu pour les porteurs de la côte une véritable profession. Plus nombreuse la caravane, plus grandes les pertes d'argent, de fusils et de pacotille.

La seconde route, et la meilleure, par le Victoria-Nyanza et l'Ouganda, était présentement impossible pour une troupe de dimensions modestes, par suite de l'hostilité des populations. Inutile de songer à les éviter par la traversée du lac : où trouverions-nous les embarcations nécessaires?

La troisième route passe par Msalala, le Karagoué et l'Ankori, puis par l'Ounyoro et le lac Albert. La prendre pour arriver de la côte Est entraînerait sûrement une perte immense d'hommes et de marchandises : 50 pour 100 au bas mot. De plus, les Ouaganda occupent le Karagoué et harcèleraient sans cesse l'expédition. Si nous avions la bonne fortune de sortir sains et saufs de ce district, il nous faudrait compter avec les Ouanyankori, qui nombrent 200 000 javelots, et si notre arrivée leur était

1. *Au pays des Massaï*, par Joseph Thomson. Hachette et Cie.

annoncée par des combats avec les naturels du Karagoué, la perspective deviendrait lugubre au possible. Quant à passer n'importe où à l'ouest du Karagoué pour éviter les Ouaganda, la chose était infaisable, à moins d'une augmentation de dépenses que les souscripteurs ne trouveraient pas de leur goût.

« Le problème tout entier se résout en une question d'argent. Apportez beaucoup d'écus, et tous les chemins nous seront ouverts, mais la somme souscrite ne nous laisse que le Congo. Cette voie a le grand désavantage de n'offrir dans la partie supérieure qu'un nombre très restreint de bateaux de transport; aussi proposerais-je de faire construire quinze baleinières qui nous amèneraient tous à quelque 600 kilomètres de l'Albert-Nyanza. Le portage de ces embarcations du bas Congo au cours supérieur du fleuve serait un dur labeur, mais on pourrait envoyer d'avance des agents chargés de tout préparer. — Il nous faudrait au préalable la sanction du roi Léopold.

« Mais n'est-il pas prématuré de discuter tout cela? Je n'ignore point qu'avant ce projet on en a fait bien d'autres pour lesquels on a dépensé force paroles : ce beau feu peut ne produire que fumée. — Amassez d'abord des fonds, puis, si vous me voulez encore, appelez-moi. Je vous ai dit ma façon de voir : si elle ne vous va point, que Thomson pilote son expédition à travers la Massaïe, et inscrivez-moi pour 12 500 francs. »

Quelques jours après je m'embarquai pour l'Amérique, et, dès mon arrivée à New-York, je commençai une tournée de conférences. Mais deux semaines ne s'étaient pas écoulées que, le 11 décembre, je recevais le télégramme suivant :

Vos plans et offres acceptés. Ministère approuve. Fonds réunis. Affaire urgente. Revenez vite. Répondez.

Et voici ma réponse, expédiée de Saint-Johnsbury, Vermont, où m'avaient conduit mes « lectures ».

Câblegramme de lundi vient de m'arriver. Mille remerciements. Tout va bien. Partirai par l'*Eider* mercredi matin, huit heures. Sauf mauvais temps ou accidents, serai Southampton 22 décembre. Un mois de retard seule-

ment, après tout. Que le Ministère avertisse Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargash [1]. Mes meilleurs compliments.

Mon agent fut au désespoir : les auditoires étaient si merveilleusement disposés! Chacune de mes apparitions était accueillie par des applaudissements... mais représentations et prières furent également inutiles.

J'arrivai en Angleterre la veille de Noël. Quelques heures après je discutais mes plans avec Sir William Mackinnon.

J'étais fermement convaincu, et sans la moindre ombre de doute, que la voie du Congo était de beaucoup la meilleure et la plus sûre, pourvu que j'obtinsse, des souscripteurs, ma flottille de baleinières et, du roi Léopold, la permission de traverser son territoire avec une troupe armée. Je connaissais une des routes de la côte orientale; je connaissais celle de la côte ouest. Du point le plus extrême que j'eusse atteint sur la première en 1876, 180 kilomètres seulement me séparaient de l'Albert-Nyanza; — des rapides de Yambouya, sur la seconde, la distance au même lac est de 600 kilomètres à vol d'oiseau. Et pourtant le Congo avait toujours mes préférences. Nous aurions abondance d'eau, si mauvaise et si rare sur la route orientale; les vivres ne devaient pas manquer, la fertilité merveilleuse des régions du haut Congo y attirant sans doute de nombreux aborigènes, tandis que nous savons par Thomson, Fischer et Hannington combien il est difficile de trouver à se nourrir sur la terre des Massaï; enfin, ces désertions en masse, si fréquentes dans l'est, j'espérais bien m'en défendre dans l'ouest.

« Vous avez peut-être raison, répondait le Comité, mais nous en tenons pour la route de l'est.

— Très bien! Va pour la route de l'est par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Ounyoro! Mais quand vous entendrez parler de quelque escarmouche, vous voudrez bien, je l'espère, prendre la défense de l'absent. Si du haut d'un ballon je pouvais jeter mes colis dans le camp d'Emin, je m'empresserais d'éviter ainsi tout contact avec ces belliqueux indigènes. Il ne m'en chaut, du reste! Il est décidé qu'il faut fournir au Pacha les moyens de se défendre; vous me confiez l'escorte des

1. Le sultan de Zanzibar. (Trad.)

armes et des munitions; vous choisissez la route de l'est.... Ainsi soit! »

Les fonds avaient été déjà rassemblés et voici la liste des souscripteurs :

Sir William Mackinnon, Baronnet.	50 000 fr.
Peter Mackinnon, Esq.	25 000
John Mackinnon, Esq.	7 500
Baronne Burdett Coutts et W. Burdett Coutts, Esq. . . .	12 500
James S. Jameson, Esq.	25 000
Comtesse de Noailles.	25 000
Peter Denny, Esq., de Dumbarton.	25 000
Alexander L. Bruce, Esq., de la Société de géographie d'Écosse.	12 500
Henry Johnson Younger, Esq., de la Société de géographie d'Écosse	12 500
MM. Gray, Dawes et Cie, de Londres.	25 000
Duncan Mac Neil, Esq.	17 500
James Hutton, Esq., de Manchester.	6 250
Sir Thomas Fowell Buxton.	6 250
James Hall, Esq., comté d'Argyle.	6 250
M. Mac Michael, Esq., de Glasgow.	6 250
La Société royale de géographie de Londres.	25 000
Le gouvernement égyptien.	250 000
Total.	537 500 fr.[1]

De mon côté, en vue d'accroître ce total et d'établir un fonds de réserve pour les éventualités possibles, en vue aussi de contribuer de mon argent aux frais de l'expédition, je demandai au Comité de céder aux journaux les lettres que je lui écrirais d'Afrique, et d'encaisser les sommes à recevoir en échange.

Notre estime du temps nécessaire pour arriver à Ouadelaï se basait sur une de mes marches de 1874-76, où je fis 1160 kilomètres en cent trois jours. Voici le résultat de nos calculs :

1re *route*. — Par le pays des Massaï, de la côte à Ouadelaï, et de Ouadelaï à la côte, 14 mois. — Retards, repos, etc., 4 mois. — Total, 18 mois.

2e *route*. — Au lac Albert, par Msalala, le Karagoué, l'Ankori et l'Oussongora, et retour, 16 mois. — Retards, etc., 4 mois. — Total, 20 mois.

1. Voyez à l'Appendice le compte des Recettes et Dépenses.

3e *route*. — Par le Congo :

De Zanzibar au Congo.	1 mois	1er avril 1887.
Route de terre jusqu'au lac Stanley.	1 mois	1er mai —
Par eau, sur le Congo.	1 mois 1/2	15 juin —
Halte..		25 juin —
De Yambouya à l'Albert-Nyanza.	3 mois	25 sept. —
Halte..		9 janv. 1888.
De l'Albert-Nyanza à Zanzibar.	8 mois	8 sept. —
Retards, etc.	3 mois 1/2	
Total.	18 mois.	

Et voici le temps réel que prirent nos marches :

Arrivée au Congo..	18 mars 1887.
Arrivée au lac Stanley..	21 avril —
Arrivée à Yambouya.	15 juin —
Halte.	28 juin —
Arrivée à l'Albert-Nyanza.	18 déc. —
Retour à Fort-Bodo..	8 janv. 1888.
Halte pour attendre les convalescents.	2 avril —
Albert-Nyanza, 2e fois.	18 avril —
Halte.	25 mai —
Fort-Bodo, 2e fois.	8 juin —
Banalya (150 kil. de Yambouya).	17 août —
Fort-Bodo, 3e fois.	20 déc. —
Albert-Nyanza, 3e fois	26 janv. 1889.
Halte près du lac jusqu'au.	8 mai —
Du lac à Zanzibar, plus de 2 500 kilomètres (6 mois). . . .	6 déc. —

En d'autres termes :

De Zanzibar à l'Albert-Nyanza	10 mois 1/2
Nyanza, allées et venues.	6 mois
Halte près de l'Albert.	1 mois 1/2
Total.	18 mois.

Le 31 décembre, une lettre du Comité me donna la permission officielle de commencer mes préparatifs.

Ma première dépêche, en qualité de chef de l'Expédition de secours, fut adressée à mon agent, M. Mackenzie, de la maison Smith, Mackenzie et Cie, pour qu'il me procurât à Bagamoyo 200 porteurs ouanyamouézi, afin de transporter immédiatement à la station missionnaire de Mpouapoua, environ 360 kilomètres ouest de Zanzibar, six tonnes de riz (6100 kilogr.), coûtant 2 700 roupies (6615 fr.).

Ma seconde, une fois obtenu le consentement de Sa Hautesse le Seyvid de Zanzibar, fut pour engager 600 porteurs zanzibari

et acheter les marchandises suivantes à échanger en route contre grain, patates douces, riz, maïs, bananes[1] et plantains :

400	pièces, petites ou grandes,		de toile bisc.	10 970	mètres.
865	—	—	kaniki.	6 325	—
99	—	—	mouchoirs.	724	—
80	—	—	tandjiri.	585	—
214	—	—	dabouani.	1 565	—
107	—	—	sohari.	782	—
27	—	—	soubaya.	197	—
121	—	—	Barsati.	885	—
58	—	—	koungourou.	1.272	—
48	—	—	ismaïli.	351	—
119	—	—	kikoï.	870	—
14	—	—	daole.	51	—
27	—	—	djaouah.	99	—
4	—	—	kanga.	88	—
4	—	—	bindera.	88	—
58	—	—	zebani.	424	—
6	—	—	djoho.	164	
24	—	—	kikoï en soie.	88	—
24		—	daole en soie.	88	—
24	—	—	dabouani fin.	88	—
13	—	—	sohari fin.	48	—
3	—	—	toile fine.	86	—
24	chemises blanches longues.		. . . .	»	
24	—	écrues	—	»	
			Total.	25 838	mètres.

Puis 1 630 kilogrammes de verroterie et une tonne (1 015 kilogr.) de cuivre, de fer et de fil de laiton.

Ma troisième dépêche donnait l'ordre d'acheter 40 ânes de somme et 10 ânes de selle avec harnais, bâts, etc. : coût, 10 000 francs.

MM. Forrest et fils reçurent la commande d'une embarcation, longue de 8 m. 54, large de 1 m. 83 et d'une profondeur de 76 centimètres. Construite en acier Siemens galvanisé, elle était partagée en douze sections pesant chacune 34 kilogrammes. Celles de l'arrière et de l'avant étaient pontées et étanches, de manière à flotter en cas d'accident.

De l'Égypte on envoya à Zanzibar 510 carabines remingtons,

1. La banane ordinaire est le fruit du bananier commun (*Musa paradisiaca*, L.) ; le plantain ou figue banane, plus petit et plus sucré, est celui du bananier des sages (*Musa sapientium* L.). (Trad.)

2000 kilogrammes de poudre, 250000 capsules à percussion, 100000 étuis métalliques à cartouches pour remington. A Londres, le ministère de la guerre nous fournit 30000 étuis pour cartouches gatling, et MM. Kynoch et Cie de Birmingham, 35000 cartouches spéciales pour remington. MM. Watson et Cie, 4, Pall Mall, emballèrent 50 winchesters à répétition, chacun avec ses 1000 cartouches. Hiram Maxim, l'inventeur du célèbre fusil qui porte son nom, nous fit cadeau d'un de ses merveilleux engins, la mitrailleuse automatique maxim, avec bouclier monté sur un affût très léger, mais solide.

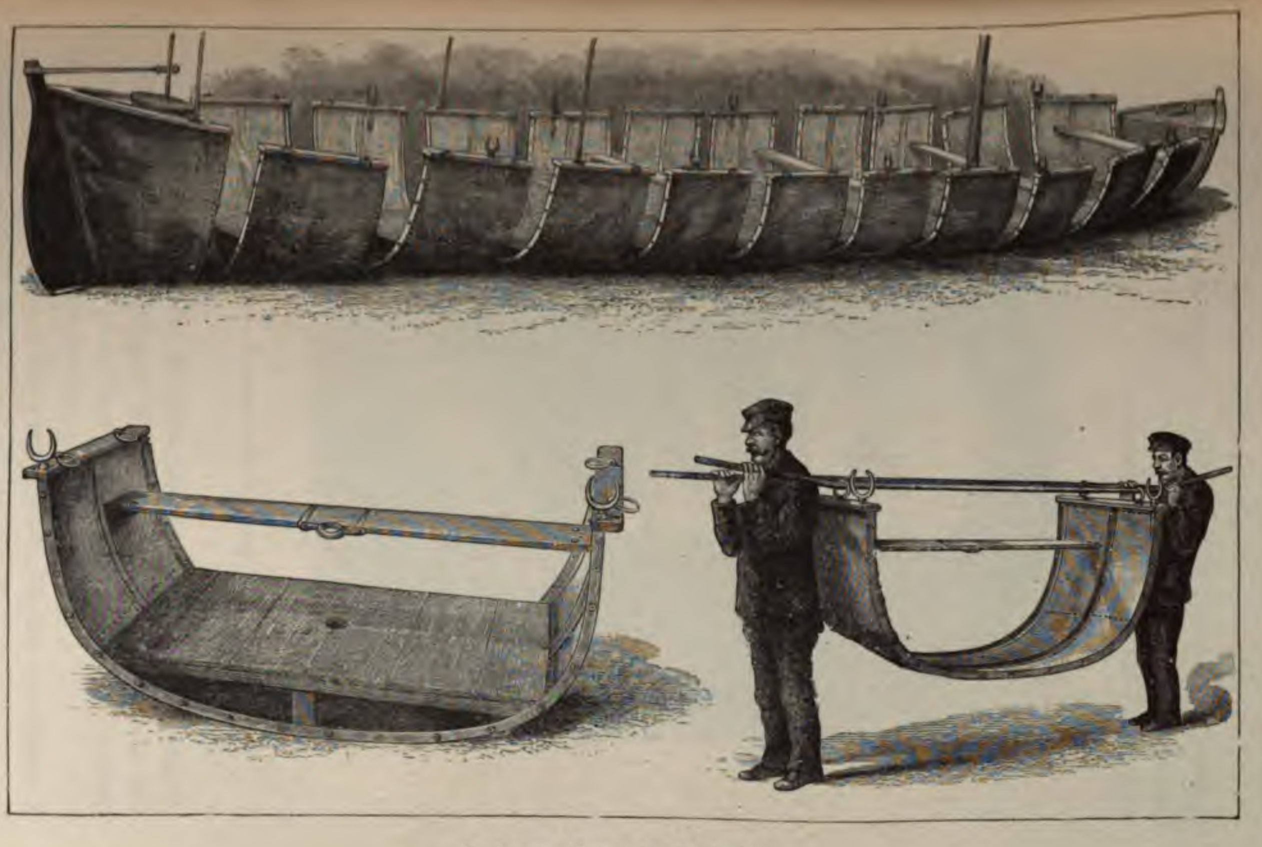
Rappelons, pour mémoire : 100 pelles, 100 bêches, pour les retranchements, 100 haches pour palissader le camp, 100 cognées ou serpes pour construire des *zeriba*.

MM. Burroughs et Welcome, Snowhill Buildings, de Londres, les chimistes et droguistes si connus, nous firent cadeau de neuf superbes boîtes de médicaments, renfermant toutes les substances nécessaires pour combattre les maladies endémiques particulières à l'Afrique. Chacune des doses était en tablettes et déjà combinée à d'autres matières qui en assuraient la prompte solution ; chaque compartiment était garni des remèdes ou instruments nécessaires au médecin et au chirurgien. Rien ne fut oublié ; tous nous devons la plus vive reconnaissance à ces messieurs, non seulement pour la valeur intrinsèque de ces caisses et de leur contenu, mais aussi pour l'achat qu'ils ont bien voulu nous faire de ce qu'il y avait de meilleur à Londres, et les soins apportés à l'emballage : tout est arrivé à Yambouya sans le moindre accident.

MM. John Edgington et Cie, Duke Street, nous fabriquèrent des tentes en toile imprégnée de sulfate de cuivre et qui se sont conservées trois ans. En dépit de 500 journées de pluie, je me suis trouvé, pour la première fois en Afrique, en possession d'une tente qui, après notre retour à Zanzibar l'année dernière, en aurait encore supporté 200.

MM. Fortnum et Mason, de Piccadilly, nous préparèrent [illegible] charges, parfaitement emballées, des provisions les plus choisies. Le thé a gardé son parfum jusqu'à sa dernière feuille ; le café fut le plus pur des moka ; l'extrait de Liebig de toute première qualité.

Mais à quoi bon énumérer toutes mes emplettes ? Mes quatre expéditions en Afrique et mes anciennes listes « d'articles



La barque démontable *l'AVANCE*.

divers » me rendaient la tâche facile. Sir Francis de Winton et le capitaine Grant Elliot m'indiquaient les meilleurs fournisseurs et contrôlaient les livraisons.

Le colonel Sir Francis de Winton avait été mon successeur au Congo, et, par amitié pure, il me fit bénéficier de son expérience : sa magistrale connaissance des affaires me fut du plus



Le lieutenant W.-G. Stairs.

grand secours pour les diverses besognes qui m'assiégeaient, surtout pour répondre aux lettres reçues et pour choisir mes six ou sept officiers parmi les centaines de candidats brûlant du désir de partager mes travaux.

Le premier élu fut le lieutenant W.-G. Stairs, du régiment du génie[1] : le style concis, allant droit au but, de la lettre par laquelle il s'offrait, le recommandait fortement à notre atten-

1. *Royal Engineers.* (Trad.)

tion. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste sous la condition d'obtenir un congé, que Lord Wolseley voulut bien accorder.

Puis venait M. William Bonny : ses tentatives épistolaires n'ayant eu aucun succès près de précédentes expéditions, il se présentait cette fois en personne, ne demandant qu'une



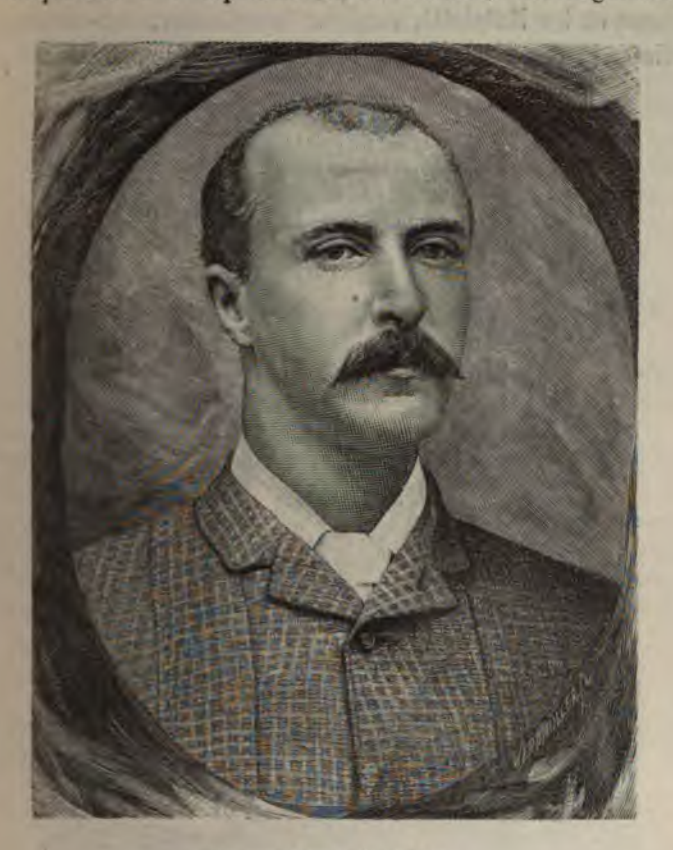
M. William Bonny.

chose, être admis en n'importe quelle qualité. Il ne voulait entendre à aucun refus, et les croix et médailles qui couvraient sa poitrine parlaient éloquemment en sa faveur. Bref, comme il avait fait son service dans un hôpital militaire, je le nommai notre aide-chirurgien.

Puis M. John Rose Troup, qui avait servi au Congo. Il parlait couramment le souahili, le langage des Zanzibari. Le travail ne lui faisait pas peur; il tenait les comptes avec exactitude et méthode.

Puis le major Edmond Musgrave Barttelot, du 7e fusiliers. Il me fut présenté par une de mes connaissances qui en faisait les plus grands éloges. Je raconterai plus tard ce qui se passa à cette entrevue. Après quelques objections il fut inscrit quatrième.

Cinquième : le capitaine R.-H. Nelson, du régiment de



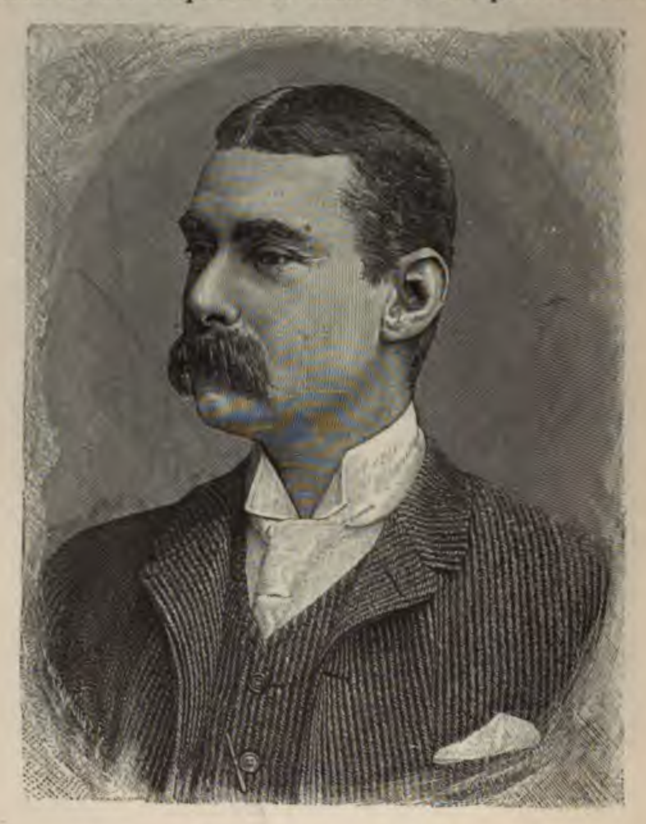
Le capitaine R.-H. Nelson.

cavalerie de Methuen. Il s'était distingué dans la guerre zouloue. On lisait son mérite sur sa physionomie.

Sixième : M. A.-J. Mounteney Jephson, encore tout neuf en fait de lointains voyages et peu accoutumé à la rude vie du désert. Quelques membres du Comité pensaient qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de cette sorte : il leur semblait trop « première classe ». Mais les 27 500 francs qu'à son occasion Mme de Noailles versait à notre fonds de secours, furent un argument auquel on ne sut pas résister. Sans que

la main lui tremblât, M. Jephson signa les divers articles de son engagement. Pauvre jeune Jephson ! De sérieuses épreuves lui étaient réservées ; nous les raconterons en leur lieu.

M. James S. Jameson fut un des derniers à se présenter ; la liste allait être close. Il avait voyagé au sud de l'Afrique, chez les Machona et les Matabélé, étudiant les oiseaux, rapportant des esquisses et des trophées de chasse. Il me paraissait un peu



M. A.-J. Mounteney Jephson.

frêle. J'en fis la remarque, mais il se défendit avec chaleur, alléguant qu'ayant déjà passé de longues années là-bas, cette expérience démentait mes craintes. Il paya 25 000 francs le privilège de nous accompagner, promit de tout cœur ses bons et loyaux services et souscrivit bravement à toutes les conditions.

Au plus chaud de nos préparatifs pour la marche de Zanzibar au Victoria-Nyanza, la lettre suivante vint bouleverser brusquement les plans du Comité :

Palais de Bruxelles, 7 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

L'État du Congo n'a rien à gagner à ce que l'expédition traverse son territoire. Le roi conseillait cette route tout simplement pour être en mesure de rendre à l'expédition des services qui ne seraient plus possibles si elle suit la route de l'est. D'après vos propres calculs, celle-ci doit vous prendre dix-huit mois. Sa Majesté croirait manquer à tous ses devoirs envers l'État du Congo si elle le privait aussi longtemps de vos services, dont on aura certainement besoin avant l'expiration de cette période.

Si, au contraire, l'expédition doit suivre la route du Congo, l'État aura pour elle les plus grands égards : il place à sa disposition tout son matériel naval, autant du moins que le permettent les exigences d'une administration que son devoir est d'assurer avant tout. Le *Stanley* est le plus grand des vapeurs du haut Congo. Nous en expédions un second par le paquebot du 15 courant, et nous en presserons le plus possible le lancement au lac Stanley : ce sera une précieuse et très nécessaire addition à notre flottille. En attendant, je n'en doute pas, la *Paix*, navire de la mission baptiste, pourrait effectuer gratuitement certains transports.

Si l'expédition le désire, nous lui faciliterons le recrutement d'engagés bangala : nous en sommes entièrement satisfaits, ce sont de bons soldats qui ne tremblent pas devant les Arabes comme les Zanzibari.

Vous avez dû remarquer que les documents officiels publiés cette semaine à Berlin limitent le territoire de Zanzibar à une étroite bande de terrain le long de la côte. Au delà de cette bande, toute la contrée appartient à l'Allemagne. Si les Allemands vous permettent de traverser leur territoire, les Zanzibari y seront en sol étranger, précisément comme au Congo.

Avec mes affectueuses salutations, je suis, cher monsieur Stanley,

Bien à vous,

Comte de Borchgrave.

Que ceci ne fût pas matière à décider en hâte, on le verra par la lettre de Sir William Mackinnon :

Western Club, Glasgow, 4 janvier 1887

Mon cher Stanley,

Je viens de recevoir du roi un aimable billet exprimant le désir qu'on prenne la route du Congo. Il regretterait de vous voir briser le lien qui vous unit à cette contrée, car il vous regarde comme un des piliers de l'État. Je lui ai longuement expliqué tout ce qui a été fait et tout ce qui se prépare, les difficultés de rompre des engagements déjà souscrits et d'obtenir que les gouvernements britannique et égyptien et le sultan de Zanzibar consentent à tous ces changements de front. Je n'ai pas manqué de mentionner la grande dépense que nous causeraient le voyage par mer de 600 hommes (si du moins le sultan veut consentir à ce qu'ils aillent du Zanzibar au Congo) et leur rapatriement.

J'ai cependant promis de voir si tous ceux qui y sont intéressés consentiraient à prendre la route du Congo.

. . . .

Quelques extraits de mon journal donneront l'idée de mes occupations jusqu'à notre départ :

Comme me l'a demandé Mackinnon, auquel le roi des Belges avait écrit au sujet de la route du Congo, j'ai vu Sir Percy Anderson et lui ai communiqué les désirs du roi Léopold. A sa question sur les avantages de cette voie, j'ai répondu :

1° La certitude d'arriver à Emin ;

2° Les vapeurs de l'État nous transporteraient sur le fleuve jusqu'à 600 kilomètres du lac Albert;

3° Calmer les Allemands, qui soupçonnent des motifs politiques à chacun de nos actes;

4° Rassurer le gouvernement français, qui prétend que notre expédition mettrait en danger les vies des missionnaires de sa nation. — Si les missionnaires français couraient des dangers, les missionnaires anglais partageraient certainement leur sort;

5° Les engagés zanzibari nous causeraient moins d'ennuis, le voisinage de stations arabes les engageant toujours à déserter.

Lord Iddesleigh m'écrit que l'ambassadeur français a reçu l'ordre de l'informer que si l'expédition prend la route de l'est du Victoria-Nyanza, la vie de leurs missionnaires à l'Ouganda sera certainement menacée. Il me conseille d'examiner la question.

Visite à l'Amirauté. J'ai demandé à l'amiral Sullivan s'il pensait que l'Amirauté nous fournît un navire pour nous transporter au Congo. « Si le Gouvernement en donne l'ordre, répond-il, rien de plus facile, sinon, impossible. »

Écrit au roi pour le prier de me dire jusqu'où s'étendra l'aide qu'il veut bien nous prêter pour nos transports sur le haut Congo.

8 janvier. — Lettres du roi. Il me dit avoir bientôt besoin de mes services. Il met à notre disposition tout son matériel naval pour les transports, sauf ce qui est indispensable à l'administration. Télégraphié à Mackinnon que cette clause ne me plaît pas; je ne la crois guère compatible avec la célérité nécessaire. Le colonel de Winton écrit dans le même sens.

Le matériel de l'expédition arrive en quantité.

De Winton a travaillé avec moi jusque très avant dans la nuit.

9 janvier. — Le colonel J.-A. Grant, le colonel Sir F. de Winton et moi avons causé de la lettre de Sa Majesté. Nous la prions de dire d'une façon plus explicite le nombre des transports qui nous seraient prêtés et le temps que nous pourrions les garder. Une foule de choses dépendent de sa prompte réponse : louer des Soudanais, retenir un paquebot pour y embarquer les munitions, etc. Donc, nous envoyons la lettre par un messager spécial.

10 janvier. — De Winton s'est présenté au Foreign Office et on lui a promis de s'occuper le plus tôt possible de retenir le paquebot pour Zanzibar et le navire du Gouvernement qui nous transporterait par la voie du cap de Bonne-Espérance.

MM. Gray, Dawes et Cie me préviennent que le directeur du service des Postes consent à faire attendre le paquebot de Zanzibar à Aden jusqu'à l'arrivée du *Navarino*, qui part de Londres le 20, avec nos officiers et nos munitions. Je rejoindrai le *Navarino* à Suez après avoir réglé en Égypte les affaires de l'expédition.

12 janvier. — La réponse est arrivée hier soir. L'Honorable Guy Dawnay, le colonel Sir Lewis Pelly, le colonel Sir F. de Winton et moi avons convoqué le Comité. — Les nouvelles de Bruxelles étant satisfaisantes, la route du Congo a été adoptée à l'unanimité.

Le comte d'Iddesleigh m'a fait notifier à 2 heures qu'il me verrait ce soir à 6. Mais à 3 h. 13 minutes, il est mort subitement d'une maladie de cœur.

13 janvier. — Sir J. Pauncefote, du Foreign Office, nous transmet un télégramme de Sir Evelyn Baring et des lettres au sujet du transport : l'Amirauté ne fera rien pour nous.

Les paquets continuent à affluer. La maison sera bientôt pleine.

Au Guildhall avec la baronne Burdett Coutts. Nous y sommes arrivés à midi 45. On m'a conféré les franchises de la Cité de Londres, dont je suis présentement le plus jeune citoyen. — Lunché ensuite à Mansion House. — Société distinguée. — Tout s'est fort bien passé.

Télégraphié à Bruxelles pour savoir si vendredi conviendrait au roi. Réponse : Oui, à 9 h. 30 du matin.

14 janvier. — Traversé le détroit. — A Bruxelles par Ostende. — Vu le roi et fait mes adieux. — Il a été fort bien. — Reparti pour Londres à 8 heures du soir.

Télégramme de Sandringham : le prince de Galles demande à me voir.

15 janvier. — Sir Percy Anderson m'a demandé une entrevue. M. Joseph Thomson s'y prend joliment tard : il vient d'écrire à la Société de géographie qu'il désirerait accompagner l'expédition.

Tout arrangé avec Ingham pour qu'il nous rassemble des porteurs au Congo. Il va partir sous peu.

Télégraphié à Zanzibar pour rappeler les porteurs de riz déjà à Mpouapoua. 6 120 francs jetés à l'eau !

J'avais écrit, il y a quelques jours, au personnage qui a donné à la Mission baptiste du Congo son navire la *Paix*, et le priais de nous le prêter pour arriver plus vite à Emin Pacha : voici sa singulière réponse :

Leeds, 15 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

J'ai pour vous, personnellement, une grande estime, quoique je ne puisse, quoique je n'ose, approuver toutes vos actions.

Je suis très fâché de ne pouvoir donner mon assentiment à votre requête. C'est hier seulement que j'ai pu arriver à une décision. Je ne crois guère, du reste, que le refus de notre vapeur puisse vous porter grand tort.

M. Baynes, de la Société des Missions baptistes, Holborn, vous fera, il l'espère, telles communications qu'il jugera convenable. Si vous avez quelque humble respect pour l' « Homme de Douleurs », le « Roi de Paix », puisse-t-il étendre miséricordieusement sa main sur vous et préserver vos compagnons !

Je n'ai pas le moindre doute qu'Emin ne soit sain et sauf. S'il n'a pas fini son œuvre, il sortira vainqueur de cette épreuve. Il semble que Dieu vous ait donné une âme élevée, qui, pour le moment, se voile de péchés et d'erreurs funestes, et je voudrais vous voir « vous repentir et croire à l'Évangile », le croire réellement, pour vivre désormais et toujours dans le bonheur, la joie, la lumière. *Ici* tout délai serait pour vous plus dangereux que les délais qui pourraient retarder l'aide apportée à Emin !

Votre fidèle ami,

ROBERT ARTHINGTON.

16 janvier. — Le colonel J.-A. Grant doit discuter avec M. J.-S. Keltie, éditeur de *Nature*, la proposition de M. Thomson.

Les lettres s'accumulent par vingtaines. Tout mon monde s'occupe d'y répondre.

17 janvier. — La correspondance ne fait que s'accroître.

On a discuté l'offre de M. Joseph Thomson. M. J.-S. Keltie lui fera part, en son propre nom, de la décision du Comité.

Arrangé avec G.-S. Mackenzie diverses affaires relatives à Zanzibar. Il a expédié deux télégrammes. Le général Brackenbury écrit à propos du charbon : on ne peut nous le fournir sans la sanction du Trésor.

18 janvier. — Bâclé la besogne du matin.

A Sandringham avec le colonel de Winton pour ma visite au prince de Galles. Une carte d'Afrique étendue sur la table, j'ai fait une courte conférence devant Leurs Altesses sur la route proposée pour arriver à Emin Pacha. Auditoire fort attentif.

19 janvier. — Sir William Mackinnon a convoqué ses amis à l'hôtel Burlington, où il m'offre un banquet d'adieux.

J'ai dit « au revoir » à une foule d'amis.

20 janvier. — Le vapeur *Navarino* a levé l'ancre cet après-midi, emportant les bagages de trois officiers de l'expédition : Stairs, Nelson et M. Mountency Jephson. M. W. Bonny m'a quitté ce matin à 8 heures avec le petit nègre Barouti pour aller à la station de Fenchurch. Arrivé là, il le laisse seul et se rend à la Tour de Londres pour inspecter les joyaux de la Couronne. A 2 heures de l'après-midi, en rentrant à la station, il apprend que le navire a levé l'ancre. Il court chez Gray, Dawes et Cie, courtiers maritimes, et m'arrive tout marri de voir que le mal est sans remède. Le colonel J.-A. Grant a retrouvé à la gare le pauvre Barouti à demi mort de faim et de froid.

21 janvier. — Expédié ce matin M. Bonny par voie ferrée à Plymouth, où il rattrapera un vapeur en partance pour l'Inde ; lui et Barouti m'attendront à Suez.

Parti pour l'Égypte à 8 heures 5 du soir. Toute une foule rassemblée pour me serrer la main encore une fois. « Au revoir ! »

CHAPITRE II

L'ÉGYPTE ET ZANZIBAR

(Du 27 janvier au 25 février 1887.)

Le chirurgien T.-H. Parke. — Entretiens avec Sir Evelyn Baring, Nubar Pacha, le professeur Schweinfurth et le docteur Junker sur l'expédition de secours. — Détails relatifs à Emin Pacha et à la province. — Le général Grenfell et ses munitions. — Déjeuner avec le khédive Tewfik. — Message à Emin Pacha. — Départ pour Zanzibar. — Mombasa. — Visite au sultan de Zanzibar. — Lettre envoyée à Emin Pacha par l'Ouganda. — Arrangements avec Tippou-Tib. — L'ivoire d'Emin Pacha. — Les services rendus à l'expédition par M. Mackenzie, Sir John Pender, et Sir James Andersen.

27 janvier 1887. — Arrivé à Alexandrie à 6 heures du matin. T.-H. Parke, chirurgien militaire, est venu à l'hôtel se proposer comme médecin de l'expédition. Cette offre m'a paru une véritable aubaine, le poste n'étant pas encore occupé à ma convenance; mais, à Londres, j'ai eu tant de désagréments avec deux de ses confrères, aussi bizarres et inconséquents l'un que l'autre, que, d'abord, j'ai tenu mon candidat à distance : un très beau jeune homme, quelque peu timide, à physionomie fort prévenante. La demande est-elle sérieuse? — Pour en mieux juger, je lui dis : « S'il vous plaît de me rejoindre au Caire, nous en causerons à loisir; ici, je n'ai pas de temps à perdre ».

Parti à 10 heures du matin pour le Caire; Sir Evelyn Baring était à la gare : je le connaissais un peu par le journal de Gordon. Il m'a mené chez lui et, de sa façon franche et droite, m'a prévenu tout de suite qu'il y aurait des bâtons dans les roues. Le Khédive et Nubar Pacha, son premier ministre, ne patronnent point la route du Congo. Le professeur

Schweinfurth et le Dr Junker sont consternés; ils trouvent évidemment notre projet des plus absurdes.

« Bah! Sir Evelyn, lui dis-je : n'y a-t-il pas en Angleterre d'aussi gros bonnets que MM. Schweinfurth et Junker? Au Comité de secours nous avons : le colonel James Augustus Grant, le compagnon de Speke; le colonel Sir Francis de Win-



Dr T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition.

ton, naguère administrateur général du Congo; le colonel Lewis Pelly, naguère agent politique à Zanzibar; l'Honorable Guy Dawnay, du ministère de la guerre; Sir John Kirk, récemment consul général à Zanzibar; le révérend Horace Waller et d'autres hommes distingués et au-dessus du commun niveau. Rien n'a été décidé sans le concours et l'assentiment du Foreign Office. Nous avons pesé chaque objection et je suis fermement résolu à exécuter le plan sur lequel le Comité et moi sommes aujourd'hui d'accord. »

Puis je lui ai exposé le pour et le contre de chacune des routes, et il a été convaincu. Il m'a conduit chez Nubar Pacha, pour lequel j'ai dû recommencer les explications. Le premier ministre, avec un bienveillant sourire, s'est rendu au jugement « supérieur » de Sir Evelyn Baring; il a reconnu la sagesse et la prudence de notre changement de projet et, en récompense, m'a invité à déjeuner pour demain.

28 janvier. — Déjeuné chez Nubar Pacha; il m'a présenté à Mason Bey qui, en 1877, a navigué sur le pourtour entier du lac Albert, à Mme Nubar et ses trois filles, à Tigrane Pacha, son gendre, à M. Fane, ancien secrétaire de légation à Bruxelles. Pendant le repas, le pacha a beaucoup causé, et surtout de l'Égypte, du Soudan, de l'Afrique et de Gordon; Nubar, évidemment, n'admire guère ce dernier, qu'il accuse d'avoir perdu le Soudan; Baker, lui, fut un batailleur, un ardent pionnier, un homme de grande intelligence.

Après le déjeuner, les cartes sont déployées. Nubar examine avec soin les routes et se déclare converti à celle du Congo. Il va écrire à Emin de regagner l'Égypte, le gouvernement ne pouvant plus, dans les circonstances présentes, s'occuper du Soudan. Il nous permet de prendre le drapeau égyptien pour la bannière de notre mission; il voudrait qu'Emin emmenât ses Makaraka et emportât autant d'ivoire que possible. On en endrait une partie pour le compte du Trésor, qui nous a versé 250 000 francs. Il fait préparer, mais à payer par notre caisse, des uniformes pour Emin et ses principaux employés. Le rang et la solde de tous les officiers leur sont garantis.

J'ai vu Schweinfurth et Junker et, avec eux, tous ceux qu'on regarde ici comme compétents sur la question. Conversation longue et intéressante, dont je résume ici les points essentiels.

Schweinfurth et Junker se figuraient que, l'expédition emportant plusieurs centaines de carabines et une mitrailleuse d'invention récente, je commandais à une escouade de soldats conduits suivant les règles militaires les plus strictes : le nom même de notre expédition et, encore plus, la réputation de ceux qui ont souscrit la majeure partie des fonds auraient dû les avertir qu'ils faisaient fausse route. Porter secours à Emin est le seul objet de notre mission, ledit secours consistant en armes et munitions en quantité suffisante pour que le Pacha puisse, sans danger, évacuer l'Afrique centrale ou tenir

sa province aussi longtemps qu'il le jugera possible. Certes, d'après la « qualité » de nos gens, la plupart Zanzibari ou esclaves libérés, nous n'oserions guère compter sur eux. On sait déjà, à Zanzibar, que l'Ouganda nous est hostile; que Mouanga a massacré une soixantaine des néophytes de l'évêque Hannington; que la route par la Massaïe fourmille de dan-



Nubar Pacha

gers; que le Karagoué est tributaire de Mouanga; que les Ouahha sont nombreux et batailleurs; que jamais Européen n'a pénétré dans le Rouanda; que le péril est tout aussi certain par le pays des Massaï ou par le Karagoué. Quelle que soit la faconde avec laquelle, à Zanzibar, les *pagazi* se déclarent prêts à défier tous et chacun de leurs assaillants, les voyageurs africains savent comment ces pourfendeurs baissent le ton en présence du danger. Supposons, toutefois, nos six cents

engagés absolument fidèles; reste leur inexpérience de nos armes perfectionnées; ils tirent au hasard, sans but, sans effet; restent encore leur manque de nerf et leur indiscipline, leur effroi à la vue du sang. Porteballes et non soldats, ils sont absolument incapables de sauvegarder les munitions de guerre et de résister à l'ennemi. Quand Tippou-Tib, aujourd'hui si fameux, m'eut abandonné au centre de l'Afrique, et que je me lançai dans la téméraire entreprise de voir où me mènerait la grande rivière dont nous avions suivi les bords, ce fut parce qu'ils ne voyaient aucune autre chance d'échapper que mes Zanzibari m'aidèrent à quitter le sauvage Oubouiré. Menacés d'une mort imminente, ils vous permettent de les utiliser pour leur sauver la vie, mais croire que, tournant le dos aux délices de Zanzibar ou de l'Ounyamouezi, ils vont bravement s'exposer aux hasards des luttes à main armée, c'est par trop naïf. Dans cette expédition il ne nous est pas permis, comme dans un simple voyage de découvertes, de changer notre route en présence de tribus hostiles et de chercher une contrée plus tranquille : il faut franchir tous les obstacles; il faut arriver au but; il faut déposer les munitions aux pieds d'Emin Pacha! Donc, armer ces gens-là de remingtons ou de mitrailleuses, ce n'est pas assez; il faut leur couper la retraite, il faut ne leur permettre aucune voie de sortie; alors ils tiendront ferme comme des hommes; alors nous exécuterons notre mandat, même quand de temps à autre nous aurions à faire face aux flèches, aux lances ou aux fusils!

Sur Emin Pacha, les informations varient: le Dr Junker me dit qu'il est grand[1], maigre, très myope; c'est un linguiste distingué, il parle l'arabe, le turc, l'allemand, l'italien et l'anglais et, de plus, quelques-uns des dialectes d'Afrique. Junker ne semble pas fort édifié sur ses qualités militaires; c'est plutôt un administrateur sage, prudent, plein de tact. Son long isolement paraît l'avoir découragé : « L'Égypte ne se soucie pas de nous et nous oublie; l'Europe ne songe plus à nos affaires. » Emin est Allemand de naissance et a quarante-sept ans.

Ses soldats sont répartis entre huit stations; 2 ou 300 dans chacune; mettons 1800 en tout. Aux dernières nouvelles, les

1. C'est d'après ce renseignement que je fis ma commande au tailleur. Emin dut raccourcir ses pantalons de plus de 15 centimètres.

garnisons de quatre stations situées dans la partie nord s'essayaient déjà à la rébellion. Elles répondaient par des reproches aux messages du Pacha, et quand il fut question d'évacuer la province pour retourner en Égypte par la route de Zanzibar, elles prétendirent qu'Emin n'avait d'autre but que de les vendre sur la route comme esclaves.

Au surplus, Junker ne peut fournir le chiffre précis des soldats, ni des Égyptiens, des employés civils, des Dongolais restés avec Emin ; en rapprochant tous les détails, il pense avec moi que le nombre de ceux qu'emmènerait l'expédition doit être évalué comme suit :

Officiers égyptiens (blancs), 10; sous-officiers (noirs), 15; employés blancs (Coptes), 20; noirs de Dongola et de Ouady-Halfa, 300 = hommes, 345. Femmes blanches, 22; négresses, 137 = femmes, 159; enfants d'officiers, 40; enfants de soldats, 60 = enfants, 100. Total : 604.

Peut-être aussi, en présence de cet exode de leurs amis et camarades, les troupes indigènes voudront-elles les suivre en Égypte. Impossible de préjuger l'effet que fera l'arrivée de notre mission. Partir? rester? ils se laisseront guider, sans doute, par l'exemple du Pacha.

J'attends cet après-midi les hommes qui nous viennent de Ouady-Halfa; ils seront équipés, armés, rationnés à la citadelle; jeudi nous partirons avec eux pour Suez, où le *Navarino* arrivera vendredi ; nous monterons à bord, puis en route!

Reçu des télégrammes de Londres; les journaux tiennent, « d'un personnage bien connu au Caire », qu'Emin, après des luttes désespérées, aurait traversé l'Ouganda, et que le gouvernement égyptien s'affaire à nous créer des difficultés : deux nouvelles également véridiques.

1er février. — J'ai vu Sir Evelyn Baring ce matin à 10 heures trois quarts et l'ai accompagné au palais. Tewfik a été fort aimable; sa figure me plaît. Belle demeure, beaucoup de place; une armée de domestiques. Le Khédive m'a invité à déjeuner pour demain à midi.

Dans l'après-midi, Sir Evelyn me conduit au bureau du général Grenfell. Hier soir, chez le général Stephenson, Valentin Baker Pacha m'avait conseillé de me bien assurer que les cartouches pour remington fournies par le gouverne-

ment égyptien fussent en bon état; à lui on en avait livré 50 pour 100 de mauvaises. « Et si vos munitions sont détériorées dès avant le départ, qu'en sera-t-il dans un an d'ici, quand vous les remettrez à Emin, tout imprégnées de l'humidité des tropiques? »

Le général Grenfell avait déjà fait inspecter les munitions, mais, sur les dires de Valentin Baker Pacha, il y regardera de plus près.

2 février. — Déjeuné chez le Khédive. Il proteste de son patriotisme, il aime son pays; je le trouve génial et sans affectation. A la fin de l'audience il me fait remettre le firman suivant, ouvert et accompagné de la traduction anglaise :

COPIE DES HAUTS COMMANDEMENTS DONNÉS EN LANGUE ARABE A EMIN PACHA
8 GAMAD AOUAL 1304 (1er FÉVRIER 1887), N° 3

Nous avons déjà remercié toi et tes officiers pour la vaillance et aussi le succès avec lesquels vous défendez les provinces équatoriales remises à vos soins, et pour ta fermeté et celle des officiers que tu commandes.

Et c'est pourquoi nous te récompensons en te conférant le titre de Leoua pacha[1]. Nous approuvons aussi les avancements de grade que tu as cru opportun de donner aux officiers sous tes ordres. Je t'ai déjà écrit le 29 novembre 1886, n° 31, et tu auras sans doute reçu ma missive, avec d'autres documents expédiés par Son Excellence Nubar Pacha, président du conseil des ministres.

Et puisque notre sincère désir est de relever toi, tes officiers et soldats du poste difficile que vous tenez toujours, notre gouvernement a dû porter son attention sur les moyens de retirer toi, tes officiers et soldats de cette position dangereuse.

Et une mission de secours a été organisée sous les ordres de notre sieur Stanley, l'explorateur fameux et expérimenté, bien connu par toute la terre; il va se mettre en chemin avec tout ce qui peut vous être nécessaire afin de vous ramener ici, toi, tes officiers et tes hommes, par la route qu'il trouvera convenable. En conséquence, j'ai fait écrire ceci, mon Haut commandement; notredit sieur Stanley te le remettra de sa main pour t'apprendre ce que l'on a fait; et, dès que tu en auras pris connaissance, je t'invite à présenter mes bons souhaits aux officiers et aux hommes.

Et je te dis ceci : Reviens au Caire, ou reste où tu es avec tes officiers et tes hommes; tu as pleine liberté de choisir.

Notre gouvernement a décidé que ton salaire sera payé, et celui des officiers et des hommes.

Les officiers et les hommes qui voudront rester peuvent le faire sous leur propre responsabilité : ils n'auront à attendre aucune aide du gouvernement.

1. Brigadier général.

Applique-toi à bien comprendre le contenu de ceci, et fais-le connaître à tous les officiers et aux hommes afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire.

Signé : MEHEMET TEWFIK.

Le soir, Tigrane Pacha m'apporta la lettre par laquelle le premier ministre rappelait Emin : elle me fut lue, puis on la cacheta.

Voici donc où nous en sommes : Junker ne croit pas qu'Emin



S. A. le khédive Tewfik.

veuille quitter sa province. Les souscripteurs anglais comptent qu'il restera à son poste, mais n'en expriment pas le désir : ils le laissent se décider. Le cabinet britannique voudrait le voir revenir, car, dans les circonstances actuelles, l'Equatoria est à peu près inaccessible, et lui, bloqué là-bas si loin, reste une cause d'anxiété. Le Khédive lui donne le haut commandement d'accepter notre escorte, tout en ajoutant : Faites

comme il vous plaira; si vous déclinez nos offres et restez où vous êtes, vous n'aurez à attendre aucune aide du gouvernement. La lettre de Nubar Pacha exprime les désirs du ministère égyptien, qui se trouvent conformes à ceux du cabinet britannique tels que les a transmis Sir Evelyn Baring.

3 février. — Départ pour Suez. A la gare, pour me souhaiter bon succès, attendent Sir Evelyn et Lady Baring, les généraux Stephenson, Grenfell, Valentin Baker, Abbaté Pacha, le professeur Schweinfurth, le Dr Junker. Ce dernier m'accompagne, et 61 soldats soudanais de Ouady-Halfa. A Zagazig, le chirurgien T.-H. Parke, nouvellement enrôlé dans l'expédition, monte avec nous, puis, à Ismaïlia, Giegler Pacha. Nous retrouvons à Suez notre naturaliste, M. James S. Jameson. M. Bonny, notre aide-chirurgien, et Barouti arriveront demain par la *Garonne*.

6 février. — Déjeuné avec le capitaine Beyts, agent de la Compagnie anglo-indienne de bateaux à vapeur. A deux heures nous embarquons avec lui sur le *Rob Roy*, qu'on vient de lui construire, et sortons du port de Suez : le *Navarino* nous attendait, à l'ancre, un peu plus loin. A cinq heures du soir, après avoir serré la main au capitaine Beyts et au Dr Junker, auquel son grand mérite m'a réellement attaché, nous mettons le cap sur Aden.

8 février. — Le temps se réchauffe. A huit heures du matin, le thermomètre centigrade monte à 24° dans la cabine du capitaine. Mon domestique européen n'est pas content : « On dit que nous sommes sur la mer Rouge. La mer Rouge, ça!! Mais c'est la mer Noire! »

12 février. — Aden. Nous passons à bord de l'*Oriental*, où nous attendait le major Barttelot; le *Navarino* file sur Bombay. Câble la dépêche suivante :

Mackenzie, Zanzibar.

Enchanté du télégramme. Prière engager 20 jeunes garçons pour domestiques d'officiers, tarif moindre que pour hommes. Arriverai avec 8 Européens, 62 Soudanais, 2 Syriens, 13 Somali. Préparer en conséquence provisions pour navire.

Passagers de première classe : moi, Barttelot, Stairs, Jephson, Nelson, Parke, Bonny, le comte Pfeil et deux Alle-

mands qui l'accompagnent, en route pour le fleuve Roufidji.

19 février. — Au large de Lamou à trois heures du soir. Le *Bagdad* arrive; il emporte le Dr Lenz, voyageur autrichien, parti, lui aussi, pour aller trouver Emin Bey, mais qui, n'ayant pu réussir, a poussé jusqu'à Zanzibar et s'en retourne en Europe. Il a échoué, et ne manquera pas d'en rejeter la faute sur l'Afrique et surtout le Congo. Nous en sommes tous là.

20 février. — Mombasa. Une grande bataille, assure-t-on, a eu lieu entre les Galla et les Somali : les premiers, amis des Allemands, les seconds, leurs adversaires déclarés. Le Portugal et Zanzibar seraient en guerre, ou quelque chose d'approchant.

Les entrepôts de commerce seraient admirablement placés à main droite de la passe nord, au premier promontoire qui s'avance dans le havre, un morne plongeant à pic dans l'eau profonde; en poussant des madriers tout contre sa base, en installant sur sa crête une grue à long levier, rien ne serait plus facile que de charger et décharger les navires à la porte même des magasins. Cocotiers en quantité. Vue superbe sur l'océan. Si Mombasa devient un port anglais — et ce sera bientôt, je l'espère, — il faudrait bâtir la ville nouvelle en face de cette pointe, sur une île, à l'emplacement même de l'ancien port des Portugais; des wagons sur rails et quelques mulets suffiraient pour transporter les marchandises.

22 février. — Zanzibar. Le consul général Holmwood m'a reçu à bras ouverts.

J'ai donné aux officiers l'ordre de se rendre au transport, le vapeur *Madura*, de la Compagnie anglo-indienne, et d'y installer Somali et Soudanais; ordre à Mackenzie d'en débarquer quarante ânes et leur équipement : le changement de route permet de nous en désencombrer.

Reçu les compliments du sultan de Zanzibar et les visites de Tippou-Tib, de Djaffar, fils de son agent Tarya-Topan, et de Kandji, vékil de Tarya.

Zanzibar a quelque peu changé pendant mes huit ans d'absence : câble sous-marin, horloge à haute tour, palais neuf, forts très élevés et bien en vue, vastes vérandas; la douane a été agrandie, la police militaire du général Lloyd Matthews installée dans de nouvelles casernes; la promenade qui conduit à la tombe de Fiddler est aujourd'hui une voie carrossable

et continue au delà de Mbouenni jusqu'à la maison de campagne du Sultan. Pour éclairer la route quand Sa Hautesse regagne son palais après ses excursions champêtres, des lampes à huile sont suspendues à des poteaux placés de distance en distance.

Dans le port, six vaisseaux de guerre allemands sous les ordres de l'amiral Knorr, la *Turquoise* et le *Reindeer*, navires de Sa Majesté Britannique, des vapeurs de commerce, quelques vingtaines de dhoua arabes, baggala, kandjeh, embarcations diverses.

23 février. — Chez Sa Hautesse, en visite d'apparat. — Comme marque spéciale d'honneur, les troupes, sous les ordres du vaillant général Lloyd Matthews, étaient échelonnées sur deux lignes, l'espace de 250 mètres au moins. Le consul général m'accompagnait. Une musique militaire vraiment passable nous salua de ses notes guerrières; des centaines de curieux, contenus par les soldats, accouraient des deux côtés de la file, et sur mon passage j'entendais sans cesse : « Oui, c'est lui! » : dans la foule, sans doute, plusieurs de mes anciens engagés me montraient à leurs amis.

Toujours les mêmes, du reste, ces réceptions officielles : le « Présentez... armes ! » du général Matthews, les fanfares éclatantes, les groupes d'Arabes de haut rang assemblés devant le porche, l'ascension du majestueux escalier; le Sultan debout au sommet des marches : il incline gravement la tête, me serre la main avec chaleur, prononce quelques paroles de bienvenue, puis, d'un geste courtois, me fait signe d'entrer; nous marchons à pas lents vers le trône; le prince salue à la ronde, puis s'assied : c'est dire que nous pouvons faire comme lui; on sert le café, on sert le sorbet; le Sultan nous parle de l'Europe, s'informe de notre santé. Sortie non moins officielle : la musique militaire repart de plus belle, la voix sonore du général commande un nouveau « Présentez... armes! » et nous rentrons au logis pour retirer nos habits de gala, les plier avec soin, les saupoudrer de camphre : ils resteront dans leurs toiles jusqu'à ce que soient écoulés les mois ou les années de notre pèlerinage « à travers le Continent Mystérieux » et « dans les Ténèbres de l'Afrique ».

Après-midi, la visite d'affaires. Et, d'abord, la remise au Sultan de la lettre suivante :

A SA HAUTESSE SEYYID BARGASH BIN SAÏD, SULTAN DE ZANZIBAR.

Burlington Hotel, Old Burlington Street, London W.,
28 janvier 1887.

Votre Hautesse,

Je ne saurais laisser partir la malle sans vous exprimer ma gratitude pour votre bienveillante réponse au télégramme relatif à la mission qui, sous la conduite de M. H. Stanley, va se mettre en route pour secourir Emin Pacha. La cordialité avec laquelle vous avez bien voulu donner à vos officiers l'ordre de l'aider dans l'embauchage de solides porteurs nous a été fort utile; elle a causé en Angleterre une très vive satisfaction. M. Stanley sera à Zanzibar dans quatre semaines, plein d'enthousiasme pour son entreprise; s'il prend la route du Congo, c'est pour nombre de raisons, dont voici la principale: ses hommes, dont Votre Hautesse nous a facilité le choix, vont être, sans dangers ni fatigues, transportés par mer jusqu'à l'embouchure du Congo; puis, sans trop de souffrances, comparativement du moins, ils le remonteront en bateau pour arriver à 600 kilomètres de leur destination, vigoureux et dispos au lieu d'être lassés par les épreuves d'une longue marche. Les services de M. Stanley sont entièrement acquis à l'expédition, et tant que sa mission ne sera pas terminée, il ne déviera point de sa route pour s'employer aux affaires du Congo.

Il est probable aussi qu'au retour il prendra la route de l'est, et, comme il s'intéresse vivement à la prospérité et au bonheur de Votre Hautesse, je suis sûr que s'il peut, en approchant de la côte, vous rendre quelque service, il le fera de tout cœur. Dans nos nombreuses conversations, je l'ai toujours vu bien disposé à prendre les intérêts de Votre Hautesse et vous pouvez avoir confiance en notre mutuel ami. Je vous prie, en cette occasion, de vous ouvrir librement à M. Stanley sur toutes choses, comme si j'avais l'honneur d'être en votre présence pour recevoir moi-même vos communications.

En vous renouvelant l'assurance de ma sympathie cordiale dans toutes les affaires qui intéressent la prospérité de Votre Hautesse, je reste

Votre très obéissant serviteur et ami,

W. MACKINNON.

Puis nous nous plongeons dans la besogne: il était absolument nécessaire que le Sultan entrât en arrangement avec les Anglais, dans les limites assignées par le traité anglo-allemand. Il serait trop long de rapporter en détail tout notre entretien, mais Seyyid Bargash finit par me donner la réponse suivante:

Plaise à Dieu, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée.

Le soir, j'ai écrit à Emin Pacha la lettre que voici; des courriers qui doivent traverser en secret l'Ouganda et l'Ounyoro l'emportent demain matin :

A SON EXCELLENCE EMIN PACHA, GOUVERNEUR DES PROVINCES ÉQUATORIALES.

Zanzibar, consulat de S. M. B., 23 février 1887.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur de vous écrire qu'après réception de vos lettres sollicitant de la façon la plus pressante assistance et secours, le gouvernement de Sa Hautesse le khédive d'Égypte a jugé convenable de me confier le soin d'équiper une expédition pour transporter à Ouadelaï tout ce qu'il vous croit nécessaire, et vous aider en conformité avec les instructions écrites qu'il m'a remises pour vous.

Vos lettres au gouvernement du Caire nous ayant suffisamment informés de la nature de vos besoins, notre expédition emporte de quoi répondre à toutes les nécessités. Comme vous le diront les messages de Sa Hautesse et du premier ministre que je suis chargé de vous tenir, tout ce qu'il a été possible de faire, on l'a fait cordialement. J'ai lu la traduction de ces lettres et puis vous assurer qu'elles vous seront en très grande satisfaction. Je vous amène une soixantaine de soldats détachés des troupes cantonnées à Ouady-Halfa; ils encourageront ceux que vous commandez et leur confirmeront les lettres. Nous marchons sous le drapeau égyptien.

Six cents Zanzibari font déjà partie de ma caravane; nous leur adjoindrons probablement un nombre à peu près égal d'engagés pris dans les stations arabes de l'Afrique centrale.

Nous embarquerons demain pour le Congo; le 18 juin prochain verra, je l'espère, le terme de notre navigation sur le cours supérieur du fleuve. De ce point à l'extrémité méridionale du lac Albert, dans le voisinage de Kavalli, une distance de 600 kilomètres à vol d'oiseau, en réalité de 900 peut-être, nous prendra, au bas mot, une cinquantaine de jours.

Si vos vapeurs occupent ces parages, il ne vous sera pas difficile de laisser à Kavalli un mot qui puisse me renseigner sur le lieu où j'aurais à vous rejoindre.

Les raisons qui m'obligent à prendre cette route pour vous apporter des munitions et des armes sont diverses, mais surtout d'ordre politique. Elle est aussi plus sûre; nous sommes plus certains du succès; moins de fatigues pour l'expédition, moins de difficultés avec les indigènes. Au sud et au sud-est du lac, Mouanga est un formidable adversaire; les Ouakedi et autres tribus belliqueuses, à l'est de Fatiko, seraient un sérieux obstacle; les naturels de Kishoukka et de Rouanda n'ont jamais permis aux étrangers de pénétrer sur leur territoire. Par la route du centre je n'appréhende guère d'embarras, car, dans tout le bassin du Congo, il n'y a pas de chef assez puissant pour arrêter notre marche.

En plus d'abondantes munitions, des lettres officielles du gouvernement égyptien, d'un énorme courrier de vos nombreux amis et admirateurs, j'em-

porte pour vous et vos officiers des effets personnels, des uniformes préparés d'après le grade de chaque destinataire.

Confiant dans l'espoir que je vous trouverai tous sains et saufs, et que vous n'aurez pas l'imprudence d'aventurer follement votre vie et votre liberté dans le voisinage des Ouaganda, avant que j'aie remis en vos mains de quoi faire respecter vous et les vôtres, je vous prie de me croire

Fidèlement à vous,

HENRY M. STANLEY.

24 et 25 février. — Notre agent, M. Mackenzie, avait bien mené les choses; le vapeur *Madura* était dans le port, avec sa provision de vivres et d'eau. Les marchandises pour traite, les bêtes de somme, y avaient trouvé place. Mais quelques soins me retenaient encore, et, en premier lieu, j'avais à décider avec Tippou-Tib de notre future et mutuelle ligne de conduite. Tippou-Tib est aujourd'hui un bien plus grand personnage qu'en 1877, alors qu'il escorta notre caravane avant la descente du fleuve Congo. Sa fortune si durement gagnée, il la plaça en fusils et en poudre; de nombreux aventuriers arabes accoururent sous sa bannière, et maintenant il est le roi, sans couronne, mais incontesté, de la région qui s'étend des chutes Stanley au lac Tanganyka; il commande à des milliers d'hommes endurcis aux combats et faits à la vie sauvage de l'Équateur. Si je lui découvrais des intentions hostiles, je me garderais bien de « mouiller dans ses eaux », car s'il s'emparait des munitions que j'apporte à Emin et s'en servait ensuite contre nous, l'existence du jeune État du Congo serait mise en péril et notre expédition dorénavant sans objet. Tippou-Tib d'un côté, Mouanga, roi de l'Ouganda, de l'autre, fièvre ou chaud mal, feu ou poêle à frire. Tippou est le Zobehr du bassin du Congo; tout aussi formidable si l'on s'en fait un ennemi que celui du Soudan à la tête de ses esclaves. Par bonheur, ma position n'est pas exactement la même à l'égard de mon Zobehr que l'était celle de Gordon à l'égard du sien : le mien n'a encore aucune haine contre moi; mes mains sont libres, mes pieds sans entraves. Donc, avec toute la circonspection requise, je sondai Tippou-Tib dès notre première entrevue, et le trouvai préparé à n'importe quelle éventualité : razzier ma caravane ou s'enrôler à mon service. Je choisis le dernier terme, et à la minute nous entrâmes en pourparlers. Nul besoin de mon nouvel allié pour arriver à Emin ou pour me tracer

la voie; quatre routes possibles conduisent de Ouadelaï au Congo; une d'entre elles est au pouvoir de Tippou, les trois autres sont encore libres. Mais j'ai su par le Dr Junker qu'Emin Pacha a rassemblé 75 tonnes d'ivoire (76 125 kilogr.), qui, vendu à moins de 20 francs le kilogramme, produirait 1 500 000 francs. La somme versée par l'Égypte à notre fonds de secours a fait une cruelle saignée à ses maigres finances. Cette énorme quantité d'ivoire nous donnerait le moyen de remplir à nouveau le trésor du Khédive; toutes nos dépenses seraient sans doute payées, sans préjudice d'un joli surplus qui aiderait à récompenser largement les survivants des Zanzibari.

Mais pour convoyer cet ivoire de Ouadelaï au Congo, il me fallait l'aide de Tippou et des siens; d'abord, ils nous aideraient à transporter les munitions destinées à l'Equatoria, puis ils regagneraient le Congo chargés de la précieuse denrée amassée par Emin Pacha. Après force marchandages, nous signons un traité par lequel il s'oblige à me fournir 600 porteurs à 150 francs par tête chargée, des chutes Stanley au lac Albert, et du lac Albert aux chutes. Si chaque homme peut porter 32 kilogrammes, chacun des voyages de la petite troupe donnerait pour 310 000 francs net d'ivoire rendu à la station.

Après avoir apposé ma signature au contrat en présence du consul général d'Angleterre, j'aborde un autre sujet au nom du roi Léopold. En décembre 1883 j'avais fondé un établissement à Stanley-falls; divers Européens s'y étaient ensuite succédé. M. Binnie et M. Wester, lieutenant de l'armée suédoise, réussirent à en faire une station bien agencée et fort présentable. Mais le capitaine Deane, qui vint après M. Wester, se prit de querelle avec les Arabes, et, contraint par eux d'évacuer la place, y mit le feu au moment du départ. Or, précisément, nous avions établi ce poste afin d'empêcher les Arabes — moins par la force armée que par la persuasion, ou plutôt par une adroite combinaison des deux méthodes — de poursuivre leur œuvre de dévastation au-dessous des chutes. La retraite des officiers de l'État ouvrit les écluses, le flot se précipita en aval du fleuve. Tippou-Tib, le véritable maître des traitants à l'ouest du Tanganyka, consentirait-il à arrêter l'inondation? Nous discutâmes longuement; bref, après avoir échangé des télégrammes avec Bruxelles, j'ai signé, le surlendemain de

mon arrivée à Zanzibar, une convention aux termes de laquelle Tippou est nommé gouverneur de Stanley-falls et touchera des appointements réguliers, payés tous les mois à Zanzibar entre les mains du consul général d'Angleterre. De son côté il s'engage à défendre, pour le compte de l'État du Congo, la station contre tous Arabes ou indigènes. Le drapeau de l'Etat flottera sur sa résidence. Il s'engage à combattre et à faire prisonniers les hommes qui parcourent le territoire pour y capturer des esclaves; à disperser toutes les bandes soupçonnées de violents desseins. Il s'engage à s'abstenir de tout trafic d'esclaves au-dessous des chutes et à empêcher ses subordonnés de faire la traite de chair humaine. Pour assurer la fidèle exécution de cet accord avec l'État, un officier européen sera délégué aux chutes en qualité de résident. Le salaire cessera du jour où le gouverneur aura enfreint n'importe lequel des articles du contrat.

Pendant que je poursuivais ces négociations, nos officiers s'affairaient du matin au soir aux diverses besognes nécessitées par la mise en ballots des munitions destinées au Pacha. M. Mackenzie payait, par anticipation, quatre mois de solde, soit 62315 francs, aux 620 hommes et jeunes garçons enrôlés dans l'expédition. Dès que chaque fournée de cinquante avait reçu ses subsides, une barge venait se placer à fleur de quai, nos gens y descendaient, et un remorqueur à vapeur la conduisait jusqu'au transport. A cinq heures du soir, l'embarquement était terminé, et le navire alla mouiller un peu plus loin. A minuit, Tippou-Tib, ses gens et tous les membres de l'expédition étaient montés à bord; le 25 février, dès l'aube, la *Madura* appareillait : la mission était en route pour le cap de Bonne-Espérance.

Jusqu'alors, tout avait réussi, toutes les difficultés s'étaient aplanies comme par enchantement; chacun nous montrait la plus vive sympathie; personne ne nous avait refusé sa prompte assistance. Avant de clore cette partie de mon récit, il me faut rendre hommage au concours généreux et empressé, tant de Sir John Pender que de la Compagnie orientale des télégraphes. Mes dépêches d'Égypte, d'Aden et de Zanzibar forment un total de plusieurs centaines de mots, et de Zanzibar en Europe chaque mot est taxé 10 francs! A mon retour, même privilège. Or, comme dans les premiers temps, je rece-

vais des vingtaines de télégrammes dans la même journée et ne pouvais me dispenser d'y répondre, j'eusse payé cher l'heureuse délivrance d'Emin, et, vraisemblablement, ma carrière agitée se serait terminée à la barre de la Cour des banqueroutiers, si Sir John Pender et Sir James Andersen ne fussent venus à mon secours. Aussi, parmi les souscripteurs aux fonds de notre entreprise, devrait-on inscrire, et pour une très forte somme, le nom de ces deux messieurs agissant en lieu et place de leurs commettants. Bien plus, toutes leurs mesures étaient prises pour mettre à ma disposition le vapeur de leur compagnie stationnant à Zanzibar, dans le cas où la moindre difficulté se fût élevée au sujet de la *Madura* qui devait transporter notre mission au Congo.

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables.

La lettre suivante, écrite à un ami, expliquera quelques circonstances d'un intérêt général :

Vapeur *Madura*, 9 mars 1887, près du cap de Bonne-Espérance

Mon cher ***,

Les lettres qui paraissent dans les journaux au bénéfice de notre fonds de secours apprendront au public tout ce qu'il est en droit de savoir; mais je veux en dire plus long à vous et à mes autres amis.

Le sultan de Zanzibar m'a reçu avec une bienveillance inaccoutumée, et j'en attribue la meilleure part aux lettres de M. William Mackinnon et de Sir John Kirk. Il m'a fait cadeau d'une magnifique bague de diamants dont la contemplation remplit de larmes les yeux de Tippou-Tib, et d'une belle épée, ou, pour dire plus juste, d'une très fine lame de Chiraz, montée en or; Sa Hautesse y a joint un de ses ceinturons, en or aussi, et dont la boucle porte son nom en caractères arabes. Il me sera utile, auprès des musulmans, comme un signe de bonne entente entre le prince et moi, et cette épée prouvera là-bas aux Égyptiens d'Emin, dont quelques-uns sont illettrés sans doute, que nous ne sommes point des *mercanti*.

Vous aurez lu dans la presse que j'emmène 61 Soudanais. C'est dans l'unique intention de convaincre leurs congénères. Si ceux-ci faisaient mine de mettre en doute l'authenticité des firmans et de l'écriture de Nubar, je n'aurais qu'à leur montrer les répondants de mon message.

J'ai arrangé en outre, à ma satisfaction, deux petites affaires dont je

m'étais chargé. La première, d'obtenir du Sultan la signature des concessions que Mackinnon avait réclamées il y a déjà longtemps. Les Allemands ont aujourd'hui de magnifiques possessions à l'ouest de Zanzibar. Il est juste que l'Angleterre ait aussi sa part pour la protection accordée aux sultans depuis 1841 : les Allemands semblent le reconnaître, témoin leur dernière convention avec le ministère anglais. La France occupe déjà une immense étendue de l'Afrique occidentale. Le monde entier s'est mis d'accord pour ériger en « État indépendant du Congo » les domaines où le roi Léopold a déjà dépensé 25 millions de francs. Les gouvernements européens ont eu de gracieux égards pour le Portugal, toujours à grommeler, et faisant le peu qu'il fait d'une façon hautaine et des moins libérales. L'Angleterre n'avait rien obtenu jusqu'ici. Pourtant, si je ne me trompe, aucune autre nation ne s'est plus intéressée au Continent Noir et n'a fait plus de sacrifices en faveur des aborigènes. Livingstone, Burton, Speke, Grant, Baker, Keith Johnson, Thomson, Elton, etc., etc., en ont exploré les profondeurs; les navires anglais, depuis une vingtaine d'années, en surveillent les côtes pour supprimer la traite des nègres; l'Angleterre a établi 22 missions de l'est à l'ouest de l'Afrique. La concession demandée embrassait la partie du rivage dont Mombasa et Melindi sont les villes principales. Depuis huit ans, les clauses en avaient été soumises à Sa Hautesse, mais il ne se pressait point d'y apposer sa signature.

A mon arrivée à Zanzibar, le souverain m'avait paru très vieilli; on voyait qu'il n'avait plus longtemps à vivre[1]. Les Anglais ne pouvaient aventurer leurs capitaux dans la sphère d'influence qu'il s'était réservée, avant que le traité fût fait et parfait.

« Plaise à Dieu, m'a dit le Sultan, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée. » Mais ses anxiétés politiques l'usent incessamment, et, si l'on ne se presse, il sera bientôt trop tard.

En second lieu, j'avais à parlementer avec Tippou-Tib. Il est actuellement en possession de trois bombes Krupp, déchargées, apportées par lui de Stanley-falls à Zanzibar, afin d'exhiber ces échantillons des projectiles que les Belges ont lancés contre ses établissements. Et il me les montrait, et son courroux s'échauffait, et il nourrissait sa haine de noirs projets de vengeance. Je n'ai pas réussi tout de suite à calmer ses accès de sombre ressentiment; il a fallu d'abord laisser évaporer sa colère. Mais quand il a eu versé les flots de son indignation, je lui ai tranquillement demandé s'il en avait fini, puis, de ma voix la plus caressante : « Était-ce bien, à un personnage grand et puissant comme lui, d'en vouloir à tous les Européens et au roi Léopold parce qu'il avait plu à un officier de Stanley-falls de le saluer de quelques bombes Krupp? La grosse affaire, vraiment! Un simple excès de zèle; un fonctionnaire qui avait pris le parti d'une femme esclave accourue se mettre sous sa protection! Il s'était laissé emporter par sa générosité, tout comme, à son retour, Rouchid, son neveu, s'était laissé emporter par sa jeunesse; le gouverneur de l'État était alors dans le bas Congo,

1. Seyyid Bargash mourut six mois après.

à 2400 kilomètres, et Tippou-Tib, le propriétaire de ces établissements, dans les régions de l'est, en route pour Zanzibar. Certes il n'y avait là qu'une partie liée entre un jeune Européen et un jeune Arabe! Les têtes grises étaient absentes qui auraient arrangé la querelle;... les jeunes, tu sais, ça veut montrer ses muscles, ça ne rêve que plaies et bosses!

« Ah! cette station! elle nous a donné de fameux soucis! Nous y avons placé Amelot, tu t'en souviens? De son propre chef, il a quitté les chutes,



Tippou-Tib.

puis est allé mourir quelque part près du Nyangoué; puis Gleerup, le Suédois, qui s'est mis comme lui à parcourir l'Afrique; Deane, pour changer, est parti en guerre contre les Arabes. Est-ce la faute du roi Léopold? Crois-tu qu'il soit facile de trouver des hommes toujours sages et comprenant toujours bien les ordres qu'ils reçoivent? Si le roi Léopold eût mis Deane à vos trousses, il lui aurait donné, sois-en sûr, plus de trente soldats!

« Maintenant, écoute-moi : il me charge de te proposer d'essayer toi-même du gouvernement de Stanley-falls. On te payerait tous les mois comme un officier européen.

— Moi ! fit Tib ouvrant les yeux, puis battant rapidement des paupières, suivant son habitude.

— Oui, toi ! Tu aimes l'argent? Je t'offre de l'argent. Tu n'es pas content de voir les Européens si près de toi ? Eh bien, tu n'en verras plus aux chutes, sauf celui qu'il nous faudra placer — au-dessous de toi, s'entend — pour veiller à ce que les conditions soient remplies, car il y a certaines conditions que tu aurais à accepter avant de devenir gouverneur.

— Lesquelles?

— Arborer le drapeau de l'État. Accepter un résident qui habitera la station et écrira tes rapports au Roi. Ne faire ni ne permettre la traite des esclaves au-dessous des chutes. Achetez, vendez tant qu'il vous plaira l'ivoire, les gommes, le caoutchouc, le bétail ; mais défense absolue de piller l'avoir des indigènes, quel qu'il soit. Notre agent à Zanzibar te payera tous les mois. Réfléchis à ces offres ; discute-les avec tes parents. Le navire part dans trois jours : il me faut ta réponse demain. »

Le lendemain il avait accepté ; le contrat fut rédigé en présence du consul général et signé de nous deux.

Puis une autre convention avec le même personnage afin qu'il me louât des porteurs pour les munitions à convoyer du Congo au lac Albert. Si nous ne trouvons pas d'ivoire là-bas, ce seront 90 000 francs dépensés en pure perte, mais Emin et le Dr Junker ont déclaré, l'un et l'autre, qu'il y en a pour une somme énorme. Quoi qu'il en soit, ce n'est point pour une pacotille quelconque que j'aventurerais le sort de notre entreprise.

En considération des services que Tippou s'est solennellement engagé à nous rendre, je l'ai pris à mon bord avec 96 des siens, leur fournissant même les vivres. J'ai promis en outre de les conduire sains et saufs jusqu'à Stanley-falls, grosse dépense, mais que rachèteraient amplement les avantages libellés au contrat. Tippou nous assure un libre passage à travers son territoire, chose qui, sans son agrément, eût été impossible, car ses bandes de malandrins sont éparpillées au près et au loin, dans toute la région, et il est à croire que ces brigands n'ont pas oublié leur dernière affaire avec Deane. Enfin, Tippou-Tib avec moi, je ne suis plus hanté de la peur de voir partir mes Zanzibari. Quand les caravanes passeront près des stations, les Arabes n'entreprendront plus de détourner les porteurs, ainsi qu'ils ont coutume. Tippou, maintenant, n'oserait le leur permettre.

Nous étions trop entassés sur le *Navarino* et l'*Oriental*

la *Madura* est beaucoup plus confortable. L'entrepont — agrémenté des deux chambres de chauffe — n'est pas précisément le séjour préféré de nos gens; mais il fait beau, et la plupart aiment mieux coucher dans les embarcations, parmi les ânes ou sur le pont, que de rester en bas, dans la fournaise.

A deux heures de Zanzibar, grande bataille entre Soudanais et Zanzibari. J'ai cru un moment qu'il nous faudrait virer de bord et regagner Zanzibar encombrés de morts et de mourants. Au départ, tous, soldats et porteurs, avaient été logés dans l'entrepont; les Zanzibari, dix fois plus nombreux que les Soudanais, murmuraient contre la place qu'occupaient ceux-ci, et voulaient respirer plus librement. Soudanais et Zanzibari sont frères en religion, mais en ce moment ni les uns ni les autres ne pensaient guère à Mahomet : armés, qui de débris de planches, qui de morceaux de bois pris aux tas de combustible, ils s'assenaient des coups formidables. La lutte durait depuis quelques minutes avant que j'eusse rien entendu. Je regardai par l'écoutille; le spectacle était horrible; le sang coulait sur les visages, de grosses bûches volaient au hasard. Impossible de donner des ordres au milieu de ce vacarme. Quelques-uns d'entre nous, accourant avec leurs redoutables *shillelaghs*[1], dirigent leurs attaques sur les plus enragés. Un heureux mélange de coups vigoureux et de paroles persuasives finit par ramener la paix entre les troupes ennemies : les derniers à se calmer furent nos géants soudanais, mais ils eurent à vider la place et marcher à l'arrière, les Zanzibari restant en possession du champ de bataille. Après avoir étanché ma sueur, essuyé les éclaboussures de sang, je complimente mes officiers et surtout Jephson, Nelson et Bonny. Dix bras cassés, quinze graves blessures de lance au visage et à la tête, des contusions sans nombre, des écorchures aux jambes, tel fut le résultat de la bagarre.

Le docteur Parke a vacciné ou revacciné tous les hôtes du bord. Instruit par la triste expérience du passé, j'avais emporté du virus en quantité suffisante.

Nous avons réparti nos gens en sept compagnies, chacune d'environ 90 hommes.

J'ai laissé l'ordre à mon agent d'envoyer, en octobre 1887,

1. Le gourdin des Irlandais.

200 ballots de marchandises m'attendre à Msalala, au sud du lac Victoria, où ils arriveront en février ou mars 1888. Si tout marche à mon gré, je compte être quelque part dans ces régions vers ou après cette date.

. . . .

Depuis notre départ d'Aden j'ai eu tout le temps d'étudier mes officiers; voici en quelques mots ce que j'en pense présentement :

Barttelot est un peu trop ardent : il a besoin d'être tenu en bride; il a glissé quelque peu hors de la discipline; je remarque en lui une propension à la combativité qui pourrait amener une rupture ouverte, si quelque « fièvre africaine » bien conditionnée ne le calme bientôt. Il a une grande puissance de travail, qualité des plus enviables s'il travaillait toujours à ce qu'on lui commande. Quel adjudant pour moi si à son feu, à son « va de l'avant » il ajoutait la réflexion, la bonne volonté, le respect, s'il daignait s'informer si telle ou telle besogne, à tel ou tel moment, est bien dans les vues de son chef!

Mounteney Jephson, que nous croyions efféminé, n'est point le premier venu. Presque féroce quand on l'excite, sa physionomie se glace alors, ses traits s'immobilisent : je l'ai vu à l'œuvre pendant la bataille de l'autre jour. « Bravo, Jephson! » lui criai-je sans cesser de brandir mon bâton « gros comme un mât », disent les Zanzibari. Il est très vaillant, très courageux. Cette expédition pourra le « faire » ou le gâter.

Le capitaine Nelson est un officier accompli; je ne lui connais point l'ombre d'un dada; il est le même toujours et à toutes les heures.

Stairs, du corps du génie, est un homme hors ligne, zélé, réfléchi, laborieux, prêt à tous les devoirs, une inappréciable recrue pour notre état-major.

Jameson n'a pas le moindrement changé : aimable, bienveillant, de bonne compagnie.

Bonny est *le* soldat; non sans initiative pourtant. Ses officiers instructeurs l'ont « fait marcher ».

. . . .

10 mars 1887. — Au Cap, Tippou-Tib, après avoir remarqué la prospérité, la bruyante animation de la ville, dont je [illegible] de lui raconter l'histoire, m'a dit :

« Autrefois je croyais que tous les blancs n'étaient que des sots.

— Vraiment! Et pourquoi?

— C'était mon opinion.

— Très bien! mais, aujourd'hui, qu'en penses-tu?

— Je pense qu'ils ont tout de même quelque chose de bien; ils sont plus entreprenants que les Arabes.

— Qu'est-ce qui te le fait penser, aujourd'hui, en particulier?

— Voilà! Moi et mes frères, nous avons bien regardé cette ville, ces gros navires et ces jetées. Nous nous sommes dit combien tout est mieux ici qu'à Zanzibar. Pourtant on avait pris Zanzibar aux Portugais bien longtemps avant que cette ville fût bâtie, et je me demande pourquoi nous n'avons pas fait aussi bien que vous, les blancs. Je commence à penser que vous êtes très habiles.

— Bravo, Tippou! tu es sur le chemin de la sagesse. — Les blancs, vois-tu, il faut longtemps les étudier avant de les comprendre. C'est vraiment dommage que tu n'aies pas vu l'Angleterre.

— J'espère la voir avant de mourir.

— Sois-nous fidèle pendant ce long voyage et je t'y conduirai moi-même; tu y verras bien plus de choses que tu n'en pourrais rêver maintenant.

— *Inchallah!* Nous irons ensemble, si c'est la volonté de Dieu. »

. . . .

Le 18 mars, la *Madura* faisait son entrée dans le fleuve Congo, et jetait l'ancre à 180 mètres environ de la rive par le travers de la langue de sable qu'on nomme Banana.

Quelques minutes après, j'étais en présence de M. Lafontaine-Ferney, agent principal de la Compagnie hollandaise, à laquelle était consignée la *Madura*. La surprise fut générale : on ne nous attendait que le 25. Par bonheur, cette avance, due à notre bon navire et à l'habileté de son capitaine, ne nous empêcha pas de trouver sur-le-champ un autre vapeur de la même compagnie, le *K.-A. Nieman* (ainsi nommé en mémoire d'un jeune homme de grande espérance, mort récemment à Saint-Paul de Loanda); il pouvait, dès le lendemain, emporter à Matadi 230 de mes engagés.

A mon retour à la *Madura*, je trouvai mes officiers groupés autour de deux marchands anglais attachés à la Compagnie britannique de Banana. Ils racontaient d'étranges choses au sujet des vapeurs de l'État. « Allez voir, sur la côte, une des pièces du *Stanley*! cela vous donnera une idée de ce que peut être le reste. Un débris, paraît-il. Comment repartirez-vous du lac Stanley? L'État n'y a plus un seul vapeur à son service. On les a tous tirés à sec pour des réparations qui vont prendre plusieurs mois. Regardez ce bâtiment, là, sur les sables, qui porte dans sa cale les tranches d'un autre vapeur; il vient d'arriver d'Europe : son fou de capitaine l'a fait échouer sur la côte, au lieu d'attendre un pilote. Le *Héron* et la *Belgique*, deux des vapeurs de l'État, auront d'abord à le remettre à flot. Vous pouvez faire provision de patience, ah oui! »

Naturellement, mes pauvres officiers étaient fort marris; deux d'entre eux accoururent me réconforter avec ces aimables nouvelles. Mais un vieux routier comme moi ne se laisse pas troubler par les discours des « natifs » du bas Congo. « Quoi! répondis-je, et ils ne vous ont pas poliment priés de les accompagner au cimetière? Ils se seraient donné le plaisir exquis de vous montrer les planchettes de bois peint où sont inscrits le nom et l'âge de nombreux beaux jeunes gens. Leur avenir était tout aussi plein de promesses que le vôtre! »

L'agent de la Compagnie britannique ne fit aucune difficulté à me louer le vapeur *Albuquerque*, où j'embarquai 140 hommes et 60 tonnes de bagage. Aidé d'un ami, il voulut bien aussi ouvrir des négociations au sujet du *Serpa Pinto*, grand navire à aubes. Leurs bons offices eurent tout succès, et le soir tout était prêt pour le départ, au lendemain dès la première heure, de mes 680 hommes et de mes 160 tonnes de colis divers. Le vapeur de l'État le *Héron* ne pouvait se mettre en route avant le 20.

Le 19, le *Kieman*, l'*Albuquerque* et le *Serpa Pinto* levaient l'ancre, et, avant la nuit, mouillaient à Ponta da Lenha. Le 20, les deux premiers repartirent pour Matadi. A Boma, le *Serpa Pinto* fut halé à l'intérieur de la jetée pour me donner le temps de notifier officiellement aux autorités la présence à bord du nouveau gouverneur des chutes Stanley, et de recevoir la visite précipitée des deux membres du Comité exécutif chargés de l'administration de l'État du Congo

A peine avions-nous le loisir d'échanger quelques paroles: ils trouvèrent cependant le moyen de me dire que la famine dévastait le pays; que, le long de la route du lac Stanley, les villages étaient abandonnés. Le *Stanley* avait de graves avaries; la *Paix* et le *Henry Reed*, les vapeurs de la Mission baptiste, étaient on ne savait où, dans quelque partie inexplorée du haut Congo; l'*En-avant*, tiré à sec, n'avait plus ni machine ni chaudière; le *A. J. A.* était à 950 kilomètres au-dessus de Stanley-pool; le *Royal*, absolument pourri, n'avait pas navigué depuis un an; bref tout le matériel naval si obligeamment promis n'existait que dans l'imagination des bureaucrates de Bruxelles.... « Du reste, nous dit avec emphase un des interlocuteurs qui semblait être un des gros bonnets de l'Exécutif, les navires, monsieur, ne devaient être mis à votre disposition qu'autant que la chose ne serait pas préjudiciable au service de l'État! »

La voix rude du capitaine portugais du *Serpa Pinto* avertit ces messieurs d'avoir à regagner le rivage; nous reprîmes notre route: mes réflexions n'avaient rien d'agréable. En possession de mes quinze baleinières, la liberté de mes mouvements eût été assurée, mais, dès les premières objections contre le passage par le Congo, j'avais dû renoncer à les construire.

La route de l'est n'est pas plus tôt adoptée que le roi Léopold propose de revenir à notre premier projet : les Allemands murmuraient; le gouvernement français avait protesté. Le Comité se décide pour le Congo, mais il était trop tard pour commander les embarcations à MM. Forrest et fils. Nous stipulons formellement: le transport de l'expédition sur le cours inférieur du fleuve, le portage de tout notre matériel jusqu'à Stanley-pool, l'usage des vapeurs de l'État sur le haut Congo. Et voilà que tous les navires promis seraient, ou naufragés, ou pourris, ou sans machines ni chaudières, ou éparpillés dans des lieux inaccessibles! Pourtant, à mes oreilles retentit encore le cri de l'Angleterre : « Vite! ou il sera trop tard! »; les paroles de Junker : « Emin est perdu si vous tardez! », et l'appel d'Emin lui-même : « Venez! ou c'est fini de nous! »

La perspective est lugubre! Mais nous avons promis d'y aller de notre mieux. Les regrets sont inutiles; il faut agir, lutter,

mettre le cap « droit avant ». Cette responsabilité, nous l'avo acceptée. A l'œuvre donc! En route!

Je n'allongerai pas ce récit par la description de la voie terre suivie jusqu'au lac Stanley ou du Congo supérieur de ses rives. Le lecteur que cela intéresserait n'a qu'à reporter aux ouvrages : *A travers le Continent Mystérieux le Congo et la fondation de son État libre*. Je ne m'étendı guère non plus sur les incidents de notre voyage jusqu'à Yaı bouya, où commença notre navigation sur l'Arouhouimi.

CHAPITRE IV

DE MATADI AU LAC STANLEY

(Du 21 mars au 30 avril 1887.)

Incidents du voyage à Stanley-pool. — Les Soudanais et les Somali. — Rencontre avec M. Herbert Ward. — Camp à Congo-la-Lemba. — Aimable réception par M. et Mme Richards. — Lettres envoyées de l'amont. — Lettre au Révérend M. Bentley et autres pour demander assistance. — Arrivée à Mouembi. — Nécessité de maintenir la discipline. — Marche à Vombo. — Incident à la station de Loukoungou. — Les Zanzibari. — Incident entre Jephson et Sélim à la rivière Loukissi. — Une série de plaintes. — Le Révérend M. Bentley et le steamer la *Paix*. — Nous arrivons au village de Makoko. — Léopoldville. — Difficultés quant à l'emploi des vapeurs de la Mission. — M. Liebrechts voit M. Billington. — Visite de M. Swinburne à Kinchassa. — Ordres aux officiers.

Le 21 mars, la mission s'arrêtait à Matadi, à 165 kilomètres de la côte, et descendait à l'appontement de la factorie Senhor Joa da Ferrier d'Abreu. Les vapeurs déposèrent leur cargaison, et repartirent aussitôt pour Banana, le port maritime, ou pour quelque autre poste du bas Congo.

On signale à midi la canonnière portugaise *Kacongo* avec le major Barttelot, M. Jephson, des Soudanais et des Zanzibari, puis, quelques moments après, le *Héron*, navire de l'État, chargé du reste de nos bagages.

On dresse les tentes, sous lesquelles nous rangeons nos énormes approvisionnements de riz, biscuit, millet, foin, sel, etc., abattant en hommes la formidable besogne entassée devant nous. Les officiers luttent de zèle; l'entrain des Zanzibari montre leur bonheur de se retrouver sur terre ferme.

Notre troupe compte, en fait de blancs : MM. Barttelot, Stairs, Nelson, Jephson. Parke, Bonny, venus avec moi d'Aden ; un mécanicien, M. Walker, que nous avons pris au Cap; M. Ingham, qui a servi dans la garde et notre agent au Congo

pour le recrutement des porteurs, M. John Rose Troup, qui doit s'occuper du « portage » entre le lac Stanley et Manyanga, et un domestique européen.

Le 22 mars, 171 *pagazi* quittèrent la station de Matadi, portant à Loukoungou, pour y attendre notre arrivée, sept caisses de biscuit pesant 190 kilogrammes, des perles et 157 sacs de riz pesant 4 600 kilogrammes ; 13 860 kilogrammes furent répartis en ballots pour les expédier, suivant qu'on trouverait des porteurs, avant ou après notre caravane, à Stanley-pool ou sur d'autres points. J'envoie des courriers à Léopoldville pour prier le commandant d'activer la réparation des vapeurs.

Le 23 mars, M. Ingham réussit à nous procurer, pour aller au lac, 220 porteurs à 25 francs par tête. Le lieutenant Stairs, s'exerçant à manœuvrer la mitrailleuse Maxim, arrive au maximum de 330 balles par minute ; Tippou-Tib et les siens sont ébahis.

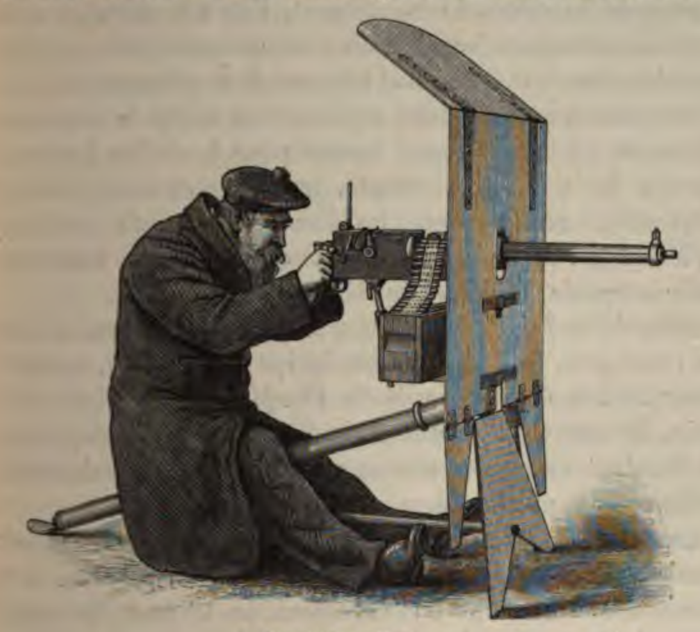
Le 25 mars, les trompettes soudanaises réveillent le camp à 5 heures 1/4 ; à 6 heures les tentes sont pliées, les compagnies rangées sous les ordres des capitaines respectifs, chacune près des bagages qu'elle devra transporter. A 6 heures 1/4 je partais avec l'avant-garde. La caravane suivait à faible distance, en file indienne, avec 466 charges de munitions, étoffes, verroterie, fil de fer, baguettes de cuivre, conserves, riz, huile pour machines. Le départ fut admirable ; mais, après la première heure, les collines étaient si pierreuses et si escarpées, les fardeaux si lourds, le soleil si chaud ; les hommes, si grassement nourris à bord de la *Madura*, s'étaient si bien déshabitués du travail, nous-même nous nous sentions tellement « désentraîné », que bientôt la caravane s'éparpilla de la façon la plus décourageante pour nos jeunes officiers, peu faits à ce spectacle. Notre embarcation en acier, l'*Avance*, reboulonnée et toute prête, nous servit à traverser le Mpozo par escouades de cinquante. Nous campâmes sur l'autre rive.

Les Soudanais offraient un lamentable tableau. La fatigue, la chaleur torride emmagasinée sous leurs burnous, les mille ennuis de la route, tout contribuait à augmenter leur éternelle mauvaise humeur. Malgré leurs plaintes amères de ce qu'on ne leur fournissait pas de chameaux, les Somali semblaient moins exténués.

L'étape du lendemain nous conduisit à Palaballa, sur le

terrains dépendant de la Société des Missions africaines de l'Intérieur, fondées en mémoire de Livingstone; le surintendant, M. Clarke, et les dames nous reçurent avec la plus cordiale hospitalité. Nos hommes, encore neufs à la besogne, avaient grand besoin de repos : je leur accordai une journée de halte. Il en était mort neuf depuis notre départ de Zanzibar. Dix-sept étaient tellement malades que je dus les laisser se rétablir à la mission.

Le 28, arrivée à Maza-Mankengi. Nous rencontrons sur la



Mitrailleuse Maxim.

route M. Herbert Ward, qui demande à faire partie de l'expédition. Engagé sur l'heure, il part pour Matadi afin d'aider M. Ingham dans l'organisation des transports à dos d'homme. M. Ward, employé quelques années au service de l'État du Congo, a visité Bornéo et la Nouvelle-Zélande. Je l'avais connu autrefois, et j'augurais pour lui un bel avenir.

Le 29, à midi, nous campons à Congo-la-Lemba, où j'avais vu, dans le temps, un florissant village. Son chef, alors en pleine prospérité, était le maître incontesté du district. La fortune l'aveugla; il lui prit fantaisie de barrer la route et de lever taxe sur les caravanes de l'État. Un parti de Bangala, au

service du gouvernement, parvint à le capturer et lui coupa la tête. Le village fut brûlé, les habitants prirent la fuite. De hautes herbes poussent sur l'emplacement des cases; les roseaux étouffent les goyaviers, les citronniers et palmiers.

La marche de la caravane a été quelque peu meilleure aujourd'hui; le début d'une expédition est, du reste, un temps d'épreuves. Chaque Zanzibari porte une trentaine de kilogrammes de munitions, une carabine qui en pèse 4 au moins, des rations de riz pour quatre jours, son sac, 2 à 5 kilogrammes, y compris les nattes de campement. Une fois entraîné, ce fardeau lui sera moins lourd, mais nous aurons à montrer la plus grande patience et à ne point imposer de trop longues étapes.

De grosses averses nous retinrent au camp la matinée du 30; nous partîmes à neuf heures pour la rivière Loufou. La marche fut terrible. Exténués, les pieds en sang, nos gens s'égrenaient sur la route; les derniers traînards n'arrivèrent qu'à minuit. Les officiers couchèrent dans ma tente après avoir soupé de biscuit et de riz.

Près de la forêt de Mazamba nous avons dépassé le baron de Rothkirch, à la tête d'une équipe de Cabinda, occupés à haler l'arbre de couche de la *Floride*. En marchant de ce train, ils arriveront vers le mois d'août au lac Stanley. Au gué de Bembezi nous rencontrons un traitant français descendant le fleuve avec un fort beau parti d'ivoire.

Le 31, nous traversons la rivière Mangola. A Congo-la-Lemba je me suis permis une débauche de goyaves, et, en conséquence, me voici fort indisposé. Le 1er avril, la caravane arrive à Banza-Manteka. M. et Mme Richards, de la Mission Intérieure, nous reçoivent avec beaucoup d'affabilité. En quelques années, la présence des missionnaires a produit de notables changements. La majeure partie des naturels professe le christianisme; ils assistent au service divin avec toute la ferveur des « convertis » à nos réveils des États-Unis. Quelques jeunes gens que j'avais connus hauts et puissants buveurs sont aujourd'hui paisibles, sobres et d'une conduite exemplaire.

MM. Troup à Manyanga, Swinburne à Kinchassa, et Glave à Équateurville écrivent du haut Congo et me donnent les plus tristes nouvelles des vapeurs *Stanley*, *Paix*, *Henry Reed* et *En-Avant*. Le premier, paraît-il, serait très sérieusement endommagé; les navires missionnaires ne valent guère mieux;

l'*En-Avant* n'est plus qu'une méchante gabare. M. Troup conseille d'emporter une allège ou deux de Manyanga, chose absolument impossible; nous ne sommes que trop chargés déjà, vu la quantité de riz nécessaire à nos 800 hommes dans une contrée que ravage la disette : tout ce que j'ai pu faire pour diminuer quelque peu nos labeurs est de débarrasser nos pagazi de l'embarcation l'*Avance*. MM. Jephson et Walker vont lui faire remonter le fleuve jusqu'à Manyanga.

Le 3 avril, nous passons près de la rivière Lounionzo pour camper le lendemain sur le site du village abandonné de Kilolo. J'ai vu, pendant la marche, un Soudanais sur le point d'étrangler un Zanzibari parce que ce malheureux, très las, lui avait légèrement heurté l'épaule avec la caisse dont il était porteur. Ces violences des Soudanais sont exaspérantes, mais il faut encore patienter.

Trois heures de marche nous amènent à la Kouilou; toujours monter et descendre, notre caravane n'en peut plus. Sur le bord de la rivière, large de 90 mètres, à courant rapide, j'ai la bonne chance de trouver un canot sans gardien. Nous passons par fournées de dix hommes.

Je profitai de cette halte pour écrire des lettres pressantes: la première au commandant du Stanley-pool, pour le conjurer d'interpréter les messages de M. Strauch, ministre de l'intérieur, selon les généreuses intentions du roi Léopold, qui nous a invités à passer par le Congo pour arriver à Emin. Une deuxième s'adressait au Rév. M. Bentley. Lui rappelant l'assistance que de 1880 à 1884 je donnai aux Missions baptistes, je le priais de faire préparer au plus tôt son navire la *Paix*, pour qu'il me fût possible d'arracher promptement l'expédition à ces régions décimées par la faim. Une autre, à peu près dans les mêmes termes, demandait à M. Billington de vouloir bien me prêter le *Henry Reed* : ne leur avais-je point accordé naguère les terrains qu'ils occupent aujourd'hui? La quatrième, enfin, pour le commandant de la station de Loukoungou, le chargeant de réunir 400 porteurs pour soulager quelque peu les miens.

Le 6 avril, en approchant de Mouembi, je fus frappé des progrès que faisait la démoralisation au milieu de ma caravane. Jusqu'alors, afin de ne pas trop peser sur eux, je m'étais tenu coi, confiant la tâche de ramener les traînards à mes

plus jeunes camarades : je voulais les accoutumer aux épreuves habituelles d'une expédition en Afrique. Cette étape me montra la nécessité de reprendre la haute main : les Zanzibari n'eurent pas plus tôt dressé les tentes de leurs officiers respectifs, qu'ils se lancèrent comme des fous dans les villages avoisinants, et commencèrent à piller les cases, occupation au milieu de laquelle Khamis bin Athman, l'un d'entre eux, fut tué par un indigène plus courageux que les autres. Nouvelle preuve que la discipline vaut mieux qu'une indulgence constante : combien de temps pourrait subsister une armée d'hommes insoumis, licencieux, réfractaires à toute autorité?

Les miens me croyaient trop vieux pour les surveiller de près comme en mon jeune temps : mais au 7 avril l'étape de Vombo détrompa tout le monde. A onze heures du matin, le dernier des porteurs de notre longue file entre au campement; à midi, chaque officier s'assied pour la collation, l'esprit tranquille : sa corvée est accomplie, et la grande tâche du jour terminée : il peut lire, manger, dormir, muser, sans autre besogne que de préparer en paix celle du lendemain. Lâchez la corde, au contraire, et bientôt, sur le sentier perdu sous les hautes herbes qui vous suffoquent ou sous le soleil qui soulève votre épiderme en ampoules, la file des pagazi, suant et haletant, est vite coupée en tronçons; pas une goutte d'eau, et la soif vous dévore; pas l'ombre d'un arbre sur la route; les ballots sont éparpillés sur une dizaine de kilomètres; et le soir, quelques-uns manqueront à l'appel; les porteurs boudent parmi les roselières ou cherchent quelque fraîcheur dans les bois; les officiers voient le soleil baisser; ils ont faim, le découragement les gagne, car ces ennuis se renouvelleront demain et jours suivants. Un spectateur nous croisant sur notre ligne de marche aurait pu me croire inutilement cruel : mais quelques coups de fouet appliqués aux traînards assurent dix-huit heures de repos à 800 hommes et à leurs officiers, empêchent la perte des ballots — car souvent ces hommes lanternent à l'arrière tout exprès pour les détourner. — le jour finit bien pour tous, et le lendemain n'a plus de terreurs pour personne.

8 avril. — A la station de Loukoungou. MM. Francqui et Dessauer nous accueillent à bras ouverts. Ces braves Belges, de leur propre mouvement, avaient préparé pour nos 800 hommes

des pommes de terre, bananes, « bringalles », maïs et noix de palmes; de quoi vivre pendant quatre jours.

Là nos Soudanais se présentent en chœur, réclamant un supplément de rations — des grains et légumes qu'on venait de distribuer, ils n'avaient cure et n'y touchèrent seulement pas, — ils me menacent de repartir pour le bas Congo si je n'augmente leurs vivres sur l'heure. En quinze jours, pourtant, chacun d'eux avait consommé plus de 18 kilogrammes de riz et biscuit. J'avais pris la ferme résolution de me contenir : il était trop tôt pour manifester même le désir de changer le système. Donc, je donnai l'ordre de faire droit à leur requête.

Par bonheur, j'avais de bons officiers, qui m'épargnaient le plus souvent la nécessité d'entrer en conflit avec ces obstinés : je me réservais surtout le rôle de médiateur entre les blancs exaspérés et mes nègres indisciplinés et têtus. Pour peu que je ne me fusse pas exténué à crier tout le jour contre ces grands corps sans cervelle, je ne trouvais pas trop désagréable de calmer les colères et d'atténuer les offenses. Certes les uns s'en allaient murmurant de ma partialité, et les autres du peu d'intérêt que je portais à leurs plaintes, mais les arbitres savent, le métier le veut. Du reste, afin de prévenir dans la mesure du possible les orages qui se brassaient toujours entre Zanzibari et Soudanais, je priai le major Barttelot de marcher une journée à l'avance avec ses subordonnés.

On ne sera pas étonné que notre sympathie fût surtout pour les Zanzibari. Le faix du jour retombait presque en entier sur nos porteurs de ballots, éclaireurs et fourrageurs; ils dressaient les tentes, fournissaient d'eau et de bois. Sans leur aide, Européens et Soudanais, eussent-ils été dix fois plus nombreux, auraient été incapables de parvenir jusqu'à Emin. Les soldats ne portaient que leurs carabines, leurs rations, leurs effets personnels. Un an s'écoulerait — nous l'espérions du moins — avant qu'ils nous fussent réellement utiles : peut-être même auraient-ils déjà décampé. Mais, à l'heure présente, une seule chose était nécessaire : continuer notre marche avec aussi peu de frictions que possible entre eux et nous, entre Soudanais et Zanzibari. Ils firent passer au major plus d'un mauvais quart d'heure; se laissa-t-il entraîner à des voies de fait? je dois avouer qu'ils étaient irritants au suprême

degré. Même à Job ils eussent fait maudire le ciel et les hommes!

Le 10 avril, jour de Pâques, nous quittâmes Loukoungou. Chaleur épouvantable; les hommes tombaient de tous côtés; il en mourut plusieurs. Nous rattrapâmes les Soudanais, ce qui amena de nouvelles rixes et de nouveaux blasphèmes.

11 avril. — La plupart des soldats furent attaqués de la fièvre; les lamentations étaient générales; tous les Somali, sauf deux, étaient pris. Barttelot criait de rage contre sa misérable compagnie : « Ah! pourquoi n'était-il pas sur l'*Avance* à la place de Jephson? » Et le soir même, je recevais dudit Jephson une lettre où il nous parlait de son grand désir d'être avec nous, et, « à vrai dire, partout ailleurs que sur ce traître et turbulent Congo ».

Le lendemain, notre caravane, presque expirante, se traînait vers le bivouac lentement, avec effort. Les Soudanais étaient à des kilomètres les uns des autres, les Somali tous malades : il fallut ouvrir des conserves et préparer de la soupe de viande en quantité suffisante pour que chaque malheureux en eût une tasse, quand, flageolant sur ses jambes, il gagnait enfin le camp.

Étape semblable le lendemain, où nous arrivons à Loutété. A chaque marche, perte d'hommes par les désertions, la maladie, la mort; perte de carabines, de conserves, de munitions.

A Nselo, sur l'Inkissi, nous nous rencontrons avec Jephson. En remontant les rapides du Congo jusqu'à Manyanga, il a fait connaissance, lui aussi, avec la vie sous de nouveaux aspects!

Le soleil a peint nos visages d'un vermillon superbe. Un vaste cercle d'un rouge vif couvre les joues de nos officiers et donne le plus vif éclat à leurs yeux. Dans l'idée que la chose serait plus pittoresque et plus conforme au type idéal de l'explorateur, certains livrent leurs bras aux rayons de l'astre du jour et les baignent dans sa flamme.

La journée du 16 se passe à transporter la mission sur l'autre rive de l'Inkissi; à 5 heures 1/2 du soir, tous étaient sur l'autre bord, y compris nos vingt ânes et un troupeau de chèvres du Cap.

Pendant les manœuvres, de violentes paroles s'échangent entre Sélim, fils de Massoud, beau-frère de Tippou-Tib, et

M. Mounteney Jephson, commandant de l'*Avance*. Depuis qu'il a épousé une sœur du Roi des Traitants, Sélim ne supporte plus un mot de blâme; son arrogance est devenue insoutenable. A Matadi il prétendait imposer au lieutenant Stairs sa façon de voir : aujourd'hui c'est au tour de Jephson. Sur la réponse de celui-ci : « Mêle-toi de tes affaires, ou je te flanque à l'eau! » il entra dans une colère noire qui ne put être apaisée que par l'intervention de Tippou.

Au campement suivant, j'ai reçu de nouvelles lettres du lac Stanley. Le lieutenant Liebrechts, commandant du district, me dit que le *Stanley* est à ma disposition, et aussi une allège. L'*En-Avant* ne sera pas prêt de six semaines. M. Billington me refuse le *Henry Reed*, et très positivement.

Le soir, après chaque marche, une de mes plus graves occupations est de tenir audience et de prêter l'oreille à toutes sortes de doléances; elles ne furent pas, ce jour-là, moins nombreuses que d'habitude. Un indigène réclamait parce qu'un Zanzibari lui avait enlevé un pain de cassave; Binza, notre chevrier, se trouvant lésé parce qu'on ne lui avait pas donné sa part de « tripes à l'étuvée », me demandait de lui assurer dorénavant ce privilège ; un Zanzibari efflanqué, mourant de faim, disait-il, au milieu d'un camp où, jusqu'à aujourd'hui, les rations de riz ont été des plus raisonnables, me priait de regarder son pauvre ventre tout ridé et de voir à ce que, désormais, son glouton de capitaine lui remît son dû ; Sélim, le plat valet de Tippou, se plaignait des officiers, qui, à son gré, ne l'admirent pas suffisamment. « Eux croire moi être encore homme de la reine (il avait été interprète à bord d'un croiseur anglais) ; non! moi beau-frère à Tippou-Tib! » A d'autres on avait volé un couteau, un rasoir, une pierre à aiguiser....

Le 18, au camp de la rivière Nkalama, un courrier me remit une lettre du Révérend M. Bentley : Quant à la demande faite par nous d'affréter pour quelque temps la *Paix*, vapeur de la Mission baptiste, il n'avait reçu du Comité aucun avis à ce contraire : si donc je lui donnais l'assurance que les Zanzibari ne feraient rien qui pût rejaillir en mal sur la réputation de la mission, réputation que, en sa qualité de missionnaire, il avait le devoir de maintenir inattaquable, il serait fort heureux de nous livrer son navire pour le service de l'expédition de secours. — Quoique dûment pénétré de gratitude pour la

générosité du révérend, cette mention inattendue des Zanzibari et l'insinuation à peine voilée que nous serions responsables de leurs excès, montrent suffisamment combien le sacrifice doit lui avoir coûté. Il devrait pourtant se le rappeler : si lui ou les siens ont obtenu le privilège d'établir leurs stations à Léopoldville, à Kinchassa, à Loukolela, c'est grâce aux sueurs de ces braves Zanzibari, qui, tout en prenant parfois de grandes libertés, se conduisent en général de façon que les naturels les préfèrent aux Houssa, Cabinda, Kroumanes ou Bangala.

Courte étape le 19; comme les jours précédents, la pluie tombait en lourdes averses, et la Louila, près de laquelle nous campions, était devenue fort turbulente.

Le 20, nous arrivons au village de Makoko. Les Zanzibari s'affaiblissaient de plus en plus. Depuis quelques jours il avait fallu réduire leurs rations, et ils tâchaient d'y suppléer en arrachant et en mangeant, sans même les faire cuire, des tubercules de manioc[1]. 450 grammes de riz, la portion est bien un peu congrue pour des travailleurs, mais si, au risque de maigrir un peu, ils avaient eu l'avisement de s'en tenir à cette nourriture, saine sinon abondante, la maladie ne les aurait pas ainsi éprouvés. Depuis notre départ de Matadi nous avions consommé 12 450 kilogrammes de riz, près de 15 tonnes, pour le charroi desquelles j'avais dû épuiser toutes les ressources en porteurs de la région entière. Les naturels avaient fui les routes fréquentées; dans la crainte de leur voir commettre de trop grandes déprédations, nous interdisions aux Zanzibari de fourrager au loin, aussi se rabattaient-ils sur les racines vénéneuses du manioc; et bientôt, tant porteurs que soldats, une centaine de mes gens furent absolument incapables de travailler.

Une très fâcheuse déconvenue m'attendait à Léopoldville, où nous arrivâmes le 21, à la très grande joie de la caravane : il n'y avait plus à compter, pour le transport de l'expédition le long du Congo supérieur, que sur le *Stanley*, sur l'*Avance*, notre bateau d'acier, la *Paix* et une petite allège. Je prends dans mon journal les notes suivantes ·

1. *Jatropha manihot*, plante de la famille des Euphorbiacées; les tubercules frais renferment une fécule alimentaire, et aussi un suc vénéneux, que détruit la dessiccation. La pulpe, desséchée et broyée, produit la farine de cassave, dont on fait le tapioca ou sagou blanc. (Trad.)

Léopoldville, 22 avril. — Nous voici à plus de 550 kilomètres de la mer, en vue du lac Stanley, et, au delà, libres de rapides, 1800 kilomètres de fleuve jusqu'à Yambouya et l'Arouhouimi, où je me propose de reprendre la route de terre pour gagner le lac Albert.

Visite de MM. Bentley et Whitley. La *Paix*, disent-ils, nécessite de nombreuses réparations. J'insiste vivement sur l'urgence d'en finir au plus tôt. Après de longs pourparlers il est entendu que tout sera terminé le 30.

Dans l'après-midi je me suis ouvert de toutes ces difficultés au major Barttelot et à M. Mounteney Jephson; je me suis expliqué sur les obligations qu'avaient envers nous les missionnaires et sur la pressante nécessité de quitter au plus tôt un district en proie à la famine. Les vivres y sont si rares, qu'en ce moment l'État ne dispose que de 60 rations quotidiennes à partager entre 146 personnes; aussi ses officiers chassent-ils aux hippopotames du lac; nous-mêmes n'aurons d'autre ressource pour économiser le riz. Et si, sur 146 rations, l'État n'en peut fournir que 60, comment ferai-je vivre mes 750 engagés? Je les priais donc d'aller trouver M. Billington et le Dr Sims, d'insister surtout auprès du premier — car le second, n'ayant pas été accepté comme membre de notre état-major, était peut-être mal disposé pour nous — et de lui dire franchement où nous en sommes.

Au bout d'une heure et demie ils reviennent, la figure longue. Ils avaient échoué : Pauvre major! Pauvre Jephson!

M. Liebrechts, qui avait servi avec moi sur le Congo, à Bolobo, est présentement gouverneur du district. Nous dînions ensemble ce soir; le major et M. Jephson ont raconté leur visite. Nous ne lui cachons rien; d'ailleurs, il en savait presque autant que nous. Il est absolument de notre avis. L'urgence est déclarée. « Je vote, dit Jephson, pour qu'on réquisitionne à l'instant le *Henry Reed*!

— Non, ami Jephson! pas d'imprudence! Donnons à M. Billington le temps de réfléchir. Il reconnaîtra, je l'espère, combien m'est redevable sa mission et ne verra pas de difficultés à me louer son vapeur le double du prix que lui paye l'État du Congo. Ceux qui subsistent par la charité d'autrui doivent se montrer charitables. Demain je leur adresserai une demande plus formelle; je leur offrirai les conditions les plus

avantageuses. S'ils ne veulent pas consentir, nous aviserons.

23 avril. — Nombreuses occupations ce matin. Les naturels du voisinage viennent renouer connaissance; à dix heures seulement, je reprends ma liberté.

Ngalyema m'a conté, et assez ennuyeusement, une longue histoire des torts qu'il a supportés avec patience, des insultes qu'il a endurées sans se plaindre. Les hommes blancs ont changé, pour sûr, depuis quelque temps; ils sont devenus plus impérieux; lui et les autres chefs, dans l'idée que cela n'annonce rien de bon, se sont éloignés des stations et ont abandonné les marchés, et, en conséquence, les vivres sont rares et très chers.

Après avoir dûment sympathisé avec mes vieux amis, j'ai lu à Barttelot et à Jephson une note au sujet de mes anciennes bontés pour la Mission Intérieure: « Quand vous les aurez rappelées à ces messieurs, demandez, au nom de la bonne entente, de la charité et de l'humanité, que M. Billington me permette de lui offrir les meilleures conditions possibles pour le fret du *Henry Reed* pendant une soixantaine de jours.

Barttelot ne pouvait croire que son éloquence eût si complètement échoué; il demanda la permission de faire une nouvelle tentative.

« Très bien, major! Tous mes vœux pour votre réussite!

— N'ayez crainte, j'emporterai le consentement comme ferait un boulet! »

Il se rendit à la mission, Jephson l'accompagnant comme témoin. Peu après m'arrivait une note, bien dans le caractère du major: ses arguments n'avaient eu aucun succès, il avait surtout discuté avec M. Billington; le Dr Sims, assis dans un fauteuil, se contentait d'émettre quelque remarque de temps à autre.

Le lieutenant Liebrechts, informé de l'événement, accourut me trouver : « L'affaire, me dit-il, est du ressort de l'Etat! » Ce fonctionnaire, un des plus distingués du Congo, justifie pleinement tous les éloges que j'en avais faits dans un de mes précédents ouvrages. Il s'employa de tout cœur à l'arrangement de cette affaire et s'imposa la tâche de prouver à M. Billington combien il était peu raisonnable de refuser son concours dans la position où nous plaçaient des circonstances tellement en dehors de notre volonté! Tout le jour il navigua entre les deux

partis, questionnant, expliquant, remontrant, si bien que, douze heures après, M. Billington acceptait un fret de 2 500 fr. par mois.

24 avril. — Revue générale de la troupe. Présents 737 hommes et 496 carabines; 57 hommes et 38 remingtons manquent à l'appel. Cognées, haches, pelles, cantines, lances, nous en avons perdu plus de 50 pour 100, en vingt-huit jours de marche!

Quelques-uns des malades restés en arrière nous reviendront, peut-être, mais si tant d'hommes n'ont pas craint de détaler à 5000 kilomètres ou environ de leur patrie, que serait-ce si nous avions pris la route de l'est? « Ton expédition aurait fondu », me disent avec une cynique amertume les capitaines de la caravane. Ces gens, « sortis des plantations de cannelle et de girofle du Zanzibar, sont de véritables brutes; ils n'ont pas de cœur au ventre; ils détestent le travail et ignorent ce que vaut l'argent; ils n'ont ni parents ni cases. Ceux qui ont des familles ne désertent jamais : ils n'oseraient, de la vie, reparaître devant leurs voisins. » Ces remarques sont très justes : il y a, dans notre caravane, des pagazi par centaines qui n'ont d'autre métier que de toucher leurs quatre mois d'avance, puis de gagner au pied à la première occasion favorable. A l'inspection d'aujourd'hui j'ai pu évaluer à 150 tout au plus le nombre de nos hommes libres; les autres sont des condamnés ou des esclaves.

M. J.-S. Jameson s'est offert pour chasser aux hippopotames; leur chair assaisonnera quelque peu la demi-ration — 450 grammes de riz — de mes hommes. Pour mes officiers et mes hôtes arabes, j'ai encore une trentaine de chèvres. Les chefs du voisinage m'ont apporté 500 rations, présent fort acceptable.

Le capitaine Nelson et ses bûcherons s'affairent à préparer le combustible pour les vapeurs. Le *Stanley* partira demain avec les compagnies du major et du docteur Parke, qu'il débarquera au-dessus de Ouampoko, d'où ils se dirigeront sur Msouata. Il faut user de tous les moyens pour quitter le lac avant que la faim rende mes hommes tout à fait ingouvernables.

25 avril. — Le *Stanley* est parti emportant 153 de nos gens et leurs deux officiers.

A Kinchassa, pour faire visite à mon ancien secrétaire, M. Swinburne, agent de la Compagnie Sandford, organisée en vue de la traite de l'ivoire. La coque de leur navire, la *Floride*, étant à peu près terminée, M. Swinburne veut bien me l'offrir telle quelle : il ne s'en servirait pas, du reste, avant la fin de juillet, où le baron de Rothkirch doit arriver avec l'hélice et les machines. J'accepte avec empressement; une escouade de nos hommes part pour continuer, le plus vite possible, le plan incliné jusqu'au bord de l'eau.

M. John Walker, notre mécanicien, nettoie et prépare le *Henry Reed* pour le voyage du haut Congo.

Un Zanzibari et un Soudanais sont morts aujourd'hui.

27 avril. — Treize Zanzibari et un Soudanais restés en route sont rentrés au bercail; ils ont vendu leurs carabines et presque tous leurs outils!

28 avril. — Levé le camp; par la route de terre nous nous rendons à Kinchassa, où je veux diriger moi-même la mise à l'eau de la *Floride*, qui sera terminée après-demain. M. Antoine Greshoff, de la Compagnie Hollandaise, et M. Swinburne, de la Compagnie Sandford, nous offrent une hospitalité généreuse.

29 avril. — A Kinshassa, où nous campons sous les baobabs. Le *Stanley* et le *Henry Reed*, celui-ci remorquant l'*En-Avant*, sont arrivés.

30 avril. — Lancement de la *Floride*. 200 hommes l'ont bravement poussée sur le plan incliné; une fois sur le fleuve, on l'a conduite à l'embarcadère de la factorerie hollandaise, puis amarrée au *Stanley* qui la remorquera.

J'ai remis à chacun de mes officiers la note qu'il devra consulter pour le chargement de notre petite flotte.

E.-M. Barttelot, major	Compagnie	1. Soudanais.
W.-G. Stairs, capitaine.	—	2. Zanzibari.
R.-H. Nelson, capitaine.	—	3. Zanzibari.
A.-J. Mounteney Jephson, capitaine . .	—	4. Zanzibari.
J.-S. Jameson, capitaine	—	5. Zanzibari.
John Rose Troup, capitaine	—	6. Zanzibari.
T.-H. Parke, capitaine et chirurgien. .	—	7. Somali et Zanzibari.

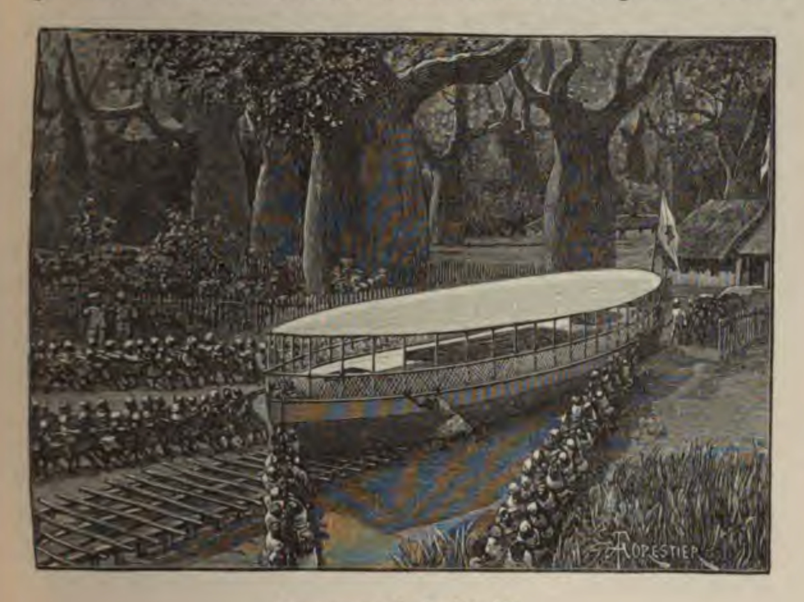
puis les ordres ci-dessous :

« M. W. Bonny est chargé de la surveillance des animaux de transport, de selle et des chèvres, il prêtera ses services au docteur Parke, à toute demande de celui-ci.

« Chacun des officiers est personnellement responsable, tant de la bonne conduite de sa compagnie que de l'état des armes et des équipements.

« Les officiers inspecteront souvent les cartouchières et en noteront le contenu sur leur carnet, afin d'empêcher la vente des munitions aux indigènes et aux Arabes.

« Pour les délits de peu d'importance, ils ne pourront infliger qu'une légère punition corporelle, et cela le plus rarement possible. Je laisse la chose à leur discrétion ; qu'ils mettent



Lancement de la *Floride.*

tous leurs efforts à éviter d'irriter les hommes, d'être vétilleux ou trop exigeants.

« Pour mon compte, j'ai toujours été très indulgent : que votre règle soit pour une punition, trois pardons. Les officiers voudront bien se rappeler que le labeur de nos hommes est des plus pénibles, le climat très chaud, que les fardeaux sont lourds, les marches fatigantes, les rations peu variées et souvent trop réduites. Dans de telles conditions, les gens deviennent très irritables : que les punitions soient donc judicieuses et distribuées seulement quand la patience est près d'échapper. Néanmoins la discipline ne doit pas être trop relâchée, surtout dans les occasions où le bien général en pourrait souffrir.

« Les fautes graves, pouvant influer sur l'expédition, seront soumises à mon jugement.

« A bord, chacun des officiers à son tour sera chargé de la besogne quotidienne : il surveillera la distribution des rations, le nettoyage des navires; il empêchera rixes et batteries, que bientôt suivraient les coups de couteau. Il verra à ce que les animaux reçoivent leur provende et soient abreuvés tous les jours. Pour tous les détails secondaires, on s'adressera au major Barttelot. »

CHAPITRE V

DU LAC STANLEY A YAMBOUYA

(Du 1er mai au 15 juin 1887).

Les paysages du haut Congo. — Les caprices de la *Paix*. — Les vapeurs touchent à Kimpoko. — On ramasse du combustible. — La *Paix*, un vieux sabot. — Accident au *Stanley*. — Arrivée à Bolobo. — L'expédition est scindée en deux colonnes. — Le major Barttelot et M. Jameson nommés au commandement de l'arrière-garde. — Arrivée aux stations de l'Equateur et de Bangala. — Les villages des Bassoko. — Barouti nous abandonne. — Arrivée à Yambouya.

Dans un précédent ouvrage j'ai assez longuement décrit les rives du Congo pour qu'il me soit aujourd'hui permis de passer sous silence des impressions qui variaient d'ailleurs avec notre disposition d'esprit, pendant les 1 770 kilomètres qu'il nous fallut franchir jusqu'à Yambouya.

Nos journées passaient assez rapidement. Les heures matinales déroulaient sous nos yeux les forêts, des myriades d'îlots boisés, de vastes chenaux d'eau morte qui étincelaient au soleil comme des rivières de vif-argent. Tantôt nous effleurions la berge de droite, tantôt celle de gauche, tantôt nous enfilions une passe en eau plus profonde, évitant ainsi la monotonie, inévitable si nous avions suivi le milieu du fleuve à une distance du bord qui eût brouillé les détails. Confortablement installé dans ma chaise à bascule, à une douzaine de mètres seulement de la rive, chaque révolution de l'hélice me montrait sous de nouveaux aspects cette succession infinie d'arbres et d'arbrisseaux, ce fouillis de verdure, de lianes, de fleurs et boutons de fleurs. Je pouvais ignorer les caractères ou les vertus de la plupart de ces plantes; telle ou telle portion des berges pouvait ne pas nous

paraître intéressante, mais le temps fuyait avec elles, et parfois l'apparition de quelque habitant de l'air ou des eaux venait exciter un plus vif intérêt. Ce panorama délicieux de forêts d'un vert intense, à rameaux et à feuilles immobiles comme la mort, cette haie presque continue de broussis à végétation vigoureuse parsemés de papillons, de phalènes, d'insectes divers, ces vastes étendues d'eau brillante et parfaitement calme, nous resteront plus longtemps dans la mémoire que les aspects très différents de la nature sous les orages qui, à presque toutes les vesprées, en troublaient la profonde paix.

La saison des pluies dure deux mois, du 15 mars au 15 mai. Chaque jour, après deux heures, le ciel s'assombrissait, le soleil s'effaçait devant les noirs messagers des tempêtes, les éclairs sillonnaient l'obscurité, la foudre déchirait les nuages, la pluie tombait avec une abondance tropicale; puis la nature, voilée de tristesse, disparaissait peu à peu dans la nuit. Nous n'aurions pu choisir époque plus favorable pour notre voyage sur le grand fleuve. Les eaux n'étaient ni trop hautes ni trop basses; nulle crainte d'engager les navires sur des terrains inondés ou de les voir échouer dans les maigres. Nous les maintenions presque toujours à une douzaine de mètres, rive gauche, et pendant 1 600 kilomètres sans interruption, il nous fut donné d'admirer une végétation qui, nulle part au monde, n'a d'égale pour l'intensité de la verdure, la variété du coloris, la prodigalité et les parfums des fleurs. Les tornades, le plus souvent, n'éclataient que le soir et la nuit, où déjà notre flottille était à l'ancre. Moustiques, taons, tsétsés, insectes de toutes sortes furent bien moins insupportables que dans mes précédents voyages : la grande moitié de notre trajet était accomplie, qu'un petit nombre d'éclaireurs seulement nous avaient rappelé l'existence de ces hordes maudites. Jusqu'aux hippopotames et aux crocodiles dont les manières ne laissèrent rien à désirer; jusqu'aux naturels dont les exigences furent des plus modestes, et qui même voulurent bien nous livrer chèvres, poules et œufs, bananes et plantains, contre des « bons » à payer par M. Troup, qui devait nous suivre à quelques jours de distance. Ma santé était bonne, excellente même par comparaison avec mes anciens voyages, et soit que mes camarades fussent physiquement mieux entraînés, soit qu'ils ne daignassent prêter attention à leurs

petites misères, j'entendis beaucoup moins de plaintes que dans mes autres expéditions.

Le 1er mai, le *Henry Reed* et les deux embarcations qu'il remorquait ouvrirent la marche, emportant Tippou-Tib et ses 96 parents ou serviteurs et 35 de nos hommes. Venaient ensuite le *Stanley* et sa conserve la *Floride* avec 336 hommes, six ânes, des colis en quantité. Une demi-heure après, la *Paix*, avec ses 135 passagers, se mettait allègrement en route; mais



Le lac Stanley.

les derniers « Au revoir! » de nos amis expiraient à peine dans les airs, notre avant commençait à peine à lutter contre le flot rapide, que le gouvernail cassa. Le capitaine donna l'ordre de mouiller; les ancres tombèrent sur un fond très raboteux, où le courant file avec une vitesse de six nœuds à l'heure. Le vapeur trembla jusqu'à l'extrémité de ses baux; les chaînes entamèrent le pont, et, comme il fut impossible de retirer les ancres, engagées parmi les roches, il fallut couper les câbles et regagner le débarcadère de Kinchassa. Le capitaine Whitley et M. David Charters, notre mécanicien, se mirent aussitôt à l'œuvre, et à huit heures du soir le gouvernail était réparé.

Meilleure fortune le lendemain, où nous rejoignîmes le reste de notre petite flotte à Kimpoko, l'extrémité supérieure du lac Stanley.

Le 3, au départ, la *Paix* avait pris la tête; mais le *Stanley*

ne tarda pas à nous dépasser; il mouilla au lieu désigné une heure et demie avant nous. Le *Henry Reed* arriva bon dernier, par suite de quelque méprise de son capitaine.

La *Paix* a ses lubies : elle marche à souhait un certain nombre de minutes; puis le souffle lui manque tout d'un coup, et pendant une demi-heure il faut attendre un nouvel accès de zèle. Elle a pour chaudière un système de serpentins; ses propulseurs, renfermés dans deux tambours cylindriques placés à l'arrière, doivent tourner avec rage avant qu'on en puisse obtenir la moindre vitesse. Elle va nous donner pas mal de tablature.

Dès que le camp est établi — à cinq heures du soir presque toujours, — chaque officier fait l'appel de ses hommes et les envoie couper du bois pour les besoins du lendemain, labeur très dur et qui se prolonge assez avant dans la nuit. Un certain nombre de pagazi — 50 pour le *Stanley* — vont à la découverte du bois mort, qu'ils traînent ensuite au débarcadère; une douzaine de leurs camarades débitent le tout en morceaux de 75 centimètres de long. La moitié de ce chiffre de travailleurs suffit pour faire la provision de la *Paix* et du *Henry Reed*. Puis on transporte les bûches à bord, afin que, le matin suivant, rien ne vienne retarder le départ. Plusieurs heures s'écoulent avant que « le silence de la nuit » règne autour de notre flottille : les feux brillent sur la rive; les cris des arbres qui se brisent, les gémissements des troncs que fend la hache des Zanzibari, animent notre premier quart.

Le 4 mai, notre propre à rien de vapeur continue à nous agacer. C'est bien un des navires les plus paresseux que jamais constructeur ait osé livrer; les deux autres nous laissent à des kilomètres en arrière. Toutes les quarante-cinq minutes il nous faut stopper pour l'huiler, et parfois aussi pour nettoyer les cylindres des propulseurs, pour faire marcher la pression, pour enlever des grilles le charbon mort; cinq minutes après que nous étions parvenus à élever la pression à une atmosphère, elle descendait au tiers, puis au quart, puis tous nos efforts ne réussissaient qu'à empêcher ce méchant sabot de flotter vers l'aval à la vitesse d'un nœud à l'heure. Il nous a déjà fait perdre sept jours au lac Stanley, et un huitième par suite de l'accident du gouvernail. Vrai! nous n'avons pas de chance!

Le 5, nous nous amarrons au débarcadère de Msouata, où le major et M. Parke étaient déjà depuis quatre jours. Le bois de feu nous attendait, entassé sur la rive; ils avaient acheté du maïs et des pains de cassave.

Le 6, M. Barttelot reçoit l'ordre d'emmener sa compagnie à Koua-mouth, où il attendra le *Stanley*, et celui-ci, d'aller d'abord à Bolobo et d'y débarquer ses passagers, puis de redescendre à Koua-mouth pour y prendre le major et ses gens pendant que je réorganiserai à Bolobo le reste de l'expédition.

Mais le 7 mai, apercevant de loin le *Stanley* immobile sur la rive gauche, non loin de Tchoumbiri, je m'y rendis sur l'heure : il avait touché roche, et on constatait de sérieuses avaries. La deuxième tranche avait été trouée en quatre endroits; des rivets avaient sauté; d'autres étaient ébranlés. Les mécaniciens des autres vapeurs furent immédiatement mandés : MM. Charters et Walker, nos deux Ecossais, rendirent les plus grands services : il y avait à fixer par des boulons, sur l'extérieur de la coque, des plaques découpées sur de vieilles touques à huile, travail très difficile, exigeant patience et adresse : d'abord, préparer les plaques, étendre par-dessus une couche de minium, puis un morceau de grosse toile, puis une seconde couche de minium. L'eau montait à soixante centimètres dans la cale, et il fallait forer des trous dans la coque pour y passer les boulons; le mécanicien était dans l'eau jusqu'à la ceinture, ce qui amortissait les coups de cisoires. Quand tout était prêt pour boucher la voie d'eau, un plongeur descendait, tenant d'une main la plaque de tôle garnie de sa fourrure de toile et de ses deux couches de minium, et de l'autre, le bout d'une cordelette passée dans un trou de la plaque de recouvrement. Il cherchait à tâtons la déchirure de la coque, y introduisait la ficelle, que, de l'intérieur, le mécanicien essayait de saisir. Une fois le bout entre ses mains, il tirait dessus doucement; puis, la plaque soigneusement mise en place, on introduisait les vis dans les trous, et le mécanicien y ajustait les écrous. Pendant de longues heures nous nous affairâmes à cette ennuyeuse besogne; le soir même, on avait porté remède à la plus grosse avarie de la quille d'acier, mais le 8 et le 9 s'écoulèrent avant que le navire pût reprendre son voyage.

Le 10 mai, le *Stanley* rattrapa notre malheureuse asthma-

tique, puis rejoignit le *Henry Reed*; quelques heures après, la *Paix* boudait sérieusement; bientôt il fut impossible de la faire bouger; la pression descendit de plus en plus : bon gré mal gré, il fallut s'amarrer. A ce moment la physionomie de M. Charters nous préoccupait plus que quoi que ce soit au monde; nous attendions ses paroles comme un décret du sort. M. Charters est un petit homme très gai, jamais il ne désespère : « N'ayez crainte! ça ne va pas mal! » disait-il, pendant que je me faisais du mauvais sang de nous voir ainsi attachés au rivage.

Le lendemain matin, nous repartons au petit jour, bien décidés à nous distinguer cette fois. Pendant une heure, la *Paix* justifie notre confiance; puis elle montre des symptômes de fatigue. La vapeur diminue de plus en plus; force nous est de jeter l'ancre. A 10 heures, le mal paraissant sans remède, je dépêche M. Ward et la baleinière pour réclamer le secours du *Henry Reed*. Le vapeur arrive à 8 heures du soir, et mouille à une cinquantaine de mètres. Tout le jour, nous n'avions eu autre chose à faire que regarder les eaux brunes du chenal où nous étions ancrés — en plein courant, à 450 mètres entre la rive et un îlot. Parfois un ou deux hippopotames apparaissaient, ou des troncs moussus, des herbes et débris de bois. Le 12, à la remorque du *Henry Reed*, nous faisions à Bolobo une entrée des moins triomphales.

La famine est à peu près inconnue dans l'Ouyanzi, et Bolobo est une des meilleures escales du fleuve pour l'abondance et la variété des vivres. C'est dans ce district, où nos gens oubliaient leurs rations si misérablement réduites depuis notre départ de Loukoungou, que j'exécutai le projet de partager nos forces en deux colonnes.

La flottille ne pouvait, en un seul convoi, nous transporter tous au Congo supérieur; je décidai d'y emmener d'abord les plus solides de la troupe : les autres resteraient momentanément à Bolobo sous la surveillance de MM. Ward et Bonny jusqu'à ce que le *Stanley* fût revenu de Yambouya. « Vite! vite! » avait crié l'Angleterre, et il fallait avancer avec toute la célérité permise par les circonstances. Je comptais que l'arrière-garde suivrait mes traces dans six ou sept semaines au plus.

Je choisis donc 125 des moins valides de nos gens pour les laisser à Bolobo s'engraisser de l'excellent pain des indigènes et du poisson qu'il est facile de s'y procurer. Le *Stanley* était redescendu à Koua-mouth pour en ramener le major Barttelot, le docteur Parke et 153 hommes.

Quel serait le commandant de notre seconde colonne? Qui remplirait ce poste, le plus important après le mien? Tous les yeux se tournaient vers le major Barttelot. Il avait conduit un détachement de mille hommes, disait-on, de Kosséir, sur la mer Rouge, à Keneh, sur le Nil; il s'était distingué dans l'Afghanistan et la campagne du Soudan. Si ces faits étaient exacts, je ne pouvais choisir d'officier mieux qualifié pour cette mission. Pourtant, s'il avait eu quelque collègue d'un rang égal au sien, je n'aurais point nommé le major, qui désirait ardemment faire partie de la première colonne. Après avoir longuement réfléchi sur les capacités, l'ancienneté de mes autres officiers, dont la témérité juvénile m'était trop bien connue, je dus prévenir Barttelot que je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de placer de si jeunes lieutenants à un poste qui lui appartenait de droit par son grade, sa réputation et son expérience.

« Un autre transport comme le *Stanley*, et vous veniez avec nous, major! » lui dis-je d'un ton encourageant, car le jeune officier était fort abattu. « Je ne vous laisse que 125 hommes et le moins d'effets possible. Tout le reste est à bord. Si vous connaissiez quelqu'un de mieux qualifié que vous, je ne demanderais pas mieux que de lui confier cette tâche. Ce contretemps, je veux le croire, vous ne le prendrez pas trop à cœur? A quoi bon, du reste! Celui qui mène à bien l'arrière-garde est tout aussi méritant que celui qui ouvre la marche. Si Tippou-Tib remplit ses engagements, vous partirez dans six semaines et nous rejoindrez, sans doute; par la force des choses, nous irons très lentement, il nous faut faire la trouée à travers tant d'obstacles! Sur la route que nous aurons jalonnée, il vous sera facile de doubler les étapes. Si Tippou-Tib nous fait faux bond, vous serez le maître de vos mouvements. Tant et si bien vous occupera la tâche, que vos journées passeront comme un éclair! Et pour mieux vous consoler, je vous le dis, major, la besogne ne vous manquera pas là-bas, croyez-le : je vous en réserve la partie la plus

importante. Mais revenons au présent : Qui voulez-vous pour second?

— Celui qu'il vous plaira!

— Non! choisissez quelqu'un avec qui vous puissiez échanger et vos idées et vos espérances. Chacun de nous a ses préférences, vous savez!

— Eh bien, je prendrai M. Jameson.

— M. Jameson, soit! Je vous laisserai aussi M. Rose Troup, un excellent garçon, j'ai toute raison de le croire, et les jeunes Ward et Bonny. Troup et Ward parlent le souaheli, ils vous rendront de grands services. »

Donc, le 15 mai, nous quittâmes Bolobo avec toute notre flottille et 511 personnes faisant partie de l'expédition, puis Tippou-Tib et 90 de ses parents ou subordonnés.

Les réparations à la *Paix* en avaient grandement amélioré la marche, et le 19 nous accostions près de la mission baptiste de Loukolela. Le *Stanley* ne fit son apparition que plusieurs heures après. Très reconnaissants pour la bonne hospitalité des missionnaires, nous y passons un jour à acheter des vivres.

24 mai. — Equateurville est une station que possède la Compagnie Sandford, représentée par M. E.-J. Glave, un jeune et intelligent Anglais du comté d'York. Nous y vîmes aussi le capitaine Van Gele, de retour d'une tentative malheureuse pour remonter, avec cinq soldats houssa, le Mobangi plus loin que n'avait pu le faire il y a quelques mois le missionnaire Grenfell.

Le 30 mai, nous arrivons à Bangala, établissement très prospère, avec une garnison de 60 hommes et deux canons Krupp. On y a fondé une tuilerie qui, à notre passage, avait déjà fabriqué 40 000 briques d'excellente qualité. Cette station fait le plus grand honneur à l'Afrique centrale. Le commandant Van Kerkhoven était à Langa-Langa. Dernièrement il a pu arracher à l'esclavage 29 soldats houssa. Quand Deane s'échappa de Stanley-falls, ces hommes se jetèrent précipitamment dans un canot et le courant les porta à Oupoto, où les indigènes les firent prisonniers.

Bangala n'a pas encore vu de famine. La station possède 150 chèvres, 200 poules; les officiers trouvent toujours des œufs frais. Une rizière verdoyante occupait près de 5 hectares. Les fonctionnaires boivent le vin de palme et de banane, la

bière de canne fermentée, boisson capiteuse, je le sais par expérience.

Je donnai l'ordre au major de partir avec Tippou-Tib et les siens directement pour Stanley-falls, ayant préalablement fait descendre 35 Zanzibari de ses embarcations pour les remplacer par des Soudanais, afin qu'aucun de nos porteurs ne sût que les chutes sont à quelques journées de marche de Yambouya.

Sauf quelques irrégularités dans la conduite du *Stanley*, qui, par suite de mystérieuses manœuvres, disparaissait de temps à autre dans le labyrinthe des chenaux, sous prétexte de faire plus facilement son bois, nous remontâmes, sans le moindre incident, jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et du Congo, et le 12 juin nous revit dans mon ancien campement, vis-à-vis du village des Bassoko.

Les Bassoko sont les compatriotes de Barouti, autrement dit Poudre-à-Canon, que Karema, en 1883, avait capturé encore enfant. Sir Francis de Winton l'avait emmené en Angleterre, pour le bien pénétrer des coutumes civilisées. Des mains de Sir Francis ayant passé dans les miennes, il se retrouvait enfin, au bout de six années, près de son village et de sa tribu. Voyant ses yeux arrêtés avec la plus vive attention sur le lieu de sa naissance, je l'encourageai à héler les Bassoko et à les inviter à nous rendre visite. Mes efforts d'antan pour gagner la confiance de ces enfants des bois n'avaient jamais réussi, quoique je ne doute pas qu'on y arrive un jour. Pendant longtemps je m'étais demandé : Pourquoi les aborigènes des forêts sont-ils plus farouches, plus timides que les habitants des contrées découvertes? Les mêmes méthodes ont été employées : on a dandiné devant leurs yeux quelque colifichet brillant des couleurs les plus criardes, ou des colliers de perles aux teintes éblouissantes ; paroles aimables, sourires et gestes rassurants, pendant des heures on n'a rien épargné. Tout cela en pure perte, et les ballots ont dû être refermés jusqu'à temps meilleurs. C'est que la forêt est l'unique recours de ses fils. Contre les soupçons que lui cause l'étranger, contre les périls infinis qu'il apporte, l'habitant des bois n'a de ressource que leurs profondeurs inexplorées. S'il se hasarde à en franchir les abords, l'approche seule d'un inconnu le fait reculer jusqu'à ce qu'il les ait regagnés ; il s'arrête alors

pour regarder l'intrus une dernière fois, puis disparaît dans l'ombre avec un air de : « Bien le bonsoir! ici, je suis chez moi! » Dans les plaines ouvertes, l'indigène sait toujours trouver quelque éminence, un arbre, une termitière du haut de laquelle il observe les nouveaux venus et se fait une idée de leur caractère. Dans la forêt, au contraire, il n'y a de rencontre que fortuite; l'étranger est l'inconnu, probablement l'ennemi, son but reste dans les ténèbres. La surprise se peint sur les traits de l'un; la terreur convulse le visage de l'autre.

Barouti continua ses appels; les canots se dirigèrent vers nous avec une lenteur impatientante; ils approchent enfin. Notre noir reconnut quelques-uns des rameurs; ils n'avaient rien à craindre, leur dit-il; il leur demanda des nouvelles d'un homme qu'il nomma; les sauvages hélèrent celui-ci de toute la force de leurs solides poumons : de l'autre côté de l'eau une voix répondit; un naturel prit un canot et nagea vers nous. C'était le frère aîné de Barouti, qui lui demanda comment il se portait, depuis tant d'années. Son frère le regarda avec de grands yeux : il ne reconnaissait point ses traits et grommelait ses doutes.

Barouti lui dit le nom de son père, puis celui de sa mère. La physionomie de son frère exprima le plus vif intérêt, et très adroitement il poussa son canot vers nous :

« Si tu es mon frère, dis-moi quelque chose qui me le fasse savoir!

— Tu as une cicatrice, là, sur le bras droit. Ne te rappelles-tu pas le crocodile? »

C'en fut assez; le jeune sauvage à large poitrine poussa un cri de joie et rugit sa découverte à ses compatriotes de la rive éloignée; pour la première fois, nous vîmes pleurer Barouti. Son frère, oubliant sa frayeur des étrangers, accosta le navire et vint donner à notre nègre une accolade frénétique; les autres embarcations approchèrent pour prendre part à sa joie.

Le soir, je laissai à Barouti le choix, ou de rester avec les siens, ou de suivre nos fortunes; mon avis était qu'il nous accompagnât : son existence ne serait rien moins que sûre, les Arabes si près, aux chutes Stanley.

L'enfant semblait penser comme nous : il refusa de retourner à ses parents et à sa tribu; mais, un jour ou deux après notre arrivée à Yambouya, il pénétra dans ma tente au milieu de la

nuit, s'empara de mon winchester, d'une paire de revolvers Smith et Wesson, d'une bonne provision de cartouches adaptées à ces armes ; il prit en outre une montre de voyage en argent, un pédomètre du même métal, une petite somme, une superbe



Barouti retrouve son frère.

ceinture de cuir doublée de poches ; puis, se glissant dans un canot, il descendit la rivière, allant sans doute retrouver les siens. Nous ne l'avons jamais revu ; nous n'en avons jamais entendu parler. Paix lui soit !

Le 15 juin, nous arrivions au large de Yambouya, villages situés sur la rive gauche de l'Arouhouimi, à 145 kilomètres au-dessus du confluent de cette rivière et du Congo.

CHAPITRE VI

A YAMBOUYA

(Du 15 au 27 juin 1887)

Nous débarquons aux villages de Yambouya. —Le *Stanley* retourne à la station de l'Équateur.— Craintes au sujet du major Barttelot et du *Henry Reed*. — Heureuse arrivée. — Instructions au major Barttelot et à M. Jameson relativement à l'arrière-colonne. — Doutes du major Barttelot quant à la bonne foi de Tippou-Tib. — Long entretien avec le major Barttelot. — Memorandum pour les officiers de la première colonne. — Maladie du lieutenant Stairs. — La dernière nuit à Yambouya. — Relevé du contingent et des carabines.

Nous sommes à 2100 kilomètres de la mer. Nous avons en face les villages où nous comptons entreposer les hommes et les bagages qui nous viendront de Bolobo et de Léopoldville : 125 hommes et environ 600 charges d'objets encombrants. Volontiers nous payerons un bon prix la permission de séjour, au besoin nous la prendrons de force.

Dans une visite d'exploration que je fis en 1883, j'essayai inutilement de me concilier les indigènes. Aujourd'hui nous avons en vue un objet de la plus haute importance. En pensant à l'avenir, nous regardons vers les ports distants du Nil et de l'Albert-Nyanza où des hommes interrogent tous les points de l'horizon, attendant avec anxiété le secours promis; ils ont dû être informés de notre arrivée par les courriers de Zanzibar. Mais entre eux et nous s'étend cette vaste région que les meilleures cartes indiquent toujours en blanc. En contemplant cette noire forêt, — une muraille de grands arbres, continue depuis Bolobo, sauf aux endroits où les affluents déversent leurs masses d'eau dans le puissant fleuve, — chacun de nous a ses idées à lui, ses idées de derrière la tête. Moi, j'ai la vision de mon « Gouverneur idéal » excitant sa garnison, encourageant ses vaillants soldats; sa main leur

montre la direction par laquelle viendra le secours, si telle est la volonté de Dieu. Dans la distance, je vois aussi les hordes du Mahdi qui s'avancent avec de sauvages hurlements et des cris enthousiastes : Yallah ! Yallah ! Ce cri, les bataillons de guerriers ardents et fanatiques le communiquent à d'autres bataillons, puis à des multitudes de sauvages altérés de sang. Entre eux et nous, il y a l'immense espace inconnu, sans chemin ni sentier.

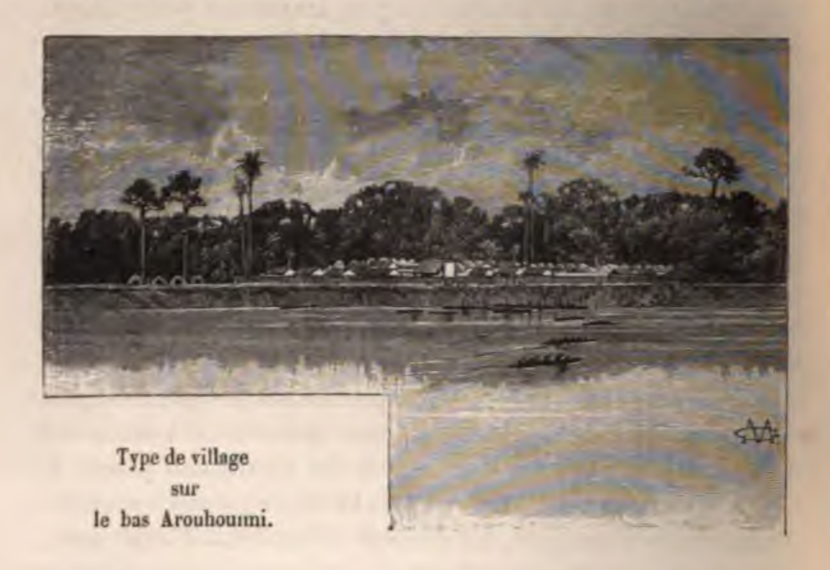
Les capitaines de chaque compagnie distribuent les munitions et reçoivent l'ordre de chauffer chacun son navire, car il s'agit maintenant du premier et plus important préliminaire de la marche vers l'Albert-Nyanza.

Le 16 juin à 6 heures du matin, la *Paix* quitta sans bruit son mouillage et vint se placer par le travers du *Stanley*; quand nous fûmes à portée de voix, je demandai aux officiers d'attendre mes signaux, puis, traversant lentement la rivière, j'essayai de rassurer les natifs et d'apaiser leur excitation en restant immobile sous les regards étonnés et curieux de la foule, massée sur la haute berge, à 15 mètres au-dessus de nous. Notre interprète se faisait comprendre sans peine, car tout le bas Arouhouimi parle la même langue. Après avoir, pendant une heure, échangé avec nous des compliments et des phrases amicales, leurs plus hardis compagnons consentirent à descendre au ras de l'eau. Un petit mouvement du gouvernail poussa le vapeur contre la rive, et une autre heure se passa en requêtes et amabilités d'une part, en refus et dénégations d'autre part. Nous réussîmes enfin à échanger un couteau contre quantité de verroteries. Encouragés par ce premier succès, je demandai la permission de résider dans leur village pendant quelques semaines : nous reconnaîtrions cette faveur par des étoffes, de la rassade, du fer et du laiton; ils nous bernèrent pendant une heure encore.

Il était alors 9 heures; j'avais le gosier sec, le soleil piquait déjà. Je fis au *Stanley* le signal de me rallier. Au second commandement convenu entre nous, le vapeur siffla soudain avec un bruit assourdissant que les hautes murailles de la forêt rendaient encore plus formidable ; les deux navires gagnèrent le débarcadère. Zanzibari et Soudanais grimpèrent les pentes escarpées avec une agilité de singes, mais ils n'atteignaient pas encore le sommet que tous les villageois avaient disparu.

Yambouya est une agglomération de hameaux formant une rue de carbets coniques perchés sur la berge, d'où l'on a une vue étendue sur l'Arouhouimi d'amont et d'aval. Les compagnies marchèrent à leurs quartiers respectifs, et des sentinelles se postèrent au débouché de chaque sentier. Les hommes furent envoyés faire du bois pour une palissade et pour les feux du campement; des escouades allèrent reconnaître le site et l'étendue des cultures.

L'après-midi, deux naturels d'un village en aval de Yambouya firent leur apparition d'un air de confiance qui nous



Type de village sur le bas Arouhoumi.

faisait honneur. C'étaient des Babourou, auxquels appartiennent les sections de tribus établies entre les chutes Stanley et le bas Arouhouimi. Ils nous vendirent des bananes qu'on leur paya bien, et nous les invitâmes à revenir en toute confiance.

Le lendemain, on envoya des hommes s'approvisionner de manioc dans les champs, d'autres furent mis à construire des palissades; on traça le fossé, on creusa une tranchée pour y enfoncer les pieux de l'estacade; des bûcherons allèrent ramasser le combustible pour les vapeurs, afin de garantir leurs équipages, maintenant très réduits, contre les surprises possibles lors du voyage de retour. Tout était vie et activité.

Dans les bois, nos gens firent quelques captifs, qu'on pro-

mena chez nous et qu'on renvoya avec des poignées de perles et l'assurance de nos bonnes intentions.

Le 19, le *Stanley* avait assez de bois pour les six journées de vapeur nécessitées par le retour à Équateurville. Je signai un chèque de 1250 francs sur Ransom, Bouverie et Cie au nom du capitaine et un autre de même somme au nom du mécanicien, et les donnai en leur présence à M. Jameson, avec l'ordre de les leur remettre au retour de Stanley-pool, pourvu qu'à la mi-août ils eussent touché à Yambouya dans de bonnes conditions. J'envoyai à Liebrechts un bijou de prix en témoignage



Débarquement à Yambouya.

de ma grande estime. Le *Stanley* repartit le lendemain matin, avec mes lettres au Comité de secours.

La *Paix* nous restait encore afin d'accompagner le *Henry Reed*, sa conserve, que d'heure en heure nous attendions des chutes Stanley; selon les instructions données au major Barttelot, il aurait dû nous arriver le 19.

En pareil pays, dans une forêt infestée de cannibales, et avec des razzieurs d'esclaves par milliers dans le voisinage immédiat des chutes Stanley, on peut s'attendre aux plus graves éventualités quand les prévisions ne se réalisent pas promptement et ponctuellement. Le major Barttelot avait passé devant le confluent de l'Arouhouimi le 11 courant, le

Henry Reed, sous ses ordres, portant Tippou-Tib et sa troupe à une station d'où la garnison et un commandant anglais avaient été délogés précipitamment. Sans doute, le chef arabe avait eu des manières rassurantes, il semblait sincère quand il promettait, sitôt arrivé à Stanley-falls, de se présenter à Yambouya avec 600 porteurs; il me répugnait de croire qu'il fût pour quelque chose dans le retard de notre camarade. Cependant celui-ci, arrivé aux chutes le 13, aurait dû, le 14 au soir, s'engager dans l'Arouhouimi pour nous rallier le 16 à Yambouya, étant donné qu'il ne se fût permis aucun atermoiement ni aucune infraction à mes ordres. Et nous étions au 21 ! Les officiers se plaisaient à croire qu'il s'agissait seulement de quelque malencontre — la vie africaine en est semée — mais d'heure en heure je me surprenais sur la berge escarpée, scrutant l'aval avec ma lunette d'approche.

Le 22, mon inquiétude fut telle que je donnai au lieutenant Stairs l'ordre écrit d'embarquer sur la *Paix* 50 de ses meilleurs hommes et la mitrailleuse Maxim, et de se mettre dès la matinée du 23 en quête du *Henry Reed*, et si les diverses possibilités que je mentionnais ne se réalisaient pas, de se rendre aux chutes Stanley. Devant cette station, et le navire se trouvant au débarcadère, il lui faisait des signaux. Le steamer n'y répondait pas? Il devait tenter l'assaut, et revenir vivement s'il ne l'avait pu reprendre.

Mais à 5 heures du soir, les Zanzibari poussèrent le cri joyeux de : « Ohé! Ohé! » Rien de fâcheux. Barttelot était sain et sauf, Tippou-Tib n'avait point capturé le navire, les Soudanais ne s'étaient point mutinés, les indigènes n'avaient pas surpris le camp endormi, le *Henry Reed*, dont nous étions responsables envers la mission, n'avait pas heurté quelque souche échouée entre deux eaux; il n'avait pas coulé bas; il était en aussi bon état qu'à notre départ du lac Stanley. Mais de pareilles anxiétés vous épuisent, en Afrique surtout.

Le major avait été retenu par de simples incidents : différends avec les indigènes, palabre avec Tippou-Tib et ses gens, etc., etc.

Deux jours après, les vapeurs la *Paix* et *Henry Reed* furent chargés de combustible et renvoyés en aval, et nous brisâmes, pour de longs mois, le dernier anneau qui nous retenait à la civilisation.

Ce jour même, je remis au major Barttelot la lettre ci-après, dont prit copie M. J.-S. Jameson, commandant en second :

AU MAJOR BARTTELOT, ETC., ETC.

24 juin 1887.

Monsieur,

Puisque vous êtes le plus ancien officier de notre expédition, c'est à vous que doit appartenir le commandement du poste important de Yambouya. Il est dans l'intérêt de tous que vous l'acceptiez; d'autant plus que votre compagnie se compose de soldats soudanais, mieux indiqués pour un service de garnison que les Zanzibari, qu'on emploiera plus utilement sur la route.

Le vapeur *Stanley* a quitté Yambouya le 22 courant pour se rendre au lac Stanley. A moins d'accident grave, il sera le 2 juillet à Léopoldville. En deux jours, il aura chargé 500 des ballots commis aux soins de M. J. Rose Troup, qui devra les accompagner. Je présume qu'au 4 juillet le *Stanley* remontera la rivière et touchera Bolobo le 9. Le combustible étant prêt, les 125 hommes confiés à MM. Ward et Bonny, présentement à Bolobo, embarqueront, et le vapeur continuera son voyage; il fera escale à Bangala le 19, pour être ici le 31. Les basses eaux du mois le pourront retenir quelques jours, mais j'ai la plus grande confiance en son capitaine, et je crois que vous pouvez compter en toute assurance sur son arrivée avant le 10 août[1].

C'est la non-arrivée des hommes et des bagages qui m'oblige à vous nommer commandant du poste. Mais comme j'attends sous peu un puissant renfort[2], beaucoup plus nombreux que la colonne de marche qui doit, coûte que coûte, avancer au secours d'Emin Pacha, j'espère que vous ne serez pas retenu au delà de quelques jours après le dernier retour du *Stanley* à Stanley-pool, en août.

Jusqu'à l'arrivée des hommes et du bagage, vous consacrerez votre activité et votre prudence au commandement du poste. Bien que le camp soit favorablement situé, et dans une forte position, un vaillant ennemi n'aurait pas grande difficulté à s'en emparer si le commandant se relâchait sur la discipline ou manquait de vigueur et d'énergie. Aussi suis-je assuré d'avoir fait un bon choix en vous confiant le soin de nos intérêts.

La tâche qui vous est confiée est pour notre expédition d'une importance vitale. Les hommes sous vos ordres représentent plus du tiers de notre effectif. Les marchandises qu'on vous apportera sont nos futurs moyens d'échange dans les pays outre-lacs; non moins précieuses seront les munitions et provisions. La perte de ces hommes ou de ces bagages nous serait fatale; incapables de secourir personne, il nous faudrait nous-mêmes implorer du secours; donc, j'espère que vous n'épargnerez aucun effort pour maintenir l'ordre et la discipline, pour garder vos défenses en si bon

1. Il arriva le 14 août; le navire avait donné contre un tronc échoué, d'où le retard.

2. Les 600 porteurs de Tippou-Tib.

état que l'ennemi n'y puisse mordre, quelle que soit sa bravoure. Je vous conseille de creuser un fossé, large de 180 centimètres, profond de 90, qui, partant du creux près de la fontaine, fera le tour de la palissade. Le camp gagnera en force si vous munissez ses portes est et ouest d'une plate-forme comme celle qui existe déjà au côté sud. Car, ne l'oubliez pas, ce ne sont pas les indigènes seulement qui pourront vous donner assaut, mais les Arabes et leurs alliés profiteront peut-être de quelque algarade pour vous quereller et puis vous attaquer.

D'ici nous marcherons droit à l'est, et par boussole, dans la direction sud-est, autant que possible. Sans doute, plusieurs de nos marches pourront dévier de la droite ligne. Quoi qu'il en soit, nous visons Kavalli ou entours, à l'angle sud-ouest du lac Albert. Sitôt arrivés, nous construirons un camp retranché et nous lancerons notre bateau, mettant le cap sur Kibero, dans l'Ounyoro, afin que signor Casati — s'il est toujours là — nous renseigne sur Emin. Si le Pacha est vivant, ou à proximité du lac, nous communiquerons avec lui ; nos faits et gestes ultérieurs dépendront de ses intentions. Probablement nous resterons avec lui une quinzaine au plus, puis nous retournerons au camp par la route prise à l'aller.

En écorçant des arbres et coupant des rejetons, nous laisserons des traces suffisantes sur les chemins par nous parcourus. Toutes choses égales d'ailleurs, nous prendrons les routes orientées vers l'est. Aux carrefours, nous ferons à la bêche des trous profonds de quelques pouces en travers des sentiers que nous n'utiliserons pas. J'aurai recours aux « flaches » autant de fois qu'il sera possible.

Si Tippou-Tib envoie le nombre complet d'adultes qu'il m'a promis, à savoir 600 porteurs, et si le *Stanley* est arrivé à bon port avec les 120 hommes qui sont restés à Bolobo, je pense que vous vous sentirez assez fort pour diriger la colonne avec tout ce que le *Stanley* aura apporté et tout ce que je laisse à Yambouya. Il est très désirable que vous suiviez nos traces pas à pas. Vous ne pourrez manquer de nous rejoindre. Nul doute que vous ne retrouviez nos *boma* debout et même intacts. Tâchez de conduire votre colonne de manière à les utiliser au fur et à mesure. Vous ne sauriez trouver meilleurs guides. Et si vous les manquez sur deux journées de marche, c'est que vous vous serez fourvoyé.

Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier. Le cas échéant, étudiez attentivement la liste ci-après :

Il faut sauver, en premier lieu, les munitions, et tout particulièrement les cartouches ;

En second, les perles, le fil de laiton, les cauris, les étoffes ;

3° Les effets particuliers ;

4° La poudre et les capsules ;

5° Les provisions d'Europe ;

6° Les baguettes de laiton, telles qu'on les emploie au Congo ;

7° Les provisions : riz, fèves, pois, millet, biscuits.

Après avoir décidé, quant aux cordes, sacs, outils, tels que pelles, etc

— ne vous laissez jamais manquer de haches ou de serpes, — voyez combien vos hommes pourront porter de sacs à provisions. Peut-être pourra-t-on se tirer d'affaire avec la moitié des baguettes de laiton? Mais plutôt que de jeter trop d'objets, il serait préférable de faire demi-étape et revenir prendre une seconde charge.

Quand le *Stanley* quittera Yambouya définitivement, ne manquez pas d'adresser à M. William Mackinnon, aux soins de Gray, Dawes et C[ie], 13, Austin Friars, Londres, un rapport sur ce qui s'est passé au camp pendant mon absence. Vous direz quand je suis parti dans la direction de l'est; vous ajouterez ce que vous aurez pu apprendre sur mon compte, ce que vous supposez, et ce que vous vous proposez de faire. Envoyez-lui copie exacte du présent ordre, afin que le Comité de secours puisse juger par lui-même si vos actes ou projets ultérieurs sont judicieux.

Votre garnison actuelle compte 80 carabines et 40 à 50 porteurs surnuméraires. En quelques semaines, le *Stanley* vous aura convoyé 50 autres carabines et 75 porteurs, sous les ordres de MM. Troup, Ward et Bonny.

Pour le moment, je vous associe M. Jameson. Quant à MM. Troup, Ward et Bonny, ils vous obéiront. Pour les devoirs ordinaires de la défense, pour la conduite du camp ou de la marche, il n'y a qu'un seul chef, vous. Mais s'il s'agit d'une décision d'importance vitale, je vous prie de prendre l'avis de M. Jameson. Et quand MM. Troup et Ward seront ici, veuillez les admettre dans votre confiance et les laisser exprimer librement leurs opinions.

Je pense m'être expliqué clairement sur tous les sujets utiles. Traitez les natifs suivant leurs procédés à votre égard. Qu'ils s'en retournent tranquillement dans leurs villages. Tant mieux si, par la modération et la complaisance, par de petits cadeaux de laiton, etc., vous pouvez les induire à entrer en rapports amicaux. Et ne perdez aucune occasion d'acquérir toute information relative aux indigènes, à la topographie des environs, etc., etc.

J'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur,

HENRY M. STANLEY,
commandant l'expédition.

Le major se retira pour lire ces instructions, puis il pria M. Jameson d'en prendre quelques copies.

A 2 heures, M. Barttelot revint me demander une entrevue. Il désirait me parler au sujet de Tippou-Tib.

« Je voudrais, monsieur, en savoir davantage sur cet Arabe. Il y a quelques jours, pendant que j'étais aux chutes, il vous plut de donner des ordres assez énergiques au lieutenant Stairs. Il me paraît que vous avez de graves soupçons à l'endroit de Tippou, — et s'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous frayez avec le personnage.

— Bien, monsieur, j'aurai le plaisir de m'en expliquer avec vous — ce sujet autant qu'un autre. — Écoutez donc :

« Trois jours avant que nous eussions aperçu votre vapeur

remontant la rivière, j'avoue avoir été fort en peine de vous. Vous commandiez un navire que nous étions tenus de rendre à ses propriétaires au bout d'un certain temps. Vous aviez pour escorte une compagnie de 40 soldats soudanais. Le navire était en bonne condition et en ordre parfait. Nous savions très approximativement le temps qu'il vous faudrait, pourvu qu'il ne vous arrivât pas d'accident. Vos instructions étaient précises quant au départ des chutes; vous deviez l'effectuer aussitôt que la vache promise par notre ami Ngalyéma serait à bord, et si elle n'arrivait pas, à l'heure révolue, vous aviez à redescendre la rivière. Vous eussiez dû être ici le 16 dans la soirée, ou le 17 au plus tard. Or vous n'êtes arrivé que le 22 à 5 heures du soir.

« Ici, nous n'avons ni postes ni télégraphes. Nous étions sans nouvelles de vous; l'incertitude engendra des craintes, qui, s'augmentant de jour en jour, tournèrent à l'anxiété : quelque chose d'inexplicable avait dû survenir. Aviez-vous heurté un tronc? aviez-vous échoué, comme il est arrivé au *Royal*, au *Stanley* et à presque tous les vapeurs? Aviez-vous été assailli par les natifs dans la nuit, ainsi qu'il advint à Deane, sur le *A. I. A*, à Bounga? Vos Soudanais s'étaient-ils mutinés, ainsi qu'ils menaçaient de faire à Loukoungou? Aviez-vous reçu une balle de carabine, comme tous les officiers blancs dont certain régiment soudanais se débarrassa du coup? Aviez-vous été retenu de force aux chutes? Tippou-Tib y avait-il été incité par ses croquefer d'Arabes ? Aviez-vous eu querelle avec ces jeunes gens, les deux Sélim, comme Stairs et Jephson en aval de Stanley-pool? Sinon, qu'était-il arrivé? Pouvais-je, pouvait-on imaginer autre chose?

— Mais j'avais été obligé....

— Assez, mon cher major, n'en dites pas davantage. Ne songez pas à vous défendre. Je mentionnais cela, non pour vous rien reprocher, mais pour répondre à votre question. Tout est bien qui finit bien.

« Donc, il s'agit de Tippou-Tib. Je n'aurais rien à faire avec lui, n'était que j'y suis contraint, à cause de vous comme de moi. Tippou-Tib prétend que ce territoire-ci lui appartient. Or nous y sommes en qualité d'amis. Supposez que nous ne nous fussions pas arrangés avec lui, combien de temps aurions-nous eu pour préparer notre marche vers

le lac Albert; combien d'heures vous serait-il loisible de séjourner dans ces parages avant d'avoir à répondre pourquoi nous foulons son domaine? Connaissant ce dont les gens sont capables, aurais-je pu vous laisser seul ici? Seul, avec 80 fusils contre 3000, et peut-être 5000? Je m'étonne, major, que vous, qui avez vu Stanley-falls et quantité d'Arabes, vous m'adressiez cette question.

« Depuis Zanzibar nous avons eu la compagnie de Tippou-Tib et d'une centaine peut-être de ses suivants. Vous avez vu la joie de ces grands garçons à manier leurs armes, leurs winchesters, leurs carabines à double canon, engins excellents. Vous savez l'histoire de Deane à Stanley-falls. Vous savez que Tippou est vindicatif, et que ses tranche-montagnes de neveux préféreraient la guerre à la paix. Vous savez que naguère il méditait d'attaquer l'État du Congo, et que j'avais à traverser partie de son territoire avec mon expédition de secours. Parvenu au rang de major, comme vous l'êtes, faire pareille question, vous? Épiloguer sur le pourquoi et le comment d'actes aussi clairs pourtant que la lumière du jour?

« Notre transport le *Madura* était dans le port de Zanzibar. Le propriétaire du district, ainsi qu'il aime à se qualifier, était venu s'approvisionner de munitions contre les hommes blancs du Congo; il est dépité et grincheux. Y avait-il bon sens à le laisser en cette disposition d'esprit? Il pouvait ne pas me regarder qu'il préparât la guerre contre l'État, mais qu'il la préparât pour le moment où j'allais en mission de secours, traverser son territoire ou son voisinage, me touchait de près. Aussi avais-je intérêt à bâcler une paix entre Tippou et le roi Léopold, autant d'intérêt que Sa Majesté et même davantage.

« Vous allez me demander comment tout cela vous concerne personnellement? Ne m'avez-vous pas dit et répété que vous brûlez d'envie de nous accompagner, et que vous préférerez infiniment mieux aller de l'avant que nous attendre? Et n'est-il pas compris — reportez-vous à la lettre d'instructions — que si Tippou-Tib n'arrive pas avec ses 600 porteurs, vous ferez deux ou trois fois chaque étape, plutôt que de croupir à Yambouya?

« Regardez les chiffres au crayon, sur ce papier — tenez

veuillez le garder. Ils disent ce que vous pouvez faire, tant avec vos hommes à vous, qu'avec les gens de Tippou, si Tippou se montre fidèle à ses engagements.

« Il faut vous dire que j'ai basé mes instructions sur la réponse impétueuse que vous me fîtes à Bolobo : « Je vous l'assure, dès que je tiendrai ma colonne, je ne resterai pas à Yambouya un jour de plus! »

« Voyez plutôt. La lettre dit : « Il peut se faire que Tippou-Tib « envoie des hommes, mais en nombre insuffisant pour la quan- « tité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels « objets il faut abandonner;... alors dispensez-vous du nº 7, des « provisions, telles que riz, fèves, pois, millet et biscuits » « Voyez combien de sacs de vivres vous pouvez livrer à vos hommes. » Ils vous les mangeront assez vite, je vous le garantis.

« L'instruction porte encore : « Et si vous ne pouviez pas « encore marcher,... il faudrait faire demi-étape et revenir « prendre une seconde charge; faire en deux fois une marche « de dix kilomètres », ce qui veut dire : il vaut mieux marcher un jour pendant cinq kilomètres avec un ballot, et revenir sur ses pas pour en prendre un autre! C'est ainsi que j'ai opéré sur le Congo, quand avec 68 hommes j'ai fait 33 fois la distance de 96 kilomètres pour porter 2000 charges, 5 immenses wagons, et fournir un chemin carrossable, construire des ponts et le reste. La note au crayon que vous tenez à la main dira combien de kilomètres vous pouvez franchir de la sorte en six mois.

« Mais voici où mon traité avec Tippou-Tib touche votre personne. Si Tippou exécute son traité loyalement, dès l'arrivée du *Stanley* avec MM. Ward, Troup, Bonny et leurs hommes, vous pouvez partir de Yambouya un ou deux jours après, et nous rattraper. Sinon, à notre retour du lac Albert, nous ne manquerons pas de nous rencontrer.

« Maintenant, que préférez-vous? Faire de camp à camp l'aller et le retour, deux fois, trois fois peut-être? Ou bien avoir à vos côtés Tippou-Tib avec ses 600 hommes, afin de soulager vos 200 portefaix, et d'un pas rapide suivre notre piste à travers les forêts, droit vers l'Albert-Nyanza?

— Oh, je sais bien ce que je préfère.... Marcher droit en avant, et voir si je ne peux pas vous rejoindre. Cela va de soi.

— Eh bien, commencez-vous à comprendre pourquoi j'ai

été doux, courtois et libéral envers Tippou-Tib? pourquoi j'ai payé passage et nourriture, tant pour lui que pour sa troupe, de Zanzibar à Stanley-falls? pourquoi j'ai partagé avec lui l'agneau et le chevreau?

— Je comprends.

— Peut-être pas entièrement, major. Mais il y a encore une raison des plus sérieuses.

« Supposons que je n'aie pas amené Tippou-Tib ici; — que les Arabes des chutes n'en veuillent pas aux blancs pour l'affaire Deane, — supposons encore qu'ils craignent de vous attaquer. Ils n'ont qu'à feindre l'amitié, vous vendre des chèvres et autres provisions, et dire à vos Zanzibari que leur endroit n'est qu'à six ou sept jours plus loin, et qu'il y a là en quantité riz, huile et poisson, — cela suffirait pour faire déserter les trois quarts de vos gens, tandis que vous attendriez innocemment le contingent de Bolobo. Leurs camarades ne seraient pas plutôt arrivés et n'auraient pas plutôt su que les autres ont détalé pour les chutes, qu'ils fileraient également, tous à la fois, ou par deux, par trois, par six et par dix. Votre naufrage serait complet. C'est surtout parce que je redoutais cet abandon que j'ai pris la route du Congo. Ayant Tippou-Tib pour ami et pour débiteur, je me suis garanti contre la possibilité d'une désertion en masse.

« Que ces raisons pénètrent votre esprit, major, mon cher camarade! Prenez-y garde, votre colonne peut être détruite si vous n'y allez avec une précaution extrême. Mettez-y de la patience et de la complaisance, car ils sont ombrageux comme de jeunes poulains. Pourtant, c'est avec ces hommes-là ou de tout semblables que j'ai traversé l'Afrique, — que j'ai suivi le cours du Congo, — que j'ai fondé l'État du Congo.

— Fort bien. Pensez-vous maintenant que Tippou-Tib tiendra sa promesse, et amènera ses six cents porteballes? demanda le major.

— Vous devriez le savoir aussi bien que moi. Que vous a-t-il dit quand vous l'avez quitté?

— Il a dit qu'il serait ici dans neuf jours, ainsi qu'il vous l'avait promis à Bangala: « Inchallah! » ajouta le major en mimant l'Arabe.

— Si Tippou-Tib est ici dans neuf jours, ce sera le plus gros miracle que j'aie jamais vu!

— Pourquoi? demanda le major en me regardant presque ébahi.

— Parce que c'est une grosse affaire que de réunir six cents porteurs. Tippou ne sera pas ici avant quinze ou même avant vingt jours. Il faut être raisonnable avec cet homme. Ce n'est point un Européen : on ne lui a pas appris à tenir strictement sa promesse. Inchallah! disait-il? Cela signifie : « demain ou après-demain, ou dans cinq jours, ou dans dix ». Mais que vous importe qu'il n'arrive pas dans les vingt jours? Le *Stanley* ne sera pas ici avant le 10, ni même le 15 août; il arrivera dans sept semaines ou quarante-deux jours. Qu'avez-vous besoin si longtemps de six cents fainéants dans votre camp? L'oisiveté est la mère de tous les vices. Non, attendez patiemment, jusqu'à ce qu'arrive le *Stanley*; si alors Tippou n'est pas venu, il ne viendra pas du tout.

— Mais quelle rude corvée pour nous s'il n'arrive pas! Deux cents pagazi pour cinq ou six cents charges, aller et retour, jour après jour!

— Nul doute, mon cher major, la tâche n'est pas des plus faciles. Mais que préférez-vous : rester ici et attendre notre retour de l'Albert — ou avancer petit à petit — gagnant un peu de terrain chaque jour, absorbé dans la besogne?

— Oh, mon Dieu! je me figure que rester collé ici pendant des mois serait chose pire encore!

— C'est aussi ce que je pense. C'est pour cela que j'ai fait ces calculs-ci à votre intention. Croyez-moi, major! si j'étais sûr que vous trouvassiez votre chemin jusqu'à l'Albert, je n'aurais pas d'objection à me charger de la besogne que je vous confie. Je vous nommerais volontiers commandant de la colonne de marche plutôt que d'avoir des inquiétudes à votre endroit.

— Mais dites-moi, monsieur Stanley, quand pensez-vous que nous vous rallierons?

— Dieu le sait. Personne ne peut dire ce que nous avons devant nous, ni jusqu'où la forêt avance dans l'intérieur. Y a-t-il seulement une route? Quels sont les habitants? Des cannibales, d'incorrigibles sauvages, — des nains, — des gorilles? je n'en sais rien. Je voudrais le savoir, et même je payerais cher qui m'en informerait. Mais le papier que vous tenez à la main, et sur lequel j'ai calculé le temps nécessaire pour atteindre l'Albert-Nyanza, ne donne pas de chiffres en l'air. En 1874 et

1875 j'ai fait 1325 kilomètres en 103 jours. D'ici à l'Albert-Nyanza, la distance est d'environ 855 kilomètres en ligne droite. Toujours en 1874-1875, j'ai parcouru la même distance, soit de Bagamoyo à Viniata, dans l'Itourou, en 64 jours — et du lac Ouhimba à Oudjidji, encore la même distance, en 54 jours. C'était, il faut le dire, en des pays ouverts, avec des routes passables : ici, nous sommes dans une région inconnue. Si tout est forêt, la besogne sera épouvantable. Combien ladite forêt s'avance-t-elle dans l'intérieur ? A 200, à 400, à 600 kilomètres ? Nous l'ignorons. Admettons qu'il nous faille trois mois pour arriver jusqu'à l'Albert, que j'y sois retenu pendant quinze jours, et que le retour me prenne trois autres mois. Eh bien, vous me rencontrerez, me dirigeant vers vous, à la fin d'octobre, au cas que Tippou vous ait faussé compagnie. Tout cela est déjà noté sur le papier.

« Mais là n'est pas la question. Il faut que la chose se fasse. Nous irons de l'avant, flachant les arbres, et marquant notre chemin à travers la forêt. Nous tirerons parti de tout, prendrons tout chemin menant à l'est, jusqu'à ce que nous en ayons vu le bout, et que nous arrivions aux plaines ou aux pâturages. Et partout où nous irons, vous pourrez aller aussi. Et s'il y avait impossibilité, d'une façon ou d'une autre, vous auriez de nos nouvelles. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement ! J'ai tout cela ici, dit-il en se touchant le front. Cette note et vos instructions me rafraîchiront la mémoire. Mais j'ai encore à vous demander quelque chose de relatif à quelque chose que vous m'avez dit à Londres.

— Tiens ! que vous ai-je dit de si particulier ? demandai-je.

— Eh bien, — il hésita un peu — vous rappelez-vous quand M..., au Bureau des Indes, me présenta ? Vous prononçâtes une parole qui me parut étrange, et je pensai que quelqu'un vous avait prévenu contre moi.

— Mon cher, je vous affirme que je n'ai aucune souvenance d'avoir entendu le nom de Barttelot avant cette présentation. Mais que puis-je avoir dit de si intéressant pour que vous en ayez gardé un souvenir si tenace ? Pourtant, je me rappelle bien l'entrevue !

— Le fait est que vous avez dit quelque chose de relatif à « l'endurance » et que je me rappelai avoir déjà entendu ce mot, quand le général X... me prit à partie pour avoir puni

un mutin pendant la campagne du Soudan, au désert. J'étais seul avec les Somali quand ils se tournèrent contre moi. Je me précipitai sur le meneur — je n'avais pas autre chose à faire, —je l'abattis d'un coup de pistolet, et les autres aussitôt de se faire tranquilles comme moutons. Je pensais que ledit général, auquel on ne peut reprocher d'avoir un faible pour mon individu, vous aurait mentionné l'incident.

— Croyez-moi, je ne connaissais pas l'aventure; le général X... n'eût pu me rien dire sur votre compte, car il ignorait parfaitement que vous dussiez poser votre candidature. C'est votre physionomie qui m'inspira le mot. Votre ami vous présentait comme un officier distingué, plein d'audace et de bravoure. Et moi de répliquer que ces qualités ne sont point rares parmi les officiers anglais, et que je préférerais entendre parler d'une autre mieux appropriée au service africain, celle de la patiente endurance. Vous m'excuserez si je dis que je lisais sur vos traits une résolution peu ordinaire; vous avez la provocation facile. Un batailleur peut rendre de grands services à l'occasion, mais dans une expédition comme la nôtre, et dans notre atmosphère d'irritabilité générale, il est moins utile que le compagnon qui, sachant quand et comment se battre, sait aussi supporter en temps et lieu. Comment donc, il y a mille causes qui nous agacent ici! toutes sortes de frottements entre officiers, soldats et natifs, sans parler du dépit contre soi-même. Tantôt c'est la mauvaise qualité, tantôt l'absence de la nourriture, aucun réconfortant, la fatigue incessante, des ennuis renouvelés, les privations perpétuelles, les muscles énervés, le labeur sans trêve, l'ennui sans relâche, l'épuisement tournant à l'anéantissement, et, pour comble, les fièvres épouvantables, torture qui fait maudire le jour où l'on rêva jamais de l'Afrique. Un batailleur a généralement le caractère mal fait; à moins qu'il ne réprime ses instincts et ne domine son impulsion, il tombe à tout moment en fièvre chaude, et rencontre à tout instant des chocs désagréables. Savoir endurer, je le répète, savoir ravaler son amertume, écouter ce que le devoir et le bon sens répondent aux passions, cette précieuse qualité ne porte pas tort au courage, et quelle déperdition de forces elle prévient. Mais je ne voudrais pas tourner au sermonneur, et vous devinez assez ma pensée.

« Et pour finir, encore un mot sur Tippou-Tib. Vous voyez ce

maxim là-bas, tout en gueule. Je lui compare Tippou. C'est un puissant outil de défense. On en peut faire jaillir un flot de mitraille, mais le mécanisme peut se détraquer, se rouiller ou se déranger, faute d'un peu d'huile; il faut alors en revenir à nos remingtons, winchesters et carabines à répétition. Si Tippou-Tib nous seconde, c'est un précieux auxiliaire, nous réussirons à coup sûr, et nous nous tirerons admirablement d'affaire. Mais s'il s'indispose, eh bien, il faudra nous en tenir à nos gens; il faudra que notre bonne volonté couvre une multitude d'erreurs.

« Rappelez-vous qu'en 1876 Tippou-Tib rompit son engagement avec moi, et s'en retourna à Nyangoué, me plantant là. Ça n'empêche qu'avec mes 130 hommes, en dépit de ses sarcasmes, je descendis tout le Congo. Vous avez rencontré à Lamou le voyageur autrichien le docteur Lenz, qui n'avait pu arriver à Emin Pacha. Pourquoi son insuccès? Parce qu'il se reposait uniquement sur Tippou-Tib, et n'avait aucune autre force à mettre en jeu. Mais vous, vous disposez de 50 soldats et de 200 porteurs, sans parler des serviteurs et autres assistants. Pour mon œuvre du Congo, on m'avait promis un contingent d'indigènes. Il en vint quelques-uns seulement, encore désertèrent-ils; mais j'avais une réserve de 68 fidèles; et cette cohorte a fait l'État du Congo. Rappelez-vous ma lettre au *Times*, où je disais : « Nous n'avons pas besoin de Tippou-Tib « pour trouver Emin Pacha, mais seulement pour porter le « bagage aux voyages aller et retour et l'ivoire qui paiera nos « dépenses ». Et comme dernière indication sur la confiance que je mets en Tippou-Tib, rappelez-vous mon ordre au lieutenant Stairs, il y a quelques jours. Au moindre soupçon de trahison, balayez son établissement avec la mitrailleuse! Vous avez lu la dépêche. Vous devriez comprendre qu'on ne jette pas ainsi le gant à un ami éprouvé.

« Donc, major, mon cher ami, pas de sottises! Je sais qu'il vous démange de n'être pas de l'avant-garde, et vous pensez y perdre quelque quincaillerie militaire. Vous n'y perdrez rien. Depuis le roi David[1], tous ceux qui restent au bagage et ceux qui vont à la mêlée reçoivent mêmes honneurs. Et puis je n'aime pas cette recherche de la ferblanterie. L'impulsion

1. Samuel, XXX, 24, 25.

qu'elle donne, ressemble au pétillement du champagne; — c'est fort bien pour la Croix Victoria ou pour la médaille Albert, — mais après un mois d'Afrique, cela ne mousse plus, ne prend pas davantage qu'un pétard mouillé. Major, remémorez-vous plutôt les vers de Tennyson :

Dans l'histoire de notre île si belle, — ce n'est pas deux fois, ce n'est pas même une fois — que le sentier du devoir fut le chemin de la gloire.

« Sur ce, une poignée de main, mon cher major. Notre devise à nous est : « Droit en avant! » et la vôtre : « Patience et « endurance! » Mais il me faut mon thé. J'ai la gorge sèche d'avoir tant parlé. »

Au 25, tout le camp était fermé dans sa palissade, et le fossé creusé presque en entier. A l'un des bouts, Barttelot surveillait les travailleurs, et à l'autre bout, Jephson, en manches de chemise. Nelson distribuait les provisions d'Europe avec la plus stricte impartialité. Parke, notre docteur, gai, souriant, soigneux comme s'il faisait une opération chirurgicale, menuisait à une porte; et le soir, j'inscrivais sur mon journal : « Certes il n'y a pas meilleur camarade! » Jameson recopiait diligemment les dépêches, Stairs était au lit, avec une fièvre biliaire.

Un soldat soudanais — innocent autant qu'un agneau broutant l'herbe tendre devant un terrier de renard — franchit les lignes pour chaparder par là, et encaissa une zagaye au ventre. C'est notre second décès occasionné par la maraude; ce ne sera point le dernier. Nous mettons un Soudanais en faction : tout ami qui lui dira un mot ou deux, il le laissera passer, et l'autre ira deçà, delà, avec l'inconscience la plus absolue du danger; et s'il n'est pas tué d'emblée, il nous revient avec une belle estafilade à la panse et la pâle mort sur le visage. On met le Zanzibari à couper du bois ou à ramasser du manioc : il laisse tomber son outil, s'excuse de s'absenter un moment — une pensée traverse sa vide cervelle, et il décampe; et sur la liste il faut le porter « manquant ».

Le 26, je rédigeai pour les officiers de l'avant-garde le memorandum qui suit :

Nous marcherons [illegible] après-demain, 28 juin 1887.

La distance que nous avons à parcourir est de 885 kilomètres, à vol d'oiseau. A 15 kilomètres par jour, nous arriverons en deux mois au lac Albert.

En 1871, mon expédition à la recherche de Livingstone mit 54 jours à faire 579 kilomètres, soit 10 kilomètres et demi par jour.

En 1874, mon expédition à travers l'Afrique parcourut la même distance de 579 kilomètres, soit de Bagamoyo à Viniata, en 64 journées, soit 9 kilomètres par jour.

En 1874-75, la même expédition se rendit de Bagamoyo au lac Victoria, 1158 kilomètres en 103 jours, soit 11 kilomètres par étape.

En 1876, la même expédition alla du lac Ouhimba à Oudjidji, 579 kilomètres en 59 jours, soit 9,8 kilomètres par jour.

Donc, si le trajet d'ici à Kavalli — 885 kilomètres — s'effectue au taux de 9,6 kilomètres par jour, nous arriverons le 30 septembre.

La moitié et plus du pays que nous avons à traverser ressemble sans doute au paysage de nos entours : la brousse, une région boisée, avec des sentiers plus ou moins tortueux, qui relient entre elles les sections de tribus indigènes; des routins transversaux font communiquer les sections nord avec les sections sud.

Les naturels seront armés de lances et couteaux, d'arcs, de flèches et de boucliers.

Comme nous devons faire la traversée vivement, la plupart des natifs se verront surpris. Ils ne pourront pas se coaliser et nous opposer des forces considérables, n'en ayant pas le temps. Les hostilités que nous rencontrerons seront inspirées par la première colère. Les officiers repousseront ces attaques avec entrain, veilleront à ce que leurs winchesters soient toujours chargés, et que les porteurs ne s'écartent pas. Sous aucun prétexte, on ne se dispensera des armes qu'on porte au côté.

L'ordre de marche est ainsi réglé :

La diane au point du jour;

Sonnera, en premier, le trompette soudanais attaché à la compagnie n° 1;

Sonnera, en second, le cor de la compagnie n° 2, sous le capitaine Stairs;

Sonnera, en troisième, le trompette attaché à la compagnie n° 3, celle du capitaine Nelson;

En quatrième, le tambour attaché à la compagnie n° 4, celle du capitaine Jephson.

Les officiers prendront leur café et leur biscuit de bonne heure, et veilleront à ce que leurs hommes se sustentent pour la marche.

A six heures du matin, la marche sera ouverte par une troupe de 50 pionniers, armés de carabines, de haches et de serpes, et commandés par moi.

Le corps principal suivra, à 15 minutes d'intervalle, conduit par l'officier dont ce sera le tour; il suivra rigoureusement la route indiquée par les flaches, miroirs, grattages et autres moyens.

La colonne se composera des pagazi et de tous les hommes malades ou bien portants non requis à l'arrière. Elle sera formée par la majeure partie des trois compagnies. Près de la queue, et veillant à ce qu'elle ne fléchisse pas, se tiendra l'officier de service.

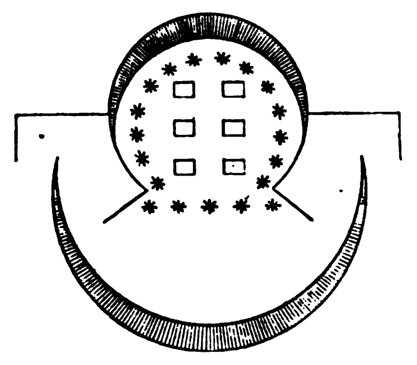
L'arrière-garde se composera de 30 hommes sous un officier désigné pour la journée. Elle protégera la colonne contre les attaques par derrière. Les hommes n'y porteront que leurs effets personnels. Elle ne permettra pas que personne se laisse dépasser. Il faut pousser les traînards en avant, coûte que coûte, car tout individu oublié en arrière est irrévocablement perdu.

En tête du corps principal, les tentes et le bagage personnel de l'état-major viendront immédiatement après l'officier commandant. Cet officier sera toujours sur l'alerte, pour faire donner les signaux à ceux de l'arrière; il sera toujours prêt à recevoir les ordres du front et à passer le mot à l'arrière.

L'avant-garde éclairera par des miroirs le chemin à suivre; elle coupera les lianes gênantes, et quand on arrivera au campement, elle disposera sans perte de temps la *bome*, ou enceinte de buissons et d'épines. Sitôt arrivée, chaque compagnie contribuera pour sa quote-part à cet important moyen de défense. Le camp n'est complet qu'après être retranché derrière des troncs ou de la brousse. Ceux qui ne s'y occuperont pas dresseront les tentes.

La bome doit être ronde, avec deux portes, bien masquées par 5 mètres de buissons.

Le diamètre normal du camp devrait être de 75 mètres. Les tentes et les bagages seront disposés autour d'un cercle intérieur ayant 60 mètres en diamètre.



Plan de nos campements dans la foret.

Les indications ci-dessus sont relatives à la traversée d'un pays dangereux et ne prévoient que les embarras ordinaires qui résultent d'une brusque attaque de sauvages.

L'avant-garde tâtera le pouls à la contrée. Si les obstacles sur le front sont vraiment sérieux, et s'il s'agit d'autre chose que d'une simple démonstration de naturels hostiles, des messages avertiront le corps principal de se tenir sur ses gardes.

Autant de fois qu'il sera praticable, nous camperons dans les villages abandonnés, afin de nous y ravitailler; mais il faudra tout aussitôt pourvoir à leur défense. Que les officiers aient toujours présent qu'il est dans le tempérament de leurs soldats noirs, Soudanais, Somali et Zanzibari, d'être irréfléchis et légers, de s'éparpiller avec l'imprudence la plus déraisonnable. J'affirme qu'on perd de la sorte au moins autant d'hommes que par la guerre ouverte. Les officiers sont donc responsables de la vie de leurs hommes. L'officier qui fera son affaire de la stricte exécution des règlements, qui tiendra à ce que tout marche pour la nuit suivant l'ordre prescrit, sera celui qui me rendra le plus de services.

Quand on arrivera au campement, s'il s'agit d'un village, l'officier vaquera tout d'abord aux logements, veillera à ce que les compagnies soient

toutes installées en des conditions analogues; puis il procédera à la destruction de toutes les habitations qui se trouveront en dehors du cercle occupé. Il emploiera les bois et tous les matériaux trouvés dans le voisinage à garer son quartier contre les attaques nocturnes par la lance ou par le feu. L'avant-garde aura donné déjà quelques indications, mais l'officier ne manquera pas de prendre les renseignements nécessaires, sans réclamer pour cela des ordres à propos de chaque vétille. Il devra se considérer comme le père de sa compagnie, et agir, aujourd'hui et demain, en conducteur avisé.

Dans tous ces camps-villages, le lieutenant Stairs verra à ce que les gardes de nuit soient placés aux points d'accès, chaque compagnie pourvoyant aux besoins particuliers.

Pendant la première semaine, nous ne risquerons pas de très longs trajets; les officiers et leurs hommes s'entraîneront graduellement; mais quand nous aurons derrière nous le quart de la distance, les étapes s'allongeront d'une façon sensible, et j'espère qu'à mi-voyage nous fournirons des marches étonnantes.

De nouvelles instructions seront délivrées en temps et lieu.

Signé : HENRY STANLEY,
commandant l'expédition.

Yambouya, 26 juin 1887.

Je clos ce chapitre par une citation de mon journal:

27 juin, Yambouya. — Nos gens ont réclamé la journée de vacances qu'on leur avait promise, mais qu'il avait fallu renvoyer après le départ des vapeurs et la mise du camp en état de défense. Il y avait, du reste, quantité de choses à faire, et des compagnies à réorganiser. Depuis Bolobo, nous avions eu beaucoup de malades, et il s'agissait d'écarter les plus faibles, car les quatre compagnies de marche devaient être dans les meilleures conditions possibles. Il fallait aussi numéroter les outils des pionniers. De 100 serpes, il n'y en avait plus que 26, — de 100 haches, 22, — de 100 pics, 61, — de 100 pelles, 67. Tout le reste avait été volé, vendu ou jeté. Quelle misère que d'avoir de pareils insouciants à surveiller!

Demain nous partons, au nombre de 389 — Dieu voulant — pour nous lancer dans l'inconnu. Un naturel m'a nommé des tribus ou des sections de tribus, — mais quant à leurs forces ou leurs dispositions, je suis dans la plus complète ignorance. Hier nous avons effectué « la communion des sangs » avec un des chefs de Yambouya. Comme le major est le commandant du poste, bravement il a subi l'opération, qui est vraiment dégoûtante. Sur le sang qui coulait, on mit une pincée de sel malpropre qu'il fallut lécher. Le chef s'en acquitta comme d'un agréable devoir.

Le major, relevant les yeux, vit les figures moqueuses de ses camarades, et sourcilla.

« Pour avoir la paix, major!

— Soit! » fit Barttelot, et il domina sa répugnance.

Ces sylvains n'ont pas gagné mes sympathies. Lâches et méchants, ils ont le mensonge plus facile encore que les gens de la plaine ouverte. Je n'ajoute foi à aucun de leurs dires, je me méfie de leurs assurances; cependant j'aime à croire qu'ils gagneront à être mieux connus. Le chef a reçu un joli cadeau du major, et, en retour, a gratifié son nouveau frère d'un poulet de quinze jours et d'un bonnet en fibre tressée et emplumée. La chèvre et les dix poulets, si souvent promis, n'ont pas encore fait leur apparition. Et le sang d'un de nos Soudanais a été versé, et on n'en a pas soufflé mot. Nous avons si peu de tempérament, ou une telle indifférence à la perte d'un homme, qu'un soldat robuste valant vingt indigènes, on peut nous les tuer sans que nous en tirions vengeance. Même nous complimentons les meurtriers. N'ont-ils pas des chèvres et du poisson, des poulets, des œufs et quantité d'autres choses que nous ambitionnons d'acheter? Et cela va durer peut-être quelques semaines encore!

Il pleut cette nuit, et la marche de demain sera fatigante. Stairs est si malade qu'il ne peut bouger, et pourtant il désire nous accompagner. Il y a de l'imprudence à emporter un homme dans cet état; il est vrai que si la mort doit s'ensuivre, elle est aussi facile dans la jungle que dans le camp. Le Dr Parke m'a fort inquiété en parlant d'une gastro-entérite. Je penche pour une fièvre biliaire. Nous le mettrons dans un hamac, espérant que tout ira pour le mieux.

Notre corps expéditionnaire est ainsi composé :

Compagnie n° 1. . . .	113 hommes et garçons,	99 carabines
— n° 2. . . .	90 —	85 —
— n° 3. . . .	90 —	87 —
— n° 4. . . .	90 —	86 —
Officiers : Moi.	1 —	»
— Stairs. . . .	1 —	»
— Nelson . . .	1 —	»
— Jephson. . .	1 —	»
— Parke . . .	1 —	»
Domestique européen. .	1 —	»
	389 hommes et garçons,	357 carabines.

Garnison de Yambouya :

Soudanais.	44 hommes,	44 carabines.
Zanzibari.	71 —	38 —
Domestiques de Barttelot	3 —	»
— Jameson.	2 —	»
Somali.	5 —	»
Malades.	2 —	»
Barttelot.	1 —	3 —
Jameson.	1 —	2 —
	129 hommes,	87 carabines.

Contingent à Bolobo qui rejoindra la garnison de Yambouya :

Zanzibari.	128 hommes et garçons,	52 carabines.
J. Rose Troup.	1 —	»
Herbert Ward.	1 —	»
William Bonny.	1 —	»
	131 hommes et garçons,	52 carabines.

Récapitulation :

Corps expéditionnaire.	389 hommes,	357 carabines.
Garnison de Yambouya.	129 —	87 —
A Bolobo, Kinchassa, etc.	131 —	52 —
	649 hommes,	496 carabines.
De Zanzibar à Yambouya, nous avons perdu.	57 hommes.	28 carabines.
	706	524

CHAPITRE VII

DE YAMBOUYA AUX CHUTES DE PANGA

(Du 28 juin au 6 août 1887.)

Une route africaine. — Notre manière de voyager à travers la forêt. — Adieux à Jameson et au major. — 160 jours en forêt. — Les rapides de Yambouya. — Les indigènes de Yankondé. — Repos au village de Bahounga. — Description de notre marche. — Les brochettes empoisonnées. — Capture de six Babali. — Parke et les abeilles. — Un orage dans la forêt. — La flottille des indigènes. — M. Jephson remonte le bateau d'acier. — Le village de Boukanda. — Détritus des villages. — Paysages de l'Arouhouimi. — Villages des Bakouti et des Bakoka. — Les rapides de Gouengouéré. — Bakoula. — Côtelette et café. — Les îles près de Bandangui. — Les nains babourou. — L'orientation de la rivière. — Les Somali. — Mariri et Moupé. — L'Arouhouimi à Moupé. — Les Babé, leurs usages et leur costume. — Les deux aventures de Jephson. — Les rapides des Guêpes. — Le chef des Bouambouri. — Notre camp à May-Youi. — Accident de canot. — Un village abandonné. — Arrivée aux chutes de Panga. — Les chutes.

En terre africaine, une route est presque toujours un simple sentier qui, à force d'avoir été fréquenté, est devenu aussi dur et aussi uni que l'asphalte. Par suite de l'habitude des naturels de marcher en file indienne, il n'a presque jamais plus de trente centimètres de large, et s'il est d'ancienne date, on dirait une rigole tortueuse et profonde, car le milieu est plus souvent battu que les côtés : peu à peu, ceux-ci s'élèvent sous la poussière et l'humus ; les pas des voyageurs y poussent les ramilles et les pierres, et la saison des pluies vient encore creuser l'ornière. Une de nos routes ordinaires est, en moyenne, plus courte d'un tiers que ces sentes qui serpentent comme un cours d'eau par les plaines. Quoi qu'il en soit, nous comptions bien en trouver dès le départ du campement, car, à nos quatre précédentes expéditions en Afrique, j'en ai suivi quelques-unes sur des centaines de kilo-

mètres. Et pourquoi pas ici? — Yambouya est un assemblage de hameaux; ses habitants doivent avoir des voisins à l'est aussi bien qu'au sud ou à l'ouest.

Nous sortons de la poterne. Compagnie après compagnie défile homme par homme. Chacune a son guidon, son tambour, son trompette, ses cinquante éclaireurs qui la précèdent pour manier la serpe et la hache, couper les baliveaux, enlever la largeur de la main de l'écorce des arbres afin d'indiquer la route, sabrer les rotins, écarter ou élaguer les branches qui pourraient s'opposer au passage de nos centaines de porteurs chargés; abattre les troncs, les placer en travers des ruisseaux, construire des zéribes et des bomes de brousse ou de rameaux autour du village improvisé qui sera notre bivouac à la fin de chaque étape. S'il n'y a pas de sentier, l'avant-garde devra le tracer; choisir la jungle la moins épaisse et y pratiquer au plus tôt une tranchée, car rien n'est fatigant comme de rester debout en plein soleil un lourd fardeau sur la tête. Si la brousse est mauvaise, feutrée, impénétrable, c'est un tunnel qu'il faut. Vite! *tchap a tchap!* comme ils disent, ou un murmure de fâcheux augure s'élèvera bientôt de la file impatiente des pagazi. Adroits et intelligents doivent être nos bûcherons; un béjaune, un paresseux, un *goï goï* n'a qu'à jeter sa serpe, et à épauler caisse ou ballot! Et encore! les trois cents qui attendent n'ont pas le temps de lanterner en route! Il leur faut se garder à droite et à gauche, car les flèches sont empoisonnées et les coups de lance souvent mortels; leurs yeux doivent fouiller les ténèbres, leurs sens les tenir en éveil. Je n'ai cure de musards ou de *goï goï*! J'ai choisi mes hommes jeunes, solides; ils ont les membres souples et le corps élastique. Mes trois cents engagés ont le plus grand mépris pour les « vieux », pour les « gras »; ceux-ci n'en portent pas beau sous les quolibets de leurs camarades : « Qu'est-ce que tu trouves de remarquable dans ce garçon-là? Ne vois-tu pas qu'il a le dos taillé dans un tronc d'arbre? — Non, c'est sa grosse tête! elle emporte son ventre! — Ça n'est bon qu'à piocher la terre! Qu'avons-nous besoin de terrassiers par ici! Ce n'est qu'un esclave banian! C'est un affranchi de Consul. — Bah! c'est quelque échappé de chez les missionnaires! » Leurs langues percent comme des épées; et dans la crainte des railleries, chacun brandit

avec plus d'ardeur la serpe à lame aiguisée; la hache affilé brille dans les airs et tranche les arbres ou enlève des troncs une large bande d'écorce; ils trouent le hallier, ils fauchent l jungle, et, sur leurs talons, se presse la caravane, qui serpent sur un kilomètre et demi.

« Mon cher major, nous y voilà ! Tout ou rien ! — N'oublie pas notre promesse, et nous nous reverrons avant peu !

— Soyez tranquille! Je ne moisirai pas ici! Que nos gen arrivent de Bolobo, et rien ne m'arrêtera plus.

— Bien! Dieu vous garde! Ayez bon courage! Et vous, Jame son, mon vieux ! »

Le capitaine Nelson s'avance à son tour pour l'accolade d départ; puis je marche vers la tête de la colonne, tandis qu le capitaine se place à l'arrière-garde.

La file s'était arrêtée à l'extrémité des villages, ou, pou mieux dire, de la route jalonnée l'autre jour par Nelson.

« Par où prenons-nous, guide? » demandai-je à ce person nage, dont l'âme en ce moment débordait de joie et d'or gueil, car, dans une caravane, qui marche en tête en es regardé comme le chef. Il était costumé à la grecque et por tait le casque d'Achille aux pieds légers.

« Par là, droit vers le soleil levant.

— Combien d'heures jusqu'au prochain village?

— Dieu seul le sait.

— Connais-tu la région? Es-tu allé dans quelque village

— Non ! Comment aurais-je pu? »

Voilà ce qu'en savait le plus avancé d'entre nous.

« Très bien ! mettons-nous en route, au nom de Dieu, e que Dieu soit avec nous! Suis n'importe quelle piste qui lon gera la rivière, jusqu'à ce que nous trouvions un sentier. »

Bismillah! font les pionniers; les clairons nubiens sonnen le signal du départ, et, quelques instants après, la tête de l colonne disparaissait dans la brousse épaisse, par delà les der nières limites des clairières de Yambouya.

C'était le 28 juin 1887, et jusqu'au 5 décembre, c'est-à-dir pendant cent soixante jours, nous avons arpenté les bois, le halliers et la jungle sans jamais voir un espace de gazon ver grand comme le plancher d'une chambre des plus modestes Rien que lieue après lieue, de ces lieues interminable d'une forêt où l'on ne voit d'autre changement de décor que le

variations en taille et hauteur de telle ou telle futaie, suivant l'âge des arbres qui la composent et la faiblesse ou la vigueur du sous-bois, suivant l'ombre plus ou moins épaisse des géants qui le dominent. Il me faut consacrer quelques chapitres au récit de cette longue marche et des incidents qui l'ont marquée, car elle ouvrait aux regards de l'homme civilisé une immense région absolument inconnue, depuis que « les eaux se rassemblèrent en un même lieu, et que le sec parut ». Je promets au lecteur d'être bref; pourtant, jusqu'à ce printemps de l'an de grâce 1890, il n'y a papyrus, manuscrit, livre ou



Notre guide kirangozi.

brochure, qui ait donné le moindre détail sur ce « Pays des Épouvantements ».

Par une température de 50 degrés à l'ombre, notre caravane suivait une sente à peine frayée et qui plongeait fréquemment dans les profondeurs sombres de la brousse. La file avançait avec lenteur, arrêtée toutes les trois ou quatre minutes par les entrelacis des lianes ; les serpes et les haches de nos cinquante éclaireurs étaient sans cesse en réquisition ; sans cesse on coupait, on tranchait. Pour 100 mètres de route passable, il y en avait en somme 100 d'assez difficiles.

A midi, après avoir longé les rapides de Yambouya, nous gagnons le coude de l'Arouhouimi qu'on apercevait de notre

campement; de ce coude à 6 ou 7 kilomètres au-dessus de nous, on nous signale un autre rapide dont les eaux bouillonnantes étincellent au soleil. En aval, toute une flottille de canots en mouvement. Les gens de Yambouya, sans doute, avaient donné l'alarme à leurs voisins. Vers quatre heures, arrivés plus près, nous voyons se presser, sur un groupe d'îlots au-dessous des rapides, les femmes et les enfants des Yankondé; ceux-ci, avec lesquels nous faisions connaissance pour la première fois, mirent leurs pirogues en bon ordre au milieu du courant, puis s'approchèrent de la rive et suivirent tous les mouvements de la caravane à mesure qu'elle émergeait dans la lumière ou disparaissait dans la forêt, se gaussant des voyageurs et leur lançant défis et provocations.

La tête de la colonne déboucha tout à coup sur une avenue bien tracée, large de 6 mètres et longue de 280, à l'extrémité de laquelle on apercevait quelque 300 indigènes de Yankondé gesticulant, poussant des cris, ayant aux mains leurs arcs bandés. Je n'avais encore rien vu de semblable en Afrique. Les pionniers s'arrêtèrent. « Que veut dire ceci? ces païens nous ont taillé une belle et large route pour entrer dans leur bourg, et cependant ils sont là à l'autre bout, prêts à se battre! Attention! »

Avec les broussailles coupées pour nettoyer la chaussée, les indigènes avaient bloqué l'entrée de la forêt de chaque côté de la voie pour nous forcer à prendre celle-ci. Cinquante paires d'yeux découvrirent bientôt que cette magnifique route était hérissée de brochettes longues de 15 centimètres, appointies aux deux extrémités, enfoncées à moitié dans le sol et si artistement recouvertes de feuilles, que nous les avions prises d'abord pour des débris des branches coupées pour élargir le sentier.

Je fis ranger 24 hommes sur deux lignes en travers de la route : la première eut ordre d'arracher les brochettes, la seconde de couvrir les travailleurs et de tirer à la première volée de flèches; puis une douzaine d'éclaireurs furent chargés de prendre par les bois de chaque côté du chemin pour pénétrer dans le bourg. Nous avions à peine fait une vingtaine de mètres sur la voie ainsi nettoyée, que des colonnes de fumée s'élevèrent du village; une petite pluie de flèches fut dirigée contre nous, mais sans atteindre personne. Nos tirailleurs ripostent. On se hâte d'enlever toutes les pointes, nous avan-

çons rapidement et arrivons au bourg en même temps que les éclaireurs. La caravane se lance au pas de charge, et traverse le bourg incendié, pendant que la fusillade continue très vive, s'arrête à une sorte de faubourg situé à l'extrémité orientale, auquel on n'avait pas encore mis le feu.

Près de la rivière, la lutte fut plus meurtrière. La seule décharge de nos carabines aurait suffi pour terrifier l'ennemi,



Marche à travers la forêt.

car les sauvages sont en général très impressionnables au bruit; par malheur, il fut cette fois aussi fatal qu'alarmant, et plusieurs indigènes, je le crains, payèrent de leur vie leurs folles provocations. C'est aux Yambouya que j'en fais remonter le blâme; ils devaient avoir conté à leurs voisins des bourdes extraordinaires pour que ceux-ci eussent ainsi tenté d'arrêter une force de 400 carabines.

Il était près de neuf heures du soir quand l'arrière-garde entra enfin dans le camp. Toute la nuit, les sauvages eurent recours à leur tactique habituelle, cherchant à nous inquiéter par toutes sortes de moyens. Tantôt ils lançaient en l'air des flèches et des zagaies empoisonnées qui retombaient verticalement en deçà de notre palissade; tantôt nous entendions des cris soudains, des huées, des rugissements, des menaces; d'autres fois

le son du cor éclatait bruyamment de différents côtés, comm
s'ils allaient procéder à une attaque générale. Des étranger
ignorant les façons des satyres sylvains auraient pu croir
que le soleil levant éclairerait notre ruine complète. Pendan
mes précédents voyages, j'avais fait connaissance avec quelques-uns de ces stratagèmes, mais ces païens m'en apprenaient de nouveaux. Le camp fut entouré de sentinelles qui reçuren l'ordre de garder un silence absolu et de tenir l'œil ouvert.

Au matin, nous apprîmes qu'un de nos hommes l'avai échappé belle. Une lance avait traversé sa couverture et sa natte des deux côtés sans le toucher et s'était enfoncée en terre en le clouant à sa couche. Deux autres avaient été légèremen blessés de flèches.

Un sentier que nous avons cherché pendant une dizaine de minutes nous mène, à travers une large clairière de 200 hectares pour le moins, et plantée de manioc, au petit village de Bahounga, situé à 7 kilomètres sud-est de Yankondé, et nous pûmes enfin prendre un peu de repos. Je ne voulais pas fatiguer mes hommes; ils n'étaient pas encore faits à la marche; après ce long voyage par eau, je préférais les accoutumer peu à peu et d'étape en étape, en vue de la longue tâche que nous avions à accomplir.

Le 30, nous tombons sur un sentier qui relie une série de quatorze villages séparés, mais tous sur la même ligne. Tous sont entourés de manioc en luxuriantes cultures; pourtant il était facile d'observer les traces d'un désastre récent. Les cases sont de forme conique, type éteignoir ou plutôt clocher pointu et quadrangulaire. Des pieux brûlés, les ruines d'habitations et, çà et là, des marques sur les arbres témoignaient, à n'en pas douter, qu'Arabes et Manyouema y avaient passé — peut-être le frère de Tippou-Tib.

Le jour suivant, nous traversions d'autres hameaux à peu près semblables et communiquant entre eux par une route très bien tracée. Des lambeaux de la forêt primitive les séparent. Le long du sentier, on voyait des fosses servant à prendre les gros animaux, des pièges pour le menu gibier, lapins, écureuils, petits singes, rats. Partout aux environs de chaque village, les dangereux « attelets » dont j'ai parlé exigeaient les plus grandes précautions de tous autres que les Européens chaussés de grandes bottes. Encore ne devions-nous pas trop

nous y fier, car souvent, placée obliquement, la pointe peut pénétrer le cuir le plus épais et vous enfoncer dans le pied ses terribles échardes, accident assez grave pour qu'on veille à s'en garantir.

Nous devions faire connaissance, ce jour-là, avec un autre sérieux inconvénient des voyages en forêt. Tous les 50 mètres, quelque gros arbre était couché sur la route; son diamètre nous montant à hauteur d'épaule, nous avions beaucoup de peine à hisser les ânes par-dessus, et nombre de nos hommes goûtaient peu ce nouvel exercice qui, répété de vingt à cinquante fois, finissait par exciter les murmures de gens peu habitués aux marches dans la forêt.

A 3 heures de l'après-midi, nous campions près d'étangs couverts de nénuphars, loin des villages, car, cette fois, trois hommes avaient été blessés par les susdites chausse-trapes.

Le lendemain matin, trois heures avant l'aube, le camp fut réveillé par des hurlements sinistres; les cors retentissaient au loin sous les bois. Peu à peu le bruit cessa, et on entendit les voix de deux hommes parlant si distinctement et si clairement que plusieurs essayèrent, comme moi, de percer l'intense obscurité pour voir le nocturne orateur et celui qui fidèlement se faisait son écho.

Le premier disait : Étrangers, où allez-vous?

Et le confident de tragédie répondait : Où allez-vous?

L'orateur : Ce pays refuse de vous accueillir.

Le confident : Refuse de vous accueillir.

L'orateur : Tous seront contre vous.

Le confident : Contre vous.

L'orateur : Et vous serez tous mis à mort.

Le confident : Mis à mort.

L'orateur : Ah-ah-ah-ah-aah!

Le confident : Ah-ah-aaah!

L'orateur : Ooh-ooh-ooh-ooh-ooooh!

Le confident : Ooh-ooh-ooooooh!

La scène était si drôle et si réussie, qu'un immense éclat de rire s'éleva soudain, tellement unanime, que les deux interlocuteurs, effarouchés, rentrèrent dans le silence de la nuit.

Très peu rassuré par la découverte que le sentier conduisant aux étangs n'avait pas été tracé par le pied de l'homme, mais par celui des éléphants; très inquiet de savoir nos gens dépour-

vus de vivres pour le lendemain, j'envoyai, le 2 juillet à la première aube, 200 pionniers pour chercher du manioc aux villages où nous avions passé l'avant-veille. La façon dont ils s'en acquittèrent me permit d'apprécier leur peu d'intelligence; je prévis dès lors que des 389 hommes qui m'accompagnaient, la moitié peut-être ne reverrait pas l'Afrique orientale. Ils sont maintenant dans la plénitude de leur vitalité; ils ont des armes perfectionnées, un équipement neuf, chacun possède 10 cartouches. Avec un peu de prudence et de soin de leur personne, tous ou presque tous pourraient certes arriver au terme sains et saufs; mais ils sont si frustes, si stupides et déraisonnables qu'ils ne prennent pas le moindre souci des ordres ou instructions, à moins d'être surveillés de très près; et, pour cette surveillance, il me faudrait une centaine d'officiers anglais aussi intelligents et dévoués que mes quatre compagnons. Ils vont sottement, de ci, de là, exposant leur vie pour des bagatelles, et si quelque effroyable calamité ne les vient corriger, je ne pourrai jamais leur faire comprendre la folie de leur conduite.

Une troupe d'éclaireurs envoyée le long du sentier pour en découvrir l'orientation générale revint en même temps que les fourrageurs, ramenant six indigènes qu'ils avaient pris dans la forêt, tendant des pièges au gibier : ils appartenaient à la tribu des Babali; leur teint était chocolat clair.

Comme nous essayions de tirer d'eux quelques renseignements sur la région où conduisait le sentier : « Nous n'avons qu'un cœur, dirent-ils, n'en ayez pas deux! » Ce qui signifiait : Ne nous parlez pas amicalement si vous avez l'intention de nous faire du mal. Et, de même que tous les indigènes, ils insistèrent fortement sur ce qu'ils ne mangeaient pas de chair humaine, à l'encontre des tribus Babanda, Babali, Baboukoua qui occupent les rives de l'Arouhouimi au-dessus de Yankondé.

Peu après cette entrevue, le docteur Parke, observant des abeilles qui bourdonnaient autour de lui, assurait à un autre officier qu'elles étaient absolument inoffensives. Au même instant une de ces mouches, se posant sur son cou, y plongea son aiguillon pour le punir de son assertion calomnieuse. Il me racontait l'histoire comme une bonne plaisanterie, quand une seconde abeille vint le piquer presque au même endroit,

et lui arracha un cri de douleur : « Par Jupiter, mais c'est qu'elles piquent, et de la bonne manière! » « Voyez! lui dis-je. Rien ne vaut l'expérience pour réveiller la raison. »

Après avoir distribué le manioc en recommandant d'en bouillir les racines dans trois eaux différentes, je donnai l'ordre de reprendre la marche à une heure de l'après-midi. A quatre heures, nous faisions halte.

Le lendemain nous quittions le sentier, nous dirigeant à l'aide de la boussole sous le dôme immense de la forêt et à travers la jungle. J'occupais dans la colonne le troisième rang après le guide, et je pouvais ainsi conduire la marche. Afin de maintenir une allure régulière, toute lente fut-elle, j'avais donné pour instruction aux sapeurs que chacun, en avançant, eût à trancher d'un coup vigoureux et rapide la liane ou le buisson qui lui faisait obstacle, et passât son chemin. Les deux chefs de caravane devaient se borner à marquer les arbres bien visiblement de 10 mètres en 10 mètres à peu près, en leur enlevant un grand morceau d'écorce et toujours à la même hauteur : comme l'arrière-garde ne devait pas nous suivre avant deux mois peut-être, j'insistai pour que ces flaches eussent au moins la largeur de la main.

C'était presque au pas d'une marche funèbre que nous entrions pour la première fois dans ces solitudes inviolées. En certains endroits, nous avancions à raison de 400 mètres à l'heure, en d'autres parties plus découvertes, c'est-à-dire dans les fourrés moins épais, nous faisions jusqu'à 1 500 mètres. De 6 h. 30 du matin à 4 heures de l'après-midi, soit pendant six ou sept heures — car il nous fallait une heure pour faire collation et prendre quelque repos, — nous fournissions une marche d'à peu près 9 kilomètres; tandis que, en d'autres régions et sur un sentier africain ordinaire, on peut faire de 22 à 29 kilomètres pendant le même temps. Aussi notre objectif devait être, autant que possible, de suivre les stations, non seulement pour y trouver des vivres, mais aussi pour utiliser les routes des indigènes. Nous verrons plus tard comme cela nous réussit.

A quatre heures de l'après-midi, nous marchions encore, ayant traversé tout le jour marais et marigots, criques et bancs de vase, bourbiers et fondrières, mares toutes vertes de limon et où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, soulevant une puanteur

horrible qui vous donnait des nausées; étangs étroits, couverts de lentilles d'eau, allongés comme des ruisseaux. Nous avions à peine franchi ces parages pestilentiels que la forêt s'assombrit subitement au point que je distinguais avec peine les chiffres de ma boussole. Le murmure lointain du vent dans les ramures se changea en un sourd grondement qui, se rapprochant toujours, et de plus en plus violent, finit par éclater en ouragan furieux, tordant, brisant les branches et secouant les énormes troncs. Ne voulant pas rester dans le marécage, nous nous hâtions d'avancer, en dépit de l'obscurité croissante, mais, la pluie commençant à tomber, il fallut faire halte, dresser vivement les tentes sur la brousse épineuse, tandis qu'à coups de hache et de cognée on déblayait le terrain pour établir la campée. La pluie froide tombait lourdement, et chaque goutte s'étendait aussi large qu'une pièce de cinq francs sur les vêtements en coton de nos hommes. Ils frissonnaient, claquaient des dents. Le tonnerre rugissait, les éclairs dardaient leur lueur d'incendie au milieu des ténèbres. Il était neuf heures du soir avant que la caravane tout entière fût entrée dans le bivouac, mais on ne put faire de feu à cause des averses; nous étions blottis les uns contre les autres, accroupis au froid, à l'humidité, recevant les éclaboussures de cette terrible averse, respirant les vapeurs malsaines qui s'élevaient du sol. A trois heures, on put enfin allumer des feux par vingtaines, et nos gens, bientôt ranimés par la chaleur, s'installèrent joyeusement autour des flambantes pyramides pour griller les amères racines du manioc et mettre fin au jeûne prolongé.

Le 4, nous nous dirigions au nord-est; au bout d'une heure de marche, nous entendons, dans le lointain, les indigènes chanter en chœur. Les éclaireurs vont aux nouvelles, puis une fusillade éclate; le bruit semble se rapprocher. Je réunis promptement les hommes de la 1re compagnie; ils mettent leurs ballots en tas et se déploient en tirailleurs. Des messagers accourent dire qu'en gagnant le bord de la rivière, nos gens ont vu avancer vers eux une grande pirogue dont l'équipage debout, l'arc bandé, leur avait lancé une volée de flèches, auxquelles ils avaient riposté. On se remit en route, et, à 8 heures du matin, nous étions, près de l'Arouhouimi, à temps pour apercevoir une ligne de canots qui disparaissait



L'orage dans la forêt.

derrière une courbe de la rive opposée. Ils oubliaient une petite pirogue attachée à la berge et où se trouvait une chèvre.

La rivière était calme et libre de rapides : désireux d'épargner quelque fatigue à mes gens, je fis apporter sur la rive les diverses pièces composant notre embarcation d'acier; M. Jephson et sa compagnie, auxquels elle était spécialement confiée, se mirent en devoir de les assujettir. Au bout d'une heure, l'*Avance* fut mise à flot. En plus de son équipage, elle transportait 10 malades et 50 charges. Démontée, elle nous prenait 44 pagazi. Donc c'étaient maintenant 94 engagés que nous pouvions employer à soulager les autres, et même 98, car il aurait fallu porter le lieutenant Stairs, encore très souffrant. M. Jephson et ses « mariniers » traversèrent la rivière et ramenèrent la chèvre.

L'*Avance* allait remonter l'Arouhouimi, et, par conséquent, la colonne de marche devait suivre étroitement la rive pour protéger le bateau et réduire la besogne. Le manque de nourriture régulière et variée, les faibles qualités nutritives de celle que nous nous procurions avec tant de peine, la nécessité où nous étions d'avancer rapidement, en dépit de tous les obstacles, auraient pour résultat certain de diminuer les forces, même des plus robustes. Il fallait donc à tout prix éviter les fatigues inutiles et chercher tous les moyens de faciliter la tâche.

Le 5, continuant à naviguer de conserve, nous fîmes 10 kilomètres et demi. La rivière coulant dans un lit large de 500 à 600 mètres, les berges en étaient un peu plus découvertes que l'intérieur, quoiqu'il nous fallût parfois, pour traverser quelque jungle impénétrable, ouvrir un tunnel au milieu des lianes et les branchages enchevêtrés, des bambous et des roselières. A 2 h. 30, nous atteignîmes l'essart de Boukanda. Aucun routin ne nous y avait conduits; nous débouchions tout simplement de la brousse dans une jeune forêt où les indigènes avaient pratiqué une éclaircie. Les cases étaient situées tout au milieu, près de la rivière : d'où je conclus que, privés de sentiers et ne connaissant pas encore la locomotion aérienne, les indigènes n'ont de communications que par eau.

C'est avec raison que nous étions heureux de trouver ce village; depuis le 2, la caravane n'avait d'autre nourriture que

les racines de manioc enlevées ce jour-là dans les plantations voisines. Quelques heures de plus, et nous aurions été fort mal en point.

La baleinière n'arriva pas avant le soir. Elle avait été retardée par des rapides et par sa rencontre avec une flottille de onze canots; leurs maîtres, naturellement, n'avaient pas été les plus forts; ils avaient pris la fuite, abandonnant plusieurs pirogues, que M. Jephson eut le soin d'amarrer à une île voisine; l'une d'entre elles, nous dit-il, creusée dans un énorme tronc, avait à peu près la même contenance que notre bateau d'acier. Pourquoi ne pas faire comme les indigènes et utiliser la rivière pour transporter le plus possible d'hommes et de matériel? Et des vivres aussi, car cette difficulté de charroyer les provisions nous avait exposés la veille à souffrir de la faim, étrangers que nous sommes dans une terre étrange, et cherchant notre route au milieu des ténèbres! Donc Jephson s'en retourne avec deux escouades de mariniers, dont l'une amènera la pirogue.

Inutile de dire que les habitants avaient quitté Boukanda longtemps avant notre arrivée; leurs huttes coniques étaient à notre disposition et aussi leurs champs de manioc. Ceci ne ressemblait en rien à ce que j'avais observé précédemment en Afrique : les femmes se sauvaient, il est vrai, sous la protection de quelques hommes, mais les guerriers restaient, armés de la lance et du bouclier, qui sont l'insigne de la propriété. Ici, les poules mêmes avaient pris la fuite. La région n'était évidemment pas favorable à l'étude de l'ethnologie.

Le 6, à midi, la caravane, bien munie de vivres, reprenait la file au sortir de Boukanda, et, deux heures plus tard, s'affairait à établir le campement. La première moitié du jour s'était passée à nettoyer et à réparer les carabines, la gâchette de plusieurs étant déjà brisée.

Nous avons déjà une certaine expérience de la grande forêt. Nous savons que dans les matinées humides et brumeuses les hommes sont transis, mornes par conséquent; il faut quelque courage moral pour lever le camp, braver le froid, l'humidité et les brouillards, le sol fangeux, la vase, les criques où l'eau gagne la ceinture, et surmonter la dépression qu'amènent cette obscurité crépusculaire, l'absence de lumière et de chaleur, la disparition presque continue du soleil. D'épais nuages cachent toujours le ciel; la rivière est d'un gris terne et triste. La tem-

pérature descend à 22 degrés ou même à 20 degrés centigrades, et si nous en jugions par le désarroi général, nous pourrions la croire de 10 degrés plus bas.

Les immondices de ces petits villages sont considérables et amoncelées au bord de la rivière. Elles se composent d'ordures, de balayures des rues et des huttes, d'épluchures de manioc et parfois de plantains, de coquilles d'huîtres en tas. Si je n'avais tant d'autres sujets à traiter, il me plairait d'écrire un chapitre sur ces composts, et aussi sur les mœurs et les coutumes des indigènes, car de même qu'Owen a, d'après quelques os, dessiné un mammouth des âges primitifs, je pourrais raconter l'histoire d'une tribu par l'examen de ces débris de leur cuisine. Les représentants de nombreuses familles d'insectes se délectaient au milieu de l'amas puant. Des colonnes de fourmis allaient et venaient avec une régularité stratégique qu'auraient pu leur envier les aborigènes; les mouches bourdonnaient par myriades ; d'innombrables papillons dont la vue eût ravi l'âme de Jameson, voletaient les uns autour des autres, réjouissant l'œil de leurs merveilleuses couleurs; une nuée de phalènes tourbillonnaient au-dessus.

Le 7, la colonne arrive au village des Bakouti après sept heures d'une marche lente et au prix du travail incessant des pionniers. J'avais pris place dans l'embarcation ; de chaque côté, les berges dominent l'eau de 2 mètres et plus; on voit partout des traces d'occupation antérieure, faciles à reconnaître malgré l'exubérance de la jeune forêt qui a remplacé villages et cultures. La guerre ou les épidémies ont dû en chasser les habitants depuis une vingtaine d'années. J'estime qu'on ne trouve guère d'herbe dans la région : jusqu'à présent, en fait de grands herbivores, nous avons rencontré en tout un seul crocodile et un hippopotame.

Les rameurs remontent avec si peu de peine le courant de l'Arouhouimi, qu'en entendant sur la berge les bûcherons cognant et se démenant dans la forêt pour faire avancer pas à pas notre caravane, je regrette plus que jamais mes 15 baleinières. Que de fatigues, de tourments nous eussent été épargnés !

Le 9, après une nouvelle marche de sept heures et le même éreintant labeur, nous gagnons les villages des Bakoka. Nos gens paraissent déjà surmenés et vieillis. Plusieurs d'entre eux ont eu les pieds entamés par ces affreuses brochettes; les

ulcères commencent à se montrer, virulents, très douloureux; d'autres se plaignent de symptômes étranges dans les membres. Stairs se remet lentement.

Nous traversons un très grand nombre de champs abandonnés. L'expédition aurait pu s'y nourrir, des semaines durant, du manioc qu'aucun maître ne réclame. Ces émigrations sont la suite évidente de luttes intestines. Les villages bakoka sont défendus par des estacades aux poternes très basses.

Le lendemain, nous passons devant quatre villages, tous fortement palissadés, et, le 10, la caravane arrive aux rapides de Gouengouéré. Sept grands bourgs s'échelonnent le long des sauts, et s'étendent encore en amont et en aval. Toute la population avait fui dans l'intérieur des terres, sur la rive opposée ou dans les îles, emportant ses richesses à l'exception de la vaisselle commune, des tabourets, des bancs, de leurs sièges à dossier, et autres objets d'importance secondaire. Les estacades et les huttes étaient en bon état. L'un de ces bourgs se compose de 210 huttes coniques et de deux halles carrées où se tiennent les assemblées publiques et où sont installés les forgerons. Il est perché sur un promontoire qui commande la rivière d'une vingtaine de mètres; la vue y est splendide de ce large cours d'eau, dont la teinte, d'un gris argent foncé, est rehaussée par la verdure intense des hautes futaies qui en couvrent les bords.

Le lieutenant Stairs est presque guéri de sa fièvre bilieuse. Les autres camarades jouissent d'une excellente santé, malgré notre régime de feuilles de manioc et de plantes potagères plus ou moins sauvages, hachées et pétries en gâteaux. Mais, aujourd'hui, le docteur nous a régalés d'un plat de ces tisserins qui nichent par milliers sur les grands arbres du village.

Le 11, on ne fit qu'un kilomètre et demi, pour permettre à l'équipage de haler les deux embarcations jusqu'au sommet des rapides et laisser reposer la colonne de marche. Le lendemain, nous fournissions une traite de 11 kilomètres; la rivière tournait à l'est, direction que j'avais tout intérêt à suivre, et nous passâmes sans accident plusieurs rayols. En nous éloignant de Gouengouéré, nous vîmes les indigènes se pressant de réintégrer leur domicile. Ce mode de procéder me convenait de tous points : nous ne perdions pas de temps en palabres et contestations inutiles; du côté des natifs, les inquiétudes



Notre flottille remontant l'Arouhouimi.

n'avaient duré qu'un jour. Et si toutes les caravanes traversant leur pays s'étaient montrées pacifiques comme la mienne, il est probable que, la curiosité naturelle aidant, les sauvages, au lieu de fuir, se fussent empressés de faire connaissance avec les étrangers.

Nos gens avaient trouvé dans les champs de quoi se restaurer à fond. Le terrain consacré à la culture est considérable. Les bananiers des sages plantés le long des palissades sont fort beaux; partout, près des villages, des jardinets où croissent des herbes potagères. Nos hommes apportèrent au camp du tabac à fumer, des courges pour le dessert et un peu de maïs. Mais la viande, hélas! brillait toujours par son absence.

Peu d'oiseaux aquatiques, seulement des plongeurs, des aigles et des martins-pêcheurs. Quelque part à distance on entendait criailler un couple d'ibis. Des bandes de perroquets sifflaient et jabotaient à l'envi comme s'ils eussent voulu arracher l'impénétrable forêt au lourd silence qui l'enveloppe; des *Whip poor Will*[1], l'oiseau soleil[2] et les tisserins les accompagnaient de leurs accords; les insectes, les mouches, les papillons étaient innombrables.

Le 12, on se mit en route à 6 h. 30 du matin, la caravane précédant comme d'habitude le bateau et sa conserve. Quoique avançant très lentement, et à raison de 3 kilomètres à l'heure, nous eûmes bientôt dépassé la colonne de marche. A dix heures du matin, nous faisions la rencontre d'un jeune indigène qui descendait la rivière sur un débris de pirogue. Il sauta légèrement sur notre bateau et se mit à pagayer d'une façon très convenable. Il nous dit avoir quinze ans et s'appeler Bakoula. Une heure plus tard nous enfilions, par son extrémité inférieure, une courbe allongée de la rivière; les berges se couvrent de nombreux villages; le jeune guide, tombé on ne sait d'où, les nommait en passant : Bandangui, où nous fîmes halte pour goûter, et d'où nous repartîmes à deux heures de l'après-midi; Ndoumba; puis une longue suite de hameaux où habitent les Banalya. Toutes les cases étaient désertes.

Les rameurs ne mirent qu'une heure pour nous conduire à

1. Une variété de tette-chèvres, dont le cri rappelle exactement la phrase anglaise : « Fouette le pauvre Will! »
2. *Ardea helios*.

l'autre bout de la courbe. Nous débarquâmes au nombre de quarante, et cependant nous nous sentions perdus dans le bourg immense et silencieux. J'en avais compté 13 en tout, dont l'un se compose de 180 huttes; mettons 1300 sur le pourtour du méandre, cela faisait, à seulement quatre personnes par feu, une population totale de 5200 habitants.

L'avant-garde de nos marcheurs arrivait à 5 h. 30; immédiatement après éclata une violente tempête, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables, comme on peut les attendre d'une atmosphère tellement saturée de vapeurs, que le soleil reste toujours caché derrière une brume grisâtre. En haut, tout autour, sur la forêt, sur les villages, sur la rivière, la foudre, de ses dards de flamme, déchirait rageusement les nuages épais, lents et lourds, qui depuis si longtemps pesaient sur nos têtes et s'écoulaient maintenant en coups d'eau. Rien que l'excessive énergie de cette électricité concentrée ne pouvait nettoyer l'atmosphère, et permettre aux habitants de voir la couleur du ciel et de sentir la bienfaisante influence du soleil. Quatre heures durant, nous fûmes les spectateurs de cette tourmente effroyable, mais nous étions en sûreté dans les cases des Banalya, et sans inquiétude sur le sort de la caravane : à l'autre pointe du croissant nos gens occupaient Bandangui; de minute en minute, ils tiraient pour nous avertir de leur bonne fortune; nous autres, moins prodigues, nous leur répondions par les *tontaine ton ton* de nos olifants.

Une aussi nombreuse population possède nécessairement ses champs de manioc, ses plantations des deux espèces de bananiers, de maïs, de canne à sucre, ses jardins potagers, et je donnai l'ordre d'y camper jusqu'au 15; du reste, la lourde pluie avait détrempé le sol.

A neuf heures, la voix de Nelson demandant « Côtelette et Café » m'apprenait que l'arrière-garde avait rallié! Pour côtelettes, nous avions, ce soir-là, des gâteaux de cassave, une ou deux bananes grillées et un plat d'herbes potagères, puis le thé ou le café. Impossible de se procurer chèvres ou poules, gibier à poil ou à plume. Nous n'avions encore aperçu que deux crocodiles et un hippopotame, mais ni éléphants, buffles ou antilopes, ni même de sangliers, quoique leurs fumées fussent nombreuses. Comment en pouvait-il

ment avec le tapage que faisaient les pionniers, leurs appels, leurs cris, les coups de hache, le froissement des feuilles, le craquement des branches, le fracas des arbres abattus, et les mille voix d'une caravane en marche : causeries, commérages, récits, rires, disputes, plaintes et exclamations? On n'avançait dans la brousse qu'en sabrant, à l'aide de coutelas, de serpettes ou de cognées, les lianes enchevêtrées et les obstructions de toute sorte, et quand même les hommes fussent restés muets, le bruit produit par ces engins de destruction eût suffi pour effrayer les animaux; du reste, à quelques pas de nous derrière le hallier, nous n'eussions pu les apercevoir à travers les masses impénétrables de la verdure.

Je profite de mes loisirs pour visiter un petit archipel près de Bandangui. Sur l'une des îles se trouvent des écailles d'huîtres en tas immenses, dont l'un mesure 18 mètres de long, 3 de large et 1 de haut. On peut se représenter les festins auxquels les indigènes avaient dû prendre part dans leurs antiques pique-niques, et le temps écoulé depuis qu'avait été ouvert le premier de ces bivalves. A mon retour je remarquai, sous un éboulis au centre de la courbe, une strate de ces coquilles recouverte d'un mètre d'alluvion.

Le jeune Bakoula m'apprit beaucoup de choses : à l'intérieur des terres, au nord, vivent les Babourou, très différents des autres tribus; en amont de la rivière, à un mois de marche, demeurent des nains, hauts de 60 centimètres, disait-il, et portant longue barbe; il était allé une fois jusqu'à Panga, où la rivière tombe d'une hauteur qu'atteindrait à peine l'arbre le plus élevé; les tribus de la rive gauche donnent le nom de Loui à l'Arouhouimi, tandis que les Babourou de la rive droite le connaissent sous celui de Louhali, etc., etc. Bakoula était un garçon excessivement rusé, un cannibale pur sang, qui aurait trouvé délicieux un plat de chair humaine. Il jouait parfaitement son rôle et, par un « mimétisme » instinctif, avait su parfaitement s'adapter au milieu où il se trouvait pour l'heure; si tous les indigènes avaient su pratiquer la politique de cet enfant, notre voyage dans leur pays eût été autrement facile et attrayant. Certes je les crois tous aussi habiles et rusés que Bakoula, mais ils n'ont pas le même courage.

De la capitale du chef Bambi, de la tribu des Banalya, nous

nous dirigeons le 15, par terre et par eau, vers les villages des Boungangeta. La matinée était brumeuse et mélancolique, les nuages bas et lourds. Je regardais la sombre rivière couler silencieusement entre les hautes frondaisons qui lui faisaient un rempart infranchissable; je me disais que cette région semble attendre dans le recueillement le clairon de la civilisation, qui l'appellera à faire à son tour œuvre virile comme les autres peuples de la terre. Je comparais son attitude expectante au calme absolu qui précède le point du jour, quand la nature entière est endormie, que le temps ne semble pas compter, que les passions tumultueuses paraissent éteintes, que le silence est si profond qu'on croit entendre le battement du cœur, et que les plus intimes pensées semblent être prononcées trop haut. Lorsque la jeune aube s'éveille grise et blanche à l'orient, il passe dans l'air comme une haleine de la vie invisible, tout renaît à la lumière, se réveille, chante, respire et la nature entière sort de sa torpeur. Mais ici rien ne bouge; la forêt reste dans son assoupissement, et la rivière coule toujours la même. Comme la Belle au Bois dormant, la nature africaine, malgré son long sommeil, ne marque pas son âge; quoique vieille, incroyablement vieille, c'est toujours la vierge qui repose.

On ne saurait se faire l'idée des immenses étendues que cette fertile région pourrait livrer à la culture. Les bords de la rivière sont populeux, il est vrai; mais le travail n'en a pas pris possession. Quelques petits essarts autour des stations, quelques champs de manioc, quelque clairière plus ou moins vaste qui s'ouvre en forme de cratère dans la grande sylve, au milieu les méchantes cases où s'entassent les sauvages, et c'est tout.

Je n'avais guère, sur le bateau, d'autre distraction que d'esquisser le cours supérieur de l'Arouhouimi, cours inconnu jusqu'à ce jour et sur lequel il m'était impossible de me procurer des renseignements, les aborigènes se sauvant à notre approche comme des rats courant à leur trou. Jusqu'où m'était-il permis de dévier de la route indiquée? Par la rivière, on pouvait transporter les malades et les faibles et soulager les bien-portants; on pouvait transporter les bagages et les vivres qui abondent sur les bords, mais ces avantages compenseraient-ils le grand détour qu'impliquait cette longue courbe? En for-

nant de nombreux méandres, elle remonte vers le nord à 70 ou 90 kilomètres de notre voie. C'est beaucoup; mais en considérant le chiffre des malades et l'épuisement général, je pensai qu'après tout, quand même elle atteindrait le deuxième degré de latitude nord, il vaudrait infiniment mieux la suivre que de nous replonger dans la forêt.

La température pendant les matinées brumeuses était de 24° C., de 25 à la surface de l'eau. Quel bonheur de respirer l'air pur de la rivière après l'atmosphère étouffée et viciée de nos campements en forêt!

Le 16, notre flottille, composée de l'*Avance*, de la grande pirogue et de 4 canots glanés en route, emmène 74 hommes et 120 charges. La moitié de nos pagazi sont débarrassés de leurs fardeaux, comme ils l'étaient déjà des tranches du bateau d'acier, et, de deux jours l'un, ils n'ont rien à porter du tout. Nous passons devant l'embouchure d'un affluent très important et faisons halte à près de deux kilomètres plus loin.

La température s'élève à 34°,5; en conséquence, la pluie se déverse bientôt par torrents, précédée, comme d'habitude, par des coups de tonnerre et des éclairs. J'aimerais à savoir combien il est tombé de centimètres d'eau pendant ces dix-neuf heures d'averse continuelle! Peu d'entre nous ont dormi. Enfin, le 17, à une heure de l'après-midi, nos gens se mettent à tordre couvertures et vêtements pour les sécher, et l'entrain et la gaieté finissent par reparaître. La présence d'étrangers dans le voisinage a dû faire passer quelques mauvais moments aux aborigènes; s'ils avaient eu connaissance des richesses que nous possédions, ils auraient pu tirer bon parti de leurs chèvres et volailles.

A trois heures de l'après-midi, la colonne de marche campait en face de la station du bas Mariri. Non contents de leurs énormes tambours de bois qui répandaient l'alarme à 16 kilomètres, les naturels vociféraient de tous leurs poumons, si bien qu'à deux kilomètres nous les entendions crier. L'absence de tout autre bruit donnait à leurs voix une puissante portée.

Les Somali, excellents et utiles serviteurs dans un pays comme celui des Massaï ou dans le Soudan brûlé, ne valent rien dans les contrées humides. Cinq avaient refusé de rester à Yambouya, insistant pour m'accompagner. Depuis que nous avions pris la rivière, je les employais en qualité de bateliers, du

moins tant qu'ils furent capables de manier la gaffe ou l'aviron, mais leurs forces ne tardèrent pas à décliner, et ils ne furent plus que de simples passagers. Quand ils descendent à terre, et sans autre effort, les deux heures passées à remonter la rivière les ont tellement éreintés qu'ils sont incapables de se construire un abri contre la pluie et l'humidité. Ce sont de fieffés voleurs, et les Zanzibari ne veulent pas les laisser s'approcher de leurs huttes. Donc, il nous faut, tous les jours, veiller à ce qu'on leur fournisse une portion de vivres ; ils aimeraient mieux jeûner que se donner le mal de lever les bras pour cueillir les plantains au-dessus de leurs têtes.

Nous arrivions le 18 à 16 kilomètres en aval du Mariri supérieur ; les canots n'avaient mis que 4 heures 1/4 à franchir la distance, mais la colonne de marche ne parut pas le soir.

Le 19, nos mariniers passent 2 heures 1/2 à tailler une route jusqu'au-dessus des rapides du Mariri supérieur. Pour regagner le campement, il ne fallut que 45 minutes. Notre pas, pour remonter la rive en ouvrant une voie, étant à peu près le même que celui de la caravane, j'en conclus que nous pourrions avancer d'à peu près 10 kilomètres par jour à travers la forêt. De retour au bivouac, je fis reformer la colonne et la conduisis jusqu'au bout de notre sentier. Le bateau et les canots furent halés sans accident au-dessus des rapides : nos éclaireurs se procurèrent des vivres à un village à 3 kilomètres au-dessus du camp, et l'avant-garde l'occupa le lendemain.

Deux heures après, quelques naturels de Mariri s'approchèrent en canot, nous offrant des provisions. Bakoula nous servit d'interprète. Nous leur achetâmes une couple de poules et l'après-midi ils en apportèrent encore trois ; les premières transactions commerciales que nous eussions menées à bien sur l'Arouhouimi. Mariri est une station importante, riche en bananiers, à l'encontre du village où nous campions. Deux hommes, Charlie n° I et Moussa ben Djouma, ne rentrèrent pas le soir. Depuis notre départ de Yambouya, nous n'en avions pas perdu un seul.

Aucun accident grave ne nous était encore arrivé, mais, à dater de ce jour, la fortune parut nous fausser compagnie. Sous l'impression que ces deux hommes étaient tombés aux mains des indigènes, je prêchai mes gens à l'appel du matin, et leur fis un long sermon sur ce texte. Nous sûmes, treize mois

après, qu'ils avaient déserté et réussi à atteindre Yambouya; ils y débitèrent force récits extravagants de guerres et de désastres qui, reproduits par les officiers dans leurs lettres au Comité, causèrent de vives inquiétudes à nos amis d'Europe. Si j'avais cru qu'il fût possible à deux messagers de mener à bien cette contremarche, certes je me serais empressé d'envoyer au major Barttelot des nouvelles authentiques et la carte de la route qu'il devait suivre un mois plus tard, pensions-nous.

Notre première étape après les rapides du Mariri nous conduisit à la grande station de Moupé sud — plusieurs villages nichés dans de jolies plantations. — Leurs chefs avaient nom Mbadou, Alimba et Mangroudi.

Le 22, le chirurgien Parke, l'officier de service du jour, eut la mauvaise chance de s'éloigner de la rivière, et de prendre dans la forêt une fausse direction. Il finit par enfiler un sentier où l'on trouva une femme accompagnée d'une enfant aux grands yeux, à peau brune. Elle leur indiqua la route de l'eau et on lui rendit la liberté. Influencés par elle, les naturels de Moupé nord, sur la rive droite, consentirent à trafiquer et nous fournirent deux œufs et une douzaine de volailles.

En cet endroit, le lit de la rivière est formé d'une roche ininterrompue de grès fin et dur, couleur brique; aussi, bien que nombreux, les petits rapides ne nous présentèrent-ils que peu de difficultés. Les berges s'élèvent parfois à plus de 12 mètres au-dessus de l'eau, et l'on pouvait voir sur leur coupée la roche s'étager en strates horizontales, ressemblant parfois à des pierres de taille en éboulis.

Chez ces riverains le signe de paix paraît être de verser de l'eau à pleines mains sur la tête du visiteur. En approchant du camp, ils nous criaient de loin : « Ah! *Monomopote!* (fils de l'Océan), nous souffrons de la faim et n'avons pas de vivres, mais vous en trouverez en abondance en remontant la rivière. » A quoi nous répliquions : « Mais nous souffrons de la faim aussi, et ne pourrons aller plus loin si vous ne nous procurez à manger. » Là-dessus, ils nous lancèrent de beaux épis de maïs, des bananes et des cannes à sucre. Cette cérémonie servit de préliminaire à des transactions au cours desquelles ces innocents naturels se montrèrent aussi malins

et aussi voleurs que les plus fripons des Ouyyanzi du Congo. Ces indigènes se nomment Babé.

Nous troquions facilement, contre des cannes à sucre et du tabac, de vieilles boîtes à sardines et à cartouches, des conserves ayant contenu du lait ou des confitures; une poule se payait un mouchoir de coton. Ils nous montrèrent des chèvres, qu'ils se refusèrent ensuite à nous vendre; elles sont le monopole des chefs, paraît-il. En fait d'étoffes, les cotonnades d'un rouge éclatant excitaient seules leur envie. Nous vîmes quelques cauris entre leurs mains, et au fond d'un canot, un tronçon d'épée long de 22 centimètres, ayant appartenu à un officier d'infanterie. J'aurais aimé à savoir l'histoire de cette épée et la liste de ses possesseurs depuis qu'elle était sortie d'une manufacture de Birmingham. Sans doute, leurs voisins de l'intérieur ont été, de façon ou d'autre, en contact avec des Soudanais; mais notre ignorance du langage et la susceptibilité de nos nouveaux amis limitaient nos conversations à quelques mots de paix ou de trafic.


Coiffure des Babé, aigrette en soies.

Ces naturels ne diffèrent guère, par les mœurs et le costume, de ceux qui peuplent les régions du Congo supérieur. Leur coiffure est une carcasse d'osier tressé que décorent les plumes


Pagaie du haut Arouhouimi.

du perroquet rouge, ou bien un bonnet en peau de singe, au poil gris ou noir, dont la queue pend en arrière. Les ornements du cou, des bras, des chevilles sont en fer poli, rarement en cuivre, jamais en laiton. « *Senneneh* » est chez eux le salut de paix et d'amitié comme chez les Manyouema, les Ouregga et les Oussongora au-dessus de Stanley-falls. Ils ont d'élégants

avirons en forme de feuille allongée et sculptés finement.

Leur teint est plutôt couleur d'ocre que noir. Quand on les voit en troupe sur la rive opposée, la différence n'est pas grande entre la nuance rougeâtre du sol et celle de leur peau, due en partie à la poudre de campêche qui, mélangée avec de l'huile, sert à composer leur toilette; mais cette teinte claire provient aussi de ce qu'ils sont toujours à l'ombre. Bakoula, qui ne faisait jamais usage de cette poudre, avait cependant la peau moins foncée que la plupart de nos Zanzibari.

Le 24, l'avant-garde, sous les ordres de M. Jephson, fournit une marche superbe — 14 kilomètres — pendant laquelle elle traversa 17 cours d'eau et criques. Dans ces occasions-là, Jephson déployait une vigueur extraordinaire. Sous beaucoup de rapports, il était exactement ce que j'avais été en mes jeunes années, avant que l'âge et les fièvres par centaines m'eussent refroidi le sang. Il a ma taille, mon poids, ma conformation et mon tempérament. Il est ardent, plein de confiance en lui-même, dur au mal et tout simplement infatigable. Il entrera, sans hésiter, dans une mare boueuse, dans un bourbier infect, jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'au cou, tout entier, s'il le faut; sybarite, délicat et dédaigneux en terre civilisée, voyageur et travailleur en Afrique, il a besoin d'être contenu et guidé dans son propre intérêt. Ses camarades Stairs, Nelson et Parke lui ressemblent en plusieurs points. Stairs est le militaire actif et intelligent auquel suffisent un signe, un ordre bref, qui se rend maître d'un plan et l'exécute à la perfection. Nelson, un centurion de l'ancienne Rome, peut faire beaucoup, parce que le chef l'a ordonné; il ne s'attarde pas à demander le motif : il sait que son devoir est d'obéir, et sa force vitale, son énergie, sa résolution, son grand bon sens sont à mon service pour agir, souffrir ou mourir. Et Parke, noble et bon, patient et dévoué, si doux aux malades et en même temps si énergique! Il s'oublie pour les autres et répand la consolation autour de lui, au milieu de notre atmosphère de soucis et de souffrances. Jamais quatre plus vaillants compagnons ne mirent le pied sur le sol de l'Afrique. Jamais chef d'expédition n'eut autant de raisons que moi de bénir son heureuse étoile!

Ce jour-là, Jephson eut deux aventures. Libre, joyeux, tout aux impulsions de sa nature primesautière, il dirigeait les

pionniers, marchait d'un pas relevé à travers la jungle, sans crainte de se blesser ou de déchirer ses vêtements, quand tout à coup il disparut dans une fosse à éléphants, ainsi que pourrait le faire un de ces jeunes pachydermes, étourdi et folâtre, cherchant à se donner carrière, qui se fraye un passage dans la forêt, cassant, écrasant, broyant plantes, bambous et baliveaux, puis disparaît soudain de devant les yeux de sa prudente mère. Par bonheur, Jephson n'est pas maladroit : il fit si bien et on l'aida si vite qu'il s'en tira sans dommage. Ce ne fut qu'un incident, dont on s'amusait au camp et dont il riait volontiers.

Mais comme il se précipitait de nouveau en tête des éclaireurs pour tracer le sentier, il se trouva tout à coup en face d'un indigène de haute taille, la lance à la main. Le saisissement fut tel, que tous les deux restèrent sans parole ; mais avec l'ardeur belliqueuse d'un Berseker des anciens temps, notre ami se jeta sur le sauvage, qui, échappant à son étreinte, s'enfuit précipitamment comme de devant un lion, et se lança sur une pente raide qui descendait vers une crique, Jephson courant après lui. Le sol argileux était humide et glissant, et le vaillant capitaine de l'*Avance* s'étala de son long, la tête en bas, et poussé par une telle force d'impulsion qu'il fut ainsi porté jusqu'au bord du ruisseau. Quand il put se relever, ce fut pour voir le fils de la forêt aborder la rive opposée, et jeter des regards éperdus sur le « visage pâle » qui lui était apparu soudain au moment où il n'avait autre souci que de trouver du gibier dans ses pièges.

De temps immémorial, le lieu où nous fîmes halte a dû être un repaire favori des éléphants. Il est situé près d'un coude où la lutte de courants rapides produit un terrible remous. En amont s'étend la rivière calme, large, silencieuse ; en aval, plusieurs îles la partagent en un lacis de chenaux.

Le 25, le capitaine Nelson conduisait la caravane. J'avais retenu Jephson pour nous aider à pousser au delà de ce gour dangereux les longues et étroites pirogues chargées de nos richesses et pour surveiller les lourdauds qui faisaient partie de l'équipage. L'*Avance*, ouvrant la marche, alla mouiller plus haut que le tourbillon, puis ses mariniers lancèrent la cordelle de manille aux autres bateliers qui, tirant dessus, amenèrent les canots en eau tranquille. Nous faisons ensuite force

de rames pour remonter les courants tumultueux. A 11 heures du matin, l'*Avance* arrive, par le travers de l'avant-garde de la caravane qui nous attendait sur la berge du Rendi, large crique aux eaux noires et paresseuses, sortant comme à regret des sombres profondeurs de la forêt. A une heure, le portage étant terminé, la caravane reprit sa marche, pendant que nous nous préparions à de nouvelles luttes contre les rochers et les terribles vagues des rapides connus sous le nom de rapides des Guêpes depuis l'incident que je vais raconter.

Ces rapides se développent sur une étendue de plus de 5 kilomètres. Au-dessus sont situés des villages devenus fameux par la lutte tragique dont le récit sera donné plus tard, et où, pour le moment, nous espérions trouver abri et nourriture.

Tout alla bien pendant la première demi-heure. Le courant, rapide et dangereux, se brisait parfois en grandes vagues. Je tenais le gouvernail. A tribord, les rameurs nageaient ferme. A bâbord, nos mariniers saisissaient les branches surplombantes; deux hommes poussaient à l'aide de perches ; deux autres, debout sur le pont de l'avant, se tenaient prêts à embrasser, des crocs de leurs gaffes, les troncs des jeunes arbres devant lesquels nous passions. Nous avancions lentement, mais toujours engagés entre la berge et des îlots, dans une étroite branche du courant, obstrué par un vaste récif, reconnaissable aux nombreux écueils qui émergent des vagues en sommets d'un mètre carré; mais nous étions résolus à le franchir, persuadés qu'en cas de naufrage nous aurions moindre chance d'être noyés. Pleins d'ardeur, nous avions enfilé le dangereux chenal, les mains étaient tendues vers les branches qu'il serait possible de saisir; mais à peine en tenions-nous quelques-unes qu'une armée de guêpes furieuses fondit sur nous et nous enveloppa, nous piquant la figure, les bras, les mains, toutes les parties vulnérables. Fous de rage et de douleur, luttant vainement contre cette légion d'ennemies, assiégés par les roches, battus par les vagues déchaînées, entraînés vers les tourbillons, nous fîmes des pieds et des mains, « des ongles et des dents », si bien qu'en quelques minutes nous étions à plus de 100 mètres du terrible passage, et, amarrant aux arbres les embarcations, nous fîmes halte pour respirer, nous douloir et nous congratuler mutuellement, échanger nos

souvenirs et nos opinions sur les piqûres d'insectes divers, abeilles, frelons et guêpes.

Un malin, s'adressant à notre domestique allemand :

« Ne prétendiez-vous pas l'autre jour qu'il y a beaucoup de miel dans ces nids de papier brun? Que dites-vous du miel d'aujourd'hui? Il me semble un peu amer. » Et tout le monde de rire. La bonne humeur reprenait ses droits; on se remit au travail, et au bout d'une heure nous arrivions au village que la caravane venait d'occuper. L'équipage de canots qui nous suivait, ayant vu de loin la bataille engagée entre les guêpes et nous, traversa la rivière et remonta la rive droite. Les Somali et les Soudanais, se confiant à Allah, continuèrent leur route et furent horriblement piqués. Ils s'en consolaient en se raillant des Zanzibari, dont le chef était Ouledi, l'Ouledi du *Continent mystérieux*.

« Allons donc! dis-je à Ouledi, ce n'est pas brave ce que tu as fait aujourd'hui : fuir devant des guêpes!

— Oh! maître! répliqua-t-il, la bravoure n'a rien à voir là dedans. Les guêpes sont plus mauvaises que les hommes les plus cruels. »

La station indigène de la rive gauche s'appelle Bandeya; vis-à-vis habitent les Bouambouri. A une journée de marche au nord des Bouambouri vivent les Ababoua et les Mabodé, chez lesquels on ne retrouve pas les huttes en forme de clocher des tribus riveraines. Leurs maisons sont carrées, dit-on, avec des toits à pignon, des parois soigneusement plâtrées et des vérandas d'argile contre la façade.

Le 26, nous fîmes halte pour nous reposer et nous remettre de la fièvre causée par les piqûres; le patron du bateau en était fort malade. Le jour suivant, nous recevions la visite du chef des Bouambouri. Il nous apportait en présent un poulet qui n'avait pas un mois; nous le refusâmes sous prétexte que nous ne pouvions accepter un tel cadeau d'un homme qui se disait pauvre. Il avait pour collier un cordon d'herbes auquel pendaient deux petites défenses coupées à plat et polies, et pour coiffure une peau de singe à longs poils. On échangea des compliments d'amitié et de fraternité, et la caravane reprit sa marche. Le 28, nous campions en face de Moukoupi, station composée de huit villages indigènes.

Deux prisonniers — des hommes superbes — nous surpri-

rent fort en nous assurant qu'à l'est d'un lieu nommé Panga, où nous allions bientôt arriver, se trouvait une grande eau appelée « No-Ouma », qui avait plusieurs journées de marche de circuit; ; au centre on voyait une île tellement infestée de serpents que les naturels n'osaient la visiter; de ce lac s'échappait le Népoko, affluent du Nouellé, le nom que porte maintenant l'Arouhouimi. Je ne fus pas longtemps sans me rendre compte que cette histoire de lac n'était qu'une



Nid de guêpes cartonnières.

fable et que le Népoko se jette dans la grande rivière, sur sa rive droite ou occidentale.

Nous campons le 29 en face de May-Youi, série de villages entourés de bananiers et situés sur la rive droite. Les habitants ne se montrèrent pas trop farouches. On leur avait fait sans doute de bons rapports sur notre compte. Le trafic commença très agréablement. Nos gens avaient des cauris, des perles, du fil de laiton et nombre de bagatelles venant de loin. Mais quand la colonne arriva, les prix haussèrent quelque peu, la demande étant considérable. On nous avait prévenus que nous ne trouverions pas d'autre station avant Panga, neuf journées de marche par la forêt.

Le lendemain le marché se rouvrit; en prévision des achats, nous avions distribué à nos hommes leur ration de ces objets de pacotille qui sont ici la monnaie courante. Mais, pendant la nuit, leur prix avait singulièrement baissé. On ne donnait que trois épis de maïs contre une baguette de laiton longue de 70 centimètres, épaisse comme un fil télégraphique. A Bangala cette même baguette eût acheté pour cinq jours de vivres par homme. Ici, dans ce désert, quatre baguettes payaient à peine un méchant poulet. Ils n'acceptaient ni cauris ni perles. Nos hommes criaient la faim, mais, malgré la perspective d'une disette de neuf jours en amont, personne ne songeait à refranchir les rapides des Guêpes pour se procurer des vivres. Nous eûmes beau presser les indigènes, ils restèrent sourds. Alors les nôtres se mirent à troquer en secret leur cartouchière pour deux plantains. Une cartouche valait un épi de maïs, une boîte de fer-blanc en valait deux. Hachettes, serpes, coutelas ne manquèrent pas de suivre. Notre ruine était imminente. Je poussai dehors tous ces indigènes, je donnai l'ordre à un de nos géants zanzibari d'enlever de son canot un des principaux esclaves du chef Mougouyé et fis savoir aux naturels que si le marché ne se tenait pas honnêtement comme le premier jour, nous emmènerions le prisonnier, et passerions la rivière pour faire nous-mêmes notre part.

Ayant attendu inutilement une réponse tout l'après-midi, nous nous embarquons dès l'aube du 31 avec deux compagnies au complet, et faisons notre entrée à May-Youi, où des fourrageurs expédiés dans diverses directions nous apportèrent assez de provisions pour dix jours.

L'après-midi du 1er août, l'avant-garde campait vis-à-vis de Mambanga. Nos mariniers avaient éprouvé quelques accidents. D'imprudents Soudanais firent chavirer leur pirogue; un des timoniers zanzibari, désobéissant à mes ordres formels, avait poussé son canot contre la berge sous les énormes branches qui ombragent la rivière jusqu'à la distance de 15 mètres. Entraîné par le rapide courant, il butta contre un rameau submergé et son embarcation coula, entraînant la perte de plusieurs objets de prix, entre autres six carabines et des colliers de belles perles dont chacun valait cinq francs.

Nous eûmes, le 2 août, une mort à déplorer, la première depuis notre départ de Yambouya, 36 jours auparavant. Encore,

en pensant aux privations et aux fatigues excessives que nous avions endurées, étais-je étonné que la situation ne fût pas beaucoup plus inquiétante. Nous éprouvions tous un très grand besoin de repos, mais la caravane pressait sa marche, espérant trouver sur l'une ou l'autre rive quelque station pourvue de vivres en abondance, où nous pourrions faire une halte de quatre ou cinq jours.

Arrivés à un grand village qui semblait abandonné depuis six mois au moins, nous nous installions pour passer la nuit, quand mon attention fut attirée par des cris et un mouvement inusité. On venait de découvrir dans une hutte un cadavre dans un état de décomposition avancée; peu après on en trouvait un second, puis un troisième. En toute hâte nous fîmes nos paquets pour quitter promptement le Village des Morts, dans la crainte de contracter l'étrange maladie qui avait forcé les indigènes à déserter leurs demeures pestiférées.

Un de nos malheureux ânes n'ayant pu trouver sa subsistance dans cette région d'arbres et de jungle se coucha pour trépasser. Les autres souffraient aussi beaucoup du manque d'herbe, impossible à se procurer dans l'interminable forêt.

L'embouchure du Ngoula, affluent septentrional, qui de la rivière paraissait avoir 16 mètres de large, était précisément en face de notre camp du soir.

Le 3, on apercevait à l'horizon deux collines, l'une à l'est-sud-est et l'autre au sud-est par est-demi-est. Nous fîmes halte à la pointe inférieure d'une courbe à l'intérieur de laquelle se trouvent deux îles. Dans l'une, joie sans pareille, nous découvrîmes deux chèvres, et, bien avant le soir, on les avait sacrifiées, l'une pour les officiers, l'autre pour donner du bouillon aux malades. Une centaine de ces animaux eût sauvé bien des vies qui déjà s'éteignaient peu à peu.

Le 4, nous arrivions aux chutes de Panga ou Népanga, dont nous avions tant entendu parler par Bakoula, le jeune indigène.

Ces chutes mesurent 10 mètres de haut et paraissent en avoir le double, à cause de la pente très déclive que les eaux descendent en amont. La cataracte s'étend sur un kilomètre et demi, le premier obstacle vraiment sérieux que notre flottille eût encore rencontré; elle se précipite sur des rochers de gneiss par quatre torrents séparés, dont le plus puissant a

60 mètres de large. Ces chutes sont la protection naturelle des aborigènes qui habitent une grande île appelée Népanga, longue de 1650 mètres et large de 300, et située à 600 mètres en aval. Elle renferme 5 villages et quelque 250 huttes du type conique. Ces natifs ont d'autres stations à l'intérieur des terres, au nord et au sud. Ils vivent presque exclusivement de bananes, quoiqu'ils aient aussi des champs de manioc.

Un infortuné Zanzibari qui s'était juré sans doute de con-



Ile près des chutes de Panga.

tribuer grandement à notre ruine, chavira son canot en approchant de Népanga, nous faisant perdre ainsi deux caisses de munitions Maxim, cinq caisses de cauris, trois de blanc de céruse, une de perles, une de fil de cuivre fin, des cartouchières et sept carabines.

Tout est sauvage dans cette région : un hippopotame solitaire ne nous eut pas plus tôt aperçus qu'il se mit à nous pourchasser et faillit nous atteindre. En revanche, il reçut une blessure probablement mortelle. Les poules s'envolaient dans toutes les directions et finirent par trouver un abri dans la

jungle. Les chèvres aussi se montrèrent très farouches. Pourtant nous en prîmes douze, ce qui me rendit l'espoir de sauver quelques malades. Les filets et nasses des indigènes nous fournirent un peu de poisson.

Pendant trois jours les fourrageurs battirent les îles et les stations des deux rives et nous apportèrent 110 kilogrammes de maïs, 18 chèvres, autant de volailles et quelques régimes de bananes. Qu'était-ce pour nos 383 hommes! ils avaient fouillé nombre de villages, mais les naturels eux-mêmes ne



Chutes de Panga.

paraissaient guère pourvus. On les disait en guerre avec une autre tribu, celle des Engoueddé. Au lieu de se livrer à la culture, ils mangent des champignons, racines, herbes, poissons, limaces, chenilles et tiges de bananes, variant ce régime singulier par quelque repas de chair humaine, quand un ennemi tombe sous leur lance. Rien ne nous engageait à séjourner plus longtemps dans une pareille région; en conséquence, on s'occupa, sur l'heure, du portage des bateaux. A cet effet, la compagnie de Stairs fut chargée de tracer la voie et de l'améliorer en posant des rondins en travers de la route; les compagnies n° 3 et n° 4 halèrent les canots; la compagnie n° 1 transporta l'*Avance* sans la démonter, réglant le pas aux sons d'une musique sauvage accompagnée de chants, et, le 6 au soir, après une journée de fatigue, nous campions en amont des grandes chutes de Panga.

CHAPITRE VIII

DES CHUTES DE PANGA AU CAMPEMENT D'OUGARROUOUÉ

(Du 7 août au 19 septembre 1887.)

Autre accident aux rapides. — Le village d'Outiri. — Établissement d'Avissibba. — Enquête sur un meurtre à Avissibba. — Surpris par les natifs. — Le lieutenant Stairs est blessé. — Poursuite de l'ennemi. — Les flèches empoisonnées. — Imprudence des Zanzibari. — La caravane Jephson n'arrive pas. — Nos blessés. — Pluie continuelle. — Mort de Khalfan, Saadi et autres. — Arrivée de la caravane. — Les rapides du Mabengou. — Revue de l'effectif. — Le Népoko. — Remarques de Binza. — Nos approvisionnements. — Gaspillage des munitions. — A mi-chemin du lac Albert. — Nous rencontrons des hommes d'Ougarrououé. — Déserteurs. — Nous campons aux Larges des Hippos et aux rapides d'Avakoubi. — La station détruite de Navabi. — Les éléphants de Memberri. — Autres désertions. — Ougarrououé, le chef arabe. — Il nous donne des renseignements. — Visite à la station des Arabes. — Premier échantillon de la tribu des pygmées. — Arrangements pris avec Ougarrououé.

A trois kilomètres de notre dernier campement, et en pleine rivière, nous avions remarqué sur une petite île une sorte de fortin et un village si bas qu'il nous paraissait à fleur d'eau.

Nous en fîmes l'exploration le 7, petit voyage des plus malaisés, vu la force du courant qui se précipite vers Panga sur une pente rapide et dangereuse ; cet îlot avait dû être, à l'origine, un récif de rochers plats qui dépassait de quelques centimètres seulement les plus hautes eaux ; les inégalités de surface en auront été, dans la suite, comblées par des terres apportées du rivage opposé. Il mesure 60 mètres de long sur 28 ou 30 de large. Des pêcheurs y ont construit une soixantaine de huttes coniques entourées d'un rempart de planches d'un bois très léger pris dans la forêt et de débris de canots. En ce moment, le niveau de la rivière n'était guère que de 15 centimètres au-dessous du point le moins élevé de l'île.

Un accident sérieux survint ce jour-là pendant le trajet des chutes de Panga aux rapides de Nedjambi. Un patron maladroit engagea si malheureusement sa pirogue parmi les branches basses des arbres de la rive, qu'elle chavira au milieu des brisants. Nous y laissâmes deux carabines et des caisses de poudre. Les Zanzibari étaient si imprudents, si « va comme je te pousse » dans cette navigation des rapides, que je me sentais vieillir



Village d'Outiri.

sous le poids des anxiétés. Nos pertes, nos soucis, n'ont eu d'autre cause que la négligence têtue de ces gens à exécuter mes ordres. A terre, ils s'en allaient vaguer par la forêt et ne revenaient plus; ils avaient détalé, ou bien étaient tombés sous les flèches des naturels. Il nous manquait jusqu'ici 8 hommes et 17 carabines.

Le 8, la caravane avait halé les canots au delà des rapides de Nedjambi et campait à quelques kilomètres en aval d'Outiri. Le lendemain, nous arrivions à des villages d'une architecture bien différente de celle qui règne au bas Arouhouimi. Les cases. fort basses, ont des toits à pignon; chacune s'entoure d'une solide et haute palissade de troncs d'arbres appartenant à la famille des rubiacées, et fendus en planches grossières longues de 180 centimètres, larges de 23 et épaisses de 10. Entre les

deux lignes de huttes court une rue large de 6 mètres au moins. Une douzaine d'hommes résolus, embusqués dans les cours de ces cases et armés de flèches empoisonnées, infligeraient des pertes sérieuses à l'ennemi, fût-il armé de carabines.

Le 10 août, nous fîmes halte, mais les pourvoyeurs, dépêchés dans trois directions différentes, ne rapportèrent que pour deux jours de vivres. Khalfan, l'un d'entre eux, avait été blessé au larynx par une flèche de bois. La position de la plaie nous prouvait une fois encore leur manque absolu de précautions : il regardait en l'air, examinant des plantains ; un naturel qui n'avait pas même pris la peine de se cacher lui lança, de 6 mètres, une flèche empoisonnée qui l'atteignit à la gorge. On eût dit une simple piqûre d'aiguille. En dépit de la sollicitude du docteur, les suites en furent mortelles au bout de quelques jours.

La journée du 11 fut employée tout entière par nos mariniers à lutter contre les formidables rapides qui, sur une étendue de 8 kilomètres, bouillonnent contre les récifs ou battent les îlots rocheux. Une sente praticable conduisit nos marcheurs à Engoueddé, où nous les rejoignîmes le 12. Le passage de ces rapides nous ayant fait perdre un jour, il fallut de nouveau expédier des pourvoyeurs, qui réussirent à se procurer une bonne provision de plantains. Le 13 nous nous dirigeons vers Avissibba ou Aveyehiba, agglomération de cinq grands villages, dont deux occupent l'extrémité supérieure de la crique[1] de Roukou.

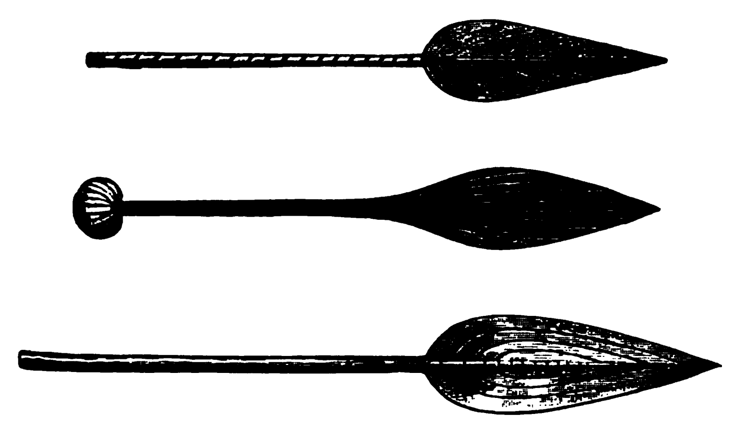
Notre flottille y arrive la première. Une belle et large rue s'étend entre deux rangs de huttes basses, chacune d'elles entourée de sa palissade de bois. Les bosquets de bananiers — bananiers des sages — promettent une abondante récolte. Au delà reprend la grande forêt inviolée. Depuis l'embouchure de la crique jusqu'à l'extrémité de la clairière s'allonge un cordon de cette forêt primitive, large de près de cent mètres ; une zone de haute futaie, plus étroite de moitié, sépare le village des eaux de l'Arouhouimi. Tandis que tout notre monde passait en canot de l'autre côté du petit affluent, nos mariniers exploraient minutieusement les alentours, fouillant les

1. Au Canada et en Louisiane, outre son acception usuelle, le mot *crique* est appliqué aux petits cours d'eau et aux affluents de peu d'importance.

cours et les huttes où pouvaient se dissimuler les sauvages, ou, la carabine bien en vue, ils fourrageaient les plantations.

Au bivouac nous eûmes à juger un cas de meurtre. La veille, à Engoueddé, un de nos Zanzibari était tombé sous une balle sortie peut-être de la carabine de quelque camarade. Avant de procéder à cette besogne, j'avais engagé deux de mes chefs à repasser la crique avec 40 hommes pour en parcourir la partie sud-occidentale, afin de voir si l'on pourrait s'y ravitailler le lendemain.

Mon petit conseil venait de s'installer et un témoin faisait



Pagaies des Avissibba en forme de feuille.

sa déposition, quand une fusillade exceptionnellement énergique vint nous surprendre. Le lieutenant Stairs et 50 hommes partirent au pas accéléré; 90 carabines perfectionnées me paraissaient suffire : je repris mon rôle de président, mais bientôt les décharges succédèrent aux décharges, et l'on entendit le crépitement ininterrompu des armes de nos éclaireurs.

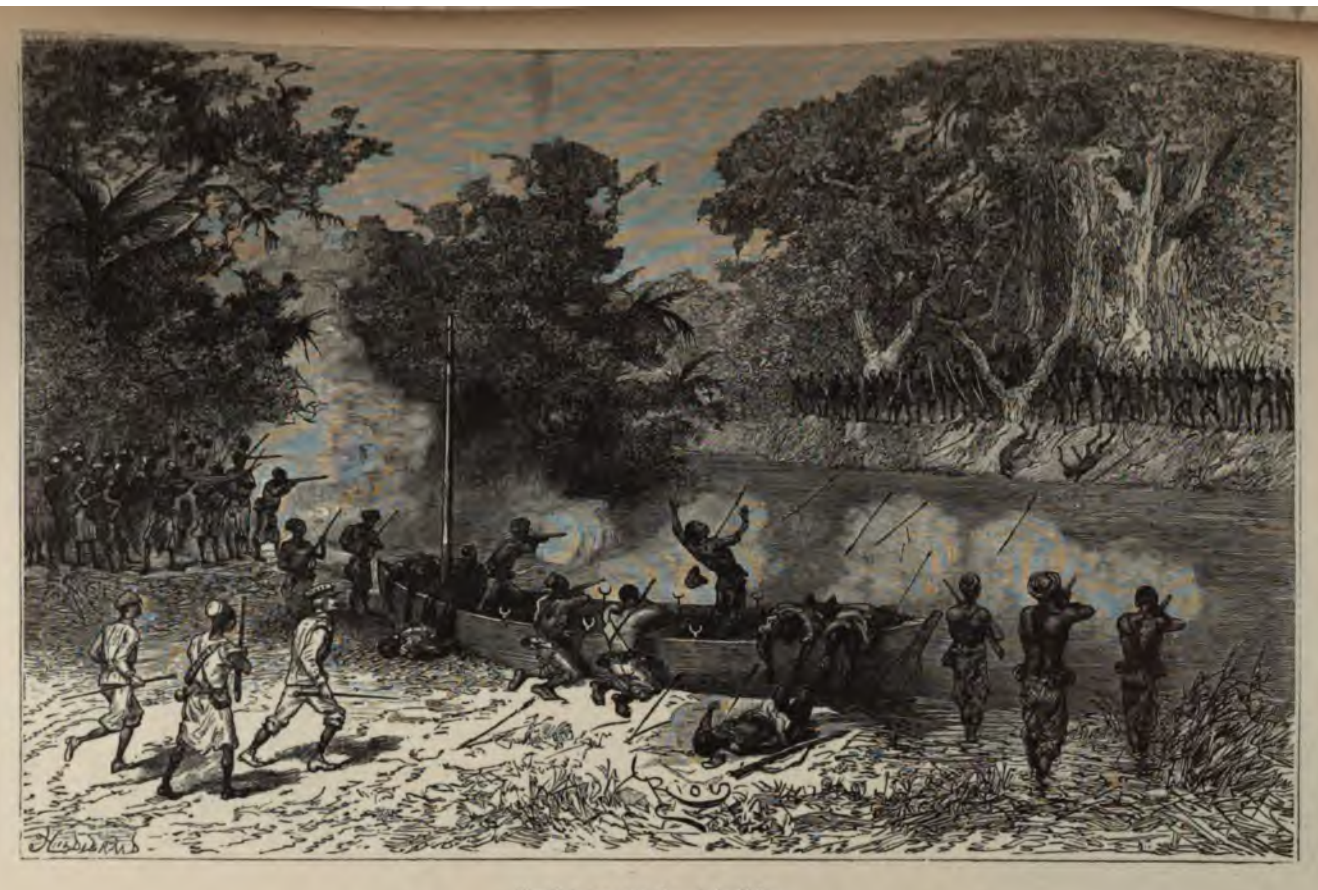
Le docteur Nelson et moi courons en toute hâte vers la rive. La première personne qui s'offre à ma vue est le lieutenant Stairs, la chemise déchirée, le sang coulant à flots d'une blessure au sein gauche, dans la région du cœur. Près de moi, un bruit comme de la pluie sur les feuilles; des flèches tombent à me toucher. Je confie notre pauvre ami aux soins de Parke et cours rejoindre mes gens. Couchés dans toutes sortes de pos-

tures, ils tiraient d'une manière insensée sur quelques broussailles suspectes de l'autre côté de l'eau, le repaire évidemment de ces adroits archers, mais je ne pus en distinguer un seul. Pendant que la pirogue traversait la crique, des indigènes, les plus hardis que nous eussions encore rencontrés, l'avaient tout à coup assaillie de leurs flèches. Pour éviter les traits empoisonnés, nos hommes s'étaient autant que possible dissimulés dans la pirogue, tout en faisant force d'avirons pour la ramener au point de départ. Puis ils avaient pris leurs carabines et tiré sur l'ennemi à tort et à travers. Le lieutenant Stairs, accouru à la rescousse, commandait un feu plus régulier quand il fut atteint d'une flèche, qu'il arracha en battant en retraite. Cinq autres de nos gens furent blessés. Pendant que j'écoutais ces détails, je vis une ombre se glisser entre deux buissons. Je fis feu; une sorte de gémissement étrangement lugubre répondit. Deux minutes après, la pluie de flèches avait cessé. Une troupe de mes meilleures sentinelles fut chargée de surveiller la rive opposée et de ramener au camp le reste de nos hommes.

Le soir, quelques-uns des éclaireurs nous amènent sept chèvres trouvées dans les bois. Ils avaient découvert le gué et tiré sur une petite troupe allant au secours de leurs frères ou, peut-être, s'en revenant de l'escarmouche.

Le 14 au matin, deux compagnies retraversèrent la crique pour tirer vengeance de ceux qui nous avaient fait tant de mal. Une autre troupe, sous les ordres du capitaine Nelson, s'engagea dans la forêt. Après quelques instants nous entendîmes une décharge, puis une seconde, puis une fusillade incessante, montrant que nos adversaires se défendaient avec énergie. Nous avions dans notre avant-garde des tireurs de première force, mais comment, dans la brousse épaisse, infliger des pertes sérieuses à un ennemi rusé, possesseur d'armes si dangereuses, se dérobant sans cesse, et absolument inconscient de la puissance terrible des engins meurtriers qui criblaient le sous-bois?

Sur trois cents cartouches brûlées ce jour-là, quatre seulement avaient atteint leur but. De notre côté, quatre hommes furent blessés par des flèches frais enduites d'une substance couleur de copal. On m'apporta le cadavre d'un sauvage. Sa chevelure longue et touffue était retenue par un cercle de fer; il portait un collier de grenailles du même métal, entremêlées de



Combat contre les Avissibba.

dents de singe. Ses dents étaient limées en pointe. Une double rangée de cicatrices décoraient sa poitrine et son ventre. Il n'était pas circoncis. Un autre, déposé sur le débarcadère, avait un collier de dents humaines; autour de la tête, une brillante plaque de fer; au front et aux poignets, des ornements analogues; au bras gauche, l'épais bourrelet de coton de soie, recouvert de cuir de chèvre, qui protège la peau contre le frottement de la corde de l'arc.

Quand nos gens eurent débusqué les sauvages de toutes leurs positions, ils se mirent en quête de vivres, et le soir ils apportaient à Avissibba assez de plantains pour que chacun



Coiffure de guerrier avissibba.

pût recevoir quatre-vingts bananes, la ration de quatre jours.

La flèche avait touché le lieutenant Stairs à 32 millimètres au-dessous du cœur; la blessure présentait un diamètre de 5 millimètres sur une profondeur de 38. Nos autres patients étaient frappés aux poignets, aux bras, dans la partie charnue du dos. Nous ignorions alors la nature de cette étrange substance dans laquelle on trempe les pointes des flèches et ne savions pas davantage que, employée à l'état frais ou à l'état sec, les effets n'en sont pas identiques. Tout ce que le docteur pouvait faire était d'injecter de l'eau dans la plaie et de la déterger aussi bien que possible. Les têtes grises de la caravane prétendaient que ce poison n'est autre que l'écume obtenue, après

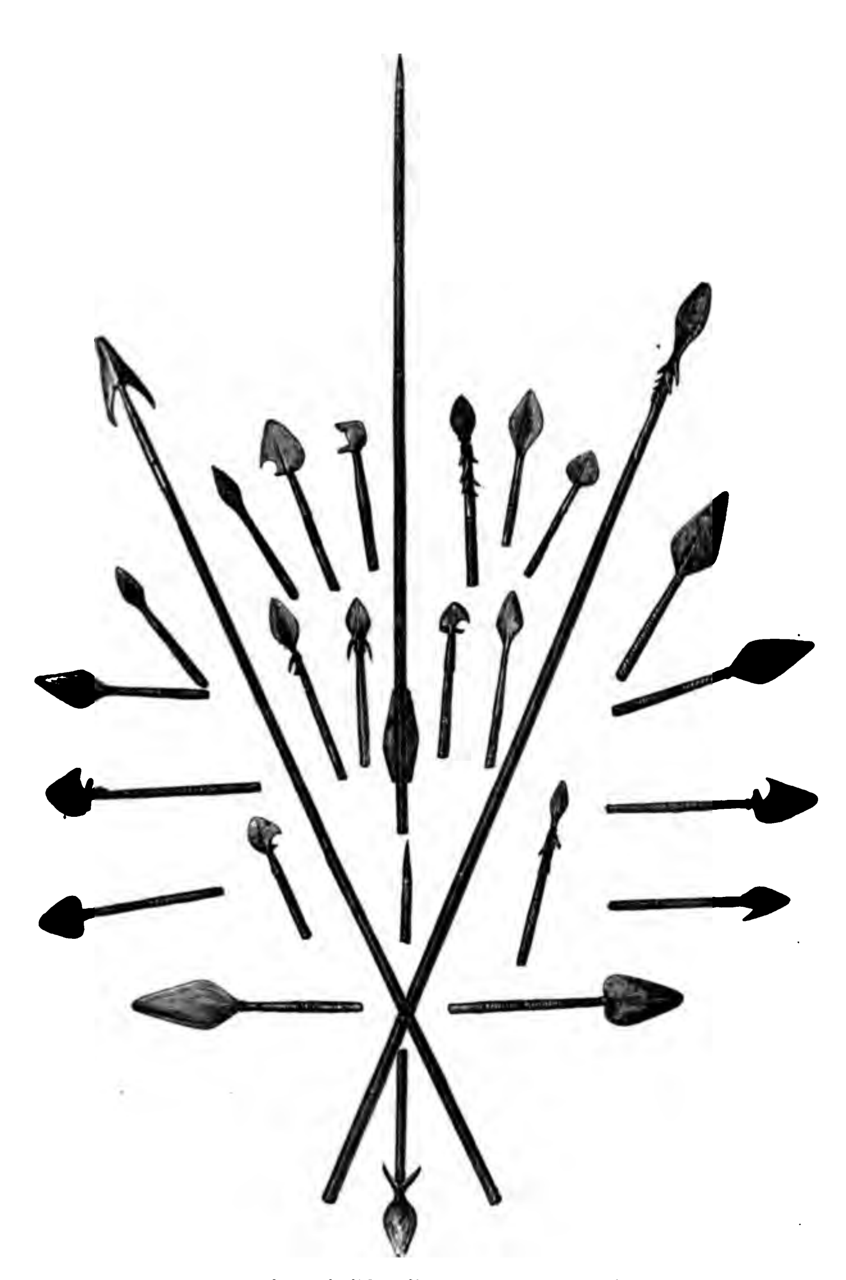
suffisante ébullition, du caoutchouc *Ficus elastica*. D'après un naturel il est extrait d'une sorte d'arum que l'on pile et fait bouillir. On transvase la décoction et on la met sur le feu jusqu'à ce qu'elle forme une sorte de sirop concentré, qu'on mélange avec de la graisse. L'odeur est âcre et rappelle celle de l'*Assa fœtida*; les éléphants et le gros gibier n'y résistent pas, disaient nos hommes, et leurs histoires nous inquiétaient. Mais je les croyais fort exagérées. Étant donnée surtout l'infinie petitesse de ces blessures, qui ressemblaient à des piqûres d'épingle, nous nous laissions aller à l'espérance pour notre ami Stairs et les neuf autres blessés.

Les flèches, longues de 60 centimètres ou à peu près, sont très fines, en bois foncé; on en durcit la pointe par une lente cuisson dans la chaude atmosphère qui règne au-dessus du foyer de la hutte. A son extrémité inférieure on pratique une fente où l'on introduit une feuille pour régler le vol. A 12 millimètres au-dessous de la pointe extrême, aussi fine qu'une aiguille, le limbe, incurvé sur une longueur de 5 centimètres, est entaillé de petites coches. On trempe les têtes des flèches dans la substance visqueuse dont il a été parlé. Nous en avons vu d'autres recouvertes d'une couche tout à fait noire, rappelant à l'état frais le goudron de Stockholm, mais d'une odeur désagréable. Ainsi préparées, les pointes sont entourées de feuilles vertes et on les réunit en faisceaux avant de les introduire dans le carquois, au nombre d'une centaine environ. Les précautions minutieuses avec lesquelles les sauvages enveloppent leurs flèches nous faisaient réfléchir, et notre souci pour les blessés augmentait d'autant.



Autre coiffure des Avissibba.

L'arc, long de 90 centimètres, est en bois foncé et très dur. Une large bande de rotin soigneusement polie sert de corde. A mon premier essai, et placé à 2 mètres de distance, je traversai d'une de ces flèches de bois les deux parois d'une boîte en fer-



Armes des Avissibba, d'après une photographie.

blanc. J'en décochai une autre par-dessus les plus hautes branches et bien au delà d'un arbre situé à 180 mètres. Donc, elles ne sont point si méprisables que nous les avions jugées, et je ne mets pas en doute que, à une distance assez rapprochée, et à la suite de la forte impulsion imprimée par ce petit arc, une de ces flèches ne puisse traverser de part en part la poitrine d'un homme. A 120 pas j'ai pu manquer un oiseau à moins de 3 centimètres.

Le 15 août, à midi, la première colonne, sous les ordres de M. Jephson, de service ce jour-là, quittait un des villages palissadés d'Avissibba. Un de nos prisonniers m'avait dit que nous trouverions trois cataractes un peu plus haut. M. Jephson devait, d'après mes instructions, suivre le rivage et s'arrêter au premier endroit convenable vers 2 h. 30 de l'après-midi. De mon côté, j'attendrais, avec notre flottille, composée maintenant de l'*Avance* et de quatorze pirogues, que l'arrière-garde, commandée par le capitaine Nelson, eût évacué le campement. Les canots avançant plus vite que les piétons, je dépasserais probablement ceux-ci et m'arrêterais, après une heure de navigation, jusqu'à ce que Jephson nous eût rejoints. Ces ordres furent strictement répétés à tous les chefs de peloton.

J'aurais dû les prévenir que le départ avait été fixé à midi, parce que, à l'appel du matin, on s'était aperçu de l'absence de cinq hommes. Ils étaient de retour à dix heures. Cette habitude invétérée de prendre la clef des champs sans autorisation m'exaspérait au dernier point et je les tançai d'importance. J'aurais dû y être fait cependant, car les Zanzibari continuaient à se montrer d'une imprudence absolument déconcertante: non par témérité ou ignorance, mais par incapacité radicale de se rappeler que le péril les guettait toujours et de quelle manière il les avait atteints déjà. L'instinct des animaux les tient sans cesse en éveil, mais ces gens-là ne paraissent avoir ni instinct, ni raison, ni perception, ni mémoire. Leur tête est absolument vide. Les plus pressantes sollicitations de se garder contre tant d'ennemis cachés, les plus terribles menaces, ne peuvent leur faire entrer dans l'esprit qu'il leur faut être circonspects, qu'ils ont à se garer des pointes de bois piquées dans les sentiers, et du cannibale embusqué derrière le bananier, du nain sauvage couché sous un tronc d'arbre ou

derrière un nœud de racines, ou du trou hérissé d'épieux affilés et dissimulés sous les feuilles. Aucun danger ne les trouva jamais en défiance. Une averse soudaine de flèches les mettait honteusement en déroute ; ils couraient se réfugier n'importe où, en poussant des hurlements pitoyables, et si les naturels s'étaient avisés de poursuivre leur victoire, l'excès de leur terreur aurait rendu impossible toute résistance. Un indigène n'a qu'à faire preuve de quelque intrépidité pour qu'ils reculent de frayeur. En route, ils s'écartent sous bois afin de ne pas être ramassés par l'arrière-garde ; mais ils nous reviennent en poussant des cris dès qu'un naturel, zagaie en arrêt, se dresse subitement devant eux. Seuls ou à deux, ils s'en vont marauder par les villages ; mais s'ils en rencontrent les sauvages possesseurs, ils laissent tomber leur redoutable carabine plutôt que d'oser s'en servir. Magnifiques de fierté, ils parcourent les bananeraies ; mais qu'ils entendent le sifflement d'une flèche, le cœur leur manque et lâchement ils se soumettent à la male destinée. Sur la route, ils s'égrènent, allongeant jusqu'à 5 kilomètres la ligne de la colonne ; mais s'ils aperçoivent un indigène, il ne leur reste d'autre sentiment que la plus abjecte frayeur. Des 370 hommes que nous avions en ce moment au bivouac, on en pouvait bien compter 250 pour lesquels leur carabine n'était autre chose qu'une massue pesante et grossière, bonne seulement à échanger contre quelques épis de maïs ou, s'ils l'avaient osé, contre une canne légère.

Le jour précédent, des chefs zanzibari, sollicités par leurs amis, s'étaient présentés en corps pour me demander l'autorisation de fourrager désormais seuls et sans ces officiers qui, disaient-ils, les ennuyaient fort, les poursuivant de leurs ordres constamment répétés : Dans le rang! Dans le rang! « Comment t'apporter beaucoup de bananes quand ils sont toujours là avec leur : Dans le rang! Dans le rang!

— Il est vrai, leur répondis-je, ce n'est pas très facile. Eh bien, voyons ce que vous ferez par vous-mêmes. La plantation n'est qu'à un quart d'heure de distance : soyez tous de retour dans une heure. »

Ils n'avaient pas quitté le camp que toutes leurs promesses étaient oubliées, et que chacun tirait de son côté. Un trou-

peau de moutons sans chien ou une bande de porcs ne se seraient pas fourvoyés davantage. Au bout de 14 heures seulement, les 200 fourrageurs avaient réintégré le bivouac, à l'exception de cinq, allés on ne sait où, et qu'on ne revit que le lendemain.

Et ce n'était que le début! De plus mauvais jours devaient suivre, après lesquels, grâce aux souffrances excessives et aux terribles leçons de l'expérience, ils devinrent de véritables Romains.

Après nous être assurés qu'il ne restait aucun traînard au campement d'Avissibba, nous remontâmes l'Arouhouimi à la vitesse d'un nœud et demi à l'heure, et à 2 h. 45, ayant découvert un lieu favorable, nous fîmes halte pour la nuit. Mais j'attendis en vain M. Jephson et ses hommes : on tira des coups de fusil, je repris le bateau pour explorer avec une lunette le rivage en amont et en aval; tout fut inutile. Nulle trace de campement; pas la plus légère nuelle de cette fumée qui s'étend comme un brouillard sur la forêt quand le temps est calme; pas un sifflement de balle, pas un son de trompette ou de voix humaine. La caravane, pensai-je, avait dû trouver bonne route pour marcher aux cataractes.

Le 16 nous continuons à lutter contre le courant; passant devant les villages Mabengou, nous arrivons à une crique profonde, mais étroite, se déversant sur la rive sud de la Nevva, ainsi qu'on appelle maintenant l'Arouhouimi; une heure après, nous étions aux rapides de Mabengou. On apercevait sur l'autre berge, en face de l'endroit où nous campions, le vaste établissement d'Itiri. Le bateau remonta la crique, afin d'y chercher les traces de nos hommes, puis revint sans avoir rien trouvé; je le renvoyai ensuite jusqu'à une courte distance d'Avissibba; à minuit il était de retour sans la moindre nouvelle des absents.

Le 17 je dépêchai à notre camp du 15 l'équipage de l'*Avance* avec Saat-Tato ou Trois-Heures, notre chasseur et six éclaireurs; ils avaient l'ordre de suivre un sentier remarqué au passage et qui conduit vers l'intérieur; la piste de la caravane une fois retrouvée, ils auraient à s'y engager pour rejoindre la colonne et la ramener vers la rivière. Au retour du bateau, le patron m'apprit que nos gens avaient découvert les traces à une distance de 10 kilomètres, soit 3 heures de

marche, d'où je conclus que M. Jephson avait dirigé ses hommes vers le sud au lieu de prendre l'est-nord et l'est-nord-est, comme l'indiquait l'orientation de la rivière; Saat-Tato les rattraperait sans doute, et ils nous arriveraient le lendemain.

Voici où nous en étions en ce moment sur la flottille : 3 Européens et nos 3 jeunes domestiques; un de nous, le lieutenant Stairs, aurait réclamé les soins incessants du docteur: mais celui-ci avait accompagné Jephson; un homme était mort de la dysenterie à Avissibba; un autre se mourait après être devenu idiot; 29 étaient plus ou moins gravement malades de pleurésie, de dysenterie ou d'anémie inguérissable; 8 avaient été frappés par des flèches vénéneuses; l'un d'entre eux, Khalfan, était à demi étouffé par sa blessure à la trachée-artère; un autre, le nommé Saadi, paraissait dangereusement atteint; son bras, très enflammé, lui causait de vives douleurs. La plupart de nos piroguiers étaient partis en trois escouades, marchant dans trois directions différentes, en quête de la colonne égarée; je commençais à craindre que celle-ci ne se fût aventurée très loin, en coupant droit à travers les terres pour essayer d'atteindre la rivière beaucoup plus haut, tandis que nous restions immobiles, au bas de la courbe qu'elle décrit. Sur la berge opposée, les gens d'Itiri, étonnés de notre inaction, semblaient méditer une attaque, et sur notre rive même, à 3 kilomètres en aval, ceux du grand établissement de Mabengou pouvaient aussi nous inquiéter, presque tous nos gens valides étant dans la forêt à la recherche des 300 absents. Mais le poète l'a dit :

Il ne sied point à l'homme de s'oublier dans le désespoir, — qu'il suive plutôt le plus digne jusqu'à la mort, — jusque sous le poing fermé de l'ennemi qui le menace.

Je copie mon journal du 18 août :

« Je me demande ce que Tennyson, qui a écrit ces nobles paroles, penserait de notre situation s'il était avec nous. J'avais naguère 370 hommes sous mes ordres; nous étions riches en vivres, munitions de guerre, médicaments, nous jouissions d'un confort relatif : aujourd'hui j'ai en tout 18 engagés capables de faire une journée de marche; tous les autres ont disparu.... Ah! si je savais où les retrouver!

« Si 389 hommes choisis, tels que nous étions au départ de Yambouya, n'ont pu encore gagner le lac Albert, comment le major Barttelot avec ses 250, dont plusieurs éclopés déjà, pourra-t-il se frayer une route à travers cette interminable forêt? Pendant 44 jours nous avons effectué environ 8 heures de marche quotidienne ; à seulement 3 kilomètres par heure, nous serions déjà au Nyanza ; mais il nous a fallu faire péniblement une trouée à travers la brousse; au lieu d'être à nous reposer sur les rives du lac, nous avons à peine gagné le tiers de la distance. Que faire? « S'oublier dans le désespoir? » ce serait se coucher pour attendre la mort, renoncer à la lutte et abandonner tout rêve d'avenir!

« Nos blessés mettent un long temps à guérir. L'enflure augmente, les plaies sont très douloureuses ; jusqu'à présent aucun n'en est mort, mais tous sont incapables de reprendre leur tâche.

« La pluie commence à 8 heures du matin ; c'est notre cinquième journée dans le mois. N'avions-nous pas assez d'ennuis sans ces perpétuelles averses? Il semble, par moments, que la fin du monde approche et que l'univers va se dissoudre. Les « cataractes du ciel » sont ouvertes. Il tombe tant et tant de pluie que nous sommes plongés dans les ténèbres. Songez aux innombrables feuilles de cette immense forêt; imaginez que chacune d'elles laisse tomber de dix à vingt gouttes d'eau par minute; de la terre saturée monte une buée grise de vapeur d'eau, l'air s'emplit de globules flottants et de feuilles déchiquetées. Et les trombes qui se déversent en déluge quand la tourmente, ployant les sommets, tordant les fûts, arrachant les branches, luttant corps à corps avec chaque arbre, comme pour le déraciner, passe rugissante à travers les clairières! Ces mugissements et ces plaintes ne sont pas faits pour vous réconforter, et rien n'est moins rassurant que le craquement et la chute des colosses qui s'abattent tout près; mais ces impressions deviennent de la terreur lorsque les grondements du tonnerre se répercutent d'écho en écho par les tortueux couloirs de la forêt, que les éclairs dardent leurs langues enflammées, et que la foudre éclate au-dessus de vos têtes par chocs répétés et assourdissants. Une bataille en Europe a moins de péripéties. Et il y a 10 heures que cela dure!

« Je me demande si la lumière du jour reparaîtra jamais. A en juger par leur physionomie, nos gens n'ont plus l'air d'y compter. La fatigue, la peur, l'absence de leurs amis, la faim, la pluie et l'orage, toutes ces misères les ont absolument terrifiés. On les voit tapis sous des paillottes en feuilles de bananier, abritant leur tête par des boucliers indigènes, des couvertures, des nattes, des toiles de tente, voire même des selles, des chaudrons ou des marmites; ils sont perdus dans une muette angoisse. Nos malheureuses bourriques, avec leurs oreilles rabattues en arrière, leurs yeux tournés et leur dos rond, les volailles à crête tombante, aggravent de leur morne attitude ce piteux spectacle.

« La splendeur de ce bas monde semblait absolument éteinte. Comment elle lui revint dans toute sa gloire et comment ses enfants reprirent leur noble maintien, comment les lacs et les rivières regagnèrent leur lit, et comment le soleil sortit encore une fois du chaos pour ranimer la terre, je n'en eus pas conscience. J'avais moi-même tant souffert, que j'étais tombé à bout de forces dans un long sommeil et dans l'oubli réparateur. »

19. — Toujours sans nouvelles de la caravane. Les éclaireurs sont revenus sans avoir trouvé ses traces. Deux des blessés vont très mal. Leurs souffrances paraissent intolérables.

20. — Pas de nouvelles. Le jeune Saadi, blessé par une flèche, le matin du 14, est pris du tétanos; ce poison qu'emploient les sauvages serait donc un poison végétal? Le cou et l'épine dorsale de Khalfan sont tout raides. J'avais fait aux patients des injections de morphine, mais la dose, quoique double, c'est-à-dire en demi-grains (0 gr. 03), ne semble pas beaucoup les soulager. Stairs n'est ni mieux ni plus mal qu'hier; la blessure est douloureuse, mais il a de l'appétit et peut dormir. Je me garde bien de lui dire où en sont les autres malades.

Comment! sur 300 hommes et 3 officiers, pas un n'aura vu qu'ils ont quitté la bonne route et que le meilleur moyen d'y rentrer serait de retourner à Avissibba pour suivre ensuite la rivière!

21. — Khalfan et Saadi sont morts après une terrible agonie, l'un à 4 heures du matin et l'autre à minuit. De jour

en jour, Khalfan s'affaiblissait. La plaie, peut-être parce que le poison avait eu le temps de sécher sur la flèche, ne paraissait pas dangereuse; elle s'était cicatrisée extérieurement et ne présentait aucun symptôme d'inflammation; seulement, blessé qu'il était au larynx, le pauvre diable se plaignait de ne pouvoir rien avaler sans de très grandes souffrances, pas même la bouillie de farine de plantain dont on essayait de le nourrir. Le 18, sa gorge devint rigide et se contracta; sa voix s'atténua en murmure; la tête était penchée en avant, le ventre déprimé, et sur sa physionomie s'immobilisèrent la souffrance et l'anxiété. Hier il eut quelques légers spasmes; je lui fis, sous l'épiderme, deux injections de morphine, mais, peu habitué à employer ce remède, je n'osai l'administrer en fortes doses. Saadi avait été blessé au milieu de l'avant-bras droit — une simple piqûre, telle qu'une aiguille à tricoter aurait pu la faire, — un camarade l'avait sucée; je l'avais lotionnée d'eau chaude et bandée; mais au matin du quatrième jour il fut pris de tétanos grave et nous n'en pûmes arrêter les horribles crises. Des injections de morphine le rendirent quelque peu somnolent, puis les accès se renouvelèrent et il rendit le dernier soupir après 111 heures de souffrance. J'ai quelque raison de croire que la flèche avait été enduite de poison la veille même du combat, c'est-à-dire le 13.

Un troisième mourut de dysenterie vers midi : le quatrième décès depuis notre arrivée au campement.

A 5 heures du soir, nos absents rentrent enfin, ils avaient beaucoup souffert, d'inquiétude surtout. A eux aussi, la mort avait enlevé trois hommes. Marouf, blessé à l'épaule le même jour que Saadi, était mort du tétanos dans la nuit du 19, 24 heures avant son camarade, peut-être parce que la fatigue de la marche avait accéléré l'action du poison. Un homme atteint au foie d'une flèche à pointe de fer mourut d'une hémorragie interne, un autre succomba à la dysenterie immédiatement après la pluie torrentielle dont j'ai parlé plus haut. Nous avons perdu huit hommes depuis le 14 et il nous reste des malades dont la vie est vacillante, outre deux autres blessés ramenés par la colonne de marche. Leurs plaies sont très enflammées et sécrètent une matière gangreneuse.

Le lieutenant Stairs se soutient vaillamment et paraît même se remettre malgré l'influence déprimante que ces morts successives doivent avoir sur ses nerfs. Le docteur est revenu, et j'en éprouve un immense soulagement. Je déteste voir souffrir et ne prends aucun plaisir aux gémissements des malades. Je n'aime à leur donner mes soins que si j'ai conscience de les pouvoir guérir. Pour 60 de nos 363 hommes, l'hôpital vaudrait mieux que la continuation de cette vie errante, dans une région sauvage où le repos et la bonne nourriture sont rarement notre lot.

Quelques jours encore de ce travail écœurant, soigner les malades, assister à l'agonie des mourants que frappe le tétanos, entendre leurs gémissements étouffés, être témoin du découragement général, de la détresse occasionnée par la faim et l'absence inexplicable des amis et camarades, appréhender la perte possible de nos 300 hommes, et moi aussi je succombais! Je suis conscient des progrès que fait en moi le désespoir. La plus grande passion de ma vie a été, je le crois, celle de réussir dans mes entreprises, mais depuis quelques jours je me prends à douter du succès final de l'aventure.

Jephson et Parke ne m'ont pas encore confié leurs impressions; mais leurs hommes m'ont avoué franchement qu'ils se sentent comme délivrés de l'enfer.

Le billet suivant vient de m'être remis, un peu tard, il est vrai :

Août 1887.

Cher monsieur,

Saat-Tato nous a rejoints hier à 3 heures de l'après-midi et nous a communiqué votre ordre de le suivre. Immédiatement nous avons traversé la rivière[1], et nous espérons être ce soir près de vous. Je comprends vos inquiétudes et regrette profondément d'en avoir été la cause.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

A.-M. Jephson.

Le 22 nous transportâmes le camp auprès des rapides supérieurs de Mabengou. La journée du 23 fut consacrée à les remonter.

1. La crique explorée par l'équipage.

La revue que je passai ensuite me donna le résultat suivant :

	Bien portants.	Malades.	Morts.	Charges.
Compagnie n° 1	80	6	4	43
Capitaine Stairs, n° 2	69	14	5	50
Capitaine Nelson, n° 3.	67	16	4	72
Capitaine Jephson, n° 4.	65	21	5	72
Européens	6	»	»	»
Domestiques, etc.	12	»	»	»
Soudanais	10	»	»	»
Somali	6	»	»	»
Cuisiniers.	2	»	»	»
Anier.	1	»	»	»
Malades	57	»	»	»
	373	57	16	237
Morts	16			
	389			

Les aventures de la colonne pendant ses pérégrinations me confirmèrent dans l'opinion que, dans cette région des rapides, l'Arouhouimi est moins utilisé par les indigènes qu'il ne l'est dans la région inférieure. Nos éclaireurs avaient découvert des établissements importants dans l'intérieur des terres ; ils avaient parcouru la forêt par maints sentiers parfaitement frayés qui conduisent de la rivière aux campements sylvains; mais le littoral était moins peuplé. Depuis Outiri, cependant, nous avions trouvé, le long des berges, un ancien routin qui nous fut très utile. Le 24, après une étape de quelques kilomètres, la caravane s'arrête près de riches cultures de plantains au-dessous des rapides d'Avougadou. Nous les remontons le 25 et passons la nuit dans une partie mieux couverte de la forêt et fréquentée par des pêcheurs. Le 26, la colonne de marche fournit une bonne traite, et, pour ne pas rester trop en arrière, nous avons à pagayer ferme et longtemps, mais sur une rivière calme comme un miroir ; les deux colonnes se rejoignent à un des plus grands villages de la tribu des Avedjili, établie en face du confluent du Nepoko.

Cette dernière rivière, dont le docteur Junker nous avait parlé le premier et qu'il avait traversée beaucoup plus haut, se précipite d'une hauteur de 12 mètres dans l'Arouhouimi, appelé maintenant Itiri, par une série de cascades s'étageant sur des roches schisteuses. L'embouchure, large de 360 mètres, se ré-

trécit à 220 au-dessus de la chute. Les indigènes ont garni de pieux une partie considérable de la roche pour y attacher de grands paniers en forme d'entonnoirs qui au passage emprisonnent le poisson balayé par les rapides. Le Nepoko est couleur chocolat; les eaux de l'Itiri rappellent le thé au lait.

Si j'avais su rencontrer une semaine plus tard les Arabes et leurs bandes enragées de Manyouema, nul doute que je n'eusse cherché à mettre un degré de latitude entre notre route et le



Cascade du Nepoko.

centre même de leur influence. J'y pensai un peu après avoir causé avec Binza, le jeune Monbouttou du docteur Junker. « Il vaut mieux, disait-il, traverser des pays habités par des hommes « convenables » que les horribles régions infestées par des hordes qui ne méritent pas le nom d'homme; puis, vois-tu, les tribus des Monvou accueilleraient très bien des gens qui sauront être reconnaissants de leur hospitalité. » Binza nous séduisait fort avec ses descriptions de la nation monvoue. Mais chez les Avedjili nous avions des vivres abondants et variés, et, dans mon idée, les circonstances ne pouvaient que s'améliorer : je l'avais toujours observé, à un changement d'architecture correspond un changement dans la manière de vivre. En aval des chutes de Panga, le régime des indigènes consiste surtout en manioc, qu'ils convertissent en pain, gâteaux et bouillie. Chacun sait sans doute qu'on fait le tapioca avec la farine de manioc ou cassave.

En amont de Panga, cette plante se trouvait graduellement remplacée par le bananier des sages, dont la figue est pour une caravane une nourriture bien supérieure. A mesure que nous avancions, leurs plantations acquéraient toujours plus d'importance et je me prenais à espérer de meilleures fortunes. Partout des cultures de manioc, de maïs, d'ignames, de colocasies; du tabac en petits lots pour les fumeurs. A notre grande joie, nous aperçûmes quantité de volailles. Je donnai l'ordre de faire halte afin que mes gens, si rudement éprouvés, pussent se refaire un peu.

Dans leur empressement bien excusable à se procurer de la viande, Soudanais et Zanzibari faisaient assaut d'imprudences. Une poule passait-elle dans leur champ de vision, tous de courir à la fois pour s'en emparer, n'hésitant pas, et souvent en pure perte, à se servir de leur carabine pour la tuer, ce qui leur valut mainte punition richement méritée. Les ordres étaient sévères et la surveillance très rigoureuse pour empêcher le gaspillage des munitions, mais, en l'absence de son supérieur, un Zanzibari a-t-il jamais obéi aux ordres? Le tir insensé de ce jour eut un triste résultat pour un de nos plus vaillants pionniers : une balle de winchester lui traversa le pied, dont elle pulvérisa les os; l'amputation était inévitable. Le docteur Parke y procéda avec une dextérité et une promptitude remarquables, et comme le chirurgien se montrait d'autant plus résolu que « le cas » exigeait plus de soins, le malheureux[1] éclopé eut bientôt à son service une équipe de huit hommes pour le lever et le coucher. Un canot lui fut presque exclusivement réservé, afin que rien ne vînt effleurer le moignon; ce qu'on avait de mieux en fait d'aliments lui était servi.

En un mot, il avait la meilleure part de nos meilleures choses, et je me surpris souvent à penser que pour dix sous, volontiers je changerais de place avec lui.

Naturellement, les coupables furent sévèrement réprimandés à nouveau et je reçus encore les promesses les plus formelles qu'à l'avenir de pareilles scènes ne se renouvelleraient pas. Comme de juste encore, ils étaient prêts à recommencer le lendemain. Il y aurait beaucoup à dire sur cette fâcheuse habi-

1. Etait-il bien malheureux? Je payai à Ougarououé treize mois de pension et envoyai le jeune homme aux chutes Stanley, et de là, par le Congo et par Madère, à Zanzibar, où il arriva « gras comme beurre », m'écrivit-on.

tude qu'ont tant de gens d'oublier leurs promesses : leur esprit se dégage de toute responsabilité, leur conscience de tout fardeau, un contentement facile éclaire leur visage. Pourquoi, s'il n'est qu'un simple animal, l'homme s'enchaînerait-il à de semblables obligations? Celles-ci ne peuvent lier que des esprits chimériques, s'imaginant être responsables de « toute parole oiseuse qu'ils auront dite » dans un élan d'enthousiasme.

Le 28, la flottille, composée maintenant du bateau d'acier l'*Avance* et de seize pirogues, remonta la rivière jusqu'à une station située à 9 kilomètres au-dessus d'Avedjili. La colonne de marche resta à se débattre contre une succession de criques et ruisseaux qui coupaient les profondeurs de l'épaisse et suffocante brousse; elle n'arriva que le lendemain à midi, et dut repartir immédiatement pour cheminer encore deux heures et établir le campement.

Le 30, nous nous arrêtâmes au pied d'une grande cataracte. Mes observations établissent que nous sommes à moitié route du lac Albert, Kavalli étant par 32° 50′ de longitude E. et Yambouya par 27° 23′30″. Nous campons par 30° 7′.

300 kilomètres à vol d'oiseau nous séparent du Nyanza. Impossible de les franchir en soixante-quatre jours, comme nous l'avons fait pour le tronçon occidental de la route : nos gens sont trop épuisés physiquement et trop découragés moralement; leurs ulcères sont à l'état endémique, l'anémie les consume. Nous leur disons que la moitié de la besogne est faite; ils répondent par des murmures d'incrédulité : « Comment le maître peut-il le savoir? Quel instrument lui mesure la route parcourue et lui indique la voie à suivre? Pourquoi ne nous la montre-t-il pas, afin que nous voyions et croyions? Les indigènes ne connaissent-ils pas mieux que lui leur propre contrée? Et qui a jamais vu ce Pays aux Herbes dont nous parle le maître? Ne disent-ils pas tous que le monde entier est couvert d'arbres et de buissons épais? Le maître nous traite comme des enfants! »

L'aube du 31, jour si funeste pour nous, se leva comme d'habitude. Après avoir lutté contre d'épais nuages brumeux, le soleil apparut vers neuf heures, pâle, hâve, indistinct, un simple cercle de lumière sans rayonnement. Nous étions déjà à la tâche, si souvent reprise, de tailler à travers halliers et forêt un chemin assez large pour que soixante hommes y pussent porter

l'embarcation sur leurs têtes; l'équipage de la flottille se démenait au milieu des eaux furieuses et poussait les canots à la gaffe par-dessus les pentes escarpées du torrent.

La route fut achevée en une heure et un campement provisoire installé au-dessus des rapides; j'avais laissé les porteurs du bateau sous les ordres du docteur, mais il vint bien vite m'avertir que ses gens ne pouvaient même le soulever. Je retournai sur mes pas pour présider à l'opération, et avais réussi à leur faire faire la moitié du chemin, quand mon domestique européen arriva essoufflé et criant à tue-tête :

« Monsieur! oh, Monsieur! Emin Pacha est arrivé!

— Emin Pacha?

— Oui, monsieur. Je l'ai vu dans un canot. Son drapeau rouge comme le nôtre[1] est hissé à l'arrière. C'est la vérité, monsieur! »

Naturellement l'émoi fut à son comble; le bateau fut lâché comme si c'eût été du fer rouge. Une course commença, maîtres et gens luttant de vitesse. Même effervescence au camp. L'alerte était due, nous l'apprîmes bientôt, à l'arrivée de neuf Manyouema, serviteurs d'un nommé Ouledi Balyouz, connu des natifs sous l'appellation d'Ougarrououé; on le disait établi à huit journées de marche en amont de la rivière et commandant à plusieurs centaines d'hommes armés.

Donc les Arabes étaient là, dans la région du haut Arouhouimi! Et moi qui me flattais d'en avoir fini avec ces malandrins! Ils racontèrent que cinquante des leurs campaient à 10 kilomètres plus haut par ordre d'Ougarrououé; ils exploraient les bords de la rivière pour s'assurer si le cours d'eau inconnu sur les rives duquel le chef avait établi sa demeure pourrait les conduire à Stanley-falls.

Nous leur donnâmes les renseignements demandés; puis ils se retirèrent, nous offrant leur bivouac pour la nuit du lendemain. Les Zanzibari exultèrent à ces nouvelles; nous sûmes bientôt pourquoi. Le soir même, un nommé Djouma s'enfuyait, emportant un demi-quintal de biscuit.

Le 1er septembre, à l'aube, nous avions dépassé les rapides, et, voguant du même train que marchait la caravane, les pirogues arrivèrent bientôt au village où les Manyouema nous

1. Le drapeau égyptien.



« Emin Pacha est arrivé ! »

avaient dit camper. Nous trouvons, à l'entrée, le cadavre d'un enfant mâle mis en pièces littéralement, et, à l'intérieur des palissades, celui d'une femme transpercée d'un coup de lance; quelques-uns des nôtres, sans doute, avaient refroidi leur enthousiasme en leur laissant entendre que nous nous formaliserions de rencontrer des esclaves, et ils avaient décampé sur l'heure. Leur disparition causa de si vifs regrets parmi nous que cinq Zanzibari emportant leurs cinq charges, quatre de munitions et une de sel, s'esquivèrent à leur tour. Nous reprenons notre route et ne nous arrêtons qu'au pied d'une nouvelle série de rapides.

Le lendemain, après les avoir explorés, Saat-Tato déclare qu'on les remontera sans trop de peine. Pendant que nos piroguiers s'occupent activement de la périlleuse besogne, j'envoie quelques éclaireurs à la recherche des fuyards. Ils en ramènent un, plus une caisse de munitions et trois carabines. Ils avaient trouvé nos hommes en train de distribuer le contenu de ladite caisse. A la vue de leurs anciens camarades, ces braves s'étaient enfuis à toutes jambes, abandonnant une partie du butin.

Le 3, cinq disparitions nouvelles; les déserteurs emportaient, cette fois, une boîte de cartouches remington, une autre de cartouches winchester, une caisse de provisions européennes, un ballot de beaux vêtements arabes valant 1 250 francs. On découvrit un autre pillard opérant sur une caisse de vivres, dont il avait soustrait déjà des conserves de sagou, de Liebig, de beurre et de lait condensé. En deux jours, dix hommes avaient pris la clef des champs. A ce taux, au bout de deux mois, nous resterions absolument seuls. Je consultai les chefs, qui ne m'encouragèrent pas à essayer des mesures extrêmes. Pourtant, il faudrait bientôt y arriver. Depuis notre départ de Yambouya nous avions perdu 48 carabines et 15 caisses de munitions maxim, winchester et remington.

Le lendemain, quatre porteurs détalent; un cinquième est pris sur le fait. Immédiatement je procède à l'appel général, et, les chefs de caravane n'ayant pas voulu se porter garants de leurs subordonnés, je fais enlever et mettre sous clef les pièces essentielles des carabines. Ainsi désarmés, la fuite devenait impossible. La démoralisation avait fait de ra-

pides progrès depuis la rencontre des Manyouema. Nos gens ouvraient les caisses, volaient des étoffes, des perles, des munitions, qu'ils jetaient ou cachaient près de la route pour les retrouver plus tard.

Le 5 septembre, nous campions aux « Larges des Hippos »; nous avions ainsi baptisé une expansion de la rivière à cause des hippopotames qu'on y apercevait. Notre bivouac fut établi dans une clairière abandonnée devenue leur repaire, et la vue des charmants tapis d'un vert gazon nous fit espérer un instant que nous n'étions pas loin d'un pays découvert.

Des fourrageurs rapportèrent de leurs courses sur l'une et l'autre rive quatre chèvres et des bananes, des rats rôtis, des scarabées bouillis, des limaces. Le 6 nous arrivons au pied d'une cataracte, en face des villages des Bafiado, qui nous fournirent une bonne provision de plantains. Le lendemain, nous halons nos canots au-dessus d'une terrasse de roches par une saillie desquelles la rivière saute de plus de deux mètres.

A partir de la cataracte elle décrit une courbe jusqu'aux rapides d'Avakoubi, où nous nous arrêtons. Sans perdre de temps, nos affamés s'engagent sur un sentier orienté vers l'intérieur. Ils en ramènent une femme et un enfant, mais le meilleur de nos interprètes ne peut traduire un seul mot de leur baragouin.

Le lendemain, nouveaux rapides; l'élaïs ou palmier de Guinée[1] prospère dans la région. Près des villages nous voyons des monceaux de noix de palme. De récentes plantations indiquent même quelque souci de l'avenir.

Achmet, le Somali qui n'avait point voulu nous quitter à Yambouya, et que nous avions dû transporter par eau depuis Yankondé, est tout à fait à bout. « Il est atteint de mélanose », dit le docteur : quelle que soit la nature de son mal, le pauvre homme est devenu étique et n'a plus que la peau et les os.

Puis nous contournons un promontoire, et, après avoir suivi un court méandre de la rivière, nous la voyons soudain transformée en un torrent impétueux encombré de schiste en minces strates; c'est d'abord une succession de vagues furieuses descendant la pente escarpée et dont chacune vient déferler et rejaillir en écume sur celle qui la précède; puis une cataracte.

1. *Elæis guineensis.*

haute de 10 mètres, et, au-dessus, un escalier de rapides bouillonnants; et toutes ces eaux et toute cette écume enveloppées d'embrun se précipitent follement vers nous. Ce spectacle nous cassait bras et jambes, vu l'état lamentable de notre petite troupe. Notre flottille transportait 120 charges et de 50 à 60 malades ou impotents. Abandonner ces pauvres gens dans la forêt me paraissait inadmissible. Charrier les ballots et marcher en avant, nous ne le pourrions guère mieux. Haler les



Cataracte du Bafaïdo.

canots et faire le portage du bateau au delà de cette longue cataracte d'eaux furieuses, la tâche semblait absolument au-dessus de nos forces.

Laissant les pirogues en aval des rapides, je conduisis mes hommes jusqu'à la station ruinée de Navabi, située au-dessus des obstacles, près d'une courbe de l'Itouri-Arouhouimi. Les malades se traînaient à la suite de la caravane. On porta ceux qui ne pouvaient marcher. Puis, sous la surveillance des officiers, on ouvrit une voie dans la brousse pour haler les canots. Cela nous prit deux bonnes journées, pendant lesquelles la compagnie n° 1 alla aux provisions tant près que loin, mais avec un médiocre succès.

Navabi fut naguère un remarquable exemple de prospérité chez les aborigènes. Il possédait des bosquets d'élaïs et des

bananeraies, des champs de tabac et de maïs. Les huttes abritées par les palmiers étaient presque idylliques; au moins nous les jugeâmes telles par la physionomie tropicale et charmante de deux cases restées debout. Tout le reste était détruit. Des gens appartenant peut-être aux bandes d'Ougarrououé avaient brûlé le village, coupé les palmiers, ravagé les plantations et parsemé le terrain des os de ses défenseurs.

On ramassa cinq crânes d'enfants dans les limites de notre nouveau bivouac de Navabi.

Le 12, quand nous reprîmes la marche, il nous fallut abandonner cinq hommes déjà moribonds et qui n'avaient plus leur connaissance. Achmet, le Somali, était du nombre.

De Navabi nous nous rendons à l'atterrage de Memberri — évidemment un repaire favori des éléphants. Non loin de là, nous en voyons un se baigner voluptueusement au large de la rive droite. Très désireux de nous procurer de la viande, je tente d'interroger la fortune, muni d'une de ces carabines du calibre 577 que les chasseurs de l'Inde prisent si fort. Les carabines du calibre 8 étaient restées sous la garde du major Barttelot et de M. Jameson. Je réussis, à quelques mètres de distance, à loger six balles dans le corps de l'animal, mais avec le seul résultat de le blesser inutilement.

L'appel général de ma caravane me donne le résultat suivant :

23 août.	373	hommes
12 septembre	343	»

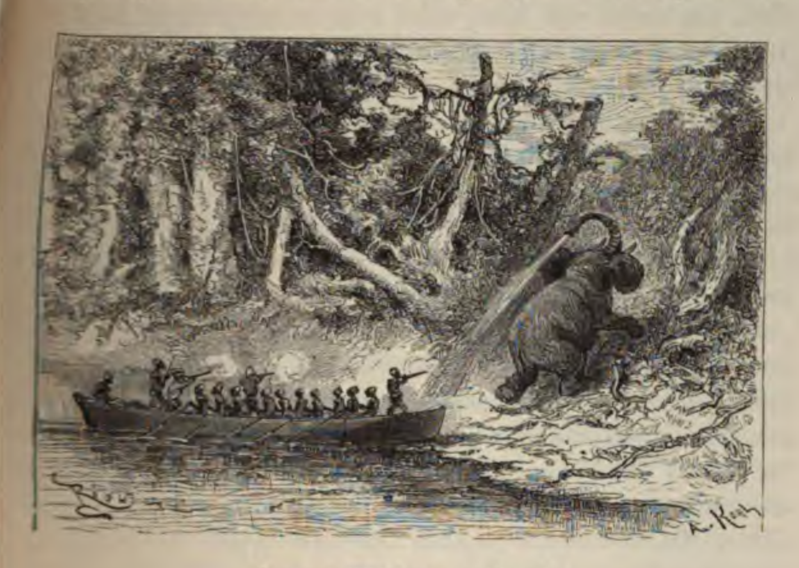
14 désertions et 16 morts; porteurs 235; charges 227; malades 58.

Il faut ajouter à ces chiffres, assez éloquents par eux-mêmes, que chacun des membres de l'expédition souffre la faim; plus nous avançons, plus semblent diminuer les moyens de satisfaire le besoin toujours plus pressant de nourriture; les esclaves bakoussou et bassongora, conduits par les principaux Manyouema d'Ougarrououé, ont saccagé les plantations, égorgé les habitants ou forcé les tribus à se réfugier dans la forêt.

Le lendemain, nous étions aux rapides d'Amiri; Saadi, un de nos chefs, avait reçu des reproches pour avoir permis à un nommé Makoupeté de retourner sur ses pas reprendre une caisse de munitions qui manquait à l'appel. Saadi eut la malen-

contreuse idée d'aller à la recherche de Makoupeté, et il ne rentra pas. Ouledi Manga, un autre de nos hommes, fatigué de son labeur acharné et inquiet de la perspective lugubre qui s'ouvrait devant nous, s'éclipsa avec une autre caisse.

Il nous restait 5 ânes zanzibari sur les 6 que nous avions amenés de Yambouya. L'un d'eux, ayant sans doute le pressentiment d'un désastre prochain, prit à son tour la fuite. — Où alla-t-il? on l'ignore. Inutile de chercher dans la forêt qui ou quoi que ce soit. Comme la vague que fend la proue du



Chasse à l'éléphant sur l'Itouri.

navire se referme derrière le gouvernail, la forêt éternelle enfouit dans sa sombreur impénétrable tout ce qui une fois en a franchi les abords.

Le 15 nous plantons nos tentes près d'une vieille hutte de pêcheurs. Après son immense courbe nord-est, la rivière s'infléchit franchement vers le sud-est et nous avons passé de 1° 58′ à 1° 24′ de lat. N.

Depuis quelques jours nous perdions quotidiennement une caisse de munitions. J'avais essayé, sans succès, de tous les moyens pour empêcher ce brigandage, et je dus enfin prendre le parti d'attacher ensemble les caisses par séries de huit, et de confier chaque série à un chef responsable. Peut-être mettrions-nous ainsi un frein aux excuses continuellement fournies par

les hommes, qui disparaissaient dans la forêt sous toutes sortes de prétextes.

Le 16, à la halte de midi, on entendit en amont de fortes décharges de mousqueterie. Saat-Tato, envoyé en éclaireur, revint au bout d'une demi-heure, s'annonçant par trois détonations, et, quelques instants après, nous vîmes apparaître avec notre embarcation trois autres chargées d'hommes vêtus de blanc et portant des étendards rouges. Ils venaient, disaient-ils, nous souhaiter la bienvenue au nom d'Ougarrououé, leur chef, qui devait me faire visite à notre campement du soir. Après un échange de compliments ils remontèrent la rivière, tirant des coups de fusil et chantant à pleine voix.

A 4 heures du soir, nous campions précisément en aval de la station d'Ougarrououé. Au même instant, un roulement de tambour, des salves d'artillerie, l'arrivée d'une flottille de canots nous annoncèrent l'approche du chef arabe. 50 vigoureux gaillards l'accompagnaient avec des chanteurs et des femmes. Tous paraissaient se porter admirablement bien.

Ougarrououé, nous dit notre visiteur, est le mot zanzibari pour « Loualaba » et la prononciation arabe du nom indigène de Rouaraououa. Notre nouvel ami avait été connu autrefois sous l'appellation d'Ouledi Balyouz, « l'Ouledi du Consul ». De 1860 à 1863 il accompagna les capitaines Speke et Grant, en qualité de garçon de tente; on l'avait oublié ou il avait déserté dans l'Ounyoro. Il nous apportait en présent deux chèvres grasses et une vingtaine de kilogrammes de riz première qualité, des plantains mûrs et des poules.

Comme je lui demandais si nous trouverions des vivres dans le voisinage de son établissement, il nous apprit, à notre très grand chagrin, que ses gens avaient dévasté tout le pays : impossible, du reste, de les en empêcher, car ils étaient furieux contre les « païens », vu les sanglantes représailles des aborigènes contre les nombreuses caravanes qui faisaient le trafic de l'ivoire. Puis il voulut bien répondre à nos questions : la contrée où nous sommes s'appelle Bounda; elle est habitée par les Babounda; les naturels de la rive septentrionale sont les Bapaï ou Bavaiya. Au cours de quelque razzia, une de ses bandes, ayant marché un mois dans la direction de l'est, avait vu d'une haute colline — Kassololo? — une contrée herbue se prolongeant vers l'orient.

Plus tard il nous dit encore que sa caravane, forte de 600 hommes, avait quitté la Loualaba (cours supérieur du Congo) à Kibongès (au-dessus de la rivière Léopold) et avait fourni en neuf lunes une traite de 680 kilomètres vers le nord-est sans sortir de la forêt et sans voir assez d'herbe pour en remplir le creux de la main; elle n'avait traversé qu'une rivière, la Lindi, avant d'arriver à l'Itouri, nom que porte ici l'Arouhouimi; il avait appris des traitants arabes que le Loulou (Lououa) sort d'un petit lac appelé l'Ozo, où l'on se procure beaucoup d'ivoire.

Plus haut, à quatre heures de marche, Ougarrououé avait une autre station, comptant une centaine de fusils et située près de la Lenda, tributaire de l'Arouhouimi sur la rive méridionale. Ses gens semaient du riz — nous en avions goûté — et des oignons. Mais autour de chacune de leurs stations ils avaient fait le désert, car ils estimaient une imprudence de laisser dans leur voisinage « ces assassins, ces païens ». Ils avaient déjà perdu 200 de leurs hommes d'entre les tribus Bakoussou et Bassongora et plus d'un valeureux chef manyouema. Une fois, 40 des leurs avaient disparu, dont pas un n'était revenu. Ougarrououé avait en ce moment chez lui un hôte arabe qui venait de perdre jusqu'au dernier des pagazi de sa caravane.

Je le trouvai très disposé à me louer quelques-uns de ses hommes pour m'accompagner, et, moyennant un prix à débattre plus tard, il ne fit aucune difficulté à garder près de lui tous les malades qui ne pourraient me suivre.

Le 17, la caravane s'installa sur les bords de l'Itouri, en face du campement d'Ougarrououé.

Dans l'après-midi je traverse la rivière avec mon embarcation pour visiter, à mon tour, les Arabes. Ils ont un très vaste établissement, jalousement fortifié de grandes palissades doublées de voliges placées en travers pour empêcher le passage des flèches. Au centre, et faisant face à la rivière, l'habitation du chef était commode, élevée et confortable. Ses épaisses et hautes murailles d'argile cuite, percées de meurtrières, lui donnent quelque ressemblance avec une forteresse. En traversant un couloir qui séparait des salles publiques les appartements particuliers du maître, je vis une vaste cour carrée, ayant 20 mètres de côté, entourée de bâti-

ments et remplie d'esclaves. Il y avait quelque chose d'une demeure baroniale du moyen âge dans l'aspect de cette résidence momentanée du chef arabe : un air affairé et le train des serviteurs de tous ordres, l'espace largement mesuré, l'abondance de biens. La place était certainement à l'abri de toute surprise et, pour peu qu'elle fût vaillamment défendue, il aurait fallu un bataillon pour emporter cet avant-poste d'un trafiquant d'esclaves.

J'appris que, plusieurs journées de marche durant, la rivière vient du côté de l'est; beaucoup plus haut, l'Ihourou, arrivant du nord, se réunit à l'Itouri, et, outre la Lenda, celui-ci reçoit, sur la rive sud, un affluent qui se nomme l'Ibina.

Encore plus haut, à 10 journées de marche, disaient les uns, à 20, disaient les autres, était installé un autre Arabe, connu sous l'appellation de Kilonga Longa, de son vrai nom Ouledi.

C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains, qu'on disait très nombreux dans la région au nord de l'Itouri et, vers l'est, à partir du confluent du Ngaiyou : une jeune fille d'environ dix-sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur, et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvais l'air d'une jolie femme de couleur en miniature, elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, celui de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une si petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle; gros, saillants et très vifs. Absolument nue, la demoiselle ne semblait nullement embarrassée, et, habituée sans doute à se voir admirer, elle paraissait ravie de notre curiosité. On l'avait trouvée près des sources du Ngaiyou.

Ougarrououé, m'ayant montré tous ses trésors, y compris la magnifique provision d'ivoire qu'il avait réussi à se procurer, m'accompagna au bateau et nous fit envoyer en même temps de grands plats de riz très bien préparé et un immense bol de volaille au curry, dont je ne suis pas fou, mais qui fut apprécié au campement.

Le débarcadère présentait pour l'instant une scène animée. Les marchands de bananes, de pommes de terre, de cannes à sucre, de riz, de farine de manioc et de volailles appelaient bruyamment les acheteurs, et les cotonnades et les perles pas-

saient rapidement d'une main dans une autre. C'est le genre de vie qu'adorent les Zanzibari et, du reste, presque tous les indigènes; leur joie s'exprimait par des rires, que nous n'avions plus entendus depuis longtemps.

De bonne heure, ce jour-là, j'avais envoyé un canot pour ramener les traînards incapables de rallier le camp, et avant 3 heures de l'après-midi nous rentrions en possession de cinq malades que nos gens avaient trouvés déjà résignés à leur sort. Je fis l'appel de mon monde, qui se dénombrait ainsi :

	Hommes.	Chefs.
Compagnie n° 1	69	4
— n° 2	57	4
— n° 3	60	4
— n° 4	61	4
Cuisiniers	3	»
Jeunes garçons	9	»
Européens	6	»
Soudanais	6	»
	271	16
Malades	56	
	327	
Au départ de Yambouya	389	
Manquants par la désertion ou la mort	62	

Nous transportons les malades dans les embarcations, et de là chez Ougarrououé, qui s'engage à les nourrir, à raison de 25 francs par tête et par mois, jusqu'à l'arrivée du major Barttelot ou de tout autre porteur d'un ordre signé de ma main.

On se rappelle que nous avions rencontré les envoyés du traitant arabe le 31 août, à une journée de marche d'Avedjili, vis-à-vis du confluent du Nepoko. Ces hommes, croyant leur mission terminée, étaient retournés près de leur maître pour lui rapporter les détails qu'ils tenaient de nous; mais Ougarrououé, qui avait presque achevé sa provision de poudre, ne désirait rien tant que de la renouveler. Le major Barttelot, que nous pensions alors en train de suivre nos traces le long de la rivière, devait en avoir près de 2 300 kilogrammes; mais son bagage était tellement considérable qu'il lui aurait fallu plusieurs mois pour arriver jusqu'à notre campement actuel. Comme je désirais vivement communiquer avec lui, je stipulai avec le traitant que si ses gens reprenaient leur route en des-

cendant la rive gauche ou méridionale, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le major et remis ma lettre entre ses mains, je lui délivrerais un bon à échanger contre 136 kilogrammes de poudre. Il m'exprima toute sa reconnaissance et me promit d'expédier 40 de ses éclaireurs avant la fin du mois. (Ces hommes partirent, en effet, vers le 24 ou 25 octobre; mais aux rapides des Guêpes, à 265 kilomètres en deçà de Yambouya, ils furent obligés de rebrousser chemin en raison de l'invincible hostilité que leur témoignaient les naturels et des pertes qu'ils éprouvèrent.)

Nos déserteurs zanzibari s'étaient trompés, tout comme nous, en s'imaginant que les hommes d'Ougarrououé avaient continué leur voyage vers l'ouest par quelque route de l'intérieur, et en se hâtant de prendre eux-mêmes cette direction, tandis que les éclaireurs étaient retournés près de leur maître. Les arrangements conclus avec le traitant et la proclamation publique qu'il en fit lui-même, suffiraient désormais, j'en avais la confiance, pour empêcher toute tentative d'évasion.

Nous étions si fatigués du voyage par eau et des labeurs à recommencer tous les jours pour remonter les rapides, que j'annonçai à Ougarrououé mon intention de prendre à l'avenir la voie de terre. Il m'en dissuada fortement : avec un effectif réduit comme le nôtre, les bagages seraient bien lourds à porter; il croyait, du reste, que la rivière est beaucoup plus facilement navigable sur une certaine étendue en amont qu'elle ne l'est en aval.

CHAPITRE IX

DE CHEZ OUGARROUOUÉ CHEZ KILONGA LONGA

(Du 19 septembre au 17 octobre 1887.)

Ougarrououé nous renvoie trois déserteurs zanzibari. — Nous faisons un exemple. — Les carabines « express ». — Conversation avec Réchid. — La Lenda. — Rapides dangereux. — Disette. — Quelques suivants de Kilonga Longa. — Confluent de l'Ihourou et de l'Itouri. — Effectif de l'expédition. — Maladie du capitaine Nelson. — Misère et désolation. — Nous nous faisons annoncer à Kilonga Longa. — La campée des malades. — Randy et la pintade. — Rareté de la nourriture. — Les poires de la forêt. — Menus de fantaisie. — Asmanie se noie. — Résumé de notre situation. — L'avis d'Oulédi. — La chute d'Oumari. — On mange mon âne. — Nous prenons le sentier des Manyouema et arrivons à leur village.

Une fois de plus, l'expédition était composée d'hommes solides. J'avais l'esprit tranquille au sujet de l'arrière-garde, et j'étais rassuré sur le sort des malades. Le 19 nous quittions la station d'Ougarrououé avec 180 charges dans les canots et l'embarcation et 47 charges réparties entre différentes compagnies qui devaient les porter chacune un jour sur quatre. Les Arabes nous accompagnèrent pendant quelques heures pour nous mettre sur la route, puis se retirèrent en nous souhaitant bonne chance.

Nous étions à peine à la halte du soir et la nuit tombait rapidement quand nous vîmes approcher un canot d'Ougarrououé nous amenant 3 Zanzibari pieds et poings liés. C'étaient des déserteurs ramassés par le traitant après son retour à sa station. Naturellement ils avaient emporté des carabines, et leurs sacs témoignaient de leur habileté à détourner mes munitions. Je récompensai l'Arabe par le don d'un revolver et de 200 cartouches. Les prisonniers furent enfermés pour la nuit. Qu'y aurait-il à faire pour en finir avec ces désertions? Si je ne recourais à des mesures sévères, si ce désordre con-

tinuait seulement quelques jours, tous nos efforts, nos souffrances, la vie même de plusieurs d'entre nous aurait été sacrifiée en pure perte!

Au matin on fit l'appel général, et en termes appropriés je fis une longue harangue à mes hommes. Ils convinrent tous que nous avions fait le possible pour accomplir notre devoir envers eux; que, tous, nous avions beaucoup souffert, mais que ceux qui décampaient montraient des âmes d'esclaves et n'avaient aucune espèce de dignité. Si des indigènes essayaient de voler nos carabines, « qui étaient nos âmes », nous aurions raison de leur tirer dessus, et si des hommes largement rémunérés pour leur travail, protégés et traités comme ils l'étaient par nous, tentaient de nous assassiner pendant la nuit, ils méritaient également d'être fusillés. Ils voulurent bien l'admettre. « Et qu'ont fait ces trois déserteurs ramenés par les Arabes? Ils ont pris nos armes et se sont enfuis avec nos moyens de défense. Vous fusilleriez des naturels qui vous empêcheraient de continuer votre route ou qui inquiéteraient votre retraite, mais ceux-ci, que font-ils autre chose? Privés de vos carabines et de vos munitions, pouvez-vous marcher en avant ou retourner en arrière?

— Non.

— Vous venez donc de prononcer leur condamnation à mort. L'un d'entre eux subira sa peine aujourd'hui; un autre demain; le troisième après-demain; et à partir de ce jour je ferai pendre haut et court tout voleur et tout déserteur, car ils se dérobent à leur devoir et mettent en péril la vie de leurs camarades. »

On passe ensuite à l'interrogatoire des coupables.

D'où venaient-ils? L'un dit être l'esclave de Fardjalla bin Ali, un des chefs de la compagnie n° 1; un autre était l'esclave d'un banyan de Zanzibar; et le troisième, l'esclave d'un artisan de l'Ounyanyembé.

On tira au sort : le morceau de papier le plus court échut à l'esclave de Fardjalla; son maître était présent. On lança une corde par-dessus une forte branche, et, au commandement, 40 hommes se saisirent de l'un des bouts, l'autre fut attaché en nœud coulant au cou du prisonnier.

« As-tu quelque chose à dire? »

Il secoua la tête. Le signal fut donné et l'homme hissé

dans les airs. Avant qu'il fût tout à fait mort, nous avions levé le camp et la caravane était en marche, laissant sur le lieu du supplice l'arrière-garde et l'équipe des mariniers. Ils substituèrent un lien de rotin à la corde; le cadavre fut attaché à l'arbre, et, un quart d'heure après, tout le monde était parti.

Nous fîmes une bonne traite ce jour-là. Un sentier courant sur la rive facilita singulièrement notre marche. Nous ne trouvâmes en route que dix régimes de tout petits plantains. Le camp fut dressé à une heure de distance du confluent de la Lenda et de l'Itouri.

Un bel éléphant se baignait sur la rive opposée. Sautant dans un canot, le capitaine Nelson, Saat-Tato et moi arrivons à quelque 15 mètres de l'animal. Nous tirons simultanément nos trois balles, puis deux autres, le capitaine ayant, comme moi, une carabine à deux coups : mais, en dépit de tout ce plomb, qui l'avait atteint aux parties vitales, l'éléphant parvint à nous échapper. Depuis lors je perdis toute confiance dans ces carabines express, avec lesquelles nous n'avons jamais tué une seule pièce de gibier pendant tout le voyage. Aussi le capitaine vendit-il la sienne à Kilonga Longa, en échange de quelques provisions, et, deux ans après, je fis cadeau de la mienne à Antari, le roi des Ankori. Avec la carabine Reilly n° 8 ou n° 10 j'étais toujours sûr de réussir : avis à ceux que ces choses intéressent.

A l'aube du jour suivant, et comme une lumière grise filtrait à travers le dôme ombreux de la forêt, je dépêchai un gars pour mander Réchid, un des principaux chefs de la caravane.

« Réchid, mon vieux, il nous faut pendre aujourd'hui le second de nos déserteurs. Il va être temps de tout préparer. Qu'en dis-tu?

— Je dis qu'il faut tuer ceux qui veulent nous tuer. Quand nous montrons à ces hommes un fossé plein de pieux aigus et de pointes empoisonnées, sûrement ce n'est pas notre faute s'ils sautent dedans, car ils se bouchent les oreilles pour ne point entendre. Que leur sang soit sur leur tête!

— Mais c'est bien dur, après tout! Réchid bin Omar, cette forêt rend le cœur de l'homme dur comme fer, et la faim lui fait perdre la tête. Ces malheureux ne pensent qu'à leur ventre affamé, ils n'entendent que les cris de leur estomac. Tu sais bien que des mères poussées par la faim ont dévoré leurs

enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un serviteur s'enfuie l du maître quand le maître ne peut plus le nourrir?

— Ça, c'est la vérité, claire comme le soleil. Mais, s'il f mourir, mourons tous ensemble! Beaucoup de braves g sont prêts à te donner leur sang quand tu le leur demander Il y en a d'autres — des esclaves d'esclaves — qui ne sav rien et ne se soucient de rien. Ils se sauvent, emportant qui nous est nécessaire pour assurer notre existence. Qu périssent donc et pourrissent dans la forêt! Personne n'ign que toi, un chrétien, tu te donnes tout ce mal pour déli des fils de l'Islam qui souffrent là-bas quelque part près d grand lac. Mais ces voleurs, qui adorent Allah pourta voudraient voir les chrétiens se perdre dans la forêt : qu meurent!

— Mais, écoute, Réchid : si nous pouvions empêcher débandade et la ruine par quelque autre moyen moins sév que celui de les brancher jusqu'à ce que mort s'ensuive, qu' dirais-tu?

— Je dirais, maître : tous les moyens sont bons, mais meilleur est certes celui qui les laissera vivre pour se pentir.

— Très bien! Alors, quand j'aurai pris le café, on sonn l'appel. En attendant, qu'on prépare une longue corde rotin, qu'on l'enroule autour de cette forte branche et qu fasse un bon nœud coulant avec le bout de ce fil à plomb. Qua on amènera le prisonnier entouré de ses gardes et que entendras la trompette, tu diras tout bas aux autres che « Venez avec moi, et peut-être le maître vous accordera-t-il « grâce ». Quand je lui aurai demandé s'il n'a rien à dire, al vous parlerez. Cela te va-t-il?

— Il sera fait comme tu dis. Les chefs seront prévenus. »

Une demi-heure après, à l'appel de la trompette, les co pagnies formèrent un carré autour du prisonnier. Un l câble de rotin, terminé par le fatal nœud coulant, traîn d'un côté sur le sol comme un immense serpent. Je p nonçai quelques paroles, un homme s'avança et passa le nœ autour du cou du condamné.

« Et maintenant, mon garçon, as-tu quelque chose à d avant d'aller retrouver ton frère dans la mort? »

L'homme garda le silence; il semblait à peine m'entend

Je me tournai vers le chef : « Et toi, as-tu quelque chose à dire avant que je donne l'ordre de tirer la corde? »

Alors Réchid fit signe aux autres, qui s'élancèrent avec lui et se précipitèrent à mes pieds, implorant son pardon, accablant d'invectives les voleurs et les meurtriers, mais promettant que leur conduite à l'avenir serait tout autre si, pour cette fois, je faisais miséricorde.

Il valait la peine d'observer les physionomies des Zanzibari pendant cette scène! leurs yeux étaient grands ouverts, leurs lèvres serrées, leurs joues pâles. Aussi rapide qu'un courant électrique, la même impression les avait saisis.

« Assez, mes enfants! Emmenez votre homme : sa vie est à vous! Mais attention! il n'y a plus à l'avenir qu'une loi pour les voleurs de carabines : c'est la mort par la corde! »

Alors suivit une telle manifestation de reconnaissance que j'en fus émerveillé : de vraies grosses larmes roulaient sur plus d'une joue, tandis que chaque œil brillait et se dilatait passionnément. Bonnets, turbans volaient dans les airs. Bras et fusils levés, ils s'écriaient : « Tant que le « Bonnet Blanc » ne sera pas en terre, aucun de nous ne l'abandonnera! Mort à celui qui lâche Boula-Matari! Montre-nous la route du Nyanza! Conduis-nous, chacun te suivra. »

Je n'avais assisté nulle part à si émouvante démonstration, sauf peut-être en Espagne, quand les républicains manifestaient bruyamment leur approbation après quelque grand discours éloquent où on les exhortait à être fidèles à leur nouvelle devise : « *Libertad, Igualdad y Fraternidad* ».

Le prisonnier pleurait aussi, et quand le nœud fut défait et la corde lancée au loin, il s'agenouilla et fit vœu de mourir à mes pieds. Nous échangeâmes une poignée de main, et je leur dis : « C'est l'œuvre de Dieu : à Lui rendez grâces!

Gaiement la trompette sonna de nouveau, et tous de s'écrier : « Avec l'aide de Dieu! » Chacun courut à son poste, reprit sa lourde charge et marcha en avant joyeux comme s'il marchait à un festin. Les officiers même avaient un sourire de satisfaction. Jamais encore dans la forêt du Congo il n'y avait eu semblable réunion de gens heureux.

Les deux colonnes arrivèrent en une heure et en même temps à la Lenda, rivière profonde, et large d'une centaine de mètres. A l'ouest du confluent nous vîmes un petit

village dont les bananiers étaient depuis longtemps dépouillés de leurs régimes. Dès que le passage eut été effectué, on permit aux hommes de fouiller la région en quête de vivres, les uns au nord et les autres au sud; mais ils revinrent tous, bien avant le soir, sans avoir trouvé rien à se mettre sous la dent.

Le 22, nous continuons notre route toujours en deux colonnes. En observant mes hommes pendant l'appel, je m'aperçus que beaucoup d'entre eux, une cinquantaine au moins, avaient déjà la mine défaite et le corps affaibli. Cependant quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis que j'avais laissé tous mes invalides à la garde de l'Arabe! Les plus forts et les plus sages semblaient tout aussi démoralisés que les autres!

L'abstinence prolongée les tuait. Comment poursuivre notre marche à travers les latitudes dévastées par les chasseurs d'ivoire? Heureusement qu'en arrivant à Ouméni nous eûmes la chance de trouver assez de vivres pour une journée à rations entières, et le courage nous revint.

Le lendemain, Abdallah, surnommé le Bossu, prenait la clef des champs. Notre flottille fut souvent arrêtée par les rapides et par des maigres en grand nombre. Nous eûmes à décharger les canots, à les haler à la gaffe, à les recharger ensuite; puis il fallut s'arrêter en vue d'une chute de 12 mètres et d'une succession de petites cataractes en amont et en aval de la plus grande.

On aurait pu croire qu'en cet endroit l'Itouri, diminué de tous ses affluents que nous avions dépassés, ne devait être qu'un simple torrent de montagnes, mais quand nous contemplâmes le volume d'eau qui, à la troisième grande chute, se précipitait sur ces roches de schiste rougeâtre, il fallait bien le reconnaître : l'Itouri-Arouhouimi est une puissante rivière.

Nous passâmes la journée du 24 à chercher des vivres, à tailler un chemin pour contourner les rapides et à démonter l'embarcation. Les pionniers découvrirent une bonne provision de bananes. Le lendemain, l'obstacle était franchi, et nous faisions halte à un ancien campement arabe. Ce jour-là, impossible de glaner la moindre chose; nous arrivons le 26 à une nouvelle série de rapides. A la fin d'une journée de labeur excessif, employée à décharger, à recharger continuellement la flottille, à supporter la fatigue et les émotions causées

par ces dangereuses manœuvres au milieu du tumulte des eaux, nous campons en face d'Avatiko.

Combien notre embarcation et nos pirogues nous étaient précieuses, on en jugera par ce fait : sans leur secours, nous étions obligés de faire trois voyages successifs pour transporter 227 charges! Et même avec leur aide, tous nos hommes valides n'avaient d'autre occupation jusqu'au soir. Nos gens étaient si épuisés par la faim, que plus d'un tiers pouvaient à peine se traîner. Ce jour-là, je dus me contenter de deux bananes, et quelques-uns de nos Zanzibari n'avaient rien mangé depuis l'avant-veille ; voilà de quoi terrasser les hommes les plus robustes! Un groupe de fourrageurs de la première compagnie passa la rivière et put se procurer quelques plantains encore verts; une femme qu'ils emmenèrent promit de les conduire à une plantation de bananiers dont les fruits, disait-elle, étaient aussi longs que ses bras.

Nous prîmes quelque repos le 27 septembre, pendant que Stairs explorait la rivière en amont, et que 180 hommes, guidés par notre captive, allaient aux provisions. Le lieutenant ne découvrit pas de village, mais il nous raconta son tête-à-tête avec des éléphants qui avaient failli lui faire passer un mauvais quart d'heure. Les Zanzibari revinrent enfin, et nous pûmes donner de 60 à 80 bananes à chacun des nôtres. Si tout le monde avait adopté nos pratiques de stricte économie, nous aurions eu beaucoup moins de souffrances à enregistrer. La quantité qu'on venait de leur distribuer impartialement aurait dû suffire pour six ou huit jours; mais leur appétit est ingouvernable; plusieurs d'entre eux passèrent la nuit à se goberger : Dieu pourvoirait à leur existence comme il l'avait fait jusque-là!

Le 30, les deux colonnes se rejoignirent à l'heure du déjeuner, qui fut pour les officiers et moi un véritable festin. Stairs avait pris dans une fosse une antilope vivante et j'avais découvert du poisson frais dans un filet tendu par quelque indigène à l'ouverture d'une petite crique. L'après-midi nous étions à peine installés près d'un gué, sur un point de la berge qui paraissait servir de lieu d'atterrissement, que trois coups de fusil nous firent tressaillir. Encore des Manyouema! Et en effet une douzaine d'hommes de la plus belle prestance s'avancèrent majestueusement. C'étaient des guerriers de Kilonga-Longa,

l'émule d'Ougarrououé dans l'œuvre d'extermination qu'ils ont l'un et l'autre entreprise.

Ces Manyouema nous apprirent que leur chef était établi à cinq journées de marche seulement; mais, la région que nous avions à traverser n'étant pas habitée, ils nous conseillaient de nous approvisionner des plantains qu'on se procurerait de l'autre côté de la rivière, avis que nous trouvâmes fort sage, le besoin de nous ravitailler étant impératif. Nous en aurions, dirent-ils, pour un mois de marche avant d'arriver au Pays des Herbes.

Le premier jour les recherches furent infructueuses, mais un fort détachement fut envoyé dès les premières heures du lendemain pour explorer le rivage septentrional, sous les ordres du lieutenant Stairs et du docteur Parke; il revint dans l'après-midi apportant assez de plantains pour qu'on en pût assigner 40 à chacun. Quelques-uns des plus entreprenants en avaient recueilli davantage, mais, la misère les ayant rendus peu scrupuleux, ils s'étaient arrangés pour se faire une petite réserve.

Le 3 octobre, peu après avoir levé le camp, nous arrivons à une sorte d'étang entouré de collines élevées de 90 à 200 mètres au-dessus de la rivière; nous le remontons jusqu'à ce que l'Itouri soit devenu un torrent tortueux, encaissé, impétueux. Le paysage nous représentait en miniature un cagnon du Congo avec ses parois de hautes montagnes; et un pressentiment nous avertissait que des difficultés bien autrement sérieuses que celles dont nous avions déjà tant souffert allaient s'opposer à notre marche. La petite flotte avance cependant sur 5 kilomètres encore; puis les obstacles de toute sorte se font si nombreux qu'il nous est impossible de rejoindre la caravane.

Le 4, nous réussissons à faire 3 kilomètres sur la rive nord, où se trouve l'établissement manyouema d'Ipoto. Les Manyouema avaient disparu et trois des nôtres avec eux. Deux hommes étaient morts de la dysenterie. La traversée n'avait pas été sans grands dangers : une pirogue fut deux fois submergée, le bateau d'acier faillit couler, et le choc violent qu'il reçut dérangea nos chronomètres, qui jusqu'alors étaient restés parfaitement exacts. J'aurais voulu dès ce jour renoncer à toute navigation, mais le désert horrible, inexorable et

l'excessive prostration physique et morale de mes gens ne le permettaient pas. Nous espérions toujours arriver en quelque lieu où la caravane trouverait la nourriture abondante et le repos qui lui étaient nécessaires, et ce lieu, pensions-nous, ne pouvait être que l'établissement de Kilonga Longa.

Le lendemain, avant dix heures du matin, nous arrivons, après une poussée énergique sur des eaux terriblement sauvages, à une courbe brusque de l'Itouri, infléchie du nord-est à l'est et dont les lignes rappelaient singulièrement, sur une plus petite échelle, celle de Nsona-Mamba, sur le bas Congo.

Avant de nous engager trop loin dans cette courbe, je descendis sur le rivage, et du haut d'une roche semblable à de la lave je compris du premier coup d'œil que les pirogues nous seraient désormais inutiles. Les montagnes se dressaient plus élevées, le torrent rétréci ne mesurait plus que 20 mètres, et, à 90 mètres en amont du point où je me trouvais, l'Ihourou, s'échappant d'une gorge étroite, arrivait sauvage et impétueux, tandis que l'Itouri descendait, de cataracte en cataracte, les marches d'un escalier gigantesque; puis leurs eaux réunies reprenaient leur course vertigineuse, et les échos du rivage et les profondeurs de la forêt répétaient le fracas de leurs rugissements.

J'envoyai des messagers rappeler la caravane qui marchait sous les ordres de Stairs, et dès qu'elle fut de retour, nous regagnâmes la rive méridionale. A notre dernier recensement nous étions 271, blancs et noirs, tous compris. Depuis lors, 2 hommes étaient morts de la dysenterie, 1 d'anémie, 4 avaient déserté, 1 avait été pendu. Reste, 263. Sur ce nombre, 52 étaient réduits à l'état de squelettes. Rongés d'ulcères, ils ne pouvaient aller, comme les autres, à la recherche des vivres, et, n'ayant pas su économiser ceux qu'on leur avait distribués, ils étaient restés sans nourriture pendant ces derniers jours de disette absolue. Ces pertes ne me laissaient que 211 hommes capables de marcher, et, sur ces 211, 40 étaient des soldats ou des chefs de caravane et non des portefaix, et nous avions encore 227 charges, c'est-à-dire une soixantaine en trop. Depuis quinze jours le capitaine Nelson souffrait de petits ulcères, une douzaine au moins, qui peu à peu s'étaient fort envenimés. Maintenant que les obstructions rendaient la rivière absolument impraticable, qu'allait-il advenir de notre camarade et des

52 hommes non moins malades que lui? Problème, en effet difficile à résoudre : le capitaine Nelson, un des nôtres, il fallait le sauver à tout prix; nous étions tenus moralement aux mêmes obligations vis-à-vis des 52 noirs. Et, si sombres que fussent nos prévisions, nous n'en conservions pas moins un fervent espoir de nous tirer de ce mauvais pas. Les Manyouema avaient affirmé que leur établissement n'était qu'à cinq journées de marche et nous en avions déjà fait deux. Le capitaine Nelson suggéra l'idée d'expédier d'habiles éclaireurs qui arriveraient chez Kilonga Longa bien longtemps avant le gros de la troupe.

Cette proposition ne pouvait qu'être agréée, et, les chefs de poste étant naturellement les plus capables, j'envoyai leur capitaine et cinq d'entre eux avec la mission d'avancer sur la rive méridionale jusqu'à la première escale qu'ils rencontreraient; là ils trouveraient moyen de traverser l'Itouri et de gagner les villages de Kilonga, d'où ils nous rapporteraient des vivres.

Avant le départ de nos batteurs d'estrade, ceux-ci, comme mes officiers, du reste, me demandèrent si je croyais réellement à l'existence de ce campement arabe. « Certes oui! leur répondis-je; mais il est possible que les Manyouema, pour nous rassurer et nous encourager, soient restés au-dessous de la réalité dans l'évaluation des distances. »

Ayant annoncé aux malheureux éclopés notre intention de continuer la marche, car il était urgent de trouver au plus tôt des vivres et de leur envoyer du secours, je laisse les 52 invalides, 81 ballots et 10 canots sous la surveillance du capitaine Nelson. Lui souhaitant bon courage, nous chargeons sur nos épaules le bateau d'acier et les bagages, et la petite troupe s'achemine vers l'est.

Plus lugubre emplacement ne pouvait être choisi pour une infirmerie que cette étroite terrasse sablonneuse ceinte de roches et cernée par les bois sombres qui s'élèvent de la berge de la rivière jusqu'à une hauteur de 200 mètres, emprisonnant entre leurs pentes le vacarme infernal du torrent en lutte incessante contre lui-même, et le double tonnerre des cataractes jumelles. Fut-il situation plus lamentable que celle de ces malheureux, condamnés à l'inaction et à la faim, et, sans trêve ni repos, forcés d'entendre l'éternel hurlement des ondes affolées et la monotonie furieuse du bruit des grandes eaux

plongeant dans l'abîme, d'assister aux batailles des vagues bouillonnantes, s'avançant en colonne à l'assaut d'autres vagues, déferlant, se tordant, se mêlant avec elles, et avec elles retombant pulvérisées en embrun sous la force irrésistible du courant qui les emporte; du côté de la terre, avoir pour unique spectacle l'implacable forêt qui recouvre et les roches, et les collines, et les plateaux, et les montagnes de sa sombre verdure, éternellement triste et comme en deuil des âges, des temps et des générations! Et ces nuits avec leurs ténèbres épaisses, et l'ombre noire et froide des bois de la montagne, et les clameurs du torrent, et la morne uniformité du bruit des cataractes, et les formes indéfinies, nées de la fièvre et de la faim, et les souffrances qu'engendre l'isolement, et ce sentiment de l'abandon qui peu à peu vient nous étreindre le cœur! Il faut avoir vécu ces choses pour se faire une idée de la position de ces infortunés.

Et la nôtre était-elle de beaucoup meilleure? Nous allions presque à l'aventure, rampant sous les halliers péniblement et toujours et sans cesse, pour gagner la crête des hauteurs, n'osant nous demander le temps que nous mettrions pour trouver et rapporter des vivres, écrasés sous le poids de notre double responsabilité vis-à-vis des honnêtes et braves compagnons qui nous avaient suivis jusqu'ici, et des autres non moins braves et non moins honnêtes que nous avions laissés au fond de l'horrible cagnon!

En regardant ces malheureux que la faim avait si promptement terrassés et qui, décharnés et languissants, avançaient avec tant de peine, il me semblait que la vie n'était plus guère pour eux qu'une question d'heures; encore un jour, deux peut-être, et le lumignon fumant s'éteindrait. Nos yeux fouillaient le hallier pour y découvrir les baies rouges du phrynium, le fruit aigrelet, oblong, aux joues cramoisies de l'amome ou les fèves plates de la forêt.

Quelle joie quand on trouvait des champignons! Dans notre extrême détresse, rien ne nous paraissait indigne de notre appétit, sauf les feuilles et le bois. Nous traversons des clairières abandonnées; nos hommes y coupent des tiges de bananier, les broient et en font la soupe avec des herbes sauvages; le faux jaquier ou *fenessi* et les autres gros fruits de la forêt sont l'objet de nos recherches passionnées.

Retourner sur nos pas,... impossible! — Impossible aussi de rester. Changer de lieu — n'était que changer de misère; chaque nouvelle journée — venait détruire le travail de la veille.

Le 7 octobre, à 6 h. 30 du matin, nous reprîmes cette marche funèbre à travers la forêt infrayée qui recouvre les plateaux boisés. Nous ramassons en route des champignons et les fruits du *matonga* sauvage. Vers onze heures, halte pour le goûter. Mes officiers, qui savent se rationner strictement, avaient encore une petite provision de bananes; pour moi, je ne puis m'en permettre que deux. Une tasse de thé sans sucre termine le repas.

La causerie, naturellement, roulait sur la situation : Nos courriers atteindraient bien quelque village aujourd'hui ou demain, combien de temps leur faudrait-il pour revenir? Dans mes précédents voyages en Afrique m'étais-je déjà trouvé dans d'aussi déplorables conjonctures?

« Non, pas tout à fait, répondis-je : nous avons souffert, mais jamais à ce point. Ces neuf jours sur la route de l'Itouri ont été épouvantables. Lors de notre fuite de Boumbiré, certes j'ai connu la faim, et aussi quand je descendais le Congo pour en étudier le cours, mais nous n'étions pas absolument dénués de tout et l'espérance nous restait. Mais si ceux-ci meurent, qu'adviendra-t-il de nous? le temps des miracles est passé, dit-on. Pourquoi? — le savent-ils, ceux qui le disent? Moïse fit jaillir de l'eau du rocher d'Horeb pour les Israélites : de l'eau nous en avons, et à revendre! Au torrent de Kéritli, Élie fut nourri par les corbeaux : mais il n'y a pas un seul corbeau dans toute la forêt! Le Christ fut servi par des anges; s'il nous en descendait un du ciel! » Au moment où je prononçais ces mots, nous entendîmes le vol d'un gros oiseau qui battait l'air de ses ailes. Randy, mon petit terrier, lève le nez, avance la patte : nous nous retournons; à l'instant même l'oiseau tombait sous la dent de Randy qui, ayant happé sa proie, la tenait serrée comme dans un étau.

« Voyez, enfants! les dieux nous protègent; le temps des miracles n'est point passé! » Et mes camarades, agréablement surpris, examinaient l'oiseau : une pintade belle et grasse. On eut bientôt fait d'en donner à chacun sa part; Randy, le héros de la fête, ne fut pas oublié. Chien Chien semblait avoir

conscience de ses progrès dans l'estime de tous, et chacun de nous jouit à sa manière de cette bonne fortune.

Le lendemain, pour soulager les porteurs du bateau, je chargeai M. Jephson d'en faire reboulonner les sections et de le mettre à l'eau. Une heure après, ma colonne de marche arrive en vue d'une île habitée. Les éclaireurs s'emparent d'un canot et mettent le cap sur la rive, afin de se saisir avec aussi peu de gêne qu'Orlando[1] de tout ce qui pourra faire ventre à



Le terrier Randy prend un oiseau.

à nos affamés. « Que voulez-vous, hommes farouches ? — Quelque chose à manger ! Nous sommes deux cents à mourir de faim dans les bois ! » Les indigènes ne s'attardent pas à poser d'autres questions. Ils ont la bonne grâce de disparaître, laissant derrière eux onze kilogrammes de maïs, qu'on distribua sur-le-champ ; les officiers et moi eûmes à nous partager 1200 grammes de fèves.

L'après-midi je reçus un mot de M. Jephson resté en arrière avec le bateau. « Si vous avez trouvé des vivres dans le village, au nom de Dieu, faites-nous-en part ! »

Je lui envoie une poignée de maïs et la prière de tâcher de

1. Dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare.

retrouver un éléphant que j'avais blessé; il s'était réfugié dans un îlot sur la route que l'*Avance* avait à suivre.

Le 9 octobre, cent hommes entreprennent de passer la rivière pour explorer le rivage nord avec la ferme résolution de ne pas revenir sans vivres, quels qu'ils fussent.

Je remonte l'Itouri avec l'équipage du bateau, tandis que Stairs descend pour atterrir à quelque sentier qui mènerait peut-être à un village. Les hommes trop épuisés pour une marche active allaient par les bois à la recherche de fruits sauvages et des fèves de forêt. Celles-ci, renfermées dans des écales brunes aussi épaisses que du cuir, sont quatre fois aussi grosses que les fèves de nos jardins. D'abord, nous nous contentions de les peler et de les faire bouillir, mais notre estomac les supportait difficilement. Une vieille femme, que l'on ramassa dans l'île au moment où elle en préparait un plat, s'y prenait de tout autre manière. Après les avoir débarrassées de la première pellicule, elle grattait la seconde et, finalement, râpait ses fèves comme nous faisons des noix muscade. De cette sorte de farine elle confectionna des gâteaux pour son nouveau maître, qui les mangea avec délices. Et tous de partir en quête de ces légumineuses, dont il y avait quantité.

Tenté par une croquette toute chaude qu'on me présenta, « j'en tondis la largeur de ma langue ». Il me sembla manger des glands. Quant aux champignons, on en trouve nombre de variétés, parmi lesquelles le vrai et parfait mousseron; d'autres sont moins inoffensifs, mais assurément les dieux protègent ceux qui sont condamnés à vivre de pareille provende! Larves, limaces, chenilles et fourmis blanches remplacent la viande absente. Les baies du *mabengou* (vomiquier)[1] fournissent le dessert avec le *fenessi*, fruit du faux arbre à pain.

Le jour suivant, quelques-uns des fourrageurs qui avaient traversé l'Itouri revinrent les mains vides; la rive septentrionale était aussi dépourvue que celle du nord. « *Inchallah!* disaient-ils, nous trouverons des vivres demain ou après-demain! »

Le matin j'avais mangé mon dernier grain de maïs, dernière parcelle de nourriture solide qui me restât, et à midi de fâcheux tiraillements d'estomac commençaient à se faire sentir. Ouadi-

1. *Strychnos nux vomica*, grand arbre de la famille des Loganiacées. La pulpe qui entoure ses graines — celles-ci très vénéneuses — est d'un goût agréable. (Trad.)

Khamis, l'un des chefs, m'apporta quelques feuilles de pommes de terre, qu'on fit bouillir après les avoir finement hachées; ce n'était pas mauvais, mais, voilà, il n'y en avait pas assez. Alors un Zanzibari, la physionomie rayonnante d'un légitime orgueil, me présente une douzaine de fruits de la dimension et de la couleur d'une poire primée au concours, et qui répandaient une odeur délicieuse. Nos gens en avaient mangé et les trouvaient excellents; mais le brave garçon avait gardé les plus beaux pour moi et les officiers. Il y ajoute une sorte de flan de farine de fèves à l'air appétissant : on aurait dit de la « crème frite ». J'acceptai avec reconnaissance, et après ce festin je me sentis tout ragaillardi. Mais, au bout d'une heure, je fus pris de nausées et forcé de me coucher; il me semblait que j'avais les tempes serrées par un anneau de fer, mes yeux s'obscurcissaient, et, même avec la plus forte loupe, il m'était impossible de lire les caractères de l'*Epitome* de Noric. Mon domestique allemand, avec la témérité de la jeunesse, avait déjeuné largement de ce que je lui avais laissé de ces beaux fruits parfumés, et souffrait encore plus que moi. Eût-il été secoué dans une coquille de noix sur une mer démontée, il n'aurait pas eu l'air plus lamentable et plus désespéré qu'à la suite de ce repas.

Précisément, au coucher du soleil, arrivèrent du nord les fourrageurs de la première compagnie, après une absence de trente-six heures. Ils apportaient assez de bananes pour arracher les Européens au désespoir et à la famine, mais bien trop peu pour nos hommes, qui reçurent chacun deux bananes, équivalant à 120 grammes de nourriture solide, alors qu'il leur en eût fallu bien près de 4 kilos pour satisfaire leur estomac.

Stairs, Jephson et Parke s'étaient amusés, tout l'après-midi, à rédiger des menus fantaisistes :

Filet de bœuf chartreuse.
Petites bouchées aux huîtres d'Ostende.
Pain de volaille à la Lucullus.
Bécassines rôties à l'anglaise.

Un autre avait montré son goût d'Anglo-Saxon pour le solide :

Jambon et œufs en quantité.
Rosbif et pommes de terre à profusion.
Enorme plum-pudding.

Deux des fourrageurs manquaient à l'appel; impossible de

les attendre. Nous quittons ce « Camp de la Famine » pour une étape qui nous conduit à 18 kilomètres plus loin : cinq heures cinquante de marche.

Un homme de la compagnie nº 3 laissa tomber sa caisse de munitions dans un profond affluent ; on ne put réussir à la repêcher. Nadjeli s'enfuit avec une boîte de cartouches winchester, et Sélim avec une autre contenant deux paires de bottes neuves destinées à Emin Pacha et deux m'appartenant. Ouadi Adam disparut avec les effets personnels du chirurgien Parke ; Soudi, de la compagnie nº 1, oublia son ballot en route, et partit pour des régions inconnues ; Outchoungou, au cou de taureau, décampa avec une caisse de cartouches remington.

Le 12 octobre, nous faisons 10 kilomètres dans la direction du sud-est. Le bateau et son équipage étaient bien au-dessus de nous, en haut, contre les rapides. Nous désirions traverser l'eau pour tenter la fortune sur le rivage nord ; on signala bien un canot, mais de l'autre côté ; or la rivière avait près de 100 mètres de large, et, dans leur présent état de faiblesse, le courant était trop fort pour nos meilleurs nageurs.

Mais nos batteurs d'estrade découvrirent une seconde pirogue amarrée à une île à 35 ou 40 mètres de notre rive, un peu au-dessus du campement. Trois hommes s'offrirent pour l'aller chercher, entre lesquels Ouadi Asman, du corps des pionniers, homme grave, fidèle et ayant l'expérience des régions africaines ; j'offrais 100 francs de récompense. Asman n'avait pas l'audace d'Ouledi, le patron de l'*Avance*, ni son esprit d'aventure, mais il était très prudent et je le prisais fort.

Ces trois hommes choisirent un *rayol* ou petit rapide, afin de pouvoir, de temps à autre, prendre pied sur les roches. Au crépuscule nous fûmes consternés par la nouvelle qu'Asman, ayant voulu se mettre à la nage, son winchester sur le dos, avait été entraîné dans un tourbillon et noyé. Tout fut contre nous dans cette misérable journée : nos chefs de caravane ne rentrèrent pas ; avaient-ils été attaqués par les indigènes ? Plusieurs de nos plus solides porteurs s'étaient éclipsés. Le nombre de nos carabines diminuait rapidement. Les munitions disparaissaient. Féroudji, notre meilleur marinier après Ouledi, soldat et porteballe, homme brave, honnête et fidèle, se mourait d'une blessure que le couteau d'un sauvage lui avait faite à la tête.

Nous restons le lendemain au bivouac. Il nous fallait retraverser la rivière et nous étions très inquiets de nos six chefs, parmi lesquels Réchid bin Omar, dit « le Père des Hommes ». N'ayant à porter que leurs carabines, leurs munitions et leurs quelques effets, ils auraient pu faire 150 kilomètres au moins dans la semaine qui avait suivi notre départ du camp où était demeuré Nelson. Si durant ce laps de temps ils n'avaient pu découvrir la station des Manyouema, quelle chance avions-nous de le faire? chargés comme nous l'étions et traînant une suite d'affamés et de désespérés, n'ayant mangé depuis huit jours que deux bananes chacun, des baies, des fruits sauvages ou des champignons ! Ils avaient beaucoup souffert, et, la veille, trois étaient morts.

Vers le soir Jephson parut avec l'*Avance*, apportant assez de maïs pour que chaque blanc pût en recevoir une douzaine de tasses.

Le lendemain 15, nous « éclairons » les arbres qui entourent le camp et traçons de grandes flèches au charbon pour indiquer aux chefs, s'ils reviennent, la route qu'ils auront à suivre. L'expédition passe sur le rivage septentrional et campe en amont d'une chaîne de collines. Le soir même, Féroudji Ali mourut de sa blessure.

Nos hommes étaient dans un état de faiblesse tellement désespéré, que je n'osai donner l'ordre de démonter le bateau pour le transporter, non qu'ils eussent témoigné la moindre mauvaise volonté : on aurait étalé devant eux tous les trésors du monde qu'ils ne se seraient pas montrés plus dociles à ma voix. Je leur exposai franchement la situation :

« Mes amis, voici où nous en sommes ! Au départ de Yambouya nous étions 389 avec 237 ballots. Nous avions 80 porteurs supplémentaires pour remplacer ceux qui pourraient manquer ou tomber malades, 56 des nôtres sont au camp d'Ougarrououé et 52 avec le capitaine Nelson. Il devrait donc nous en rester 271 ; mais nous n'en avons que 200 tout juste, y compris même les chefs absents ; 71 sont morts, ont été tués ou ont pris la fuite. Parmi vous, il n'y en a pas 150 capables de charger quoi que ce soit, et je renonce à transporter l'embarcation plus loin ; coulons-la ici près du rivage, et, afin de ne pas nous laisser mourir dans ces bois, hâtons-nous de trouver des vivres pour nous et pour ceux qui sont restés avec

Nelson; ils se demandent ce que nous sommes devenus! C'est vous qui portiez le bateau, à vous de décider ce qu'il faut en faire! »

Maintes solutions furent proposées, mais Ouledi, mon Ouledi d'*A travers le Continent Mystérieux*, Ouledi le toujours fidèle, alla seul droit au but : « Maître, voici mon avis! suis ton chemin avec la caravane à la recherche des Manyouema, et moi et l'équipage nous resterons ici aux rapides pour faire avancer le bateau, le pousser à la gaffe, le haler et le manœuvrer de notre mieux. Quand nous aurons remonté la rivière pendant deux jours, si, de mon côté, je ne vois pas de traces de ces Manyouema, je vous ferai avertir. Nous ne pouvons vous perdre de vue : un aveugle suivrait notre caravane à l'ornière qu'elle laisse. »

Cette proposition fut agréée de tous.

Nous nous séparâmes à 10 heures du matin, et, peu d'instants après, nous avions un avant-goût des difficultés du voyage sur les hautes collines qui encaissent cette partie de l'Arouhouimi. A travers la forêt impénétrée je dirigeai la caravane vers le nord, inclinant un peu au nord-est pour gagner quelque éperon plus praticable et utiliser les passées des grands animaux. Nous avancions lentement, car le fourré était très épais; les baies du phrynium, le fruit de l'amome le *fenessi*, les grandes fèves des bois et les champignons de toute sorte s'y trouvaient en abondance; nos hommes s'en approvisionnèrent largement. Déshabitué de grimper depuis des années, j'éprouvais une très grande fatigue, et nous souffrions tous de palpitations de cœur, obligés que nous étions, en gravissant les pentes abruptes, de couper ou d'arracher les lianes, les broussailles et autres plantes qui obstruaient le chemin.

Ah! ce fut un triste spectacle, inexprimablement triste, de voir tant d'hommes lutter en aveugles à travers cette interminable forêt, à la suite d'un blanc qui allait on ne sait où — le savait-il lui-même? quelques-uns en doutaient. Déjà nous étions plongés dans l'enfer de la faim, quelles horreurs innommées nous attendaient encore? Qu'importe! on ne meurt qu'une fois! Nous nous faufilions à travers les halliers, sabrant ou écrasant les plantes, zigzaguant sur la crête des contreforts, du nord-est au nord-ouest. Enfin nous descendons dans une

jolie vallée en forme de coupe, près d'un ruisseau cristallin, et nous déjeunons de maïs et de fruits sauvages.

Pendant la halte de midi, Oumari, ayant aperçu de superbes fenessi mûrs au sommet d'un arbre haut d'une vingtaine de mètres, y grimpa pour s'en emparer; il allait les atteindre : une branche cassa; la force lui manqua peut-être; bref, il cabriola sur la tête de deux hommes qui attendaient le fruit. Chose étrange, aucun d'eux ne fut sérieusement blessé. Oumari boita de la hanche pendant quelques jours, et un des hommes qui lui avaient servi de parachute se plaignit d'une douleur à la poitrine.

A 3 h. 30, après nous être démenés dans un enchevêtrement d'arums, d'amomes et de broussailles, nous arrivons à un vallon sombre, une sorte de cirque, au fond duquel était un campement que les indigènes venaient d'abandonner, et avec une hâte telle qu'ils n'avaient pu emporter leurs trésors : deux boisseaux de maïs et un boisseau de fèves. Assurément quelque divinité compatissante veillait sur nous à nos heures les plus critiques.

Mon pauvre bourriquot zanzibari dépérissait rapidement. L'arum et l'amome, sa seule nourriture depuis le 28 juin, sont une triste provende pour un animal délicat et gâté comme il l'avait été jusqu'alors. Pour abréger son agonie, je lui loge une balle dans la tête. Quand la chair en fut répartie, plus scrupuleusement qu'on l'eût fait pour la plus fine des venaisons, nos malheureux, poussés par la faim, se battirent pour la peau et les os, qu'ils broyèrent, et pour les sabots, qu'on fit bouillir des heures durant; rien ne resta de mon fidèle baudet, que le poil et le sang qui avait coulé sur le sol; une troupe d'hyènes n'eût pas mieux besogné. La partie constituante de l'être humain qui marque sa supériorité sur tous les animaux de la création s'est atrophiée par suite de nos désastres; mes pauvres pagazi ne sont plus que des carnivores bipèdes, impatients de se procurer une proie.

Le 16 nous traversâmes successivement quatre gorges où le phrynium croissait en abondance. A beaucoup d'arbres pendaient des fenessi, presque mûrs, de 30 centimètres sur 20 de diamètre. Ces fruits, certainement très sains, sont quelquefois aussi bons que l'ananas. Même nos gens ne les dédaignent pas s'ils les trouvent pourris. Là où manque le fenessi, nous trou-

vions l'arbre à fèves, qui laissait tomber complaisamment ses gousses, dont la terre était recouverte. La nature semblait croire que nous avions assez souffert. Ces grandes solitudes avaient quelque pitié des infortunés : le phrynium nous multipliait ses baies rouges, et l'amome ses jolis fruits mûrs, les fenessi étaient à point, les fèves des bois belles et grosses. Les ruisseaux des vallées nous donnaient une eau claire et fraîche. Nul ennemi en vue, rien à craindre que la faim. Et comme pour l'écarter, la forêt, si lugubre jusqu'ici, nous prodiguait ses trésors; elle nous abritait sous ses ombrages parfumés et murmurait à nos oreilles les plus douces et les plus tendres choses.

Pendant le repos de midi j'écoutais causer deux hommes : « Tu sais, un tel est mort, tel autre est perdu; un troisième mourra probablement cet après-midi; et nous mourrons tous demain ». Et ils secouaient lugubrement la tête. Puis la trompette sonna qui les remit sur pied pour recommencer à marcher, à lutter, à se presser lentement vers le but.

Au bout d'une demi-heure, les pionniers franchirent un espace couvert d'amomes et débouchèrent sur une route véritable. Et voici que sur chaque arbre nous aperçûmes les « flaches » propres aux Manyouema. La découverte se transmit de bouche en bouche jusqu'à l'arrière-garde et fut reçue avec des vivats triomphants.

« Quelle direction faut-il prendre? demandèrent les heureux pionniers.

— La droite, bien sûr », répondis-je, plus content que pas un et impatient d'arriver à la station qui devait mettre un terme à cette horrible période et abréger les tourments de Nelson et de ses compagnons noirs.

« S'il plaît à Dieu, dirent-ils, demain ou après-demain nous pourrons nous en donner! » Pauvres gens! après une faim inassouvie de 336 heures, ils étaient prêts à attendre patiemment, « s'il plaisait à Dieu », encore 36 ou 60 heures!

Nous étions tous effroyablement maigres, les blancs un peu moins que les noirs, car nous comptions sur l'avenir, et l'espoir nous soutenait, bien que le découragement s'emparât souvent de notre âme à la vue de ces malheureux.... Pourquoi n'avaient-ils pas eu plus de foi en mes paroles! Le désespoir, ajouté à la faim, en avait tué un grand nombre. Beaucoup ne

cachaient pas leur pensée et disaient ouvertement que je ne savais moi-même où nous allions ; et ils n'étaient pas si loin de la vérité!... Que nous réservaient encore ces profondeurs inexplorées? Mais ils s'abandonnaient au destin, qui leur ordonnait de nous suivre; et ce destin ne leur était pas tendre. Il est dur de marcher quand on est affaibli par les privations, mais bien plus dur encore quand on porte un poids de 25 kilogrammes. Tout au plus une cinquantaine avaient-ils encore quelques forces; les autres étaient réduits à l'état de squelettes recouverts d'une peau gris cendré; leurs yeux étaient caves; leurs membres endoloris portaient l'empreinte de la plus complète misère. Ils ne pouvaient que se traîner péniblement, gémir et verser des larmes. Et mon bon chien Randy, hélas! comme il avait souffert! Depuis des semaines il n'avait pas mangé de viande, excepté, comme son maître, un petit morceau de l'âne. Le maïs grillé et les fèves n'ont guère de charme pour un terrier : il dédaignait le fenessi, le mabengou et tous ces autres fruits acides, et dépérissait de jour en jour; il était maintenant aussi décharné qu'un misérable paria musulman. — Stairs ne m'avait jamais fait défaut. Jephson, de temps à autre, avait eu la bonne fortune de nous approvisionner de grain et faisait bravement front à toutes les difficultés. Et Parke fut toujours persévérant, patient, gai et très doux. Notre vie dans la forêt m'avait permis de pénétrer dans les plus intimes profondeurs de l'humaine nature et d'y découvrir des trésors de vertu et d'endurance.

Il était facile de marcher sur le sentier tracé par les Manyouema. Quelquefois nous arrivions à un dédale de routes, mais on s'orientait sans peine une fois la direction principale reconnue. Ces sentes paraissaient très fréquentées : nous approchions, à n'en pas douter, d'une station populeuse. Les traces récentes devenaient plus fréquentes ; çà et là nous trouvions dans la brousse de petites clairières; on y avait campé; les plantes étaient foulées en maintes directions. On voyait par endroits des branches d'arbres coupées, des cordes de lianes traînant sur le sol, des coussinets de porteurs indigènes tombés pendant une course précipitée. La plus grande partie de la matinée se passa à franchir une vingtaine de ruisseaux paresseux et s'étalant en marigots couverts de limon. Pendant une de ces traversées, les abeilles nous atta-

quèrent et s'acharnèrent sur un des porteurs avec une furie telle qu'il en eut un accès de fièvre chaude : un pauvre diable déjà si exténué que la chance était bien petite de le voir se tirer d'affaire. Après une marche de 11 kilomètres vers le sud-est, nous fîmes halte dans l'après-midi du 17.

La nuit s'annonça par une tempête qui menaçait de déraciner la forêt et de l'emporter dans l'ouest lointain. La pluie tombait par torrents et très froide. N'importe, la peur de la famine nous fit reprendre la marche le lendemain au petit jour. En une heure et demie nous étions arrivés à la limite d'une vaste clairière, mais la brume était si épaisse qu'il nous fut impossible de rien discerner au delà de 200 mètres. Après nous être arrêtés quelques instants pour délibérer sur le parti à prendre, nous entendons une voix sonore chantant en une langue que ne comprend aucun de nous, puis une phrase prononcée sur un mode des plus gais et à laquelle une autre personne semble répondre d'une façon plaisante. Comme en ce pays les aborigènes ont d'excellentes raisons pour n'avoir point le cœur léger et le ton frivole, cette conversation ne peut avoir lieu qu'entre gens qui savent n'avoir rien à craindre. Je décharge ma carabine dans les airs. L'artillerie bruyante des mousquets me dit que nous sommes enfin chez ces Manyouema tant cherchés, et, à peine les échos avaient-ils répété la dernière vibration des salves, que la caravane manifestait ses transports par des hourrahs fréquemment répétés.

Nous quittons la clairière pour descendre dans une petite vallée ; de tous les points du versant opposé arrivent des files d'hommes et de femmes qui nous accueillent par des cris de bienvenue. A droite et à gauche florent des champs de maïs, de riz, de patates douces, de fèves. Les salams arabes retentissent à nos oreilles et nos mains sont pressées par de grands gaillards qui paraissent jouir de la vie au désert autant que dans leur pays d'origine.

Ce sont des Manyouema et leurs esclaves. Ceux-ci, moins puissamment découplés, armés de mousquets à percussion et de carabines ancien modèle, répètent bruyamment les protestations de leurs maîtres. Nous gravissons les versants, conduits à travers de luxuriantes cultures par des hommes et des jouvenceaux que mettaient en liesse le plaisir de voir du nouveau et la perspective d'un jour de fête. Nous arrivons au village.

On nous invite à prendre place sous de grandes vérandas ombreuses et bientôt il faut répondre aux questions et félicitations de nos hôtes.

La caravane défile pour se rendre aux quartiers qui lui sont assignés, au milieu des cris poussés par les Manyouema, en



Station de Kilonga Longa.

l'honneur de ce Dieu qui vient de délivrer nos hommes de la terrible forêt et leur a sauvé la vie sur la route longue et difficile qui mesure 320 kilomètres, de leur station d'Ipoto à la cataracte de Bassopo. Et à leurs actions de grâce répondaient, du plus profond de leur cœur, celles de chacun des membres d'une expédition si durement éprouvée.

CHAPITRE X

AVEC LES MANYOUEMA D'IPOTO

(Du 18 au 26 octobre 1887.)

Les chasseurs d'ivoire à Ipoto. — Leur manière de procéder. — Les capitaines des Manyouema et leurs razzias. — Moyens de prévenir les dévastations totales. — La croisade prêchée par le cardinal Lavigerie. — Nos chefs zanzibari. — Anxiété quant au capitaine Nelson et à sa troupe. — Nos gens vendent leurs armes pour manger. — Vols de carabines. — J'en exige la restitution. — Retour d'Ouédi et des hommes manquants. — Convention avec les capitaines manyouema pour la pension de Nelson. — Rapport de Jephson sur son voyage. — Rapports du capitaine Nelson et du docteur Parke. — L'alliance des sangs entre Ismaïli et moi. — Nous quittons Ipoto.

La compagnie des chasseurs d'ivoire installée à Ipoto était arrivée cinq mois auparavant de la rive droite du Loualaba[1], comprise entre les confluents de la Lououa et du Léopold avec le grand fleuve. Leur voyage, où ils n'aperçurent ni herbe ni pays découvert et n'en entendirent même pas parler, avait duré sept mois et demi. Pendant une halte d'un mois à Kinnena, sur la Lindi, ils avaient construit une maison pour leur chef Kilonga Longa, qui vint les rejoindre avec le corps principal. Bientôt après il fit partir une expédition composée de 200 hommes armés de fusils et de 200 esclaves porteurs, avec mission de pénétrer aussi loin que possible vers le nord-est. Là ils tâcheraient de découvrir quelque région bien située, d'où leurs bandes pourraient rayonner dans les contrées environnantes, dévaster les cultures, brûler les huttes et réduire les indigènes en esclavage pour les échanger contre de l'ivoire. Leur nombre avait considérablement diminué par suite de combats fréquents et de l'insouciance coutumière aux esprits mal équilibrés, surtout après quelques succès.

1. Un des noms que porte le Congo dans sa partie supérieure.

En arrivant à la Lenda, ils entendirent parler des triomphes 'Ougarrououé, et, faisant en sorte de ne pas « mouiller dans es eaux », ils s'écartèrent du cercle de ses incursions. Ils pas-èrent la rivière et réussirent à atteindre le bord méridional e l'Itouri au sud de leur établissement actuel d'Ipoto.

Comme les indigènes refusaient de leur faciliter le passage le l'Itouri, ils coupèrent un gros arbre; au feu et à la hache ls en firent une pirogue, puis débarquèrent à Ipoto sur la berge opposée. A partir de ce moment ils se livrèrent à des razzias tellement sanguinaires et dévastatrices, que celles mêmes de Tippou-Tib et de Tagamoyo ne sauraient les égaler. Dans la région de la Lenda et de l'Ihourou ils réduisirent en cendres tous les villages et assouvirent même sur les plantations leur rage de destruction; ils taillèrent en pièces les canots, fouillèrent toutes les îles, pénétrèrent à l'aide des moindres indices jusque dans les lieux les plus reculés pour satisfaire leur unique passion : massacrer les hommes, capturer les femmes et les enfants. A quelles limites vers le nord et vers l'est les Manyouema s'étaient-ils arrêtés? Les uns disaient à neuf jours de marche, les autres à quinze; mais, partout où ils avaient passé, on ne voyait que ruines et désolation; nous l'avions déjà constaté entre la Lenda et Ipoto. La forêt était transformée en un désert aride, et dans toute l'immense étendue soumise à leurs déprédations, à peine eût-on trouvé une case encore debout.

Ce que ces destructeurs avaient oublié de bananiers et de palmiers, de plantations de manioc et de maïs, l'éléphant, le chimpanzé, les singes grands et petits l'avaient piétiné, écrasé, changé en fumier putride; à la place des cultures poussaient, avec la rapidité du champignon, les diverses plantes à grandes feuilles originaires du sol, les roseaux et les buissons que les naturels avaient extirpés autrefois à la hache, la bêche et le couteau. Avec chaque saison, la brousse se faisait plus grande et plus forte; peu d'années avaient suffi pour effacer toute trace d'habitation et de travail.

D'Ipoto à la Lenda, la distance par notre route est d'environ 168 kilomètres. Si l'on admet que ce soit à peu près la limite des ravages de Kilonga Longa à l'est, et que ses razzias s'étendent aussi loin à l'ouest et au sud, voilà déjà une superficie de 112 000 kilomètres carrés livrée aux meurtres et au pillage.

Nous savons déjà, par les pages précédentes, quels ont été les agissements d'Ougarrououé et ce qu'il met toute sa vigueur d'esprit à accomplir encore. Nous connaissons les hauts faits des Arabes autour des chutes Stanley et sur la Loumami; quelle œuvre diabolique poursuivent Moumi Mouhala et Bouana Mohamed dans la région du lac Ozo, la source du Louloua. En traçant au compas, autour de ces divers centres, de vastes circonférences renfermant des surfaces de 100 à 150 000 kilomètres carrés, on pourrait se faire une idée des domaines que se sont attribués une demi-douzaine d'hommes résolus, aidés de quelques centaines de bandits; ils se partagent ainsi près des trois quarts de l'immense forêt du Congo supérieur, n'ayant d'autre but que de s'approprier, par le fer et le feu, quelques centaines de défenses d'éléphant. Lors de notre arrivée à Ipoto, les chefs manyouema Ismaïl, Khamissi et Sangarameni, trois beaux et vigoureux gaillards, garantissaient, vis-à-vis de leur maître Kilonga Longa, la bravoure de leurs hommes et les opérations à eux confiées. Alternativement chacun quittait Ipoto pour se rendre dans son sous-district. Ismaïlia était préposé à la surveillance de toutes les routes qui conduisent d'Ipoto à Ibouiri et se dirigent de l'est vers l'Itouri; Khamissi inspectait les rives de l'Ihourou et les régions orientales jusqu'à l'Ibouiri, et Sangarameni, toute la partie orientale et occidentale comprise entre l'Ibina et l'Ihourou, affluents de l'Itouri. Ils avaient en tout 150 combattants, dont 90 seulement armés de fusils. Kilonga Longa était encore à Kinnena et on ne l'attendait pas de trois mois.

Les combattants, sous les ordres des trois chefs, étaient des jeunes gens enlevés aux tribus Bakoussou et Balegga, puis formés au brigandage par les Manyouema, tout comme ceux-ci l'avaient été, en 1876, par les Arabes et les Ouassouahili de la côte orientale. L'accroissement prodigieux du nombre des bandits dans le bassin du Congo supérieur résulte de la tactique des traitants musulmans : ils tuent les aborigènes adultes et ne conservent que les enfants. On envoie les filles aux harems arabes, souahili et manyouema; les garçons apprennent à porter les armes et à s'en servir. Devenus grands et forts, ils épousent quelque servante du harem, et s'associent à leur tour aux sanglantes aventures des séides du maître. Un certain nombre des quotités du butin reviennent de droit au

grand commerçant, Tippou-Tib, par exemple, ou à Saïd bin Abed; les autres appartiennent aux chefs d'abord, et ensuite à leurs guerriers. En général, les plus gros morceaux d'ivoire, pesant plus de 16 kilogrammes, vont de droit au traitant; ceux de 9 à 16 kilogrammes sont attribués aux chefs; les simples bandits peuvent garder les parcelles, les débris, les défenses des petits éléphants, s'ils ont la chance d'en trouver. Aussi chacun des membres de l'association apporte-t-il tous ses efforts à la réussite de l'entreprise. Le grand chef leur fournit les armes, les forme à la discipline, mais reste chez lui, sur le Congo ou Loualaba, à se gorger de riz et de pilau, à s'abandonner aux excès du harem. Stimulés par la cupidité, ses lieutenants deviennent féroces et excitent leurs bandits à se ruer sur les villages pour faire main basse sur les enfants, le bétail, les vivres, les poules et l'ivoire.

Rien de tout cela ne serait possible si on ne les fournissait pas de poudre. Ils n'oseraient s'aventurer à un kilomètre de leurs stations. Si l'on en pouvait interdire l'entrée en Afrique, la retraite de tous les Arabes vers la mer serait immédiate et générale. Les chefs indigènes auraient bien vite fait de les repousser à la côte si les traitants n'avaient comme eux d'autres armes que les lances et les flèches. Que pourraient Tippou-Tib, Abed bin Sélim, Ougarrououé et Kilonga Longa contre les Bassongora et les Bakoussou s'ils n'avaient la poudre pour alliée? Comment les Arabes d'Oudjidji résisteraient-ils aux Ouadjiji et aux Ouaroundi, et comment ceux de l'Ounyamyembé se maintiendraient-ils dans le voisinage des archers et des lanciers de l'Ounyamouezi?

Un seul moyen existe d'empêcher l'extermination complète des aborigènes africains. L'Angleterre, l'Allemagne, la France et le Portugal, et les États de l'Afrique méridionale, ceux de l'Afrique orientale et l'État du Congo devraient s'entendre et prohiber formellement l'entrée de la poudre dans toutes les parties de ce continent, sauf pour l'usage de leurs agents, soldats et employés. En outre, ils devraient se saisir de tout l'ivoire qu'on apporte aux factoreries, car il ne s'en trouve pas aujourd'hui un seul morceau qui soit légitimement acquis. Chaque défense, chaque débris, la moindre parcelle d'ivoire en possession d'un trafiquant arabe est teinte de sang humain : un demi-kilogramme d'ivoire a coûté la vie à un homme, à une femme ou

à un enfant; pour moins de 3 kilogrammes on a brûlé u case; pour 2 défenses un hameau entier a été détruit; po 20, tout un district, avec ses habitants, ses villages et ses pla tations. Et parce qu'on utilise l'ivoire pour fabriquer des obj de luxe et des boules de billard, faut-il transformer le cœ de l'Afrique en un immense désert, et exterminer des popul tions, des tribus, des nations entières, et cela à la fin d'ı siècle signalé par tant de progrès? Et ce trafic sanglant l'ivoire, qui enrichit-il, s'il vous plaît? Quelques douzaines métis arabes et nègres qui, si justice leur était rendue, iraie passer au bagne le reste de leur vie de pirates!

En regagnant les pays civilisés après ces tristes découvert j'apprends que le cardinal Lavigerie a prêché une croisa contre les trafiquants d'ivoire et qu'un mouvement se propa en Europe pour combattre par la force des armes, à l'ins des anciens chevaliers, les Arabes et leurs alliés et les poı suivre dans les forteresses les plus reculées de l'Afrique ce trale. Ce projet est bien digne de ceux qui applaudissaie Gordon quand il partit avec une baguette blanche et u demi-douzaine de serviteurs pour délivrer toutes les garı sons du Soudan, tentative que n'auraient osé entreprendre ce moment même, 14 000 de ses compatriotes sous les ordı d'un des plus habiles généraux anglais. Nous nous disons ge raisonnables et pratiques, mais quand, de temps à autre, se f entendre la voix de tel ou tel enthousiaste, Gladstone, Gordc Lavigerie, un souffle de don quichottisme passe sur le mon civilisé. La dernière folie qu'on m'ait contée à ce sujet celle-ci: un groupe de 100 Suédois, qui ont versé chac 625 francs, va débarquer quelque part sur la côte orient de l'Afrique, et s'avancer jusqu'au Tanganyka, ostensibleme pour mettre un terme au trafic des marchands d'esclaves, réalité pour se suicider de compagnie.

Mais ce sujet n'est pas celui de notre livre; nous avons faire maintenant plus ample connaissance avec les Manyouer et à les comprendre mieux que nous ne nous serions jam attendu à le faire.

Ils n'avaient pas entendu parler de nos chefs partis en qué de vivres pour Nelson et ses gens. — Une caravane affamée pouvait mettre pour arriver à Ipoto moins de temps que hommes intelligents et actifs : nous commencions donc à cra

dre qu'au nombre de nos pertes il ne fallût aussi compter celle des Zanzibari. Nous avions suivi leurs traces jusqu'au passage de la rivière, le 14 et le 15 octobre; ils avaient dû continuer à la remonter; peut-être, grâce à leur habituelle incurie, s'étaient-ils laissé surprendre par les sauvages de quelque village inconnu? — Pour le capitaine Nelson et ses gens, jamais l'inquiétude ne nous quitta durant ces treize jours. Leur situation, à vrai dire, n'était guère plus mauvaise que ne l'avait été la nôtre. La forêt les environnait, mais ils n'avaient point de bagages à porter. Les plus valides pouvaient battre les alentours ou bien retourner au lieu où nous avions trouvé des vivres le 5 octobre, simplement une journée de marche, une heure par les canots. Les baies et les champignons abondaient sur la crête des collines au-dessus de leur camp; et cependant l'anxiété nous dévorait, et l'un de nos premiers soins fut de chercher des porteurs pour aller querir l'escouade; on m'en promit pour le lendemain.

Provisoirement, nous reçûmes trois chèvres et douze corbeilles de maïs, six épis par tête, soit deux bons repas, dont je me sentis rafraîchi et réconforté. Mais, ou bien la nature nous pourvoit d'un bon estomac et oublie de nous donner de quoi le remplir, ou bien elle étale la nappe sous nos yeux et nous refuse tout appétit. Depuis la veille nous nous régalions de pilau et de ragoût de chèvre, quand indispositions et malaises accoururent à l'envi. Nos dents ne savaient plus mâcher la viande; nos organes digestifs dédaignaient une nourriture trop riche, ou, pour mieux dire, nous avions mangé trop gloutonnement au début; les polentas et le maïs rôti nécessitent une forte dépense de suc gastrique : l'offre ne pouvait suffire à la demande.

Les Manyouema avaient plus de 150 hectares cultivés en maïs, 2 en riz et autant en fèves, de belles cannaies; ils possédaient une centaine de chèvres, volées aux indigènes. Les huttes qui leur servaient de greniers contenaient d'immenses provisions de maïs, razzié dans quelque village des rives de l'Itouri et encore entouré de ses feuilles. Leurs bananeraies promettaient une récolte abondante et tous semblaient jouir de la plus vigoureuse santé.

Au début, on le voit, nous avions été reçus avec une hospitalité fastueuse, mais, le surlendemain, quelque froideur se

glissa dans nos rapports. Les ballots des blancs, pensaient-ils, [illegible] contenaient des objets dignes d'être offerts aux Manyouema. [illegible] Par malheur, les perles de première qualité, qui auraient suffi[illegible] pour acheter toute leur provision de maïs, nous les avions per[illegible] dues dans le naufrage d'une pirogue près des chutes de Panga[illegible] et, au-dessous du campement d'Ougarrououé, des déserteur[illegible] avaient emporté les burnous arabes soutachés d'or : plus d[illegible] beaux vêtements, plus de beaux colliers précieux ! Donc, ils s[illegible] mirent après nos hommes pour se faire livrer tout ce qu'il[illegible] possédaient : chemises, bonnets, robes, vêtements de coto[illegible] couteaux, ceintures. Nous n'avions rien à dire, ces objets le[illegible] appartenant en propre; mais de plus pauvres parmi nos gen[illegible]ns voyant ces heureux vendeurs largement pourvus de mets su[illegible]uc-culents, commencèrent par leur porter envie, puis en vin[illegible]ent à nous voler. Ils livrèrent aux exploiteurs fourniment, coutel[illegible]as, baguettes de fusil et jusqu'à leurs remingtons. Ainsi, ap[illegible]rès avoir échappé aux tribus sauvages, à la famine et aux péril[illegible] de toute sorte, nous étions maintenant menacés de devenir[illegible] les esclaves des trafiquants arabes. Malgré ma promesse de payer chaque objet trois fois sa valeur après l'arrivée de [illegible]'arrière-garde, nous ne recevions plus que deux épis de maïs[illegible] par tête et par jour, « un bon tiens vaut mieux que deu[illegible] tu l'auras ! » ; ces colonnades, où étaient-elles? Je leur dema[illegible] dais seulement six épis de maïs par homme et par jour penda[illegible]t les neuf jours de repos que je voulais donner à la caravane, [illegible]ais ils se donnaient les airs de croire que nous étions venus [illegible]ans la seule intention de les combattre. Trois carabines disp[illegible]arurent, et là-dessus nos chefs ne purent donner le moi[illegible]ndre renseignement. Si réellement les Manyouema nous soup[illegible]çonnaient de mauvais desseins, ils ne pouvaient mieux faire que d'acheter nos armes pour en arriver à nous dicter bi[illegible]ntôt leurs conditions.

Le 21, six autres carabines ne se retrouvent pas. A ce [illegible]aux, c'est, à courte échéance et sans rémission, la ruine de [illegible]otre caravane, échouée au cœur de l'immense forêt et sépar[illegible]e en trois tronçons, dont l'un à l'est et l'autre à l'ouest n'a[illegible]tendaient leur salut que de notre intervention. Avancer ou b[illegible]ttre en retraite était également impossible. Nous n'avions g[illegible]ère que le choix entre la mort et une soumission absolue au chef qui prétendait être désormais notre maître. Mais je r[illegible]olus

de tenir tête au mauvais sort, soit en le provoquant immédiatement, soit en le détournant par une action prompte et énergique.

On fait l'appel; les hommes qui ne peuvent présenter leurs armes sont garrottés et condamnés à recevoir vingt-cinq coups de fouet. Après beaucoup de bruit et de tapage, un des coupables allait subir sa peine quand un homme s'avance et demande à être entendu :

« Celui-ci est innocent, maître. J'ai sa carabine dans ma hutte. Je l'ai enlevée hier soir à Djouma (un des cuisiniers), fils de Forkali, qui la vendait à un Manyouema. Djouma l'aura volée à cet homme. Je sais qu'ils disent tous qu'on leur a enlevé leur carabine pendant leur sommeil. Cette fois, c'est bien vrai! » Pendant ce temps, Djouma avait pris la fuite, mais on le trouva caché dans un champ de maïs. Il nous dit qu'à l'instigation de son dénonciateur il avait volé deux carabines et les lui avait remises contre promesse de recevoir en échange une chèvre ou du blé; la chose était peut-être exacte, car nos gens sont presque tous capables de jouer de semblables tours; mais l'histoire était boiteuse, peu vraisemblable et fut rejetée. Un autre homme survint qui accusa Djouma de lui avoir dérobé sa carabine. Le fait ayant été prouvé et confessé par le malheureux cuisinier, celui-ci fut jugé et condamné à être pendu sur l'heure.

Il était donc manifeste que les Manyouema achetaient nos armes sous main pour quelques épis de maïs. J'envoyai chercher les principaux parmi les notables et demandai une restitution immédiate, les prévenant qu'ils auraient à subir les conséquences d'un refus. D'abord, ils se montrèrent fort irrités, chassèrent les Zanzibari du village, et tout annonçait une lutte qui pourrait amener le naufrage de l'expédition. Impossible de se fier à des hommes si complètement démoralisés par tout ce qu'ils avaient souffert et qui, capables de se vendre pour quelques épis de maïs, avaient perdu jusqu'au désir de défendre leur vie. Pour être brave il faut avoir le ventre plein. La mort était à peu près sûre d'avoir le dernier mot; mais, de notre part, montrer trop de mansuétude n'eût été que reculer pour mieux sauter. Outre les onze carabines, nos gens avaient livré 5000 cartouches. Je réitérai aux Arabes l'ordre formel d'avoir à me restituer le tout, sans quoi je saurais trouver un

moyen de les y contraindre; pour les convaincre, je les priais de lever les yeux et de regarder le pendu encore accroché à sa branche! Si nous n'avions pas hésité à supplicier un de nos hommes, nous hésiterions encore moins à tirer vengeance de ceux qui étaient, en réalité, la cause de sa mort, puisqu'ils avaient ouvert leurs portes toutes grandes pour recevoir un bien qu'ils savaient avoir été volé.

Une heure se passa pendant laquelle le village entier se ressentit de leur colère; puis ils vinrent me remettre cinq carabines et, à mon grand étonnement, m'en indiquèrent les vendeurs. S'il n'eût été impolitique de pousser les choses à l'extrême, et surtout si j'avais pu compter sur cinquante des miens seulement, j'aurais refusé d'accepter une seule de ces armes jusqu'à ce qu'on me les eût rendues toutes. A ce même instant, Ouledi, le fidèle patron de l'*Avance*, entrait dans le campement; son embarcation était saine et sauve à la cale d'Ipoto, et ils avaient retrouvé, à 7 kilomètres de la station, nos six chefs absents à demi morts de fatigue et de faim.

Cette arrivée produisit une réaction dans nos sentiments. Le bonheur de savoir mes hommes si près de nous, la vue d'Ouledi, la conscience qu'après tout, et malgré la perversité de l'humaine nature, j'avais encore de fidèles compagnons, toutes ces impressions me laissèrent quelques instants sans parole.

Puis je contai notre histoire à Ouledi, qui se fit fort de vaincre les dispositions hostiles des Manyouema, et me demanda de ne pas revenir sur le passé : les mauvais jours avaient pris fin, et à l'avenir tout irait pour le mieux.

« Car assurément, cher maître, après la plus longue nuit vient le jour, et pourquoi pas le soleil après nos ténèbres? Rappelle-toi ces longues nuits et ces jours sombres que nous avons endurés ensemble quand nous percions notre route à travers l'Afrique! Et maintenant, que ton cœur se rassure : s'il plaît à Dieu, tous nos tourments vont être oubliés! »

Les coupables, solidement garrottés, furent mis en lieu sûr jusqu'au lendemain. Ouledi, avec ses façons franches et hardies, gagna tout de suite le cœur des chefs manyouema; ils vinrent nous apporter du maïs et nous faire des excuses, que j'agréai. Je fis distribuer le grain à nos gens, et cette journée,

qui avait failli tout perdre, se termina plus heureusement que son sinistre début ne l'avait fait présager.

Les chefs que j'avais envoyés en hérauts annoncer notre approche aux Manyouema ne nous rejoignirent que le dimanche 23. Hagards, blêmes et faibles, n'ayant eu pendant dix-sept jours pour toute nourriture que les maigres produits du désert, ils étaient encore plus humiliés de n'avoir pas réussi. Arrivés sur l'Ibina, qui coule du sud-est, à deux journées de marche de son confluent avec l'Itouri, ils l'avaient suivie jusqu'à l'embouchure; une pirogue trouvée par hasard les transporta sur la rive droite, où ils furent en grand danger de mourir de faim. Par bonheur, Ouledi les rencontra encore à temps et leur indiqua la route d'Ipoto; ils se traînèrent de leur mieux vers notre campement.

Le soir, Sangarameni, l'un des trois lieutenants du grand chef, revint de quelque razzia avec 15 superbes défenses d'éléphants. Il avait pénétré dans l'intérieur à la distance de 20 journées de marche, et aperçu, du haut d'une colline, une contrée découverte et herbue.

J'obtins, ce jour-là, assez de vivres pour distribuer à chacun des miens deux épis de maïs, et mettre de côté deux corbeilles destinées à la troupe de Nelson; mais on ne répondait pas encore à ma demande d'une escouade de secours.

Un de nos hommes avait été blessé à mort d'un coup de zagaie par les Manyouema, qui l'accusaient de voler du maïs dans les champs; un autre, pour le même motif, avait reçu 200 coups de fouet; nous en avions pendu un et fouetté une vingtaine pour vol de munitions. Ah! s'ils avaient voulu seulement raisonner et comprendre, comme la situation eût été autre!

Je les avais conjurés de prendre patience et bon courage, car je ne me tenais pas encore pour battu. « Ce n'étaient pas les Manyouema que je redoutais, mais eux qui préféraient les miettes jetées par ces brigands au salaire que leur vaudraient le travail et la fidélité. Les Manyouema leur donnaient un avant-goût de leur façon de procéder : tant mieux! Mais aujourd'hui les choses allaient prendre une meilleure tournure; les mauvais jours étaient passés. Nous n'avions plus qu'à nous remettre en marche et à fuir la région infestée par ces malandrins; en peu de temps alors, nous deviendrions aussi forts et robustes qu'eux. »

Aussi bien aurais-je pu exhorter les arbres de la forêt, que ces malheureux abrutis par le désespoir.

Les Manyouema m'avaient déjà promis, par trois fois, d'envoyer 80 hommes au secours de Nelson, mais l'arrivée de Sangarameni, divers incidents et malentendus avaient tout empêché.

Le 24 on entendit des coups de fusil de l'autre côté de la rivière, et, sous prétexte qu'ils annonçaient l'arrivée de Kilonga Longa, la caravane de secours ne voulut pas partir.

Ce n'était pas Kilonga Longa qui faisait ainsi parler la poudre, mais les éclaireurs manyouema que, le 2 octobre, nous avions vus au nombre de 15: ils ne rentraient plus que 14, ayant perdu un des leurs, blessé par une flèche. Pendant vingt-quatre jours ils avaient erré à la recherche du sentier, mais, par bonheur pour eux, sans autre charge que leurs armes et leurs vivres. Ceux-ci, bien aménagés, leur avaient duré deux semaines, et, le reste du temps, ils vécurent de champignons et de fruits sauvages.

Ce soir-là, je rédigeai une convention par laquelle les trois chefs s'engageaient :

1° A envoyer 50 hommes au secours du capitaine Nelson et à fournir 400 épis de maïs pour ceux qui les accompagneraient ;

2° A pourvoir aux besoins du capitaine, du docteur Parke et des malades incapables de travailler aux champs, que nous laisserions dans le campement arabe jusqu'à notre retour du lac Albert ;

3° A nous fournir un guide d'Ipoto à l'Ibouiri.

Par contre, l'arrière-garde, à son arrivée, aurait à leur livrer une balle et demie d'étoffes.

Cet acte fut écrit en arabe par Réchid et en anglais par moi ; trois hommes nous servirent de témoins.

En échange de quelques objets qui m'appartenaient personnellement, je me procurai 250 épis de maïs pour M. Jephson et le capitaine Nelson. De plus on m'en livra une certaine quantité contre 200 cartouches pour pistolets et deux corbeilles pleines contre un miroir encadré d'ivoire qui faisait partie de mon nécessaire de voyage ; je reçus trois volailles pour trois flacons d'eau de rose. J'avais donc réussi à rassembler un millier d'épis de maïs, destinés à ceux qu'on allait secourir et à leurs libérateurs.

Le 26, M. Mounteney Jephson, 40 Zanzibari et 30 esclaves des Manyouema partirent pour le camp de Nelson. Je ne puis mieux faire connaître les incidents de ce voyage qu'en copiant le rapport reçu quelques jours plus tard de notre camarade :

Établissement arabe d'Ipoto, 4 novembre 1887.

Cher monsieur,

Je suis parti le 26 octobre à midi avec 30 Manyouema et 40 Zanzibari. Le soir même, nous traversions l'Itouri et campions à l'atterrage. Le lendemain, je m'achemine dès l'aube; vers midi je retrouve le bivouac auprès duquel nous avions franchi la rivière lorsque nous errions, affamés, à la recherche des Arabes. Les miroirs et flèches marqués sur les arbres pour indiquer aux chefs notre direction étaient encore très visibles. Nous arrivons le soir à un autre de nos campements. Le 28, notre étape en embrasse près de trois des anciennes. Le camp où Feroudji Ali reçut sa blessure mortelle et où nous avions passé trois jours d'angoisse et de famine, présentait un aspect lugubre. J'ai vu sur la route les squelettes de trois des nôtres, morts d'inanition, hideux souvenir des misères récemment endurées!

Le matin du 29 je partis de bonne heure, déterminé à arriver le jour même jusqu'à Nelson. Accompagné d'un seul homme, je me trouvai bientôt très en avant de la troupe. Plus j'approchais du camp, plus grandissait le désir fiévreux de connaître le sort du capitaine; je traverse criques et ruisseaux, marigots et marais, je cours sur ces sentes où nos mariniers avaient eu tant de mal à transporter les tranches de l'embarcation; le long du chemin, arbres et buissons défilent rapidement. Toujours des squelettes humains. En descendant la colline au-dessus du bivouac, je n'entends aucun bruit, sauf les gémissements de deux moribonds dans une hutte. Le camp tout entier avait un aspect désert et funèbre. J'arrive à la tente de Nelson; j'approche tout doucement : il y est, assis et tout seul. Nous nous serrons la main, et alors, pauvre camarade! il se détourne pour sangloter, en murmurant qu'il se sent si faible!

Nelson, très changé, paraissait absolument à bout, son regard était fixe; autour de la bouche et des yeux on voyait de profondes rides. Il me raconta son anxiété de voir les jours succéder aux jours sans que personne vînt à son aide. Puis il avait fini par nous croire victimes de quelque catastrophe. Il vivait presque exclusivement des fruits et des champignons que ses deux serviteurs lui apportaient de la forêt. Il lui restait, en tout, 5 hommes des 52 que vous lui aviez laissés; les autres avaient déserté ou péri. Il vous en a remis l'état. Je lui ai donné les provisions recueillies pour lui, et sur-le-champ on a fait cuire un des poulets et un peu de gruau; c'est la seule bonne nourriture qu'il eût prise depuis plusieurs jours. J'étais avec lui depuis deux heures quand arrivèrent mes hommes; ils accoururent aussitôt pour le féliciter.

Vous vous rappelez que ses jambes étaient en bien mauvais état quelques jours avant notre départ; à peine s'il est sorti depuis. Il a eu jusqu'à dix ulcères sur le même pied. Maintenant il espérait marcher, mais très lentement.

Nous repartons le 30. Les Manyouema et les Zanzibari emportent la plupart des bagages, mais il nous faut laisser 13 caisses de munitions et 7 autres charges, que je fais enterrer et que Parke récupérera plus tard.

Nelson a beaucoup mieux marché que nous ne comptions; mais, tous les soirs, il était fort mal en point. Au retour, nous avons traversé la rivière un peu plus bas et longé la berge, puis nous avons enfin découvert notre sentier à un jour de marche des établissements arabes. Là encore, nous trouvons des squelettes, et dans un seul endroit, trois sur moins de 200 mètres.

Le cinquième jour, c'est-à-dire le 3 novembre, nous arrivons au campement arabe; Nelson était sauvé. En dépit de ses fatigues, il a déjà gagné étonnamment, mais il ne peut dormir la nuit et ses nerfs sont encore tendus à l'excès; un long repos le remettra, je l'espère. Il est certain que dans son état il n'aurait pu nous suivre dans nos courses errantes à la recherche des vivres. Il serait tombé en route.

Je suis, etc., etc.

Signé : A.-J. Mounteney Jephson.

RAPPORTS DU CAPITAINE NELSON ET DU CHIRURGIEN PARKE.

Village arabe d'Ipoto, 6 novembre 1887.

Cher monsieur,

M. Jephson est arrivé à mon campement le 29 octobre avec des hommes nous apportant les vivres que vous nous destiniez. Mille remerciements, car le besoin s'en faisait cruellement sentir. Il vous dira dans quel état il m'a trouvé et le petit nombre d'hommes qui nous restaient.

Vous m'aviez quitté le 6 octobre dernier; le matin du 8 j'envoyai en canot Oumari, avec 13 des plus valides parmi nos éclopés, à la recherche de vivres, le long de la rivière. Le 9, Assani (de la première compagnie) revient malade et, aussi, le frère d'Ouledi; il s'était perdu, paraît-il, en cherchant des bananes près du camp où nous avions rencontré les Manyouema. Le 10 j'appris que Djouma, un sous-chef de Stairs, s'était sauvé dans la nuit avec 10 hommes; ils avaient pris un canot pour descendre la rivière. Dès le 11, l'appel ne donne que 17 hommes (j'en avais 52 le premier jour); les autres s'étaient enfuis, soit pour rejoindre l'expédition, soit pour retourner au bas de la rivière. Le 14, un des malades mourut. Oumari rapporta très peu de bananes, à peine assez pour deux jours. Elles furent cependant les très bienvenues, car je n'avais eu encore que des herbes et des champignons. Le 15, nouveau décès. Pendant la nuit, Saadi (compagnie n° 1), me dit-on, était venu au camp avec quelques hommes se saisir du canot ramené par Oumari et partir à son tour. Le 17, Oumari et 21 hommes nous quittent en cherche de n'importe quoi à se mettre sous la dent; le 19, un décès; deux le 22; un le 23; deux le 29 (le jour de l'arrivée de Jephson); un le 30, où nous partons pour Ipoto. Oumari n'était pas rentré. S'il vit encore, nous le reverrons sûrement, mais avec combien d'hommes? Cinq ou six, peut-être. A l'exception des deux ou trois bananes qu'il m'avait apportées, j'ai vécu uniquement d'herbes, de champignons et de quelques mabengous; dix ulcères à la jambe et au pied m'empêchaient de m'aider moi-même, et si je suis encore en vie, je le dois à mes deux



Jephson retrouve le capitaine Nelson au camp de la Famine.

serviteurs, au petit Barouk et à Abdallah, un homme de Stairs. J'étais bien faible quand arriva Jephson. Maintenant je vais un peu mieux. Nous sommes dans le campement arabe depuis le 3 novembre; le premier jour, le chef Ismaïl m'apporta une très petite quantité de farine grossière et deux minuscules poissons séchés, à peu près assez pour un repas.

Hier, n'ayant pas reçu de vivres depuis deux jours, j'ai fait des réclamations, et, après de longs pourparlers, j'ai fini par obtenir un peu de farine. Je suis en train de manger mes nippes. Le chef ne nous donne presque rien. Aujourd'hui le Dr Parke et moi sommes allés le trouver, avec Hamis Pari pour interprète, et lui avons présenté nos doléances; « aucun arrangement n'avait été consenti entre vous pour la nourriture », m'a-t-il dit; c'est par pure générosité qu'il donne quoi que ce soit au docteur et à moi; il se refuse à fournir des vivres pour nos jeunes gens, au nombre de trois (impossible de faire avec moins) : il n'en aurait pas été question dans vos accords, et vous ne lui auriez jamais dit de le faire.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

R.-H. Nelson.

Campement arabe d'Ipoto, 6 novembre 1887.

Mon cher Stanley,

Le capitaine Nelson et M. Jephson sont arrivés le 3 novembre; quelques-uns des porteurs zanzibari et des Manyouema étaient ici de la veille. Des hommes laissés au camp de Nelson, cinq seulement sont revenus. Les survivants étaient partis en quête de vivres. Il est à croire que quelques-uns finiront par nous rejoindre; si tel est le cas, il faudra qu'Ismaïl leur permette de travailler aux plantations pour gagner leur nourriture. Quand j'ai vu Nelson entrer tout chancelant des fatigues de cette marche, j'ai cru voir un moribond; il a les traits tirés et émaciés, le corps réduit de moitié. Je le soigne de mon mieux, mais il lui faudrait un régime reconstituant, et, je regrette de le dire, les précédents et notre récente palabre avec Ismaïl montrent trop que nous aurons ici fort maigre chère. Depuis notre départ, les chefs m'ont envoyé un peu de farine de maïs, mais chaque fois je les avais fatigués de mes importunités. Par un heureux hasard, j'ai pu me procurer une chèvre, dont j'ai gratifié les malades, car Ismaïl, par l'intermédiaire de Hamis Pari, m'a fait savoir que ceux-là seuls qui travaillent aux champs recevront des vivres; plusieurs de nos hommes, certainement, ne peuvent le faire et doivent tout attendre de la générosité des camarades. Or ceux-ci ont, tout juste, cinq épis de maïs par journée aux plantations. Nelson et moi avons beaucoup de mal à obtenir quelque chose d'Ismaïl, et il se refuse à nourrir nos serviteurs, qui nous sont absolument indispensables pour tirer de l'eau, faire la cuisine, etc. Personnellement, je n'en ai plus qu'un seul.

Nelson et moi sommes allés le voir aujourd'hui (avec Hamis Pari pour interprète). Ismaïl a affirmé que vous aviez dit aux chefs qu'un grand Mzoungou (Nelson) allait venir et qu'il ferait ses propres conditions quant à la nourriture : je dois vivre ici de sa générosité à lui, aucun arrangement n'ayant été stipulé à mon sujet. Je lui ai rappelé la conversation que vous avez eue avec lui dans votre tente, le soir que vous lui avez remis devant

moi votre montre en or. Je lui ai dit tenir de vous que vous avez fait a
les chefs des conventions écrites par lesquelles ils se sont chargés d'ent
tenir Nelson. Nous avons déclaré tous deux n'exiger ni chèvres ni poul
mais seulement ce qu'il aurait à nous donner. N'ayant pas vu le contr
je ne pouvais en dire davantage: qu'il nous le montrât, au surplus! Il s'y
refusé, prétendant que ce document est entre les mains du chef Hami
absent pour deux mois encore. Cependant il nous a envoyé un peu de ma
quelques instants après.

Tout cela est fort malheureux, car notre séjour au milieu des Arab
n'est pas près de prendre fin. Nelson a vendu plusieurs de ses habits, et moi
presque tout ce qui me restait de mes pauvres hardes (vous savez qu'on
perdu mon sac en route). Mais il faut bien manger!

Nous tâcherons de nous maintenir ici de notre mieux, prêts à beaucou
de sacrifices pour rester en termes passables avec les Arabes, chose de l
plus haute importance. J'espère sincèrement que vous réussirez à atteindr
le but de votre expédition et que nous aurons tous bientôt l'occasion de vou
revoir et de féliciter Emin Pacha de sa délivrance.

Avec mes meilleurs vœux, etc.

T.-H. Parke.

Village arabe d'Ipoto, 10 novembre 1887.

Cher monsieur,

J'ai l'ennui de vous dire qu'on a plusieurs fois essayé de nous piller; hier soir, malheureusement, ils ont réussi à emporter une caisse de munitions de la tente de Parke pendant qu'il était ici à dîner avec moi; une autre fois ils ont tenté de mettre le feu dans la mienne, mais, grâce à mes habituelles insomnies, ils n'ont pu réussir. Nous nous en sommes plaints à Ismaïl. « Ce sont vos Zanzibari, dit-il, et non point mes hommes »; mais s'ils n'achetaient pas les cartouches, les nôtres ne penseraient pas à les dérober. Tout cela est fort malheureux. Depuis le départ de Jephson, Ismaïl nous a livré l'énorme quantité de quarante tout petits épis de maïs; comment vivre là-dessus! Nous nous procurons des légumes, des herbes pour suppléer un peu à cette pénurie. Ouledi est rentré cet après-midi et repartira demain; il vous portera cette lettre.

Avec mes meilleurs sentiments pour vous, Stairs et Jephson,

J'ai l'honneur d'être, etc.

R.-H. Nelson.

P.-S. — Nous recevons un peu de farine de la part du chef à l'instant même où je finis cette lettre, sans doute pour qu'Ouledi, qui doit vous l'apporter, vous puisse dire que nous sommes abondamment pourvus!

A H.-M. Stanley, Esquire,
commandant de l'expédition pour la délivrance d'Emin Pacha.

Dans la soirée du 26 octobre, Ismaïl, entrant dans ma tente, m'avait déclaré qu'il m'était maintenant si attaché, qu'il serait heureux de faire avec moi « l'échange du sang ».

Comme j'étais sur le point de mettre sous sa sauvegarde et celle des deux autres chefs le capitaine Nelson, le chirurgien Parke et une trentaine de malades, j'y consentis promptement, quoiqu'il y eût un certain manque de dignité de ma part à fraterniser avec un esclave : mais il était tout-puissant sur cette horde sanguinaire ; j'empochai ma fierté et subis la cérémonie. Puis, comme de juste, je fis remettre à mon nouveau frère un tapis valant 125 francs, des mouchoirs de soie, une couple de mètres de beau drap écarlate et d'autres coûteuses bagatelles.

Enfin, j'écrivis une nouvelle convention par laquelle il s'engageait à bien traiter mes officiers et à me fournir des guides pour la distance de quinze campements, qu'il disait être la limite de leur territoire.

Après quoi, je lui offris en présence du chirurgien Parke, et comme gage de mon amitié, un chronomètre en or avec sa chaîne, d'une valeur, à Londres, de 1 225 francs.

Le Dr Parke restait à Ipoto pour soigner son ami Nelson et 29 malades, et, le lendemain, suivi de ma troupe misérablement réduite, je repris à nouveau la lutte un instant interrompue contre la famine et contre la forêt.

CHAPITRE XI

A TRAVERS LA FORÊT JUSQU'AU PIC DE MAZAMBONI

(Du 26 octobre au 11 décembre 1887).

Chez les Balessé. — Leurs habitations et leurs abatis. — Les natifs de Bo... kiri. — Le premier village des pygmées. — Nous marchons plus vite. — La route après Mamboungou. — Haltes aux Inde-karou est et ouest. — Altercation entre Trois-Heures et Khamis. — Arrivée à Ibouiri. — Khamis et les « vils Zanzibari ». — L'abatis de l'Ibouiri. — Provisions abondantes. — L'état de ... hommes. — Khamis et sa bande explorent le voisinage. — Ils reviennent avec un troupeau de chèvres. — Khamis capture Boryo, qu'on délivre. — Jep... son retourne assister Nelson. — Départ de Khamis et des Manyouema. — Com... à régler avec MM. Kilonga Longa et Cie à Ipoto. — Suicide de Simba. — Réflexions de Sèli sur l'incident. — La reconnaissance faite par Stairs. — La revue ... la réorganisation à Ibouiri. — Meilleure mine du personnel. — Le village de Bo... — Coutumes des Balessé. — Le village de l'Inde-ndourou ouest. — La lisière de la forêt. — Le mont Pisgah. — Le village d'Ayougou. — Encore la forêt. — Rencontre d'une vieille. — Inde-soura et ses productions. — Capture de ... ma. — Encore l'Itouri. — Nous émergeons dans une plaine ondulée. — ... fourrageons dans les villages. — Construction des huttes. — Le district des ... boussessé. — Nos captifs de Mbiri. — Les natifs attaquent notre camp. — ... cours de l'Itouri. — Les naturels de l'Aboungouma. — Nos repas depuis Ibouiri. — Le pic Mazamboni. — L'Itouri oriental. — Vastes cultures. — Démonstrations hostiles des naturels. — Notre camp sur la crête du Nzéra-koum. — « Fortifie-toi et sois vaillant! » — Premier arrangement suivi d'un conflit. — Paix conclue. — Les armes des Bandoussouma.

Il nous fallut deux heures pour arriver à Youmbou, et quatre heures et demie le lendemain pour nous rendre à Boussindi, dans le pays des Balessé.

Ici, l'architecture change du tout au tout. Chaque village est une rue de 60, 100 ou 120 mètres, flanquée de chaque côté d'une très longue construction en planches. A première vue, on dirait un long baraquement dont le toit à pignon aurait été ... en deux moitiés longitudinales; puis, après les avoir reculées en laissant entre elles un espace de 6 à 10 mètres pour

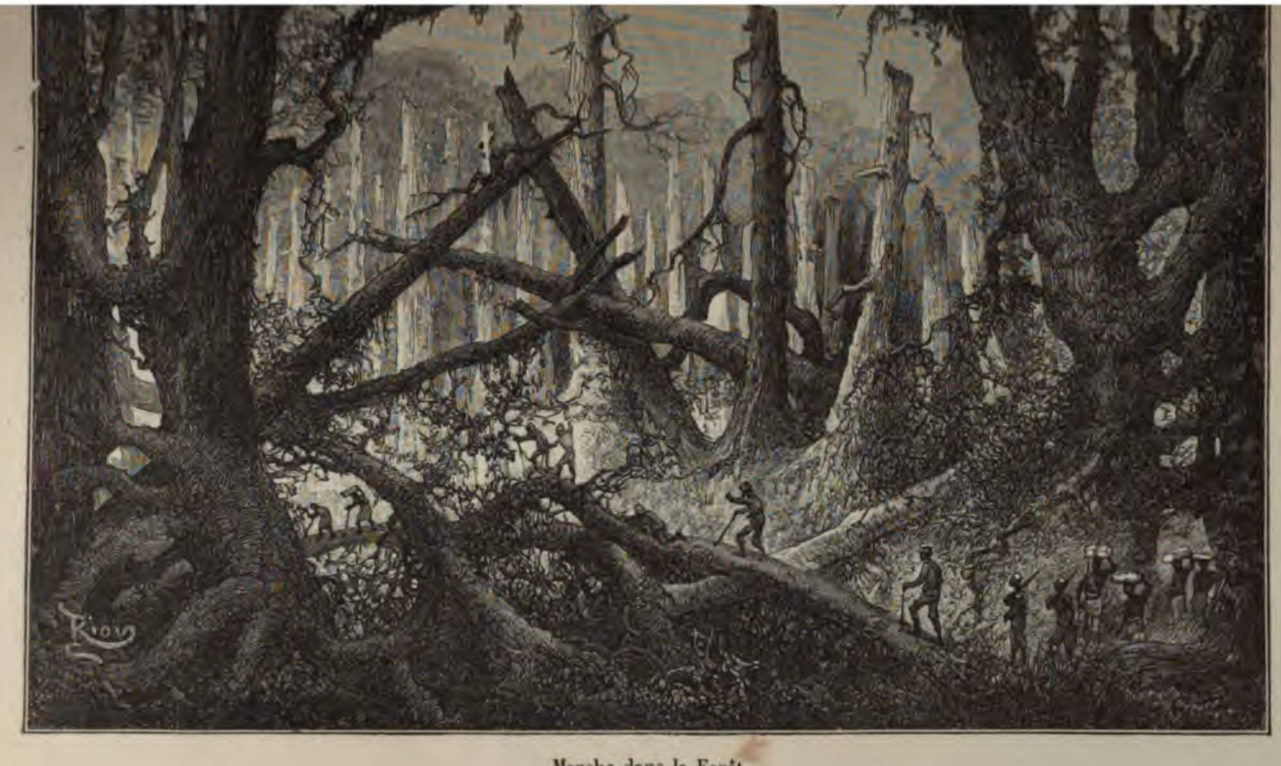
former la rue, on leur aurait fait une façade de planches percée de portes basses donnant accès à des chambres indépendantes les unes des autres. Le bois léger d'un arbre de la famille des rubiacées fournit les matériaux. On équarrit un tronc de 30 40, 60 centimètres en diamètre, et on le débite en billes de 160 centimètres à 2 mètres, elles-mêmes fendues à l'aide de coins. Avec leurs jolies petites herminettes, les indigènes réussissent assez bien à aplanir les planches, à les rendre lisses, à les couper à angles droits. Elles ont généralement de 3 à 5 centimètres d'épaisseur. Pour le plafond et le revêtement intérieur, elles sont plus minces et plus étroites. Au moyen de lianes, le plafond est fixé sur le sommet des montants tout aussi proprement que pourrait le faire un de nos apprentis charpentiers muni d'une scie, de clous et d'un marteau. Le côté extérieur de la charpente est recouvert des plus larges planches, et le vide entre les deux enceintes est bourré de feuilles de phrynium ou de bananier. La paroi qui fait face à la rue peut bien avoir 3 mètres de haut; celle qui donne sur la forêt ou la clairière n'a pas plus de 1 m. 50 à 2 mètres; la largeur de la maison varie entre 2 et 3 mètres. En somme, c'est un genre de construction agréable et commode; dangereux en cas d'incendie, mais très facile à défendre et à édifier.

Une autre particularité à relever dans le pays des Balessé, c'est l'état de confusion extraordinaire où sont restées leurs clairières, dont quelques-unes, très vastes, ont au moins 3 kilomètres de diamètre. C'est un enchevêtrement indescriptible d'arbres tombés, de bois pourri, de branches, d'innombrables débris, vestiges de la forêt primitive. Je ne saurais mieux les comparer qu'à un immense abatis au milieu duquel se trouverait le principal village, où le voyageur ne pourrait arriver qu'après s'être ouvert une route à peines et labeurs.

En quittant l'ombre de la forêt, il passe, par exemple, tout le long d'une souche gisant à terre et mesurant une trentaine de mètres, puis une branche le force de tourner à angle droit; de là, faisant quelques pas sur le sol découvert, il se trouve devant un énorme fût à hauteur d'épaule, sur lequel il est obligé de grimper. Bientôt, un autre géant de la forêt lui barre le passage, déployant sa puissante ramure dans tous les sens, en bas, en haut, tout autour du malheureux piéton; il lui faut s'insinuer, s'accrocher, ramper, se suspendre ou se hisser

jusqu'à une maîtresse branche, et de là redescendre sur le premier tronc : demi-tour à droite, sautez sur un second; demi-tour à gauche, escaladez un troisième tombé obliquement sur son camarade et dont la tête est engagée dans les rameaux d'un quatrième à 6 mètres du sol. Parvenu à cette hauteur, le voyageur a besoin de tout son sang-froid, de toute sa présence d'esprit; il s'arrête, il calcule, il place enfin le pied sur une longue branche et la descend avec des précautions infinies jusqu'au point où là vient croiser la fine extrémité d'une autre; il s'y engage, la remonte à une hauteur de 6 mètres, et ainsi de suite pendant des heures; sa transpiration ruisselle sous un soleil ardent et dans une atmosphère saturée de moiteur. Trois fois j'ai échappé à une mort imminente au cours de cette terrible gymnastique. Un de nos hommes tomba et mourut du coup; plusieurs furent sérieusement blessés. Nu-pieds, cependant, il n'est pas trop difficile de s'en tirer; mais avec des bottes, à la rosée du matin ou après la pluie, et quand les pionniers ont passé, marquant chacun de leurs pas sur les souches par des empreintes de terre glaise, il est fort malaisé d'en sortir. J'ai fait six chutes en une heure.

Le village est généralement au centre de ces grossiers essarts; à l'étape, nous étions enchantés d'arriver près d'une clairière, mais il nous fallait, parfois, une heure et demie de labeur avant d'atteindre le but tant souhaité. Rien de plus curieux que le spectacle d'une caravane chargée de lourds fardeaux éparpillés au milieu de ces débris. Il faut franchir torrents, marigots et ravins sur quelque arbre couché, à 6 ou 8 mètres au-dessus de l'eau et dont la grosseur diminue rapidement à mesure que vous avancez; l'écorce en est détachée, l'aubier très glissant. Derrière vous, vos camarades se hissent par-dessus les obstacles et tâchent de s'y maintenir, bien qu'ils chancellent; quelques-uns tombent; les moins hardis cherchent à se glisser par-dessous. Voyez ces porteurs, leurs ballots sur la tête, perdus dans le dédale des ramures; voyez-en trente peut-être engagés à la queue leu-leu sur un tronc mince et faible; d'autres, immobiles comme des sentinelles à leur poste, restent debout sur une branche, n'osant faire un mouvement, ne sachant plus où monter, où descendre, où sauter. Mais combien plus émouvante et combien plus dangereuse la scène quand, de cent points à la fois, volent à votre rencontre les flèches



Marche dans la Forêt.

meurtrières ! Grâce à Dieu, nous étions prudents et je m'exposais le moins possible à ce genre d'aventures : mais il nous est rarement arrivé de sortir de ces horribles essarts sans que quelques-uns de nos hommes eussent éprouvé d'accidents plus ou moins graves ou, parfois même, posé le pied sur une malheureuse « brochette ».

Le 29, nous arrivions à Boukiri ou Mayoulou, 14 kilomètres en six heures.

Quelques indigènes que nos éclaireurs manyouema avaient





Boucliers des Balessé.

stylés de gré ou de force, reçurent la caravane aux cris de : « Bodo ! Bodo ! Oulenda ! Oulenda ! (Paix ! Paix !) » tout en accompagnant ces interjections d'un mouvement de la main qui signifiait plutôt : Arrière ! arrière !

Leur chef avait nom Mouani. Les nombreux ornements, anneaux, clochettes, chevillières, sont en fer poli ; les tortillons en fibre de calamus odorant paraissent leur plaire beaucoup ; ils s'en couvrent les bras et les jambes comme les Karagoué et les Ouhha. Ces indigènes cultivent maïs, bananes, plantains, tabac, patates douces, ignames, brinjalls, melons et courges. Les chèvres sont belles et grandes ; ils ont de la volaille en quantité, mais pas beaucoup d'œufs frais. Dans quelques-uns de ces villages on voit, comme dans l'Ounyoro, une grande hutte à deux porches et surmontée d'un dôme.

Le jour suivant nous fîmes halte, et nos guides manyouema en profitèrent pour convaincre nos Zanzibari de leur profond mé-

pris pour les gens de la côte. Ils ne leur permettaient pas de trafiquer avec les indigènes, par crainte de manquer eux-mêmes quelque bonne affaire. Ils les poursuivaient de leurs cris si les malheureux allaient aux plantations cueillir des bananes. Certes je pouvais le dire à mes hommes : Vous avez beaucoup gagné vraiment à vous détourner de nous pour faire la cour à ces brigands, en dépit de nos ordres et conseils! Un mot, un regard de travers était immédiatement suivi d'un coup de rotin sur le corps nu, appliqué par un jeune esclave de nos six guides. Nombreux furent les cris de vengeance et les imprécations arrachés aux victimes de ces indignes traitements.

Le 31, de bonne heure, nous entrions dans le premier village des nains, abandonné comme tous ceux que nous traversâmes dans la journée. La caravane campa, le soir, d[illegible] une de leurs stations, au milieu des bois, après avoir fou[illegible] une étape de 14 kilomètres en cinq heures un quart.

Le coulage ne discontinuait pas. A l'inspection des car[illegible]chières, trois se trouvèrent contenir une cartouche en mo[illegible] Ils les avaient « perdues », naturellement! Hilallah, garçon[illegible] seize ans, m'en enleva 30 d'un coup et détala pour retourne[illegible] Ipoto : le même jour, mon porteur de munitions disparut a[illegible] 75 autres cartouches pour winchester.

Le lendemain, nous entrions dans la grande clairière l'importante station de Mamboungou ou Nebassé.

Par suite d'une convention faite entre « mon frère » Isr[illegible] et moi, Khamis, le chef des guides, avait quitté Ipoto le 3[illegible] venait d'arriver à Nebassé avec sept autres Manyouema.

Le sentier suivi nous permettait d'élever la quotité moyenne de notre marche. Le long de la rivière, par un travail assidu de sept, huit et neuf heures, quelquefois de dix, nous avions fait de 5 à 11 kilomètres par jour. Maintenant nous arrivions à 2900 mètres par heure, malgré brousse, plantes grimpantes, convolvulus, lianes, épines, attelets, les nombreux cours d'eau et les fondrières recouvertes de limon vert. Nous avancions rarement de cent mètres sans être arrêtés par le cri « halte! » lancé par les pionniers.

Tous les soirs, les nuages s'amassent, les roulements du tonnerre se répercutent d'écho en écho; les éclairs lancent leurs dards de feu; la tempête secoue la forêt. Parfois on

entend se rompre quelque puissante cime ou se fendre du faîte à la base un arbre vieux de plusieurs siècles; un majestueux colosse tombe foudroyé; une pluie torrentielle, nous glaçant jusqu'aux moelles, vient encore aggraver la dépression de nos esprits. Mais, pendant les marches, la Providence nous était compatissante. A travers les frondaisons des bois, le soleil jetait, par millions sur notre route, ses ocelles de douce lumière qui apaisaient nos cœurs et nous rendaient la joie de vivre. Les vastes avenues, les nefs de la forêt resplendissaient alors d'une beauté divine; les troncs gracieusement élancés devenaient des piliers de marbre gris; les gouttes de pluie et de rosée, d'étincelantes pierreries. Ce soleil inspirait aux oiseaux, presque toujours invisibles, leurs plus douces et leurs plus triomphantes mélodies, aux perroquets leurs sifflements joyeux, aux singes leur gymnastique la plus échevelée. De loin en loin, une basse profonde, nous arrivant de quelque retraite inaccessible, révélait des familles de sokos ou chimpanzés qui le fêtaient aussi à leur manière.

Après la station de Mamboungou, la route vers l'est fut pour nous pleine de périls, de craintes, de soucis. Jamais nous n'avions vu pareil encombrement d'abatis comme autour de ces villages et de la station voisine de Ndjali. Les arbres coupés étaient énormes; on aurait pu construire une flotte avec ceux qui gisaient en une confusion inextricable, troncs sur troncs, entassements de branches sur entassements de branches; partout entre ces amoncellements poussaient des bananiers, des vignes sauvages, des plantes parasites dont quelques-unes rappellent le lierre, palmiers, roseaux, convolvulus, etc. : tous obstacles presque insurmontables à travers, dans, sous et sur lesquels la pauvre caravane devait sabrer, fouiller, lutter et suer, ramper, sauter, grimper, descendre.

Le 4 novembre, nous étions à la station de Ndougoubicha, à 22 kilomètres de Mamboungou, ayant traversé dans la forêt cinq villages désertés par les pygmées. Ce jour-là, je me sentis près de sourire à l'idée qu'allait enfin poindre l'aube des jours heureux annoncés par Ouledi : chacun des membres de la caravane reçut, comme ration, un épi de maïs et 15 bananes.

Quinze bananes et un épi de maïs sont un festin royal en comparaison de deux épis ou d'une poignée de baies ou d'une douzaine de champignons, mais ce n'était pas encore assez

pour relever le moral de nos hommes très déprimé maintenant, en dépit de la gaieté et de l'insouciance qui sont le fond de leur caractère.

« Mes amis, leur dis-je en distribuant leur ration aux pauvres affamés, le jour se lève : encore une semaine, et vous verrez la fin de vos maux ! »

Ils ne répondirent pas ; mais un faible sourire éclaira leurs traits amaigris. Nos officiers avaient supporté ces privations avec l'entrain dont César louait Marc-Antoine et comme s'ils y étaient faits de tout temps. Ils mangeaient la fève plate de la forêt, ou l'aigrelet fruit sauvage et ces champignons étranges, de l'air d'un sybarite assis devant un festin. Et cependant l'un d'entre eux avait payé 27 500 francs ce misérable privilège ; encore avions-nous failli l'évincer comme trop « délicat » pour la rude vie africaine. Ils étaient un vivant exemple à nos engagés, dont plusieurs, certainement, continuaient à marcher soutenus par la ferme attitude de leurs chefs et la vue de ces physionomies où se lisaient la confiance et l'espoir.

Le jour suivant, nous traversions la ligne de faîte qui sépare les bassins de l'Ihouron et de l'Itourou ; les froides eaux que nous avions à guéer se dirigeaient maintenant vers le nord-ouest, vers l'Ihourou. Des collines s'élevaient à droite et à gauche, les unes formaient des cônes boisés, les autres des sommets en arête, et, après une étape de 16 kilomètres, nous fîmes halte pour la nuit à Inde-karou ouest, à la base d'une éminence dont la cime domine de 200 mètres le village. Une autre marche, très courte, nous mène à 1 250 mètres au-dessus du niveau de l'océan, d'après le baromètre anéroïde, dans un hameau situé à mi-hauteur d'une montagne qu'on pourrait désigner sous le nom de Inde-karou est. De ce piédestal, enfin, nous pouvions nous rendre compte de l'aspect général du pays. Au lieu de ramper, bipèdes infidèles à leur nature, sous l'éternel crépuscule de la forêt, à six brasses au-dessous de la blanche lumière du jour, contraints à chaque minute de constater notre peu d'importance en comparaison des colonnes géantes et des piliers végétaux qui s'élevaient par millions autour de nous, debout maintenant sur le flanc d'une haute montagne déboisée, nous étions à contempler le monde de feuillage qui se déroulait à nos pieds. Il semblait presque possible de voyager sur cette ramure compacte, onduleuse et s'étendant indéfini-

ment; notre œil la suivait jusqu'à la ligne extrême de l'horizon où elle se confondait avec la teinte azurée du ciel. Loin, très loin jusqu'à la clairière d'un village inconnu, on voyait les cimes se déployer en un tapis velouté. Toutes les nuances de vert se mélangeaient des taches pourprées que faisaient les arbres en fleur ; çà et là des cercles de feuillée montraient un brun tirant sur le rouge. C'est alors qu'on enviait le vol facile des milans et des aigles à collier blanc planant superbes dans l'air pur! Ah! des ailes, des ailes pour voler vers le repos et fuir ces cruels et intraitables Manyouema! Qui de nous formulait ce vœu? Personne, mais il était au fond de tous les cœurs.

Le 7, pendant qu'on faisait halte sur la montagne — les Manyouema avaient accaparé le village, et nos hommes, indignes de s'abriter sous le même couvert que ces très nobles personnages, étaient restés sous bois, — il s'éleva entre le chasseur Saat-Tato ou Trois-Heures et Khamis, le chef des guides, une altercation qui menaçait de mal tourner. Khamis souffleta son adversaire. Ils sont grands tous les deux, mais Saat-Tato a bien cinq centimètres de plus que Khamis. C'est un bon soldat, qui a servi à Madagascar d'abord, puis à Zanzibar en qualité de sergent, mais on l'a congédié par suite de son habitude de s'enivrer quotidiennement dès la troisième heure du jour; son sobriquet vient de là. Saat-Tato est un homme fidèle, vigoureux, obéissant, un tireur émérite. Avec 10 kilogrammes de victuailles dans l'estomac, Saat-Tato, tout souriant, eût enlevé prestement Khamis, et lui aurait cassé la colonne vertébrale contre son genou, comme il l'aurait fait de la hampe d'une lance. Je l'observais de fort près, troublé que j'étais de voir mes hommes devenus si patients sous l'injure. Il regarda fixement Khamis, et, levant l'index, lui dit : « C'est bien, mais je voudrais te voir recommencer dans quelque temps, quand j'aurai pu souffler un peu et me remplir une bonne fois le ventre. Pour le moment frappe, je le supporterai. »

Je m'avançai, et, touchant Khamis à l'épaule, je lui dis : « Khamis, ne recommence pas. Je ne permets pas, même à mes officiers, de traiter ainsi mes hommes! »

Le mécontentement augmentait, et quoique les Manyouema ne s'en doutassent guère, leurs cruautés mêmes nous servirent à regagner quelque influence sur les Zanzibari. Le bonheur de

retrouver des coreligionnaires mahométans les avait cond
à tout leur sacrifier; nos biens, nos vies et leur propre libe
Mais la méchanceté et l'avarice sordide de ces hommes cr
commençaient à porter leurs fruits et à refroidir singulièrem
nos hommes qu'un souffle de révolte agitait déjà. Nous n'avi
qu'à observer, être patients et nous tenir prêts.

A notre grand soulagement, Khamis confessa que Inde-ka
ouest est la limite extrême du territoire d'Ismaïl, son maî
Cependant il ne devait pas nous quitter avant notre arriv
l'Ibouiri.

Le 8 novembre, nous fîmes un trajet de 17 kilomètres
forêt était moins dense, la vue un peu plus étendue, la r
meilleure; la moyenne de la marche en augmenta et attei
plus de 3 kilomètres à l'heure. Le sol sablonneux et spong
ayant absorbé la pluie, notre traite fut une véritable pro
nade. Les lianes n'étaient plus aussi exubérantes, de tem
autre seulement on en coupait une plus grosse ou plus
stinée. On voyait en maints endroits surgir du sol des roc
en granit de dimensions colossales, détail de paysage nou
et qui donnait un attrait romantique à notre marche sous l
nous faisant rêver de bohémiens, brigands et pygmées.

Le 9 novembre, une étape de 15 kilomètres nous cond
à une station de nains; le brouillard nous avait envelo
jusqu'à midi, et nous avions dû traverser ensuite huit torr
et plusieurs villages qui venaient d'être abandonnés par
pygmées. Khamis avec ses hommes et une demi-douzain
leurs prisonniers s'étaient acheminés vers Ibouiri, à 3 l
mètres seulement de notre station, et nous les ralliâmes le
demain.

Ibouiri est un des plus riches et des plus beaux établi
ments que nous eussions rencontrés depuis Yambouya. I
vrai que si l'expédition avait pu se mettre en route huit 1
plus tôt, elle en aurait vu un grand nombre d'aussi
spères. C'est une clairière de 5 kilomètres de diamètre, a
damment pourvue de tout ce que peut produire le sol e
les Manyouema n'avaient pas encore mis le pied. Chaque b
nier des sages portait un énorme régime d'au moins 5
140 fruits. Quelques-uns de ces plantains mesuraient 56
timètres de longueur sur 6,5 de diamètre et près de 2
circonférence, assez grands pour fournir à Saat-Tato le r

complet si longtemps désiré. L'air était parfumé d'une délicieuse odeur de fruits mûrs, et comme nous marchions avec la plus grande précaution sur les amoncellements de débris, ou nous hasardions à l'escalade périlleuse des fûts qui barraient le sentier, mes hommes ne cessaient de m'appeler pour me montrer, pleins de convoitise, les grappes superbes qui retombaient de la couronne des feuilles.

Avant d'arriver au village, Mourabo, un de nos chefs zanzibari, me dit tout bas qu'il y avait cinq villages dans la station d'Ibouiri; que toutes les cabanes étaient, à leur arrivée, au quart pleines d'épis de maïs, mais Khamis et ses Manyouema en avaient enlevé une quantité considérable pour en bourrer les huttes qu'ils s'étaient réservées par droit de préemption.

A l'entrée du village, Khamis vint au-devant de moi pour se plaindre, comme à l'ordinaire, de la méchanceté de ces « vils Zanzibari ». Des traînées de maïs sur le sol me prouvaient l'exactitude du récit de Mourabo; et comme Khamis proposait que l'expédition se logeât dans la partie occidentale du village, tandis que lui et ses gens occuperaient la partie orientale, je m'enhardis à m'y opposer. Ayant quitté le territoire de son maître, nous prétendions être maintenant chez nous, et je m'abstiendrais à l'avenir de lui demander conseil sur ce que nous avions à faire; désormais pas un grain de maïs, pas une banane, pas un plantain, pas un seul produit indigène ne sortirait du pays sans mon autorisation. « Sur toute la terre, ajoutai-je, en est-il d'autres que les Zanzibari qui auraient supporté plus patiemment les avanies, les insultes, les affronts dont les Manyouema les ont abreuvés? A l'avenir, je leur permets de se venger de la façon qu'il leur plaira ». Khamis, sans mot dire, fit un signe d'assentiment.

Notre premier soin après avoir rassemblé les provisions et assigné un quartier à mes hommes fut de leur distribuer cinquante épis par tête et d'établir avec les naturels des rapports de bonne amitié. Après une heure de palabre, il fut convenu que, pour tout le temps de notre séjour, ils nous abandonneraient la partie orientale de leurs plantations, à compter d'un certain ruisseau; je décidai même Khamis à entrer en arrangements avec eux. Pour un paquet de baguettes de laiton, Boryo, le principal chef balessé du district, me vendit cinq poulets et une chèvre.

Quels repas que ceux du 10 novembre! Depuis le 31 aoû pas un des membres de l'expédition n'avait mangé son conten maintenant affluaient bananes, plantains verts ou mûrs, patat douces, herbes potagères, ignames, fèves, cannes à sucre, maï melons, tout cela en quantité telle qu'une troupe d'éléphant aussi nombreuse que la nôtre, n'en eût pas consommé davan tage en dix jours. Chacun pouvait donner carrière à un appét si misérablement traité jusque-là.

Le temps ne nous manquerait pas pour mettre à profit cett abondance, car il nous fallait attendre M. Jephson et ses quelque soixante Zanzibari : équipage de l'*Avance*, escouade de secours, convalescents d'Ipoto. Ibouiri était un de ces heureux séjours que j'avais tant désirés pour y refaire mes hommes. Impossible, à cette époque, de voir rien de plus hideux que mes misérables engagés : ils étaient nus; pour quelques épis de maïs, ils avaient dû livrer toutes leurs hardes aux esclaves des esclaves d'Ougarrououé et de Kilonga Longa; ils venaient de passer 73 jours de disette et 13 de famine absolue; leur peau se collait aux os; leurs forces étaient épuisées; leur teint, jadis d'une admirable couleur de bronze huilé, offrait maintenant le mélange d'un noir sale avec la cendre de bois. Leurs yeux hagards, sans cesse en mouvement, trahissaient le sang vicié, l'induration du foie, diverses maladies. Ce galbe autrefois superbe, ces muscles aux lignes arrondies et gracieuses, tout cela avait disparu.... Ils semblaient dignes d'habiter un charnier et non un campement où, à chaque minute, les hommes pouvaient être appelés à combattre.

Khamis, le guide manyouema, me proposa le lendemain de s'avancer vers l'est en quête d'un bon sentier; il tenait du chef Boryo que le Pays des Herbes n'était pas loin, et, avec une poignée de naturels et trente de mes carabines, il se faisait fort de découvrir quelque chose d'intéressant. Je fis venir le chef; autant qu'il me fut possible de comprendre, il m'assurait que d'un lieu nommé Mandé, situé à deux bonnes journées de marche, c'est-à-dire à 48 kilomètres, on voyait cette Terre de l'Herbe; que les troupeaux venaient en si grand nombre s'abreuver à l'Itouri que la rivière en était « gonflée ». Ces paroles cadraient si bien avec mon ardent désir de savoir si nous approchions enfin du pays découvert, que, Boryo nous offrant des guides, je fis appel aux gens de bonne volonté. A ma très

grande surprise, 28 hommes s'avancent, aussi désireux de courir à de nouvelles aventures que si depuis plusieurs mois ils eussent vécu au milieu de l'abondance. Khamis et la petite troupe partirent presque aussitôt.

Malgré ma défense sévère de toucher aux terrains de réserve des naturels d'Ibouiri, un de nos larrons y fit une descente avec un camarade. Ils emportèrent dix-neuf poulets, et en dévorèrent deux séance tenante; ils avaient coupé le cou aux dix-sept autres quand nos policiers, tombant sur eux, interrompirent une discussion au sujet de ce qu'il fallait faire des plumes : la chair et les os desdites volailles ne leur avaient pas causé ce souci. Deux autres maraudeurs dépêchèrent toute une chèvre, sauf la tête. Les estomacs des Zanzibari peuvent se distendre indéfiniment.

La conduite des naturels d'Ibouiri fut parfaite de tous points et l'ingratitude de mes hommes me faisait réellement honte. Le chef et sa famille habitaient avec nous, et une demi-douzaine de fois par jour nous échangions nos « Bodo! Bodo! Oulenda! Oulenda! (Paix! paix!) » Mais nos malheureux engagés avaient tellement souffert depuis dix semaines que quelques excès de leur part ne pouvaient me surprendre. Je ne crois pas que dans toute la partie de ce vaste monde à moi connue, il fût possible de trouver une troupe d'hommes qui eût supporté une telle misère avec autant de douceur et de résignation. Pas de viande, pas de grain, pas de manioc, pas de banane, rien de ce qui soutenait ordinairement leur existence. A chaque campement, quelqu'un ne se relève plus de sa natte; sur la route, d'autres s'affaissent pour mourir; d'autres, affolés par la faim, se plongent dans les profondeurs de la forêt, abandonnant les camarades au triple labeur de porter les munitions, les bagages et de résister aux peuplades guerrières dont ils traversent le territoire. Poussés à bout qu'ils étaient par le désespoir, et par ces souffrances prolongées, par le manque de confiance dans leurs officiers, qui est-ce qui aurait pu les empêcher de saisir leurs carabines et, par une seule décharge, de se défaire de leurs chefs, de les manger au besoin et de secouer en un instant cette autorité qui, pour ce qu'ils en connussent, les entraînait à une perte certaine!

Donc, tout en plaignant les naturels ainsi traités quand ils le méritaient le moins, je ne pouvais effacer de ma mémoire

ces longues journées de jeûne qu'ils avaient supportées dans ce territoire immense, ces solitudes qui s'étendent des rapides de Bassopo à l'Ibouiri, au milieu de cette forêt sur les limites de laquelle nous nous trouvions présentement, je voulais le croire. Leur patiente obéissance — en dehors des larcins et autres peccadilles, — leur fidélité constante, leur pitié quand ils nous voyaient aussi souffrir de la faim, nous apportant les plus beaux des plantains cueillis dans les bananeraies, les plus gros et les plus mûrs des fruits de la forêt; leur conduite en somme assez courageuse, l'espoir qu'ils avaient su garder pendant ces longues semaines d'adversité, tout cela atténuait grandement leurs offenses, et il fallait attendre que l'abondance et la réflexion les fissent revenir à de meilleurs procédés. Presque à tous les trois ou quatre kilomètres de cette Terre de la Faim qui s'étend entre l'Itouri et l'Ihourou, un des leurs était tombé; son cadavre moisissait et pourrissait sous la sombreur silencieuse, et sans la loyauté des survivants, nul homme n'aurait pu donner ces tristes et navrants détails sur les dures épreuves des mois de septembre, octobre et de la mi-novembre.

Plus j'acquiers l'expérience de la nature humaine, plus je pénètre ses profondeurs, plus je suis convaincu que, pour une très grande partie de son essence, l'homme est un pur animal. En le nourrissant bien, et régulièrement, on peut le persuader ou le contraindre à exercer ses forces; l'amour et la crainte le conduisent aisément, le travail ne l'effraye pas, quelque dur qu'il puisse être. Mais quand il a faim, mieux vaut ne pas oublier le *Cave canem* inscrit sur la loge du portier de la maison romaine; un lion à jeun tenant entre ses pattes un quartier de viande crue n'est pas plus féroce; sa colère n'est pas plus prompte à s'enflammer. La dure discipline, les pesants fardeaux, les marches interminables dans une région absolument inconnue, n'ont jamais irrité nos hommes tant que leur estomac était plein et que leurs organes digestifs avaient une occupation suffisante. Mais la vue même d'un camarade pendu haut et court n'a pu les retenir quand la faim leur rongeait les entrailles. Les aborigènes de l'*Ibouiri* vivent dans l'abondance, l'excès de graisse les rend doux et paisibles; mais les nomades de la forêt, les maigres pygmées sont, paraît-il, aussi féroces que des bêtes de proie et n'aban-

onnent pas le combat avant d'avoir vidé leur carquois.

Le 12, on m'apprend que Khamis, ce Manyouema qui partait i-disant pour explorer la contrée à mon profit et me faire es amis à l'aide des naturels, n'a pu, par sa faute, réussir ans sa mission; il est fort désappointé. Les habitants de Ibouiri oriental lui ont tué deux hommes. Je lui mande de evenir au plus tôt.

Les puces de la hutte sont tellement intolérables que, pour btenir quelque repos, je fais dresser ma tente dans la rue.

Le 13, pendant une tournée d'inspection au campement, je suis vraiment abasourdi de voir toute cette ripaille et les préparatifs qu'elle nécessite : personne qui ne s'occupe à concasser du maïs, à réduire en farine les bananes grillées au feu, à broyer à bonnes et belles dents les énormes bouchées qu'on enfourne, et à se venger à outrance des jeûnes forcés de ces deux mois et demi.

Khamis rentre le 14 avec un grand troupeau de chèvres, prises il ne dit pas où. Il me fait la grâce de nous en octroyer seize. Son motif réel n'était point de chercher des routes à notre bénéfice, mais bien d'étendre vers l'est, avec notre secours, les conquêtes de son maître Ismaïl, et de réduire les naturels d'Ibouiri à la misère où sont maintenant ceux d'Ipoto. Pourtant, quoiqu'il soit de force à exécuter tout seul cette dernière besogne, l'avidité du sot personnage lui a si bien fait oublier les flèches empoisonnées des indigènes, qu'il a perdu trois de ses hommes. Il paraît qu'en apercevant les chèvres en question, Khamis n'a plus songé à sa mission d'explorateur et a lancé ses Manyouema en avant, gardant près de lui mes hommes, qui, en conséquence, n'ont pas pris part à ce brigandage. Il revenait au village menant deuil sur le sort de trois de ses plus actifs camarades, quand il rencontra Boryo, le chef de l'Ibouiri oriental, et, sans dire une parole, s'élança sur lui et le fit prisonnier. A son arrivée, et avant de venir me parler, il donna l'ordre d'étrangler Boryo pour venger sur lui la mort des siens. J'en fus informé, par bonheur, et j'envoyai une escouade s'emparer à main armée du chef; je le cachai dans une hutte et lui recommandai de se tenir coi jusqu'au départ de Khamis.

Quel pays de cocagne que l'Ibouiri ! Nous aurions pu y rester six mois sans crainte de famine : poudings de plantains mûrs

au lait de chèvre, friteaux, tartes, crêpes, pain excellent; patates douces, manioc, ignames, légumes divers, poulets, viande de chèvre, tout était à souhait. Voici le menu de l'un de nos soupers :

Potage chevreau.
Gigot de chevreau; sauce patates douces.
Manioc bouilli.
Bananes frites.
Flan de plantains mûrs.
Friteaux de plantains.
Lait de chèvre.

Déjà le changement était visible dans l'aspect des blancs comme des noirs. Un peu plus de bruit dans les huttes, et une fois ou deux quelqu'un essaya de chanter, mais la voix fit défaut, et on renvoya la tentative à un autre jour.

Le 16, à trois heures du soir, M. Jephson nous arrive, ayant admirablement conduit sa mission de secours. On a pu voir par le rapport publié plus haut qu'en sept jours il avait fait 165 kilomètres pour aller chercher le capitaine Nelson et l'amener à Ipoto. On se rappelle aussi que celui-ci n'avait été délivré de ses misères au Camp de la Famine que pour souffrir presque autant au milieu de l'abondance chez Kilonga Longa.

Le lendemain, Khamis et les siens détalèrent sans prendre congé. J'écrivis à mes officiers restés à Ipoto; je fis porter l'ivoire que Khamis avait recueilli dans la contrée et mon présent d'étoffes jusqu'à Inde-karou, où pourraient s'en charger les indigènes soumis à Kilonga Longa. Jamais je ne fus moins satisfait de moi-même! Laisser partir ces gens-là sans me donner la petite satisfaction de leur dire mon opinion sur les Manyouema en général et les bandits d'Ipoto en particulier! Bien plus, faire courir mes porteurs après eux pour leur offrir la fleur de nos ballots et l'ivoire qu'ils avaient volé! — Toutes les parties engagées avec eux, je les ai honteusement perdues!

Et cependant je leur dois quelque reconnaissance de ne s'être pas prévalus davantage de notre position. Ayant en leur pouvoir Nelson, Parke et environ trente de mes hommes, ils auraient pu m'arracher mille concessions auxquelles, par bonheur, ils n'avaient pas songé. J'espérais encore qu'après ces longs mois de support obligé, la Providence me permettrait de les traiter selon leurs mérites; mais, avant que le docteur et ses malades

fussent guéris et eussent rallié la colonne, il n'était pas possible de faire le compte et d'exiger le règlement final. Le voici, du reste, bien et dûment libellé :

MM. Kilonga Longa et Cie, Ipoto.

Leur compte avec M. Stanley, les officiers et les hommes de sa mission, 17 novembre 1887 :

		Doit :
Pour avoir causé la mort par famine de 67 hommes, entre la Lenda et l'Ibouiri : au passage de la rivière, j'en avais 271 ; j'en ai actuellement 175 ; 203 en y ajoutant ceux restés à Ipoto avec le capitaine Nelson et le Dr Parke.	Ci.	67
Pour 28 hommes qu'ils ont très mal nourris à Ipoto, et dont plusieurs ne recouvreront pas la santé	Ci.	28
Pour Moufta-Mazinga, tué à coups de lance.		1
Pour un autre, fustigé à mort..		1
Pour 200 coups de verges à Ami et à un autre.		
Pour la faim infligée au capitaine Nelson et au Dr Parke.		
Pour m'avoir fait voler deux caisses de munitions.		
Pour le recel de 30 carabines Remington.		
Pour injustices diverses envers mes engagés.		
Pour avoir forcé Sarboko à travailler comme leur esclave.		
Pour insultes diverses au capitaine Nelson et au Dr Parke.		
Pour avoir ravagé 2 millions et demi d'hectares.		
Pour avoir massacré plusieurs milliers d'indigènes.		
Pour avoir réduit en esclavage des centaines de femmes et d'enfants.		
Pour avoir volé 200 défenses d'éléphant de mai 1887 à octobre 1887.		
Pour meurtres, razzias, crimes sans nombre, pilleries passées, présentes et futures.		
Total : Morts dans ma troupe.		67
Méfaits de toute sorte. . .		Au-dessus de tout calcul.

L'après-midi du 17, nous eûmes à compter avec un autre résultat fâcheux de nos rapports avec les Manyouema. L'Ibouiri et les districts avoisinants prirent les armes contre nous. Je reçus comme suit la première notification de leur hostilité. Simba, l'un des nôtres, qui puisait de l'eau près du campement, reçut une flèche dans l'abdomen. Lisant sur la physionomie de ceux qui accoururent que son état ne laissait pas d'espoir, il leur cria : « Frères ! vous me donnerez la sépulture ! » et, quelques instants après, quand on l'eut rapporté dans sa hutte, il chargea son remington, placé près de sa natte, et fit une affreuse et sanglante bouillie d'un visage autrefois jovial et même assez agréable.

Séli, mon garçon de tente, ne pouvait revenir de la surprise que lui causait ce suicide :

« Pensez donc ! Simba ! un pauvre diable qui ne possédait ni sou ni maille, n'ayant qui ou quoi que ce soit auquel il pût tenir, ni nom, ni lieu, ni biens, ni rang,... se faire ainsi sauter le caisson ! S'il eût été un riche Arabe, j'aurais encore compris !... un Hindou marié, un capitaine de soldats, un gouverneur de district, un Européen qui aurait eu des malheurs, un blanc victime du déshonneur et de la honte.... Mais ce Simba, un esclave, un rebut des Ounyanyembé, sans un ami sous la calotte du ciel, sauf quelques galeux comme lui à sa gamelle du campement, se donner les airs de se tuer, comme un gros personnage ! — Il n'est bon qu'à pourrir au désert. Quel droit a-t-il à un linceul et à un enterrement honorable ? » Et s'ils ne savaient pas le dire d'une façon aussi élégante que Séli, aucun de ses anciens camarades ne pouvait pardonner à ce malheureux son outrecuidance.

Le matin de ce jour, le lieutenant Stairs et trente-six carabines partirent pour une reconnaissance vers l'est sous la conduite de Boryo et d'un jeune volontaire manyouema. Nous devions attendre l'arrivée de quelques-uns de nos convalescents, qui, las des procédés des gens d'Ipoto, aimaient mieux mourir sur la route, s'il le fallait, que d'être plus longtemps réduits à l'horrible servitude des esclaves manyouema.

Le 19, Ouledi nous rallie avec ses mariniers ; quinze de nos anciens malades se traînaient vers le campement, où ils firent leur entrée le soir.

Le 21, retour de Stairs. Boryo l'accompagne. Rien de nouveau au sujet du Pays des Herbes ; il a trouvé un assez bon chemin s'étendant vers l'est, nouvelle qui, faute d'autre, me fut en grande satisfaction.

Le 23, appel général :

Compagnie nº 1, Jephson.	80
— nº 2, Stairs.	76
Soudanais.	5
Cuisiniers.	3
Garçons de tente, etc.	6
Européens.	4
Guide manyouema.	1
	175

En y comprenant Nelson et le Dr Parke, j'en avais encore 28 à Ipoto. Nous en avions laissé 56 au campement d'Ougarrououé. Dix peut-être pourraient nous revenir sous la conduite du chef de caravane Oumari. Donc, je portais à 268 le nombre d'hommes de notre première colonne qui, 189 jours auparavant, à son départ de Yambouya, en comptait 389. Perte, 111. Hélas! comme elle se trouva au-dessous de la réalité! Ce 21 novembre, plusieurs de nos malades avaient déjà trouvé la mort chez Ougarrououé, et déplorable était la condition de ceux restés à Ipoto.

Depuis notre arrivée à Ibouiri, la majorité de nos hommes avaient engraissé, en moyenne, de 453 grammes par jour. Quelques-uns, positivement, bedonnaient; leurs yeux avaient repris leur éclat, et leur peau, sa belle teinte bronze luisant. Les chansons recommençaient la nuit, et les fredons pendant qu'ils pilaient le grain. Après le repas du soir ils chantaient à la lune, leurs éclats de rire parvenaient jusqu'à nous. L'après-midi de ce jour-là, nos jeunes gens joutèrent à la lance, et nombreux furent les coups échangés en bonne amitié. Nos conteurs attitrés retrouvaient leur haleine pour des histoires interminables, jamais trop longues au gré des intéressés. La vie nous revenait par sauts et par bonds. Rêver de mort et de squelettes, penser longuement aux amis et parents restés là-bas, dans l'île lointaine de Zanzibar,... on avait aujourd'hui bien autre chose à faire. D'abord, causer à perte de souffle sur le Pays aux Herbes, maintenant si proche avec ses savanes onduleuses, ses plaines verdoyantes où abondent les bêtes grasses; sur les plantureuses mamelles des vaches, et ces belles bosses graisseuses des zébus, et les lourdes queues des moutons, et les greniers de millet et de sésame, et les calebasses pleines de *zogga*, de *pombé*, ou de quelque autre boisson délectable et stimulante. Et de jour en jour se dessinait plus clairement à leurs yeux le port du Nyanza, où nous attendaient les navires de l'homme blanc.

Tous ne demandaient plus qu'à partir : « Du repos, nous en avions eu assez! » Une vingtaine, cependant, n'étaient pas encore rétablis, mais avançaient vers la guérison. Pourvu que les vivres fussent abondants, la marche sans fardeaux leur rendrait sûrement les forces.

A l'aube de ce jour clair et soleilleux du 24 novembre, le

trompette soudanais sonna la diane avec des accents joyeux qui trouvèrent leur écho dans chaque poitrine. Les hommes lançaient leur : « Prêts, oui, prêts, maître! » avec une vivacité qui me rappelait les jours d'autrefois, comme il ne m'était pas encore arrivé dans cette expédition. Nul besoin aux officiers de s'exaspérer contre les paresseux et les hommes de mauvaise volonté; il n'y avait plus de traînards. La joie éclairait tous les visages. L'abondance qui s'annonçait invitait à se presser. Le sentier était reconnu l'espace de deux étapes encore, et nos éclaireurs, semblables à Caleb et à Josué, ne pouvaient trop vanter les immenses régimes qui pendaient aux bananiers, embaumant l'air d'une odeur de maturité délicieuse, les jardins remplis d'ignames, les champs d'un maïs onduleux... et le reste. Pour une fois, nous autres blancs n'avions pas à nous demander qui chargerait cette caisse; il n'y eut pas à courir après les porteurs; personne à implorer, personne à menacer; les hommes sautaient au tas, se disputaient les charges, riaient de joie; la figure des officiers rayonnait de parfait contentement.

La caravane quitta le village la plus heureuse du monde. Les Manyouema maudits étaient derrière nous, et, devant nous, l'imagination évoquait les visions d'un pays de bergers, d'un grand lac, et sur ses rives un pacha reconnaissant et toute une armée non moins satisfaite.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes au village de Boryo — le chef avait été libéré la veille, — une longue rue bien ordonnée, large de 10 mètres, flanquée de quatre rangées de bâtiments assez bas, d'une longueur de près de 400 mètres. Au nombre des portes on peut juger que la collectivité à laquelle présidait Boryo se compose de 52 familles. La demeure du chef se reconnaît à une énorme pièce de bois, large de 1 m. 25, haute de 1 m. 80, épaisse de 5 centimètres, dans laquelle on avait coupé la porte, taillée à facettes.

Les larges avant-toits s'élèvent à 3 mètres au-dessus du sol, et les cases ont 10 pieds de largeur. Le faîtage avance de 76 centimètres sur le devant, et dépasse de 60 centimètres les murailles de derrière. Sur un terrain uni et élevé s'étendent les champs, les jardins, les plantations, qu'enveloppe la forêt vierge, sombre, menaçante, inhospitalière. Certes Boryo est le village le plus joli et le plus confortable de toute la vallée

de l'Arouhouimi. A 100 mètres, ou environ, de son extrémité occidentale court une eau claire et pérenne, abondante en silures.

Après une courte halte nous reprenons la marche et rentrons dans la forêt. A 6 kilomètres de Boryo nous traversons un marais où croissent de très beaux raphias, et, bientôt après, la caravane s'arrête pour faire collation. L'après-midi je mesurai une longueur de 200 mètres, sur laquelle je comptai mes pas, afin de trouver combien chacun comprenait de centimètres. Sur une bonne sente de la forêt je faisais en moyenne et par heure 4 800 pas de 66 centimètres, soit 3 168 mètres.

A 3 heures nous campons dans un vaste village de pygmées; de l'endroit partent plusieurs routes menant à d'autres stations. La place publique est sans doute un lieu de rassemblements fréquents, car le sol en est bien battu. Il n'en faut pas davantage pour les réunions, amusements et palabres. On n'avait pas touché au broussis.

Le 25, après une marche de 13 kilomètres un quart, nous arrivions à Inde-mouani. Notre chemin longeait le partage des eaux entre les rivières Itouri et Ihourou. Le village, de forme ovale, ressemblait par l'architecture à celui de Boryo. D'opulents bananiers l'entouraient, et des plantations de maïs, tabac, haricots et tomates. En traversant un abatis, à travers une inextricable confusion de souches, un de nos hommes trébucha et, en tombant, se cassa le cou.

Le 26, nous allons d'Inde-mouani à l'Inde-ndourou occidental, à travers des terrains très humides. A chaque 2 kilomètres, nous traversons un cours d'eau; une mousse humide et gouttelante enveloppe les troncs de la base au sommet, et recouvre même les buissons et plantes sarmenteuses.

Ce qui caractérisa la marche de cette journée fut une large chaussée coupée et nettoyée sur 5 kilomètres à travers le sous-bois et aboutissant à un grand village de « petits hommes », abandonné depuis peu. Il comprenait 92 huttes, qui logeaient sans doute autant de familles. Une case, peut-être celle du chef, affichait plus de prétentions. Nous avions vu déjà une vingtaine de ces villages appartenant aux nains sylvestres: mais jusqu'à présent, en fait de pygmées, je n'avais aperçu que la jolie petite femme du campement d'Ougarrououé, une Hébé en miniature.

Lors de sa reconnaissance à partir d'Itouri, le lieutenant Stairs avait atteint l'Inde-ndourou occidental; le village était encore habité, mais il y avait séjourné une nuit, et les natifs y mirent le feu après son départ. Les Balessé vivent rarement deux années de suite du produit des mêmes cultures. Ils cueillent la figue banane une fois, et passent ensuite à une autre plantation. Après avoir été bêché, semé et moissonné, le champ de maïs revient à l'état de brousse. Ils semblent n'être occupés qu'à essarter pour leurs plantains et leurs céréales, témoin les immenses abatis que nous avions traversés et les milliers de troncs qui encombrent le sol. Pour les bananiers, ils coupent le sous-bois et plantent les jeunes pousses dans un trou peu profond, puis ils buttent la terre tout autour pour les faire tenir droit. Les bulbes de *Musa* prospèrent à merveille sous l'ombre, parmi les racines et le bois pourri; en six mois le jeune plant croît à 2 m. 50 de hauteur et noue son fruit dans l'année. Au maïs il faut du soleil. On coupe les arbres avoisinants bien au-dessus de la crête des racines, au moyen d'échafaudages qu'on élève à 3, 4, voire à 5 ou 6 mètres. Ils les fendent en planches grossières pour recouvrir, à l'intérieur ou à l'extérieur, la paroi de leurs huttes, ou bien les évident en auges pour la fabrication du vin de banane. Les branches, empilées autour de l'essart, sont laissées à pourrir; on ne les brûle pas, de peur d'appauvrir le sol au-dessous de l'incendie, l'argile étant recouverte d'un humus qu'il serait dommage de consumer.

Considérant le grand labeur qu'exige le nettoyage d'une parcelle de forêt primitive, nous sommes tentés de qualifier d'insensée la conduite des Balessé, qui font ainsi flamber leurs villages parce qu'un étranger y a séjourné une nuit. Pour la construction de Boryo il a fallu douze mois de travail. La population du plus grand bourg que nous ayons vu ne pouvait dépasser 600 âmes. Au lieu de nous scandaliser de leurs préjugés, nous devrions admirer plutôt la patience et l'industrie qui obtiennent de si magnifiques résultats.

L'Inde-ndourou oriental est aussi un village très bien bâti, extrêmement propre, bien que grouillant de vermine. La rue est trop étroite relativement à la hauteur des constructions; un feu qui éclaterait dans la nuit brûlerait la moitié des habitants. En effet, plus élevées que chez Boryo, les

huttes mesurent quelque cent mètres en longueur, et n'ont qu'une sortie principale, vers l'extrémité orientale; le danger d'incendie est tel que nous n'occupâmes les bâtiments qu'après avoir pris les plus grandes précautions contre un désastre possible dans cette souricière. Nos gens ramassèrent au boisseau des haricots de couleur foncée; la canne à sucre surabondait, et ils s'en donnèrent à bouche que veux-tu.

Nous étions maintenant au 1°22′ 1/2 latitude septentrionale et au sud du bassin, puisque tous les cours d'eau affluaient à l'Itouri.

Le 28 nous faisons halte à Inde-ndourou et envoyons nos éclaireurs en trois bandes pour reconnaître la direction générale des routes qui partent de la station. Après avoir peiné si longtemps à nous ouvrir un chemin dans la forêt, après être tombés sur un sentier si commode, il nous répugnait de revenir au fatigant labeur de nous pousser à travers les jungles et les sous-bois.

Jephson et sa troupe prirent le S.-S.-E., puis le S., et revinrent faire leur rapport. Cette route ne nous convenait pas. Réchid alla vers l'E.-N.-E., puis le N.; le chemin bifurquait sur deux petits villages, un sentier tournant au S., et un autre au N.-E. En explorant le second, il tomba sur un campement d'indigènes. Il y eut une légère escarmouche, et quand les naturels détalèrent, il lui resta neuf chèvres grasses, dont cinq seulement parvinrent au quartier général. Aucune de ces voies ne faisait notre affaire. La troisième bande, conduite par un de nos plus fameux éclaireurs, découvrit un sentier dans la direction voulue.

Quittant Inde-ndourou le 29, nous traversons Indé-pessou, et, dans l'après-midi, un sentier orienté vers le nord nous conduit au village des Bourou; nous avions parcouru en cinq heures une distance de 16 kilomètres, marche vraiment superbe.

Le lendemain matin, après une étape d'une heure et demie sur un chemin passable, nous émergeâmes en face d'une clairière occupant une centaine d'hectares. Les arbres avaient été coupés récemment, ce qui indiquait l'arrivée d'une tribu puissante ou l'attaque d'un sol vierge par des colons nombreux et déterminés à se donner leurs aises. Une captive

ouabourou nous conduisit à travers le grand abatis, d'a
pect vraiment formidable. Une heure après, nous l'avio
traversé, mais non sans blessures aux mollets, qui tremblaie
sous l'effort. De là nous montons en pente douce à u
colline à longs prolongements; sur les côtés, de vastes b
naneraies et de nombreux jardins, mal tenus, où l'on culti
des verdures pour la marmite et des courges à calebass
Nous avions déjà gagné une altitude qui promettait une v
plus étendue, et le sentier suivait la croupe des hauteu
Marchant allègrement, la caravane fit 1 600 mètres au p
de charge sur la grande route bien battue, large de 12
18 mètres, qui, dans ces régions, est tracée au milieu d
villages. Nous avions déjà dépassé plusieurs longues rangé
de constructions basses, mais assez soignées, quand l'hom
qui nous précédait se retourna, courut vivement à ma re
contre, et me fit regarder à l'est. J'eus la joie de voir un paysa
varié: plaines, pentes herbeuses, creux et collines, mamelo
rocheux, hauteurs doucement arrondies, un véritable « pa
de monts et vaux qui boivent la pluie des cieux ». La cont
était richement arrosée: cela se voyait aux lignes irréguliè
de bois qui suivaient les nombreux cours d'eau et aux bo
quets d'arbres semés sur les pentes.

La grande forêt qui nous avait si longtemps ensevelis
dont on distinguait nettement les limites paraissait se co
tinuer intacte au N.-E., mais son côté oriental bordait u
région de terrains herbeux, entrecoupés de collines et de v
lons; çà et là, des bosquets et des futaies, de maigres rangé
d'arbres, et là-bas, au pied de l'autre versant des montagn
qui terminent l'horizon, le but que depuis tant de mois
désirais atteindre.

C'était donc la vue si longtemps promise, c'était notre sor
des ténèbres, c'était la délivrance si longtemps attendue! l
pic dominait la crête boisée que continuait l'éperon, no
observatoire, et ce pic éloigné encore de 5 kilomètres, élevé
1 400 mètres au-dessus de la mer, je l'appelai le Pisgah[1],
mont Pisgah, parce qu'après cent cinquante-six jours de cr
puscule dans la forêt primitive, nous avions enfin aperçu l
pâturages désirés de l'Equatoria.

1. En souvenir de la montagne d'où Moïse, avant de mourir, contempla la Te
Promise.

Les hommes se massaient vivement sur la pente. Les yeux chercheurs et grands ouverts disaient leur pensée à tous : « Il est donc vrai? Ce n'est pas une fausse alerte? Est-il donc possible que nous en ayons fini avec cette forêt? » Convaincus enfin, ils jetèrent bas les fardeaux, et leurs regards surpris et charmés contemplaient l'horizon.

« Oui, les amis, il est vrai. Par la grâce de Dieu nous ne serons pas longs à sortir du cachot! » Ils tendaient les mains avec désir vers la vue superbe, regardaient comme fascinés et



Vue du mont Pisgah.

avec une adoration reconnaissante l'éclatant firmament bleu. Puis, poussant un soupir profond, ils reprirent possession d'eux-mêmes, et comme ils tournaient la tête, ils virent cette noire forêt qui se prolongeait au loin dans l'ouest infini, et contre elle ils brandirent le poing avec haine et colère. Exaltés par une fièvre soudaine, ils l'apostrophaient pour lui reprocher sa cruauté, la comparaient à l'enfer, l'accusaient du meurtre de cent camarades, l'appelaient un désert de champignons et de vesces des bois. Vaste comme un continent, engourdie, telle qu'une bête énorme, avec sa fourrure hérissée que voilaient des vapeurs, la grande forêt devant eux étendue ne répondait mot, et reposait sans remords dans sa maussaderie implacable.

Du S. au S.-E. court une rangée de montagnes élancées de 1 800 à 2000 mètres au-dessus de la mer. Une captive nous montre

le S.-E. comme la direction à prendre pour arriver à la grande eau qui roule incessamment sur la rive avec un bruit étourdissant, soulevant et poussant le sable devant elle; mais comme nous étions par 1° 22′ latitude N., sur le même parallèle que Kavalli, notre objectif, je préférai pointer droit dessus, à l'est.


Chef d'Ayougou.

Le vieux Boryo, chef d'Ibouiri, avait tracé de la main un demi-cercle du S.-E. au N.-O., comme représentant le cours de l'Itouri, et m'avait dit que la rivière sourd d'une plaine au pied d'une grande colline ou d'une rangée de collines. Au S.-E. du Pisgah nous ne distinguions aucune plaine; des profondeurs de la vallée, la forêt semblait monter jusqu'aux sommets. Cinq mois de voyage dans une forêt continue, nous en avions assez : on demandait à changer, ne fût-ce que pour varier la fatigue. Ce fut une autre raison pour refuser tout avis quant au meilleur chemin vers la « Grande Eau ».

Nous campons au village de Bakourou, où nos gens découvrent des vestes sans manches, en épaisse peau de buffle; ils se hâtent de se les approprier, comme un excellent préservatif contre les flèches du Pays aux Herbes.

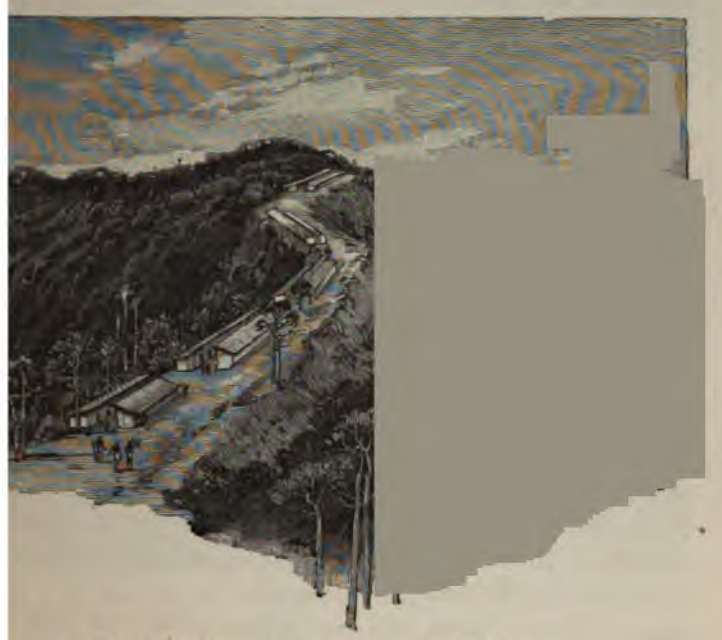
Le 1er décembre, nous retournâmes sur nos pas, redescendant l'éperon, puis nous suivîmes une piste qui se dirigeait vers l'est. Bientôt un autre éperon nous conduisit à une terrasse — au-dessous du Pisgah, — où nous constatâmes la plus haute indication de l'anéroïde que nous eussions encore obtenue. La caravane prend un sentier menant de la terrasse à un autre contrefort de hauteur moyenne; elle croise plusieurs routes battues et bien entretenues; notre sentier semble gagner en importance, et à 11 h. 15 du matin nous entrons dans le gros village d'Ayougou, déserté bien entendu, tant les



Une alerte à Ayougou.

ıs sont promptement renseignés. La rue a 12 mètres de

re la base du Pisgah et Ayougou, nous avions observé hement des bois, changement notable sur l'excessive ité que nous avions vue et sentie entre Inde-ndourou ıiri. Les feuilles tombées étaient friables et craquaient es pieds; le sentier, tout immergé qu'il était encore



Village de Bakourou, sur un éperon du Pisgah.

'ombre primordiale, semblait quelque peu poussiéreux. ès la méridienne, deux heures de marche nous menèrent clairière : quatre huttes coniques, près desquelles nous mes. Bien que nous eussions avancé de 16 kilomètres, urions encore pu nous croire à quelques centaines de kilo- s du pays ouvert. Comme toujours, le bois haut, épais, al, aux grands troncs élevés, reliés par des lianes et des ınts; une broussaille vigoureuse poussait à leur ombre. une des huttes nous ramassâmes une flèche étrange, qui ait fort de toutes les autres déjà vues. Longueur 71 cen- res, pointe de 7 à 8 centimètres, ressemblant à celle d'une :. Le corps, un roseau léger, orné d'entailles fermes et

originales. Un mince et triangulaire cuir de chevreau, et non point une feuille ou un morceau d'étoffe, servait de pièce directrice. On trouva aussi un carquois rempli de flèches comme celles des tribus sylvaines, chaque pointe différant des autres, mais toutes affilées et cruellement barbelées.

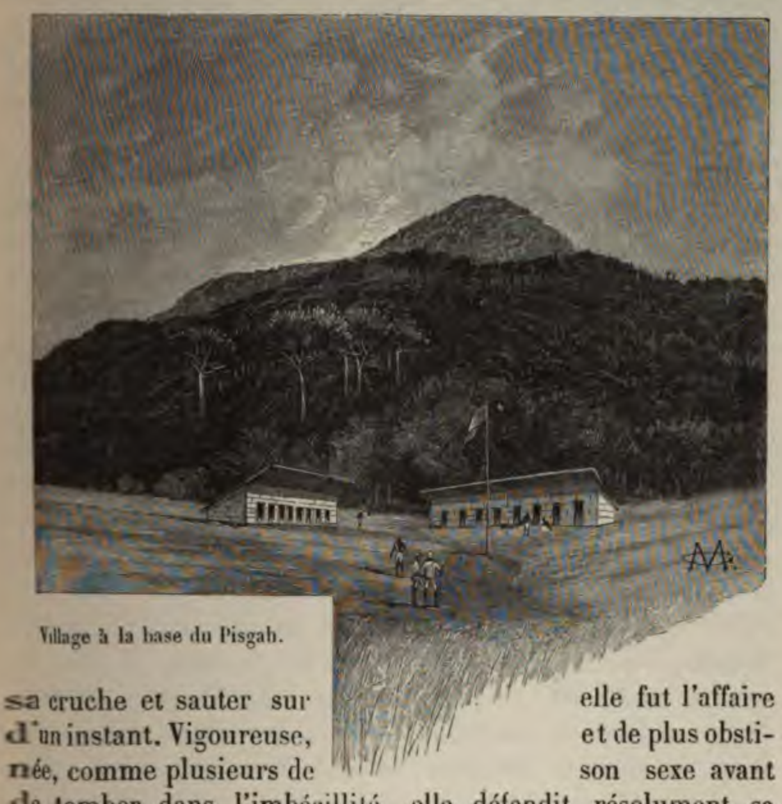
Le 2 décembre, bientôt après avoir levé le camp, nous perdons la route, et cherchons longuement à nous retrouver au milieu d'un lacis de passées des buffles et éléphants. Un imbécile, qui avait vagué par là, assurait avoir gagné la plaine déjà le soir précédent, et pouvoir nous y guider. Nous fiant à ses dires, nous nous écartons toujours davantage, et recommençons à zigzaguer dans la forêt. Après avoir cheminé N.-E. pendant trois heures, nous entrons dans un village aux toits pointus, fabriqués avec de longues herbes. Magnifique découverte, saluée par des cris joyeux. Un des nôtres se précipite sur cette herbe bienheureuse, la baise avec amour. Déjà se présentaient deux signes caractéristiques du pays à prairies : la hutte conique et le toit en paillotte. Quelques jeunes gens profitèrent du repos de la méridienne pour explorer les alentours, et revinrent bientôt avec une poignée de gazon vert, qui fut salué avec une extase religieuse, semblable à celle de Noé et sa famille recevant la branche d'olivier que leur apportait l'aimable colombe. Toutefois le chemin qu'ils avaient suivi menait à un marais : or les marais sont en horreur à une caravane chargée; nous tirâmes donc sur le S.-S.-E., et en six quarts d'heure nous arrivions à Inde-soura, un autre village — un district plutôt, — consistant en divers petits établissements, formés de huttes coniques recouvertes d'herbes. Tout était désert, et nous nous y arrêtâmes pour la nuit. En vue de quelque réparation à faire, un de nos hommes monta sur le faîtage d'une case. Tout d'un coup on le vit porter la main à ses yeux, regarder avec attention, puis on l'entendit crier assez haut pour que tout le village l'entendît : « Je vois la prairie. Oh! nous en sommes tout près!

— Parbleu! fit un railleur. Tu vois aussi le lac, le vapeur et le Pacha que nous cherchons! »

Cependant la plupart avaient été remués par la nouvelle; trois hommes grimpèrent sur les toits avec l'agilité de chats sauvages; d'autres escaladaient les arbres; un hardi gaillard monta où un singe aurait eu peine à se tenir; et on l'en-

tendit s'écrier : « Mais oui, c'est vrai comme Dieu, le pays s'ouvre là tout près, et nous n'en savions rien! Quoi, il n'est qu'à une fléchée! Ah! quand nous l'atteindrons, adieu les ténèbres et la cécité! »

Comme un des nôtres allait puiser de l'eau dans un ruisseau tout près, il vit une vieille sortir de la brousse; laisser tomber



Village à la base du Pisgah.

sa cruche et sauter sur elle fut l'affaire d'un instant. Vigoureuse, et de plus obstinée, comme plusieurs de son sexe avant de tomber dans l'imbécillité, elle défendit résolument sa liberté. Une comtesse de Salisbury n'eût pas été plus résolue, mais l'homme, plus robuste et plus adroit, la traîna vers nous. Après force sourires et amabilités, après lui avoir courtoisement bourré une longue pipe, nous apprîmes que l'endroit s'appelait Inde-soura, et les gens Ouanya-soura, et que les villageois étanchaient leur soif dans les eaux de l'Itouri. « De l'Itouri? — Eh oui, l'Itouri, la rivière tout auprès. A plusieurs journées de chez nous, au soleil levant, il y a un grand et large fleuve, bien plus large que l'Itouri, avec des canots aussi grands qu'une de nos cases (5 mètres), lesquels portent

jusqu'à « six de monde ». A quelques journées au nord il y a les Bantsantsé, une tribu puissante, ils ont à l'est les Bakandi; les uns et les autres sont vaillants et belliqueux, riches en bétail, en cauris et fil de laiton. »

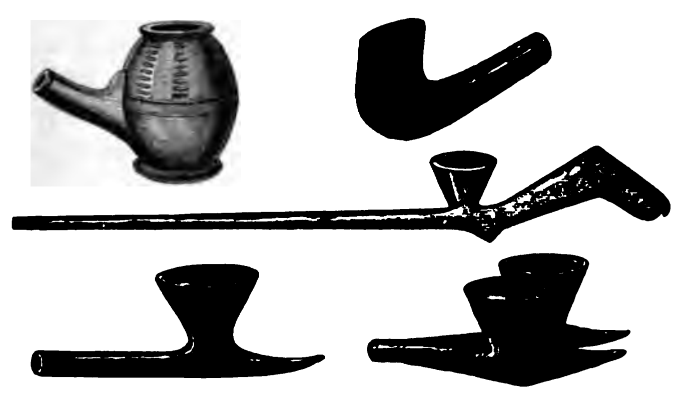
Notre captive, qui avait ses idées en fait d'ornementation, et avait agrémenté sa lèvre supérieure d'un disque en bois large comme un bouton d'ulster, reprise alors d'un accès de malignité, se mit à nous bouder tous, sauf un timide jouvenceau à joues encore lisses; mais le maladroit l'évitait, se méprenant sur sa laideur, qu'il attribuait, non pas à la vieillesse, mais à la sorcellerie.

Inde-soura — et, comme nous le découvrîmes par la suite, tous les autres villages bordiers de la forêt — est remarquable par la variété et l'excellence de ses produits. La plupart des huttes contenaient de grandes corbeilles d'un tabac excellent pesant chacune de 10 à 20 kilos, et en telles quantités, que chaque fumeur du camp en eut de 2 à 5 kilos. La vieille l'appelait *taba*, les Ibouiri disaient *tabo*; il était mal fané, manquait de parfum, sans pour cela être dépourvu de tout agrément. Cinquante pipes en un jour eussent moins affecté les nerfs qu'une seule de notre *cavendish*; cependant quelque feuilles d'un brun foncé, légèrement tachées de nitre, eurent un effet tout autre. Deux de nos officiers en essayèrent e le déclarèrent tout à fait supérieur; et ils ne se trompaien guère, car ils tombèrent bientôt dans un marasme déplorable Toutefois, quand ces feuilles-là ont été écartées, le tabac es doux et inoffensif, puisque les fourneaux des pipes particu lières au pays ne contiennent pas moins d'une demi-pinte Dans les districts avoisinant la prairie, la plante est large ment cultivée pour le commerce avec les pasteurs des plaines qui donnent de la viande en échange.

Le ricin fait l'objet d'une culture importante. Comme cett huile manquait à notre pharmacie, nous faisons rôtir le graines et les broyons dans un mortier de bois, et en obtenon ainsi une bonne provision, dont la qualité ne laisse rien désirer; il en fallait aussi pour nettoyer les fusils; et le hommes s'en octroyèrent pour leur toilette, opération qui leu donna un air de fraîcheur, de santé et de propreté.

Quatre de nos éclaireurs manquant à l'appel sans motif connus, je dépêchai à leur recherche Réchid bin Omar ave

vingt hommes, qui me les ramenèrent dans la matinée du lendemain. A ma surprise, les quatre absents, conduits par l'incorrigible Djouma Ouaziri, poussaient devant eux un troupeau de vingt belles chèvres, dont le chef de nos éclaireurs s'était emparé par ruse. Souvent j'avais eu la tentation de perpétrer sur Djouma un exemple qui eût édifié ses compagnons, mais le drôle se présentait toujours avec une mine si inoffensive de « je vous en demande humblement pardon », que je n'en avais plus le courage. D'un beau type abyssin, sa figure était déparée par le sceau de l'hypocrisie. A un Mhouma, à un Massaï,



Pipes trouvées à Inde-soura.

à un Mtatourou, à un Galla, il faut de la viande autant et plus qu'à un Anglais; ils ont pour article de foi qu'il ne vaudrait pas la peine de vivre si de temps à autre on n'avait pas du bœuf à se mettre sous la dent. Je me bornai donc à faire à Djouma de nouvelles remontrances, et je me consolai par la réflexion que sa carrière d'éclaireur ne durerait pas trop longtemps : une fois ou l'autre, il trouverait un rival en ruse et en courage. A bon chat, bon rat.

Faux départ : à quelques centaines de mètres du village, une profonde rivière nous arrête, large de 35 mètres et courant 4 kilomètres à l'heure. La vieille lui donnait le nom d'Itouri. Fort étonné que cette rivière, large de 350 mètres à Ipoto, coule ici en un lit si étroit, nous revenons à Inde-soura pour y faire halte pendant un jour encore, et j'envoie le lieutenant Stairs et M. Jephson chercher un gué sur le chemin suivi la veille.

A 4 heures de l'après-midi les deux officiers revinrent; ils

avaient trouvé un gué à deux kilomètres en amont, et abordé le Pays aux Herbes, en foi de quoi ils nous présentèrent une poignée d'herbe fraîche et succulente. Dans l'intervalle, Ouledi et ses gens avaient découvert un autre passage pas plus haut que la ceinture, encore plus près d'Inde-soura.

Dans la soirée il n'y eut pas hommes plus heureux sur la terre entière que dans le campement d'Inde-soura. Le lendemain on dirait adieu à la forêt. Elle était enfin tout proche, la région verte et herbue de laquelle nous avions rêvé pendant les heures sombres, dans le lourd sommeil de travailleurs accablés d'épuisement et dévorés par la faim; déjà les marmites fleuraient la viande succulente, et les tablées odoraient la volaille bouillie et rôtie; ces crêpes de maïs, ces potages à la farine de plantain, ces bananes mûres! Rien d'étonnant que la joie fût exubérante; tous, sauf une douzaine, étaient en meilleure condition que lorsque, pleins d'espérance, ils s'embarquaient à Zanzibar.

Le 4 décembre, la caravane défile vers le gué. L'eau, qui nous allait à la ceinture, avait à cet endroit une largeur de 45 mètres environ. Deux anéroïdes marquaient 930 mètres au-dessus de l'océan, altitude supérieure de 564 mètres au débarcadère de Yambouya, et de 610 mètres au Congo du lac Stanley.

Puis nous entrâmes sur la rive gauche de l'Itouri, dans une étroite zone d'arbres de haute futaie, suivant, sous la direction de Jephson, une large passée d'éléphants pendant 550 mètres environ. Enfin, à notre joie sans mélange, la caravane aborde une plaine onduleuse, verte comme un gazon anglais; la lumière est claire et pure, le soleil chaud et splendide; nous aspirons le grand air avec extase. A juger des sentiments d'autrui par les miens, il nous semble avoir jeté de nos épaules le fardeau d'une vingtaine d'années; d'un pas ferme nous foulons le velours des pelouses. On marche avec allégresse; les hommes, incapables de se retenir davantage, se prennent à courir. Le cœur de chacun s'est élargi, il exulte d'une joie d'enfant. Jamais le ciel bleu au-dessus de nos têtes n'avait paru si serein. Nous plongions notre regard dans le soleil même, sans craindre son éblouissant éclat. L'herbe nouvelle, n'ayant qu'un mois de pousse depuis que la précédente avait été incendiée, ondulait sous une douce

et aimable brise et relevait ses feuilles, comme pour nous montrer avec plus d'avantage ses nuances charmantes de vert tendre. Des oiseaux — depuis si longtemps oubliés — volaient ou planaient dans l'atmosphère lumineuse. Du haut d'une butte gazonnée, des antilopes, des élans, nous regardaient stupéfaits, puis détalaient et s'arrêtaient encore en s'ébrouant; leur surprise égalait la nôtre; des buffles levaient la tête, étonnés de notre intrusion dans leur domaine jusque-là silencieux; ils secouaient leurs corps puissants, puis la bande trottait à distance rassurante. Nos regards erraient sur 250 kilomètres carrés d'un paysage magnifique, désert, semblait-il, car nous ne l'avions pas encore examiné dans ses détails. Lieue après lieue, les pâturages vert d'émeraude se succédaient en courbes gracieuses, coupées par des lignes ombreuses qui serpentaient de creux en creux; de jolis moures et mamelons se parsemaient de fourrés en taches sombres; çà et là un grand arbre dominait les pacages ondulant au loin. Vers l'est s'élevaient des rangées de monts imposants, au delà desquels, nous le savions maintenant, dort, en son bassin profond, l'Albert-Nyanza aux eaux bleues. Tant que le manque d'haleine ne la forçait pas de s'arrêter, la caravane marchait au pas accéléré : autre plaisir qui lui avait manqué longtemps. Nous nous arrêtons sur la crête d'un coteau pour nous emplir de cette beauté. Nous avions pensé pendant des mois entiers à ce paysage assurément sans égal, nous en avions rêvé, et maintenant « nous étions réjouis suivant la mesure des jours que nous avions été affligés, et suivant le temps que nous avions connu l'amertume ». Chaque physionomie s'imprégnait de cette splendeur, réfléchissait la joie secrète de nos âmes, rayonnait de la satisfaction de nos plus chers désirs. Plus de soupçons, plus de mauvaise humeur. Nous semblions des hommes arrachés à la captivité d'un cachot. Plus d'entraves, libres désormais! Échappés à la pourriture et à l'humidité, nous entrions dans une atmosphère douce et pure; nous avions échangé les ténèbres et l'obscurité pour une lumière divine et un air qui nous apportait la santé. Suivant des yeux le sentier mal défini, nous contemplions les buttes de pâtis, grandes et petites, les bosquets ensoleillés, les pentes gazonnées bordant l'irrégulière ligne de forêt, laquelle étendait derrière nous son drap funéraire, avançant par ici, reculant par là, tantôt s'ouvrant en baie, tantôt se dressant

en cap. L'esprit, rapide comme la vision, saisissait le moindre détail, pour le garder longtemps et le contempler des années durant. Si nous vivons encore dans une vingtaine d'années, et qu'une allusion soit faite à cette heure de félicité, dans laquelle il n'était âme qui ne palpitât de joie, il n'était nul lèvre qui ne fût prête à prononcer une action de grâces, cette incomparable scène se reproduira toujours avec précision et fidélité.

Pour éviter le plus possible les rivières et les marais, et après avoir examiné le contour de la région qui s'étalait à nos yeux, je dirigeai l'expédition par le nord-nord-est, vers une tuque rocheuse distante de 6 kilomètres; mon but était maintenant la base méridionale de certaine ligne de coteaux qui portait ensuite vers le sud-est. J'imaginais que de là, en tirant sur l'est, nous pourrions avancer par le haut pays sans obstacle sérieux.

Nous atteignîmes la base de l'enrochement haut de 100 mètres qui, sur notre droite, dominait la vallée. Comme l'obscure piste de gibier suivie jusque-là se développait en un sentier d'indigènes courant au nord-est, nous prîmes à travers la prairie pour ne pas abandonner la hauteur; l'herbe, encore courte et tendre, ne nous fatiguait pas. Vers midi, les hautes et épaisses tiges non brûlées de la saison précédente s'emmêlèrent en fourrés, embarrassant notre marche si facile jusque-là; mais nous persistâmes bravement, et une heure d'effort nous donna le droit de boire l'eau cristalline d'un ruisselet.

Dans l'après-midi nous remontons la pente opposée. Encore une heure et demie de marche rapide, et nous établissons notre campement au confluent de deux ruisseaux qui coulent vers le sud-est. Délivrés de leurs fardeaux, les plus infatigables de nos compagnons vont fourrager par les villages que nous apercevons dans la vallée, bien au-dessous. La soudaineté de leur descente nous procure un riche approvisionnement en poulets, canne à sucre et régimes de bananes mûres. Ils rapportent quelques échantillons d'armes : des arcs et des flèches d'une belle longueur; des boucliers lourdement rectangulaires : une double rangée de baguettes dures s'entre-croisant, étroitement liées par des fibres et barbouillées de gomme, ouvrage soigné, impénétrable aux flèches et lances. Les natu-

rels portent des jaquettes en peaux de buffle, à l'épreuve des balles de pistolet.

Jusqu'au morne rocheux dont nous avons parlé plus haut, notre route longeait la lisière de la forêt, mais à une distance de 800 à 2 500 mètres. Comme un lac ou la mer indente ses rivages, la forêt délimitait la prairie.

L'orientation de cet Itouri, branche occidentale de la grande rivière, porte est-sud-est. J'estime que la source est distante d'environ 45 kilomètres nord-nord-ouest de l'endroit où nous le traversâmes.

Le lendemain nous continuons à monter sur une longue pente gazonnée; arrivés sur la crête, je fais faire halte, pour disposer la colonne en meilleur ordre, car nous ignorions le pays et les mœurs des habitants au milieu desquels nous étions tombés. Nous prenons ensuite un chemin à peine marqué, qui suit le sommet dans la direction du sud-est, mais il disparaît bientôt. De notre plateau nous dominons une vingtaine de kilomètres en tous sens. Il faut ensuite nous orienter vers le nord-est, pour profiter d'une sente de village, car les fouillis de roseaux et d'une herbe haute de presque trois mètres ne sont guère plus commodes que les broussailles de jungle; notre marche était comme étranglée par des chaumes étonnants de hauteur et de grosseur. Nous traversâmes des ravins buissonneux; la boue du fond gardait l'empreinte des pattes de lions et léopards; après nous être à grand'peine dégagés d'un fourré d'acacia épineux, nous émergeâmes enfin dans la libre étendue des champs de Mbiri. Avertis de notre approche en quelques secondes, les natifs s'enfuirent sans plus raisonner, tout en nous décochant leurs longues flèches à la façon des Parthes. Se précipitant à travers tous obstacles, les éclaireurs se saisirent d'une jeune femme et d'un garçon, auxquels nous eûmes aussitôt recours pour apprendre au moins le nom du pays. La conversation ne pouvait traîner en longueur, vu notre médiocre connaissance des dialectes de l'endroit. Grâce à quelques vocables accompagnés de gestes, nous comprîmes que nous étions dans le district de Mbiri, que la grande route à l'est nous mènerait chez les Baboussessé et, plus loin, chez les Aboungouma, toutes appellations que nous entendîmes avec une indifférence suprême. Quelles idées apportaient-elles à nos esprits, quelles sensations pouvaient-elles

éveiller? C'est comme si nous eussions parlé à ces gens de Shakespeare, de Milton ou même de Sa Majesté la reine!

« Quelqu'un de vous sait-il quelque chose du Mvouta ou Louta Nzighé? »

On répond par un branlement de tête.

« Et de l'Ounyoro?

— De l'Ounyoro? Oui. L'Ounyoro est loin, bien loin », et l'on montre l'orient.

« Et d'une grande eau près de l'Ounyoro?

— L'Itouri?

— Non, plus large, beaucoup plus large que l'Itouri; aussi large que toute cette plaine. »

Mais au lieu de s'en tenir à des monosyllabes, que nous aurions compris aisément, le garçon et la misérable femme, anxieux de se faire mieux entendre, versaient des flots de paroles et nous embarrassaient si bien, que nous dûmes recourir au silence et à la patience. Au moins sauraient-ils nous mener jusque chez les Baboussessé.

Les huttes ressemblent ici à celles que l'on voit partout dans l'Afrique de l'est et du centre : le toit conique prend les deux tiers de la hauteur, et les murailles l'autre tiers. Espacées parmi les bananeraies, on les rencontre à quelque douzaine de mètres les unes des autres; des sentiers y mènent, formant un labyrinthe, à travers lequel il faut absolument un guide. A chaque groupe se joignent des communs : hangars pour la cuisine, le combustible, les commérages, les soins du ménage, et aussi de petits greniers à parois circulaires, recouvertes d'herbes ainsi que le toit, et élevés de 30 centimètres ou environ au-dessus du sol, pour protéger des rats et de l'humidité.

Nos gens se procurèrent quantité de plantains et bananes, desquels les naturels extraient un vin enivrant appelé *maroua*. Notre troupeau s'augmenta de quelques chèvres, et l'on prit une douzaine de poulets. Quant aux autres objets, il n'y fut pas touché, selon la coutume.

Le sentier était bien battu, rendu lisse et dur par le passage des commerçants et voyageurs; il menait S.-E.-E. en suivant monts et vallées. Vers midi, nous nous arrêtons sous l'ombrage de beaux arbres. Tout près gronde une cataracte bruyante, de l'Itouri, disait-on. Nous ne comprenions pas comment l'Itouri, traversé seulement de la veille, pouvait encore tonner et bon-

dir sur les terrasses et les précipices, surtout quand nous avions fait un grand détour pour en éviter la vallée.

Une marche d'une heure et demie, pas très loin de la rivière, nous conduisit au district populeux des Baboussessé. Les bananeraies, vastes comme celles de l'Ouganda, étendaient leur ombrage épais sur des huttes nombreuses. Des champs de millet, de sésame, de patates douces, témoignaient que le pays est habité par une population dense et industrieuse.


Boucliers des Baboussessé.

Avant d'entrer dans la plantation, nous reformons les rangs et marchons en ordre plus compact. Une forte troupe armée de winchesters constitue l'avant-garde; un même nombre, portant des remingtons et sous les ordres de Stairs, fermait la marche. Mais, quelques recommandations qu'on eût faites de ne pas rompre les rangs, l'avant-garde n'avait pas plus tôt traversé sans encombre une localité, si dangereuse fût-elle, que tout aussitôt le corps principal dépêchait des pillards par vingtaines, qui fouillaient huttes et greniers après le butin : poulets, bananes, chèvres, canne à sucre, bibelots parfaitement inutiles. Ces plantations cachaient des indigènes en grand nombre, l'œil au guet et qui laissèrent la première colonne passer en file serrée; mais les chapardeurs isolés donnèrent bientôt aux indigènes l'occasion de se venger. Quelques flèches partirent : l'une cloue le bras d'un homme à son flanc, une autre, déviant contre une côte, inflige une leçon méritée; toutefois une volée de nos carabines éparpille les archers sans leur faire de mal

Nous campâmes à la négrerie la plus orientale : deux grandes huttes coniques avec leurs accessoires. On se construisit en hâte, pour passer la nuit, des paillotes couvertes en feuilles de bananiers, abri suffisant contre la pluie et la rosée.

A la tombée de la nuit, je me fis amener les captifs, et pendant une demi-heure je sollicitai une réponse intelligible à cette question : « Y a-t-il à l'est une grande eau ou une grande

rivière? » Un des chefs demanda quel était des nyanzas le plus grand : celui de l'Ounyoro ou celui de l'Ouganda?

« Nyanza! cria le garçon. Nyanza? Oui, le Nyanza est là, fit-il en montrant l'est, et s'étend là, montrant le nord-est : un long chemin. » Et quand on lui demanda combien de « sommeils » nous séparaient des Baboussessé, il éleva trois doigts de la main droite.

Il faisait obscur maintenant; nous tressaillîmes tout à coup en entendant un cri de douleur, puis un hurlement étrange avec une intonation triomphante, et dans le silence qui suivit, le choc des flèches à travers les feuilles de bananier au-dessus de nous.

« Éteignez les feux! Ne vous montez pas la tête! Pourquoi les sentinelles ne sont-elles pas à leur poste? »

Les natifs s'étaient glissés sur nous au moment où le camp était le moins gardé, car on soupait, et, sauf les occasions extraordinaires, les sentinelles avaient la permission de manger avant d'aller en faction. Une flèche avait pénétré la cuisse de Sélim à une profondeur de 10 centimètres; une seconde avait transpercé un quartier de chevreau qui rôtissait au feu; plusieurs autres avaient perforé des tiges de bananiers. Après quelques exhortations, Sélim tira bravement sur le javelot, jusqu'à ce que parût la pointe barbelée, que j'arrachai avec des pinces, par un mouvement de torsion. De l'eucalyptine fut appliquée sur la blessure et l'homme renvoyé au quartier.

Une demi-heure plus tard, nos gardes faisant veille, les indigènes pensèrent surprendre le camp par un autre endroit, mais, des carabines répondant aussitôt, ils détalèrent lestement. A quelque distance, nous entendîmes deux décharges et un cri perçant : nos incorrigibles pillards étaient encore à leur affaire.

Tout nombreuse qu'elle fut, notre troupe manquait de force réelle en ce qui concerne la défense et nous n'avions pas trop de munitions; ces maraudeurs me causaient de constants ennuis. Remontrances et raisonnements étaient inutiles. Il eût fallu une sévérité de toutes les minutes, et nous avions depuis si peu échappé aux horreurs de la forêt, que je manquais de courage pour appliquer la vis de la discipline; malheureusement, quand j'y allais en douceur, cette extravagante impru-

dence leur valait un châtiment plus terrible qu'aucun de nous ne se fût permis d'infliger.

Une lourde pluie tomba pendant la nuit et nous retint au campement jusqu'à 8 heures du matin. Je m'efforçai d'extraire quelque renseignement intelligible au sujet des naturels que nous allions rencontrer, mais la chose n'avançait guère, vu notre ignorance du langage. Pour se faire mieux comprendre, la femme esquissa sur le sol le cours de l'Itouri, illustrant un fait des plus étranges qu'on se puisse imaginer en géographie africaine : la rivière était représentée comme remontant la ligne de partage des eaux, coulant sur le faîte parallèlement au lac Albert et d'un bond se précipitant dans le Nyanza. Stupéfié par ces assertions, je la retins près de moi pendant que nous marchions en pays découvert. Du sommet d'une colline, elle me montra l'Itouri à moins d'un kilomètre plus bas et me dit qu'il se dirigeait vers l'orient. Le paysage en vue s'étendait vers le S.-E.

L'énigme était difficile à deviner : deux jours auparavant, nous avions traversé l'Itouri, en passant de la rive droite à la rive gauche, par 1° 24′ lat. N.; nous voici maintenant à 1° 28′. Cependant l'Itouri coule E.-S. et E.-S.-S., et ma route vers Kavalli doit être manifestement par le S.-E.

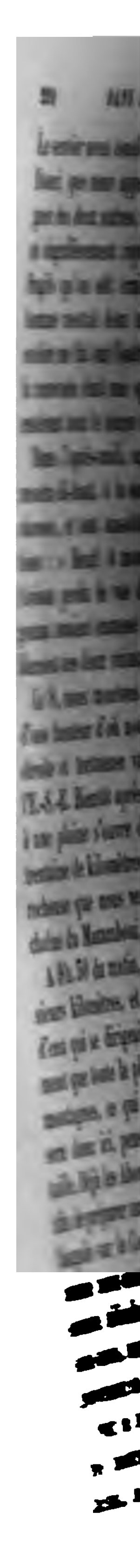
Je refusai à travailler le problème plus longtemps ou à démêler ce que la femme voulait dire; d'après elle, cette rivière que, depuis le Congo, nous avions remontée sur près de mille kilomètres, se déverserait dans le Nyanza? Il n'y avait de solution possible que celle de deux Itouri, dont l'un serait un affluent du Congo, et l'autre un affluent du Nil, mais elle et son frère affirmaient positivement qu'il n'y avait qu'un seul Itouri.

Nous suivîmes un sentier qui descendait rapidement dans la vallée. Arrivés à la berge de la rivière, nous eûmes le mot de l'énigme : c'était la branche maîtresse de l'Itouri qui coule par le S.-O. Après coup, on en sait long! Nous trouvâmes près du bord une pirogue, grossière et mal construite; Saat-Tato, notre grand canotier, se chargea de passer la caravane moyennant 100 francs de récompense. La rivière a ici une largeur de 114 mètres, une profondeur moyenne de 2 mètres, un courant de 2 nœuds. C'est une de ses cataractes dont nous avions entendu le sourd tonnerre près de Mbiri.

Sur la rive gauche, e
environ, les naturels d
rations avec un certain
vous aurez passé, vous
ouvert, on ne peut ri
sache ». Les Aboung
lances à notre intentio
points saillants sur la
sembler que notre vir
Du moins avions-nous
actifs et rusés qu'ils fu
par derrière, puisque,
que 8 centimètres de h

Depuis notre entrée d
ment... pour l'Afrique
haricots verts ou sec
douces, colocasies, tom
nanes. Nos gens s'en
Ce sont maintenant d
tuellement supérieurs
arabes pouvaient four
chose que de faibles re
fut des plus salutaires.
et d'aspect hagard; avc
plète.

Une pente douce et g
jusqu'à la crête d'une c
risent ce paysage. Nous
ramiques si belles à reg
sur un pic élevé de form
tagneuse toute en pâtur
connaître sous le nom d
dans des vallées délicieu
fraîches et que parsèment
de cannes à sucre, de pat
sait le sorgho. Mais les l
quart d'heure, et les pro
des collines avoisinantes. E
vide de son bétail. Elle 1
« Oui, le maître avait raiso



d'abord viendra l'herbe, puis le bétail, avec des braves pour le défendre, ensuite des collines, puis le Nyanza, et enfin l'homme blanc. Le Pays aux Herbes, nous l'avons vu, voici le bétail, plus loin sont les montagnes, les hommes braves et le Nyanza; et l'homme blanc, nous le verrons, s'il plaît à Dieu! »



Pont suspendu sur l'Itouri oriental.

Le chemin nous mène ensuite à un vallon à travers lequel roule et gronde une autre rivière. A notre gauche se dresse une rancarède ou muraille de rocs qui se détachent en grosses masses distinctes. Au sommet, une douzaine d'hommes pourraient s'asseoir à leur aise. Ces puissants bastions sont reliés par une paroi de rocs plus basse, plus égale, et formant une chaîne absolument nue. En quelques endroits nous rasons de si près la base de la colline, qu'une pierre jetée du sommet nous atteindrait aisément. Nous attendions une démonstration, mais les indigènes se tinrent remarquablement tranquilles.

Le sentier nous conduit à un pont suspendu sur un troisième Itouri, que nous appellerons l'Itouri oriental, pour le distinguer des deux autres. Son lit, large de 27 mètres, est profond et singulièrement rapide. Le pont paraissait de structure si fragile qu'on eût craint de s'y risquer deux à la fois. Un homme mettait deux minutes pour passer; aussi la caravane entière ne fut sur l'autre rive qu'à six heures du soir. Comme la traversée était une opération des plus délicates, nos tireurs restèrent tout le temps sur le qui-vive.

Dans l'après-midi, une belle vache noire avec son veau se montra là-haut, à la sortie d'un défilé, entre deux parois rocheuses, et tout aussitôt l'on entendit de bruyantes exclamations : « Bœuf, ô mon bœuf, comment te portes-tu? Nous t'avions perdu de vue depuis notre jeunesse! » Les Aboungouma avaient emmené leur bétail dans les collines, et probablement ces deux animaux n'avaient pas suivi.

Le 8, nous montons par une pente aisée jusqu'au sommet d'une hauteur d'où nous regardons longtemps la pittoresque étroite et tortueuse vallée. L'Itouri, on le voit, y arrive de l'E.-S.-E. Bientôt après, quelque chose qui ressemblait mieux à une plaine s'ouvre devant nous; au sud elle s'étale à une trentaine de kilomètres, au nord elle est fermée par la muraille rocheuse que nous venions de dépasser; à l'est se dresse la chaîne du Mazamboni, et le pic au nord.

A 9 h. 30 du matin, nous nous en étions rapprochés de plusieurs kilomètres, et avant de descendre vers un petit cours d'eau qui se dirigeait vers le nord, nous vîmes avec étonnement que toute la plaine était en culture jusqu'à la base des montagnes, ce qui dénotait une population puissante. « Ce sera donc ici, pensâmes-nous, que nous aurons à livrer bataille. Déjà les Aboungouma ont rejoint leurs nombreux voisins afin de préparer une réception digne d'eux et de nous. » Depuis [illegible] Bangala sur le Congo, nous n'avions vu région si peuplée. Et comme nous contemplions ce spectacle de la richesse et de la sécurité défendues par le nombre : « C'est peut-être, pensions-nous, une des tribus de la confédération qui enserre le gouverneur de l'Equatoria et lui cause tant de soucis! »

Pour ne pas donner aux indigènes prétexte à conflit, et à nos incorrigibles maraudeurs occasion à quelque nouveau méfait, nous prenons par le sud-est un sentier qui longe le

district. Je réussis à louvoyer entre les plantations, enlevant à l'ennemi la possibilité de se mettre sous couvert. A 11 h. 30 nous avions atteint l'extrémité orientale du canton, et, après nous être restaurés, nous faisons la méridienne à l'ombre d'un arbre dont la ramure était agitée par une brise forte et fraîche arrivant du Nyanza.

Reprenant la marche à 1 heure après midi, nous longeons des bananeraies, et admirons le soin donné aux cultures. Les habitations, de forme conique, sont grandes et divisées à l'intérieur par des écrans en tiges de canne. Cela se voyait en passant, grâce à quelques portes ouvertes. Les rues sont soigneusement balayées, comme pour recevoir des hôtes. Les bananiers plient sous les régimes; le millet et les ignames s'étendent par centaines d'hectares sur chaque côté de la route, et les nombreux greniers, de construction récente, montrent que les naturels s'attendent à une abondante récolte.

Finalement, nous sortons des plantations sans avoir eu le moindre désagrément. Sans doute, les natifs avaient été intimidés, soit par des rapports exagérés sur notre force, soit par notre prudente manœuvre de laisser une belle marge entre notre colonne et les bananeraies; toutefois je m'étonnais de n'avoir été accroché par aucune des grosses bandes qui, perchées sur les éminences, nous guettaient le long de la route.

Le sentier large et bien battu qui conduit à la montagne, dont nous approchions rapidement, traverse une plaine presque de niveau, large de 5 kilomètres et riche alors de graminées en fleur. A peu de distance, l'Itouri oriental coulait à notre gauche; on apercevait à droite un autre noyau de population.

A 3 heures, nous atteignons la base de la montagne du Pic, dont plusieurs points élevés sont occupés par des groupes de huttes. Les étables se cachent dans les plis et ravins. Rassemblés par masses sur les hauteurs les plus voisines, les natifs nous menacent avec des voix fortes et stridentes. Les collines les plus rapprochées paraissent s'élever à 250 mètres au-dessus de la plaine, et comme les pentes en sont fort raides, elles nous semblent distantes de 700 à 900 mètres tout au plus.

A notre grande satisfaction, le sentier, au lieu de gravir ces rudes montées, en longeait la base et se dirigeait ensuite vers l'est. Nous étions par 1°25'30" de latitude nord. Comme nous tournions l'angle de la chaîne du Pic, nous vîmes une vallée

se déployer sur une largeur de 2 à 3 kilomètres; des champs de sorgho magnifiques mûrissaient pour la faucille. A droite, directement au-dessus de nos têtes, s'élevait le côté nord de la chaîne Mazamboni; à gauche, le terrain, caché par de riches cultures, s'inclinait en pente douce vers un affluent de l'Itouri oriental, et, par delà, se relevait, avec la même pente, jusqu'à un ressaut en fer à cheval, parsemé d'habitations, verdoyant de bananeraies, de millet et de blé de Turquie. Le spectacle donnait l'impression d'une tribu prospère.

En entrant dans cette riche vallée, des cris de guerre, rugissant leurs menaces au-dessus de nos têtes, nous firent lever les yeux. Les groupes avaient grossi; ils comptaient au moins trois cents guerriers armés de lances, d'arcs et de boucliers, agitant leurs armes luisantes, gesticulant, s'égosillant après nous dans une langue quelconque. S'échauffant encore plus, ils firent comme s'ils allaient descendre; mais ils changèrent d'avis et regagnèrent leur tuquet, d'où ils nous accompagnaient pas à pas; ils grognaient, ils jappaient, ils aboyaient, ils mugissaient. Nous interprétions cette pantomime comme une expression de haine, comme un encouragement à ceux de la plaine à nous attaquer. En sortant des champs de maïs, nous entendîmes ceux-ci criant à leur tour; ils prenaient position en des endroits favorables, les montagnards les avisant et les guidant. Il allait être 4 heures de l'après-midi, temps indiqué pour disposer le bivouac et faire nos préparatifs pour passer la nuit au milieu d'une population hostile et en nombre écrasant. Par bonheur, tout près de nous se dressait la colline escarpée de Nzera-Koum, et, à un de ses bouts, un éperon dont le sommet, élargi en plateau, domine au loin la vallée. A 500 mètres de la rivière et à 200 de la base de la chaîne du Mazamboni, elle ressemblait à un îlot dans la plaine. De la crête du Nzera-Koum nous pourrions surveiller les côtés est et ouest de la partie septentrionale des montagnes, et par-dessus le ressaut en fer à cheval, jusqu'au delà d'une autre branche de l'Itouri. Ainsi logés, cinquante carabines tiendraient la position contre un millier d'hommes. Nous courûmes la prendre; les colonnes de guerriers descendant les pentes de la chaîne y convergeaient de leur côté comme s'ils eussent deviné nos intentions; en même temps, une multitude bruyante s'élançait des berges de la rivière. Les éclaireurs de l'avant-garde tirèrent quelques



Notre première rencontre avec les sujets de Mazambou.

coups isolés pour nettoyer les abords, et, grimpant vivement, nous parvenons à gagner le promontoire. On jette les charges, on dispose des tirailleurs choisis sur les flancs de la colonne pour couvrir l'arrière-garde; d'autres élèvent une zéribe sur la crête, un corps de trente hommes descend puiser à la rivière. En une demi-heure tous les nôtres étaient réunis, nos retranchements s'achevaient, il y avait de l'eau pour la soif, et il nous restait quelques minutes pour souffler et observer ce qui se passait. Le spectacle n'avait rien d'encourageant. Une cinquantaine de villages mouchetaient la plaine, les plantations succédant aux plantations, les champs aux champs, les bourgs aux bourgs. Et que nous cachait la montagne? Les braillards échelonnés sur les pentes étaient au nombre de plus de 800 et emplissaient l'air de leurs cris.

Les gens du haut pays semblaient disposés à entrer immédiatement en discussion. Nous portions la fatigue d'une marche de 21 kilomètres; la chaleur du soleil et le poids des fardeaux avaient affaibli nos hommes. Cependant quelques-uns, triés parmi les meilleurs, furent envoyés à la rencontre des montagnards, tandis que nous restions à surveiller l'ensemble. Quatre de nos éclaireurs marchaient en avant. Quatre indigènes bondirent gaillardement à leur rencontre, nullement effrayés de prendre notre mesure; sans doute ils comprenaient instinctivement que le courage de leurs adversaires n'était pas à toute épreuve; ils approchent à une centaine de mètres, avancent avec leurs arcs contre les carabines. Nos champions tirent sans faire de mal à personne et s'empressent de battre en retraite; les montagnards marchent toujours, les doigts sur la corde de leurs arcs. Nos quatre paladins détalent encore plus vite, chargés des imprécations d'une centaine de voix, celles de nos gens, attentifs à la scène. L'affaire s'engageait mal pour nous; les natifs interprétèrent naturellement ce début comme un présage favorable à leur cause et poussèrent des cris de triomphe. Pour jeter de l'eau froide sur leur enthousiasme, nos tireurs, tout en s'abritant avec soin, se mirent en devoir de molester sérieusement les natifs. Quelques-uns, placés à l'extrémité de notre colline, travaillèrent parmi les montagnards qui leur faisaient face à 400 mètres de distance; d'autres se glissèrent dans la vallée sur le chemin de la rivière et obtinrent un beau succès; d'autres enfin, opérant autour

de la base du Nzera-Koum, effectuèrent une heureuse diversion. Saat-Tato, le chasseur, enleva une vache à ses propriétaires, et nous eûmes enfin le goût de la viande, après en avoir jeûné pendant onze mois. La nuit tombée, étrangers et naturels regagnèrent leurs quartiers respectifs, prévoyant une chaude journée pour le lendemain.

Avant de m'étendre sur ma couchette, je pris ma Bible, suivant ma quotidienne habitude. Déjà, dans ce voyage, j'avais suivi le Livre en entier, et, pour ma seconde lecture, j'en étais au Deutéronome. J'arrivai au verset dans lequel Moïse exhorte Josué par ces belles paroles : « Fortifie-toi et sois vaillant homme; ne crains point et ne les redoute point, car l'éternel Dieu t'accompagne; il ne te délaissera point, ne t'abandonnera point! »

Je fermai la Bible à la fin du chapitre, et mon esprit retourna immédiatement de Moïse au Mazamboni. Était-ce la grande fatigue, quelque fièvre, un symptôme précurseur de maladie, une ombre de dépit contre nos quatre capons, et la vague méfiance qu'au moment critique toutes nos poules d'eau prendraient leur envolée? Nos hommes n'avaient pas encore été mis à l'essai comme aujourd'hui, et ce que mes officiers et moi en avions vu n'était guère pour nous encourager. Quoi qu'il en soit, je comprenais mieux que jamais le danger de s'aventurer avec un ramassis de timides porteballes contre les tribus du Pays aux Herbes. Il me semblait avoir la compréhension plus nette du péril. Était-ce que mon regard avait vu un pays plus vaste, une population plus nombreuse? Étais-je impressionné par le volume des voix humaines, dont les rugissements semblaient encore emplir mon oreille? je ne sais. Mais j'entendais les paroles : « Fortifie-toi et sois vaillant homme; ne crains point et ne les redoute point! » J'aurais presque juré qu'une voix me parlait. Je discutais avec elle : « Pourquoi m'adjures-tu de tenir bon? Mais je ne pourrais m'enfuir, si je le voulais. Battre en retraite serait chose plus fatale que d'avancer; il n'y a donc pas lieu de m'encourager! » La voix continuait néanmoins : « Fortifie-toi et sois vaillant homme! Marche avec assurance, car je te donnerai ce pays et le peuple qui l'habite. Je ne t'oublierai point et ne t'abandonnerai point; ne crains point, ne faiblis point! »

Tout ceci, je le rapporte en stricte confidence. Je ne me

tis jamais mieux disposé à la lutte qu'avant de m'endormir. dant j'eus le sentiment qu'il y aurait folie des deux à engager la bataille sans nécessité reconnue. Nous igno- jusqu'au nom du pays et de ses habitants, et nos adver- n'étaient pas mieux renseignés sur notre compte. issai mes plans pour le lendemain, je conjurai les lles de faire bonne garde; et le sommeil me fit oublier Mazamboni, seigneur des monts et des plaines de

décembre ne se passa pas trop mal. Pendant la mati- us complétâmes nos défenses au moyen de buissons s; on distribua des cartouches et l'on inspecta les Vers neuf heures, au froid matinal succéda la chaleur soleil brûlant, et bientôt après nous vîmes les indigènes ître en nombres imposants. Des cors de guerre reten- aux sons étranges déjà entendus en 1875 dans l'Oussoga anda, et plus de vingt tambours répondirent sur les ts. Des appels et des cris couraient de la montagne à la et de la vallée à la montagne, car nous étions envelop- ers onze heures du matin, quelques naturels descen- de leurs hauteurs, s'approchèrent assez pour qu'un Fetteh, un homme de l'Ounyoro, les entendît et it par des injures; bientôt s'ensuivit une bataille de Apprenant que l'un des nôtres parlait leur idiome, j'ar- tout aussitôt les langues furieuses et il s'établit un col- plus courtois :

Pour ce qui nous concerne, nous sommes sur la défen- Vous nous avez assaillis pendant que nous traversions uillement le pays. Ne vaudrait-il pas mieux palabrer tout rd, essayer de nous comprendre, et si nous ne pouvons, battre après?

— C'est vrai! voilà de sages paroles! répondit un homme. êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous?

— Nous venons de Zanzibar, par la mer, et notre chef est un me blanc. Nous allons au Nyanza de l'Ounyoro.

— Si vous avez un homme blanc, montrez-le! »

Le lieutenant Stairs sortit sans tarder de la zéribe et fut pré- nté par Fetteh.

« A vous maintenant de nous dire qui vous êtes, fit Fetteh. uel est ce pays? Qui est votre chef? Le Nyanza est-il loin?

— Le pays s'appelle l'Oundoussouma, il a Mazamboni pour chef. Nous sommes les Ouazamboni. Le Rououerou (Nyanza) est au soleil levant à deux journées d'ici, mais à vous il faudra cinq jours. Il n'y a qu'une seule route et vous ne la pouvez manquer. »

Ainsi commença l'échange de politesses. On n'était plus des étrangers. Nous apprîmes qu'il y avait dans l'Oundoussouma deux chefs, dont l'un ferait volontiers la paix, échangerait des présents s'il nous était agréable. Nous donnâmes notre joyeux consentement, et quelques heures se passèrent sans qu'on entendît un seul coup de fusil, sauf du côté de l'Itouri, dont les riverains obstinés ne voulaient point de la paix.

Dans l'après-midi nous recevons un message de Mazamboni : il nous fait savoir qu'il verrait volontiers le dessin et la qualité de nos articles-monnaie. Nous envoyons 2 mètres d'étoffe écarlate pour uniforme, une douzaine de baguettes de laiton ; promesse fut donnée que le lendemain, de bonne heure, le chef lui-même ferait son apparition et passerait par la cérémonie de « faire frères ».

Au lendemain, une nuit qui ne fut pas troublée nous avait bien rafraîchis ; et nous nous plaisions à penser que dans quelques heures notre camp se remplirait d'amis. On nous avait avertis de ne point partir avant que Mazamboni eût envoyé son représentant. Nous avions donc décidé que nous nous arrêterions encore une journée. La matinée était froide, très froide, car nous étions à 1 292 mètres au-dessus de la mer. Le brouillard couvrait les sommets élevés ; la bruine tombait en fines gouttes : tout cela expliquait le retard de nos nouveaux alliés. Mais, à la troisième heure, le brouillard se dissipa, la chaîne entière se montra en clair contre un ciel bleu pâle. Le lieutenant Stairs, M. Jephson et moi, nous étions sur la pointe occidentale de l'éperon, contemplant la vue splendide, admirant le paysage, et nous demandant quand ce magnifique pays serait habité par des colons civilisés. Stairs le comparait à la Nouvelle-Zélande, disait qu'il y aurait volontiers sa « station », il indiquait même l'endroit le plus avantageux. « C'est sur ce monticule que je voudrais bâtir mon « bungalow », disait-il ; et je me demandais si tel était le terme pour villa. « Là paîtraient mes bœufs ; mes brebis brouteraient sur ces pendis, là derrière, et.... »

Entre temps les indigènes se montrèrent sur les crêtes de la montagne, avançant en colonnes allongées, convergeant vers un centre commun : la butte d'une colline tronquée, à un millier de mètres à vol d'oiseau de notre endroit. Une voix claire et harmonieuse frappa nos oreilles; ses accents dénotaient l'orateur populaire. Un homme se tenait avec quelques compagnons à une centaine de mètres au-dessus de la vallée. Fetteh, appelé pour l'écouter et le traduire, expliqua qu'il commandait la paix dans la maison du Roi; mais, chose extraordinaire, l'homme n'eut pas plus tôt achevé la harangue, qu'il lui fut répondu de la vallée en clameurs hideuses et sauvages. Puis de chaque sommet et de tous les talus éclatèrent des cris barbares.

Ces cris forcenés ne signifiaient pas la paix, mais la guerre, pensions-nous; pour plus de certitude, nous dîmes à Fetteh de descendre dans la vallée et d'interroger l'orateur lui-même. La réponse ne laissa plus aucun doute. Les deux vocables *kaouana*, la paix, et *kourouana*, la guerre, se ressemblent assez, d'où l'erreur de Fetteh.

« Nous n'avons que faire de votre amitié! criaient-ils. Avec nos bâtons nous vous chasserons hors votre camp! » Quelque franc-tireur qui s'était glissé dans un bas fourré faillit nous faire un accident; notre interprète l'échappa belle. Fetteh ramassa les flèches, les apporta, raconta les nouvelles.

Les compagnies furent passées en revue, le lieutenant Stairs prit la tête de cinquante carabines, et marcha à la rencontre de ces obstinés et intraitables gaillards qui se tenaient de l'autre côté de l'Itouri. En même temps, M. Jephson fut dépêché avec vingt-cinq carabines pour escarmoucher sur les pentes de gauche, et vingt hommes choisis partirent avec Ouledi pour faire une démonstration sur la droite. Réchid fut expédié avec dix hommes au haut du Nzera-Koum pour nous garder contre toute surprise de ce côté. Jephson et Ouledi marchèrent à leurs positions sans être aperçus par les montagnards, auxquels les tourons des avant-collines barraient la vue sur 200 mètres; d'ailleurs leur attention se portait dans la vallée sur les mouvements de la compagnie Stairs.

Stairs engagea vivement l'affaire. Pendant quelques minutes les indigènes soutinrent l'attaque avec une froide détermination et lancèrent leurs flèches en nuages de grêle. S'aperce-

vant que le sang-froid des ennemis provenait de ce qu'ils se sentaient protégés par un large cours d'eau, le lieutenant entraîna ses hommes à charger malgré la rivière. Ils obéissent, grimpent la berge opposée, ouvrent un feu violent. En quelques secondes ils enfoncent ces masses turbulentes et réfractaires qui avaient crié si furieusement après la bataille. Le village fut emporté d'emblée et les bananeraies furent nettoyées, tandis que les natifs couraient à toutes jambes et s'enfuyaient au loin. Stairs alors de rappeler ses hommes, de mettre le feu au village, et de monter à l'assaut d'autres stations; de bruyantes décharges de la compagnie faisaient juger de la résistance qu'elle rencontrait.

Dans l'intervalle, Ouledi et ses hommes d'élite avaient découvert un sentier qui menait à la montagne le long d'un éperon; après avoir gravi 150 mètres, il poussa ses tireurs sur le flanc droit de la foule, tout occupée à observer et applaudir les combattants de la vallée. Les winchesters firent merveille. En même temps, M. Jephson déboucha par la gauche; cette double surprise fit un tel effet sur les nerfs des indigènes, qu'ils regrimpèrent précipitamment la montagne, pourchassés par Ouledi et les siens.

Après qu'il les eut vus en pleine déroute, M. Jephson tourna vers l'est, et avança pendant 5 kilomètres, nettoyant tout devant lui. A 1 heure de l'après-midi, tous étaient de retour; un seul des nôtres avait été légèrement blessé. Chacun s'était admirablement conduit; les quatre lâches de l'autre soir s'étaient même distingués.

A 2 heures, comme les naturels retournaient à leur vallée, on lança toutes les compagnies à leurs trousses. Stairs reconduisit ses hommes à travers la branche de l'Itouri, et poursuivit les fugitifs au loin vers le nord, puis tourna brusquement pour rallier Jephson, qui poussait vers l'est. Les éclaireurs d'Ouledi montèrent jusqu'au sommet des hauteurs; mais au nombre immense des habitations ils jugèrent prudent de s'arrêter.

Pendant tout l'après-midi les hostilités ne discontinuèrent pas; les naturels ne cessèrent de courir, revenant à la charg puis battant en retraite. Au soir, le silence qui régnait auto du camp témoigdait assez quelle œuvre avait été accompl Les habitants étaient dans leurs montagnes, ou en fuite v

l'est et le nord. Dans la vallée environnante, pas une hutte n'était restée debout. Cependant la leçon ne suffisait pas encore. Nous aurions à retourner par ce même chemin. Si nous rencontrions d'autres tribus de même trempe, nous perdrions beaucoup d'hommes; si nous ne leur enlevions le moindre doute quant à nos moyens de résistance, la besogne serait à recommencer. Il était donc beaucoup plus humain de traiter l'affaire à fond, et de ne pas laisser sur nos derrières une tribu dont l'insolence n'aurait pas été châtiée. Ils s'étaient imaginé que nous n'oserions combattre en dehors de notre amas d'épines, ce qui explique leurs vanteries de nous en chasser à coups de houlettes; d'ailleurs, ils se croyaient inattaquables dans leurs montagnes. Il fallait leur ôter l'idée qu'ils pouvaient nous porter tort.

Une vache que son maître n'avait pas sauvée à temps fut trouvée brûlée dans un des villages voisins, et nous valut une seconde ration — très congrue — de rosbif.

Le 11, il plut encore pendant la matinée : aussi restâmes-nous à l'abri jusqu'à dix heures du matin. Quelques montagnards ayant tenu à manifester leur hostilité, Stairs, Jephson et Ouledi menèrent leurs trois colonnes au haut des pentes, et, poussant leur pointe dans les villages les plus éloignés, capturèrent un petit troupeau de chèvres, qu'on distribua dans le camp. L'expérience de la journée devait suffire aux indigènes et leur montrer qu'ils n'avaient rien à gagner sur nous.



Bouclier des Ouazamboni.

Un moment il sembla qu'on allait se réconcilier. Un natif se tenant sur une butte au-dessus de notre position harangua notre camp, annonçant être envoyé par Mazamboni : Le chef avait reçu nos présents, mais sa visite avait été empêchée par les clameurs des jeunes gens, qui insistaient pour se battre. Maintenant, qu'il avait eu plusieurs des siens tués, il était prêt à payer tribut; il voulait se montrer ami fidèle.

Nous répondîmes qu'il nous plairait de faire alliance. Mais puisqu'ils avaient gardé nos présents d'amitié pour nous insulter après et nous traiter de femmes, ils auraient à nous ache-

ter la paix au prix de chèvres ou de bétail. Néanmoins, pourraient nous approcher sans crainte en nous présent des touffes d'herbe.

Un détail à mentionner : quand les guerriers descendir de la montagne pour se battre, chaque petite bande ét accompagnée d'un grand chien de chasse, aux formes grêl mais courageux et prompt à l'attaque.

Les Ouazamboni ont pour armes des arcs, longs de 160 ci des lances, longues aussi et aiguës. Leurs boucliers sont, po la plupart, étroits et allongés, quelques-uns sur le modèle l'Ouganda. Les flèches, qui mesurent 75 centimètres, sc cruellement barbelées; leurs lances ressemblent à celles c Karagoué, des Ouhha, des Ouroundi et Ihanguiro.

CHAPITRE XII

NOTRE PREMIÈRE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 12 décembre 1887 au 7 janvier 1888.)

Autres ennuis occasionnés par les indigènes. — Nous incendions leurs villages. — Le bourg de Gavira. — Nous tenons les natifs en échec. — Paysages des bords du lac. — Nouvelle attaque par les indigènes. — Palabre avec les naturels. — Aucune nouvelle du Pacha. — Notre approvisionnement de cartouches. — Notre situation. — Entretien de Stairs avec les gens de l'île de Kassenya. — La seule alternative raisonnable. — Nous gravissons la montagne. — Lutte avec les indigènes. — Représailles. — Découverte d'un riche approvisionnement de grain. — La belle vallée de l'Oundoussouma. — Pont suspendu. — Voyage de retour à Ibouiri. — La construction du fort Bodo.

Le 12 décembre, au point du jour, nous quittâmes le camp sans être inquiétés le moins du monde, ni entendre une seule voix du dehors. Personne ne semblait bouger dans la vallée. Notre chemin, orienté au sud-est, plongeait dans les ravins et les vallées étroites, à travers lesquelles les ruisseaux, descendant de la chaîne et de ses nombreuses gorges, coulaient sous les grandes jungles, sous la broussaille et les roselières. Les villages nichaient au milieu des cultures; nous les passions sans nous détourner à droite ou à gauche; peut-être leurs habitants comprendraient-ils que nous étions gens inoffensifs quand on nous laissait tranquilles. Mais, à 9 heures, quand l'extrême fraîcheur se fut dissipée, les premiers cris de guerre partirent d'un groupe important de huttes qui couronnaient les contreforts de la chaîne de l'Oundoussouma. Nous marchions sans paraître rien remarquer, les natifs avançaient hardiment et voltigeaient sur notre flanc droit et en arrière de la caravane. Vers les 11 heures du matin, deux bandes s'acharnaient à nos trousses, l'une venant de l'est, l'autre

formée par les villageois dont nous avions respecté les cases ; et, s'accroissant toujours, elles étaient, à midi, une véritable [illegible] comme de forcenés. « Avant qu'il fasse nuit, criaient-ils, nous vous aurons montré que nous sommes des hommes. Avant le soir, nous vous aurons tués tous! »

Cependant, rafraîchis par une halte, nous avions repris la marche et traversions une savane. Aucune habitation n'était en vue, mais la foule nous prodiguait toujours ses démonstrations hostiles, nous fatiguait de ses menaces et de ses cris [illegible]. Un de nos tireurs s'arrêta et blessa deux indigènes à la distance de 400 mètres. Cela les fit taire un moment. Quels étaient ces projectiles pouvant atteindre de si loin? Mais ils revinrent, et leur audace s'accrut d'autant. L'arrière-garde fit feu, peut-être avec succès : toujours est-il que nos poursuivants ralentirent leur course.

Enfin, à 3 h. 30, nous arrivions en vue des villages de Bavira, dont le chef se nomme Bavira ; situés dans une plaine ouverte, ils occupent les deux rives d'un ravin profond et escarpé qu'un affluent [illegible] de l'Itouri oriental a érodé dans l'argile. L'avant-garde fit halte sur la berge orientale, tandis que les indigènes — ils arrivaient toujours trop tard — se précipitaient pour empêcher la traversée. Les porteurs mirent bas leurs charges ; les éclaireurs repassèrent l'eau pour secourir à l'arrière-garde, et nous eûmes la représentation d'un petit combat [illegible] les indigènes reculèrent lestement. Mais, pour [illegible] quatre heures, [illegible] et l'autre rive ; [illegible] à la hâte la pente [illegible] au-dessus de [illegible] les indigènes qui [illegible] gagné la haute [illegible] le village. Il se faisait tard [illegible] toute attaque.

[illegible] leurs villages, nous le remarquâmes [illegible], la fureur des natifs s'exaspérait, pour tomber dès que la flamme dévorait leurs cases : le feu était pour leur [illegible] un excellent sédatif.

Le village de Bavira, où nous passâmes la nuit, est élevé de [illegible] mètres au-dessus de la mer. La journée avait été à sou[illegible] pour la marche, grâce à une rafraîchissante brise sud-est

sans laquelle la forte chaleur nous eût incommodés. Au soleil couché, la température baissa rapidement; à minuit, le thermomètre marquait 15°,55. Nous avions fait 14 kilomètres; presque tout le monde se plaignait de la fatigue et de l'énervement.

Le 13, nous partons, toujours dans la direction de l'est, et dès la première aube je tiens à avoir du chemin derrière nous avant que les indigènes s'aventurent dans le froid vif du matin. Les perles de la rosée frangent l'herbe courte, qu'on dirait mouillée par la pluie. L'arrière-garde nous rattrape après avoir bouleversé les ouvrages de défense érigés la veille, car il est inutile que les indigènes découvrent nos procédés; nous cheminons en bon ordre, prêts à de nouvelles aventures; pendant trois heures nous avançons dans le silence et la tranquillité, nous délectant au beau paysage, étudiant le caractère de la grande plaine au nord de l'Itouri oriental, admirant la multitude des collines en cône qui limitent l'horizon au nord; à l'est et à l'ouest, elles s'agglomèrent en une ligne continue; au sud, le terrain se plisse en grandes vagues; chaque creux a son cours d'eau. A 8 kilomètres environ, la chaîne se prolonge de l'Oundoussouma oriental jusqu'au pays des Balegga dont les hauteurs nous étaient si bien connues; elle s'échancre de baies verdoyantes où de nombreux villages trouvent de l'eau et de l'herbe savoureuse pour leurs bestiaux, de l'humidité pour leurs champs de millet; puis elle s'arrondit au nord et se prolonge ensuite vers l'est. Dans quelques heures il nous faudra cheminer entre les chaînes nord et sud jusqu'au sommet du col qui les réunit. Nous visions un groupe de hameaux, sur la ligne d'horizon, tout au haut du passage.

Mais, déjà à 9 heures, les naturels commencèrent à remuer. En ce moment, l'immense paysage était visible dans tous ses détails; il n'y avait plus trace de brouillard. Notre long convoi, semblable à un serpent glissant dans la plaine, attira bientôt l'attention et fut salué par des cris de guerre poussés avec la force de solides poumons; bientôt des centaines d'yeux nous lancèrent des regards de haine féroce. Nous traversons hameau après hameau sans toucher à rien. Ainsi que la veille, cet acte de réserve, loin de nous valoir quelque bienveillance, nous fut imputé à lâcheté. Pourtant, leurs voisins auraient pu renseigner les natifs.

Nous sentions dans nos veines qu'ils nous traitaient de pol-

[illegible] l'entre eux, à 300 mètres du chemin [illegible]. Ils nous virent défiler à travers les [illegible] de ne rien endommager, regardant [illegible] seulement à notre besogne, celle de [illegible] pas sur notre vertu ; loin [illegible] groupes, sommant bruyamment et [illegible] frères d'accourir nous envelopper, appel [illegible] que trop disposés à entendre. [illegible] nombreux pour prendre l'offensive, [illegible] sur l'arrière-garde : celle-ci répondit immédiatement [illegible] qui fit honneur à son coup d'œil.

[illegible] on rencontrait un vallon avec son cours d'eau [illegible] d'épaisses cannaies. C'est là qu'il fallait [illegible]

[illegible] sur la [illegible] d'horizon, tout au haut de la montée du [illegible] les collines à notre nord et à notre [illegible] déjà mentionnés se faisaient de plus en plus [illegible] à mesure que nous avancions résolument vers l'est. [illegible] qu'avant l'heure écoulée nous aurions [illegible]. Mais, comme s'il se fût agi de défendre [illegible] nos attaques, ou d'assaillir Emin Pacha, investi [illegible] à Khartoum, les indigènes devenaient toujours plus nombreux et plus bruyants, toujours plus hardis [illegible] de guerre retentissaient sur les hauteurs [illegible] étaient noires de masses humaines, et sur [illegible] la plaine on les voyait, légions de fourmis, [illegible] notre rencontre.

[illegible] nous approchions de la dernière crête qui nous [illegible] de nos efforts, quand nous vîmes une [illegible] par une route qui ne pouvait manquer [illegible] l'autre côté du ruisseau. Le point où le [illegible] je le percevais nettement — serait la [illegible] la source. L'avant-garde n'en était plus qu'à [illegible] ; je donnai l'ordre de virer à droite [illegible] les fardeaux sur le monticule, et le mot [illegible] »

[illegible] sommet quand les premiers rangs de la [illegible] arrivant comme une inondation, envahissaient [illegible] du monticule. De part et d'autre l'engagement [illegible]. Mais le feu rapide de nos winchesters était

plus que les ennemis ne pouvaient endurer; quel que fût le bruit de leurs hurlements, le fracas de nos carabines les assourdit et les mit en confusion, tandis que la violente pétarade des balles, tombant comme grêle, paralysa les plus braves. Notre avant-garde dévala sur eux; ils détalèrent du haut des pentes avec la rapidité d'antilopes. Nos hommes donnèrent la chasse pendant 1 500 mètres, mais au rappel de la trompette ils revinrent sur leurs pas avec la précision de soldats à la revue : cette prompte obéissance me fit encore plus de plaisir que leur bravoure. En effet, le plus grand danger que l'on coure avec des hommes à demi disciplinés est leur passion à se jeter après les fuyards sans s'inquiéter pourquoi ils tournent le dos. Battre en retraite est un stratagème fréquent dans l'Ouganda. Pour le quart d'heure, 40 hommes en pourchassaient 500, tandis que 3 000 natifs au moins nous surveillaient, postés sur la colline de droite et sur celle de gauche.

Nous reformons les rangs et marchons en files serrées comme précédemment, mais à 12 h. 30, ayant écarté jappeurs et aboyeurs à distance respectueuse, je donne l'ordre de s'arrêter. Notre halte méridienne permit aux naturels de rassembler leurs forces, et, quoique la récente aventure eût calmé leur ardeur, ils restaient toujours menaçants par la masse imposante des guerriers réunis chez les Balegga, les Bavira et les Ouabiassi.

Après une heure de repos, nous prîmes par un sentier parfaitement battu. Le pas élastique et rapide de la colonne montrait assez combien nous le trouvions de notre goût.

En un quart d'heure nous gagnons le trécou, sommet du col ou, pour mieux dire, du plateau. A une distance de 40 kilomètres, nous apercevons une ligne bleue et uniforme, celle d'un haut-pays montant jusque dans les nuages, et paraissant prodigieusement élevé. Les hommes font entendre un murmure de mécontentement. — C'est l'Ounyoro! Entre nous et ces hautes terres, vastes et bleues, se creuse, je le sais, un abîme immense et profond, où sommeille le lac Albert. Ni colline, ni crête, ni élévation; on ne voit que cette énorme masse d'un azur sombre; les pentes orientales des chaînes du nord et du sud plongent à pic dans la vallée profonde. Et nos gens, en apercevant l'Ounyoro lointain, de dire, tout confus : « *Machallah*! mais ce Nyanza s'éloigne à mesure que nous avançons! »

J'essayai de les ragaillardir : « Enfants, ayez l'œil, vous allez voir le Nyanza d'un moment à l'autre! » La nouvelle fut reçue avec un grognement d'incrédulité; j'y étais habitué, du reste.

A chaque pas il devenait plus évident que nous approchions soit d'une vallée singulièrement profonde, soit du Nyanza lui-même, car le plateau de l'Ounyoro montait plus haut, toujours plus haut, tandis que les pentes à gauche et à droite descendaient plus bas, toujours plus bas. A la fin, tous les yeux s'arrêtèrent sur un nuage gris. Un nuage? Certes, c'était le Nyanza lui-même, le Nyanza endormi dans la brume, car au nord-est il avait la couleur de l'océan. Les hommes regardèrent le lac deux pleines minutes avant d'être convaincus; mais alors leur émotion s'exhala en cris de joie et d'enthousiasme.

Au bout de quelques instants, nous arrivons à la marge même de la descente, près d'un petit village haut perché et exposé à tous les vents : nous faisons une courte halte pour prendre des hauteurs, inspecter les anéroïdes et réfléchir sur les mesures à prendre.

Tandis que les gens dansaient, criaient leur joie à tue-tête ou se pressaient autour de moi, me congratulant d'avoir « touché le but juste », une pensée me faisait frissonner : où trouverais-je une embarcation assez grande pour nous transporter sur les eaux si souvent troublées du lac Albert? Ma longue-vue scrutait anxieusement la lointaine rive et la longue plaine; pas plus que de canot, je ne voyais d'arbre qu'il fût possible de creuser pour fabriquer une pirogue. « Grâces à Dieu ! » ce cri pieux sortait de toutes les bouches au moment même où je me disais : « Ces marches forcées, et ces combats incessants, et ces vies sacrifiées, si tout cela avait été en vain!... » Cependant il était encore possible qu'on trouvât à acheter quelque embarcation avec des baguettes de laiton et de l'étoffe rouge.... Tant de fatigues et de souffrances ne pouvaient être inutiles!

Le paysage différait fort de celui auquel je m'attendais. J'avais navigué autour du Tanganyka et du Victoria-Nyanza; j'avais contemplé le Mvouta-Nzighé du haut d'un plateau quel-que peu semblable à celui sur lequel nous étions; près du Victoria et du Tanganyka il n'eût pas été difficile, en cherchant un peu, de trouver un arbre assez gros pour en faire

une pirogue. Mais ici, sur une trentaine de kilomètres, ce ne sont que pentes nues, hérissées de rochers, sillonnées et profondément ravinées par des cours d'eau, dont les berges ne montrent qu'une mince traîne de buissons misérables entre les érosions et ragas; de longs et tranchants éperons dégringolent en précipices, recouverts d'argile ou de caillasses, et, par endroits, de hautes herbes. Entre la base des talus et le lac s'étend une plaine large de huit à dix kilomètres, longue



Vue de l'extrémité sud de l'Albert Nyanza.

de trente, très jolie à contempler de notre observatoire. On croirait voir un beau parc bien fourni, mais les branches s'étendent trop loin pour que les troncs présentent les dimensions désirées. Ce sont, sans doute, des acacias et d'autres arbres épineux ou simplement de la brousse; ils ne nous valent rien. Nos anéroïdes marquent 1 525 mètres d'altitude. L'îlot indiqué sur la carte de l'Albert-Nyanza par le colonel Mason, comme proche de Kavalli, porte à près de 10 kilomètres E.-S.-E. magnétique de notre position. En regardant l'espace si largement ouvert à 760 mètres plus bas, je suis frappé de la remarquable exactitude de la carte susdite. Quelques îlots insignifiants manquent cependant, et deux ou trois petites baies dans la singulière plaine basse qui s'étend à l'extrémité sud du lac. La description que fait Sir Samuel Baker de l'exten-

sion que prend l'Albert-Nyanza vers le sud-ouest m'avait souvent émerveillé, surtout après le trait brusque dont Mason circonscrit l' « illimitabilité » de cette mer intérieure. En ce moment je sympathise avec le découvreur qui a subi une si terrible amputation. L'impression faite sur nos esprits n'eût pas été plus forte quand même le lac se fût étendu jusqu'à Khartoum. Eau limitée ou illimitée, la première vue qu'on a du Nyanza et des monts qui l'entourent est noble et même grandiose. A son extrémité, le lac a encore une largeur considérable, mais si nous suivons les lignes que forment les escarpements des rives, nous voyons sa largeur gagner des proportions superbes, et la couleur argentée des hauts-fonds prendre, peu à peu, les teintes azurées de l'océan. A mesure que les dimensions augmentent, la paroi rocheuse et le ciel pâle arrivent à se fondre en un bleu profond. Au nord-ouest on n'en distingue même plus les limites.

Notre point d'observation est par 1° 23′ de latitude nord. Le bout du lac à l'est porte sur le S.-E. magnétique, et à l'ouest S.-E. par S.-E.-S. Entre les deux extrémités j'ai compté cinq profondes baies, dont une atteint trois kilomètres plus au sud qu'aucun autre point observé.

Aussi loin que portent les yeux, le plateau de l'Ounyoro maintient son niveau horizontal, semble-t-il; mais la vue terminale nous est coupée par un fort épaulement de montagne qui se projette de la chaîne occidentale. Au sud du Nyanza, et entre ces hauteurs qui se font face — le plateau de l'Ounyoro et le nôtre — s'étend une coustière basse, ancien fond de lac et présentement terre ferme. Montant vers le sud en pente douce, elle se couvre d'herbes roussies par le soleil, d'acacias et de broussailles épineuses tout comme les terrasses étalées à nos pieds.

Après une halte de vingt minutes environ, nous entreprenons la descente. Avant que l'arrière-garde et le lieutenant Stairs se fussent acheminés, les natifs s'étaient amassés en un nombre égal au nôtre, et nous n'étions pas encore à 150 mètres plus bas, qu'ils se précipitaient sur la seconde colonne, laquelle répondit par un feu continu. En dessous, nous les apercevions éparpillés en escarmoucheurs et débordant nos deux flancs, suspendus en longue ligne à notre queue sur le raide et difficile sentier.



Arrivée à l'Albert-Nyanza.

lis qu'ils décochaient leurs flèches et se glissaient plus es victimes espérées, ils criaient : « *Kou-la-la heh* ù dormirez-vous cette nuit? Vous êtes pris, enfin! Nous ons où nous voulions!) »

ɔs gens de leur répondre : « Où que nous dormions, oserez approcher! Si vous nous avez où vous vouliez, ncez donc tout de suite! »

ɔu assez vif ne leur fit pas grand mal; le sol ne se prê- à un tir sérieux, et nous eûmes une blessure de flèche. ıx côtés on y allait activement et vivement. Si nous s été frais et libres de nos mouvements, plusieurs de ailles n'auraient pas regagné la montagne.

escente continua pendant trois heures; de quinze en minutes il fallait s'arrêter pour repousser les natifs, nombre d'une quarantaine, nous firent escorte jusqu'à ıe.

0 mètres de la base, nous traversons un ruisseau d'eau ıent saline, qui s'est creusé un lit profond, flanqué is escarpées, perpendiculaires par endroits et hautes nètres. A l'un des angles rentrants nous installons le inattaquable sur un demi-cercle; l'autre moitié est garantie par des buissons et des matériaux pris tout dans un village abandonné. Les indigènes étaient des- avec l'intention évidente de nous attaquer pendant la ıne chaîne de sentinelles fut donc placée à quelque ɔ, bien dissimulée dans les herbes. Une heure après uscule, la bande approche, tâte un point après l'autre, ıeut plus surprise de recevoir une fusillade partant de pourtour du demi-cercle.

ı finit la journée. Le repos avait été bien gagné.

pection de l'anéroïde montra que nous étions 686 mètres s que notre dernier observatoire au rebord du plateau.

4, nous traversons la plaine qui descend graduellement lac pendant 8 kilomètres. Nous regardions attentivement trouverions quelque arbre à tailler en canot, mais la ne montrait que minces acacias, arbustes épineux, ıs et broussailles. Un peu plus loin, le sol, quoique che pour de plus fortes essences, avait une âcreté pro- de sels divers, alcali, natron, incompatibles avec une ıte végétation tropicale. Mais j'espérais déterminer les

naturels à nous céder un canot, ou, mieux encore, je compt qu'Emin Pacha, ayant visité l'extrémité méridionale du l ainsi que je l'en avais prié, aurait fait avec les indigè les arrangements opportuns. Sinon, nous aurions une exc légitime pour réquisitionner une pirogue en prêt temporai

A 3 kilomètres du lac nous entendîmes des naturels [illegible] coupaient du bois dans un taillis buissonneux. Nous faiso faire à l'interprète leur adresse un appel amical. Pendant [illegible] nous gardons le plus complet silence. Une femm [illegible] la réponse, digne, par sa grossièreté et son obscénité, [illegible] la réputation de Billingsgate. Je n'ava [illegible] entendu de pareil en Afrique. Il fallut renoncer [illegible] à nous concilier cette virago.

Nous dépêchâmes l'interprète avec quelques hommes jusqu [illegible] appartenant à un chef appelé Katonz [illegible] Notre homme avait pour instructio [illegible] habileté à gagner le bon vouloir d [illegible] aucune rebuffade; indifférent au [illegible] les négociations que pour évit [illegible] Nous devions suivre à pas lents, et attend [illegible]

[illegible] notre approche. En apercevant n [illegible] mouvement fut de s'enfuir; mais, voya [illegible] ils se postèrent sur une term [illegible] curieux plutôt que bie [illegible] étaient polis, civils et ino [illegible] La vue d'un blanc l [illegible] qu'on leur réitérait l'assuran [illegible] Enfin une quarantaine de nati [illegible] immédiate. Harangu [illegible] Par notre vie, notre gor [illegible] n'avoir aucun mauvais dessei [illegible] et leur bienveillance, qu [illegible] présents convenables. Eux d [illegible] être mal interprétée, [illegible] mais qu'ils avaient rencontr [illegible] appelés Ouarassoura, [illegible] comme les nôtres, s'en ser [illegible] preuve que nous n'étion [illegible] leurs amis? car nous avions de

fusils comme eux. Et ils étaient prêts à se battre contre tous Ouarassoura ou alliés des Ouarassoura.

« Des Ouarassoura? des Ouarassoura? Quelles sont ces gens? Jamais nous n'ouîmes ce nom. D'où sont-ils? etc., etc., et ainsi de suite, jabotant de la sorte pendant trois mortelles heures sous le chaud soleil. Nos cajoleries et nos sourires les plus flatteurs semblaient faire effet, quand nos interlocuteurs, pris d'une mauvaise humeur subite, exprimèrent leurs soupçons dans ce langage dur et guttural de l'Ounyoro qui sonne si désagréablement à l'oreille. En somme, tous nos efforts échouèrent. Innocemment, nous avions excité leurs craintes en parlant avec trop de bienveillance de l'Ounyoro et de Kabba Réga, qui, nous l'apprîmes plus tard, était leur mortel ennemi. Ils ne voulaient pas de notre amitié, ne voulaient pas faire la fraternité du sang, refusaient même nos cadeaux. Cependant ils nous donneraient de l'eau à boire et nous montreraient un chemin le long du lac.

« Vous cherchez un homme blanc, dites-vous. Nous apprenons qu'il y en a un chez Kabba Réga[1]. Il y a beaucoup, beaucoup d'années, un blanc vint du nord par un bateau-fumée[2], mais il repartit, et cela advint quand nous n'étions encore que des enfants. Depuis, il n'y a pas eu de bateau étranger dans nos eaux. On nous parle de blancs qui sont à Boussoué[3], mais c'est bien loin d'ici. Votre chemin suit le long du Nyanza, vers le nord. Toutes les vilaines gens arrivent de ces parages. Et nous n'avons pas entendu que du côté de l'Itouri il en vînt d'honnêtes. Les Ouarassoura sortent de là. »

Ils condescendirent à nous montrer le sentier du lac, et se tinrent de côté, nous disant, sur un ton qui n'était pas hostile, de prendre garde à nous. Décidément ils ne voulurent rien accepter. Surpris de leurs manières, mais n'ayant aucun prétexte à querelle, nous allions par le chemin, plongés en des réflexions qui n'avaient rien d'agréable.

Un seau d'eau froide venait d'être jeté sur l'espérance qui nous avait animés jusque-là. Jamais perspective aussi décourageante n'échut à un explorateur africain. Depuis notre départ de l'Angleterre, le 21 janvier 1887, jusqu'à cette date du

1. C'était Casati.
2. Mason Bey.
3. Msoué.

4 décembre, nous n'avions pas soupçonné qu'en atteignant le but, nous pourrions être décontenancés autant que nous l'étions pour le quart d'heure. Aucune autre consolation que celle de n'avoir plus d'incertitude. Nous avions espéré trouver des nouvelles du Pacha. Nous nous étions figuré qu'un gouverneur de province, possédant deux vapeurs, des bateaux de sauvetage et des canots, serait connu partout sur un lac comme l'Albert, qu'un pyroscaphe traverse en deux jours d'un bout à l'autre. Il ne pouvait pas ou ne voulait pas quitter Ouadelaï, à moins qu'il ne sût rien de notre arrivée[1].

Quand, à Ipoto, une faiblesse excessive nous obligea d'abandonner le bateau d'acier, nous espérions une des trois choses : averti de mon arrivée, le Pacha aurait préparé les naturels à me recevoir — ou je pourrais acheter un canot — ou je pourrais m'en fabriquer un. Or le Pacha n'avait jamais visité la partie sud du lac — il n'y avait pas de canot à prendre — et il n'y avait pas d'arbre pour en fabriquer.

Depuis notre entrée dans le Pays aux Herbes, nous avions consommé cinq caisses de cartouches, il nous en restait quarante-sept, plus celles laissées à Ipoto, sous la garde du capitaine Nelson et du docteur Parke. Ouadelaï est à 25 journées par terre, à 4 par eau. Si nous allions par terre, 25 caisses y passeraient, en supposant les gens du nord semblables à ceux du sud. A notre arrivée près d'Emin Pacha, nous n'en aurions plus que 22. A ne lui en laisser que 12, il nous en resterait 10 pour reprendre une route sur laquelle nous en avions déjà brûlé 30. 10 caisses ne nous suffiraient pas plus que 12 à Emin. Tel était l'inventaire que je faisais de la position, pendant que nous cheminions le long de la rive. Mais, espérant que nous trouverions un canot dans l'île de Kassenya vers laquelle nous nous dirigions, je ne pris aucune autre résolution que celle de chercher un bateau et, si je n'en trouvais pas, de discuter la question en toute franchise avec mes compagnons.

A notre halte méridienne, quelques kilomètres au nord de

1. En novembre 1887, Emin Pacha avait écrit à son ami le docteur Felkin : « Tout va bien. Nous sommes au mieux avec les chefs et leurs gens. Nous partirons bientôt pour Kibiro, sur la côte est du lac Albert. J'ai envoyé à la recherche de Stanley, mais on est revenu sans nouvelles. Stanley est attendu vers le 15 décembre 1887. » Or, nous arrivâmes le 14.

Katonza, je parlai de la retraite pour la première fois. Les officiers furent étonnés autant qu'affligés.

« Ah! messieurs, dis-je, ne faites pas cette figure-là! N'augmentez pas mon chagrin. Regardons la situation bien en face. S'il n'y a pas de canot à Kassenya, il nous faut retourner sur nos pas, quoi qu'il en coûte. Nous emploierons aujourd'hui et demain à en chercher, mais nous aurons à compter avec la famine si nous nous attardons en ce désert. La plaine aride du lac n'a pas de cultures; pour en trouver, il faut retourner au plateau. Notre principale espérance était en Emin Pacha. J'eusse pensé que ses vapeurs seraient venus ici, ne fût-ce que pour une courte visite : ils auraient répandu la nouvelle qu'il attendait des amis venant de l'ouest. Qu'est-il devenu? Pourquoi n'a-t-il pas donné signe de vie? Depuis Mason Bey, les habitants de Katonza n'ont vu ni vapeur ni homme blanc, mais ils savent que Casati est dans l'Ounyoro; sans embarcation, il nous faut tout un mois pour le joindre.

« Si nous ne battons pas en retraite, nous n'avons, me semble-t-il, qu'à nous emparer sur la rive de quelque village où nous attendrions les événements dans un camp retranché. La nouvelle s'en répandrait dans l'Ounyoro et à Ouadelaï. Casati, Emin ou le roi d'Ounyoro auront la curiosité de savoir qui nous sommes et enverront aux renseignements. Mais il nous faut manger. Or ces villageois ne sont pas agriculteurs. Ils prennent du poisson, et font du sel, qu'ils vendent aux montagnards contre du grain. Pour fourrager chaque jour, nous aurions à monter et descendre quotidiennement cette terrible pente. Pendant une semaine ou deux, les naturels lutteraient contre nos gens, mais, se voyant toujours dépouillés, ils déguerpiraient, nous laissant maîtres du sol nu. Ce ne serait pas nous tirer d'affaire.

« Si nous avions un bateau, ou pouvions nous en procurer un, nous y ferions monter vingt hommes avec un officier; nous les approvisionnerions pour dix à douze jours, et je leur dirais : A la garde de Dieu! Puis nous remonterions les escarpements, nous occuperions sur le rebord du plateau une bonne position que nous rendrions inexpugnable; et nous fourragerions au nord, au sud et à l'est, dans un pays qui abonde en grain et en bétail. Nos sentinelles ne perdraient pas de vue le lac. Dès qu'elles y signaleraient du feu ou de la

fumée, cent fusils descendraient, iraient aux nouvelles d'Emin Pacha, apprendraient peut-être son départ pour le Zanzibar, par Oukédi ou par Oussoga. Peut-être a-t-il pris cette voie, car aux dernières dépêches que j'ai reçues des Affaires Étrangères, il méditait ce projet. Mais, dépourvus de bateau ou de pirogue, et tout proches que nous sommes de Ouadelaï — quatre jours seulement par eau — j'ai la conviction que nous gaspillerions un temps précieux à chercher des expédients, quand le sens commun ordonne de retourner à la forêt, d'y chercher un endroit convenable, Ibouiri, par exemple, pour y laisser nos approvisionnements, nos malades et nos convalescents restés chez Ougarrououé et à la station d'Ipoto; puis de revenir avec notre bateau, des munitions et quelques douzaines de caisses. Vu l'inexplicable absence d'Emin et l'absence de toute nouvelle, il serait maladroit de dépenser nos forces à porter des munitions au Pacha, qui a peut-être déjà vidé la province. »

Pendant l'après-midi, nous longeâmes le lac, jusqu'à ce que l'île Kassenya, à 1600 mètres de notre campement, marquât le 127° magnétique; l'observatoire du plateau avait indiqué 289°.

De bonne heure, j'ordonne de s'arrêter; nos hommes entourent le camp d'un palis de broussailles. Nous avions à discuter sur la position que nous faisait le refus par Katonza et ses gens d'entrer en relations d'amitié.

Dans la matinée du 15 décembre le lieutenant Stairs avec 40 hommes partit pour s'aboucher avec les gens de l'île Kassenya, située à 800 mètres environ de la rive. Le lac est ici très peu profond. Deux pêcheurs hélés par Stairs ne purent approcher qu'à plusieurs centaines de mètres. La vasière était insondable, personne n'eût osé s'y risquer. L'ambatch, ce végétal singulier, prospère sur la plage, à laquelle il fait une frange étroite. Sur toute la rive méridionale il ressemble, à distance, à des pieux en haute palissade. A peine si on pouvait distinguer le son des voix; les pêcheurs indiquèrent par gestes, en aval, la cale où ils débarquaient comme l'endroit d'où l'on pourrait mieux communiquer. Stairs s'était empêtré dans la boue et les marigots; il fallut l'attendre toute la matinée.

L'après-midi M. Jephson se rendit avec 40 hommes au déba

cadère qu'avaient désigné les pêcheurs : une sorte de cap boisé au sommet, et au pied une profondeur suffisant aux besoins ordinaires. Un pêcheur et sa femme, qu'on héla, arrivèrent jusqu'à une fléchée du rivage et condescendirent à palabrer. « Oui, nous nous rappelons qu'un bateau-fumée vint par ici, il y a un long temps. Dedans il y avait un homme blanc[1] qui parlait très poliment. Il tua un hippopotame, qu'il nous donna à manger. Les os sont encore près d'ici, vous les pouvez voir. Il n'y a pas de grands canots sur ce lac, ni dans les environs. Le plus grand tient deux ou trois hommes, pas davantage. Nous achetons nos canots aux gens de l'Ounyoro, vis-à-vis, et nous leur donnons en échange du sel et du poisson.

— Ne voudriez-vous pas porter une lettre pour nous à l'Ounyoro?

— Non! — et ils se mirent à rire, — non, il ne faut pas y penser : c'est affaire aux chefs et grosses têtes, et non pas à nous, pauvres gens qui ne valons pas mieux que des esclaves.

— Voulez-vous vendre un canot?

— Une coquille comme la nôtre ne vaut que pour la pêche riveraine, en haut-fond. Et comment êtes-vous venus ici? Par le chemin de l'Itouri? Ah! cela montre que vous êtes de méchantes gens. Qui a jamais entendu dire que de ce côté-là soit venu rien de propre? Si tu n'étais de sac et de corde, tu aurais amené un grand bateau, comme l'autre blanc, et, comme lui, tu aurais tiré des hippos. Passe ta route! elle va par là-bas. Un peu plus loin tu en rencontreras, d'autres gens qui ont pour métier de tuer le monde! Il n'y a rien à manger ni près du lac, ni dans toute la plaine. Des pêcheurs comme nous n'ont que faire de bêches. Regarde tout autour, tu ne verras aucune culture. Retourne à la montagne, tu y trouveras de quoi; ici, rien. Nous faisons du sel et nous prenons du poisson; nous le portons aux gens de là-haut, qui nous en donnent du grain et des fèves. Ce pays-ci est le Kassenya. Un peu plus bas, tout près, nous avons Kavalli, et le prochain endroit est Nyamsassi. Va donc! Pourquoi ne tires-tu pas plus loin? essaye ta chance ailleurs! Le premier blanc ne s'arrêta qu'une nuit dans ces eaux-ci ; au matin il alla son chemin, et depuis, nous ne l'avons vu ni aucun autre. »

1. Le colonel Mason.

Va donc! L'inévitable destin nous enserrait. Tout ce qui vaut l'effort ne s'obtient que par l'effort, — par l'effort et la patience. On ne peut échapper à cette loi. Nous avions beau regarder, nous ne pouvions aller de l'avant qu'en combattant, tuant et détruisant, qu'en brûlant ou en étant brûlés. Pour aller à l'Ounyoro, nous n'avions pas d'argent, ou de marchandises ayant cours. La marche à Ouadelaï ne ferait que gaspiller les munitions; or, en manquer rendrait le retour impossible, et nous réduirait à l'impuissance dans laquelle Emin Pacha est tombé, dit-on. Et quand nous regardions le lac, nous sentions qu'il fallait à des bipèdes semblables à nous quelque chose pour les porter sur l'eau. Toutes les routes nous étaient closes, excepté celle d'arrivée, et nous avions épuisé nos provisions.

Au conseil qui fut tenu dans la soirée, il fut décidé d'adopter le seul parti raisonnable qui se présentât : regagner Ibouiri, à dix-huit journées de marche, en arrière, y élever une solide palissade, et de là envoyer un fort détachement à Ipoto, pour amener l'embarcation, les marchandises, les officiers et convalescents jusqu'au camp retranché; puis, après y avoir laissé cinquante fusils sous les ordres de trois ou quatre officiers, filer rapidement à la station d'Ougarrouoné, expédier à Ibouiri ceux qui étaient restés avec les Arabes, puis récupérer le major et l'arrière-colonne, avant que l'un et l'autre se fussent engagés dans le désert auquel nous n'avions échappé qu'à si grand'peine. Enfin, tous réunis, nous reviendrions avec l'*Avance*, accomplissant notre mission jusqu'au bout, mais dégagés quant à l'arrière-garde de l'anxiété qui nous tourmentait toujours davantage.

Le lendemain, 16 décembre, de lourdes averses nous retiennent jusqu'à neuf heures du matin. Le sol, dur et plan, n'absorbe l'eau que lentement, et pendant la première heure nous pataugeons parfois jusqu'aux genoux. Puis nous entrons dans une plaine doucement ondulée, où l'herbe n'a qu'une hauteur de sept à huit centimètres; des bosquets d'arbustes distants de quelques vingtaines de mètres les uns des autres donnent au paysage l'aspect d'un parc de plaisance. Nous prenons le sentier par lequel le débarcadère de Kassenya communique avec le col de la montagne, longeant toujours le lac, à 25 kilomètres environ. Tout à coup nous vîmes appa-

raître des antilopes par bandes, et comme nous étions fort à court de vivres, nous fîmes de notre mieux pour nous procurer de la viande. J'abattis un coudou[1]; Saat-Tato tira un hartebeest[2]. A 35 kilomètres du débarcadère de Kassenya, nous nous arrêtâmes, désireux de donner le change aux Katonza, qui, pensions-nous, s'inquiétaient de nos agissements : après nous avoir montré si peu de complaisance, ils ne pouvaient qu'éprouver de la crainte, ou tout au moins des inquiétudes à notre endroit. La nuit, je me proposais ensuite de retourner sur nos pas, de prendre la route du col, de ne pas attendre au jour pour gravir la rude et pierreuse montée et gagner le sommet avant que les natifs du plateau eussent bougé. Chargés comme nous l'étions, il fallait éviter, si possible, tout engagement avec des gaillards aussi déterminés.

Vers trois heures de l'après-midi, comme nous répartissions la viande entre les affamés, on entendit le cri de guerre, et une demi-douzaine de flèches tombèrent près de nous. Rien ne montre mieux l'aveugle stupidité ou l'extrême témérité de ces sauvages, que cette douzaine d'individus osant s'attaquer à une compagnie de 170 hommes, dont deux seulement leur eussent donné du fil à retordre. Bien entendu qu'après nous avoir gratifiés de hurlements et de flèches, ils tournèrent bride et décampèrent; ils se pouvaient fier à leur vitesse, car les hommes qui se mirent à leur poursuite les perdirent de vue en un rien de temps.

Dans la journée, en vaguant après quelque bon coup de fusil, le long de la rive, et loin de notre relais, j'avais rencontré un grand tas d'ossements, appartenant à maintes espèces descendant de l'éléphant et de l'hippopotame, jusqu'à la petite antilope des brousses. Il est probable que le gibier avait été cerné par les naturels, qui l'avaient, en s'aidant du feu, rabattu en un cercle d'un rayon de 150 mètres.

Saat-Tato, après avoir blessé un buffle, abandonna la poursuite quand il vit un lion de belle taille se substituer au chasseur.

La rive du lac embellit à mesure qu'elle incline vers le nord-est. Je remarquai une vingtaine de campements possibles, tout près de la berge, talus de sable blanc et ferme, incessam-

1. *Strepsiceros kudu.*
2. *Bubalis caama.*

ment lavé par le flot; un frais bosquet émergeant de la plus verte des pelouses abondait en gibier; de tous côtés l'œil rencontrait un paysage charmant et magnifique.

A 5 heures de l'après-midi, mes gens se rassemblèrent. Silencieusement ils se mirent en ordre pour gagner le pied du mont. Nous avions trois malades, dont deux n'avaient encore pu se refaire des misères endurées dans l'immense forêt; le dernier souffrait d'une fièvre intense contractée après la pluie de la veille.

A 9 heures du soir, nous tombons inopinément sur un village, ce qui occasionna quelque confusion; sans la haute montagne qui se dressait sur nos têtes, semblable à une nuée noire, nous eussions pu nous égarer et retourner sur nos pas, tant était grande l'obscurité. En un morne silence nous traversons le bourg endormi, et suivons un sentier qui nous mène hors de son enceinte, mais il dégénère en piste, et nous le perdons bientôt. Pendant une autre heure nous tenons bon, les yeux obstinément fixés sur la masse sombre qui s'élève jusqu'au ciel étoilé; mais le corps fatigué, n'en pouvant davantage, exigeait du repos. Nous nous jetâmes sur l'herbe, chacun où il se trouvait, et bientôt nous étions plongés dans un profond sommeil, étranger à l'inquiétude.

Au point du jour, trempés de rosée, et encore las, nous regardons l'immense muraille qui se dresse en quatre grandes terrasses, hautes de 180 mètres chacune; nous en sommes encore à 3 kilomètres. Pressant le pas, nous atteignons la première montée, les anéroïdes marquant 46 mètres au-dessus du lac, lequel est lui-même à 732 mètres au-dessus de la mer, soit 762 mètres au-dessous du col qui sépare les chaînes nord et sud, dont l'extrémité orientale semblait presque surplomber.

Tandis que les porteurs expédiaient les derniers reliefs de la chasse, 30 hommes choisis allèrent se saisir du rebord du plateau, dont la caravane allait gravir les pentes.

Après une demi-heure employée à prendre des forces, nous attaquons la déclivité rocheuse que les pluies avaient balayée. L'exclamation de *Bismillah!* (Au nom de Dieu!) était sur nos lèvres. La marche de nuit encore dans les jambes, glacés par la rosée, puis la brume et le froid du matin, nous n'étions pas en train. Et, pour augmenter nos peines, le soleil nous frappait

le dos, les rochers nous renvoyaient la chaleur à la figure. Un des malades s'égara dans un accès de délire, un autre s'affaissa sous l'influence d'une forte fièvre bilieuse et ne voulut plus bouger. Nous n'étions pas à moitié chemin, qu'on vit douze naturels de Katonza quitter la plaine et s'élancer après nous, avec l'intention de ramasser les traînards; ils allaient tomber sur nos malades et les dépêcher avec une facilité qui leur donnerait le désir de jouer encore de la lance. Mais le lieutenant Stairs, chargé de l'arrière-garde, réglerait leur compte s'ils arrivaient à portée de fusil.

Au haut de la deuxième terrasse, les fraîches eaux d'un ruisselet nous rendirent la vie. Ces rocs de quartz brûlaient, ces blocailles de gneiss chauffaient terriblement. La colonne s'éparpillait le long des pentes, la sueur coulait sur les corps nus. Le soulagement fut grand de savoir que nos tirailleurs tenaient enfin le front de la colline; sans cela quelques hardis manieurs de zagaie eussent suffi pour décimer nos hommes essoufflés et haletants.

Courte halte à la troisième terrasse. De cet endroit nous vîmes que l'arrière-garde n'avait pas encore franchi le premier ressaut. Les douze naturels suivaient obstinément à 500 mètres de distance. L'un après l'autre ils se penchèrent sur un objet que nous ne distinguions pas — notre second malade, comme nous l'apprîmes plus tard, — chacun lui enfonça sa lance dans le corps. Saat-Tato, notre chasseur et quatre autres experts se postèrent derrière de larges rochers, qui leur permettaient de voir sans être vus.

Nous mîmes près de trois heures à atteindre la lèvre du plateau et à rejoindre l'avant-garde, qui nous avait rendu si grand service en tenant l'ennemi à distance. Comme l'arrière-garde montait à son tour, nous entendîmes un pétillement aigu : les carabines de l'embuscade vengeaient nos morts. L'un des sauvages tomba pour ne plus se relever; un second fut emporté tout en sang; les autres vautours prirent la fuite.

Pendant que l'on reprenait haleine, nos éclaireurs explorèrent le village, où se font les échanges entre les laquistes et les natifs du plateau. Bientôt la nouvelle d'une riche trouvaille parcourut les rangs : nous avions du grain et des fèves en provision suffisante pour donner à chaque homme large ration pendant cinq jours.

A une heure de l'après-midi, nous reformions la file, ordre strict, car il fallait éviter les accidents et les per inutiles. Se dispersant devant nous, les indigènes, qui s'étaie amassés en grand nombre pendant notre halte, se répandire sur nos flancs et nos derrières. Une forte bande se cacha da les herbes hautes, à travers lesquelles elle supposait q nous allions passer; mais la troupe s'infléchit vers une surfa gazonnée. Frustrés par cette manœuvre, ils s'élancèrent leur fourré, et cherchèrent un autre moyen d'assouvir le haine.

Au goulet profond près du moure qui déjà avait été théâtre d'un de nos combats, le centre et la queue de la colonr s'embrouillant quelque peu dans les roselières, se tronço nèrent en trois ou quatre groupes. De propos délibéré ou pouvant faire autrement, un autre de nos malades se cc cha dans l'herbe; il ne s'en releva pas. Tandis qu'à l'avai garde nous attendions que la file se fût reformée, nous e tendîmes comme une tempête de cris triomphants, et 400 i digènes ou environ dévalèrent les talus, ivres de rage bruyai et sans se préoccuper de l'arrière-garde. Nul doute que (clameurs victorieuses n'eussent été poussées quand s'accomp la destinée du malheureux. C'était le troisième que no perdions. Mais un de nos tireurs émérites, quittant l'avai garde, prit position à trois cents mètres de notre ligı tandis que les natifs, débordant de joie, bondissaient allègı ment sur l'arrière-garde, déjà très fatiguée. Une première ba coucha un assaillant sur le sol, une seconde cassa le bras d' autre et lui pénétra le flanc. Il y eut un instant de silen puis nos éclaireurs, courant au secours de leurs camarad les dégagèrent immédiatement.

Après une heure de marche nous campions sur u colline tabulaire; des plaines riches et étendues se dérc laient devant le regard, mais nous avions les pieds n en point et je ne me rappelle pas avoir jamais été si b: Je réfléchissais sur ce problème : Comment les sauvag qui craignent tant la mort, semblent-ils parfois la rech cher? Les pertes qu'ils ont subies dans les journées du 1 du 11, du 12 et du 13 eussent dû les convaincre que étrangers sont gens à se défendre. Un moment j'avais c que notre feu leur aurait enseigné la prudence, et qu'

comprenaient enfin que nous marchions tranquillement en ligne, dédaignant manœuvres et cris de guerre, ne répondant qu'aux attaques directes! Mais nous en sommes à notre cinquième jour de patience. Nous perdons des hommes qui nous sont précieux, car nous avons une œuvre énorme à accomplir. Il faut encore traverser la forêt deux fois : retourner à Ipoto pour y prendre le bateau et le porter jusqu'au Nyanza; puis fouiller les rives du lac jusqu'à Ouadelaï et, le cas échéant, jusqu'à Doufilé, pour avoir des nouvelles d'Emin; il faut revenir encore sur nos pas pour secourir le major Barttelot,



Grenier des Baboussessé.

dont la troupe, accablée par une besogne au-dessus de ses forces, attend sans doute des secours avec anxiété; il faut retraverser le Pays aux Herbes, et payer en vies la lourde rançon qu'exigent un courage et une témérité jusqu'ici sans précédents. Donc, je me décide à essayer l'effet d'opérations plus directes : après une leçon sévère et la perte de leur bétail, ils se demanderont si la guerre leur profite plus que la paix.

En conséquence, le lendemain, avant le point du jour, je demande des volontaires. 80 hommes répondent aussitôt. Mes instructions furent brèves :

« Mes garçons, vous voyez que les natifs combattent en

fuyant; ils ont les yeux perçants et les membres longs. Pour ce qu'il faut aujourd'hui, nous autres blancs ne valons guère. Nous sommes las, les pieds nous cuisent, nous ne pouvons courir loin. Faites donc votre affaire tout seuls, avec vos propres chefs. Sus à ces gens qui hier nous ont tué des malades! Droit à leurs villages! ramenez-en vaches, brebis et chèvres, tout ce que vous trouverez. Ne prenez pas la peine de mettre le feu à leurs gourbis. Au pas accéléré, pourchassez-les de leurs cannaies et collines. Et amenez-moi des prisonniers, pour que je les charge d'un message à leurs tribus! »

Dans l'intervalle nous vaquons à nos affaires personnelles. Nos souliers et nos effets avaient besoin de réparations, et nous passons la journée à ravauder et rapetasser.

A cinq heures de l'après-midi les volontaires revinrent avec un beau troupeau de bêtes à cornes et plusieurs veaux. Six taureaux furent dépêchés et répartis entre les hommes, qui en devinrent presque fous de joie.

« Telle est la vie de caravane! s'écria Trois-Heures, le chasseur : banquet aujourd'hui, famine demain. Jamais deux jours qui se suivent et se ressemblent. Tout à l'heure on mangera de la viande à s'en emplir les yeux, et le mois prochain on remerciera Dieu pour une fève des bois! » Saat-Tato, comme moi, avait fait la découverte qu'en Afrique la vie est tissue de souffrances, variées par quelques brefs plaisirs. L'air est froid sur ces hauts plateaux du Pays aux Herbes; les brouillards humides nous obligent à regagner l'abri au coucher du soleil, et nos dents claquent à l'aube. Ce matin, nous avons 15° C. Les hommes, naguère dépouillés par les extorsions et exactions des Manyouema, ont adopté les vêtements en cuir des naturels et les jaquettes des forestiers. Après avoir expérimenté ces basses températures, nous ne nous étonnons plus que les habitants de ces pâturages ne mettent pas le nez dehors avant neuf heures du matin; nous eussions voulu en faire autant.

Le 19 décembre, prenant en biais les plaines onduleuses, la caravane se dirige vers le canton de Mazamboni. Comme nous approchions de Gavira, un groupe de naturels nous accoste et nous crie : « Le pays est à tes pieds. Nous te laisserons tranquilles désormais. Et tu nous ferais grand plaisir s'il te plaisait de tuer le chef de l'Oundoussouma, qui nous avait ordonné de te repousser. »

A midi, comme nous étions en face des collines Balegga, nous vîmes deux bandes de 40 hommes chacune emboîter le pas derrière nous. Ils finirent par nous héler, et manifestèrent le désir de nous « regarder au visage ». Comme ils n'acceptèrent pas la permission d'approcher sans armes, il leur fut ordonné catégoriquement de déguerpir sous peine d'être soupçonnés de perfides desseins. Ils s'en retournèrent sans mot dire.

L'après-midi nous arrivâmes aux bourgs de ceux qui, le 12,



Réparation des effets.

nous avaient poursuivis avec tant d'obstination, et qui, maintenant, du haut des collines, nous assourdissaient de leurs clameurs. L'avant-garde, s'inquiétant peu des injures de ces Balegga, poussa de l'avant et nettoya les coteaux.

Quelques vaches et chèvres capturées nous donnèrent du lait pour notre thé et notre café. Au cœur même de l'Afrique, nous avons eu parfois nos petits conforts.

Le 20, nous traversions la belle vallée de l'Oundoussouma, dont, le 10 et le 11, nous avions brûlé des villages. Déjà le pays s'était repeuplé, il avait repris son aspect de richesse; les huttes avaient été reconstruites; néanmoins un silence

de mort régnait par la contrée; assis sur les pentes de la montagne, les habitants nous regardaient passer. N'étant ni provoquée, ni molestée, la caravane défile en bon ordre et sans pousser le moindre cri. En comparant la présente journée à l'autre, n'y a-t-il pas lieu de croire que les enfants de Mazamboni accepteront l'offre d'amitié que nous leur ferons au retour, et qu'à la prochaine fois nous serons reçus avec courtoisie, sinon avec hospitalité. C'est ainsi que d'un pas délibéré, en présence des centaines de guerriers ouazamboni, nous traversions la vallée, qui déjà changeait d'aspect. Le millet était mûr, et notre départ vers l'ouest leur promettait des jours tranquilles.

Le lendemain, nous faisons notre entrée dans le pays des Aboungouma, et, après avoir guéé l'Itouri oriental, nous campons sur la rive droite.

Halte le 22. Le lieutenant Stairs et moi sommes démolis par la fièvre et le mal aux pieds.

Le 23, nous arrivons sur les bords de l'Itouri médian; les Baboussessé en ont enlevé tous les canots. Nous suivons les rives jusqu'à un endroit où se montre tout un petit archipel.

Le 24, à 2 heures de l'après-midi, nous avions construit un pont suspendu, solide et pas mal du tout, et qui, de la rive gauche, portait dans un îlot; mais il ne pouvait servir qu'à deux hommes à la fois. Ouledi, le patron de l'avant-garde, prit une bande de treize hommes d'élite, avec lesquels il nagea, la carabine sur l'épaule, depuis l'île jusqu'à l'autre rive; ils fouillèrent de haut en bas pour trouver un canot, mais inutilement. Dans l'intervalle, une terrible grêle, avec des grêlons gros comme des billes de marbre, s'abattit sur nos tentes; nos hommes étaient tout transis, presque gelés. La température tomba soudain de 24 à 11° C.; mais, un quart d'heure après, le soleil brillait sur le camp jonché de grêlons.

Dès le lendemain matin, jour de Noël, M. Jephson et le chef Réchid passèrent à l'autre bord, pour confectionner un radeau avec des stipes de bananier. Tandis qu'ils y travaillaient, la caravane arrivait par le pont suspendu. Quand le radeau fut prêt, il emporta par voyage quatre hommes avec leurs fardeaux. Au bout d'une heure, quarante hommes avaient

passé; enhardis par le succès, nous essayâmes par fournées de six; si bien qu'à 4 heures la compagnie n° 2 était transbordée. La 1re s'employa maintenant à pousser les bêtes à travers la rivière. Quand l'arrière-garde l'eut franchie, Trois-Heures, appliquant sa hache au pont, le fit tomber en quelques coups.

Le 26, à midi, tout le convoi était sur l'autre rive de la branche maîtresse de l'Itouri. On abattit les six veaux pour le bouilli de Noël. Le lendemain, un de nos hommes mourut



Grand rocher près d'Inde-tongo.

d'une inflammation des poumons. Il l'avait prise à l'avancée du plateau après la rude transpiration dans la montée au pic du soleil.

Le 29, nous atteignîmes Inde-soura; puis le hameau de Trois-Huttes près d'Ayougou.

Le 1er janvier 1888, nous campons à Inde-tongo, et le lendemain nous passons dans la forêt, près d'un gigantesque roc de granit, sur lequel les naturels se réfugient parfois pendant leurs sanglantes guerres.

Le 6, nous traversons Inde-mouani, l'endroit où le Zanzibar Mcharacha était tombé du haut d'une souche et s'était cassé le cou. Les fourmis rouges nettoyeuses de la forêt, avaient dévoré

la peau et la cervelle du malheureux; son crâne ressemblait à un grand œuf d'autruche. La poitrine était entière encore, mais les membres inférieurs n'avaient plus que les os.

Le lendemain, nous entrions dans l'Ibouiri, et arrivions au bourg de Boryo; mais vaines furent, hélas! les belles espérances que nous entretenions de nous y réconforter : les indigènes avaient eux-mêmes incendié leurs jolies maisonnettes. Néanmoins notre bonne chance voulut qu'ils eussent pris la précaution d'enlever les plus belles planches, et de les emmagasiner dans le bois. De larges approvisionnements en maï avaient été déposés dans des huttes provisoires qu'ils avaient construites dans des fourrés, inaccessibles, pensaient-ils. Sans tarder, nous fîmes main basse sur le grain et les voliges, et avant la nuit nous avions déjà entrepris la construction du futur fort Bodo, la citadelle de « la Paix ».

CHAPITRE XIII

LA VIE AU FORT BODO

(Du 8 janvier au 1er avril 1888.)

Devoirs qui nous attendaient. — La palissade du fort Bodo. — Instructions au lieutenant Stairs. — Il part pour aller chez Kilonga Longa. — Les rats et moustiques. — Les lémurs très désagréables pendant la nuit. — Les armées de fourmis rouges. — Les serpents dans l'Afrique tropicale. — Nous hissons le drapeau égyptien. — Parke et Nelson arrivent d'Ipoto. — Rapport sur leur séjour chez les Manyouema. — Stairs arrive avec le bateau d'acier. — Nous nous décidons à pousser au lac. — Des volontaires porteront des lettres au major Barttelot. — Nelson et moi, nous tombons malades. — Oulédi capture une reine des pygmées. — Nos champs de maïs. — La vie au fort Bodo. — Nous repartons pour le Nyanza.

En arrivant dans l'Ibouiri occidental, et au moment de construire le fort Bodo, je me sentais comme dans la peau d'un négociant de la Cité qui, à son retour de Suisse ou des bains de mer, se voit devant une pile de lettres accumulées pendant son absence et réclamant une sérieuse attention. Toutes ces dépêches doivent être ouvertes, lues, triées et arrangées. Plus d'une affaire menace de mal aboutir s'il n'y applique méthode et diligence. Nos vacances avaient été cette marche précipitée au lac Albert pour rendre service à un gouverneur qui avait crié au monde : « A l'aide, ou nous périssons! » Afin qu'il me fût possible d'y aller plus promptement, le major Barttelot avait été laissé avec l'arrière-colonne; les malades avaient été déposés chez Ougarrououé et chez Kilonga Longa; les bagages non indispensables avaient été enfouis dans le sable au Camp de la Famine ou emmagasinés à Ipoto; l'*Avance* avait été désarticulée et cachée dans un fourré; Nelson, Parke et leurs malades avaient été mis en pension chez les Manyouema. Tout ce qui menaçait de retarder, d'entraver ou d'arrêter la marche, nous l'avions sacrifié ou laissé de côté.

[illegible] l'Étoile polaire de [illegible] quotidiennes [illegible] libéra[illegible] tout ce qu'on avait [illegible] exigeait une attention [illegible] comme sur les plus urgentes nécessités.

— [illegible] besoin aux grilles des Marouvema [illegible] la [illegible] emmagasinées à Ipoto.

— [illegible] manière qu'une garnison [illegible] semer du maïs, des fèves [illegible] tranquilles, à leur ai[illegible]

— [illegible] major Barttelot au moyen de ce[illegible] afin d'escorter ses co[illegible]

— [illegible] construire un canot et [illegible]

— [illegible] en hâte des [illegible] besoin.

[illegible] l'estacade, d[illegible] des [illegible] afin de [illegible] l'ouest. [illegible] n'était [illegible] approvisi[illegible] leur pes[illegible]

[illegible] des balive[illegible] étroit fo[illegible] solidement [illegible] attach[illegible] les mo[illegible] afin que [illegible] autour d[illegible] malheur [illegible] l'omb[illegible] et de chang[illegible]

la joie en désolation. A trois angles du fort s'élevaient des tours hautes de cinq mètres, pareillement défendues, afin que, de nuit et de jour, les sentinelles pussent surveiller la clairière où allaient bientôt pousser nos récoltes. Une banquette longeait la palissade pour donner aux défenseurs un plus large champ de vision. Pendant les mois que nécessiteraient tous ces travaux, les Manyouema viendraient peut-être nous assaillir en masse; il fallait donc mettre le fort à l'épreuve des balles aussi bien que des flèches.

Une fois le palis mené à bien, nos gens rassemblèrent les



Vue du fort Bodo.

montants massifs, les poutres, les centaines de chevrons, les milliers de lianes et de plantes sarmenteuses qui devaient s'employer en logements d'officiers, magasins, cuisines, greniers, bâtiments de service. Il fallait aussi pour les toitures d'énormes quantités de feuilles de phrynium. Le gros ouvrage étant suffisamment avancé, le lieutenant Stairs fut mandé pour recevoir des instructions spéciales :

« Demain, 19, vous partirez avec 100 carabines pour Ipoto, afin de savoir ce que sont devenus Nelson, Parke et nos malades. S'ils sont vivants, vous les escorterez tous ici. Vous ramènerez également l'*Avance* et autant de ballots qu'il sera possible. Les dernières lettres de Nelson et Parke nous mandaient mainte chose déplaisante. Mais nous espérons pour le mieux. A tout hasard, vous disposez de 100 hommes robustes et vigoureux, ainsi que les Manyouema l'ont appris à leurs dépens, et tels

que la marche au lac Albert les a faits. Ils haïssent leurs an[illegible] oppresseurs. Ils vous accompagnent de leur propre vol[illegible] chacun emporte sa provision de maïs. A leur tête, vous p[illegible] ce que vous voulez. Si Nelson et Parke n'ont à reproche[illegible] Manyouema que leur mauvaise volonté et leur sordide ava[illegible] ne vous embarrassez d'aucun argument, d'aucun rep[illegible] ou d'aucune accusation, mais ramenez nos gens. Si le b[illegible] n'a pas été endommagé, reposez-vous pendant une jou[illegible] chargez-le sur vos épaules, et apportez-le ici. Mais si les vivants vous apprennent que du sang a été répandu par l[illegible]



A l'intérieur du fort Bodo.

[illegible] qu'un blanc ou qu'un noir a été leur vic[illegible] [illegible] l'embarcation, consultez-vous avec les [illegible] blancs et noirs, mûrissez votre plan, et que les r[illegible] [illegible] : une rétribution p[illegible] [illegible] au nom de Dieu, souvenez-vo[illegible] [illegible] au delà du temps néces[illegible] [illegible] dans cette sempiter[illegible] [illegible] n'a cessé de nous [illegible] [illegible] Barttelot, du P[illegible] [illegible] sans que no[illegible] [illegible]

[illegible] fournir des rations [illegible] 120 épis de maïs [illegible] des bananes po[illegible] [illegible] devaient nous ram[illegible] [illegible] le campement de Kil[illegible]
[illegible]

A ce moment notre effectif se composait comme suit :

Troupe Stairs :	Garnison :
88 hommes.	60 hommes.
6 chefs.	3 cuisiniers.
1 officier.	4 garçons.
1 cuisinier.	3 blancs.
1 Manyouema	
97	70

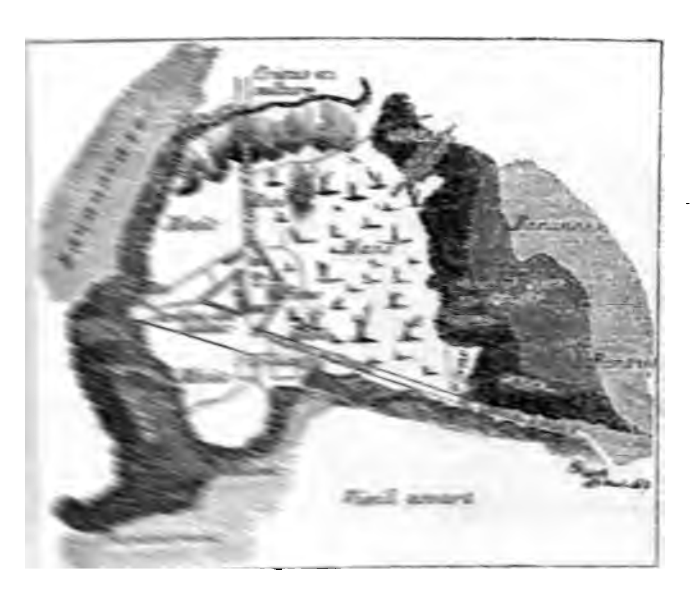
Après le départ de Stairs, j'entrepris le plâtrage intérieur du quartier général et la construction d'un grenier jaugeant 100 hectolitres de maïs. Jephson aplanissait l'aire des logements d'officiers; des hommes portaient de la terre glaise; d'autres, battant à la hie, maniaient la demoiselle des paveurs. Sur les toits, des couvreurs imbriquaient les larges feuilles de phrynium sur des croisillons; ici on faisait des échelles, là on gâchait de l'argile, on menuisait des portes et des fenêtres; on disposait la cuisine, on creusait des fosses pour latrines et la tranchée d'enceinte, large de 3 mètres, profonde de 1 m. 75, à travers un limon dur et jaune, sous-jacent à 60 centimètres d'humus et de glaise. Quand le maçonnage et la charpente furent au complet, je fis blanchir à la cendre de bois, ce qui donna aux bâtisses un aspect propre et engageant.

Le 28, le quartier était déjà habitable. Nous avions nettoyé un hectare et demi, coupé ras la brousse à 180 mètres du fort, abattu les souches, emportant les plus légères, empilant les plus lourdes, auxquelles nous mîmes le feu. Le 29 nous pliâmes les tentes pour entrer dans notre demeure, que Jephson déclara être « remarquablement confortable ». Au début, l'humidité se faisait sentir, mais un feu au charbon de bois, qu'on entretenait nuit et jour, assécha les murailles.

Jusqu'au 6 février, nous élargissons la clairière. Mais les indigènes commencent à rôder aux entours, à semer des échardes empoisonnées sur les sentiers, à couper les bananiers et grabuger de leur mieux; aussi la moitié de la garnison est-elle partagée en deux patrouilles, chargées de battre les plantations et la forêt voisine. Le même jour, on découvre plusieurs camps de nains à 1 500 mètres du fort et munis d'abondantes

provisions de plantains. On les met vivement en déroute et on détruit leurs demeures.

Après quelques jours passés dans nos nouveaux quartiers, nous ne tardâmes pas à être envahis par des armées de rats, des myriades de puces et des moustiques d'une petitesse mi-croscopique. Les rats s'attaquaient à notre maïs, nous mordaient aux pieds, nous couraient sur la figure, jouaient à cache-cache sous nos couvertures. Ils semblaient avoir deviné par un instinct merveilleux que les naturels allaient brûler l'Ibou[illegible]



[illegible]

[illegible] s'être hâtés d'émigrer dans [illegible] maïs. Aujourd'hui ils étaient tous [illegible] en même temps que les proprié[illegible] qu'ils voyaient s'élever des hangars [illegible] bondés de maïs. Mais dans l'in[illegible] hommes blancs avaient creusé un long [illegible] autour du fort, dont les murailles mon- [illegible] dans leur hâte de ne pas arriver trop [illegible] familles ratonnes dégringolèrent dans le fossé, [illegible] impossible de remonter. La matinée d'après, [illegible] extermina les infortunées. [illegible] et vieux rats du village zanzibar réus-

sirent à se glisser chez nous; ils crûrent et multiplièrent, et devinrent un fléau, jusqu'au jour où nous nous avisâmes de trouver leurs jeux encore plus drôles que malfaisants. L'argile chaude et sèche qui constituait notre plancher engendrait des puces par milliers. Le pauvre Randy n'avait plus un instant de repos, et nous n'étions guère mieux que lui à notre aise. Le matin, à notre toilette, nos membres en paraissaient noirs. Pour supprimer cette engeance, nous prîmes le parti de tenir le sol constamment humide et de le balayer deux fois par jour.

La moustiquaire ordinaire ne nous protégeait pas contre les moustiques de la localité, qui traversaient le tissu aussi aisément que des rats passent à travers un filet pour antilopes. Il fallut s'abriter sous des rideaux de mousseline de coton, qui les tenait à distance, il est vrai, mais étouffait à moitié les dormeurs.

Nous remplaçâmes notre savon, depuis longtemps épuisé, par une composition molle et mal odorante fabriquée avec de l'huile de ricin et de la lessive; après quelques tentatives, nous réussîmes à lui donner la dureté nécessaire et une forme plus ou moins arrondie; ce n'était pas un article premier choix, mais il nettoyait et on ne lui en demandait pas davantage

De Yambouya jusqu'aux plaines nous étions incommodés chaque nuit par les criailleries du lémur. Il débute sur un ton étonnamment aigu, nettement accentué; les sons se font toujours plus hauts, plus rapides et bruyants, dans une série précipitée de vociférations discordantes, rageuses ou piteuses, d'étrange effet dans le silence et l'obscurité de la nuit. Bientôt, à la distance de quelque 200 mètres ou environ, sa compagne répond : il suffit de deux ou trois couples pour qu'il soit impossible de se rendormir quand on se réveille par hasard.

Parfois les fourmis rouges envahissent le fort; leurs colonnes ne se laissent point arrêter par le fossé. En lignes longues, épaisses et ininterrompues, que des soldats gardent sur les flancs, l'armée innombrable descend dans la tranchée, gravit le rebord, franchit les parapets, se glisse par les interstices des pieux, enfile la banquette et déborde sur la place. Quelques détachements attaquent la cuisine, d'autres le mess des officiers ou le quartier général. Malheur au pied qui s'abattrait sur une de leurs myriades! Mieux vaudrait être fustigé avec des orties, s'étendre un hachis de piment sur un ulcère,

prendre un bain caustique contre une gale vorace, que de voir ces milliers de bestioles venimeuses vous grimper sur les membres et par tout le corps, se plonger dans votre chevelure, vous enfoncer dans la chair leurs mandibules luisantes et cornées, chaque morsure amenant une pustule douloureuse. Leur arrivée inquiète tout être vivant. Les hommes poussent les hauts cris, rugissent et se tordent sous la douleur. On entend un vague bruissement dans les feuilles sèches et friables du phrynium dont les toits sont recouverts. Rats et souris, serpents, escarbots et grillons s'empressent de déguerpir. De mon hamac, à la lumière d'une bougie, j'observais, une nuit, des multitudes de fourmis arriver par le plancher de ma chambre, puis grimper aux parois, escarmouchant parmi les fentes, les fissures et les trous; j'entendais les cris lamentables de petits nourrissons aveugles, les appels angoissés des pères et mères souriquois, et je saluais mes vengeurs avec joie, faisant des vœux pour l'écrasement de leurs adversaires, quand, tout à coup, des tribus indisciplinées, se détachant du toit, tombent sur mon hamac et transforment leur allié en un furieux ennemi qui, s'emparant des tisons ardents, les rôtissait vivantes et par milliers, jusqu'à ce que l'atmosphère fût empestée par l'odeur de fourmis grillées et torréfiées. La peste soit de cette vermine!

Pendant que nous creusions le fossé dans l'argile jaune et compacte, nous tombâmes sur du bois brûlé à près de 2 mètres au-dessous de la couche d'humus. Pourtant des arbres superbes, âgés de cent à deux cents ans, avaient crû sur l'emplacement, et le terrain ne semblait pas avoir été remué.

A ma grande surprise, je n'ai pas eu à relater d'accidents graves causés par les serpents. Le continent grouille de reptiles divers, depuis l'aveugle typhlops à la cuirasse d'argent jusqu'à l'énorme python. Par terre et par eau, nous avons cheminé en Afrique sur 38 000 kilomètres: je n'ai vu que deux hommes mordus; encore s'en tirèrent-ils. A bêcher un champ, abattre un taillis, tracer un chemin, nous comprenions à combien de dangers nous avons échappé; en enlevant les arbres coupés, en nettoyant les racines, en préparant les cultures, nous avons trouvé de nombreux ophidiens, dont plusieurs remarquablement beaux. Roulés dans les buissons, verts comme les jeunes pousses du blé, les minces serpents-fouet tombaient au milieu

de nos bûcherons quand la serpe abattait leur perchoir. J'ai vu plusieurs espèces de dendrophis aux vives couleurs. Nous avons tué trois cobras, magnifiques par leur ornementation compliquée; quatre cérastes se sont glissés hors de leurs trous pour nous attaquer et être écrasés; nous avons brûlé dans son repaire une de ces lycodontites, si curieuses par leurs longs crochets; quantité de serpenteaux, aveugles, à tête émoussée, à peine plus grands que des lombrics, ont été mis à nu par nos bêches. Les tortues sont assez communes, et les moufettes nous ont laissé de fréquentes traces de leur passage.

Tandis que les milans, les plus hardis des oiseaux de proie, planent au-dessus de tous les halliers, nous n'avons pas rencontré un seul vautour avant d'entrer dans le Pays aux Herbes. Çà et là se montrent des aigles à collier blanc. Des perroquets, en quantité innombrable, décelaient leur présence de l'aube au crépuscule. De temps à autre, des hérons s'abattaient sur les arbres de notre essart, fatigués sans doute d'avoir voyagé depuis le Nyanza. L'ibis noir et les hochequeues étaient nos compagnons ordinaires en ces lieux sauvages. Dans la forêt, les nids de tisserins marquent toujours la proximité d'un village. Des bandes d'éléphants visitaient nos alentours, entraient dans nos plantations, s'avançant même à une douzaine de mètres du fort. Les pistes du buffle et du sanglier abondaient. Mais nous n'étions aucunement naturalistes; nul d'entre nous n'avait le loisir ni probablement le goût de colliger insecte, papillon ou oiseau. Un quadrupède, un volatile, était pour nous quelque chose dont il fallait se saisir pour le manger; et, malgré nos efforts, nous n'y réussissions guère. Nous remarquions seulement ce qui attirait l'œil ou croisait notre sentier. Nous avions trop d'anxiétés pour penser à autre chose qu'à nos affaires. Si un naturel ou un Zanzibari ramassait un brillant longicorne ou quelque sphinx, un joli papillon, une grosse mante, s'il apportait des œufs, une fleur rare, un lis ou une orchidée, un serpent ou une tortue, mon esprit retournait à mes préoccupations ordinaires tout en regardant l'objet et complimentant qui l'apportait. Ma famille était trop nombreuse pour que je me permisse des distractions; il ne se passait pas une heure que mon imagination ne suivît Stairs sur la route d'Ipoto. Mon cerveau s'emplissait de visions; c'étaient Barttelot et Jameson se débat-

tant à travers la forêt, succombant sous leur tâche immens
c'était le mystère qui enveloppait le Pacha, c'étaient ces m
chants pygmées, ces cruels Balessé; c'était la préoccupati
de fournir, jour après jour, la nourriture quotidienne, d
trouver pour le lendemain et pour les semaines et les m
qui suivaient.

Le 7 février, on tendit notre ligne à sonder pour mesu
les futures approches des portes vers le fort; et pendant p
sieurs jours la majeure partie de la garnison coupa, vers l'es
l'ouest, des routes, larges et droites, tant pour faciliter l'ac
que pour le défendre. De gros troncs furent abattus et enlev
les chemins si bien nettoyés, qu'on aurait vu une souris tr
tinant à deux cents mètres. La rivière fut franchie à l'ouest
fort par un pont qui permettait aux éclaireurs de surveil
chaque plantation, la nuit comme le jour. On devine l'e
que ces flots de lumière devaient produire sur nos sourn
de natifs, habitués à se terrer dans les ombres obscures, à
glisser derrière les troncs, épiant l'occasion d'une attaque fu
tive; ils ne pouvaient traverser la route sans devenir un po
de mire pour le fusil de quelque sentinelle, et tout au mo
sans qu'une piste les décelât aux patrouilles.

Le 8 au matin, nous hissâmes une hampe à drapeau, hau
de 15 mètres, à laquelle flotta bientôt l'étendard égyptien, q
nos Soudanais saluèrent par une salve de vingt et une d
charges de leurs carabines. La cérémonie finissait à pei
qu'un coup de fusil éclate au bout de la route du côté de l'oues
la sentinelle au haut de la tour crie ou chante plutôt : « Q
vive? », et nous comprenons que la caravane d'Ipoto e
en vue.

Le chirurgien Parke fut le premier à se montrer; sa bonn
mine faisait plaisir à voir; Nelson, clopin-clopant, n'arri
qu'une heure après. Il semblait vieilli avant l'âge; il avait l
traits pincés et étirés, le dos courbé, les jambes débiles d'u
octogénaire.

Certes le séjour de nos officiers chez les Manyouema le
avait demandé une plus grande force de caractère et plus d
courage moral qu'il ne nous en avait fallu pour l'assaut d
Pays aux Herbes. Aux longues heures de souffrance et de pr
stration physique, dans cette ennuyeuse existence au milieu d
ces abominables exploiteurs, ils n'avaient pas eu les moti

d'encouragement qui nous fortifiaient et nous retrempaient : la nouveauté des scènes, l'intense excitation des aventures, la passion que dégagent le voyage et la lutte jour après jour; ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie, tandis que parfois nous nagions dans l'abondance. Et, ce qui le plus nous indignait, il leur avait fallu opposer un front serein et une physionomie riante à des souffrances infligées par Ismaïli, Khamis et Sangarameni, les esclaves de Kilonga Longa, lui-même esclave d'Abid bin Salim, de Zanzibar !

RAPPORT DU CHIRURGIEN T.-H. PARKE, CHIRURGIEN MILITAIRE, ATTACHÉ AU SERVICE MÉDICAL DE L'EXPÉDITION ENVOYÉE AU SECOURS D'EMIN PACHA.

Fort Bodo, le 8 février 1888.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre le présent rapport. Conformément à vos ordres, datés du 24 octobre 1887, j'ai pris charge, au camp des Manyouema, des malades et des ballots que vous laissiez derrière vous le 28 octobre. J'ai gardé ces fonctions jusqu'au 25 janvier 1888, jour où est arrivé le détachement expédié à notre secours.

Des malades à moi confiés, sept avaient repris des forces suffisantes pour vous être renvoyés, le 7 novembre, avec le capitaine Jephson. Par contre, nous avons reçu des adjonctions, tant par l'arrivée, au 3 novembre, du capitaine Nelson, de ses deux ordonnances et de deux porteurs, que par celle du chef Oumari, lequel, au 9 janvier, on trouva avec ses neuf hommes mourant de faim près de la station de Kilonga Longa. Total : 40 impotents, parmi lesquels le capitaine Nelson et 16 hommes de la troupe de marche.

Nous avons eu onze décès. Cette mortalité si élevée vous étonnera sans doute; sauf deux cas, elle est le fait de la faim. A partir du jour où vous nous avez quittés, les chefs manyouema ne nous ont plus fourni qu'une nourriture nulle ou insuffisante. Ceux de nos gens qui étaient assez vigoureux pour faire une bonne journée de travail recevaient encore en salaire quotidien dix têtes de maïs, mais comme les ouvriers n'avaient pas toujours d'ouvrage, la moyenne se réduisait à trois épis. Quant aux malheureux incapables de travail — et ils étaient nombreux, — les chefs ne leur voulaient rien donner, et ils étaient réduits à vivre d'herbes. Rappelez-vous la condition misérable où se trouvaient déjà tous ces hommes, débilités par le besoin autant que par la maladie, et vous comprendrez assez que cette mortalité est due à la barbarie des Manyouema.

Les hommes étaient mal logés. Ils avaient dû troquer leurs habillements contre des vivres. Leur vêture, tout à fait insuffisante, ne consistait qu'en un demi-mètre de l'écorce battue qu'emploient les naturels. Encore étaient-ils brutalement traités par les Manyouema, qui, en leur refusant toute nourriture, les obligeaient à commettre des vols, pour lesquels on les fustigeait

à coups de verge, et l'un d'eux, Asmani bin Hassan, reçut un coup de lance qui le tua.

Le capitaine Nelson nous arriva très affaibli, ayant besoin d'un bon régime et de grands soins. Il visita les chefs, et, pour gagner leur amitié, leur fit de jolis cadeaux, d'une valeur de 1 875 francs; mais ils persistèrent à ne donner que peu ou point de vivres aux hommes et aux officiers. Aucun arrangement spécial, disaient-ils, n'ayant été conclu avec vous pour le capitaine Nelson, tout ce qu'ils me donnaient pour lui, c'était par générosité pure. Je leur demandai le traité qu'ils vous avaient souscrit; ils me le remirent, ainsi qu'un autre document, écrit en arabe, et illisible pour moi. Ledit traité porte qu'ils auront à approvisionner les hommes et les officiers confiés à leurs soins. J'en appelai à leur bonne foi, je leur fis d'inutiles remontrances; ils diminuaient constamment nos vivres, et finirent par n'en plus servir, sous prétexte qu'ils en manquaient eux-mêmes. Leur générosité suprême nous gratifia de deux ou trois bols de farine pour le capitaine Nelson, moi et les ordonnances; un nouveau cadeau se fit attendre six à sept jours. Pendant les sept dernières semaines, les chefs ne nous ont rien donné. Donc, il nous a fallu leur vendre nos propres hardes, puis des effets emportés pour Emin Pacha, et enfin huit carabines appartenant à l'expédition. Plus d'une fois j'ai rappelé au chef Ismaïli la conversation qu'il eut avec vous sous votre tente, la nuit avant votre départ, quand il promit ses soins et sa sollicitude pour les hommes et les officiers que vous laissiez au camp. Les chefs, qui n'avaient plus eux-mêmes rien à se mettre sous la dent quand il s'agissait de tenir parole, trouvaient pourtant quelque chose quand ils nous obligeaient à céder nos armes et munitions.

Je vous envoie une liste complète des effets à moi remis par le capitaine Jephson, le 7 novembre; liste correcte quand arriva le détachement de secours, sauf qu'il manquait deux boîtes de munitions pour remington et une carabine dérobée par le Zanzibari Saraboko et vendue, je crois, aux chefs manyouema.

Du reste, les tentatives n'ont pas manqué de nous voler armes et caisses. Ainsi la nuit du 7 novembre, la hutte dans laquelle le bagage était emmagasiné fut incendiée, dans l'espoir d'en enlever le contenu au milieu du désordre occasionné par le sinistre. Mais leur intention fut frustrée. Atteint d'insomnie, le capitaine Nelson vit la lueur, donna l'alarme; nous éteignîmes le feu avant qu'il prît aux bagages. Alors je fis dresser les tentes suivant vos directions; jusque-là je n'en avais pas eu le moyen. Toutes les carabines, les caisses de munitions, etc., furent empaquetées et déposées dans nos logements. Nelson et moi, malgré tous nos efforts pour prévenir les larcins, nous n'avons pu empêcher que les couvertures du capitaine ne lui aient été dérobées par un fripon qui s'est glissé dans la tente par derrière. Une autre nuit, j'entendis remuer à la porte, et, sautant vivement hors du lit, j'ai trouvé à 10 mètres de là une boîte de munitions qu'on venait de me soustraire. Le voleur s'était enfui à la faveur de l'obscurité.

La nuit du 9 janvier, quelque bruit du dehors me réveille en sursaut; soupçonnant quelque mauvais tour, je me glissai avec précaution du côté opposé à la porte, et pris sur le fait le Zanzibari Camaroni; il était en train

de s'approprier un fusil à travers un trou qu'il venait de pratiquer dans la tente. Famine à part, la vie au camp était presque intolérable : les gens, leurs manières, leur village, tout nous était odieux. Les matières fécales et les végétaux en décomposition s'accumulent sur les chemins et autour des habitations, qu'ils transforment en foyers d'épidémies. Nelson a dû garder le lit pendant plus de deux mois; pour mon compte, un empoisonnement du sang, suivi d'érysipèle, m'a tenu cloué cinq semaines sur ma natte. Au cours de ces maladies, les chefs nous rendaient de fréquentes visites, mais toujours en vue de quelque objet convoité. Leur rapacité n'a pas de bornes; ils ne prennent un engagement que pour l'enfreindre le lendemain. Après l'arrivée de Kilonga Longa et de sa troupe de 400 hommes, femmes, enfants et esclaves, les provisions se sont faites rares, réellement cette fois, et les Manyouema ont dû envoyer de grandes caravanes à la recherche des vivres. Douze Zanzibari, portés sur nos listes, ont accompagné ces expéditions de ravitaillement; à mon départ, ils n'étaient pas encore de retour. La famine est si affreuse, du reste, que des esclaves indigènes, se saisissant d'un de leurs camarades qui avait été puiser de l'eau à quelque distance, l'ont tué et mangé.

En finissant, je dois dire que le capitaine Nelson et moi avons fait tout notre possible pour maintenir les bonnes relations avec les chefs manyouema et leurs gens. Nous les avons quittés en termes amicaux.

T.-H. Parke,
docteur et chirurgien militaire,

à H.-M. Stanley, Esq.,
commandant l'Expédition de secours à Emin Pacha.

Entre les hommes qui revenaient si mal en point de ce pestilentiel Ipoto, et les compagnons dodus et luisants arrivant du lac Albert, le contraste était frappant. Les chairs des malheureux étaient flasques, les muscles flétris, les tendons retirés; les traits distinctifs et individuels semblaient avoir disparu; on ne les reconnaissait qu'avec peine.

12 février. — Stairs et sa colonne sont arrivés aujourd'hui, apportant le bateau en bon état; l'absence de notre camarade a duré vingt-cinq jours. Il a rempli sa mission d'une façon irréprochable et avec le respect sacré des instructions reçues.

La soirée de ce jour a été consacrée à une discussion sur les résolutions à prendre. Tous les chefs sont unanimes pour demander à gagner directement le Nyanza, y lancer le bateau et aller aux nouvelles d'Emin.

Mon désir n'est pas moins grand de savoir ce que fait le Pacha. Néanmoins il ne s'en faut guère que j'abandonne sa recherche pour me porter à celle du major Barttelot : mais les officiers et leurs hommes voudraient d'abord être fixés sur le

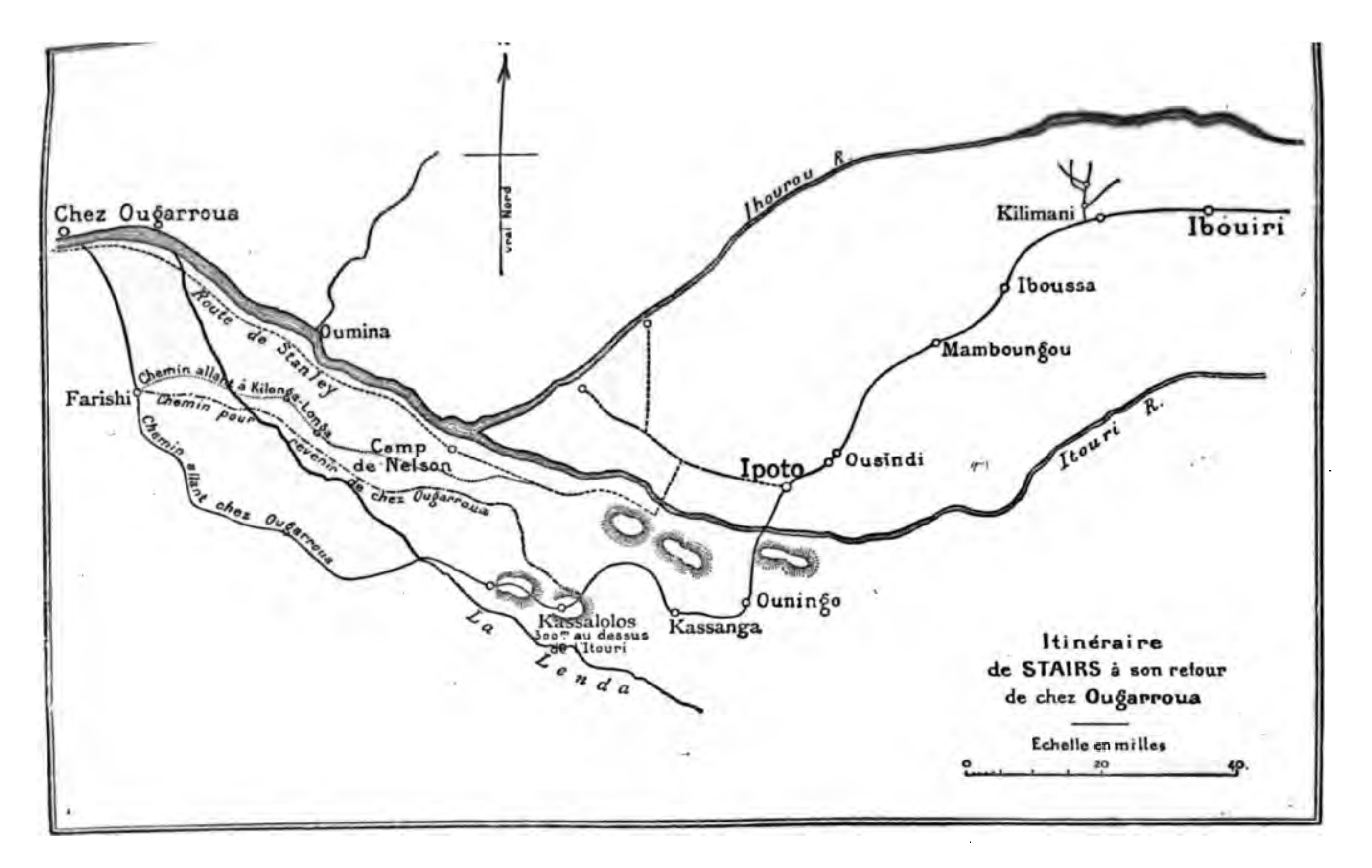
sort d'Emin. En définitive, on s'arrête à un compromis : des courriers iront trouver le major avec des lettres et une carte de la route que nous avons suivie et tous les renseignements utiles ; Stairs, après s'être reposé pendant deux jours, escortera ces messagers jusqu'à la station d'Ougarrouoné, et les aidera à passer la rivière ; à son retour, il emmènera les convalescents restés, chez le chef arabe, le 18 septembre. Nous l'attendrons jusqu'au 20 mars, afin que le lieutenant Stairs participe de sa personne à la délivrance d'Emin Pacha. Dans l'intervalle, nous élargirons nos cultures de maïs et de fèves, pour n'avoir rien à craindre de la famine tant que nous resterons dans la forêt.

Entre le fort Bodo et Ipoto il y a 124 kilomètres[1], soit 248 aller et retour, distance que le lieutenant Stairs avait parcourue en 25 jours, soit près de 10 kilomètres par jour. Mais il était arrivé à Ipoto en 7 jours, comme aussi Ouledi, soit un peu plus de 17 kilomètres et demi par jour. Or, comme le camp d'Ougarrouoné est à 167 kilomètres au delà d'Ipoto, et à 294 du fort Bodo, on estime que le voyage de 589 kilomètres que Stairs est sur le point d'entreprendre demandera 34 jours, soit 17 kilomètres par jour, une marche magnifique, surtout en forêt. Mais, plusieurs circonstances pouvant occasionner des retards, il est décidé que nous partirons le 25 mars pour le Nyanza. Le portage du bateau nécessite de fréquents arrêts et nous avancerons à petites journées : Stairs nous rattrapera sans peine.

A la revue du 16 février, on annonce que vingt volontaires de première classe, demandés pour porter des lettres au major Barttelot, recevront 250 francs de récompense.

« Vous êtes tous d'avis qu'il faut trouver d'abord le Pacha. C'est fort bien, mais le major me préoccupe autant que le Pacha. Il nous faut l'un et l'autre. Vous rappelant ce que nous avons souffert, vous comprenez assez ce que souffrent le major et ses amis dans cette horrible forêt déserte, sans savoir où ils vont, ni ce qui les attend. Combien nous aurions été reconnaissants à qui nous eût prévenus de la faim et de toutes les misères qu'il nous a fallu supporter ! Il faut que chacun de nos messagers soit, par tous ses camarades, reconnu digne

1. [illegible] kilomètres par un chemin, 133 par un autre.


Chez Ougarroua
Oumina
Route de Stanley
Farishi
Chemin allant à Kilonga-Longa
Chemin pour revenir de chez Ougarroua
Chemin allant chez Ougarroua
Camp
de Nelson
Ihourou R.
vrai Nord
Kilimani
Ibouiri
Iboussa
Mamboungou
Ousindi
Ipoto
Itouri R.
Ouningo
Kassanga
Kassalolos
300m au dessus
de l'Itouri
La Lenda
Itinéraire
de STAIRS à son retour
de chez Ougarroua
Echelle en milles
0
20
40

et capable de remplir cette noble mission. Stairs, que vous connaissez tous pour l'homme qui n'est jamais fatigué et n'a jamais dit : Assez! quand il reste quelque chose à faire, vous montrera la route jusqu'à la station d'Ougarrououé; il veillera à ce que vous soyez transportés de l'autre côté de la rivière, munis de provisions et de cartouches en quantité suffisante. Quand il vous quittera, vous suivrez l'ancien chemin, que vous ne pouvez manquer, et là vous courrez comme des hommes qui courent pour une magnifique récompense. Ces lettres, il faut les remettre entre les mains du major, afin que vos frères et lui soient sauvés. Les gaillards aux 250 francs, qu'ils se présentent! »

En pareille occurrence les Zanzibari sont facilement pris d'enthousiasme, chacun d'eux se croit un héros. Plus de cinquante hommes s'avancent, défiant n'importe qui de dire quoi que ce soit contre leur courage et leur virilité; mais ils ont à subir la gouailleuse critique des camarades et celle des officiers, à entendre discuter sur leur valeur, leur persévérance, leur activité, leurs dispositions, leur force, leur santé d'esprit ou de corps. A la fin, vingt hommes, acceptés par le commandant et l'opinion publique, reçurent les rations nécessaires. Ils furent enrôlés dans la cohorte des bien méritants qui, sitôt rentrés à Zanzibar, devraient, en dehors de la paye, toucher pour services exceptionnels diverses récompenses en argent. Le lieutenant Stairs nous quitta donc pour Ipoto et l'établissement d'Ougarrououé, muni pour ce long voyage de poulets, chèvres, maïs et farine de plantain.

Le 18, le bras gauche, dont j'avais beaucoup souffert les quatre jours précédents, présentait un engorgement des ganglions, un commencement d'abcès, me dit le chirurgien.

Voici un extrait de mon journal :

Du 19 février au 13 mars. — Le 19, dans la nuit du dimanche, je fus pris d'une inflammation d'estomac, que le Dr Parke qualifia de gastrite sous-aiguë. Elle fut si violente que, pendant la première semaine, je ne me rappelle autre chose, sinon d'avoir ressenti de vives douleurs dans le bras et l'estomac, et de m'être trouvé incapable de tout travail. Le docteur ne s'est pas épargné à me donner ses soins, doux comme ceux d'une femme. Une fois dans la vie, tout le monde autour de moi se sera dépensé à mon service; j'aurai été nuit

et jour l'objet de la sollicitude universelle. Mes fidèles amis Parke et Jephson veillaient, servaient, besognaient. Le pauvre Nelson, en proie lui-même à la maladie, aux fièvres, à la débilité, aux ulcères et éruptions, suites de ses terribles angoisses au Camp de la Famine, venait lui aussi, faible et boitillant, m'exprimer sa sympathie. L'après-midi, le docteur permettait aux chefs d'escouade de me faire une courte visite, et leur donnait le plaisir de transmettre aux Zanzibari inquiets et leur opinion personnelle et leur avis sur le cas. Sous l'influence de la morphine, pendant la majeure partie de ces 25 jours je restai presque toujours inconscient. — A présent, je me refais peu à peu. L'abcès, qui avait beaucoup grossi, a percé il y a deux jours, et de ce côté je suis soulagé. Je ne prenais autre chose qu'un demi-litre de lait — grâces soient rendues à la vache des Balegga ! — de lait étendu d'eau. Je suis si faible que je puis à peine me mouvoir. »

Pendant ma maladie j'ai perdu deux braves gens, Sarmini et Kamwaiyé, tués à coups de flèches ; un de mes capitaines de caravane a été grièvement blessé. Cela s'est passé dans une marche de reconnaissance vers l'Ihourou, à 26 kilomètres d'ici, nord vrai. Oulédi et sa troupe ont découvert que les nains et des aborigènes de plus haute taille, qui pillent nos bananeraies, gîtent à Alessi et Nderi, à 26 kilomètres est.

J'apprends qu'Oulédi a capturé une reine des pygmées, la femme du chef qui trône à Inde-karou. On me l'amène parée de trois torques de fer poli à bouts enroulés comme u[n] ressort de montre. Trois annelets de fer pendent à ses oreille[s]. Teint légèrement brun, face large et ronde, de grands yeu[x], les lèvres petites, mais pleines. Son maintien est tranqu[ille] et modeste, bien qu'elle n'ait pour tout vêtement qu'une étro[ite] guenille en écorce. Elle mesure 1 m. 32, et nous lui donn[ons] de dix-neuf à vingt ans. Quand elle tient ses bras contre [la] lumière, ils prennent une teinte brun blanchâtre. Sa peau [n'a] pas la soyeuse douceur de celle des femmes zanzibari ; ma[is] en somme, la petite créature est charmante.

Du 13 mars au 1er avril. — Le 25, je pouvais faire qu[elques] centaines de pas tout d'une traite, mais le bras ét[ait] encore raide et je me sentais faible. Nelson est quelque p[eu] ... de ses perpétuels accès de fièvre. Tous les après-mid[i] ... mes pas chancelants jusqu'au centre d'une superb[e]

colonnade d'arbres, sur la route que nous faisons ouvrir du côté du Nyanza; je m'assieds dans un fauteuil, où je passe des heures à lire et somnoler.

Pendant qu'on m'aide à gagner mon dôme de feuillage, ce m'est un délice tous les jours renouvelé d'observer la croissance rapide du maïs dans les champs, de voir combien nous avons



Une reine des pygmées d'Inde-karou.

gagné sur la forêt. Nos essarts, après avoir été nettoyés, bêchés et semés, ne sont pas restés longtemps dans leur nudité première. Certain jour, la terre brune s'est prise à verdoyer; des milliers de plantes ont germé tout à coup comme à une parole de commandement. Hier encore, je souriais en regardant les pousses tendres et blanches se ployer sous les mottes comme pour prendre leur élan; le lendemain, les mottes ont été repoussées, les tigelles se redressent; les plantes virginales se teintent déjà de vert à leur extrême pointe. Jour après jour c'est merveille de voir les stipes croître, monter et grossir, les folioles

s'élargir et la couleur devenir plus intense. Côte à côte, chaque pied, à sa file et à son rang, envoie ses feuilles à la rencontre de ses compagnes ; elles mêlent leurs embrassements, et maintenant le champ de maïs est un carré solide qui bruit au vent, comme le murmure lointain de la vague paresseuse roulant sur le galet des rives.

Telle est la musique à laquelle j'aime à prêter l'oreille, tandis que mon médecin et ami se tient à proximité et que les sentinelles restent en faction à chaque bout de l'avenue. Une brise légère souffle sur la forêt, s'abat sur la plantation de maïs qui se meut et frissonne sur toute son étendue; de mon siège je contemple les têtes empanachées qui se balancent, s'inclinent et se saluent avec la grâce charmante et le doux bruissement de multitudes de vaguelettes; peu à peu l'assoupissement me gagne, mes esprits s'engourdissent et le sommeil me transporte dans les régions de la fantaisie. Lorsque le soleil, déjà descendu, illumine le sous-bois de ses doux rayons, le complaisant docteur m'aide à me remettre sur jambes; et pendant que je retourne au fort, les tiges de mon maïs me saluent avec des mouvements gracieux et d'aimables ondulations.

Dans le sol chaud et fécond il pousse à une hauteur prodigieuse; il n'est pas moins élevé que de jeunes baliveaux. Il y a quelques semaines, je cherchais encore à distinguer les germes au milieu de la glèbe; un peu plus tard j'apercevais encore une souris parmi trôlant par là; quelques jours après, il me montait à l'épaule; aujourd'hui, avec une perche longue de 150 cm. je puis à peine atteindre l'extrémité de ses feuilles, en forme de rapière. Une troupe d'éléphants se cacherait dans le fouillis. La plante a déjà fleuri, les gros épis grossissent toujours; surabondamment protégés dans leurs multiples gaines, ils promettent une récolte abondante, et je rougis de plaisir à la pensée que pendant mon absence nos hommes n'auront plus à souffrir de la famine.

J'ai résolu de partir demain pour le Nyanza et d'emporter le bateau. C'est le 46e jour que Stairs est absent. J'ai envoyé au major Barttelot 20 courriers — dont l'un est retourné sur ses pas, — Stairs et ceux de sa suite immédiate sont au nombre de 7. Je laisserai 49 hommes au fort avec Nelson. Nous en aurons 126 pour convoyer le bateau jusqu'au lac. Total, 201 hommes — de cette première colonne qui en comprenait

389; je ne compte pas les convalescents qui peuvent nous revenir de chez Ougarrouoné.

Évidemment Tippou-Tib a manqué à sa parole; voilà pourquoi le major court maintenant des étapes à double trajet, à quelques centaines de kilomètres en arrière; les 19 messagers volent à sa rencontre; en ce moment ils doivent être à la hauteur du Nepoko. Stairs a dû trouver tant d'hommes éclopés par suite d'ulcères, qu'il ne peut aller vite... Donc, avec les



La vie au fort Bodo.

126 qui se préparent maintenant, je vais encore une fois tenter la délivrance d'Emin. La garnison se compose des affaiblis et des affamés qui partagèrent l'infortune de Nelson au Camp de la Famine; de ceux que rongent les abcès et des ulcères aux jambes, tous ne guériront pas.

Beaucoup de travail commencé autour du fort. Nelson commandera une place inexpugnable. Les champs de fèves et de maïs prospèrent; j'ai aujourd'hui savouré le premier plat de légumineuses. Les bananeraies semblent inépuisables. Nos larges routes s'allongent à 800 mètres, tant en avant qu'en arrière. Dix éclaireurs parcourent les plantations chaque matin, afin que les malfaisants pygmées ne détruisent pas les approvisionnements de la garnison, et que les indigènes ne tentent pas une attaque soudaine sur nos cultivateurs.

M. Parke nous accompagne au Nyanza, sur sa demande

expresse. Sa place serait plutôt au fort, avec les malades ; mais aucun n'exige plus de soins que n'en peut donner le capitaine Nelson, assisté de ses garçons, auxquels on a enseigné l'art de lotionner les ulcères avec de l'acide phénique étendu d'eau.

Nos hommes s'amusaient le dimanche à exécuter des évolutions militaires, d'après la méthode du général Matthews à Zanzibar. Ces mimes, bien doués, reproduisent jusqu'à sa voix et ses gestes.

En somme, la vie au fort Bodo n'a été déplaisante que pour le capitaine Nelson et pour moi. Nous nous tourmentons perpétuellement et ne sommes jamais libres d'inquiétudes au sujet de nos amis. Anxieux de partir et de les tirer d'affaire, des circonstances indépendantes de notre volonté ont toujours déjoué nos plans. Nous avons employé les heures de loisir à nous approvisionner largement. La chance finira par tourner en notre faveur ; peut-être ramènera-t-elle au fort Bodo, avant notre second retour du Nyanza, Barttelot avec nos amis Jameson, Ward, Troup, Bonny et leur petite armée.

CHAPITRE XIV

SECONDE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 2 au 25 avril 1888)

Difficultés avec le bateau d'acier. — Les ruses des sylvains. — Magnifique capture de pygmées et leur description. — Nous traversons l'Itouri. — La joie du docteur Parke à sortir de la forêt. — Le camp de Bessé. — L'esprit du Zanzibari. — Nous nous retrouvons à Nzera-Kouma. — Rapports avec les natifs. — Malledjou ou l'Homme Barbu. — Les premières nouvelles d'Emin. — Visite du chef Mazamboni et de sa suite. — Jephson échange les sangs avec Mazamboni. — Les magiciens, Nestor et Mourabo. — Les tribus du Congo. — La visite du chef Gavira. — Un cabocère des Mhouma — Les races des Bavira et des Ouahouma. — Les divers types africains. — Alliance avec Mpinga. — Gavira et le miroir. — Ousanza ouvert à tous les vents. — Nous arrivons à Kavalli. — Le chef apporte la lettre de Malledjou. — La missive d'Emin. — Jephson et Parke convoient au lac le bateau d'acier. — Lettre que j'envoie à Emin par Jephson. — Visites amicales que nous font les indigènes.

Le 2 avril 1888, à midi, dès que cessa la bruine, nous nous mîmes en marche pour essayer encore une fois de parvenir jusqu'au Pacha ou de rompre le silence qui régnait autour de lui. Nous étions rentrés en possession de notre bateau d'acier, partagé en douze sections. Marchant en file indienne, la caravane, chargée de son bagage, boîtes, ballots et caisses, avançait aisément, sauf à nos pionniers à ne pas épargner les coups de hache et de serpe. La plupart des tranches de l'*Avance*, larges de 61 centimètres seulement, passaient encore sans difficulté; mais les pièces de la poupe et de la proue, plus volumineuses et incurvées en forme de soc de charrue, finirent par s'engager entre deux arbres énormes; il fallut battre en retraite, prendre un détour par la brousse et s'y frayer une route. Évidemment la traversée de la forêt ne manquerait pas de nous prendre plusieurs jours.

La compagnie d'éclaireurs, bien apprise dans toutes les

ruses et perfidies des pygmées et autres indigènes, cueillait maintes brochettes adroitement dissimulées dans les sentiers ou plantées de champ soit sous des feuilles de phrynium, soit à côté de quelque tronc renversé; le passant qui l'aurait enjambé se serait enfoncé dans le pied une pointe longue de quelques centimètres, enduite d'un noir poison. Mais nous sommes experts maintenant dans les manigances des sylvains, qui n'ont pas l'esprit assez inventif pour découvrir de vilenie inédite.

Un village de nains situé à la croisée des routes termina notre première étape, et le 4 nous atteignîmes Inde-mounani. Le lendemain, autre campement de nabots. D'une bananeraie voisine, Saat-Tato et quelques-uns de ses amis nous en ramenèrent cinq: quatre femmes et un garçon, appartenant à deux types distincts. L'une des femmes sortait évidemment de cette race dite des Akka, aux petits yeux de singe, rusés, rapprochés et enfoncés. Les trois autres et l'enfant avaient de grands yeux ronds et saillants, des fronts larges et bombés, des figures en pleine lune, de petits pieds et de petites mains; un léger prognathisme; l'ensemble bien formé, mais à une échelle très réduite. Café légèrement grillé — chocolat — cacao — café au lait — ces termes donnent de leur couleur une idée moins exacte que celle d'une brique d'argile rougeâtre à moitié cuite. Saat-Tato nous dit que ces nains étaient une vingtaine à voler des bananes aux indigènes d'Inde-pouya, lesquels n'osaient sans doute protéger leur propriété, effrayés qu'ils étaient par la rumeur de notre présence dans les bois. La femme aux yeux de guenon avait des prunelles remarquablement malicieuses, des lèvres avancées pendant sur le menton, un abdomen proéminent, une poitrine étroite et plate, des épaules tombantes, de longs bras, des pieds tournés en dedans, et de très courtes jambes. C'est l'anneau depuis longtemps cherché entre l'homme moderne et ses ancêtres darwiniens; ce type, presque bestial, mérite certainement d'être rangé parmi les plus bas et les plus dégradés de l'espèce humaine. Une autre des pygmées, une mère évidemment, bien qu'elle ne fût peut-être pas dans ses dix-sept ans, avait les proportions parfaites; son teint brillant marquait la santé; ses yeux grands et ronds étincelaient; sa lèvre supérieure présentait la coupe particulière aux Ouamboutti, que nous avons déjà remarquée chez la femme vue à

campement d'Ougarrououé et l'épouse du chef d'Inde-karou, à savoir la commissure nettement recourbée par le haut, et retombant en perpendiculaire; on eût dit une entaille bien nette avec un froncé léger contractant légèrement la peau. Ce signe me semble marquer le Ouamboutti aussi sûrement que « la lippe autrichienne » caractérise la famille des Habsbourg. La couleur des lèvres est un peu rosée. Les mains sont petites, les doigts longs et délicats, mais peaussés et ridés; les pieds mesurent 18 centimètres et la taille 132 centimètres.

Les proportions de cette jeune mère étaient parfaites, une miniature de jolie femme; sa petite stature pouvait passer pour le résultat de relations sexuelles prématurées ou de tout autre accident. Mais, quand nous l'eûmes mise à côté de quelques garçons âgés de quinze à seize ans, et pris parmi nos Zanzibari, et ensuite à côté d'une femme d'agriculteur indigène, il devint évident pour tous que ces myrmidons représentent une race distincte.

Trois heures après ce grand bourg des Mboutti, nous arrivions à Barya-Kounya sous une pluie battante.

Le 8, nous gagnons Inde-pessou, et, deux jours après, nous prenons, à partir de la base du Pisgah, un nouveau chemin allant vers l'est, qui, à travers les petits essarts de Mandé, nous mène à la rivière Itouri. De Mandé et des pentes de la montagne, tous les indigènes avaient fui, emportant leurs biens meubles de l'autre côté de l'eau, où ils se croyaient en dehors de toute atteinte. Comme nous arrivions sur le bord opposé, je remarquai que les guerriers tranchaient en brun clair contre le vert noirâtre de la végétation. Nos Zanzibari eussent formé une masse presque noire, tandis que ces naturels avaient la nuance ocrée des rives limoneuses de leur cours d'eau. A travers les 140 mètres du lit, ils nous saluèrent de quelques flèches; les unes tombèrent en deçà, les autres ricochèrent sans force à nos pieds. Nos fusils répondirent, ce qui fut le signal d'un sauve-qui-peut instantané. Une heure et demie après, l'*Avance* nous avait tous transportés sur la rive gauche de l'Itouri. L'avant-garde ramassa un paquet, quatre kilogrammes d'un sel très propre, que les indigènes avaient abandonné dans leur fuite; il fut de bonne prise, car nous n'en avions plus du tout. Nous étions entrés sur le territoire de Bakouba, près la clairière de Kandekoré, une des plus riches

du haut Congo. Sur la rive de son puissant tributaire, nous nous trouvions maintenant à 915 mètres au-dessus de la mer.

Trois heures et demie de marche à partir de l'Itouri et nous sortions de la forêt, tout surpris encore une fois par le passage subit du perpétuel crépuscule à la lumière du soleil, brillant dans un ciel d'azur. Le sourire nous gagna tous à voir la secousse que ce changement opéra sur les nerfs de notre aimable compagnon, le premier Irlandais qui eût encore foulé le Pays aux Herbes. C'était le 289e jour de la vie sylvaine du docteur Parke, qui, émergeant de l'ombre douloureuse et se trouvant soudain en face d'un vaste et verdoyant paysage et sous la voûte du ciel lumineuse et resplendissante, en tremblait de plaisir. De nombreuses rasades de champagne n'eussent pas mieux enluminé ses joues.

Avant de quitter le fourré, nous avions trouvé sur la route un javelot à chasser l'éléphant, si profondément enfoncé dans le sol que les efforts de trois hommes ne suffirent pas à l'arracher. Envoyé avec la même force, il n'eût pas manqué de tuer l'animal sur place.

A notre première halte au Pays des Herbes, et tandis que je prenais un dessin du mont Pisgah, une nuée venant du nord-ouest jeta son ombre profonde sur la forêt, pendant que la plaine ondulée chauffait encore au soleil du sud-est. Un second nuage survint qui tourna l'extrémité méridionale du Mazamboni, couvrant aussi la voûte bleue, et quand il se rencontra avec le premier, la pluie ne tarda pas à tomber.

Le village de Bessé est situé à sept heures de marche de l'Itouri et à 976 mètres au-dessus de la mer. Bien qu'il fût encore de bonne heure, nous y dressâmes le camp, tentés par l'abondance des bananes bien mûres, du maïs, des poulets, des cannes à sucre, du vin de bananes; d'ailleurs la distance à l'est des autres bourgs nous était inconnue. Une vive escarmouche s'engagea pendant que nous préparions nos quartiers. Fetteh, notre seul interprète pour les tribus de la plaine, fut grièvement blessé au-dessus de l'estomac. Les Babessé s'essayèrent à nous molester par divers moyens; l'herbe haute les favorisait; mais nous postâmes des tirailleurs dans leurs échauguettes au haut des arbres. Leur tactique était déjouée, ils se décontenancèrent et disparurent.

Par l'intermédiaire d'un Ouaganda nous eûmes quelque

conversation avec ces autochtones; ils disaient à nos Zanzibari : « Nous ne doutons pas que vous autres noirs, vous soyez des créatures semblables à nous, mais que faut-il penser de vos chefs blancs? D'où viennent-ils?

— Oh! répliqua notre homme, qui avait la bourde facile, leurs figures changent avec chaque nouvelle lune, et quand la lune est pleine, leur couleur ne diffère pas de la nôtre. Il est certain qu'ils ne sont pas semblables à nous, puisqu'ils sont descendus de là-haut.

— C'est vrai! il ne peut en être autrement! » fit le naturel émerveillé, en portant poliment sa main à la bouche, que la surprise lui faisait ouvrir toute grande.

Mieux nous comprenons le langage des naturels, mieux nous sommes convaincus qu'ils doivent avoir la même origine. Il est sûr, du reste, que l'esprit ne leur manque pas.

Un de nos Zanzibari apostropha avec impatience un natif qui l'avait heurté :

« Certes on ne vit jamais fou comme toi! »

A quoi le naturel répondit avec un bienveillant sourire :

« Il est certain que monseigneur est seul à posséder la sagesse!

— Tiens, tu es la malice en personne!

— Et toi, la bonté incarnée! »

Un blanc accusé d'insolence répond parfois que son interlocuteur est un homme bien élevé : la réplique de cet Africain n'était pas inférieure en politesse.

Un peu à l'est de Bessé, ayant perdu le sentier, nous fûmes obligés d'aller à travers champs, filant droit sur le pic d'Oundoussouma, qui déjà montait sur l'horizon, émergeant des grandes vagues de la savane ondulant jusqu'à sa base. Il faisait terriblement chaud; la route traversait de hautes herbes; nous étions très las. L'après-midi, nous gagnons un creux boisé, près d'un ruisseau d'onde cristalline et froide, qui sourd des pentes de l'Oundoussouma, distant de 8 kilomètres.

Le 14, après une marche de six heures, nous campions sur un éperon du Nezra-Koum. Devant nous s'étendait le paysage scène des événements du 10 et du 11 décembre, où il s'agissait de décider qui serait le plus fort, nous ou Mazamboni. Jusque-là les deux voyages avaient été dissemblables. Plus de guerriers dansant et se trémoussant; on n'entendait

ni menace ni cri de guerre. Mais, comme nous comptions nous arrêter ici, il était urgent de savoir à quoi s'en tenir. Nous dépêchons notre Ouaganda vers les natifs assis sur la crête des collines et nous surveillant de loin. A 5 heures du soir, après plusieurs tentatives, dans lesquelles nous avons montré la plus grande patience, nous obtenons qu'ils descendent, qu'ils approchent, et enfin qu'ils entrent au camp. A partir de ce moment il n'est pas difficile de lier amitié. Nous pouvons nous regarder dans le blanc des yeux et y lire ce que nous pensons les uns des autres. Nous faisons échange de renseignements : ils apprennent que nous nous présentons, non point en ennemis, mais en étrangers qui cherchent un lieu de repos pour la nuit et désirent continuer leur route le lendemain, sans porter tort à personne. Eux, de leur côté, pour excuser leur conduite antérieure, racontent qu'ils nous avaient tenus pour des Ouara-Soura, soldats de Kabba Regga, lesquels, par boutades, visitent, dévastent leur pays et razzient leur bétail.

Quand nous fûmes convenus qu'on pouvait être amis et que les malentendus antérieurs ne devaient pas influer sur nos futures relations, on leur expliqua le mystère de notre présence : nous allions à la recherche d'un chef blanc que nous savions habiter depuis plusieurs années près de la mer de l'Ounyoro. Avaient-ils jamais entendu parler de cet homme?

Ils répondirent précipitamment : « Environ deux lunes après ton passage — au retour du Nyanza — un homme blanc appelé Malledjou, ou « le Barbu », aborda chez Katonza, en un grand canot tout en fer.... En fer, oui, comment donc pouvait-il flotter, ma mère? Tout au milieu il y avait un grand arbr[illegible] noir, d'où sortaient de la fumée et des étincelles de feu. Il [illegible] avait beaucoup d'étrangers dans le bateau, et des chèv[illegible] autant que sur la place du village, et des poulets dans d[illegible] cages, et vous entendiez les coqs chanter comme dans le mil[illegible] Malledjou, avec une voix profonde, s'enquit après toi. Es[illegible] son frère? — Que lui répondit Katonza, nous ne savons, [illegible] Malledjou s'en retourna dans la grande pirogue de fer, [illegible] dégorgeait autant de fumée que si elle eût été en feu. [illegible] doute que tu ne le trouves bientôt. Mazamboni enverra [illegible] lac ses coureurs, et demain, au coucher du soleil, Kato[illegible] apprendra l'arrivée du frère de Malledjou. »

Telles furent les premières nouvelles entendues d'E[illegible]

Pacha. C'était pour les avoir plus tôt et préparer les natifs à l'irruption d'étrangers de l'Ouest inconnu, que j'avais expédié des courriers de Zanzibar déjà en février 1887. Si Emin, qui nous attendait le 15 décembre, eût pris la peine d'envoyer ses pyroscaphes à neuf heures de vapeur en avant de Msoua, nous eussions rencontré ses gens le 14 décembre, épargné cinq jours de combat, la perte de quatre mois, et vers le 15 mars je serais rentré dans l'estacade de Yambouya, à temps pour sauver Barttelot de l'assassin, Jameson de sa fatale attaque de fièvre; Troup ne s'en fût pas retourné malade; Ward n'aurait pas été si inutilement en mission à Saint-Paul de Loanda; on eût épargné à Bonny la détresse de Banalya.

Fatigante journée que celle du lendemain. Tout le parlage retomba sur moi, et du matin au soir je fus tenu sur ma chaise par des agriculteurs de Bavira, des bergers Ouahouma, des chefs et des esclaves, des princes et des paysans, des guerriers et des femmes. Il eût été impolitique de bouger du cercle étroit qu'oligarques et démocrates de l'Oundoussouma traçaient autour de moi. Les rafraîchissements m'étaient présentés par-dessus les têtes de nobles et de serfs m'entourant en épaisse rangée. Ma chaise était au centre de l'aréopage; trois porteurs de parasols se relayaient; le soleil parcourut son demi-cercle de l'orient à l'occident; aux heures méridiennes il brûlait avec la chaleur qui tombe sur les déserts torrides; de trois à cinq il ne faisait que me réchauffer un peu trop vivement le dos; après il se modéra. Enfin le froid qui accompagne le crépuscule me dégagea, mais jusqu'alors j'avais été martyr de la fraternité universelle.

A une heure très matinale, Mazamboni s'était approché de la zéribe avec une suite imposante. Jusqu'au milieu du camp il fut escorté avec toute marque de respect, mes officiers s'inclinant avec grâce pour lui souhaiter la bienvenue. Les Soudanais et Zanzibari qui, en décembre, l'avaient pourchassé, lui et ses légions, de colline en colline, le saluaient avec un joyeux sourire, d'un air aussi innocent que des marmots n'ayant goûté autre chose que le lait de la nourrice. Nos plus beaux tapis étaient étendus sous un diminutif d'arbre pour faire honneur à notre hôte auguste; les cors d'ivoire sonnaient en mode caressant, des fanfares qui me rappelaient une cour impériale, celle d'un autre Ramsès, autocrate de l'Ouganda, de l'Oussoga

et des archipels de la mer Victoriane. Rien ne fut omis de ce que mon expérience de mille chefs m'avait enseigné être nécessaire dans la ténébreuse Afrique pour faire briller sur une face noire le plaisir et la bonne humeur, le contentement et la parfaite confiance. Mazamboni acceptait toutes ces politesses comme lui revenant de droit divin; il ne répondait ni par parole ni par sourire. Aurait-il été sourd et muet? Non; il parlait à ses sous-chefs brièvement et à voix basse; et ses satellites beuglaient à l'instar de taureaux, comme si j'eusse eu besoin d'une trompette acoustique; les sons m'assourdissaient il me semblait entendre un marteau-pilon.

« Mes amis, observai-je, ma tête va se fendre si vous continuez de la sorte. Vous le savez, précieuse est la sagesse. Pourquoi divulguer au commun peuple la politique d'État?

— Il est vrai », fit un sage à barbe aussi blanche qu'il convient à un des Pères de la Patrie. Nestor mit une sourdine à sa voix, raconta les derniers événements avec prolixité : l'effet qu'avait produit l'approche de notre colonne en décembre, les conseils précipités, les résolutions inconsidérées.... « On soupçonnait s'être trompé quand on apprit la présence de blancs parmi les étrangers : mais l'impétuosité ordinaire aux jeunes guerriers l'avait emporté sur les prudents avis des anciens, et la continuation des hostilités fut décidée. Quand ils nous avaient vus, retournant du Nyanza, rentrer paisiblement dans la forêt, ils avaient compris que les Ouara-Soura qu'on nous croyait être, n'auraient pas manqué de regagner leur pays par delà la Semliki. A la nouvelle que Malledjou, le chef blanc du canot de fer, nous cherchait, on avait encore mieux compris qu'il y avait eu erreur.

« Mais il n'importe, dîmes-nous : quand les étrangers reviendront de la *kivira*[1], nous nous réconcilierons. S'ils cherchent notre amitié, ils l'auront. Mazamboni mêlera son sang à celui de leur chef, et nous ne serons plus qu'un seul peuple. Voici que vous êtes venus, voici que les rêveries de nos anciens se trouvent avoir exprimé des faits. Mazamboni est assis, comme un frère, à côté du chef blanc. Que leurs sangs se mêlent et aucun nuage n'obscurcira plus votre amitié. Tout ce que possède Mazamboni est à vous, ses guerriers comme ses femmes

1. La forêt.

et ses enfants; le pays et tout ce qu'il contient est à votre disposition. Guerriers, ai-je bien parlé?

— Tu as bien parlé, tu as dit la vérité, murmura l'assistance.

— Mazamboni deviendra-t-il le fils de Boula-Matari?

— Oui!

— La paix régnera-t-elle entre nous et les étrangers?

— Oui! » cria la multitude d'un élan passionné.

Alors les deux mains droites, celle de Mazamboni et de « mon fils Jephson », qui se présenta pour le sacrifice, furent croisées sur leurs genoux croisés également. Le bras de Jephson fut légèrement incisé et teint de sang par l'hiérophante de l'endroit. Mon magicien à moi, un Zanzibari, autre épopte, fit à son tour jaillir le sang, couleur rouge sombre, de la veine de Mazamboni; et, comme le fluide vital coulait et gouttait sur les genoux, le sage à barbe blanche commença les incantations. Agitant les cailloux dans la gourde magique en vue du pic qui nous faisait face, et du chaînon en fer à cheval par delà les plaines à l'est et à l'ouest, du haut de son Nzera-Koum, il articula ces terribles malédictions, que tous écoutaient bouche bée :

« Maudit est qui viole son serment!

« Maudit est qui nourrit en son cœur une haine secrète!

« Maudit est qui tourne le dos à son ami!

« Maudit est qui renie son frère le jour de la bataille!

« Maudit est qui machine du mal contre l'ami dont le sang est devenu le sien!

« Que la gale fasse de lui un objet de dégoût! Que la teigne ronge sa chevelure! Que la vipère l'attende sur le sentier, et que le lion le rencontre sur le chemin; que, dans l'obscurité, le léopard guette sa maison et qu'il se précipite sur sa femme allant puiser l'eau! Que la flèche barbelée lui transperce les entrailles, et que la lance acérée se teigne en rouge dans ses poumons! Que la maladie dévore sa vigueur, et que la douleur abrège ses jours! Que ses membres lui refusent service pendant la bataille, et que la crampe engourdisse son bras! »

Ainsi de suite, invoquant les maux les plus redoutés. Notre mage zanzibari, d'abord abasourdi par la série de malédictions que Nestor éjaculait avec tant de volubilité, saisit à son tour la calebasse magique et, en face de la montagne et de la vallée, la secoua avec une solennité terrible sur la tête de Mazamboni,

sur la tête du roi de Pylos et des gens terrifiés; non seulement il égala le vieux féticheur, mais il eut l'ambition d'en faire davantage, par le geste et la voix; ses yeux roulaient, ses lèvres écumaient. Toute peste fut par lui évoquée sur le pays et ses productions, toute puissance funeste fut mise à la poursuite de Mazamboni; de l'enfer de son imagination méchante, il appela tout sombre et puissant démon pour tourmenter le parjure dans la veille comme dans le sommeil; à la fin il se démena d'une façon si fantastique, ses malédictions se firent si violentes, son regard sembla si bien celui d'un homme possédé par le diable, que tous, natifs et Zanzibari, éclatèrent en fou rire. Mourabo, notre « homme de médecine », se calme tout aussitôt, et nous dit en souahili, secouant la tête avec fatuité :



Guerrier de Mazamboni.

« Eh bien, maître, comment trouvais-tu cette manière de jouer mon rôle? » Et je me rappelai Hamlet persiflant Laërte.

Tout dominateur qu'il est de l'Oundoussouma, Mazamboni semble obéir à une constitution non écrite. Il a pour ministres ses principaux parents, qui décident, même en sa présence, sur les affaires intérieures et étrangères, de sorte qu'en matière de gouvernement sa voix est rarement entendue. La plupart du temps il se tenait assis, réservé et silencieux; on l'eût dit presque indifférent à ce qui se passait autour de lui. Ce naïf Africain sait donc — soit par intuition, soit par tradition — qu'il est opportun d'effectuer une séparation des pouvoirs? Si telle est la coutume, il faut en conclure que, depuis l'Albert-Nyanza jusqu'à l'Atlantique, les mille tribus du bassin congéen dérivent d'une même tribu originaire, d'une même famille ou

nation. On en trouverait d'autres preuves dans la ressemblance des coutumes, de la physionomie et des racines du langage.

Bientôt nous découvrîmes que les chefs étaient de fieffés mendiants, tout autant que le menu fretin; qu'ils avaient l'âme trop vile pour apprécier aucune générosité. Bien que la paix fût par tous recherchée, il semblait qu'elle ne fût accordée qu'en vue d'exploiter l'étranger. Même après la fatigue d'une longue journée, on ne put déterminer Mazamboni à donner autre chose qu'un veau et cinq chèvres en retour d'un tapis de 250 francs, plus une botte de fil de laiton, plus des cors d'ivoire provenant de la forêt. Le chef d'Ouroumangoua et de Bouessa, dont, en décembre dernier, la résidence nous étonnait par sa prospérité, se cuida magnifique parce qu'il nous gratifia d'un chevreau et de deux poulets.

Parmi les visiteurs de la journée nous eûmes Gaviri, le chef du Baviri oriental, celui qui, à notre retour du lac, proclama du haut d'une colline que le pays était à nos pieds; et un chef Mhouma, qui portait, sans la moindre vergogne, la belle étoffe écarlate que nous avions dû lui remettre pour acheter la paix; il ne songea pas à nous offrir le moindre présent.

Nous fîmes la découverte que deux races différentes et même très distinctes vivent tranquilles côte à côte : l'une, manifestement d'origine éthiopique, avec des traits d'une remarquable beauté, un nez aquilin, un cou mince, une petite tête, un maintien fier et superbe; vieille et antique lignée, possédant de magnifiques traditions, gouvernée par une coutume inflexible et invariable. Ils ont presque tous un teint couleur noix, même brun sombre; cependant les types les plus purs sont de nuance vieil ivoire, et leur peau a le toucher doux et délicat du plus soyeux satin. Ils ne se livrent à aucune autre occupation que l'élève du bétail, et manifestent un mépris hautain pour les Baviri, qui ne font que de l'agriculture. Il n'est gros marquis des Trois Royaumes qui regarde un gueux avec plus de dédain qu'un Ouahouma dévisageant un Baviri. Ils vivent dans le pays, mais non pas dans les villages des Baviri; ils échangent avec eux le produit des vacheries contre du grain et des légumes, mais jamais ils ne donneront leurs filles en mariage à un autre qu'à un Mhouma. Leurs fils peuvent avoir des enfants d'une Bavirie, mais la condescendance ne saurait aller plus loin.

Ce fait m'explique la variation des physionomies et des types sociaux.

Les régions distantes de l'Afrique occidentale nous montrent le vrai facies des négroïdes, avec lesquels la noble et orgueilleuse race n'a voulu entrer en contact pendant des siècles nombreux. Nous avons les races primitives de la forêt, les Akka, Ouctoué, les Bochimans, les Ouamboutti, de beaucoup les plus beaux. Nous avons les Zoulous, les Mafitti, les Ouatouté, les Ouahha, les Ouaroundi, les Ouanya, les Roussidi, qui sont mi-éthiopiens. Nous avons les Éthiopiens, quelque peu dégénérés, excepté dans les familles aristocratiques, telles que celles des Ouahouma, ou, comme ils sont diversement nommés : Oualma, Ouatchouétzi, Ouavitou, et les Massaï Ouatatourou; ils représentent deux courants humains : l'un venant de l'Éthiopie, par le chemin du Galla S.-E., dans l'Ounyoro et le haut pays pastoral des régions lacustres, — et l'autre, s'écoulant vers le S. Le lac Victoria sépare ces populations, qui sont ce que l'Afrique a de mieux.

Un chef des Baviri se plaignait à moi du mépris hautain que les Ouahouma leur témoignent; « ils nous appellent des piocheurs, ils raillent la modeste régularité avec laquelle nous bêchons la noire terre, employant notre vie à un labeur honnête. Ils vont et viennent, ils fourragent aux entours; ils ne savent ce que c'est que d'avoir une demeure stable à laquelle le cœur s'attache, ils s'arrêtent où le pacage les attire; au premier désagrément, ils vont s'établir ailleurs. »

Mais revenons à notre récit, car je reprendrai le sujet dans un chapitre à part. Le 16, ayant été munis de douze guides par Mazamboni, escortés par Gavira et cinquante guerriers, accompagnés par une longue ligne de nouveaux amis qui suivaient notre arrière-garde, aidés par plus de cent porteurs, nous partîmes pour le territoire de Gavira, allant au village et sur la colline où nous nous étions reposés après le terrible branle-bas du 12 décembre. Pour le quart d'heure, nous avancions en une procession triomphale. A l'entrée de chaque village, les guerriers nous recevaient avec d'amicales salutations; et à Makoukourou, nom que nous connaissions déjà, les femmes firent entendre de longs louloulou en notre honneur. Nous jouissons d'une vue fort étendue, embrassant : à l'E., tout le plateau qui domine le lac Albert; à l'O., le Pisgah, éloigné de

six marches; au N., les cônes de Benberri; au S., les collines du Balegga, à moins de deux kilomètres.

Mpinga, le chef des Baviri, est connu sous le nom de Gavira, titre héréditaire. Ce petit homme, assez ladre, était agréable et communicatif en dehors de ses affaires d'Etat. Lui et sa tribu nous prièrent de faire amitié comme nous avions fait avec Mazamboni. Nous ne demandions pas mieux, exigeant seulement qu'on se montrât hospitaliers envers l'expédition. Nous étant arrêtés pendant un jour chez Mazamboni, il ne fallait pas faire moins pour Gavira; et, comme sa station n'était qu'à une longue marche du Nyanza, nous tombâmes bientôt d'accord.

Le soir arrivèrent deux Babiassi, messagers de Mbiassi, chef de Kavalli, district s'étendant en une large bande jusqu'au Nyanza; ils annonçaient que ledit Mbiassi avait reçu pour moi un petit paquet recouvert d'une étoffe noire. Mpigoua de Nyamsassi le lui avait remis, disant le tenir d'un homme blanc connu sous le nom de Malledjou.

Le lendemain se pressèrent autour de nous des centaines d'individus, qui ne semblaient ne pouvoir nous regarder assez. Accroupis et placides, ils surveillaient nos mouvements; les plus jeunes allèrent nous chercher du bois de chauffage, du mil et des ignames. Moyennant des cadeaux insignifiants, les Zanzibari les mirent à élever des huttes, à porter de l'eau, à veiller au feu, à moudre du millet. Nos hommes, assis à leur aise, avec un sourire amical et des gestes aimables, encourageaient leurs nouveaux amis à travailler ferme, les récompensaient par quelque ferraille, une pincée de verroterie, un cauri ou deux, une manière de bracelet en laiton. Chacun de nos gens fit la découverte de quelque excellent frère ingénieux et cordial, qu'il admit à tous les privilèges de la plus vive amitié — sauf en matière de cuisine. Après le dîner, Gavira fut affublé d'une brillante étoffe écarlate première qualité, et promené en tout honneur autour du camp par nos chefs de caravane, qui le conduisirent avec force compliments à leurs gamelles et corps de garde. A la vue d'un miroir, le sire et ses anciens furent étonnés autant qu'effrayés. Ils s'imaginèrent que la réflexion de leurs figures était l'apparition d'ennemis surgissant de la terre, et tournèrent vite les talons; mais ils s'arrêtèrent quand ils s'aperçurent que personne d'autre ne

bougeait. Ils revinrent sur la pointe des pieds, comme pour demander ce que pouvait signifier cette apparition soudaine de figures noires? Le verre doré avait été retourné et serré dans sa boîte. Pour répondre à leur appel muet, on redressa la glace, où ils se regardèrent fixement. Puis ils se chuchotèrent : « Mais comme ces visages nous ressemblent! » On leur dit qu'ils voyaient la réflexion de leur personnage si remarquablement distingué, compliment auquel les joues noisette de l'orgueilleux Mpinga rougirent obscurément. Sur ce, la glace lui fut mise en main : il jubilait, la vanité le gonflait. Groupés autour de lui, les anciens constataient la fidélité avec laquelle la glace reflétait les traits caractéristiques de chaque individu. « Cette peinture! comme elle est exacte et fidèle! Mais regarde donc son large nez, Mpinga! Mais c'est tout à fait ça! Eh! voyez donc la grande plume! il n'y a pas à dire non, elle remue! C'est vraiment merveilleux! Avec quoi est-ce fait? On dirait de l'eau,... mais ce n'est pas liquide, tout au contraire, et le dos a quelque semblance de cuir noir.... Vrai, nous avons vu aujourd'hui une chose inconnue à nos pères! »

Du soleil couchant d'Ousanza, ouverte à tous les vents du ciel, nous garderons longtemps le souvenir. Il souffla du lac une forte et froide brise que nous ressentîmes vivement, faits comme nous étions à la température égale de la forêt et n'ayant plus que de très minces hardes. Un officier s'encapuchonna dans son imperméable, un autre revêtit son surtout; malgré tout, le vent pénétrait jusqu'aux moelles : il n'y avait de chaleur possible que dans les confortables ruches des Baviri, où nous cherchâmes refuge.

Au lieu de continuer directement sur le lac, nous prîmes le [illegible] pour aller au village de Kavalli, vers le mystérieux [illegible]. De nombreux troupeaux avaient tondu l'herbe qui recouvrait la plaine, sauf en quelques endroits où le travail séculaire des pluies creusait quelques ravins.

Tandis que, salués, complimentés, félicités, nous traversions ce pays enchanteur, il nous revenait en mémoire comment naguère les bruyants bataillons des Baviri, Babiassi et Balegga nous refusaient passage. Chacun excitait son voisin à nous exterminer, huait et s'égosillait; de rapides éclairs voltigeaient sur les lances; les flèches longues d'un mètre glissaient dans les airs à notre intention.... Aujourd'hui 157 Baviri mar-

chaient à notre avant-garde, autant à notre arrière, et nos 90 charges avaient été distribuées à autant de porteurs bénévoles, qui se faisaient un honneur d'assister les mêmes individus contre lesquels ils s'étaient ameutés avec tant de férocité naguère.

Bientôt après l'arrivée de la colonne, très nombreuse



Kavalli, chef des Babiassi.

aujourd'hui, devant la zéribe de Kavalli, retranchée derrière des épines, le chef, un jeune et beau Mhouma, avec des traits réguliers, de taille haute et mince, au port merveilleusement digne, se présenta, indiquant où nous pourrions camper, offrant en outre l'hospitalité de son village. En me remettant le paquet de Malledjou, il dit que, de tous les habitants, ses deux jeunes gens en avaient seuls connu l'existence, et il demanda anxieusement s'il n'avait pas fort bien fait de garder le secret.

En déficelant l'enveloppe — une toile cirée d'Amérique — je trouvai les lettres ci-après :

Cher monsieur,

Des rumeurs m'étant parvenues que des hommes blancs avaient fait leur apparition quelque part au sud du lac, je suis venu en quête de nouvelles. Une tentative que j'ai faite avec mon vapeur à la pointe extrême du lac n'a pas abouti, parce que les habitants étaient intimidés par Kabba Rega, et que les chefs avaient reçu l'ordre de ne pas ébruiter ce qu'ils pourraient savoir.

Aujourd'hui m'est arrivé un homme de la part de Mpigoué, un chef du Nyamsassi. Le messager rapporte que ledit chef s'offre à vous transmettre une lettre; une de ses femmes vous a vu à Oundoussouma, son lieu de naissance. J'envoie donc, avec le messager, le chef Mpogo, un de nos alliés, en le priant de vous dépêcher Mogo, muni de cette lettre-ci, ainsi qu'une lettre arabe; ou, s'il le préfère, de garder Mogo et de vous faire parvenir la dépêche lui-même.

Veuillez donc, au reçu des présentes, *rester où vous êtes*, et m'informer de vos désirs, soit par missive, soit par quelqu'un de vos gens. Il me serait très facile d'aller chez Mpigoué, à votre rencontre; mon bateau et mes canots vous amèneraient ensuite ici. A la réception de votre lettre ou de votre messager, je partirai tout aussitôt pour Nyamsassi, où nous nous entendrons sur les projets ultérieurs.

Prenez garde aux gens de Kabba Rega, qui a expulsé le capitaine Casati

Croyez-moi, cher monsieur,

Le vôtre très fidèlement,

Dr Emin.

A Toungourou[1] (lac Albert), 25 III 1888, à 8 h. après midi.

La lettre fut traduite à nos hommes, qui débordèrent d'enthousiasme. Les natifs de Kavalli ne furent pas moins émus, mais d'une joie moins bruyante; ils voyaient bien que le paquet par eux gardé avec un soin jaloux était la cause de cette félicité. Les chefs nous munirent abondamment de vivres et je

1. Quand, après mon retour à Zanzibar, j'ai lu la lettre d'Emin Pacha à l'éditeur des *Mitteilungen* de Petermann (voy. n° 4 du *Gotha Geog. Journal*), lettre datée du 25 mars 1888, le même quantième que ci-dessus et qui se termine par ces paroles significatives : « Si Stanley n'arrive vite, nous sommes perdus », d'étranges pensées me vinrent à l'esprit, pensées que le lecteur intelligent n'aura pas grand'peine à deviner. Par bonheur, le Pacha ne trahit point son secret jusqu'à ce que je fusse déjà bien loin de Bagamoyo et je ne pus, en conséquence, lui demander, parlant à sa personne, par quel motif il n'était point venu à Kavalli à la mi-décembre 1887, où il nous attendait déjà; pourquoi il était resté muet deux mois et demi dans ses stations après cette époque; pourquoi enfin il avait écrit deux lettres comme celle que je viens de citer et celle adressée à la même date au journal de Petermann.

chargeai Mbiassi d'informer les districts circonvoisins que je recevrais avec plaisir une contribution de chaque tribu ou section de tribu.

Le 20, je dépêchai M. Jephson et le chirurgien Parke, avec 50 fusils et deux guides de Kavalli, pour faire le portage au lac Albert de l'*Avance*, notre bateau d'acier. J'appris par les guides que la station de Msoua n'est qu'à deux jours par eau, le long de la côte occidentale. Je confiai à M. Jephson la lettre ci-après pour Emin Pacha :

18 avril 1888

Cher monsieur,

Avant-hier votre lettre m'a été remise, déjà sur le plateau, par le chef Mbiassi, de Kavalli. Elle nous a fait à tous le plus vif plaisir.

De Zanzibar, et par porteurs jusqu'à l'Ouganda, je vous ai adressé une longue lettre vous informant de ma mission et de son objet. Dans le cas où vous ne l'auriez pas reçue, j'en récapitule brièvement le contenu.

Tout d'abord, je vous faisais savoir que, conformément aux instructions reçues du Comité de secours, à Londres, je dirigeais une expédition envoyée à votre aide. La moitié de l'argent nécessaire était souscrite par le gouvernement égyptien, et l'autre moitié par des amis que vous avez en Angleterre.

La lettre expliquait ensuite que les instructions du gouvernement égyptien portaient que j'aurais à vous guider hors de l'Afrique, si vous vouliez quitter le continent. Si vous entendiez rester, j'avais à vous remettre les munitions que nous vous apportions ; cette détermination dégageait vous et vos gens du service de l'Égypte, laquelle ne vous compterait plus de traitement. Mais si vous entendiez quitter l'Afrique, votre paye, celle de vos officiers et de vos hommes devaient continuer jusqu'à votre débarquement en Égypte.

La lettre vous annonçait que de Bey vous étiez promu Pacha ;

Et que, vu l'hostilité de l'Ouganda, et pour autres raisons politiques, j'avais décidé de vous rejoindre par le Congo et de faire mon objectif de Kavalli.

Vous n'avez probablement pas reçu cette lettre. Ma raison pour le croire est l'ignorance complète de vos agissements manifestée par les gens de Kavalli, lesquels en étaient encore à la visite de Mason, il y a dix ans de cela.

Nous arrivâmes ici pour la première fois après un combat à outrance, qui eut lieu le 14 décembre dernier. Pendant deux jours nous restâmes près de Kavalli, sur les bords du lac, demandant à tous les naturels que nous pouvions approcher s'ils savaient quelque chose de vous. Et ils répondaient par la négative. Comme notre bateau était resté en arrière, à un mois de marche, et que nous ne pouvions de gré ou de force nous procurer de canot, il fallait retourner sur nos pas pour reprendre notre embarcation et la porter au Nyanza. C'est ce que nous avons fait. Entre temps, nous avons construit un petit fort, à quinze jours de marche d'ici. Nous y avons emma-

gasiné les approvisionnements dont nous ne pouvions nous encombrer ; nous venons d'arriver ici avec notre bateau, essayant une seconde fois de vous porter secours. Aujourd'hui les naturels qui s'étaient montrés le plus violents lors de notre premier passage nous ont reçus à bras ouverts et escortés par centaines sur le chemin. Le pays est libre pour une marche pacifique de Nyamsassi jusqu'à notre fort.

J'attends votre décision à Nyamsassi. J'espère qu'elle ne tardera pas longtemps, car dans la plaine du Nyanza il serait difficile de fournir à notre subsistance. Plus haut, sur le plateau, nous avons trouvé du grain et du bétail en abondance ; mais sur la rive du lac il n'y a que des pêcheurs.

Si cette lettre vous est remise à temps, je vous conseillerais d'apporter sur votre vapeur et dans vos embarcations des rations en quantité suffisante pour nous faire vivre jusqu'à votre départ. Il nous faudrait quelque chose comme de 6 à 7000 kilos de grain, millet, maïs, etc., que votre vapeur, s'il n'est pas des plus petits, contiendra sans doute aisément.

Si vous avez déjà résolu de quitter l'Afrique, vous feriez bien, ce me semble, de prendre tout votre bétail et tous les natifs qui voudraient vous accompagner. Nubar Pacha espère que vous emmènerez vos Makkaraka, sans en laisser un seul en arrière, car il a l'intention de les reprendre tous à son service.

Les dépêches que j'apporte du ministère de la guerre, ainsi que de Nubar Pacha, vous donneront tous renseignements sur les intentions du gouvernement égyptien. Peut-être vous sera-t-il bon de les lire avant de prendre aucune décision. Je ne fais autre chose que vous renseigner succinctement sur les désirs du gouvernement, afin que vous choisissiez en connaissance de cause.

J'entends dire que vous avez du bétail en abondance ; nous accepterions avec reconnaissance trois ou quatre vaches laitières, si vous pouviez les amener dans votre vapeur ou dans vos embarcations !

J'ai pour vous quantité de lettres, plus quelques livres et cartes ; j'ai aussi [illegible] Je n'ose vous les envoyer en même temps [illegible] que vous ne soyez venu à notre rencontre [illegible] Je garde donc le dépôt jusqu'à ce que j'aie [illegible] de vous le remettre sûrement, en main propre.

[illegible] arriver à Nyamsassi, nous aurons à fourrager de [illegible] notre subsistance ; mais nous comptons bien rester [illegible]

Tous mes compagnons se joignent à moi pour vous adresser leurs meilleurs [illegible] Nous sommes heureux de vous savoir en sûreté et en santé.

[illegible] Pacha.

Votre très obéissant serviteur,

Henry-M. Stanley,

commandant l'expédition de secours.

Son Excellence Emin Pacha,

[illegible] de l'Équateur, etc., etc.

Pendant la halte à Kavalli, quelques centaines de natifs vinrent des districts environnants, en visite amicale; leurs chefs et anciens me firent leur soumission. Le pays m'appartenait, dirent-ils, et, quels que fussent mes ordres, ils seraient promptement obéis. Il n'y avait pas lieu de mettre leur sincérité en doute, puisqu'ils nous approvisionnaient volontiers; mais il n'eût pas fallu, non plus, prendre ces assurances trop à la lettre. Aussi longtemps que nous ne souffririons pas de la faim, rien ne troublerait les relations pacifiques inaugurées avec Mazamboni. En proportion de mes moyens, chaque chef reçut un présent en étoffes, rassade, laiton et cauris. Mbiassi me fournissait tous les jours un quart de lait dans un bol en bois semblable à celui que représente le dessin ci-dessus.



Bol à lait des Ouahouma.

CHAPITRE XV

L'ENTREVUE AVEC EMIN PACHA

(Du 25 avril au 5 mai 1888.)

otre camp à Boundi. — Mbiassi, le chef de Kavalli. — Les greniers des Balegga. — Les chefs Katonza et Komoubi expriment leur repentir. — Les milans de Badzoué. — Un billet de Jephson. — Emin, Casati et Jephson arrivent à notre camp du Vieux Kavalli. — Descriptions d'Emin et du capitaine Casati. — Premiers entretiens avec le Pacha. — Les Soudanais du Pacha. — Nos Zanzibari. — Le vapeur *Khédive*. — Baker et les Montagnes Bleues. — Les descriptions d'Emin données par Junker et Felkin. — Voisinage de Kabba Rega. — Emin et les provinces équatoriales. — Le récit de Junker sur Emin. — Je discute avec Emin les plans de conduite. — Les plans du capitaine Casati. — Notre camp et nos approvisionnements à Nsabé. — Comment Kabba Rega avait traité Mohammed Biri et le capitaine Casati. — Mabrouki transpercé par un buffle. — Emin Pacha et les soldats. — Réponse que fait Emin à mes propositions. — Position d'Emin. — Mohammed Achmet. — L'État du Congo. — Les dépêches du *Foreign Office*.

Le 25 avril, nous quittâmes Kavalli pour camper à Boundi, à 1500 mètres d'altitude. Le village proprement dit est situé à 122 mètres plus haut, sur la crête d'un de ces chaînons de collines, aigue-verse, ou faîte de partage entre les eaux qui vont aux bassins du Nil et celles qu'emporte le Congo. De ses plis occidentaux s'échappent les premiers rus qui, en se réunissant, forment l'Itouri oriental. De l'autre côté de l'étroite épine rocheuse s'élancent les cours d'eau qui vont tomber dans le lac Albert. Notre camp était situé sur la marge même du plateau, en vue d'une large portion de l'extrémité méridionale de l'Albert-Nyanza.

Mbiassi, le beau chef de Kavalli, nous accompagnait pour faire à ses hôtes les honneurs de sa tribu. Il ordonna aux gens de Boundi de livrer en hâte une plus ample contribution à notre camp; il envoya des messagers au chef du Balegga oriental, le vaillant Koumbi, que ces indomptables ennemis

de Kabba Rega considéraient comme leur « seul général » avec la demande de fournir au plus tôt des subsides à un homme qu'on pourrait déterminer un jour à punir Kabba Rega. Mbiassi, que ses gens appelaient communément Kavalli, avait en lui l'étoffe d'un diplomate.

Le 26, nous effectuâmes notre seconde descente en deux heures quarante-cinq minutes. Nous prîmes nos quartiers dans le village Balegga de Badzoué, à 701 mètres au-dessous du camp de Boundi. Les habitants avaient détalé, mais Kavalli, sur le domaine duquel nous nous trouvions, prit sous sa responsabilité de puiser dans les greniers des rations pour cinq jours, et les distribua à notre monde.

Katonza, le chef qui, le 14 décembre, avait refusé nos présents et l'offre de notre amitié, qui le 16 avait envoyé des gens jeter des flèches dans notre camp et avait assassiné nos deux malades, m'expédia des messagers pour me dire qu'il « se mourait » du désir de me voir. Ayant entendu que Mazamboni, Gavira, Kavalli et plusieurs autres étaient comme le gant et la main avec les étrangers qui lui avaient si humblement demandé un verre d'eau, il se dépêchait de faire réparation, comme fit en son temps Simhi, le Benjamite, auprès de David vainqueur d'Absalon. Je n'avais pas eu le temps de répondre que déjà le redoutable Koumbi, « l'unique général », descendait des monts Balegga avec une vache blanche, quelques chèvres, des paquets de patates douces et plusieurs calebasses de forte bière. Le même Koumbi, qui, le 13 décembre, avec l'aide de ses obstinés compagnons, s'était acharné contre notre arrière-garde et avait tenté une attaque de nuit, venait maintenant exprimer son sincère repentir de nous avoir confondus avec les bandits de Kabba Réga; il remettait son pays entre mes mains, et sa vie, si j'en voulais. Avec ce chef audacieux je liai amitié sans longue hésitation, et nous ne nous séparâmes qu'après une entrevue prolongée. A Katonza je répondis que nous délibérerions sur son message.

Je reprends le journal :

27 avril. — Halte à Badzoué. Les milans sont très hardis dans le voisinage. Voyant leur audace, nous nous amusons à mettre des morceaux de viande sur le toit d'une paillote, à portée de bras. Un homme se tient auprès. Chaque fois l'oiseau réussit à emporter la viande; il volette, tournoie autour de la

pièce, devine quand l'attention se relâche, saute brusquement sur sa proie, l'accroche ; il est déjà loin avant que la main ait pu le saisir.

Notre chasseur Trois-Heures rapporte les quartiers d'un beau coudou qu'il a tiré.

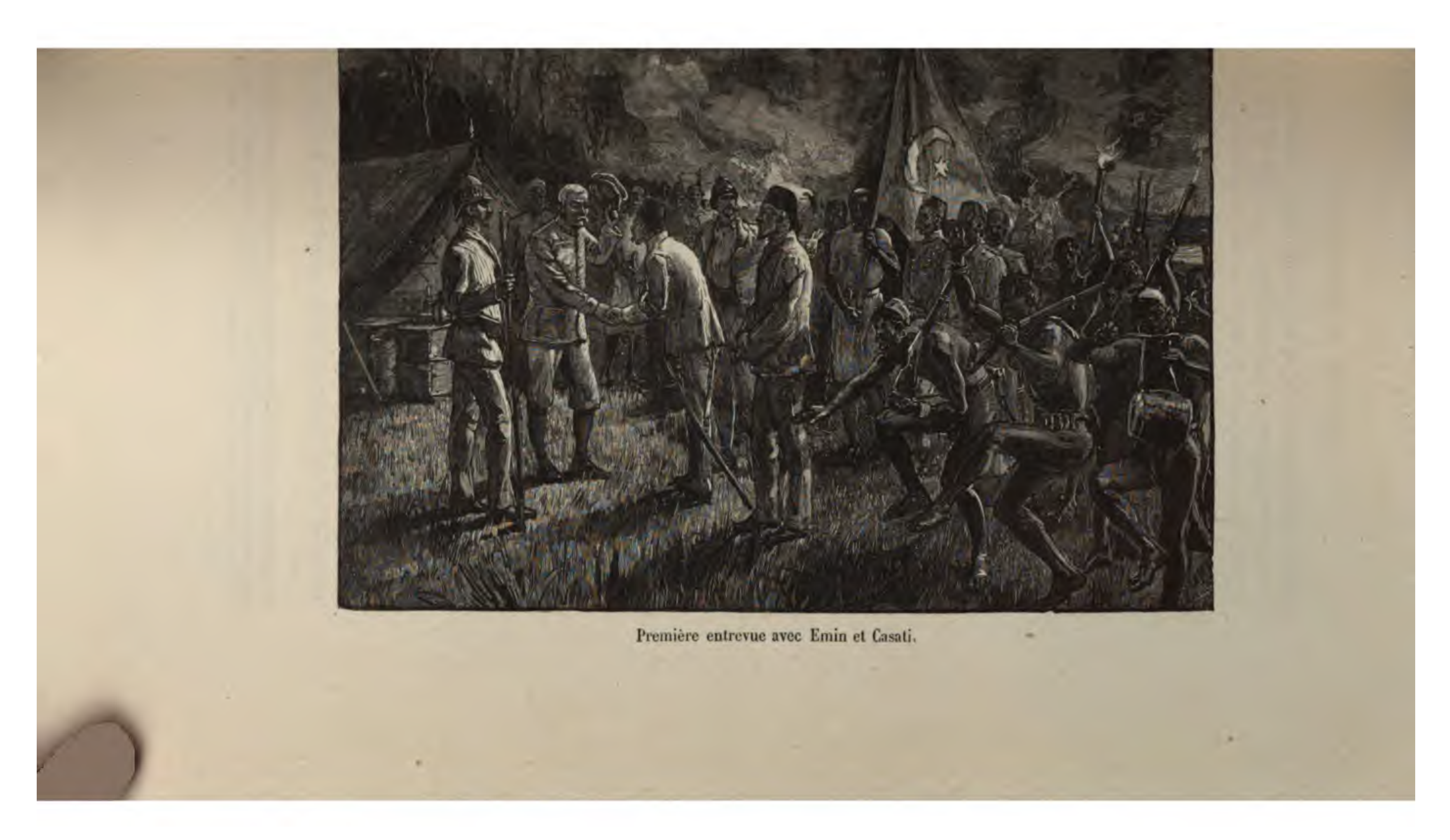
28 avril. — Ouadi Mabrouki, un autre chasseur, sorti ce matin pour en faire autant que Trois-Heures, est rentré cet après-midi avec ses compagnons qui rapportaient trois antilopes nagor.

29 avril. — A 8 heures du matin, nous allions nous mettre en marche vers le lac, quand un guide apparut avec une note de Jephson, datée du 23 ; il était arrivé sans accident à Msoua, une station d'Emin, et des messagers avaient été dépêchés par le commandant Choukri Agha, pour annoncer au Pacha notre arrivée au lac. Un panier d'oignons, présent de Choukri Agha accompagnait le billet.

Départ à 9 heures. Deux heures après, nous campions à 400 mètres de la rive, non loin du bivouac occupé le 16 décembre et sur le site du vieux Kavalli, que nous a indiqué le chef. Nous avons cinq jours de rations par devers nous : la plaine abonde en gibier et pourra nous fournir de viande.

De la porte de ma tente, à 4 heures de l'après-midi, je vois un objet noir apparaître au nord-est, sur l'horizon du lac. C'est peut-être un canot indigène; peut-être même notre *Avance*. Ma longue-vue me révèle des dimensions très supérieures à celles d'une petite embarcation, puis un noir jet de fumée montre qu'il s'agit d'un vapeur. Une heure plus tard, nous distinguons deux bateaux qu'il remorque, et à 6 h. 30, le navire jette l'ancre dans la crique de Nyamsassi, sur la rive de l'île qui porte ce nom. Quantité de nos gens étaient sur la plage du lac, déchargeant leurs mousquets et faisant des signaux; mais quoique nous fussions seulement à 3 kilomètres de l'île, personne ne semblait nous remarquer.

De rapides messagers qui furent envoyés le long du rivage pour indiquer notre présence aux hommes du bord, firent parler la poudre avec tant de zèle que les Soudanais leur tirèrent dessus, se figurant que des gens d'allure si désordonnée devaient appartenir à Kabba Réga. Néanmoins il y eut plus de bruit que de mal : les matelots reconnurent les camarades, devinèrent les amis, et un canot nous amena les visiteurs. A 8 heures, au milieu de l'allégresse générale, et après plusieurs salves de



Première entrevue avec Emin et Casati.

notre artillerie, Emin Pacha entrait dans notre camp, accompagné par M. Jephson, le capitaine Casati et un autre officier. Je leur serrai la main à tous, et demandai lequel était Emin Pacha. Alors un homme mince et assez petit, portant lunettes, attira mon attention par ces paroles prononcées en excellent anglais :

« Je vous dois mille remerciements, monsieur Stanley, et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ah ! vous êtes Emin Pacha ? Ne parlez pas de remerciements, mais venez, asseyez-vous. Il fait si sombre ici que l'on ne peut pas se voir. »

Nous prîmes place à la porte de la tente. Une bougie éclairait la scène. Je m'étais attendu à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince, en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété ; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille. Tout à côté, le capitaine Casati, quoique plus jeune d'années, semblait décharné, anxieux, dévoré de soucis, vieux avant le temps. Lui aussi portait des vêtements excessivement propres et le fez égyptien.

Un court résumé de nos incidents de voyage, des événements survenus en Europe, des affaires dans les provinces équatoriales et de notre situation personnelle prit presque deux heures, après lesquelles, pour fêter l'heureuse rencontre, nous bûmes à la santé d'Emin Pacha[1] et du capitaine Casati cinq bouteilles de champagne, présent de mon ami Greshoff, de Stanley-pool. On les reconduisit avec leur suite jusqu'au canot, qui les ramena au vapeur.

30 avril. — Conduit l'expédition à Nsabé, un bel endroit sec et herbeux, à 50 mètres du lac, et à 5 kilomètres environ de l'île Nyamsassi. A la hauteur de l'endroit où mouillait le *Khédive*, nous rencontrons un détachement de Soudanais du Pacha, alignés sur la berge, et qui nous saluent en musique.

1. Qu'on se rappelle, en lisant ces lignes de mon journal, que, trente-cinq jours auparavant, le Pacha avait écrit à l'éditeur des *Mitteilungen* de Petermann une lettre se terminant par ces mots : « Si M. Stanley n'arrive vite, nous sommes perdus ! »

Emin avait revêtu l'uniforme; il a moins l'air d'un civil qu'hi soir.

A côté de ces soldats à belle tenue, nos Zanzibari à moit nus ressemblaient à une troupe de mendiants. Mais je n'a pas lieu d'en être honteux. Bien qu'ils ne payent pas de min ils nous ont fait triompher de difficultés sans nombre; ils n sont pas dressés à la manœuvre, ils ne sauraient prendre un attitude martiale, et cependant les plus forts des Soudana qu'ils avaient en face ne leur eussent été qu'à la cheville pou accomplir une œuvre comme la nôtre.

Après la petite cérémonie officielle, je fais la remise a Pacha des 31 caisses de munitions, et je monte sur le steame où je déjeune d'un gâteau de millet frit dans de la mélasse d'un verre de lait frais.

Le steamer s'appelle le *Khédive*. Construit, en 1869, p Samuda frères, il a 27 mètres de long, sur 5 à 6 mètres de larg et 150 centimètres de tirant. En dépit de sa lenteur et qu qu'il coure sur ses vingt ans, il rend encore de bons servic Les œuvres supérieures ont assez bonne mine, mais, sous ligne de flottaison, paraît-il, ce ne sont que pièces et mo ceaux.

Outre le Pacha, se trouvaient à bord Casati, Vita Hass pharmacien de Tunis, quelques employés égyptiens, un lie tenant de l'armée, une quarantaine de soldats soudanais et équipage très convenable. Parfois, en mes moments d'absenc quand des sons familiers frappaient mon oreille, je me croya en vue d'Alexandrie ou sur le bas Congo; mais en levant l yeux et en regardant autour de moi, il ne m'était plus possib de douter que je ne fusse sur le lac Albert. Nous avançons le tement vers le nord. A 2,5 kilomètres du rivage se dresse, droite, la masse imposante de l'Ounyoro, et à notre gauche muraille du non moins formidable plateau dont nous connai sons si bien les montées et les descentes. La nuance d'az très foncé que revêt l'Ounyoro me fait comprendre pourqu Baker donna le nom de Montagnes Bleues à la paroi de not massif : si nous longions la rive opposée, la vapeur chau nous la ferait aussi apparaître en bleu. Après avoir laissé l'î Nyamsassi par l'arrière, nous voyons la falaise rocheuse hu mectée par le torrent que nous avions traversé la veille, re plendir au soleil comme un miroir et prendre l'aspect d'u

nappe d'eau retombante. D'où le nom de cascade que lui a donné Baker, qui regardait de l'est.

Le Dr Junker et le Dr Felkin — tout particulièrement dans le *Graphic*, numéros de janvier 1887 — m'avaient montré le Pacha sous l'apparence d'un homme grand, nerveux, haut de six pieds ou environ. En réalité, il n'a pas plus de 160 centimètres. Il a quarante-huit ans, mais semble moins âgé; sa barbe est encore remarquablement noire; il a l'activité d'un homme de trente à trente-cinq ans.

Emin me dit avoir visité le Monbouttou. Pas plus que Schweinfurth, Casati, Piaggia et Junker, il n'a pris de relèvements astronomiques; il ne consultait que la boussole. Il s'est occupé surtout de la météorologie locale, avec le soin qu'on pouvait attendre d'un esprit aussi méthodique.

Vers midi nous jetions l'ancre près de Nsabé, et j'atterris pour activer les hommes en train de se construire un campement respectable, tel qu'il faut pour un séjour prolongé dans un pays qu'on peut appeler dangereux, vu le voisinage de Kabba Réga. Ce roi ayant jeté le gant à Emin se prétendait assez fort pour nous tenir tête avec ses 1500 fusils. D'un autre côté, les razzieurs ouaganda, alléchés par l'espoir du butin, pouvaient tenter de nous faire visite.

Dans la soirée, le Pacha vint me voir et j'ai eu avec lui une conversation prolongée, mais il ne m'a pas été possible de deviner ses intentions. Je lui ai remis son courrier, le « Haut Commandement » du Khédive et la lettre de Nubar.

Je m'étais figuré qu'au bout d'une quinzaine nous marcherions tous au plateau, occuperions un endroit convenable dans l'Oundoussouma, où, après avoir tout fait pour installer notre monde en sécurité et confort, j'aurais couru vers l'arrière-colonne; celle-ci une fois ralliée, nous aurions pris la route du Zanzibar. Mais le Pacha m'inquiète. Quand je lui parle du retour par la mer, il a une manière de taper sur son genou et de sourire, comme s'il disait : « Nous verrons, nous verrons! » Il lui en coûte évidemment de quitter un pays où il était vice-roi.

Je lui ai exposé assez au long les raisons qui portaient l'Égypte à abandonner ses provinces équatoriales. « Je vois clairement la difficulté de l'Égypte à garder ces provinces, a-t-il répliqué, mais je ne vois pas aussi clairement que j'aie à m'en aller. Le Khédive me mande que mon traitement, celui

des officiers et soldats seront réglés par le payeur général si nous rentrons au Caire. Mais si nous restons ici, c'est à nos risques et périls, sous notre propre responsabilité, sachant bien que nous n'avons plus à compter sur aucun secours du gouvernement. Nubar m'écrit une lettre plus longue, mais dans le même sens. Je n'appelle pas cela des instructions. On ne m'ordonne pas de quitter, on me laisse libre.

— Bien. Je vais compléter ces dépêches, si vous voulez le permettre, par ma connaissance positive des faits, puisque le Khédive et Nubar ne sont pas ici pour répondre. Le Dr Junker est arrivé en Égypte racontant au monde que vous étiez dans la plus grande inquiétude au sujet des munitions qui allaient vous manquer. Vous en aviez une quantité suffisante pour tenir la position pendant un an, dix-huit mois peut-être, à condition que l'on ne vous attaquât pas à fond, et que vous n'eussiez pas à faire une résistance prolongée. Jusqu'à présent vous aviez réussi à défendre les provinces équatoriales, et vous continueriez de les défendre jusqu'à ce que vous eussiez reçu l'ordre du gouvernement de faire autre chose. Vous portiez une vive affection à ce pays et à ses habitants. L'Equatoria, tranquille, prospère et contente, possédait à peu près tout ce qu'il fallait pour se maintenir en cette heureuse condition. Il vous en coûterait de voir toute votre œuvre perdue, vous tiendriez à ce que l'Égypte conservât ces provinces — ou, à défaut de l'Égypte, quelque puissance européenne ayant le pouvoir et la volonté de continuer votre œuvre. Est-ce que le Dr Junker a fidèlement rapporté vos intentions?...

— Oui.

— Fort bien. Donc, à l'ouïe du rapport de Junker, la première idée qu'eurent les ministres du Khédive fut que, n'importe quelles instructions vous recevriez, il vous déplairait de quitter vos provinces. C'est pour cela que le Khédive dit que si vous restez ici, ce sera sous votre propre responsabilité, et que vous n'aurez plus à attendre aucune assistance de sa part.

« Nous avons pour instructions de vous remettre une certaine quantité de munitions en vous disant : Nous sommes prêts à vous guider et à vous assister pour sortir de l'Afrique si tel est votre bon plaisir. Votre compagnie nous fera autant de plaisir que d'honneur. Mais si vous préférez rester, notre mission est terminée.

« Supposons maintenant que vous entendiez rester. Rien de mieux. Vous êtes jeune encore, n'ayant que quarante-huit ans, votre constitution est encore robuste. Disons que vous conserverez la même vigueur pendant cinq, dix et même quinze années. Mais les infirmités finiront par vous atteindre, votre force déclinera. Alors vous vous prendrez à douter de l'avenir, et peut-être songerez-vous à quitter brusquement, avant qu'il soit trop tard. Vous choisirez n'importe quelle route pour regagner la mer. Prenons, par exemple, celle du Monbouttou. Disons que vous arriverez jusqu'au Congo et aux limites de la civilisation.... Là, comment nourrir vos gens? comment acheter des provisions contre de l'argent, ou des marchandises?... Mais vous atteignez la mer. Ensuite? Comment rapatrier vos hommes? Vous avez rejeté l'assistance de l'Égypte quand elle vous était offerte, mais après? Pour employer les paroles du Khédive : Vous n'avez plus aucune aide à attendre du gouvernement.

« Et si vous vous maintenez ici votre vie durant, que deviendront les provinces quand vous n'y serez plus? Vos gens se disputeront la suprématie, se précipiteront dans une ruine commune. Ce sont là de graves questions, auxquelles il ne faut pas répondre au pied levé. Si vos provinces étaient situées à distance praticable de la mer, laquelle vous mettrait à même de maintenir votre position, je serais un des derniers à vous conseiller d'accepter la proposition du Khédive, un des premiers à vous offrir mes conseils et mon appui. Mais, réfléchissez donc! de puissants rois, des peuples belliqueux environnent ce lac, — puis la vaste forêt à l'ouest, — et les partisans fanatiques du Mahdi au nord. Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas un instant.

— Vous dites vrai! fit le Pacha, mais pensez à tout ce que nous avons, femmes, enfants, peut être dix mille âmes! Comment les emmener? il nous faudrait quantité de porteurs.

— Des porteurs... et pourquoi?

— Pour les femmes et les enfants. Sûrement vous ne voulez pas les laisser en arrière, et ils ne pourraient marcher!

— Quant aux enfants qu'il faudrait porter, on les mettra sur des ânes, dont vous dites avoir beaucoup. Vos gens n'iront pas loin pendant le premier mois, mais peu à peu ils s'y feront. Que vos femmes marchent! Lors de ma seconde expé-

dition, les nôtres ont traversé toute l'Afrique; après un court apprentissage, les vôtres en feront autant.

— Et tout ce qu'il faudra de provisions pour la route!

— Oui, mais vous avez beaucoup de bétail, quelques centaines de têtes, j'imagine. Voilà notre viande trouvée. Les pays traversés nous fourniront de grain et légumes. Et quand nous arriverons aux pays qui acceptent de l'argent, nous aurons de quoi payer. A Msalala nous attend un autre approvisionnement de marchandises destinées au voyage de la côte.

— Bien, bien. Nous en reparlerons demain. »

1er mai. — Halte à Nsabé.

Vers 11 heures du matin, Emin descend à terre, s'assied, et nous reprenons notre conversation de la veille.

« Ce que vous m'avez dit hier, débuta le Pacha, m'induit à penser qu'il nous faut quitter l'Afrique. Les Égyptiens désirent partir, je le sais. Ils nombrent cinquante hommes, en dehors des femmes et des enfants. Pour eux, il n'y a pas de doute à avoir, et quand même je resterais, j'aurais plaisir à m'en débarrasser, car ils minent mon autorité, et font avorter mes efforts pour préparer la retraite. Quand je leur ai raconté la chute de Khartoum et la mort de Gordon, ils ont persuadé les Nubiens que j'avais inventé l'histoire, et qu'un jour ou l'autre les vapeurs remonteraient la rivière et nous porteraient secours. Mais j'ai des doutes sur les deux bataillons de réguliers. Ils mènent ici une vie si libre et si heureuse qu'ils s'insurgeront quand on leur proposera de quitter un pays où ils jouissent d'une aisance qu'ils ne peuvent espérer en Égypte. Ils sont mariés, chaque soldat a son harem. Sans doute, la majeure partie des irréguliers ne demandera pas mieux que de me suivre. Supposez maintenant que les réguliers se refusent à m'accompagner, voyez combien ma position sera difficile. Les abandonner à leur sort? Ne serait-ce pas les condamner tous à la ruine? J'aurais à leur laisser armes et munitions. Moi parti, il n'y aurait ni aucune discipline, ni autorité reconnue; ils se disputeraient; ils se partageraient en factions. Les plus ambitieux voudraient imposer leur domination par la violence; les rivalités dégénéreraient en haines mutuelles, les haines en massacres: ce serait la ruine pour tous.

— C'est un effrayant spectacle que vous faites surgir devant nos yeux, Pacha. Cependant, habitué que je suis à exécuter les

ordres, quoi qu'il en puisse arriver aux autres, il me semble que, fidèle officier du Khédive, le devoir est aussi nettement tracé pour vous qu'il l'était dans le cas de Gordon.

« D'après moi, tout ce que vous avez à faire est de lire la dépêche du Khédive à vos troupes, et de demander à ceux qui veulent partir de se ranger à droite, et à ceux qui préfèrent rester de se ranger à gauche. Vous préparerez le départ immédiat des premiers, et aux autres vous laisserez les munitions et les fusils dont vous pouvez vous passer. Si les restants composent les trois quarts ou les quatre cinquièmes de vos troupes, personne n'est responsable de leur destinée ultérieure, car ils l'auront librement choisie, et leur sort ne vous absout pas du devoir personnel qui vous oblige à suivre les commandements du Khédive.

— Vous avez raison, répondit le Pacha. Mais supposez que ces gens m'entourent et me retiennent de force.

— La chose me semble improbable d'après la discipline que montrent vos soldats; au surplus, vous les connaissez mieux que personne.

— Fort bien. Demain j'enverrai le vapeur en aval avec la missive du Khédive. Vous m'obligerez fort si vous permettez à un de vos officiers de se montrer aux troupes à Doufilé. Qu'il parle lui-même aux soldats, qu'il se dise représentant du gouvernement, envoyé spécial du Khédive et chargé de les emmener. Quand ils l'auront vu et qu'ils auront causé avec vos Soudanais, peut-être voudront-ils partir. Si mes hommes partent, je pars; s'ils restent, je reste.

— Mettons que vous restiez. Que deviendront les Égyptiens?

— Oh! quant aux Égyptiens, je vous prierai de vous en charger.

— Maintenant, aurez-vous la complaisance de demander au capitaine Casati si nous aurons le plaisir de sa compagnie jusqu'à la côte? Car nous avons reçu le mandat de l'aider dans la mesure de nos moyens. »

Le capitaine Casati répondit par l'intermédiaire du Pacha :

« Si le gouverneur Emin part, je pars; s'il reste, je reste.

— C'est parfait. Pacha, si vous restez, votre responsabilité ne sera pas mince, car vous entraînez le capitaine Casati dans vos destinées. »

On se prit à rire. La phrase fut traduite à Casati, qui s'écria aussitôt :

« Oh ! j'absous Emin de toute responsabilité me concernant, car j'agis de mon plein gré.

— Si vous choisissez de rester, me permettez-vous, Pacha, de vous donner le conseil de faire votre testament?

— Mon testament? Et pourquoi?

— Pour disposer de vos honoraires, qui, depuis qu'ils s'accumulent, doivent s'élever à une somme considérable. Huit ans, je crois? Ou pensez-vous les laisser à Nubar?

— A Nubar Pacha, tous mes bons souhaits! Bah! que peut-on me devoir? Cinquante mille et quelques francs? Qu'est-ce que cette somme pour un homme que déjà ils ont mis au rancart! J'ai quarante-huit ans, et j'ai un œil perdu. A mon retour en Égypte, ils me feront de beaux compliments et me reconduiront jusqu'à la porte. Et je n'aurai plus qu'à chercher un tout petit coin au Caire ou à Stamboul pour n'en plus bouger. Jolie perspective, vraiment! »

L'après-midi, Emin revint me voir sous la tente, et dans le cours de la conversation il me dit s'être décidé à quitter « si ses gens voulaient, sinon, non ».

J'appris ensuite que les Égyptiens n'étaient que trop désireux de rentrer dans la patrie et qu'ils étaient bien 65. Le premier bataillon de réguliers nombrait un peu plus de 650, et le second un peu moins de 800. Ils avaient à peu près 750 remingtons, le reste était armé de fusils à percussion.

2 mai. — Le *Khédive* dérape au matin, filant au nord pour aller à Msoua, ensuite à Toungourou, à 14 heures et demie de vapeur de Nsabé. Deux jours après, il repartira pour Ouadelaï, et le lendemain pour Doufilé. Il porte l'ordre d'Emin de ramener 60 ou 70 soldats, un major et autant de porteurs qu'on en pourra rassembler. Dans l'intervalle, deux semaines tout au plus, nous l'attendrons ici.

J'oubliais de dire que le Pacha, suivant mon désir, m'a amené quelques bœufs et vaches laitières, une quarantaine de brebis et chèvres, autant de poules ou poulets, et du grain en quantité suffisante pour faire vivre l'expédition aussi longtemps qu'elle restera au Nyanza ; les environs de Nsabé ne fournissent autre chose que du gibier. En y mettant de l'économie, nous avons pour trois semaines de vivres.

En attendant, le Pacha séjourne ici, de même que le capitaine Casati, et une vingtaine de soldats, qui campent à 300 mètres de ma tente dans des huttes assez confortables. Nous avons tout lieu d'espérer que pendant quinze jours nous jouirons d'un complet repos d'esprit, les officiers et moi ayant la compagnie d'Emin, homme aimable autant qu'accompli. Casati n'entend pas l'anglais et son français est pire que le mien; notre conversation ne saurait être fort animée. Le Pacha me raconte que le capitaine a eu des jours difficiles dans l'Ounyoro. Jusqu'en décembre dernier il n'avait pas à se plaindre. En qualité d'agent d'Emin, il transmettait les lettres que le gouverneur faisait passer par l'Ouganda, et faisait parvenir au Pacha sa correspondance, et tels livres, objets pharmaceutiques, etc., dont M. Mackay, l'agent des Missions de l'église anglicane, pouvait disposer en sa faveur.

Vint alors de l'Ouganda à Kabba Réga la subite nouvelle de notre expédition, que la rumeur grossissait en une armée de quelque mille soldats, laquelle, après avoir rallié la troupe du Pacha, aurait fondu sur l'Ounyoro et l'Ouganda pour y promener le fer et la flamme. Voilà qu'un paquet de lettres pour mes officiers et moi fut remis à Kabba Réga : il n'y avait plus à douter. Emin expédia un de ses lieutenants au capitaine : les Ouanyoro le dépouillèrent, l'attachèrent à un arbre, lui et ses domestiques, et ne lui épargnèrent aucune indignité. Mohammed Biri, un Arabe qui avait été le principal intermédiaire entre Casati et M. Mackay, eut un sort pire encore, et fut, paraît-il, exécuté comme traître et espion. Le capitaine Casati et ses serviteurs furent ensuite conduits hors du territoire de l'Ounyoro et liés tout nus à un arbre. Toutefois ils parvinrent à se détacher et à fuir jusqu'au lac. L'un des domestiques, ayant découvert un canot, mit le cap sur Toungourou, pour demander secours à Emin. Un des vapeurs recueillit à son bord le hardi compagnon, et le capitaine, après s'être approvisionné de charbon, se hâta de retourner en arrière pour informer le Pacha de ce qui se passait. En quelques heures, le *Khédive*, portant le gouverneur et un détachement de soldats, rangeait la côte orientale, s'arrêtant de temps à autre sous la direction du domestique. Casati aperçut le steamer, le héla, et se trouva bientôt dans les bras de son ami. Les soldats firent une descente et brûlèrent Kibero en représailles.

En même temps que ses habits, Casati, jeté nu dans le désert, avait perdu son journal, ses mémoires et notre correspondance. Le capitaine me remit un itinéraire par lequel j'ai appris que des courriers avaient quitté Zanzibar le 27 juillet, juste un mois après notre départ de Yambouya. Nos lettres, dûment reçues à Msalala le 11 septembre, étaient parvenues le 1er novembre à la station missionnaire de l'Ouganda. On avait remis au capitaine six paquets de lettres à notre adresse, le 1er décembre, juste douze jours avant notre première arrivée au Nyanza. Comme Casati a été expulsé de l'Ounyoro le 13 février 1888, nos dépêches semblent être restées longtemps entre ses mains, sans doute parce qu'il ne trouva pas le moyen de les expédier plus tôt au Pacha.

Ce matin, à trois heures, Saat-Tato est allé en expédition de chasse avec quelques jeunes gens qui en faisaient une partie de plaisir. Deux buffles ont mordu la poussière, visés par notre infaillible tireur; mais un troisième, blessé seulement à la jambe, a eu l'instinct de fuir, puis, en faisant un cercle, de revenir au point où il était parti et de s'embusquer sous des acacias touffus pour y attendre l'adversaire. Mabrouki, le fils de Kassim, un adepte, soi-disant, en l'art de la vénerie, se mit sur la piste de l'animal. Le buffle n'aperçut pas plus tôt son ennemi que, poussant un beuglement rauque, il lui courut sus et le renversa; il lui fractura la tête, de ses cornes lui traversa la cuisse, lui laboura les bras, les flancs et le ventre jusqu'à ce que Saat-Tato, entendant des cris désespérés, s'élança au secours de son camarade et logea une balle dans le cerveau de la brute. Ce n'était pas trop tôt. Un jeune homme vint nous avertir du triste accident. Trois-Heures, continuant sa chasse, a tué quatre beaux mâles d'une antilope couleur rouan[1]. Pendant qu'on nous apportait Mabrouki, en piteux état, un détachement charroyait la chair des trois buffles et des quatre antilopes. Chose étrange, nos gens, déjà gorgés de bœuf et de grain, clamaient après leurs portions avec plus d'impatience et de bruit que lorsqu'ils étaient en proie à la famine.

Dans la nuit du 30 avril le vent a soufflé en tempête, et le Pacha a fait le signal au *Khédive* de jeter deux ancres. Le fond tenait bien et le steamer s'en est tiré sans accident. Depuis

1. Le nagor du Sénégal, *Redunca eleotragus*, le *riedbok* des Boers.

nous avons eu de fortes bourrasques accompagnées de pluie.

3 mai. — Au camp de Nsabé. Les habitants, en fidèles sujets de Kavalli, apportent au chef absent dix corbeilles d'ignames, qu'ils ont l'amabilité de partager entre Emin Pacha et nous.

Cet après-midi, au cours d'une longue conversation, le Pacha s'exprime ainsi : « Je suis persuadé que mes gens ne voudront pas aller en Égypte. Mais M. Jephson et les Soudanais que vous aurez la bonté de laisser avec moi auront l'occasion de voir et d'entendre par eux-mêmes. Je vous serais reconnaissant d'écrire une proclamation ou un message aux soldats; vous leur communiqueriez vos instructions, et leur diriez que vous attendez leur décision. Autant que je sache, j'ai l'impression qu'ils ne se soucient pas de l'Égypte. Quant aux Égyptiens, ils iront certainement, mais ils sont en petit nombre, inutiles à moi et à tout le monde. »

C'est la réponse la plus nette que j'aie encore obtenue. J'aurais voulu une déclaration positive avant de risquer aucune autre démarche. Maintenant, pour accomplir mes promesses, il me restait à faire deux autres propositions distinctes. Mon premier devoir est envers le Khédive. J'aimerais à trouver dans le Pacha un officier obéissant, qui, après avoir gardé son poste bravement, le quitte aussitôt qu'il en reçoit l'ordre; il serait alors le « gouverneur idéal », l'homme que je m'étais figuré d'après ses lettres. Quoi qu'il en soit, il n'a qu'à se prononcer catégoriquement pour que je l'assiste dans la mesure de mes forces.

« Tout cela est fort bien, répondis-je; à présent, Pacha, veuillez entendre deux autres propositions que j'ai l'honneur de vous soumettre au nom de personnes qui aimeraient à profiter de vos services. Avec celle qui émane de Sa Hautesse le Khédive, cela nous en fait trois. Comme le loisir ne semble pas vous manquer, je vous prie de les peser mûrement et de décider par vous-même.

« La première proposition, laissez-moi la répéter, est celle d'obéir jusqu'au bout et de m'accompagner en Égypte. Dès votre arrivée, les soldats, les officiers et vous, recevrez la paye arriérée. Le gouvernement vous maintiendra-t-il en service actif? je l'ignore. Je me figure que oui. Il n'y a pas beaucoup d'officiers comme vous, et l'Égypte a des frontières où vos capacités trouveraient leur emploi. Mais vous répondez qu'à

votre estime vos gens ne voudront pas quitter, et que s'ils déclarent rester, vous resterez avec eux.

« La seconde proposition vous est faite par Léopold, roi des Belges. Il vous informe, par mon entremise, que pour empêcher les provinces équatoriales de retomber dans la barbarie, l'État du Congo pourrait entreprendre de les gouverner, pourvu qu'elles fournissent un revenu raisonnable, et si la chose se peut faire par une dépense annuelle de 250 à 300 000 francs, Sa Majesté vous donnerait volontiers des honoraires dignes de vous, disons 37 500 francs, le titre de gouverneur et le rang de général; il croit que ces fonctions répondraient à vos goûts. Vous tiendriez libre la communication entre le Nil et le Congo; vous maintiendriez l'ordre et la loi dans les provinces équatoriales.

« Et voici la troisième proposition : si vous êtes convaincu que vos gens refuseront positivement l'offre que fait le Khédive de les rapatrier, alors accompagnez-moi avec les soldats qui vous sont fidèles à l'angle N.-E. du Victoria-Nyanza, et permettez-moi de vous y installer au nom de l'Association de l'Afrique orientale. Nous vous aiderons à construire votre fort dans une localité qui conviendra aux projets de la Compagnie, nous vous laisserons notre bateau et tels objets qui vous seront nécessaires. Après, retournant à Zanzibar par la Massaïe, nous exposerons la situation devant le Comité. Nous obtiendrons sa sanction pour les faits accomplis, et son aide pour vous établir définitivement en Afrique. Je dois dire que je n'ai aucune autorité pour vous faire cette dernière ouverture ; elle est uniquement suggérée par mon amitié et l'ardent désir de sauver vous et vos hommes des conséquences désastreuses que pourrait avoir la détermination de rester ici. Mais j'ai l'entière confiance que j'obtiendrai la coopération et l'approbation cordiales de l'Association, qui saura apprécier l'importance d'un ou deux bataillons disciplinés et les services d'un administrateur comme vous.

« Veuillez, je vous prie, m'accorder quelques instants de patience : je désire vous expliquer la position qui vous est faite ici. Tout le système de l'expansion égyptienne jusqu'à l'Albert-Nyanza était mal entendu. Cela semblait superbe en théorie, cela devait aller de soi. Un gouvernement qui tient les bouches d'un fleuve désire étendre son autorité jusqu'aux sources.

surtout quand ces sources sont celles du Nil; rien de plus simple. Par malheur, ce gouvernement est le gouvernement égyptien; tout honnêtes que sont ses intentions, il n'est servi que par des fonctionnaires du plus bas titre possible en morale et en intelligence. Sans doute ces régions ont compté des chefs tels que Baker, Gordon ou Emin, mais ces administrateurs n'ont eu pour subordonnés que des Turcs ou des Egyptiens. A mesure que vous avez multiplié le nombre des stations et l'importance des postes, vous n'avez fait que diminuer votre influence. Pendant qu'au centre de la sphère existait une apparence d'autorité, la circonférence restait sous la coupe d'officiers turcs ou égyptiens, de tel ou tel pacha du Caire, d'un bey tout venant, ou d'un effendi quelconque, dont la conduite n'est le plus souvent que caprice et licence. Le pays a été saisi; il a été occupé par la troupe qui s'y est maintenue jusqu'à aujourd'hui. Tout gouvernement reconnu, fût-il celui de l'Égypte, a le droit légal et moral d'étendre son autorité et d'accroître son domaine. S'il mène son entreprise à bien, tant mieux : la civilisation en profitera, et les peuples ne se trouvent pas mal d'obéir à une autorité constituée. Mais y a-t-il ici un gouvernement de fait? Il existe tant bien que mal jusqu'à Lado et Gondokoro, près des cataractes du Nil Blanc, je l'admets. De Berber, les steamers peuvent aller jusqu'à Lado, et l'administrateur en chef peut faire marcher les vice-gouverneurs. Mais quand le Divan égyptien, avant de préparer ou d'assurer les moyens de communication, s'ingéra de s'annexer l'immense Soudan resté sans routes et presque inaccessible, il risquait la catastrophe. Quand Mohammed Achmet mit le feu au combustible qu'avaient accumulé les extorsions des fonctionnaires, les pompiers étaient éparpillés sur treize cent mille kilomètres carrés. Le gouverneur général fut tué, sa capitale prise, une province tomba après l'autre, et leurs lieutenants et garnisaires, isolés à d'énormes distances, capitulèrent les uns après les autres. Vous qui étiez placé au point extrême, vous devez le salut de vos troupes à l'évacuation de Lado. Ces anciennes acquisitions, quand même l'Égypte les récupérerait, ce serait pour les reperdre aussitôt, les administrant comme par le passé, et rien que par des soldats. Si, par impossible, l'occupation militaire était effective [illegible] les vice-gouverneurs tenaient ensemble, on pourrait

espérer le maintien de l'administration, mais ni les revenus de l'Égypte ni le chiffre de la population ne pourraient y suffire. L'intérêt bien entendu des habitants eût encore pu rattacher ces territoires lointains au gouvernement central ; mais semblables considérations semblent n'avoir jamais inquiété les hommes qui se sont fait fort d'agrandir démesurément l'empire du Caire. Quand ont-ils eu quelque souci de leurs administrés? Les capitaines faisaient avancer la soldatesque dans un territoire d'indigènes; ils plantaient un mât, hissaient le pavillon rouge et son croissant, déclaraient le district annexé à l'Égypte. On faisait savoir aux traitants que désormais le commerce de l'ivoire serait un monopole du gouvernement; et du coup ces individus étaient privés de leur moyen d'existence. Quand ils cherchaient à se dédommager par la traite des esclaves, une nouvelle proclamation les débarrait de cet autre trafic. Des natifs en grand nombre qui se faisaient des gains par la vente de l'ivoire, par la capture ou la traite des esclaves, ont été entraînés dans la ruine de ceux qui avaient engagé leurs capitaux dans ces entreprises. Remarquez bien que je me mets au point de vue purement politique. On avait laissé dans le Soudan quelques centaines de caravanes armées, or chaque caravane nombrait ses fusils par vingt ou par cent. Quand Mohammed Achmet leva l'étendard de la révolte, il offrait des avantages à ces chefs de caravane exaspérés par la ruine de leur négoce. Qu'avaient les employés du Khédive à leur proposer? Rien. Faut-il s'étonner que ce semblant de gouvernement qui s'était montré à ce point dur, arbitraire et imprudent, fût balayé comme de la balle? Il était dans l'intérêt des traitants de s'opposer à l'invasion égyptienne et de s'employer à restaurer un état de choses qui, tout immoral qu'il nous paraît, leur rapportait du profit et leur assurait l'indépendance.

« Maintenant regardez l'État du Congo, qui s'est constitué beaucoup plus rapidement que l'autorité du Caire ne s'est étendue sur le Soudan. Pas un coup de fusil n'a été tiré, aucune violence n'a été faite ni à natif ni à traitant, aucune taxe n'a été exigée ailleurs qu'au port de mer où le commerçant embarque ses objets d'exportation. Des chefs indigènes ont spontanément offert leurs territoires et rallié le drapeau bleu avec l'étoile d'or. Pourquoi? Parce qu'ils tiraient divers avantages des étran-

gers qui venaient vivre chez eux. D'abord, ils étaient protégés contre des voisins plus puissants ; tout produit alimentaire qu'ils pouvaient vendre leur était échangé pour son entière valeur en habillements ou autres objets utiles. Tout commerce auquel ils pouvaient se livrer, ivoire, caoutchouc, huile de palme, arachides, était libre de taxe; on ne touchait ni à leurs coutumes, ni à leurs institutions domestiques. L'État du Congo a été fondé sans coup de force, et subsiste sans violence Mais s'il inaugurait une politique nouvelle, imposait le commerce, s'emparait de l'ivoire pour en faire un monopole, s'immisçait dans les institutions domestiques, absorbait tyranniquement tous les profits de l'Européen, avant de s'être fermement implanté dans le sol et d'avoir réuni dans les stations une force matérielle qui lui assurerait l'impunité, — à son tour, il s'écroulerait non moins subitement et aussi complètement que l'autorité égyptienne a pu le faire au Soudan. Le désastre survenu à la station des chutes Stanley indique assez à quoi l'on pourrait s'attendre.

« Pour peu qu'on y réfléchisse, il est évident que l'Égypte ne pourra jamais réoccuper les provinces qui naguère lui appartenaient, tant qu'elle sera gouvernée par les fonctionnaires du Caire. Elle n'est pas assez riche pour maintenir une occupation effective en des territoires si éloignés de Ouadi-Halfa, qui est sa vraie frontière actuelle. Quand elle aura relié Ouadi-Halfa à Berber, ou Khartoum, ou Souakim à Berber, alors Lado pourra être son extrême limite méridionale. Quand une voie ferrée fera communiquer Lado avec Doufilé, alors cette frontière sera reculée à l'extrémité sud du lac, pourvu qu'une force militaire suffisante assure une communication non interrompue. Quand cela arrivera, vivrez-vous encore?

« Mais qui donc serait assez don Quichotte pour convoiter ces provinces? Le roi des Belges? Rappelez-vous qu'une stipulation accompagne la proposition qui vous est faite: « Pourvu que ces provinces fournissent un revenu raisonnable. » En cette matière, vous êtes le meilleur juge, et pouvez dire si l'on peut administrer la région avec 250 ou 300 000 francs. Quel que soit le rendement actuel, augmenté de la somme susdite, il faudra instituer environ vingt stations entre Yambouya et Nsabé où nous sommes. La distance est de 1050 kilomètres ou environ ; il faudra tenir sur pied 1 200 soldats, de 50 à 60 offi-

s'y décident, j'admire beaucoup le projet; il me semble la meilleure et la plus raisonnable solution. Les trois quarts de ces huit mille individus sont des femmes, des enfants et de jeunes esclaves. Que ferait le gouvernement d'une pareille cohue? La voudrait-il nourrir? Pensez ensuite à la difficulté de voyager avec tous ces incapables. Je n'oserais prendre la responsabilité de conduire cette foule de pieds-mous pour la faire périr en route. Jusqu'au Victoria le voyage est possible; le chemin est court, relativement. Oui, c'est la dernière proposition qui est de beaucoup la meilleure.

— Mais rien ne presse, Pacha, puisqu'il nous faut attendre l'arrivée de l'arrière-colonne. Réfléchissez à la chose, tandis que je vais querir le major et les siens. Vous avez certainement quelques semaines devant vous pour considérer la question à fond. »

Je lui montrai alors les dépêches imprimées que m'avait fournies le *Foreign Office* par ordre de Lord Iddesleigh, et parmi celles-ci, une copie de sa lettre, à lui Emin, à Sir John Kirk, lettre par laquelle, en 1886, il offrait sa province à l'Angleterre, assurant qu'il serait très heureux de la remettre au gouvernement britannique, et, de fait, à n'importe quelle puissance qui se chargeât de la conserver.

« Ah! dit le Pacha, cette lettre était une lettre privée. On n'aurait jamais dû la publier. Que va dire le cabinet égyptien de me voir ainsi m'aventurer à traiter un semblable sujet!

— Je n'y vois pas grand mal, pour mon compte. Le gouvernement égyptien se déclare impuissant à se maintenir dans la province. Le gouvernement anglais ne veut point s'en mêler, et je ne connais pas de compagnie ou d'association qui entreprît de régenter ce que j'appellerais, dans les circonstances actuelles, une possession inutile. A mon sens, elle est de 800 kilomètres trop éloignée de la mer pour qu'elle puisse être de la moindre valeur, si l'Ounyoro et l'Ouganda n'ont d'abord été réduits et pacifiés, ce que vous ne pouvez faire si vous acceptez les offres du roi Léopold. Si vous refusez absolument d'entrer à son service, vous pouvez vous en fier à moi, j'obtiendrai d'une compagnie anglaise qu'elle emploie vous et vos gens. Tenez, à l'heure où je vous parle, une société est probablement fondée dont le but sera de constituer une possession britannique dans l'Est Africain.

CHAPITRE XVI

TOUJOURS AVEC EMIN

(Du 4 au 30 mai 1888.)

Stations fortifiées dans la province. — Tempête à Nsabé. — Un nid de petits crocodiles. — Lac Ibrahim. — Razzias des Zanzibari sur des villages de Balegga. — Parke va à la recherche de deux hommes manquants. — Encore les Zanzibari. — Une tornade. — Les cadeaux du Pacha. — On me présente les officiers d'Emin. — Les razzias de bétail par Emin. — Départ du *Khédive* pour la station de Msoua. — Ce que Mabrouki gagna à ses chasses. — Le Pacha se sert du sextant. — Départ des chefs indigènes. — Arrivée du *Khédive* et du *Nyanza* avec des soldats. — Arrangements pris pour la recherche de l'arrière-colonne. — Mon ordre du jour aux troupes. — La route de Badzoué. — Danse d'adieux par les Zanzibari. — Disparition des porteurs madi. — Première vision du Rouvenzori. — Les premiers circumnavigateurs du lac Albert. — Les deux pics jumeaux près de la rivière de l'Itouri oriental. — L'assistance d'Emin contre Kabba Réga. — Deux lettres d'Emin Pacha. — Avis que les chefs Kadongo et Moussiri veulent nous attaquer. — Autres porteurs madi. — Nous attaquons le camp de Kadongo. — Avec Mazamboni et Gavira nous marchons sur le camp de Moussiri et le trouvons vidé. — La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni. — La musique dans le continent africain. — Le camp sur la colline de Nzera-Koum. — Présents qu'apportent plusieurs chefs. — Moussiri demande la paix.

Nsabé, 4 mai. — Msoua est, me dit-on, à neuf heures par vapeur du camp de Nsabé. De Nsabé à Tougourou il faut 5 heures, et 18 jusqu'à Ouadelaï. Les autres stations fortifiées sont : Fabbo, à l'est du Nil; Doufilé, le point terminal de la navigation, Horiyou, Laboré, Mouggi, Kirri, Bedden, Redjaf, et trois ou quatre moins importantes dans l'intérieur, à l'ouest du Nil.

Le Pacha m'a parlé aujourd'hui en termes plus confiants du projet de quitter le lac Albert; la région du lac Victoria paraît l'attirer encore plus qu'en premier lieu. Mais, je le sens, il y a quelque chose que je ne puis approfondir.

Nsabé, 6 mai. — Terrible orage du nord-est ce matin dès 8 heures; les bourrasques précédentes venaient du sud-est et tournaient à l'est. Les pentes escarpées, à l'est et à l'ouest des

plateaux, étaient enveloppées de brume et de nuages de pluie, précurseurs des tempêtes. La surface du Nyanza était tout écume, embrun et vagues tourbillonnantes, qui, avant d'atteindre le rivage, se sillonnaient de creux profonds et très dangereux pour les petites embarcations qui se fussent laissé surprendre par le mauvais temps.

Nsabé, 7 mai. — Dînant avec moi ce soir, le Pacha m'apprend que Casati s'est fortement prononcé contre la route proposée via Oussongora vers le sud et lui a conseillé de prendre celle du Congo par le Monbouttou. Le Pacha aura donc parlé à Casati de regagner l'Égypte? A-t-il changé d'avis sur le plan Victoria?

Nsabé, 8 mai. — Chaque jour a son orage de vent et de pluie. Le tonnerre gronde, précédé d'éclairs éblouissants, spectacle superbe, mais terrible.

Découvert un nid de 37 jeunes crocodiles qui venaient d'éclore. Tout le monde ne sait peut-être pas que les sauriens ont cinq griffes aux pattes de devant, et seulement quatre à celles de derrière; pour dévorer une proie, le crocodile ne lève pas la mâchoire supérieure, ainsi qu'on l'a souvent dit : comme les autres animaux, il abaisse la mâchoire inférieure.

Nsabé, 11 mai. — Les vivres baissent. Cinq hommes envoyés hier aux provisions ne sont pas revenus. Je souhaite que le découragement ne nous reprenne pas.

M. Jephson souffre d'une attaque de fièvre bilieuse.

D'après le Pacha, le lac Ibrahim ou Guita-Nzigé ne serait qu'une expansion du Nil Victoria, comme le démontrent ses chenaux, ses bancs d'îlots et ses barres de sable; des « larges » analogues à ceux qui se rencontrent en aval de Ouadelaï et du lac Albert, au lac Stanley sur le Congo et sur le cours supérieur du grand fleuve. Gordon et Emin Pacha ont voyagé par terre le long de ses rives.

A 9 heures du soir, on m'apporte de tristes nouvelles. Quatre de nos hommes que j'avais vus jouant sur le sable dans l'après-midi se sont tout d'un coup mis en tête de pousser une pointe dans les villages balegga au N.-N.-O. de la base du plateau. Cernés par les indigènes, deux d'entre eux avaient été tués, disait-on; deux autres, blessés grièvement, avaient réussi à prendre la fuite.

Nsabé, 12 mai. — Le D[r] Parke est parti ce matin avec

44 carabiniers pour essayer de récupérer les deux blessés zanzibari. Un troisième nous est arrivé à neuf heures, le dos entamé par une longue estafilade qui, par bonheur, n'a pas touché les parties vitales. Il était en train, conte-t-il, d'échanger de la viande contre de la farine, quand il entendit des coups de fusil, suivis d'un sauve-qui-peut général. Les indigènes fuyaient d'un côté, lui de l'autre; tout à coup, un d'entre eux se mit à sa poursuite; notre homme fut blessé, mais ne réussit pas moins à distancer son adversaire et à se cacher dans les hautes herbes, sur le bord d'un ruisseau; il y resta toute la nuit. Au matin, ne voyant personne, il chercha et retrouva le chemin du camp.

Je ne suis jamais satisfait de la façon dont mes hommes racontent ces escarmouches. Quels sont les agresseurs, les naturels ou les Zanzibari? La version de celui-ci paraît fort plausible, mais comme ils sont passés maîtres en l'art du mensonge, et qu'il m'est, en cette occurrence, très difficile de démêler la vérité, j'ai trouvé bon de m'en tenir à ce petit discours. « Vous êtes devenus très paresseux, vous autres Zanzibari. Tant que l'on vous donne quotidiennement 2 ou 3 kilogrammes de farine et autant de viande, vous ne vous donnez plus la peine de vous approvisionner pour les jours où le vapeur étant absent, la distribution n'aura pas lieu. C'est ce qui arrive en ce moment; le navire est parti; vos rations sont épuisées; qui pourrait vous fournir autant de viande que vous en gaspillez? Vous avez quitté le camp sans permission pour aller voler les Balegga : vous étiez en nombre, me diras-tu; quelques-uns d'entre vous, je le reconnais aussi, voyant le village populeux, se sont mis prudemment à faire des échanges, mais d'autres plus hardis ont passé outre et ont emporté des poules. Les naturels, indignés, comme de juste, vous ont lancé des flèches, auxquelles vous avez riposté par des coups de fusil. La mêlée est devenue générale, l'un de vous a été tué. Vous m'avez perdu une carabine et voilà trois d'entre vous blessés, et qui ne travailleront de longtemps. Tant pis pour vous. Guérissez comme vous pourrez des blessures que vous avez richement méritées, et si jamais vous revenez à la santé, vous autres trois, vous aurez à me payer ma carabine! »

Nsabé, 13 mai. — Le docteur est revenu après avoir brûlé

deux petits villages et tiré de loin quelques coups. Il n'a pu retrouver ni le cadavre du Zanzibari, ni son fusil. Il a vu une mare de sang à la place où le malheureux est tombé; sans doute avait-il blessé plusieurs de ses adversaires.

Une véritable tornade a soufflé cette nuit. Des nuages noirs qui s'assemblaient au S.-E.-E. et au N.-E. annonçaient la pluie ; mais non pas le formidable ouragan qui nous a assaillis, dévastant le camp et renversant les tentes. Le bruit qui annonçait son approche ressemblait à celui que produirait la rupture d'une digue, ou l'eau s'échappant en masse d'un immense réservoir. Chassée par la tempête, la pluie pénétrait partout. Toutes les précautions inspirées par notre expérience des orages du Nyanza furent vaines contre la force pénétrante, j'allais dire indiscrète, de ces abats d'eau et de leurs éclaboussures. Par-dessous les portes des huttes et la toile des tentes, le long des mâts qui servaient de supports à celles-ci, par les fentes, par les fenêtres fermées, par les ventilateurs, la trombe les poussait sur nous. Lutter contre ces deux puissances combinées, le vent et l'eau, dans les ténèbres et au milieu du vacarme assourdissant, était au-dessus de nos forces. Il fallait se résigner en silence, pelotonnés sur nous-mêmes, les lèvres serrées. Au matin, l'aube se leva sur un lac déjà tranquille et des nuages déchiquetés, les plateaux disparaissaient sous la brume; le camp n'était que décombres, les tentes étaient renversées, nos effets tout trempés. Si terrible fut, cette nuit, la violence du ressac, que je me pris à regretter que le jour n'eût pas éclairé ce spectacle grandiose du lac en furie et de ses grandes vagues déferlant sur la rive. Espérons que le vieux *Khédive* était à l'abri dans un bon port ; sans cela, il aura certainement sombré.

Nsabé, 14 mai. — Le *Khédive* est arrivé cet après-midi, m'apportant du millet et quelques vaches laitières. Le Pacha, tout souriant, nous a offert des présents, fort bienvenus : pour moi, une paire de forts souliers de marche, en échange de bottines que je dois lui remettre à mon retour avec l'arrière-garde. Jephson a eu le plaisir de recevoir une chemise, un veston et un caleçon. Caleçon et veston aussi, jersey bleu pour le Dr Parke, dont la valise avait été emportée par un déserteur zanzibari. Chacun a son pot de miel, des bananes, des oranges, des pastèques, des oignons et du sel ; enfin, il m'a

remis une livre de tabac « miel de rosée » et un flacon de conserves au vinaigre.

Ces cadeaux, les habits surtout, prouvent qu'Emin Pacha n'était pas aussi dépourvu que nous l'avions imaginé; l'avant-garde n'aurait pas eu besoin de se tant presser! Nous avions laissé à Yambouya tout ce qui dans nos bagages n'était pas absolument indispensable, et jusqu'à nos nippes de rechange, pour arriver plus promptement et sans obstacles au secours de celui que nous croyions être non seulement privé de moyens de défense, mais encore réduit à un dénûment absolu.

En dehors de notre double voyage au lac Albert, il faudra, je le crois, cheminer encore longtemps avant de rencontrer le major Barttelot et ma seconde colonne. Dieu sait où ils sont aujourd'hui! Peut-être n'ont-ils pas encore quitté Yambouya; s'il en est ainsi, nous aurons à parcourir plus de 2000 kilomètres de marche supplémentaire dans une région terriblement difficile. Hélas, combien de vies seront encore sacrifiées! La volonté de Dieu soit faite!

Le Pacha m'a présenté aujourd'hui Sélim Bey, le major Aouach Effendi et d'autres officiers. Je lui avais insinué, il y a deux ou trois jours, qu'il pourrait m'aider grandement en faisant construire à l'île Nyamsassi une petite station d'où il nous serait facile de communiquer avec ses gens, et où il pourrait rassembler une provision de maïs suffisante pour la nourriture de l'expédition à son arrivée avec l'arrière-garde. Il s'y était aussitôt engagé. J'avoue avoir été fort étonné ce matin quand, se tournant vers le major Aouach Effendi, il lui a dit d'un ton presque suppliant : « Promettez-moi devant M. Stanley que vous me donnerez quarante hommes pour lui bâtir cette station qu'il désire tant! » Il y a quelque chose là-dessous que je ne puis comprendre.... Je ne me figurais pas qu'un gouverneur, un vice-roi, un conducteur d'hommes eût besoin de parler sur ce ton à ses subordonnés.

J'ai eu aujourd'hui une autre conversation avec Emin : non seulement il me faudra revenir au lac Albert, j'en suis convaincu, mais après j'aurai à perdre deux mois au moins avant qu'il ait réuni ses gens. Au lieu de se mettre à l'œuvre et de se préparer au voyage, il préfère attendre mon retour avec l'arrière-garde, comptant que j'irai alors à Doufilé pour décider sa troupe à nous suivre. Il affirme toujours que ses gens

ne veulent pas retourner en Égypte, mais qu'ils se laisseront persuader de nous accompagner jusqu'au lac Victoria.

Je lui ai demandé s'il était vrai, ainsi qu'on l'affirme, qu'il eût capturé 13000 têtes de bétail au cours d'une expédition dans les territoires de l'Ouest.

« Oh non! c'est une exagération. Un certain Bakhit Bey réussit à en enlever 8000 pendant une incursion dans le Makraka, sous le gouverneur général Raouf Pacha; mais il en fut sévèrement réprimandé, de telles razzias n'ayant pour résultat qu'une prompte dépopulation. C'est le plus grand nombre de têtes de bétail qu'on ait capturées à la fois. Il m'est arrivé de diriger des expéditions de ravitaillement où nous enlevions 500, 800 et 1 200 bœufs; jamais nous n'en avons pris plus de 1 600. »

Les deux journées d'hier et d'aujourd'hui ont été très agréables. Le thermomètre marquait à l'ombre :

9 h. du matin, brise du sud-est.	40°
10 h. 30 — —	41°30
1 h. 30 de l'après-midi, brise du sud-est. .	41°30
7 h. — —	35°30
Minuit. . . . . —	34°
6 h. du matin, —	34°

Baromètre anéroïde : moyenne, 770 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nsabé, 16 mai. — Le vapeur *Khédive* est parti ce matin pour les stations de Msoua, Toungourou et probablement Ouadelaï, en vue de ramener un certain nombre de porteurs qui remplaceront nos hommes morts de faim dans le désert. Le capitaine Casati et Vita Hassan, le pharmacien tunisien, sont à bord.

Pour occuper mes gens, je fais tracer une route droit à travers la plaine jusqu'au village de Badzoué. En repartant d'ici, il nous sera plus avantageux de prendre ce plus court chemin que de passer par l'île de Nyamsassi et par le vieux Kavalli.

Fetteh, notre interprète, blessé au ventre à l'escarmouche de Bessé, est tout à fait guéri et se hâte de regagner le poids qu'il avait perdu. Mabrouki, fils de Kassim, si brutalement déchiré par un buffle, l'autre jour, se remet bien lentement. L'homme blessé au pillage de la station de Lando est en bonne voie.

Nos huttes actuelles sont en forme de meules de foin et nous pouvons nous regarder, dit Emin Pacha, comme de gros propriétaires de la province du lac Albert.

Nsabé, 17 mai. — La route est faite sur une longueur de 2360 pas.

Nsabé, 18 mai. — A la distribution des cartouches, nos chasseurs insistent pour qu'on les pose par terre devant eux : cela porterait malheur aux balles si on les leur livrait de la main à la main.

Depuis deux jours j'initie le Pacha aux mystères du sextant, puis je lui donnerai des leçons de navigation. Jusqu'à présent il n'a eu d'autre instrument pour faire ses observations qu'une boussole à prismes, et comme il ne sait pas en corriger la variation, il est probable que ses observations se sont bornées à des relèvements magnétiques.

Le fils de Kassim, la victime du buffle, m'a fait appeler à son chevet, ce matin, pour me dicter ses dernières volontés au sujet des gages qui lui sont dus. Marouf, son ami, et Soungoro, son frère adoptif, seront ses héritiers. Le pauvre Mabrouki désirait laisser un souvenir à un autre de ses camarades, mais ses légataires lui ont fait observer qu'il ne serait pas convenable *de remplir de noms le livre du maître*. Je lui dis que le docteur avait foi en sa guérison : « Tu n'es pas en danger; tes blessures sont douloureuses, mais non mortelles; le Pacha aura soin de toi en mon absence; à mon retour, je te retrouverai tout gaillard. Pourquoi t'agiter comme ça?

— Ah, maître! quelque chose me dit que je ne reverrai plus la route. Vois, mon corps n'est-il pas une ruine? » En vérité c'était un spectacle pitoyable : l'œil droit est presque perdu, il a deux côtes cassées, la cuisse droite et l'aine sont déchirées de la manière la plus horrible.

Mbiassi, le chef de Kavalli, est rentré dans sa case il y a deux jours. Mpigoua, chef de Nyamsassi, et sa suite sont partis hier. Kyya-Nkondo ou Katonza — il possède deux noms — est aussi retourné chez lui, c'est-à-dire au désert, car les brigands de Kabba Réga lui ont, tout dernièrement, dévasté son village. Les gens de Mazamboni ont pris congé ce matin, après avoir exécuté, cette nuit, une danse d'adieux en l'honneur du Pacha.

Deux de nos chasseurs ont tiré, hier, deux buffles et un sing-sing à croissant[1].

Les quatre jours et les quatre nuits qui viennent de s'écouler ont modifié favorablement notre première impression de cette région africaine. La température un peu élevée est rafraîchie par la brise du lac, qui agite doucement le feuillage. Les nuits sont d'une délicieuse fraîcheur. La lune, glissant dans un ciel étincelant d'étoiles, illumine de ses pâles rayons la crête du plateau; elle transforme le lac en une plaine argentée; ses eaux, que toujours nous avions vues si tumultueuses, s'endormaient pour la première fois; ses vaguelettes, poussées par un léger vent d'est, viennent expirer doucement à nos pieds sur le sable gris de la rive. Et, comme pour célébrer l'apaisement universel, les Zanzibari et les indigènes ennemis, si acharnés en décembre dernier, se livrent ensemble, dans une entente fraternelle, aux chants et à la danse jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Nsabé, 19 mai. — Notre route vers Badzoué a maintenant 5 kilomètres de longueur. On enlève l'herbe à la bêche sur une ligne droite, et cela nous fait une voie magnifique, s'élevant imperceptiblement à l'échelle de 50 centimètres pour 100 mètres.

Nsabé, 20 mai. — Pris ce matin dans ma tente deux petits serpents bruns, d'une légère teinte cuivrée.

Nsabé, 21 mai. — Le Pacha sait très bien se servir du sextant. Il commence aussi à pouvoir rectifier l'erreur de position, quoiqu'il ait le travail difficile à cause de sa myopie. Mais il est actif et veut arriver à utiliser son instrument. Aujourd'hui, pour s'exercer, il a pris l'altitude méridienne 70°54'40" à 2413 mètres de distance. Les yeux étant à 1 m. 52 de hauteur, l'index de l'erreur est de 3'15".

22 mai. — Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*, ce dernier remorquant une allège, sont arrivés à 9 heures du matin avec 80 soldats, le major et l'adjudant du 2e bataillon et 130 porteurs indigènes de la tribu des Madi. On nous apporte, de la distillerie du Pacha, 45 litres de raki — sorte de *vodka* russe — contenus dans des dames-jeannes, puis des grenades, des oranges, des pastèques et des oignons; de plus, 6 moutons, 4 chèvres et deux ânes vigoureux, l'un pour moi, l'autre pour

1. *Kobus ellipsiprymnus*, le *waterbock* des Boers.

le Dr Parke. Le vapeur *Nyanza* cale 18 mètres sur 3. Je me propose de repartir après-demain à la rencontre de l'arrière-garde.

Je laisse avec le Pacha M. Mounteney Jephson, trois soldats soudanais, Binza, le domestique du Dr Junker, et l'infortuné Mabrouki. En dehors des 31 caisses de munitions remington que je lui ai déjà livrées, je lui en remets deux de cartouches pour winchesters, une caisse de fil de laiton, une lampe, le fil métallique pour sondages et mon bateau d'acier l'*Avance* avec tout son équipement.

Pour me conformer à la demande du Pacha, j'ai rédigé une proclamation, que M. Jephson lira aux troupes. Elle est ainsi conçue :

Soldats,

Après plusieurs mois de périlleux voyage, j'ai enfin touché les rives du Nyanza. Je suis venu sur l'ordre exprès du khédive Tewfik, afin que vous sortiez d'ici et retourniez chez vous. Car il faut que vous sachiez ceci : l'El-Abiad est fermé, Khartoum est entre les mains des hommes de Mohammed Achmet, le pacha Gordon et tous les siens ont été tués; tous les bateaux à vapeur et autres embarcations entre Berber et le Bahr-el-Ghazal ont été pris; la plus proche des stations égyptiennes est maintenant Ouadi-Halfa, au-dessous de Dongola. Quatre fois le Khédive et vos amis ont essayé de vous sauver. D'abord, ils ont envoyé Gordon à Khartoum pour vous rapatrier tous; mais après dix mois de lutte acharnée, Khartoum a été prise, Gordon a été tué avec tous les siens. Ensuite vinrent les soldats anglais, sous les ordres de Lord Wolseley; mais ils arrivèrent quatre jours trop tard, quand tout était fini. Puis le Dr Lenz, un grand voyageur, qui a pris la route du Congo pour aller à votre secours, mais, n'ayant pas trouvé assez de gens pour l'accompagner, il a été forcé de s'en retourner. Aussi le Dr Fischer, qu'envoyait le père de ce Dr Junker que vous avez connu. Trop d'ennemis s'opposaient à son passage, et il a dû y renoncer à son tour. Je vous dis tout cela pour vous prouver qu'on ne vous oublie pas en Egypte. Non, le Khédive et son vizir, Nubar Pacha, ne vous ont pas perdus de vue. Ils ont appris par la voie de l'Ouganda que vous êtes restés au poste et que vous avez bravement accompli vos devoirs de soldats. C'est pour cela qu'ils m'ont envoyé vous dire qu'ils se souviennent de vous, que votre récompense vous attend; il faut que vous m'accompagniez en Égypte pour être rétribués et récompensés. Le Khédive vous fait savoir, en outre, que si vous trouvez la route trop longue, et si vous redoutez le voyage, vous pouvez rester ici. Mais, dans ce cas, vous n'êtes plus ses soldats, votre paye cesse à l'instant; quelques dangers qui puissent vous assaillir, le Khédive ne s'en occupera plus; vous restez à vos risques et périls. Si vous vous décidez à aller en Égypte, je suis ici pour vous conduire à Zanzibar et vous embarquer sur les vapeurs jusqu'à Suez; de Suez vous irez au Caire. Une

fois arrivés là, vous serez payés de l'arriéré, vous serez maintenus dans vos grades, et les récompenses qui vous ont été promises ici vous seront accordées en plein.

Je vous envoie M. Jephson, un de mes officiers; je lui confie mon épée, et il me représentera auprès de vous. De ma part, il vous lira ce message. Je m'en vais chercher mes gens et mes bagages et les amener au Nyanza. Dans quelques mois je serai de retour et j'entendrai votre réponse. Si vous



Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*.

dites : « Allons en Égypte! » je vous conduirai par une route sûre. Si vous dites : « Nous restons dans ce pays! » alors je vous ferai mes adieux et m'en irai en Égypte avec les miens.

Dieu vous garde!

Votre bon ami,

STANLEY.

Nsabé, 23 mai. — Les Zanzibari ont exécuté, cette nuit, une danse d'adieux en l'honneur du Pacha et de ses officiers. Quoiqu'ils soient parfaitement conscients du danger et des fatigues du voyage qu'ils vont entreprendre, ils ne paraissent nullement inquiets. Mais il est certain que quelques-uns d'entre eux verront demain matin le Pacha pour la dernière fois.

24 mai. — Fait en quatre heures une étape de 16,5 kilomètres jusqu'au village de Badzoué. Ce matin, de bonne heure, Emin Pacha, nous précédant sur la nouvelle route avec une

compagnie, lui a fait poser les armes à 3 kilomètres du lac. Je restais avec l'avant-garde pour indiquer aux porteurs madi leur place dans la caravane. Nous sortons du campement à 6 h. 15 pour nous acheminer vers l'ouest. Une demi-heure après, nous trouvons les Soudanais du Pacha rangés en ligne d'un côté de la route. Ils nous ont salués au passage; Emin nous a remerciés chaudement et souhaité bonne chance. A peine arrivés au bout de notre tracé, 21 Madi rompaient le rang et détalaient dans la direction du nord. J'envoie 14 hommes en informer le Pacha pendant que nous continuons à avancer vers Badzoué; à un kilomètre et demi de ce village, nouvelle débandade: 89 Madi désertent en corps, non sans avoir adressé une volée de flèches à l'arrière-garde. Le docteur, croyant à un commencement d'hostilités, fit feu de sa carabine et tua un Madi, ce qui précipita la fuite des autres. On s'assura de ceux qui restaient, 19 sur 130!

Un second message fut, en conséquence, dépêché à Emin.

A 9 kilomètres du camp de Nsabé, comme je me tournais vers le S.-E., méditant sur les événements du mois dernier, un de nos serviteurs attira mes regards vers l'horizon. « Une montagne couverte de sel! » disait-il. Je vis un nuage d'une forme toute particulière, de la plus belle teinte argentée, et qui avait les proportions et l'aspect d'un grand pic couronné de neige. En le suivant de l'œil jusqu'à la base, je fus frappé de sa couleur, d'un bleu intense presque noir, et me demandai si nous étions menacés d'une nouvelle tornade. Puis, comme mon regard descendait vers le bré ouvert entre les deux plateaux, j'eus tout à coup conscience que ce n'était pas un nuage, une vaine apparence qu'allait dissiper le vent, mais un corps solide et bien réel, une véritable montagne revêtue de neige au sommet. Je donnai ordre de faire halte; et, prenant ma lunette, je l'examinai avec le plus grand soin. A l'aide d'un compas j'en pris le relèvement, qui la portait à 215 degrés magnétiques. L'idée me vint alors que ce devait être le Rouvenzori, que deux esclaves de Kavalli m'avaient dit être couvert d'un métal blanc, ou d'une substance ressemblant à de la roche.

La grande montagne continua à être en vue très distinctement pendant deux heures. Mais à mesure que nous appro-

chions de Badzoué, qui est située au pied même du plateau, la haute paroi nous la cacha à peu près.

Cette découverte fut annoncée au Pacha par mon second message.

Mais comment Baker, Gessi, Mason ou Emin ne l'ont-ils pas faite il y a longtemps?

Gessi Pacha a, le premier, accompli la circumnavigation du lac Albert, en commençant par le nord et la rive occidentale; puis il en a contourné la pointe sud pour revenir par la côte orientale.

Mason Bey, en 1877, a suivi la même route pour déterminer la position des lieux par des observations astronomiques, ce que son prédécesseur n'était pas en mesure de faire. Onze ans plus tard, Emin Pacha est allé, par vapeur, au sud du lac Albert pour s'informer de l'homme blanc qu'on disait y être venu.

Si, de la plaine du Nyanza, j'ai pu signaler la montagne neigeuse, combien plus doit-elle être visible du lac lui-même! Je ne comprends vraiment pas qu'aucun de ces messieurs ne l'ait aperçue, et que Baker, jetant les yeux dans cette direction, « par une journée admirablement claire », n'ait vu qu'une nappe sans bornes.

MM. Jephson et Parke m'avaient dit qu'en faisant le portage du bateau de Kavalli au lac ils signalèrent de la neige sur une montagne. Le second de ces officiers, en me montrant la petite chaîne d'Ounya-Kavalli, me demandait à son retour s'il était possible qu'il y eût de la neige sur ces collines, dont le pic le plus élevé n'atteint pas 1 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Je répondis négativement, mais le docteur m'affirma en avoir vu. Je lui expliquai alors que, dans les régions équatoriales, l'eau de pluie ne peut se congeler en neige durable qu'à une altitude d'au moins 4 900 mètres; il est possible cependant, ajoutai-je, qu'il se produise, même à de basses altitudes, un orage de grêle ou une chute de neige, causés par un courant froid, mais temporaires seulement, car la chaleur de l'eau ou du sol, dans cette atmosphère tropicale, aurait tout de suite fondu la grêle ou la neige.

Placés comme nous l'étions au camp de Boundi, sur la crête du plateau, en pleine vue de l'Ounya-Kavalli et d'au-

tres collines, on n'apercevait aucune hauteur dépassant une altitude de 1950 mètres.

D'après les faits que je signale, il faut un état particulier de l'atmosphère pour voir la montagne, ainsi que cela m'était arrivé, à une distance que j'estime de 112 kilomètres. En général, de 16 à 20, voire à 35 kilomètres, on peut distinguer les objets élevés; mais dans une région aussi humide que celle-ci, la terre surchauffée dégage par un beau jour une telle quantité de vapeurs, qu'à 50 kilomètres elles forment une brume si épaisse que la vue la plus perçante ne la pourrait pénétrer. A certains moments, des courants d'air chassent le brouillard et permettent d'apercevoir des objets qu'on est alors étonné de n'avoir jamais remarqués. Au mois de décembre dernier, par exemple, allant du Nyanza au fort Bodo, j'avais pris, d'une colline tabulaire près de l'Itouri oriental, des relèvements d'une haute montagne à double pointe; je l'avais montrée à Jephson, j'avais mentionné le fait sur mon journal; mais, chose étrange, je ne l'ai pas revue, quoique deux fois j'aie repassé par le même lieu.

Kavalli a traversé notre camp cet après-midi avec 400 hommes pour rallier Emin Pacha, avec lequel il doit faire campagne contre Kabba Réga. Katonza et Mpigoua du Nyamsassi lui enverront peut-être un nombre égal de forces.

J'ai reçu les lettres suivantes d'Emin Pacha. Il parle du plaisir et de l'honneur de notre société; je dois dire que nous sommes unanimes à penser que l'agrément a été autant pour nous que pour lui.

Camp de Nsabé, 25 mai 1888, 5 h. du matin.

Cher monsieur,

Je n'ai pas besoin de vous dire mon chagrin à la désagréable nouvelle de la dispersion de nos Madi. J'ai expédié des détachements dans différentes directions pour tâcher de les retrouver, mais, j'ai le regret de le constater, ces efforts n'ont amené aucun résultat. Cependant Choukri-Agha et ses gens, partis depuis hier pour Kahanama, ne sont pas encore de retour.

Il s'est trouvé, par une heureuse coïncidence, qu'en même temps que le Dr Parke, arrivait un bateau de Msoua m'apprenant que 120 porteurs de Doufilé viennent de s'y présenter. Je les ai tout de suite envoyé chercher par le *Khédive* et les attends ce soir. Mon intention est de les faire partir sur l'heure pour vous rejoindre, escortés par un détachement.

Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter de votre admirable découverte. Accueillons-la comme un heureux augure de notre futur voyage

au Victoria[1]. Je me propose de suivre aujourd'hui ou demain la même route que vous pour essayer d'apercevoir le géant.

Espérant deux mots de vous ce matin, je vous envoie mes meilleurs vœux pour l'avenir, et me rappellerai toujours avec orgueil et joie les quelques jours qu'il m'a été donné de passer en votre société.

Croyez-moi, cher monsieur,

Votre très sincèrement,

Dr M. Emin

Camp de Nsabé, 26 mai 1888, 2 h. 30 du matin.

Cher monsieur,

Votre très bienvenu et très intéressant billet d'hier vient de m'être remis par vos hommes. Le vapeur est arrivé, mais avec 82 porteurs seulement, les autres s'étant enfuis entre Toungourou et Msoua. Espérant qu'ils pourront vous être de quelque utilité, je les dirige vers votre camp, sous l'escorte de 25 soldats et d'un officier. Leurs armes ont été réunies et confiées à la garde de l'officier, qui ne les remettra qu'entre vos mains. J'ai appris hier que les fugitifs étaient arrivés à Mouganga, où ils disaient venir de notre part.

Les dix hommes que vous aviez bien voulu m'envoyer accompagneront aussi les porteurs, ainsi que Kavalli et ses gens, auxquels j'ai expliqué mes raisons de ne pas inquiéter encore Ravidongo[2]. J'ai encore conseillé à Katonza de se retirer, vu qu'hier on a pris dans son camp un espion dudit Ravidongo; il a promptement acquiescé. J'ai donné quelques présents à Kavalli, qui part à l'instant avec le courrier et me prie de vous demander quelques-uns de vos hommes pour s'emparer de son frère Kadongo, chez les Ouaouitou, quelque part aux environs de sa résidence.

J'essayerai de voir la montagne neigeuse, aussi bien d'ici que d'autres stations où je me propose de me rendre. N'est-ce pas admirable que vous fassiez partout des découvertes, et là même où d'autres explorateurs vous avaient devancé!

Et maintenant, comme voici probablement les derniers mots que je vous adresse, de quelque temps au moins, laissez-moi une fois de plus vous remercier des efforts généreux que vous avez faits et voulez encore faire pour nous, de la bonté et de la patience que vous avez montrées dans nos rapports. Veuillez m'excuser si je ne trouve pas de mots appropriés aux sentiments que j'éprouve en ce moment. Je suis depuis trop longtemps en Afrique pour n'être pas quelque peu *négrifié*.

Dieu vous accompagne et bénisse votre œuvre!

Votre très fidèle,

Dr Emin.

Badzoué, 25 et 26 mai. — Le Pacha a renoncé à agir contre

1. Il était visiblement féru de ce projet relatif au Victoria-Nyanza.
2. Un des principaux généraux de Kabba Rega.

l'Ounyoro; ses alliés, qui ne sont guère en peine d'ennemis, sont promptement retournés chez eux.

Balegga est descendu cet après-midi du village de Boundi, sur la colline, pour nous prévenir secrètement que Kadongo et Moussiri, ce dernier un chef belliqueux et puissant, ont réuni leurs forces pour nous attaquer sur la route, entre les possessions de Gavira et celles de Mazamboni. Nous ne leur avons donné aucune raison de nous en vouloir, mais peut-être considèrent-ils notre amitié pour leurs rivaux comme une provocation suffisante. J'ai 111 carabines, mais seulement 10 balles pour chacune jusqu'au fort Bodo, distant de 200 kilomètres. Si en pays découvert nous avons affaire à forte partie, nous serons réduits à l'impuissance après avoir brûlé notre petite provision de poudre. Il faut donc recourir à d'autres moyens. « Quelque dur que paraisse le parti que l'on prend dans un moment critique, la suprême sagesse, disait Thomas Carlyle, consiste à le considérer comme le seul bon, le seul parfait. » J'attaquerai donc Kadongo le premier, et puis je marcherai sur Moussiri, et nous tâcherons de ne pas rater les coups. Peut-être que ce hardi mouvement déjouera leurs calculs.

Le Pacha a agi promptement. 82 nouveaux porteurs sont arrivés aujourd'hui, accompagnés d'une escorte sérieuse et de trois soldats spécialement désignés pour mon service. Chacun de mes Zanzibari aura un Madi à surveiller.

Cet après-midi, à trois heures, par un soleil ardent nous donnant dans les yeux, nous avons commencé la pénible ascension du plateau; nous en avons atteint la crête au camp de Boundi, à 6 h. 30 du soir.

Après avoir posté une forte garde autour du camp, j'ai fait choix des 40 meilleurs tireurs, que j'ai armés de carabines et formés en colonne d'attaque pour surprendre Kadongo avant l'aube. Quelques-uns de nos alliés se sont offerts à nous montrer le village montagneux qu'il habite.

A une heure du matin, la colonne est partie.

27 mai. — A 8 heures déjà, elle était revenue, ayant accompli parfaitement sa mission. Kadongo leur a échappé, grâce à un subterfuge : il criait à tout venant qu'il est l'ami de Boula Matari. On n'avait trouvé ni bestiaux ni chèvres, ce camp n'étant occupé que provisoirement.

Nous reprenons nos fardeaux et nous étions à peine en marche

vers Gavira, qu'une grande troupe se dirige vers nous, précédée d'un homme portant un grand étendard cramoisi, rappelant de loin celui de Zanzibar ou celui de l'Égypte. Inquiets, nous nous arrêtons : qui peuvent être ces gens? Enfin, je reconnais Katto, frère de Mazamboni, envoyé par lui pour nous complimenter et savoir de nos nouvelles. J'admirai l'aptitude de ces gens à s'emparer d'usages qu'ils ignoraient et à s'y conformer comme s'ils y étaient rompus depuis longtemps. En cette circonstance, par exemple, s'ils n'avaient pas fait usage du drapeau, il est certain que nous eussions pu prendre nos amis pour l'avant-garde de Moussiri et les très mal recevoir.

J'en retins quelques-uns, j'ordonnai à Katto de retourner promptement auprès de son frère, et de le prévenir secrètement que, Moussiri ayant l'intention de nous attaquer sur la route, je comptais le devancer et le surprendre au second jour dès l'aube; j'attendais de lui, Mazamboni, comme d'un fidèle allié, qu'il vînt le lendemain se joindre à nous avec le plus possible de ses hommes. Katto déclara la chose faisable, malgré le court délai et la distance. En effet : nous étions à 10 kilomètres du village de Gavira, et de là à celui de Mazamboni il y en a 21, donc 62 aller et retour; puis il fallait le temps de rassembler sans bruit un corps d'armée suffisant pour faire honneur à la position élevée de Mazamboni, et préparer des rations pour plusieurs jours.

Arrivés chez Gavira vers midi, je lui proposai de nous joindre pour attaquer Moussiri; il y consentit avec empressement.

28 mai. — On m'a fourni d'abondantes provisions pour notre troupe, qui compte 111 Zanzibari, 3 blancs, 6 cuisiniers et domestiques, 101 Madi, et 3 soldats du Pacha : total 224, outre quelques douzaines de naturels qui nous suivent pour leur compte.

Une heure après le soleil couché, Mazamboni arrivait en personne avec un millier de guerriers armés d'arcs et de lances, qu'il fit camper dans les champs d'ignames entre les districts de Gavira et de Moussiri.

29 mai. — A 3 heures du matin, nous nous dirigeons au nord-ouest vers l'Oussiri. Une lune brillante nous éclaire. Cent des plus hardis guerriers de Mazamboni nous précèdent; les autres suivent en ligne, cinq cents hommes de la tribu de

Gavira forment l'arrière-garde. Tous observent un profo silence qui favorise nos projets.

A 6 heures du matin, nous arrivions aux postes avancés l'Oussiri; en quelques minutes tous les chefs avaient reçu leu instructions; le Dr Parke avec 50 carabines tenant le centr Katto avec les guerriers de son frère formant l'aile gauch Mpinga, Gavira et ses hommes l'aile gauche, la petite arm avançait rapidement.

L'aventure fut des plus comiques. Les bergers ouahouma Mpinga avaient averti les bergers ouahouma de Moussiri, et l Ouahouma de Mazamboni avaient été tout aussi communicati vis-à-vis de leurs frères. En conséquence, les pâtres avaie fait déguerpir tous les troupeaux par d'autres routes. Moit en arriva chez Gavira, et moitié chez Mazamboni le mat même où nous entrions à Oussiri, et Moussiri, le chef, ayant vent du désarroi de Kadongo et de la puissante armée q s'avançait contre lui, prit grand soin d'empêcher que m advînt à personne en son domaine. Donc bêtes et gens avaie vidé le pays; troupeaux et volailles avaient disparu. Mais l greniers ployaient sous le poids du maïs, les champs abo daient en patates douces, fèves, tendres épis de maïs, légum et tabac. J'étais au fond très heureux que l'affaire fût termin sans qu'aucune goutte de sang eût été répandue. Mon b était atteint : notre maigre approvisionnement de munitio restait intact et la voie était libre. Mazamboni et Gavira, aus ravis que moi sans doute, simulaient le désappointement.

Dans une des huttes on découvrit un canon de carabine une gâchette à percussion, cette dernière portant la marq « John Clive, III, 550 » : un souvenir de la visite de Kabb Réga, dont, l'année précédente, les troupes avaient été mis en déroute par Moussiri.

Dans l'après-midi, les mille guerriers de Mazamboni se ré nirent pour célébrer leur facile victoire par la « danse de phalange ». La danse africaine consiste principalement c gestes obscènes, en sauts, contorsions et jongleries, tand qu'un ou plusieurs tambours battent la mesure. Beaucoup c bruit, beaucoup de gros rires. Ce sont jeux de barbares, comm les valses et les pirouettes à la façon des derviches sont je de civilisés. Souvent deux hommes sortent d'un groupe commencent un duo que le cor ou le tambour accompagn



La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni.

et qu'on applaudit frénétiquement; un autre chante seul, vêtu d'un costume fantastique; grelots, plumes de coq, calebasses à demi pleines de graines sèches et enfilées sur des cordons; des paquets de ces dents d'homme, de singe et de crocodile, dont les nègres font leurs joyaux.

Mais ce que l'on goûte par-dessus tout, ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, ce sont les chœurs ; et quand les hommes, les femmes et les enfants élèvent leurs voix au-dessus du bruit des tambours et du murmure de la foule, j'avoue que j'en ai toujours éprouvé un vif plaisir, surtout quand les exécutants sont des Ouanyamouezi, de beaucoup les meilleurs chanteurs du continent. Les Zanzibari, les Zoulous, les Ouanyamouezi, les Ouassegara, les Ouassegouhha et les Ouanguindo ont en somme à peu près la même méthode et la même exécution, quoique chacune de ces tribus ait ses danses et ses chants variés, mais tous stupides et barbares ou infiniment mélancoliques. Les chants des Ouassoga, des Ouaganda, des Ouakereoué, des Ouassongora, autour du lac Victoria, sont plus intimes : une grossière ébauche de l'allure bardique avec l'intonation plaintive des Orientaux; Moustapha ou Hassan se lamentant sous la fenêtre grillée d'une Fatime cruelle ou d'une Roxelane inexorable. Excepté chez les Ouanyamouezi, je n'avais pas entendu de musique ni vu de danses que pourrait apprécier le public qui se délecte tous les soirs aux danses nègres exécutées dans certaine salle de Piccadilly, avant que Katto, frère de Mazamboni, me donnât, avec le concours de ses guerriers, le spectacle de la curieuse « danse de la phalange ».

La fête commença par des roulements d'une dizaine de tambours, grands et petits, manœuvrés par des artistes accomplis, gardant admirablement la mesure et émettant des sons d'une clarté parfaite que l'on pouvait entendre à plusieurs kilomètres de distance. Pendant ce temps Katto et le cousin Kalengué, promenant leurs plumes de coq blanc en touffes magnifiques, alignaient sur le terrain 33 rangées de 33 hommes chacune, en un carré aussi parfait que possible. Plusieurs n'avaient qu'une lance, d'autres en portaient deux, outre leurs boucliers et carquois pendant au cou et sur le dos.

La phalange restait immobile, les lances appuyées contre terre. Au signal des tambours, la voix grave de Katto entonne un chant sauvage, montant graduellement jusqu'aux notes

du triomphe. Sans interrompre les chants sauvages, le carré s'approchait lentement. Arrivés à quelque distance, les hommes du premier rang abaissent leurs lances, font briller les pointes de fer poli sur une ligne absolument horizontale. Trois fois ils me saluent ainsi, et trois fois ils les relèvent. Puis, l'un à la file de l'autre, chacun des rangs se met au pas de course; ils lancent leurs javelots pour les ressaisir à l'instant; les hampes tremblent entre leurs mains; ils poussent des cris de guerre plus fort, toujours plus fort jusqu'à ce que le carré se soit transformé peu à peu en une spirale énorme à trois involutions. Après avoir fait trois fois le tour de la place, l'immense farandole vient s'enrouler tout autour du prince Katto, et on ne voit plus bientôt qu'une masse solide de têtes. Ce cercle, une fois complet, se change de nouveau en carré, puis le carré se dédouble en deux rectangles; chacun de ceux qui les composent va prendre la place de celui qui lui fait vis-à-vis. Les chants continuent, tandis que dans l'ordre le plus parfait ils exécutent cette figure; puis encore une fois, et avec une rapidité merveilleuse, ils se reforment en cercle, se démenant et gesticulant autour de la pelouse jusqu'à ce que l'œil soit ébloui de tous ces tournoiements, de toutes ces girations. Enfin, ils se séparent, pour rire et plaisanter dans leurs cases, sans s'inquiéter de l'impression que leur chorégraphie pouvait avoir produite. Mais c'est certainement un des plus beaux et des plus émouvants spectacles que j'aie vus en Afrique.

30 mai. — Une étape de trois heures nous conduit à la colline de Nzera-Koum, chez les Oundoussouma.

Avant d'arriver à notre ancien camp de Tchongo, nom donné par les Zanzibari à la colline de Nzera-Koum, nous ne pouvions plus douter de la complicité de Mazamboni avec les pâtres ouahouma; toutes les traces du passage des bovins étaient récentes; bientôt même s'est montré à nos yeux le bétail qui, inconscient de tout danger, paissait les superbes pâturages. Les Zanzibari voulaient s'en emparer à titre de représailles; Mazamboni gardait le silence; mais quand je lui demandai comment il se faisait que les troupeaux de Moussiri fussent là, sur son territoire, il me répondit sans détour qu'ils appartenaient aux pâtres ouahouma qui avaient fui le pays en décembre, lors de notre première rencontre; ils venaient

maintenant de rentrer au bruit de notre marche sur l'Oussiri, et il n'avait pas eu le cœur de les en empêcher. Satisfait de cette franchise, je donnai à mes gens l'ordre de poursuivre leur route.

31 mai. — Mazamboni nous a donné trois bœufs et de la farine pour deux jours, sans compter quantité de bananes et de patates douces. Nombre des petits chefs environnants nous rendent visite et apportent des présents : chèvres, volailles, farine de millet. Les villages d'Ouroumangoua, Bouessa et Gounda, composant le district si prospère et si bien cultivé qui nous avait frappés en décembre dernier par l'abondance de ses produits, ont aussi conclu des pactes d'amitié avec le « Boula Matari ».

Vers le soir je recevais un message de Moussiri : tout le pays ayant fait la paix avec moi, il désirait aussi devenir mon ami ; la prochaine fois que nous reviendrions dans son pays, il s'empresserait de nous offrir des présents.

Me proposant de reprendre demain la marche vers le fort Bodo et Yambouya, je me hâte de noter les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet du Pacha, presque tous de sa propre bouche.

CHAPITRE XVII

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR LE PACHA

La naissance d'Emin et sa jeunesse. — Gordon et les émoluments d'Emin. — Sa dernière entrevue avec Gordon Pacha en 1877. — Le dernier envoi de poudre et de provision fait à Emin. — Isolement de cinq ans. — La bibliothèque de Mackay dans l'Ouganda. — Les talents d'Emin et son aptitude aux fonctions qu'il occupait — Emin polyglotte. — Ses talents et son industrie. — Ses carnets, un modèle. — Choukri Agha me raconte comment Emin échappa aux rebelles. — Emin confirme l'histoire. — Quelques faits d'histoire naturelle rapportés par Emin. — Le Pacha et la tribu des Dinka. — Une histoire de lion. — Emin et ses études ornithologiques.

Mon intention n'est pas de fournir sur Emin Pacha une esquisse biographique, mais de rapporter quelques détails qu'au hasard de la conversation il me communiqua sur la vie qu'il avait menée dans le Soudan, et sur ses rapports avec son illustre chef : Gordon, le tant regretté.

Il est Allemand de naissance — Prussien ou Autrichien, je l'ignore, et ne me soucie pas de savoir le nom de la ville ou du village obscur où l'événement eut lieu. Il m'a dit être âgé de 48 ans ; donc, il a dû naître en 1840. Je m'imagine qu'il arriva, jeune encore, à Constantinople, qu'un grand personnage l'aida dans ses études médicales, et que, grâce à la même influence, il fut attaché comme médecin à la personne du pacha Ismaïl Hakki. Si, comme il le raconte, il est resté 30 années sous l'étendard du Croissant, il a dû s'enrôler vers 1858 au service de la Turquie. Il se lia avec le parti de la Réforme, ou de « la jeune Turquie » à Stamboul, lequel publiait un journal que la franchise de son langage fit supprimer trois fois. Lors de la troisième saisie, notre journaliste fut lui-même expulsé du pays.

Il était à Constantinople, m'a-t-il dit, quand fut assassiné

le sultan Abdoul-Aziz; mais il l'avait quittée quand eut lieu le procès des fauteurs présumés. — En décembre 1875 il entra au service de l'Égypte, et fut envoyé à Khartoum.

*
* *

« Gordon me nomma chirurgien aux appointements de 625 francs par mois; il les porta à 750, et, après m'avoir envoyé dans l'Ouganda, il me fit la surprise de les élever à 1 000 francs. Quand je devins gouverneur de la province, mes honoraires, comme ceux de mes collègues, furent de 1 250 francs. J'ignore à combien montent ceux d'un général. Au reste, je ne suis qu'un *miraman*, une sorte de préfet ou gouverneur civil, qu'on paye tant que durent ses services, puis qui ne reçoit rien après. Je m'attendais à être nommé pacha militaire, quelque chose comme un général de division.

*
* *

« Voilà que Gordon, sans même me consulter, établit comme mon agent à Khartoum le vice-consul allemand et versa mon salaire entre ses mains. Je fus payé régulièrement pendant plusieurs mois. Enfin, il le nomma gouverneur du Darfour; mais l'ancien vice-consul ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. Après sa mort, quand on eut ramassé ses effets et payé ses petites dettes, on put renvoyer sa femme au Caire avec 12 500 francs, et l'on me remit 1 250 francs en qualité de créancier principal.

Au bout de quelques mois, Khartoum tomba; mes arrérages depuis la mort du vice-consul furent perdus, cela va sans dire. Si bien que pendant huit années je n'ai pas reçu d'appointements.

*
* *

« Ma dernière entrevue avec Gordon fut en 1877. On avait dirigé deux expéditions sur le Darfour, l'une sous le colonel Prout, l'autre sous le colonel Purdy pour des relevés topographiques. Gordon, ayant été nommé gouverneur général, demanda à Stone Pacha de lui envoyer du Caire un de ses officiers pour faire des triangulations dans la Province Équatoriale. Gessi Pacha avait déjà circumnavigué le lac Albert.

mais en s'aidant seulement de la boussole. Prout et Mason s'étaient montrés observateurs hors ligne. Prout, arrivé premier, se rendit de Lado à Fatiko, et de là à Mrouli, sur le *Nil* du Victoria; puis il s'avança jusqu'à Magoungo, sur l'Albert-Nyanza, dont il fixa la position exacte. La maladie l'obligea à se retirer dans ma station à Lado. Là-dessus un vapeur nous amena Mason Bey pour lever les plans du lac Albert. Par le même navire je reçus l'ordre de descendre à Khartoum, pour être envoyé à Massaouah, sur la mer Rouge. Le consul français de l'endroit, ayant eu des démêlés avec le gouverneur civil, avait demandé qu'on nommât à sa place quelqu'un qui entendît le français. Probablement, Gordon m'avait choisi parce qu'il savait que cette langue m'est familière. A Khartoum il me reçut très cordialement; il insista pour que je prisse mes repas avec lui, faveur bien grande, car il était rare qu'il invitât jamais personne. Néanmoins je refusai de vivre au palais, et déjeunai chez moi, ne partageant que la collation et le dîner du gouverneur général. Il me passait, du reste, quantité de besogne : lettres aux pachas et beys des diverses provinces égyptiennes — lettres à la mission catholique de Gondokoro — lettres au pape — lettres au khédive — lettres en italien — lettres en allemand — lettres en arabe. — Cela dura quelque temps; après quoi, il m'envoya en mission dans l'Ounyoro. Un peu plus tard je remontai la rivière... et depuis je n'ai plus revu Gordon.

*
* *

« En juin 1882, Abdoul-Kader Pacha m'écrivit que dans quelques semaines il m'enverrait par vapeur des provisions et des munitions. Après neuf mois d'attente, quinze caisses de munitions me parvinrent, en mars 1883. Depuis je n'ai rien reçu jusqu'à votre arrivée, en avril 1888. Cinq années pleines!

*
* *

« On m'a oublié pendant cinq années, mais je ne me suis pas pour cela livré à la paresse; je m'occupais aux affaires de la province, j'y trouvais de l'intérêt. Néanmoins mon isolement de la civilisation m'était pénible. Je me plairais ici jusqu'à la fin de mes jours si seulement les nouvelles du monde extérieur me parvenaient régulièrement, s'il m'arrivait des livres

et des journaux chaque mois — tous les deux mois — une fois par trimestre. J'envie ces missionnaires qui reçoivent leur courrier mensuel de lettres, journaux et livres. M. Mackay a toute une bibliothèque dans l'Ouganda. C'est de lui que vient ce tabac « miel de rosée » dont je vous ai fait présent. Il m'a fait tenir aussi deux ou trois bouteilles de liqueur, des habits, du papier ; tous mes renseignements, je les ai glanés dans les numéros du *Times* et du *Spectator* qu'il m'envoie. Mais certains livres sur des sujets qui m'intéressent, il ne me serait pas possible de les obtenir par son intermédiaire sans que cela coûtât beaucoup trop de mal à lui et à ses amis. Si je pouvais avoir mon service de poste, ma vie serait dégagée de son plus lourd fardeau. Oh ! ces cinq années de silence ! Je ne peux trouver de mots pour dire combien elles ont passé lourdement. Je ne serais pas capable de les recommencer. »

*
* *

J'ai déjà décrit l'apparence d'Emin et parlé de son âge ; et l'on peut se faire quelque idée de son caractère par les bribes de conversation que j'ai rapportées ; mais cela ne suffirait pas pour donner la pleine compréhension de cette personnalité. Ses talents, ses capacités, l'aptitude qu'il a montrée dans la position singulière qui lui a été faite, on les devinerait rien qu'à la manière dont il a su habiller la plus grande partie de ses troupes. Parmi les présents qu'il nous a faits, se trouvent des cotonnades tissées par ses soldats, grossières mais solides, et aussi des pantoufles et chaussures fabriquées par ses cordonniers. La condition de ses vapeurs et de ses embarcations, après un si long service, la fabrication d'une huile pour ses machines (un mélange de suif et d'huile de sésame), les excellents arrangements du service sanitaire, l'ordre et la propreté des stations qu'il administrait, le payement facile et volontaire de l'impôt en maïs effectué par ses nègres de six en six mois — tout cela montre un type exceptionnel et des talents comme on en trouve rarement chez ceux qui prennent l'Afrique comme champ d'activité. Je le compare aux centaines d'officiers que j'ai vus à l'œuvre sur le Nil et sur le Congo, et j'en connais bien peu qui l'égalent dans une seule de ces précieuses qualités. Outre ses connaissances en linguistique, il est naturaliste, quelque peu botaniste, et comme chirurgien je pense que trente années

d'une vie aventureuse ont dû lui donner des occasions exceptionnelles de se perfectionner dans son art. Les fragments que nous avons cités de sa conversation montrent qu'il parle un anglais littéraire, dont l'accent, bien qu'étranger, est rendu agréable par une voix pleine et sonore, par un ton mesuré. Sur la politique de n'importe quel pays, sur toutes les matières dont traitent les journaux et revues, je le trouvai très exactement renseigné. Ses manières sont polies et des plus courtoises, un peu trop cérémonieuses, peut-être, pour l'Afrique centrale, mais tout à fait dignes d'un gouverneur et d'un personnage de son rang, qui a la conscience de sérieuses responsabilités.

Il semble que le travail lui soit une nécessité vitale. Emin est un exemple de labeur patient et consciencieux. Il n'a pas plus tôt choisi le lieu où il campera, qu'il y introduit l'ordre et la méthode. Sa table et sa chaise ont leur endroit, et les journaux, les anéroïdes une place appropriée, les thermomètres à boule sèche ou humide sont bien à l'ombre, et bien exposés à l'air. Ses cahiers de journal, merveille de propreté, et d'une écriture microscopique, n'ont pas une tache, comme s'il ambitionnait un prix d'économie, d'exactitude, de soin et de netteté. Le fait est que la plupart des Allemands de ma connaissance se font remarquer par la quantité de leurs observations et leur calligraphie superfine, tandis que nombre de voyageurs anglais ne fournissent que des carnets mal tenus, griffonnages et barbouillages dont les éditeurs ont ensuite grand'peine à se tirer.

*
* *

Les détails ci-après donneront un exemple de tout ce qu'Emin a dû endurer pendant les cinq années que les communications ont été coupées entre lui et le quartier général à Khartoum.

Choukri Agha, commandant la station de Msoua, racontait, dans une visite qu'il me fit le 19 mai, qu'il y a un an, 190 carabiniers du premier bataillon quittèrent la station de Redjaf, pour aller à Kirri, avec l'intention de s'emparer du Pacha. Une lettre que le Dr Junker avait adressée du Caire, mandant qu'une expédition serait envoyée à leur secours, troubla les esprits; les soldats du premier bataillon s'imaginèrent que le gouverneur projetait de s'enfuir et de les abandonner à leur triste sort. Convaincus que sa présence faisait leur

sûreté, ils voulaient l'arrêter et le mener à Redjaf; car ils tenaient les stations le plus au nord. « Nous ne connaissons qu'une seule route, disaient-ils, celle qui descend le Nil par Khartoum[1]. » Informé inopinément par les officiers du second bataillon, Emin s'écria : « Soit! qu'ils me tuent, je ne crains pas la mort; qu'ils viennent, je les attends! » C'est ce que ne voulurent pas. permettre les officiers de Kirri; ils le supplièrent de partir avant l'arrivée des mécontents, lui remontrant que « la capture violente et la détention du gouverneur mettraient fin à tout gouvernement, à toute discipline ». Pendant quelque temps il refusa de bouger, mais à la fin, cédant à leurs sollicitations, il quitta Msoua. Bientôt après parurent les gens du premier bataillon; ils environnèrent la station et crièrent que le gouverneur eût à sortir et à se rendre. On leur répondit qu'il était déjà parti pour le sud, pour Mouggui et Ouadelaï. Sur cette réponse, les mutins se saisirent du commandant et de quelques officiers, les fustigèrent à la courbache, et en emmenèrent plusieurs prisonniers à Redjaf.

Choukri Agha continua : « Il vous faut savoir que le premier bataillon garde les stations du nord, qu'aucun soldat n'y veut entendre parler de retraite, et que tout conseil de quitter le poste de Redjaf, la plus septentrionale des stations, les remplit d'indignation. Ils ont toujours attendu l'arrivée d'un vapeur à Lado, croyant fermement qu'un jour ou l'autre le pacha de Khartoum enverra à leur secours. Emin a beau dire, on ne l'écoute pas. Mais du moment que vous êtes arrivé par la route opposée, et que des camarades qui étaient en 1875 avec Linant Bey vous ont vu dans l'Ouganda, et que plusieurs autres vous connaissent de nom, ils finiront par accepter que le Nil n'est pas la seule route menant en Égypte : puisque vous avez su les trouver, vous saurez aussi les tirer de là. Ils verront vos officiers et vos Soudanais, écouteront respectueusement votre message, et obéiront avec promptitude. Telle est mon opinion. Mais Dieu seul sait ce que pense aujourd'hui le premier bataillon; il y a déjà longtemps que nous n'en avons plus entendu parler. »

1. Les relations conservées avec Khartoum me font douter que ce motif fût le véritable. Voyez plus loin la lettre d'Omar Salé au khalifa de Khartoum.

*
* *

Le lendemain, comme je racontais à Emin ce que m'avait dit Choukri Agha :

« Choukri Agha est un brave et intelligent officier, qui a gagné son grade par les services rendus contre Karamalla, lorsque, à la tête de quelques milliers d'hommes, ce général mahdiste nous somma de reconnaître l'autorité de Mohammed Achmet.

« L'histoire est tout à fait vraie, sauf que Choukri a omis de dire qu'avec les 190 carabines du premier bataillon, il y avait 900 nègres armés. J'appris par la suite qu'ils auraient voulu me mener à Gondokoro, puis ramasser les garnisons du sud, Ouadelaï, Toungourou et Msoua; ensuite ils auraient suivi la rive droite du Nil, et marché jusque près de Khartoum. Là, s'ils avaient appris que la ville était réellement tombée, ils se seraient débandés, laissant les Cairiotes et moi nous débrouiller comme nous pourrions[1]. »

*
* *

Voici quelques faits d'histoire naturelle que j'ai appris d'Emin :

« La forêt de Msongoué (voir la carte) est infestée par une tribu puissante de chimpanzés. Dans les nuits estivales ils visitent fréquemment les plantations de Msoua pour en piller les fruits. Jusque-là rien d'étonnant, mais sachez qu'ils se servent de torches pour s'éclairer par le chemin! Si je n'avais été moi-même témoin du spectale, jamais on ne m'eût fait croire qu'aucun des simiens possédât l'art de faire du feu.

« Ces mêmes chimpanzés volèrent un tambour aux indigènes de la station, et s'en allèrent en tapant bruyamment. Il faut que ce tambour les enchante, car je les ai souvent entendus qui tapotaient dessus dans le silence de la nuit. »

Emin n'a jamais aperçu de perroquets sur les rives du lac Albert. On les voit dans l'Ounyoro jusqu'au 2° lat. N.; mais les lacustres ne semblent pas comprendre de quoi l'on parle quand on les questionne sur ces oiseaux.

1. Sachant cela, le Pacha me semble avoir été bien imprudent quand il s'est ensuite risqué au milieu de ces rebelles sans s'être enquis de l'effet que produirait sur eux sa présence.

Nos gens capturèrent deux très jeunes rats de Pharaon[1] et les apportèrent au Pacha, qui ordonna de les nourrir avec du lait. Cet animal, bien qu'il s'apprivoise très facilement et se montre d'une extrême drôlerie, tourne bientôt au fléau : il casse les instruments, verse l'encre, salit, barbouille livres et papiers, furette partout, détruit tous les œufs. S'il en trouve un à coquille trop dure, il le soulève avec les pattes antérieures et le jette jusqu'à l'avoir cassé.

Le Pacha a beaucoup de choses à raconter sur les Dinkas. Tels possèdent de 300 à 1500 têtes de bétail. Ils en tuent rarement, ne les gardant que pour le lait, et le sang, qu'ils mélangent à de l'huile de sésame : c'est leur mets le plus délicat. A la mort d'un pasteur, son plus proche parent invite les amis, égorge un ou deux bœufs. En dehors des cérémonies funéraires, il est rare qu'une personne mange de la viande, à moins pourtant qu'un de ces animaux ne meure de sa mort naturelle; donc, si le Dinka ne mange pas de viande, c'est moins par système que par économie.

Ces Dinkas manifestent la plus grande révérence envers les pythons et tous les ophidiens en général. Un officier soudanais leur ayant tué un serpent dut payer une amende de quatre chèvres. Ils les apprivoisent, les gardent dans leurs maisons, où ces reptiles vont et viennent en toute liberté, allant à leur chasse et rentrant pour dormir et reposer. Les Dinkas lavent les pythons dans du lait et les oignent de beurre. Il n'est guère de hutte dans laquelle on n'entende des serpenteaux glisser dans les feuilles du toit, pourchassant rats et souris.

Sur la rive orientale du Nil, Emin a trouvé une tribu qui vénère extraordinairement le lion, si bien qu'un des leurs aima mieux mourir que de tuer un de ces félins. Une autre fois, on avait creusé une fosse destinée à prendre les buffles et le gros gibier, mais le premier à y tomber fut précisément un lion. Des Soudanais s'en aperçurent, et se mettaient en devoir de tirer sur lui, quand le chef s'y opposa et réclama qu'on lui en fît présent. Les Soudanais consentirent et virent le chef se présenter avec une longue et forte perche, qu'il appuya sur le fond de la fosse. Aussitôt le lion d'y grimper et de s'échapper en bondissant vers les jungles. Le noble animal ne molesta personne,

1. Ichneumon, rat de Pharaon (*Herpestes ichneumon*), du groupe des Mangoustes.

K.= Khor, Cours d'Eau.
G.= Gebel, Montagne.

Les Orthographes de l'Edition anglaise ont été conservées sur cette Carte.

29° 33° 34°
6° 5° 4° 3° 2° 1°

Ngama
Seriba Nguma
Kud'du
Loko R.
Yalo R.
Zeriba Kero
LORI
Reggo
Mollo
Kafukuka
Sayadin (Laui)
Mt. Dokolo
Karaggera
Loko's
Mandugu
Gosa
Manda
Yalo R.
ABUKAYA
BER (BERRI)
Moggu
Konfo's
Kanga
Abdallai's
Ombamba
Ieeu or Eju R.
Akka R.
Meleno
Embetindi R.
Tomaya
Kabayendi
Suggerlay
Okkela
Loronio
Kyelamin
Tarrangole
Loyda
LOGERE
Humma
Chufal
Efuddu
Gomoro
Obbo
Ogilli
Lavalong
IRENGA OR ARENGA
Baya
Mazaik
Khor Khoz
Khor Tu
K. Ogeloquer
LATUKA
ABUKAYA OIGIGA
Garamba R.
Mt. Anjira
Mundu
Assimaigu
Dongu R.
Atappi R.
Lumoga
Mt. Kuron
KURON
Mt. Oppei
K. Okerra
Falogga
Odiri
Farajok
Fadibek
Fallibek
LABONGO
AKKARA
ROM
LOGGO
Kibali
Bagger R.
Lira
Mt. Goma
VOLL
Farabongo
FAYIRA
Biayo
Ottiak
Fajulli
Facker
Egypt Sta.
LOGGOLUM
LIRA
MOMBU
FARANKA
Koro
Udat R.
Fatanga
Bauli
Bumbali's
Badjegba
MOMVU
Mt. Moro
Assua R.
JALE
Faratjell
Bomokandi R.
GOU
Modo
UMIRO
LOBBOR
Karuma Falls
ATADA
Fauira
DEANG
Koch
Kijumbura
KIKUNGURU
Mashudi
Somerset
Masange R.
Indemau
Andigu
Ngwetsa
Dui R.
Indebina
Indepere
Indetonga
Mruli
Aguzi
KIOGA L.
Mhahenzi
Ituru R.
MOZURI
Mkono
BANGARA
Indekaru
Fort Bodo
Mt. Pisgah
Kivambiri
Nyugubisha
Ituri R.
GITA NZIGE L. (L. Ibrahim)
Kafu R.
Kilamba
Nyamyongo
North Latitude
Longitude East
ANDA

Echelle en Milles Anglais.
0 5 10 20 30 40 50 60

Echelle en Kilomètres
10 5 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

trop heureux, sans doute, de s'en tirer à si bon compte. On ferait de cette jolie histoire un pendant à celle du lion d'Androclès; par malheur, nous vivons dans un siècle prosaïque et fort ami de la véracité.

« Les études ornithologiques font les délices du Pacha », nous disait le vieux lieutenant cairiote. De fait, il paraît s'occuper de tout ce qui est relatif aux oiseaux avec autant de goût que de ses devoirs civils et militaires; pourtant on ne peut l'accuser de négliger la tenue martiale de ses soldats : le respect qu'ils lui montrent en est la preuve.

*
* *

De ces fragments de conversation glanés de-ci et de-là, il appert que la vie du Pacha a été très mouvementée; elle pourrait faire la matière d'une lecture attachante et variée pour les gens tranquilles qui se plaisent au coin du feu. Espérons qu'un jour ou l'autre il voudra bien narrer ses étonnantes aventures en Asie et en Afrique, et, comme il le faisait si agréablement dans l'intimité, raconter au public quelques-unes des intéressantes observations qu'il a recueillies dans son long séjour au milieu d'une nature sauvage et presque inconnue.

CHAPITRE XVIII

EN QUÊTE DE L'ARRIÈRE-COLONNE

(Du 1er au 13 juin 1888.)

Nous sommes escortés par plusieurs tribus de Moukangui. — Le camp au villag d'Oukouba. — L'arrivée au fort Bodo. — Nos malades chez Ougarrououé. — Rapport de Stairs. — Les maraudes nocturnes des nains. — La grande revue de l garnison. — Je me décide à prendre la conduite de la nouvelle expédition. — La mauvaise santé du capitaine Nelson. — Mon petit terrier Randy. — Descriptio du fort. — Les Zanzibari. — Évaluation du temps que prendra le voyage. — Suggestion de Stairs relativement au vapeur *Stanley*. — Conférence ave Stairs sur le major Barttelot et l'arrière-colonne. — Lettre d'instructions a lieutenant Stairs.

Le 1er juin, accompagnés par une vingtaine de gens appartenant à Mazamboni, nous quittons Oundoussouma, pour arriver à Ouroumangoua en une heure et demie. Le district nou fournit une escorte d'une centaine d'hommes; les Mazambon s'en retournent chez eux. A Ounyabongo, après une étape d deux heures, les gens d'Ouroumangoué se retirent à leur tour remettant leurs honorables fonctions aux habitants de l'endroit ceux-ci nous font cortège pendant une heure et demie, pui nous laissent à Moukangui, sûrement logés et bien munis d vivres. Avant d'arriver au village, nous avions dû nous range en ligne de bataille et un combat était imminent, mais courage et le bon sens du chef prévinrent une rupture q n'eût profité à personne.

Un bon exemple est aussi contagieux qu'un mauvais. L chefs d'Ouombola et de Kametté ayant appris avec quel promptitude nous avions accepté les offres amicales des Mou kangui, nous n'entendîmes le lendemain aucun cri de guerr nous ne vîmes aucune figure hostile. Les gens de Kametté, il vrai, nous intimèrent l'ordre de ne pas nous écarter du ch min; ils étaient dans leur droit, car nous n'avions pas affair à

Kametté; il était de fort bonne heure, d'ailleurs. Au village d'Oukouba, nous étions fatigués par cinq heures de marche : Oukouba, du district de Bessé, ayant déjà fait connaissance avec nos armes le 12 avril précédent, nous laissa camper tout à notre aise sur son territoire. Au soleil couchant, nous eûmes le plaisir de voir plusieurs indigènes se présenter sans armes; le lendemain matin ils revinrent nous offrir une chèvre laitière, quelques poulets et assez de bananes pour tout notre monde.

Le 3, nous avançons rapidement, réquisitionnant des canots pour passer l'Itouri. La grande rivière coulait à pleins bords comme nous l'avions vue au mois d'avril, bien qu'il n'eût pas plu dans les derniers temps.

Le lendemain, après avoir traversé l'Itouri, nos gens s'emparent d'une femme de Mandé, que bientôt après je fais relâcher, afin qu'elle raconte comme nous sommes bons enfants, pourvu qu'on ne nous dispute pas le chemin. Ce message pourra étendre l'espace des relations pacifiques entre nous et les natifs.

Le 5, nous fîmes l'étape de Babourou, et, le lendemain, celle d'Inde-ndourou ouest. Le 7, une marche de sept heures nous amena à la rivière du Mioualé, ainsi nommée des nombreux palmiers raphia qui croissent sur ses bords. Le 8, nous rentrions au fort Bodo, conduisant avec nous six têtes de bétail, un troupeau de brebis et chèvres, quelques charges de tabac indigène, 18 livres du whisky donné par le Pacha, et autres petites friandises pour réjouir la garnison.

Un silence si profond règne dans la forêt que, pendant ces 67 jours de séparation, nous sommes restés absolument ignorants les uns des autres. Avant d'arriver à 400 mètres du fortin, nous n'eussions pu rien deviner du sort fait au lieutenant Stairs, qui, on se le rappelle, était allé le 16 février chez Ougarrououé pour reprendre nos convalescents; nous voulions leur faire partager au plus tôt le bien-être que nous allions trouver dans ce pays ouvert dont la vue seule avait déjà guéri nos hommes. La garnison aussi pouvait se demander quelle avait été notre destinée. Mais quand les décharges de nos fusils réveillèrent les échos de la forêt endormie, le fort Bodo répondit presque coup sur coup. Notre station existait encore; nous le comprenions en même temps que nos gens apprenaient notre retour.

Le lieutenant Stairs se montre le premier et nous souhaite

la bienvenue; bientôt après, le capitaine Nelson : l'un et l'autr[illegible] en excellente condition, un peu bouffis peut-être. Leur[illegible] hommes arrivent précipitamment; une joie exubérante étincelle dans leurs yeux, illumine leurs figures; ces enfants de l[illegible] nature n'ont pas appris à cacher leurs sentiments, ni à déguise[illegible] leurs émotions.

Mais, hélas! comme je m'étais trompé dans mes supputations! Depuis ma première entrée dans cette forêt, je n'avai[illegible] cessé de me blouser. Après avoir évalué soigneusement tous le[illegible] kilomètres de la route à parcourir et prévu chaque obstacle[illegible] j'étais certain qu'avec une escorte aussi peu chargée, Stair[illegible] nous reviendrait après une absence de 39 jours. Je l'avais attendu 47 jours, assuré qu'il serait heureux d'assister à l'issu[illegible] de nos efforts. Mais il n'arriva qu'au bout de 71 jours, quan[illegible] nous avions déjà communiqué avec Emin Pacha.

J'avais espéré que, des 56 malades laissés aux soins d'Ou[illegible]-garrououé, et nourris à nos frais, 40 convalescents au moi[illegible]s seraient en état de marcher, mais M. Stairs les trouva en pi[illegible]e état qu'à notre départ. Tous les Somali avaient succombé, à l'exception d'un seul, et le survivant mourait à Ipoto. De 56 [illegible]l n'en restait plus que 34, parmi lesquels Djouma, amputé d[illegible] pied; 3 étaient à fourrager. Des 30 misérables squelettes am[illegible]-bulants qui lui furent remis, 14 moururent en route, 1 f[illegible]t laissé à Ipoto, les 15 autres survécurent pour montrer d[illegible]s corps défigurés par des colorations repoussantes et des affe[illegible]-tions probablement incurables.

Fort Bodo, Ibouiri, Afrique centrale, 6 juin 1888.

Monsieur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que, conformément à [illegible]vos ordres du 15 février 1888, je quittai le fort Bodo dès le lendemain 1[illegible]6, avec une escorte de 20 messagers et autres. Nous devions nous rendre à [illegible] la station d'Ougarrououé sur l'Itouri, et de là, dépêcher les courriers vers [illegible] la colonne du major Barttelot, prendre charge des invalides confiés à Ouga[illegible]gar-rououé, et les amener au fort Bodo.

Le 17, nous atteignîmes le village de Kilimani. Le 18, je me décid[illegible] pour un large sentier d'indigènes, bien battu, à 3 kilomètres ouest du vil[illegible]-lage. Ce sentier de traverse devait, pensions-nous, mener assez loin da[illegible] la direction d'Ipoto. Après l'avoir suivi jusqu'à 11 heures du matin, je v[illegible] qu'il déviait trop vers le N.-E. Nous avions espéré arriver à un grand ch[illegible]-min qui nous aurait conduits à l'Itouri. Le routin que nous prîmes s'arrê[illegible] brusquement après 3 kilomètres, il fallut revenir à notre ancienne rout[illegible]

et faire quatre autres tentatives pour trouver quelque sentier menant au N.-O.; très tard, juste avant l'obscurité, nous en découvrîmes enfin un marqué par des flaches. Le lendemain 19, nous nous y engagions, et, marchant rapidement, nous arrivions vers 10 heures du matin à un ancien village. Là finissaient les « miroirs »; malgré tous nos efforts, il fut impossible de rien dépister. En désespoir de cause, nous essayons d'une large passée courant au N.-O., mais celle-là aussi se perdit bientôt.

Après réflexion, je rentrai au camp de la veille, et je me décidai à prendre la route qui va vers Maboungou, et de là enfiler un sentier latéral, que les natifs disaient conduire à l'Ihourou; mais nous ne tardâmes pas à voir qu'il s'arrêtait à quelques huttes de Ouamboutti.

Après avoir consulté mes chefs de compagnie, je pris le parti de revenir à l'ancienne voie d'Ipoto, où nous engagerions deux guides, puis nous suivrions le sentier menant chez Oulédi, et là nous traverserions l'Ihourou et continuerions à marcher par la rive nord. Si je continue à chercher des chemins avec le même bonheur, pensai-je, je pourrai perdre quatre ou cinq jours; et la brièveté du temps qui m'est alloué ne le permet pas. Seconde raison : si je rompais route pour gagner la rivière en traversant la brousse, la tentative prendrait cinq jours, retard qui contre-balancerait tout avantage que pourrait offrir le chemin du nord.

Le 22, enfin, nous arrivons chez Kilonga Longa, où nous engageons quelques hommes pour nous conduire par la rive sud de l'Ihourou. Partis le 24, nous gagnons la Lenda le 1er mars, tirant maintenant sur le N.-O. et le N.-N.-O. Le 9, nous touchons à Farichi, station extrême d'Ougarrououé. Le 14, dans la matinée, nous étions sur l'Itouri, chez l'Arabe lui-même. Une pluie persistante m'avait donné les fièvres; à mon arrivée, je dus m'aliter pendant quarante-huit heures.

Huit ou dix de mes hommes étaient en ravitaillement, il fallut plus de trois jours pour les ravoir.

Des 56 hommes laissés le 18 septembre 1887 chez Ougarrououé (5 Somali, 5 Nubiens et 46 Zanzibari), 26 étaient morts. Sauf Doualla, tous les Somali y avaient passé. A mon départ, deux des nôtres n'étaient pas encore rentrés. Je substituai Baraka W. Moussa à un de nos messagers laissé à Ipoto pour cause d'ulcère malin. Djouma B. Tsaïd resta avec Ougarrououé.

La plus grande partie des gens étaient en si piteux état que je refusai d'abord d'en emmener sept, mais, le chef ne voulant pas entendre à les garder, je fus obligé de m'en charger, avec la certitude qu'ils mourraient en route.

Dans la matinée du 16, Abdoullah et ses messagers furent expédiés à l'aval. Le 17, je pris livraison de 44 carabines que nous avions laissées, et fis présent au chef arabe de 2 carabines et de 42 cartouches pour remingtons.

Le 18, j'apurai les comptes avec Ougarrououé : 4340 francs ou 150 francs pour chacun des 29 hommes; je lui remis votre lettre et des billets à ordre. Nous repartîmes le même jour pour l'Ibouiri.

Du 19 au 23, sur le chemin de Farichi, la pluie ne cessa, rendant le sentier très mauvais, et grossissant les ruisseaux qu'il fallait traverser. De Farichi à Ipoto j'eus la fièvre tous les jours, et, n'ayant pas de porteurs,

je devais me traîner pendant toute l'étape quotidienne : de 8 à 11 kilomètres. Constamment mouillés et marchant par des routes pénibles, nos hommes étaient fort découragés, quelques-uns même désespéraient tout à fait.

Nous gagnons Ipoto le 11, et nous repartons le 13. Encore tourmenté par la fièvre, j'arrivai ici le 26 avril. Tous, nous fûmes heureux d'apercevoir le fort Bodo. J'avais été obligé de laisser à Ipoto Doualla, le Somali. Tam, l'ex-ânier, avait déserté. Dix de nos malades étaient tombés pour ne plus se relever. Kibouana mourut de la poitrine au camp de Mamboungou. Des 56 laissés chez Ougarrououé, 14 seulement ont pu faire leur entrée au fort.

A mon retour ici, vous étiez parti depuis si longtemps, que je n'eusse pu vous atteindre avec le peu de carabines dont je disposais. Donc, je restai sous les ordres du capitaine Nelson, auquel vous aviez confié la station.

Les pluies, les inondations, les fièvres et diverses maladies avaient occasionné nos longs retards. Ceux d'entre nous qui n'avaient point perdu leurs forces ont ressenti vivement le désappointement de ne vous point accompagner.

J'ai l'honneur d'être, etc.

W.-G. Stairs,
lieutenant au corps du Génie.

L'état sanitaire de la garnison restée au fort Bodo ne laissait pas trop à désirer; les ulcéreux n'étaient ni mieux ni plus mal; les anémiés d'Ipoto avaient peut-être gagné quelques grammes; mais les débiles et les malingres montraient assez par leur aspect misérable qu'ils étaient incapables du long et écrasant voyage auquel il fallait se préparer.

Les 1 772 kilomètres du trajet à Yambouya et retour, il eût été impossible de les imposer à des hommes obéissant à contre-cœur : pour venir à bout d'une si terrible étape, il fallait des volontaires sûrs d'eux-mêmes, aiguillonnés par l'intérêt, stimulés par la certitude que, la tâche finie, ces misères de la forêt, famine, humidité, pluie, boue, obscurité, nourriture végétale, flèches empoisonnées, ne seraient plus que choses du passé. Et alors les voluptés du Pays aux Herbes, la divine lumière, la splendeur et la chaleur du grand jour, les ondulations de l'herbe aux brises rafraîchissantes, la consolation de voir le ciel en haut, et la terre pleine d'une vie joyeuse, la terre toujours bienfaisante, toujours caressante! « Hâte ce jour, Dieu de miséricorde! » Mais ces hommes noirs, ces brutes, ces moricauds, ces *nigqueurs*, peuvent-ils éprouver pareils sentiments? Nous verrons!

Notre maïs avait été récolté et engrangé avec sollicitude; les

champs déjà préparés attendaient les cultures nouvelles; les bananeraies fournissaient plantains et bananes en quantité illimitée, les patates douces croissaient spontanément en divers endroits; nous étions bien approvisionnés de fèves.

Ces méchants pygmées d'Ouamboutti avaient fait des visites nocturnes pour ravager nos maïs. Le lieutenant Stairs, avec quelques-uns des durs-à-cuire de la garnison, fit la chasse aux maraudeurs, perdit un homme dans l'action, mais ôta à ces voleurs petit format l'envie de recommencer.

Le fort comptait maintenant 119 Zanzibari de l'avant-garde, 4 soldats d'Emin, 98 porteurs madi, 3 blancs de l'Albert-Nyanza, plus 57 Zanzibari et Soudanais, et les 2 officiers de la garnison. Soit, 283 âmes. Dans ce nombre il nous fallait prendre de quoi former une colonne de pagazi et de volontaires zanzibari pour secourir Barttelot et l'arrière-garde.

Après deux jours de repos j'ordonnai la revue générale. A tout le monde j'expliquai les embarras de la situation : Nos frères blancs étaient retenus là-bas, Dieu savait par quelles difficultés, difficultés qui, sans doute, leur semblaient plus terribles qu'à nous, puisque, nous autres qui les avions traversées, nous survivions et en prenions très bien notre parti. L'expérience nous avait appris qu'il faut ménager les rations, économiser les vivres si l'on veut ne pas périr dans le désert; nous savions maintenant où nous pourrions reposer nos corps épuisés. Combien notre arrivée réjouirait les pauvres amis, angoissés par notre longue absence! Les bonnes nouvelles que nous apporterions ranimeraient les faibles, rendraient le courage aux désespérés. Chacun savait les trésors en étoffes et rassade que possédait l'arrière-garde. Nous n'emporterions pas tout; il n'en était nul besoin; ces richesses, comment mieux les répartir que sur les fidèles et infatigables compagnons qui, ayant mené leur maître deux fois au Nyanza, le ramenaient à ses amis perdus depuis un si long temps? « Je vous prie, que ceux qui le veulent bien se mettent à mes côtés. Ceux qui préfèrent demeurer au fort resteront dans les rangs! »

Vantant leur force surabondante, leur santé parfaite et leur valeur de tous bien connue, 107 hommes crièrent : « Allons au major! Au major! » et s'élancèrent vers moi. Six seulement, réellement malades et rongés d'ulcères, ne bougèrent pas.

Ceux qui se connaissent en hommes trouveront que cette conduite témoignait d'un certain mérite. Tant pis pour ceux qui ne savent pas distinguer les beaux côtés de la nature humaine! Il en est qui dans un tableau ne discernent pas le pinceau du grand maître, et qui dans un poème sont incapables d'apercevoir la grâce et l'élégance, la force et la vérité, dons du vrai poète.

Après avoir choisi dans la garnison quelques soldats pour remplacer ceux qui n'eussent pu supporter les longues cheminades, on distribua des provisions. Chacun devait emporter 25 rations de maïs et de la farine de plantain autant qu'il pourrait.

Jusqu'au soir du 15 juin, tout le monde au fort s'occupait à écraser dans un mortier les grains de maïs; la mouture tamisée formait un « gruau » que l'on appelait aussi « riz de maïs ». Décortiquées, les bananes étaient coupées par tranches, desséchées sur un gril de bois au-dessus d'un feu lent, puis pilées en une farine assez fine. Pour ma part, après avoir pourvu aux besoins généraux, je ravaudai mes effets personnels : pantalon, souliers, chaise, parasol, mackintosh, etc.

J'avais l'intention de conduire en personne la colonne de secours, sans être accompagné d'officiers, et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale : la présence de tout Européen implique une forte augmentation de bagages, et j'en voulais aussi peu que le comportait la sécurité générale. D'ailleurs, le lieutenant Stairs méritait de se reposer après son expédition à Ipoto pour le portage du bateau d'acier, et son voyage chez Ougarrououé pour ramener les malades. Et depuis la fin de septembre, le capitaine Nelson avait traîné de malaise en malaise : ulcères, faiblesse générale, éruptions à la peau, sciatique, pieds très endoloris, fièvre obstinée. Avec un sang aussi vicié, pareille entreprise lui eût été mortelle. En dernier lieu, le Dr Parke était d'autant plus requis pour les malades du fort que la garnison presque entière se composait d'hommes qui avaient besoin de ménagements et de soins médicaux.

Ce fut à grand'peine que nous en pûmes tirer 14 hommes capables d'accompagner le capitaine Nelson jusqu'à Ipoto pour en rapporter la douzaine de charges laissées. Au moment du départ il fut encore alité par une attaque de fièvre intermit-

tente et par un singulier gonflement de la main : le Dr Parke dut le remplacer pour ce court voyage.

Randy, mon fidèle petit terrier, qui avait si bien supporté les fatigues de la double marche à l'Albert-Nyanza, et nous avait rendu un si grand service à l'heure du besoin, était devenu l'enfant gâté de tous..., quoiqu'il ne permît à aucun Zanzibari de m'approcher sans être annoncé. Pour lui épargner les fatigues de ce voyage de 1 800 kilomètres que j'allais entreprendre, je crus bien faire de le confier aux soins du lieutenant Stairs. Mais le pauvre animal ne comprit point mes intentions, et, refusant obstinément toute nourriture, il mourut de chagrin le troisième jour après mon départ.

En réfléchissant mûrement à l'état du fort et de sa garnison — 60 carabines — très bien approvisionnée, avec un commandant aussi capable que le lieutenant Stairs, assisté du capitaine Nelson et du Dr Parke, j'avais la confiance la plus absolue qu'ils étaient invulnérables contre n'importe quelle attaque des sylvains, fussent-ils innombrables. Un fossé large et profond courait sur les deux tiers de l'enceinte. Chaque angle était défendu par une barricade dont les flancs et les approches, dûment à portée de fusil, se reliaient par une palissade continue, qu'appuyait au dehors un terrassement et au dedans une solide banquette. Des barrières défendaient les routes principales. Le village habité par la garnison s'élevait sur le côté que le fossé ne protégeait pas ; on l'avait disposé en V, de manière à masquer l'entrée du fort. De jour, aucun ennemi ne pouvait s'approcher jusqu'à 150 mètres sans être aperçu. La nuit, 10 sentinelles garantissaient contre le feu et toute surprise.

Ces précautions n'avaient pas été prises en vue des natifs seulement, mais aussi des Manyouema, qui auraient pu les exciter contre nous. Autant de raisons militant pour et contre une semblable alliance, il fallait, en bonne politique, se garer de l'inconnu. Des centaines de stations ou camps que j'ai construits en Afrique, il n'en est aucun qui n'ait pourvu à quelque possibilité prochaine ou éloignée.

Au moment de quitter le fort Bodo, je n'avais donc aucune inquiétude au sujet des natifs ni des Manyouema ; je ne craignais pas davantage une incompatibilité d'humeur entre les officiers et les Zanzibari. Mes camarades connaissaient maintenant le

langage de leurs hommes ; ils étaient au fait de leurs habitudes, de leur tempérament, de leur caractère, et les hommes n'étaient pas moins renseignés sur leurs officiers. Les uns et les autres voyaient que leur séjour au fort Bodo serait de courte durée, puisque le Pacha avait promis dans les deux mois sa visite; celle d'un personnage de cette distinction et de cette expérience ne pouvait qu'apporter plaisir et profit. Ils le raccompagneraient au Nyanza, abandonnant le fort à sa destinée. Du reste, quelque injustes et tyranniques que les blancs eussent pu se montrer — supposition extrême, — les Zanzibari n'avaient à choisir qu'entre leurs officiers et ces cannibales d'Ouamboutti ou ces barbares Manyouema, la cruauté même.

Comme il m'eût été doux d'éprouver la même confiance et la même satisfaction en reportant ma pensée sur l'arrière-colonne! Les mois en s'écoulant augmentaient mon souci. Je n'osais plus la croire en sûreté; semaine passait après semaine, mon esprit se fatiguait en un conflit de doutes et d'espérances, dans la création de théories ingénieuses et bien combinées que renversaient d'autres hypothèses non moins subtiles. Pour ne pas y perdre entièrement le repos et la santé, je me réfugiai dans la ferme conviction que le major, n'ayant pas trouvé de porteurs, n'avait pas quitté Yambouya. Donc, il fallait retourner à Yambouya, n'y prendre que le matériel tout à fait indispensable, puis repartir pour le Nyanza aussitôt que possible.

Dans cette donnée, j'évaluai le temps qu'emploierait le voyage, et je remis mon calcul, avec une lettre d'instructions, au commandant du fort :

Puisque la distance du fort Bodo au Nyanza est de 200 kilomètres, que nous avons parcourus en 288 heures ou 74 jours, haltes non comprises;

Puisque nous avons cheminé de Yambouya chez Ougarrououé en 289 heures, ou . . . . 74 jours ;

Puisque le lieutenant Stairs a marché de la station d'Ougarrououé au fort Bodo en. 26

100 jours

le voyage à Yambouya devra nous prendre 100 jours pour l'aller et autant pour le retour. Du 16 juin 1888 au 2 janvier 1889, 200 jours. On peut donc nous attendre au fort Bodo dès le 2 janvier, et au lac Albert dès le 22 janvier.

Partant le 16 juin 1888 :

Du fort Bodo au camp d'Ougarrououé.	5 juillet.
De là à Avissibba	25 —
— à Moupé.	14 août.
— à Yambouya.	3 sept.
Halte de 10 jours.	13 —
Retour à Moupé.	3 oct.
— aux chutes de Panga	23 —
— au fort Bodo.	22 déc.
Halte de 5 jours.	27 —
Et de là à l'Albert-Nyanza.	16 janvier 1889.

*
* *

La veille du départ, le lieutenant Stairs prenait connaissance des diverses affaires d'ordre général ou d'ordre personnel qui lui étaient confiées. Dans la conversation, il émit l'idée que peut-être la non-arrivée à Yambouya du vapeur *Stanley* était la principale cause de notre ignorance absolue des faits et gestes de l'arrière-garde.

« Cette supposition-là, cher monsieur, m'inquiète moins que toute autre chose, lui répondis-je. De ce chef, j'ai pris toutes les précautions possibles. Lorsque le *Stanley* quitta Yambouya le 28 juin, je remis plusieurs lettres au capitaine.

« La première, adressée à mon bon camarade le lieutenant Liebrechts, gouverneur du district de Stanley-pool, le suppliait, au nom de notre ancienne amitié, de renvoyer le vapeur dès qu'il se pourrait avec nos colis et munitions de réserve.

« La seconde, pour M. Swinburne, mon ancien secrétaire, un modèle de fidélité, lui mandait que si le *Stanley* ne pouvait, vu quelque accident, retourner à Yambouya, il voulût bien le remplacer par le vapeur *Floride*. Ses propriétaires, hommes d'affaires, accepteraient la large compensation que j'offrais au comptant, avec autant de plaisir que des profits réalisés dans la traite de l'ivoire.

« Une troisième lettre avertissait M. Antoine Greshoff, agent au lac Stanley de la factorerie hollandaise de Banana, que si le *Stanley* et la *Floride* faisaient faux bond à la fois, je le chargeais de transporter nos effets de Stanley-pool, et, de Bolobo, 128 hommes jusqu'à Yambouya. Tout prix raisonnable

qu'il mettrait à ses services lui serait par moi payé immédiatement et comptant.

« Une quatrième lettre mandait à notre agent à Stanley-pool, M. John Rose Troup, que si les vapeurs *Stanley*, *Floride* et celui de Greshoff venaient à manquer, il fît le possible et l'impossible pour ramasser canots et bateaux, à n'importe quel prix, et communiquer avec MM. Ward et Bonny à Bolobo. A Bolobo, M. Ward recevait l'ordre d'en faire autant dans l'Ouyanzi, et d'équiper ces embarcations avec des natifs et des Zanzibari, afin de transporter par étapes toutes les marchandises au camp retranché de Yambouya. Ce dernier expédient ne serait sans doute pas nécessaire, car il était fort improbable que du 28 juin 1887 au 16 juin 1888, près de douze mois, ni le *Stanley*, ni la *Floride*, ni le vapeur de M. Greshoff ne pussent être nolisés par nous.

« Veuillez ensuite vous remémorer que le capitaine et le mécanicien du *Stanley* avaient reçu chacun la promesse de 1250 francs s'ils arrivaient en temps raisonnable. Une telle somme ne peut être dédaignée par des hommes sans fortune; et j'ai l'assurance que si leurs supérieurs ne se sont pas mis en travers, nos hommes et nos marchandises sont bien et dûment arrivés à Yambouya.

— Vous pensez donc que, de manière ou d'autre, le major Barttelot est la cause de ce retard?

— Oui, le major et Tippou-Tib. Il est évident que Tippou a rompu ses engagements. Si ses 600 porteurs, ou moitié de ce nombre, avaient rejoint les Zanzibari, il y a beau jour que nous aurions eu de leurs nouvelles, soit à Ipoto, quand vous y êtes retourné pour le bateau, soit le 18 septembre 1887, quand vous vous êtes rendu chez Ougarrououé; cette station est à 81 étapes de Yambouya, et les Arabes avaient promis d'envoyer nos lettres sans délai. Tout cela nous aurait procuré une réponse, si le major avait été en route pour nous rejoindre. Les porteurs, tous hommes de choix et bien armés, connaissant la route, que vous avez envoyés de chez Ougarrououé le 16 février, et accompagnés de l'autre côté de la rivière le 16 mars suivant, seraient de retour, l'arrière-garde ne fût-elle qu'à quelques semaines de Yambouya. Donc, pour une cause ou pour une autre, le major Barttelot occasionne ce retard.

— Oh, monsieur! j'en suis sûr, bien que vous teniez le major pour insubordonné....

— Insubordonné? mais qui vous a mis ce mot en tête? Pareil qualificatif ne s'applique à personne de notre expédition, j'espère. Pourquoi quelqu'un serait-il insubordonné? Insubordonné? à qui?

— Eh bien, non pas insubordonné, mais négligent, mais inhabile à faire marcher les gens,... je suis certain que le major a fait de son mieux.

— Nul doute qu'il n'ait cru « s'élever à son plus haut « niveau ». Mais, comme je le lui écrivais dans ma lettre du 18 septembre que devaient lui porter les gens d'Ougarrououé, je redoutais son inexpérience et son excès de zèle, mais non pas sa négligence ou son insubordination. Je crains que, dans le voisinage des Arabes aux chutes Stanley, quelque châtiment irréfléchi n'ait induit ses hommes à déserter. Si accident est arrivé à nos lettres, notre absence — pensez donc, douze mois ou environ, quatorze au moins avant que nous puissions gagner Yambouya! — notre longue absence sert de thème aux commentaires. Quand les Zanzibari de Bolobo le rallièrent, il devait avoir plus de 200 porteurs. En douze mois, et en supposant que les hommes et les marchandises soient arrivés à la date prescrite, que Tippou-Tib ait manqué à sa parole, mais que le major, fidèle, lui, à sa promesse, se soit mis à marcher, il devrait être maintenant aux chutes de Panga. Mais si le labeur excessif a découragé Barttelot et démoralisé ses porteurs, s'il a échoué bien au-dessous de Panga, — probablement aux rapides des Guêpes — ou à Moupé — ou à Banalya — ou aux rapides de Gouengouéré, avec ses seuls Soudanais et 100 pagazi dont il ne peut rien faire, il faut penser que sa trop lourde tâche l'a fait s'arrêter et attendre. J'ai mis en avant toutes les solutions imaginables; je me suis arrêté à la dernière.

— Vous ne lui laissez que 100 porteurs,... c'est bien peu!

— Comment donc! je lui suppose une perte égale à la nôtre, environ 50 pour 100, un peu supérieure, il est vrai, car, des 389 que nous étions au début, nous sommes encore 203 vivants, soit 4 à Nyanza, 60 dans le fort, 119 qui m'accompagnent et nos 20 messagers.

— Oui, mais l'arrière-garde n'a point passé par notre famine.

— D'un autre côté, elle n'a pas eu l'abondance dont nous jouissons depuis sept mois. Donc, les chances sont peut-être égales. Mais il est inutile d'émettre plus longtemps des conjectures sur la matière.

« Mes plans n'ont pas eu le succès que j'attendais. Le Pacha n'a pas visité l'extrémité méridionale du lac, comme je l'en avais prié. Cela m'a coûté quatre mois. Et de Barttelot, aucune nouvelle! Nos hommes ont péri par vingtaines. De quel côté que je me tourne, rien de rassurant! La malechance pèse sur cette forêt comme un linceul sur les morts; on dirait une région maudite pour ses crimes; qui y entre est poursuivi par la colère divine! Tout ce que nous pouvons faire pour pallier nos erreurs est de dire que nos motifs étaient purs, et que nos desseins n'étaient ni égoïstes ni mercenaires. Notre expiation se fera par l'accomplissement du devoir et sera « une offrande en « bonne odeur à l'Eternel ». Portons le fardeau qu'il faudra porter, comme Isaac lié pour le sacrifice, sans nous inquiéter comment « Il y pourvoira ». A chaque jour suffit sa peine, pourquoi donc nous inquiéter du lendemain? Que je vous quitte donc avec la conviction que vous ne dévierez pas de la ligne qui vous est tracée et que je n'aurai pas à être en souci de vous! Si Jephson et le Pacha vous arrivent avec des porteurs, le mieux sera que vous partiez de compagnie. Et s'ils ne viennent pas, attendez-moi ici. Accordez-moi un temps raisonnable, soit jusqu'au 22 décembre et un peu plus. Alors, si je ne suis pas rentré, consultez vos amis, vos hommes aussi, et faites ce que vous croirez de plus sage. Nous irons aussi loin qu'il faudra pour trouver Barttelot: à Yambouya, s'il le faut, mais pas plus loin; — il se peut, après tout, que le major ait redescendu le Congo. S'il a quitté Yambouya, errant bien loin vers le S.-E. au lieu de prendre l'E., j'irai sur ses traces, je le retrouverai et le ramènerai par le plus court au fort Bodo. De toutes ces suppositions, bien sûr, l'une ou l'autre se réalisera. Si je n'arrive pas en décembre, je veux croire que beaucoup d'autres événements auront pu nous retenir; mais ne nous disons pas adieu pour toujours. »

Voici la lettre d'instructions que je laissai au lieutenant Stairs:

Fort Bodo, Afrique centrale, 13 juin 1888.

Monsieur,

Je vous nomme commandant du fort Bodo pour le temps que je serai

absent avec l'avant-garde de l'expédition, que je vais porter au secours du major Barttelot et de l'arrière-garde. Je vous laisse avec la garnison, laquelle, malades compris, compte environ 60 fusils. La plupart des hommes ne seraient certainement pas qualifiés pour tenir garnison en un pays difficile. Néanmoins ils sont tous capables de faire le coup de feu; les carabines sont en bon état et vous avez des munitions en abondance. Ma confiance repose surtout dans le commandant lui-même. Avec un chef actif et prudent, notre fort est en sûreté, et aucune coalition d'indigènes ne pourra expulser vos hommes de son couvert.

Quant aux améliorations dont je vous ai déjà verbalement entretenu, je vous conseille — puisque le fort, une fois fini, sera d'une capacité supérieure à l'actuelle — d'élire, dès à présent, vingt ou trente de vos gens pris parmi les plus convenables et les plus propres, pour occuper les bâtiments, jusqu'à ce que leur logement soit réclamé pour d'autres personnes mieux qualifiées. J'y vois les avantages suivants :

1° Vous ne courez pas le risque qu'un ennemi audacieux vous coupe de toute la garnison;

2° Un tiers de vos hommes sera dans le clos, prêt à l'appel le plus subit;

3° Les logements de l'enceinte seront tenus secs et en bonnes conditions, jusqu'à nouvel ordre.

Commencez à semer votre maïs le 15 juillet. Dès le 1er juillet vous bêcherez et préparerez le terrain.

Surtout ne négligez pas les bananes. Deux fois par semaine, envoyez autour des plantations une forte patrouille qui intimidera les natifs et les éléphants. Pour écarter les derniers, il suffirait d'allumer en divers endroits une demi-douzaine de feux.

Avec chaque patrouille, envoyez un officier pour savoir exactement ce qui se passe. Si les bananes diminuent, il vous faudrait rationner la troupe. Approvisionnez-vous toujours en commençant par les points les plus éloignés des bananeraies. Laissez les bananes le plus près du fort atteindre toute leur maturité, comme vous faites pour le maïs. Le long des grandes routes, il sera expédient de garder les régimes sur pied jusqu'à maturité complète.

J'institue le capitaine Nelson commandant en second, pour vous remplacer si vous tombez malade ou s'il vous arrive quelque accident.

Le Dr Parke, chirurgien militaire, prendra soin des malades.

Il nous est absolument impossible de préciser l'époque du retour, puisque nous n'avons aucune idée de l'endroit où l'arrière-garde peut se trouver, mais nous ferons de notre mieux pour revenir au plus tôt. Si le major est resté à Yambouya, vous pourrez nous attendre en décembre.

Emin Pacha et M. Jephson vous arriveront peut-être au fort Bodo dans deux mois d'ici, soit vers la mi-août.

Si M. Jephson amenait des porteurs en nombre suffisant, je vous recommanderais d'évacuer le fort, d'emmener la garnison et d'accompagner M. Jephson jusqu'au Nyanza, où vous et votre troupe vous mettriez à la disposition du Pacha jusqu'à mon retour. Je marcherai vers l'est et gagnerai, à partir du Nepoko, un sentier nord-est, pour me diriger ensuite vers la passe de l'Itouri. Quand je l'aurai atteinte, pour que je sache si vous avez évacué le fort ou non, rappelez-vous, je vous prie, que sur la

rive droite, près de l'atterrissement, il y a un bouquet de très grands arbr s, sur lesquels vous pouvez, par des flèches largement entaillées, m'indiqu e que vous avez déjà passé. Vous voudrez bien aussi griffer sur l'écorc à quelle date vous avez traversé la rivière. Cette précaution m'épargnera du temps et beaucoup d'inquiétude.

Partis du 16 février, nos messagers, au 16 juin, auront quitté dep i quatre mois. Si Jephson arrive dans deux mois, soit six mois après le dép a de ces courriers, il est certain que nous n'aurons plus à les attendre.

A vous et à vos compagnons je souhaite bonne santé et heureuse arriv au Nyanza. Pour ce qui nous concerne, nous accomplirons notre tâche av toute la célérité possible.

A vous sincèrement,

HENRY-M. STANLEY,
commandant l'expédition de secours à Emin Pa

au lieutenant W.-G. STAIRS,
commandant le fort Bodo.

CHAPITRE XIX

L'ARRIVÉE A BANALYA — MORT DE BARTTELOT

(Du 16 juin au 17 août 1888.)

La troupe de secours. — Difficultés de la marche. — Ipoto. — Kilonga Longa fait des excuses pour la conduite des Manyouema. — Il nous restitue quelques carabines. — Le Dr Parke et quatorze de nos gens retournent au fort Bodo. — Passage de l'Itouri. — Indications de nos anciens camps. — Nous déterrons divers objets que nous avions cachés. — L'escorte des Manyouema. — Un pont sur la Lenda. — Les Madi affamés. — Accidents et mortalité chez les Madi et les Zanzibari. — Le grand abatis d'Oudjangoué. — Des femmes indigènes pour guides. — La station abandonnée par Ougarrououé. — Heureuse trouvaille de vivres aux chutes d'Amiri. — Chutes de Navabi. — Halte au débarcadère d'Avambouri. — Mort d'un chef madi. — Notre cache près de Bassopo avait été fouillée et dépouillée. — Djouma et Nassib s'écartent de la colonne. — Les souffrances de la marche en forêt. — Conversation entre un Zanzibari et Séli, mon garçon de tente. — Les chauves-souris de Mabengou. — Une petite Zanzibarie trouvée à Avissibba. — Les rapides de Nedjambi et les chutes de Panga. — Les naturels de Panga. — Nous troublons une fête à Mougouyé. — Nous rattrapons Ougarrououé aux rapides aux Guêpes. — Nos courriers. — Leur chef nous raconte leur tragique histoire. — Ougarrououé. — Lettre du Dr Parke au major Barttelot. — Notre flottille. — Les Batounda. — Le chemin parcouru depuis le Nyanza. — Réflexions sur l'arrière-colonne. — Dévastation sur les rives du fleuve. — A Banalya. — Enfin, les voilà ! — Le major est mort. — Le camp de Banalya.

Le 16 juin, vers l'aube, nous quittions allègrement le fort Bodo, suivis des acclamations de la garnison et des meilleurs vœux de nos officiers. Nous emmenions 113 Zanzibari, 95 porteurs madi, 4 soldats d'Emin Pacha, outre le docteur Parke et sa petite troupe de 14 hommes dont nous devions avoir la compagnie jusqu'à Ipoto. Nous entrions à Inde-karou dans la matinée, sous une pluie battante. Le 17, halte pour la cueillette du plantain ; halte à Ndougou-bicha le 19 ; chez Nzalli, le 20. Nous avons expérimenté déjà les difficultés des premiers jours de marche. Les cris de l'avant-garde nous rappellent douloureusement ce qu'une absence de sept mois

nous avait presque fait oublier : « Fourmis rouges à vos pieds! attention! une brochette! une souche! fondrière à droite! fossé à gauche! gare aux épines! fourmis! coupez cette liane! attention aux orties! un trou! ça glisse là-dessous! attention à la boue! attention aux fourmis! une souche! brochettes à l'avant! » et ainsi de suite, d'une campée à l'autre.

Les villages espacés le long de la route restaient silencieux dans le délabrement et la ruine. Débris tombés sur le sentier, huttes éventrées par suite de la pourriture des montants, encoignures de toits gisant à terre, moisissure verte à l'intérieur, trous du plancher pleins de vase, champignons poussant sur les parois, efflorescences nitreuses partout, faîtages cachés sous les orties, les vignes rampantes, les courges prolifiques et volubiles. Vrais nids de fièvre dans lesquels, pourtant, la nécessité nous force à chercher un abri contre la fatigue et la menace d'un orage. Arrivés chez Mamboungou le 21, nous campions le lendemain sur le bord de la clairière de Boussindi. Quarante-sept heures de marche depuis le fort Bodo nous amenèrent à la station arabe d'Ipoto, où, l'on s'en souvient, nos gens, affolés par la famine, m'avaient perdu tant d'armes et de munitions. Mais aujourd'hui tout était bien changé : forts et bien portants, ils jetaient à leurs anciens tourmenteurs des regards si chargés de mépris que Kilonga Longa, effrayé et redoutant des représailles, se hâta de venir avec ses capitaines me présenter une apologie en règle, rejetant la conduite de ses Manyouema sur son absence, essayant d'atténuer leurs crimes et s'offrant à les expier lui-même, autant que la chose serait possible. Ils déposèrent à mes pieds 19 remingtons sur les 30 que je savais en leur possession; mais, de ces 19, 6 avaient été donnés par moi en garantie de paiement, 2 par M. Stairs en mon nom, 1 vendu par le capitaine Nelson. Des 5 000 cartouches et des 2 grandes caisses de munitions que ces recéleurs de larcins avaient obtenues des affamés, 50 seulement me furent restituées. Quelle que fût la terreur de ces coquins, et bien que 50 carabines fussent aisément venues à bout de toute la bande, la plupart des gens de Kilonga Longa étant loin, occupés à quelque razzia du côté de l'est, je comprenais que l'heure de la rétribution n'était pas encore arrivée; nous avions mieux à faire que de détruire Ipoto, d'autant que la

petite garnison du fort Bodo n'était pas tellement hors d'atteinte que 2 ou 300 hommes rendus furieux par leurs pertes n'en eussent eu raison par un siège ou par une attaque nocturne.

Donc, pliant sous la nécessité du moment, nous acceptâmes les carabines, le riz, les chèvres offerts en sacrifice propitiatoire; et nos engagés, autorisés à troquer leur petite provision d'ivoire contre cent décalitres de riz, s'emparèrent avec joie de ces provisions de voyage.

Le lendemain, le chef rapportait deux carabines, mais, tous mes hommes étant armés, je lui demandai de les garder avec les six autres restées entre ses mains comme garantie des 90 *doti* d'étoffe promis en échange de la maigre nourriture donnée à contre-cœur au capitaine Nelson et au Dr Parke pendant leur séjour dans ce campement inhospitalier. Dans l'après-midi, le docteur et sa petite troupe repartaient pour le fort Bodo, emportant mes dernières instructions et 13 charges.

Le 25 juin, nous quittions Ipoto. Un guide et une escorte de 15 Manyouema choisis avec une verbeuse ostentation de sollicitude nous accompagnaient jusqu'au prochain campement arabe, un des avant-postes d'Ougarrououé. Sur les bords de l'Itouri, un canot capable de contenir neuf personnes nous fut livré à 3 heures pour tout moyen de passage; la traversée et le retour de l'embarcation demandant 25 minutes, la nuit était tombée qu'à peine la moitié de nos gens étaient déposés sur la rive gauche.

Le lendemain, à 2 heures, la colonne avait passé, sauf l'escorte des Manyouema, qui, sentant toujours planer sur leur tête une vengeance méritée, se refusèrent à nous accompagner plus longtemps.

Nous voici maintenant au cœur de la vaste et sauvage solitude témoin en octobre dernier des souffrances de nos gens, victimes hâves et décharnées de la hideuse famine. Aucune considération ne nous aurait décidés à rentrer sous ces terribles ombrages, si nous n'eussions nourri l'espoir de rencontrer nos courriers rapportant des nouvelles de Barttelot et de notre arrière-garde. Puisque nous n'avions pas trouvé le major à Ipoto, nous ne pouvions manquer de le rencontrer sur cette route, toutes les autres lui étant inconnues. Donc nous reprenons vivement la marche, et, une demi-heure plus tard, nous arrivions à la station d'où nous étions partis, le 14 octobre

dernier, pour gagner la rive septentrionale. Nous y retrouvons les traces de notre passage, les flèches griffées au charbon sur les arbres flachés, voire même la note au crayon écrite pour Hamis Lari.

Le 28, à 1 h. 15, nous étions déjà au confluent de l'Ihourou et de l'Itouri, en ce lieu de suprême agonie où le pauvre Nelson passa tant de jours maudits, attendant, les pieds perdus d'ulcères, des nouvelles de l'avant-garde, et où son ami Mounteney Jephson le retrouva hagard et désespéré, au milieu de ses compagnons morts ou mourants. Nous avions fait cette route en 20 heures, ou, si l'on veut, en 4 jours, y compris le temps perdu au passage de l'Itouri. L'année précédente, en dépit de nos plus vaillants efforts, nous y avions mis 39 heures ou 13 jours, halte comprise. Les conditions différentes de notre estomac étaient la seule raison de cet écart considérable.

De notre cache intacte nous déterrâmes les provisions que l'escouade de secours conduite par Jephson n'avait pu emporter. Après huit mois de séjour dans le sable, et trempées par l'éternelle pluie des régions tropicales, nos munitions, fournies par Kynoch de Birmingham, n'étaient pas aussi détériorées que nous l'avions craint. 80 pour 100 étaient encore en bon état; les étuis de laiton, bien fermés et enduits de cire, avaient gardé leur éclat. Nous en distribuâmes 1 000 à nos hommes pour la réfection de leurs cartouchières, et, choisissant tels autres objets utiles, nous en fîmes huit charges. Puis, après avoir remis le superflu dans la cache, nous quittâmes ce lieu d'odieuse mémoire pour ne nous arrêter que beaucoup plus loin vers l'intérieur. Là cinq porteurs madi décampent avec les frusques de quatre camarades zanzibari. S'ils avaient connu ce que nous ne pourrons jamais oublier et la lente torture qui les attendait, ils eussent préféré pour tombe les flots tumultueux de l'Itouri à la solitude sauvage de l'impitoyable forêt.

Au coucher du soleil, nous avons la surprise de revoir notre fameuse escorte de Manyouema. Leur maître, les voyant revenir, leur avait sévèrement enjoint de nous rattraper et de ne regagner Ipoto qu'avec un écrit constatant le plein accomplissement de leur devoir. Le 29, quittant la route de la rivière et gouvernant au sud-est, nous piquons à travers bois à la recherche du chemin pris par M. Stairs et ses compagnons à leur retour de chez Ougarrououé. Le chef

Réchid ben Amar est avec nous, et, sur sa grande confiance en lui-même, nous ne doutons pas qu'il ne retrouve le sentier, ce qui lèverait toutes les difficultés. Les journées du 29 et du 30 se passent en fouilles inutiles, toujours dirigées vers le sud-ouest. Nous croisons plusieurs sentes d'indigènes, mais Réchid n'en reconnaît aucune. Nous continuons, cherchant toujours. Le 1er juillet, au matin, nous entrons dans le bassin de la Lenda, et comme Réchid émet l'opinion que nous avons dépassé la route, nous reprenons, guidés par la boussole, à travers la forêt dans la direction de l'ouest. Le 2, à midi, nous tombions sur la Lenda, qui coule généralement au N.-N.-O. Un défilé de 27 mètres de large, dans lequel la rivière se précipite avec violence, nous donna l'idée de jeter un pont de rive à rive et de nous fier au hasard pour retrouver sur l'autre bord la route menant chez Ougarrououé, plutôt que de continuer sur la berge droite, où nous pouvions errer pendant des jours sans nouveaux moyens de passage. Nous choisissons trois des plus grands arbres, hauts de 34, 32, 31 mètres; nous les faisons tomber à travers l'étroit, les fixant solidement à notre berge sur des montants fourchus ; nous n'oublions même pas le garde-fou pour que puissent s'appuyer nos porteurs chargés de leurs ballots. Le pont est commode et sûr. Le 5, à 10 heures du matin, tout notre monde, sain et sauf, est réuni sur la rive gauche.

Afin d'alléger un fardeau trop lourd à leur gré, les engagés madi ont jeté leur maïs le long de la route et portent déjà la peine de ce gaspillage. Bien que le crieur du camp annonce chaque matin le nombre de jours que doivent durer les provisions, ces pauvres sauvages ont le cerveau trop épais pour profiter de l'avertissement. Déjà nous traînons à notre suite une douzaine de malheureux exténués et mourant de faim, après en avoir perdu sept, dont quatre ont déserté.

Nous continuons vers l'ouest, suivant maintenant la rive gauche, et croisant maint sentier indigène dirigé au sud-est ou au nord-ouest, et dont aucun ne peut nous être utile. Le 6, nous arrivons à une verte clairière de plantains vigoureux et bien cultivés. Nos affamés Madi se précipitent comme loups sur la proie et ils auraient bientôt tout dévoré, si trois d'entre eux ne se fussent embroché le pied sur les attelets aigus adroitement cachés dans la verdure.

Le 7, pluie battante; mouillés et misérables, nous cherchons un abri au plus profond de la forêt. Le lendemain, nous étions en une heure au petit village de Balia, et le soir nous campions à Bandeya. Ce jour fut mémorable : une vraie série de malheurs. Un formidable grain de pluie glacée nous cingla le dos au sortir de Balia, et trois de nos Madi presque nus tombèrent morts à quelques pas les uns des autres. A la première averse, j'avais commandé la halte et fait déployer en tente environ 50 mètres carrés de toile, invitant mes gens à s'y réfugier. La pluie passée, nous roulons la toile et reprenons la marche; mais le feuillage verse encore de lourdes ondées. Les Zanzibari, plus aguerris et en meilleur état, y faisaient à peine attention, mais les Madi, découragés et affaiblis, s'affaissaient soudain comme frappés d'une balle.

A Balia, un Zanzibari et un soldat de Lado au service d'Emin Pacha posèrent encore le pied sur une de ces affreuses brochettes; les blessures furent tellement graves qu'il nous fallut porter ces malheureux. Près de Bandeya, un autre Madi succomba de faiblesse et un de nos Zanzibari reçut dans les côtes une flèche lancée par un de ces pygmées audacieux et rusés; par bonheur, elle ne pénétra que la peau. Au moment d'entrer dans le village, le winchester de notre cuisinier Hassan éclata, lui enlevant une partie des muscles du bras gauche. Enfin, vers minuit, un jeune homme nommé Amari, occupé à ranimer le feu du bivouac, fut soudain blessé à la tête par la balle d'une cartouche remington qu'un négligent avait laissée tomber près du brasier.

Guidés par quelques femmes qui disent savoir le chemin de chez Ougarrououé, nous entreprenons le lendemain, à travers un immense défrichement abandonné, l'étape la plus pénible et la plus semée de vexations dont je me souvienne. Chaque pas en avant coûtait un effort. Tantôt se hasardant sur un tronc pourri et glissant, il faut franchir une gorge profonde hérissée de branches mortes dont les pointes aiguës, dressées verticalement, menacent d'empaler l'infortuné qui tomberait de la passerelle branlante; tantôt il faut enfiler un fût couché sous lequel coule un torrent impétueux; ici nous plongeons dans l'atmosphère suffocante d'une fougeraie qu'enferme un inextricable réseau de plantes grimpantes; là il faut patauger dans un marais profond et limoneux que dissimule une épaisse et

flottante végétation parasite; plus loin on s'escrime contre une armée de vieilles souches enchevêtrées, débris d'une ancienne forêt. Vers midi, harassés, ruisselants de sueur, nous sortons enfin de la grande clairière d'Oudjangoué pour camper à l'orée de la forêt vierge, et dépêcher nos hommes à la recherche des plantains nécessaires pour les quelques jours à passer encore dans ces vastes déserts.

L'observation solaire m'indiqua 1° 0′ 16″ de latitude nord.

Le 10, quelque soupçon me prit que notre orientation actuelle nous ramenait au campement du 8. Mais les Zanzibari étaient imbus de l'idée que les natifs connaissaient leur pays mieux que personne, et, dans un accès de découragement, je leur permis de s'en tenir à cette opinion. Le 11, nous retombions sur la maudite clairière qui nous avait donné tant de tablature : nous venions de refermer le cercle. Sans mon intervention, nos gens auraient étranglé les deux guides. Pauvres femmes! elles avaient agi selon leur nature; c'est nous qui nous abusions en supposant que des indigènes se résigneraient à prendre une route les éloignant de leur propre village. Si nous avions voulu les suivre encore, elles nous auraient menés en rond de clairière en clairière jusqu'à tomber mortes sur le sol natal. Nous les renvoyons donc à leur foyer, et, boussole en main, nous piquons au nord-ouest.

Nous marchons toute la journée du 11 et il est encore de bonne heure quand, le 12, nous tombons enfin sur le sentier orienté vers le nord-est. Le 13, à 9 heures, nous regagnons notre ancien campement de l'Itouri, en face de l'établissement d'Ougarrououé; le village était vide. Inutile d'espérer rien apprendre du major et de ses compagnons, ou des messagers partis depuis si longtemps. Nous repartîmes, longeant la rive, retrouvant et saluant l'un après l'autre chaque kilomètre, chaque crique, chaque station de cette route bien connue.

Le lendemain, nos provisions achevées, les Madi mourant au nombre de deux ou trois par jour, nous nous retrouvons aux chutes d'Amiri. Le camp n'est pas plus tôt dressé que l'on se disperse comme abeilles à la provende. Impossible de rien découvrir dans les environs immédiats : les 600 hommes d'Ougarrououé ont passé, dévorant le vert et le sec. Le nombre de cadavres laissés au campement dit assez que cela n'avait pas suffi. Mais la distance n'est pas pour effrayer ceux qui

reviennent du Nyanza: ils marchent de l'avant, se dirigeant vers le sud, et arrivent en quelques heures à une colline dont le pied disparaît sous des bosquets de plantains superbes. La bonne nouvelle en parvient au camp sur le soir et, ce qui vaut encore mieux, quelques échantillons de ces fruits merveilleux, odorants et mûrs, dont nos rêves de la nuit prolongent la douce image.

Richesse si grande, après si dure famine, impose la nécessité d'une halte de quelques jours. De bon matin, le campement se vide; sauf les malades et les sentinelles, tous courent aux provisions. Dans l'après-midi rentrent les fourrageurs chargés du précieux butin; quelques-uns, portant à deux un immense régime de bananes, me rappellent la vieille gravure où Caleb et Josué plient sous le poids de la grappe d'Eschol. Les plus prévoyants avaient déjà pelé et coupé leurs fruits en tranches, tout prêts pour le séchage; les malades avaient installé les claies, amassé le combustible; on se mit à l'œuvre aussitôt. Le plantain une fois grillé, on en confectionna des gâteaux, des potages délectables, du gruau pour le déjeuner du matin. Les plus beaux spécimens sont réservés pour la maturation. Ils feront alors d'excellents poudings, une bière très recommandable et même une sauce pour assaisonner la bouillie. Le 16 juillet, nous reprenons la route sur la berge, suivant notre ancien tracé d'aussi près que possible; en sept heures nous étions aux Petits Rapides, en amont des chutes de Mavabi. Ce point dépassé le lendemain, nous cherchons les canots immergés par nous l'année précédente; ils ont disparu. Quatre heures après, nous atteignons la cale d'Avambouri. La route en était bien améliorée. Mille paires de pieds, au moins, l'avaient foulée depuis que nos quarante bûcherons, à coups de cognée, taillèrent le sentier dans la brousse. Des squelettes gisaient le long du chemin, et plus d'un de nos pauvres Madi allait en augmenter le nombre; jour après jour, ils tombaient pour ne plus se relever. Rien ne pouvait les décider à se pourvoir de nourriture pour le lendemain. Dix plantains leur semblaient un fonds inépuisable, et l'aube les trouvait déjà mourants de faim. Afin de leur sauver la vie, il fallait faire halte le plus souvent possible pour les mettre à même de manger tout leur saoul. Nous passons donc deux jours à Avambouri pour reposer et consoler un peu ces pauvres gens.

Le 20, marche de sept heures et demie; nous campons au-dessous de la cataracte de Bafaido, après avoir perdu en route un Zanzibari et quatre Madi. Parmi ces derniers se trouvait un chef dont un de ces terribles attelets avait percé le pied. Comme nous allions partir, il déclara sa résolution de finir où il était; il réunit ses camarades, leur distribua ses bracelets, anneaux et chevillières, ses boucles d'oreilles et ses torques de fer poli, puis il se recoucha, le visage paisible, sans la moindre émotion apparente. Tout cela était admirable, mais j'eusse préféré qu'il luttât bravement au lieu de s'étendre pour mourir.

Un peu plus tard, nous découvrons un canot et, quelques heures après, trois autres; voilà pour nos plus malades. Il aurait été cruel de s'arrêter pour envoyer du secours au chef madi. S'il n'était déjà mort de son mal, il n'en valait guère mieux, car, dès le départ de l'arrière-garde, les hordes indigènes se précipitaient à la place qu'elle venait de quitter, et achevaient les infortunés laissés en arrière.

Le lendemain, nous marchons deux heures seulement. Ougarrououé s'est arrêté comme nous aux cataractes, et pendant plus longtemps, à en juger par les vestiges de son installation qui, vue de loin, nous apparaît comme un grand village; nos pirogues traversent le Large des Hippos. Le lendemain, nous faisons collation au campement où nous avions enterré les pelles et autres articles que notre faiblesse nous avait empêchés d'emporter. La cache est toujours là, mais les déserteurs en ont enlevé nos dix défenses d'éléphants, et les indigènes se sont emparés du reste. Nous passons la nuit aux cataractes de Bassopo. La journée a mal fini. A l'embouchure de l'une des nombreuses criques qui se déversent dans l'Itouri, nos Zanzibari avaient découvert quelques canots soigneusement cachés. Joyeux, insouciants, malgré leur expérience des dangereux chenaux de la cataracte, ils s'y étaient embarqués, descendant le furieux courant au fil de l'eau. Un d'entre eux s'y noya et un jeune garçon des troupes d'Emin. La pirogue chavirée portait aussi deux soldats égyptiens, qui se sauvèrent à grand'peine, laissant dans le tourbillon leurs effets et leur carabine.

Deux Zanzibari, Nassib et Djouma, manquent à l'appel du soir. Nous faisons halte le 24, pour envoyer à leur recherche;

nos éclaireurs battent inutilement le pays. Mais, une heure plus tard, une balle passe au-dessus du camp. On se met en quête. C'est notre Nassib qui rentre au bercail, accompagné de son ami Djouma. Il raconte avoir vu dans la brousse un des nôtres sur lequel il avait tiré, le prenant pour quelque espion indigène. « Mais pourquoi s'étaient-ils écartés de la colonne? — Ils avaient vu de beaux plantains, ils s'étaient arrêtés pour les cueillir, ils s'étaient assis pour les peler et les sécher comme provision de route. Ce travail leur avait pris seize heures au moins », et ils disent avoir inutilement cherché nos traces! Les traces de 200 hommes! Je ne puis décider qui mérite le plus mon admiration : la sottise de ces gens à modique cervelle, tranquillement installés au milieu de féroces cannibales, sans cesse à la piste pour s'emparer des traînards, ou la crainte inexplicable qui, dans cette occasion, a retenu les indigènes.

Le 25, nous campons au-dessous des rayols de Bavikai pour entrer le jour suivant dans le populeux district d'Avédjeli, en face du confluent du Nepoko, et dans le village même où, treize mois passés, le Dr Parke avait amputé avec tant de succès le pied d'un de nos malheureux Zanzibari.

Je n'ai jamais senti avec tant d'âpreté les misères d'une marche en forêt, affaibli comme je l'étais par la déplorable nourriture — je devrais dire la diète — dont les végétaux faisaient les seuls frais. A ce moment, nous avions trente Madi en train de rendre l'âme. Le noir d'ébène de leurs corps nus avait pris une teinte gris-cendrée; les os saillaient sous la peau à s'étonner que de tels squelettes pussent mettre un pied devant l'autre. Presque tous étaient en proie à quelque horrible mal, tumeurs, ulcères fétides, escarres sanieuses, cachexie et dysenterie chronique, amené par l'insuffisance des vivres. Un simple regard jeté sur ces cadavres vivants, joint à l'infection engendrée par leurs plaies, me causait des nausées. Avec cela, l'odeur des végétaux en décomposition sur le sol, l'atmosphère embrasée, étouffante, imprégnée des miasmes qui se dégagent de ces débris d'insectes, de plantes, de feuilles, de brindilles et de rameaux. A chaque pas, ma tête, mon cou, mes bras, mes vêtements sont saisis par quelque liane, par les crocs du calamus, les ronces tenaces, les chardons gigantesques qui égratignent et déchirent tout ce que happent leurs aiguillons. Des bestioles de toute sorte

et en nombre incalculable apportent leur contingent à ma misère, et plus que toutes, ces fourmis d'un noir brillant qui affectionnent l'arbre trompette. Quand on marche sous le feuillage, ces affreuses petites pestes se laissent tomber sur le voyageur, et je laisse à penser quelle fête! Leur morsure est plus douloureuse que celle de la guêpe ou de la fourmi rouge; la partie piquée enfle rapidement, blanchit et forme cloche. Je passe les autres variétés de fourmis noires, les jaunes, les rouges qui traversent le sentier en colonnes serrées et couvrent de leurs légions chaque plante, qui cherchent leur vie sur chaque feuille d'arbre. Ces spectacles, ces odeurs ne sont, hélas! que le fond général du tableau; chaque jour y met son trait particulier de tribulations et de peines que le triste état de mes forces et l'abattement de mon esprit rendent presque intolérables. Le sort des vingt hommes d'élite envoyés à la recherche du major m'inquiète autant que celui de l'arrière-garde elle-même. Je ne sais plus ce que c'est que la viande, je ne vis que de bananes et de plantains, et les différentes façons dont notre cuisinier les accommode ne parviennent plus à tromper mon estomac, qui crie avec angoisse vers un morceau de chair. Mon pas est devenu tremblant, mes muscles ont disparu; je ne suis plus que nerfs et tendons!

Je surprends une conversation entre mon garçon de tente Séli et un autre Zanzibari. D'après mon jeune serviteur, « le maître n'en a pas pour longtemps, car ses forces déclinent chaque jour. »

— Plaise à Dieu, reprit l'autre, que nous trouvions bientôt des poulets et des chèvres! C'est de viande qu'il a besoin, et il y en aurait si Ougarrououé n'avait pas tout enlevé dans le pays.

— Ah! dit Séli, si les Zanzibari étaient des hommes et non des brutes, ils partageraient avec le maître tout ce qu'ils trouvent en fourrageant de droite et de gauche. Ne se serventils pas de ses fusils et de ses balles? ne doivent-ils pas en retour lui donner ce qu'ils ont abattu avec ses propres armes?

— Il n'y aurait pas de Zanzibari assez méchant pour ne pas le faire, mais trouvent-ils quelque chose qui vaille la peine d'être partagé?

— Oh! j'en connais qui chipent presque journellement quelque poulet ou quelque chèvre, mais sans en apporter au maître. »

A ce moment, j'appelle Séli et lui enjoins de dire ce qu'il sait. A force de questions, j'obtiens la vérité; le fait est patent: deux chefs zanzibari, Ouadi Mabrouki et Mourabo, célèbres depuis Boumbiré, ont trouvé, le 25, une chèvre et trois poules qu'ils ont mangées en cachette. C'est une des premières marques d'ingratitude que je puisse reprocher à ces deux hommes. Cette découverte me valut une part dans leurs rapines ultérieures. Le soir même, ils me remirent trois poulets; quelques jours après, j'avais recouvré mes forces. Mais pour nos Madi pauvres et nus, semblable chance ne vint pas les sauver!

Pendant notre halte d'Avédjeli, nous préparons une abondante provision de plantains séchés, et, embarquant sur notre flottille tous nos Madi avec les bagages et la moitié des Zanzibari, nous marchons jusqu'aux rapides d'Avougadou, que, le 27, nos pirogues descendent avec succès. Le jour suivant, nous faisons collation au campement où, en août 1887, j'avais tant de jours attendu la colonne perdue. Le 30 juillet nous anuitions au village de Mabengou.

Au coucher du soleil, ces grandes chauves-souris appelées *popo* en souahili passèrent en nombre immense, allant regagner leurs antres de l'autre côté de la rivière. Il ne restait au firmament qu'un étroit ruban bleu; le reste disparaissait sous l'épaisse nuée. Elle s'étendait sur plusieurs kilomètres et, par les 680 individus que je comptai au-dessus de ma tête, on peut se faire une idée approximative des myriades de chéiroptères qui la composaient.

Le 31 juillet, nous sommes à Avissibba, fameuse par sa résistance à notre avant-garde et par le fatal effet des flèches empoisonnées sur quelques-uns des nôtres. Nous trouvons dans une cabane, soigneusement enveloppés de feuilles, la pointe d'un de nos pieux de tente, un chiffon de papier, l'étui métallique d'une cartouche remington et un morceau de velours vert provenant d'une boîte de chirurgie. Ce curieux petit paquet, suspendu à une poutre, était déjà sans doute passé à l'état de fétiche. Dans une autre hutte nous mettons la main sur un collier d'anneaux de fer et dix cartouches en bon état. Ces dernières ont dû appartenir à l'un de nos infortunés déserteurs dont la chair aura défrayé le pot-au-feu du ménage. Une vieille jaquette découverte dans un coin nous confirme dans cette opinion.

Quelques heures plus tard, une petite fille de huit ans, toute nue, s'avançait d'un pas calme, et s'adressant dans sa propre langue à un Zanzibari : « C'est donc vrai! s'écria-t-elle. J'ai entendu un coup de fusil et je me suis dit dans ma cachette : Ce doit être mon peuple, je veux aller voir; les païens n'ont pas de fusils. » Elle donna son nom : *Hatouna Mguini*, « Notre Unique », puis elle nous raconta qu'elle et cinq femmes malades avaient été abandonnées en ce lieu par Ougarrououé; dès qu'ils eurent perdu de vue la flottille du chef arabe, les indigènes, se précipitant sur elles, tuèrent les cinq femmes. Elle avait pu s'échapper, et, depuis, elle vivait cachée, se nourrissant de fruits sauvages. Elle cueillait des bananes pendant la nuit, se proposant de les manger quand elles seraient mûres, puisqu'elle n'avait pas de feu pour les cuire. Une escarmouche avait eu lieu entre Ougarrououé et les Aveychebba; beaucoup de ceux-ci étaient restés sur le carreau. Quant au vainqueur, il avait passé cinq jours dans le village pour faire ses provisions, mais il était reparti depuis longtemps, « depuis plus de dix jours ».

Quatre heures et demie jusqu'à Engoueddé; sept heures et demie jusqu'au-dessus des rapides de Nedjambi, et nous campons vis-à-vis une île habitée par les pêcheurs bapaiya. Les armes, les munitions sont débarquées, et nos « mariniers » reçoivent l'ordre de passer par la branche de gauche. Mais pendant que nous sommes occupés au transport sur la route de terre, la majorité des rameurs se met en tête de prendre le courant de droite. Cette désobéissance nous coûte un chef zanzibari, cinq Madi et un canot; deux autres furent chavirés. Un de nos porteurs, Sélim de son nom, fut tellement battu contre les roches du bord par le ressac furieux, qu'un mois après cet accident il pouvait à peine marcher.

Le même soir, nous arrivions aux chutes de Panga; je laissai un détachement à la garde des canots, puis nous dressâmes nos tentes au-dessous de la cataracte. Les piétons mirent la main sur une petite provision de maïs qui, réduit en farine, fit mon repas du soir. Une pluie torrentielle, commençant à minuit pour ne finir que treize heures plus tard, nous contraria beaucoup au portage. Cependant, la nuit tombait à peine que notre flottille de 19 canots était réunie saine et sauve en aval des chutes, en face de notre campement.

Les indigènes de Panga s'étaient réfugiés dans leur île, près de la rive gauche, avec leurs chèvres, poules et autres appartenances; mais des filets et des lignes étaient restés à portée dans les chenaux. Il nous fut facile de capturer plusieurs beaux poissons. Pratiquement, nous n'avions rien à craindre de ces natifs et personne parmi nous ne songeait à les molester. Mais, comme ils manifestaient un grand désir de lier connaissance, se versant de l'eau sur la tête et la faisant rejaillir sur le corps, quelques braves gens des nôtres s'approchèrent pour leur répondre amicalement. Les hardis indigènes se jettent en pleine cataracte, et l'un d'eux, s'approchant sans être remarqué, zagaie un de mes hommes dans le dos.

Le lendemain, quarante fourrageurs se répandent aux entours, à la recherche des provisions. Ils reviennent vers la nuit, chacun avec sa charge de fruits et de légumes, mais l'un d'eux, un Madi, a été grièvement blessé d'une flèche.

Le 7, les pirogues atteignent en deux heures et demie notre ancien campement en face du confluent de la Ngoula; notre troupe met huit heures à franchir cette distance de 18 kilomètres environ. Au village de Mambanga, où nous arrivons le lendemain, bonne récolte de vivres, mais Djaliffi, un de nos Zanzibari, a reçu une grave blessure de flèche. La pointe — elle avait presque 4 centimètres de long — resta dans la plaie et empêcha notre homme de rien faire pendant deux mois; sitôt éliminée, Djaliffi guérit en quelques jours.

L'ancienne chefferie de Mougouyé ou May-youi n'était plus reconnaissable. Tous ses villages avaient été incendiés, ses belles plantations coupées. A la place de l'établissement du chef s'étendait un immense bivouac. Croyant à la présence d'Ougarrououé, nous tirons un coup de fusil, mais personne ne répond. Nous allons retrouver notre ancienne campée de la rive gauche, sur des arbres de laquelle le lieutenant Stairs avait « griffé » pour le major la date du 31 juillet 1887. Arrivés là, quelle n'est pas notre surprise de trouver une femme frais tuée et lavée, étendue sur la berge, et tout près trois régimes de plantains, deux marmites et un canot assez grand pour cinq personnes. Nous étions tombés sur une partie fine; notre coup de feu avait fait prendre le large au moment où l'on préparait la petite fête. Une escouade fut envoyée en reconnaissance de l'autre côté de l'eau; elle revint avec la nou-

velle qu'Ougarrououé était parti le matin même, descendant la rivière. Ceci était on ne peut plus regrettable; je brûlais de savoir les nouvelles du bas Arouhouimi, et voulais prier ce chef de ne pas ravager le pays comme il en avait l'habitude, le meilleur moyen, du reste, de détruire par la famine les caravanes venant après la sienne.

Le 10 août, 35 de mes meilleurs engagés, sous la conduite du vieux Réchid, s'acheminaient sur notre ancienne piste, le long de la rivière. Pour moi, je voulais descendre avec notre flottille, et d'une seule traite, jusqu'au rapide aux Guêpes, où je comptais rejoindre Ougarrououé et attendre Réchid.

Nous levions l'ancre à 6 h. 40 du matin, et, ramant avec vigueur, nous étions cinq heures plus tard dans le voisinage des chutes. Bien longtemps avant d'entendre le mugissement des eaux sur les récifs, nous apercevons sur la rive droite une multitude de cases; des hommes vêtus de blanc se meuvent entre les broussailles. A une portée de fusil, nous tirons en l'air, je hisse le drapeau. Il n'est pas plus tôt déployé que les décharges sourdes et répétées des mousquets nous répondent. De grands canots se détachent de la rive droite, et pendant que nous atterrissons sur l'autre bord, des acclamations en langue souahéli nous montrent qu'on nous a reconnus. Après un échange de salams, nous apprenons avec joie que les courriers qui nous avaient quittés depuis près de six mois sont dans le camp. Mais, hélas!... laissant, le 16 mars, le lieutenant Stairs à l'établissement d'Ougarrououé, ils étaient arrivés, le 1er avril, au rapide des Guêpes. Attaqués par les indigènes, ils avaient perdu quatre hommes; devant l'impossibilité de se frayer passage à travers tant d'ennemis, ils avaient dû retourner sur leurs pas, et, rentrant le 26 au campement, ils s'étaient remis entre les mains du chef arabe. Un mois plus tard, Ougarrououé, ayant rappelé ses gens des établissements éloignés, commençait la descente de l'Itouri, et, accompagné de nos courriers, il arrivait le 9 août au rapide, après une marche de soixante-seize jours. Moi, pendant cette période, je revenais du lac Albert. Nous avions mis 29 jours à faire la même route que l'Arabe.

Après nous être installés au village abandonné de Bandeya, vis-à-vis notre allié, qui campait sur la rive opposée, au village, désert aussi, de Bandekia, nous voyons entrer, accompagnant

Ougarrououé et ses principaux chefs, les survivants de nos infortunés messagers. Ce fut au milieu d'un profond silence que leur capitaine raconta sa tragique histoire :

« Maître, quand tu nous as demandé des volontaires pour porter ta lettre au major, il n'en est pas un qui ne songeât à faire de son mieux, sachant que s'il réussissait, il recevrait grand honneur et haute récompense. Nous avons fait de notre mieux et nous avons échoué, perdant à la fois honneur et récompense. Ceux qui ont été avec toi jusqu'au Nyanza, qui ont trouvé le Pacha et qui peuvent se vanter de l'avoir vu en face, ceux-là ont mérité les dons de ta main. Mais si nous n'avons pas réussi à retrouver le major et à réjouir ton cœur par de bonnes nouvelles, Dieu sait que cela n'a pas été notre faute; sa volonté était que nous ne le retrouverions point. Nous avons perdu quatre des nôtres et je suis le seul qui ne puisse montrer une blessure reçue au cours de notre voyage. Deux, vivants encore, ne guériront jamais du poison resté dans leur sang. Plusieurs ont cinq blessures.... Jusqu'à Avissibba, nous descendîmes assez facilement le long de la rivière; mais alors commença la rude besogne. A Engoueddé, deux furent blessés; aux chutes de Panga, trois autres grièvement atteints par des flèches. Entre Panga et ici, nous avons combattu jour après jour, nuit après nuit. Les natifs voyaient notre petit nombre : ils tombaient sur nous en plein jour ou dans les ténèbres, résolus à nous exterminer. Pourquoi tant d'audace contre nous, quand, contre toi, ils étaient la lâcheté même? je ne sais, à moins que nos déserteurs, descendant la rivière par demi-douzaines, n'aient habitué ces païens au goût de notre chair, et qu'ayant eu si facilement raison d'eux, ils se fussent persuadés qu'il en serait de même avec nous. Quoi qu'il en soit, lorsque nous atteignîmes le grand village où tu es aujourd'hui, nous n'étions plus que onze capables de nous battre; les autres étaient malades de leurs blessures et un allait mourir.

« Nous n'étions pas plus tôt ici que la vraie bataille commença. Ceux du grand village vis-à-vis se joignirent aux gens de Bandeya, la rivière se couvrit de canots, et la brousse autour du village fourmilla d'indigènes. Après une heure de lutte, pendant laquelle nous en avons dû tuer un grand nombre, car ils s'étaient rassemblés en masse et leurs canots cachaient la rivière, ils firent mine de nous laisser en paix. Nous nous-

fortifiâmes de notre mieux dans les huttes choisies pour nos quartiers de nuit.

« Quand vint le soir, nous plaçâmes des sentinelles, comme toi, le lieutenant Stairs et Ougarrououé l'avaient ordonné; mais rompus de fatigue et lassés par les inquiétudes, nos gardes se sont sans doute endormis, car le cri sauvage d'un homme zagaié nous réveilla; ils étaient au milieu de nous, ces indigènes de malheur, parmi les débris de notre zéribe. Chacun saisit sa carabine, coucha le plus proche en joue, et six ennemis tombèrent morts à nos pieds. Cela les paralysa un instant, mais un chef s'écria : « Ces hommes se sont enfuis « d'avec Boula Matari, pas un d'eux ne vivra! » Alors, de la rivière, des broussailles, ils accoururent en foules pressées; sous l'éclair de nos carabines ils nous ont paru innombrables. Le plus brave d'entre nous sentait son courage défaillir, lorsque Lakkin — il n'est jamais plus drôle que quand tout le monde a peur — s'écria : « Ah! ils veulent de la chair, ils en auront, « mais de la leur! » A ces mots, tous reprennent leur arme, et, visant comme à la cible, ils tirent sans relâche. Combien d'ennemis tombèrent, je ne puis le dire, mais nos cartouches commençaient à s'épuiser, quand ils décampèrent soudain, nous laissant compter les morts gisant autour de nous. Deux de nos hommes ne répondent pas à l'appel de leur nom; un autre, Djouma, fils de Nassib, me fait signe, et quand je suis près de lui, je le vois saignant à blanc. Il a juste assez de force pour me supplier d'abandonner le voyage : « N'allez pas plus « loin, dit-il, c'est ma dernière parole. Vous n'arriverez jamais « jusqu'au major. Retournez chez Ougarrououé. » Ayant dit cela, il poussa un léger soupir et roula sur le sol.

« Le matin, nous enterrâmes nos morts. Six cadavres d'indigènes étaient étendus dans la zéribe, et neuf tout autour. Nous coupâmes leurs têtes, et, après les avoir réunies en tas, nous tînmes conseil sur la meilleure décision à prendre. Dix-sept d'entre nous étaient encore vivants, mais quatre seulement n'avaient pas de blessure. La dernière parole de Djouma sonnait à nos oreilles. Nous résolûmes de la suivre.

« Mais, retourner chez Ougarrououé, c'était plus facile à dire qu'à faire. Je ne veux pas te fatiguer de mes paroles. Nous rencontrions peine après peine. Nos blessés reçurent de nouvelles blessures, et aussi ceux qui n'avaient pas encore été atteints;

pas un n'en réchappa, pas un, si ce n'est moi, par la miséricorde de Dieu. Un canot chavira et nous perdit cinq carabines; Ismaïlia fut tué d'un coup de feu aux chutes de Panga. Mais pourquoi répéter ce que j'ai déjà dit? Nous arrivons au campement après quarante-trois jours d'absence. Seize d'entre nous survivaient, dont quinze blessés. Leurs cicatrices te disent le reste. Nous sommes dans les mains de Dieu et dans les tiennes. Fais ce qui te semblera bon. J'ai fini. »

Haletants, le cœur serré, nous écoutions encore; tous les yeux étaient humides, et plus d'un visage ruisselait de larmes; de profonds soupirs et des gémissements de pitié jaillissaient de nos cœurs, émus par cette lamentable aventure. Quand l'orateur eut cessé, il y eut un élan subit vers lui, les mains se tendirent pour saisir la sienne, et de toutes les poitrines jaillit le même cri : « Dieu soit loué! Vous avez agi en braves, oui! vous avez montré ce que vous êtes, hommes vaillants et courageux! »

C'est ainsi que nous accueillîmes les messagers si longtemps perdus, dont le sort nous avait hantés depuis notre départ du fort Bodo. Ils n'avaient pas réussi dans leur mission, mais, fussent-ils revenus avec des lettres du major, ils n'auraient pas reçu meilleur accueil. L'histoire de leurs efforts et de leurs souffrances était bien dite, la vue de leurs blessures nous la rendit plus saisissante encore.

Grâce à la bienveillance d'Ougarrououé, dont la sympathie avait été, comme la nôtre, gagnée par cette triste et vaillante épopée, les blessés guérirent vite, à l'exception de deux, restés faibles et languissants. J'ajoute ici qu'au bout de deux mois, l'un était définitivement sur pied, l'autre s'éteignit lentement.

Nous découvrons au campement deux de nos convalescents, absents en quête de vivres lors de la visite du lieutenant Stairs, et trois insignes déserteurs, dont l'un avait emporté une caisse de munitions et l'autre une boîte renfermant des bottes. Ils s'étaient aventurés dans un canot, qui chavira, cela va sans dire, et plus d'une fois il s'en était fallu d'un cheveu qu'ils n'eussent trouvé la mort avant d'arriver chez Ougarrououé. Celui-ci les remit entre les mains du lieutenant Stairs; mais, quelques jours plus tard, nos hommes, après avoir pris de nouveau la clef des champs, retournèrent au campement arabe, où le chef me les livrait encore. Deux d'entre eux ne me don-

nèrent, dès lors, aucun sujet de plainte; quant au troisième, tombé malade de la petite vérole, il se jeta, pendant un accès de fièvre, dans les rapides de Ndjambi.

Ayant achevé sa provision de poudre, Ougarrououé était plus aimable que jamais. Il me donna en présent 4 chèvres, 4 sacs de riz et 3 grandes pirogues. On imagine le cas que je fis des premières. Les canots étaient d'un prix inestimable, puisqu'ils nous permettaient de tripler la vitesse de notre marche : en y joignant nos propres embarcations, l'expédition tout entière avec les 130 engagés, serviteurs, les porteurs madi, etc., pouvait faire route par eau. Le chef arabe ne savait rien de notre arrière-garde. La lettre que je lui avais confiée pour la faire tenir au major par ses hommes me fut retournée avec celles remises à mes propres messagers. Ougarrououé avait bien expédié 45 courriers au bas de la rivière, mais à moitié route, entre les rapides aux Guêpes et May-youi, ils avaient été obligés de revenir sur leurs pas. Ainsi notre double tentative pour communiquer avec le major resta sans succès. Cet échec nous confirma dans la pensée qu'il était arrivé quelque malheur à l'arrière-garde. Une des lettres remises par Ougarrououé était ouverte. Amusante et gaie comme notre docteur lui-même, je me permets de la transcrire :

Fort Bodo, 15 février 1888.

Mon cher vieux Barttelot,

Je pense que vous allez toujours « tirant de l'avant » et Jameson « ramant double ». Dieu seul sait où vous êtes. Quelques-uns de nous, officiers, et autres, vous croient en marche vers le haut de la rivière, d'autres pensent que vous êtes encore à Yambouya, incapables de bouger par suite de ce grand stock de bagages; d'aucuns soutiennent même que vos Zanzibari sont retournés auprès de Tippou-Tib. Stanley est arrivé au lac le 14 décembre 1887, mais il n'a pu communiquer avec Emin Pacha. Comme il n'avait pas son bateau, il est revenu dans la forêt, et il a bâti un fort pour y mettre nos colis en sûreté; puis il est reparti pour le Nyanza avec Jephson et l'*Avance*. Stairs se met en route pour le campement d'Ougarrououé avec une vingtaine d'hommes qui vont à votre rencontre et vous porteront ma lettre. Une fois de retour avec quarante ou cinquante hommes qu'on avait laissés chez le chef arabe, Stairs ira rejoindre Stanley, le fort n'étant qu'à 120 ou 160 kilomètres du lac. Pour moi, je resterai ici avec quarante ou cinquante de nos gens. Nelson, qui a été souffrant pendant des mois, me tiendra compagnie. Nous en avons vu de rudes, je vous assure! Quand j'étais à l'école, je me plaignais de mourir de faim, mais je crevais de mangeaille en comparaison de la famine que nous avons traversée Tous

les blancs se sont bien comportés, heureux de le dire, mais la mortalité parmi nos hommes a été énorme : quelque chose comme 50 pour 100. Du bas Arouhouimi à l'établissement arabe, la nourriture est abondante; mais, de là jusqu'ici, en remontant la rivière, rien à glaner. Stanley vous décrit, je le sais, notre longue marche affamée. Il a tâté aujourd'hui tous nos hommes, leur demandant s'ils voulaient aller au lac ou retourner vers vous. Beaucoup ont d'abord montré le désir de vous revenir chercher; mais, en fin de compte, la majorité a voté pour le Nyanza; Stairs, Jephson et moi, des deux mains! nous voulons savoir, au plus tôt, si Emin Pacha est vivant ou mort; si oui, il serait peu utile de trimbaler vous et les vôtres jusqu'au Mvouta-Nzighé.

Presque tous les nôtres sont gras comme beurre. Cependant quelques-uns, malades et restés trois mois dans une station d'Arabes où je soignais Nelson, et des caisses, des malles, etc., etc., n'ont plus que la peau sur les os. Sur trente-huit, onze sont morts de faim. Stairs est le seul officier que les indigènes nous aient endommagé, mais beaucoup de soldats ont succombé à leurs blessures.

Nous sommes tous en peine de bottes; personne n'en possède une paire de passables. J'en ai fabriqué deux, oui vraiment, mais elles ne m'ont fait ni honneur ni profit. Toutes mes couvertures ont été soutirées par Rehani, un Zanzibari. Stanley me donne de quoi travailler dur du matin au soir; je n'ai que le temps de vous écrire quelques lignes avant le coucher du soleil. Notre troupe a perdu ou vendu des munitions en quantité.

Présentez mes meilleurs souhaits à mon vieux Jameson et aux autres camarades; et, avec l'espoir de vous revoir bientôt,

Croyez-moi votre très sincèrement attaché,

T.-H. P.

Nous sommes horriblement fatigués de cette brousse qui se prolonge jusqu'à quelques milles du lac.

Le lendemain fut un jour de repos Le vieux chef Réchid et sa petite troupe arrivèrent à 2 heures après midi. Ils avaient passé quinze heures à arpenter les kilomètres que, portés par le courant, nous franchîmes en cinq. Le 12, tous nos canots heureusement réunis au-dessous des rapides, nous nous embarquions pour le bas de la rivière. Vis-à-vis la station du « [illegible] des Éléphants », nous croisâmes un canot monté par les éclaireurs d'Ougarrououé. Ils nous racontèrent des histoires [illegible] sur la force, le courage et l'audace des indigènes [illegible]. Deux heures plus tard, les tambours de cette peu[illegible]nonçaient notre approche. Mais lorsque leurs pirogues [illegible] les nôtres, elles se retirèrent paisiblement, et [illegible], sans être inquiétés, dans le principal village, [illegible] la nuit, dormant à poings fermés.

Arrivés à Moupé sud le 13, nous en repartîmes le 15, un jour s'étant passé à faire des vivres. Nous traversons sans encombre de nombreux rapides et nous arrêtons en aval de Mariri.

Le 16, nous dépassions trois de nos anciennes stations et débarquions pour la nuitée dans une île assez riche en cabanes pour abriter deux mille habitants. Mais, comme les deux rives voisines, elle est abandonnée. Personne ne peut nous en dire la raison; cette désertion en masse était-elle l'effet de notre approche? Non, puisque les indigènes regagnaient leurs villages dès que notre arrière-garde avait passé; il fallut conclure à une de ces guerres civiles si fréquentes dans la région.

Quatre-vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis notre départ du lac Albert, soixante depuis celui du fort Bodo. Notre voyage avait été singulièrement heureux. Certes nous avions perdu beaucoup de Madi — la moitié environ, — mais de nos acclimatés et vigoureux Zanzibari, trois seulement manquaient à l'appel : deux noyés et un disparu dans un accès de nostalgie. Nous avions fait 900 kilomètres ; 150 seulement nous séparaient de Yambouya... et rien ! pas une rumeur seulement n'interrompait le silence planant sur le sort de la colonne Barttelot ! La soif de savoir, toujours inassouvie, pesait sur mon cœur comme une masse de plomb, ainsi que naguère la faim, jamais rassasiée, avait fait de moi un vieillard, de ma pensée un néant. Cette confiance tenace qui m'avait si longtemps soutenu, je ne la connaissais plus ! Je m'assis sur la berge, et, seul avec mon désir, je regardai le soleil descendre derrière le sombre horizon de feuillage qui limitait la vue du côté de Makoubana. Ces nuages d'un gris cendré, qui précèdent ici les nuits tranquilles, étaient l'image trop fidèle de la mélancolie qui m'envahissait. Il y avait douze mois que notre arrière-garde avait dû quitter Yambouya : douze mois ! Dans l'intervalle, cent porteurs lourdement chargés auraient pu sept fois de suite franchir la distance de Yambouya aux chutes de Panga ! Qu'était-il donc arrivé, sinon une désertion en masse amenée par quelque conflit entre les officiers et leurs hommes? La nuit tombée, je rentrai dans ma tente; mais, là non plus, l'extrême tension de mes nerfs ne me permit le repos. J'élevai alors vers Celui qui voit tout mon ardente prière, le suppliant de me rendre mes compagnons et d'alléger la souffrance dont je me sentais mourir.

Le 17, nous remontions en canot, portés par le courant, quelques paresseux coups d'aviron nous maintenaient au fil de l'eau. La matinée était triste; un ciel grisâtre et lourd communiquait sa teinte plombée aux cimes de l'éternelle forêt. Sur les deux rives, le même silence, le même abandon disaient que le district de Makoubana avait eu le sort de son voisin. La vaste courbe de Banalya, naguère si populeuse sur la rive gauche, n'avait pas échappé au désastre. Vers 10 heures, à travers le léger brouillard du matin, un village apparut au loin, encore debout, sur l'extrême limite de la région dévastée. Nous approchons : il est entouré d'une palissade. En juin 1887, Banalya était trop puissant pour avoir besoin d'un pareil abri. Mais j'aperçois des vêtements blancs, et, saisissant ma lunette, je découvre un drapeau rouge hissé au sommet d'un mât. Serait-ce...? Un léger souffle déroule les plis du pavillon; le blanc croissant, l'étoile apparaissent. Je saute sur mes pieds : « Enfants, le major! » Un formidable hourrah me répond; les canots font force de rames et luttent de vitesse.

A 180 mètres du village, nous nous arrêtons. Le rivage est couvert d'étrangers. Je crie : « Qui êtes-vous? »

« Les hommes de Stanley! » me fut-il répondu en souahéli. Rassurés par ces mots et bien encore davantage en reconnaissant un Européen à la porte de la palissade, nous abordons. L'Européen se retourne : c'était M. Bonny, attaché au service du médecin de l'expédition. Je lui serre la main : « Bien, Bonny, lui dis-je; comment allez-vous? Où est le major?

— Le major est mort, monsieur.

— Mort! grand Dieu! comment? de la fièvre?

— Non, monsieur, tué d'une balle.

— Par qui?

— Par les Manyouema, les gens de Tippou-Tib.

— Bonté du ciel! Où est M. Jameson?

— Aux chutes Stanley.

— Qu'a-t-il été faire là, au nom du ciel?

— Chercher d'autres porteurs.

— Où est M. Ward? Et M. Troup?

— M. Ward est à Bangala.

— Bangala! Bangala! Que peut-il faire à Bangala?

— Oui, monsieur, il est à Bangala, et M. Troup est reparti



Nous retrouvons l'arrière-colonne à Banalya.

pour l'Angleterre, en congé de maladie, il y a déjà quelques mois. »

Ce dialogue rapidement échangé, à la poterne du retranchement, me préparait à entendre l'histoire la plus lamentable qu'on puisse enregistrer; la plus surprenante série de déceptions qui puissent atteindre une expédition comme la nôtre.

En dépit du rapport, très bien fait, que me présenta M. Bonny, je fus longtemps sans trouver le loisir d'étudier et



Courbe du fleuve à Banalya.

de comprendre les détails de cette catastrophe. Les étrangers présents au camp appartenaient aux hommes de Tippou-Tib. Leurs compliments sans fin sur notre arrivée, nos gens chargés de fardeaux se pressant à travers l'étroite porte, criant à tue-tête à la vue d'un ami, hurlant de douleur ou cabriolant de joie suivant l'occurrence : le tumulte était grand au campement de Banalya.

Imaginez encore les ballots symétriquement empilés, les canots amarrés à des pieux solidement fixés au rivage; les congratulations sans cesse renaissantes des Arabes; les Zanzibari, les soldats de la première colonne, cherchant leurs amis longtemps perdus et recueillant les nouvelles; les survivants de

l'arrière-garde répétant sans se lasser leurs chaleureuses protestations de reconnaissance « parce que vous voilà enfin! »; les lettres arrivées, hâtivement lues, les messages hâtivement écrits, envoyés par courriers aux chutes Stanley, un pour Tippou-Tib, un autre pour le Comité de secours; puis nous pourrons dire l'histoire de l'arrière-garde, telle qu'elle résulte des rapports écrits ou verbaux de M. Bonny et des Soudanais ou Zanzibari sous ses ordres. Nous verrons alors où les faits se sont écartés de nos prévisions, et où ils ont pu concorder avec elles.

CHAPITRE XX

LA TRISTE HISTOIRE DE L'ARRIÈRE-COLONNE

(Août 1888.)

Tippou-Tib. — Le major E.-M. Barttelot. — M. J.-S. Jameson. — M. Herbert Ward. — MM. Troup et Bonny. — Le rapport Barttelot sur les faits de la seconde colonne. — Conversation avec M. Bonny. — Faits glanés du narré écrit par M. Bonny. — M. Ward retenu à Bangala. — Visites du major aux chutes Stanley. — Correspondance avec Londres. — Le major réitère ses visites. — Le meurtre du major Barttelot. — Récit de M. Bonny. — Châtiment de l'assassin Sanga. — Jameson emporté par la fièvre à la station de Bangala. — Rencontre de l'avant-garde et de l'arrière-garde. — État épouvantable du camp. — Tippou-Tib et le major Barttelot. — M. Jameson. — Rapport de M. Herbert Ward.

Principaux personnages du drame :

1° Tippou-Tib, *alias* Cheikh Hamed bin Mohammed, de descendance arabe, né sur la côte orientale de l'Afrique. Il commande à des milliers d'hommes; c'est un fameux traitant d'esclaves; il ne rêve qu'augmenter son pouvoir et son trafic d'ivoire et de chair humaine. Au moment où il médite de partir en guerre contre un État nouvellement fondé au centre de l'Afrique, il consent à signer un pacte d'alliance, à restreindre ses incursions dans de certaines limites. Il promet enfin de prêter 600 de ses hommes à une expédition dont le but est de se porter au secours d'un estimable gouverneur que nombre d'ennemis assiègent au nord de l'Albert-Nyanza.

Tout en faisant montre de la meilleure volonté, tout en accordant la plus large hospitalité aux officiers de l'expédition et en leur rendant de nombreux petits services, il s'arrange de façon à retarder le jour où il faudra exécuter ses engagements solennels, et les mois s'écoulent avant qu'il fasse le moindre effort pour remplir ses promesses. Finalement, comme les officiers le harcèlent de leurs supplications constantes et répé-

técs, il parcourt plus de 1 100 kilomètres, rassemble des porteurs, les remet aux blancs après onze mois de délais voulus; quelques semaines après arrive le dénouement : Sanga, un chef de ses engagés, vise de son mousquet le principal de nos officiers, qui tombe mort sur-le-champ.

2° Major Edmond-Musgrave Barttelot, jeune Anglais franc, chevaleresque, généreux, qui s'est distingué dans l'Afghanistan et dans le Nil soudanais, un homme vaillant à accomplir son devoir. Son rang et son expérience l'appellent au commandement de l'arrière-garde. Il a pour instructions de rester à Yambouya jusqu'à l'arrivée d'un certain contingent de porteurs que doivent lui amener les trois officiers placés sous ses ordres, MM. Ward, Troup et Bonny. Si Tippou est revenu avant ou vers cette date, le major doit, sans perdre de temps, suivre les traces de la première colonne, qui le précède de sept semaines. Si Tippou n'est pas revenu quand le contingent de Bolobo arrivera à Yambouya, il est recommandé au major de s'avancer à courtes étapes avec les 210 porteurs qu'il a déjà, faisant plusieurs fois le même trajet, de manière à transporter d'un campement à un autre ses bagages les plus importants. Il lui est permis d'exercer son jugement quant au choix des articles qu'il sera indispensable d'emporter. On lui énumère même ceux qu'il sera libre d'abandonner. Il déclare les instructions claires et intelligibles; il proteste ne pas vouloir attendre à Yambouya plus longtemps que l'arrivée de l'escouade venant de Bolobo. Nous sommes tous assurés qu'il est actif, énergique, résolu, et que nous pouvons bannir toute inquiétude au sujet de l'arrière-garde. Chacune de ses lettres, chacun de ses rapports, le montre animé d'un esprit loyal et de la meilleure volonté possible.

3° Un jeune civil, James Sligo Jameson, riche, passionné pour l'étude des sciences naturelles, et qui, par suite de son attachement pour le major, est désigné pour remplir le poste de commandant en second de l'arrière-garde. « Son activité, sa capacité, sa bonne volonté au travail n'ont pas de limites »; tout ce que propose son ami le major reçoit aussitôt l'approbation de M. Jameson ; tout ce que fait M. Jameson, le major y souscrit, et les aventureux voyages de notre camarade dans le Machona et le Matabélé lui ont donné une réputation d'expérience et de jugement. Quatre semaines après l'assassinat de son ami, il meurt usé par les soucis et par la fièvre.

Puis trois jeunes Anglais attachés à l'état-major de M. Barttelot. Les deux premiers, MM. Troup et Herbert Ward, doivent être associés au major et à son second pour la discussion de toutes les mesures graves; aucune décision importante ne sera prise si le conseil des Quatre n'en a considéré les effets probables ou possibles sur la mission qui les rassemble aux confins de la



Le major Barttelot.

vaste forêt du Congo. Ils doivent être impliqués dans les conséquences des actes qui suivent chaque délibération. Ce ne sont plus des enfants à peine sortis de l'école, et nouvellement échappés à l'influence de la famille : M. Herbert Ward a servi à Bornéo, à la Nouvelle-Zélande, au Congo; il est intelligent et capable, un garçon brillant. M. John Rose Troup a été sous mes ordres au Congo, et dans mon livre sur la fondation de cet État je l'ai mentionné comme un collaborateur actif et zélé. M. William Bonny a fait les campagnes du Nil et du pays

[illegible] : il a passé quelques années dans l'Amérique du [illegible] : [illegible] être sérieux, rassis et bon observateur.

[illegible] le mystère inexplicable : nous nous séparons les [illegible] des autres dans des termes amicaux et même affectueux [illegible] ; [illegible] nous sommes promis une fidélité mutuelle : « Ne craignez [illegible] [illegible] nous allons agir, gaiement et loyalement » [illegible] [illegible] la main dans la main, nous nous disons adieu.

Nous revenons de notre course au pays d'Emin Pacha, et [illegible] termes du rapport de M. Barttelot[1] nous appren[illegible] [illegible] :

« Les suppositions sont incessantes au sujet de M. Stanley [illegible] pas mort, pour autant que je puisse croire. J'ai été [illegible] ouvrir ses caisses, car il ne m'est pas possible d'em[illegible] [illegible] attirail. »

[illegible] renvoie les cartes et caisses de médicaments apparte[illegible] [illegible] l'expédition, épreuves négatives et substances chi[illegible] pour photographie, pièces de rechange pour les [illegible] et remingtons, matériel pour tentes, balles de [illegible] [illegible] vêtements et effets personnels, me rédui[illegible] [illegible] à une nudité absolue. J'ai dû emprunter un pantalon [illegible] faire couper un autre dans une vieille couver[illegible] [illegible] par un déserteur, et un troisième dans un [illegible] MM. Jameson Troup, et Bonny sont là, assis[illegible] [illegible] : les deux derniers touchent leurs salaires, [illegible] leurs mémoires et on les paye sans en déduire un [illegible] leur alloue une belle gratification et le retour en [illegible] au pays s'ils veulent s'en aller.

[illegible] autres Soudanais et vingt-neuf Zanzibari ne [illegible] accompagner. »

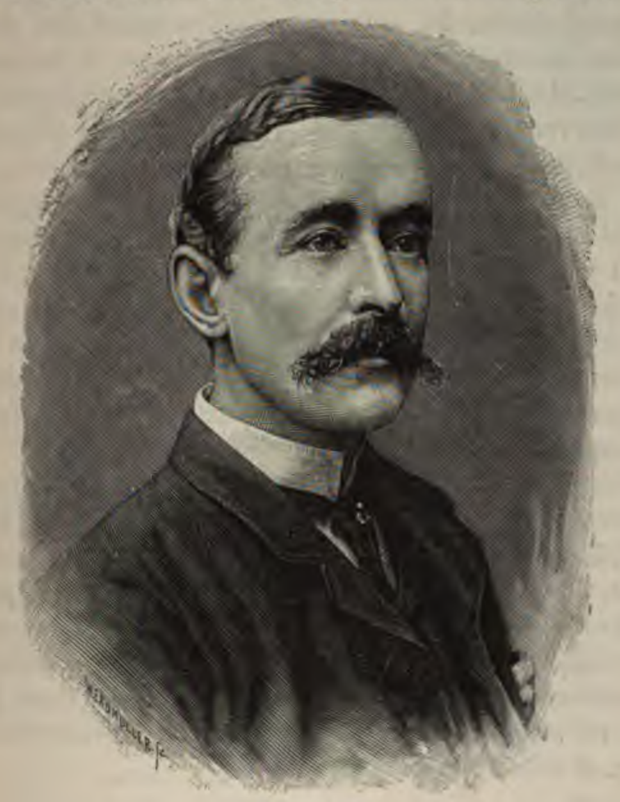
[illegible] adressé[2] deux caisses de madère ; j'en renvoie [illegible] prend la peine de réunir un as[illegible] [illegible] confitures, sardines, harengs, farine de [illegible] et les embarque sur le [illegible] pendant ce temps-là, trente- [illegible] au camp ! Ces messieurs [illegible]

[illegible] Pacha y est encore, il me [illegible] de M. Stanley et quelles sont ses

[illegible]

intentions à lui, s'il veut partir ou rester. Je n'ai pas besoin de dire que nous ferons les plus énergiques efforts pour que notre recherche aboutisse. Peut-être n'a-t-il besoin que de munitions pour faire route; dans ce cas, je pourrai très probablement lui en fournir. »

Le 14 août, M. John Rose Troup a livré au major Barttelot



M. Jameson.

129 caisses de cartouches pour remingtons, outre les 29 que j'avais déjà laissées à Yambouya. Ces 158 caisses contenaient 80 000 paquets. Ils n'ont pas fait de marche, il n'y a pas eu de combats, et pourtant cette provision s'est singulièrement diminuée pendant les onze mois de leur séjour au campement. Il n'en reste plus, à l'arrière-garde, de quoi fournir 50 paquets à chaque carabine d'Emin Pacha. La moitié de la poudre et plus des deux tiers des ballots de cotonnade ont disparu. Et quoique, au commencement, il y eût en magasin à

Yambouya 300 000 capsules à percussion, il a fallu en acheter à Tippou-Tib pour une somme de 1 200 francs!

4° « Les charges que nous ne prendrons pas sont envoyées à Bengala, à bord du *A. I. A.* ou du *Stanley* le 8 juin (1888), contre reçu de M. Van Kerkhoven, auquel est remise une lettre d'instructions et une autre à M. Ward. Peut-être voudrez-vous bien aussi donner les ordres nécessaires quant aux charges, et quant aux deux canots achetés en mars pour le transport de M. Ward. Il est à peu près certain que je ne retournerai point par cette route; je n'aurai donc plus besoin de ces fournitures, ni de *M. Ward lui-même*[1]. »

M. Ward avait été dépêché en aval pour télégraphier au Comité une demande de nouveaux ordres; on supposait qu'il aurait à les rapporter de la mer dans le haut Congo. Et voici le major qui n'a plus besoin de lui? Il a écrit aussi au capitaine Kerkhoven, de Bangala, de ne pas lui permettre de remonter au delà de cette station. Je remarque une allusion à ce changement dans le dernier paragraphe de la lettre de Jameson à Bonny.

5° La deuxième colonne se composait de 271 hommes, soldats ou porteurs, quand nous quittâmes Yambouya, le 28 juin 1887. En octobre de la même année, et d'après une lettre du major, elle n'en avait plus que 246. Le 4 juin 1888[1], pendant qu'elle reste ainsi immobile dans le même campement, elle n'en compte plus que 135. Le 17 août 1888, je demande à M. William Bonny, le seul officier resté en fonctions à cette date, un rapport sur l'effectif actuel de la colonne d'arrière-garde, et voici l'état qu'il me présente :

Rôle des Zanzibari laissés par M. Stanley à Bolobo et à Yambouya, y compris 11 déserteurs ayant fait partie de la 1re colonne :

Morts	78
Déserteurs	26
Avec M. Jameson (Bangala)	10
Laissés à Yambouya (malades)	29
Laissés en route (malades)	5
Présents à Banalya, 17 août 1888	75
	223

1. Voir appendice A.

État des Soudanais, Somali et Syriens laissés à Yambouya :

Morts	21
Tué par les naturels	1
Exécuté par ordre du major	1
Renvoyés en Égypte par la voie du Congo	3
Malades laissés à Yambouya	4
Laissé aux soins de l'État du Congo	1
Présents à Banalya, 17 août 1888	22
	53
	223
	276

État des officiers anglais laissés par M. Stanley à Bolobo et à Yambouya :

MM. John Rose Troup; rapatrié (malade)	1
Herbert Ward, envoyé au bas Congo par Barttelot.	1
James-S. Jameson, qui a quitté le haut Congo.	1
Edmund-M. Barttelot, major (assassiné)	1
William Bonny, présent à Banalya, 17 août 1888.	1
	5
	276
	281
Déserteurs de la 1re colonne	11
	270
Erreur ou omission	1
	271

Morts ou laissés en arrière :

Zanzibari morts	78
— laissés à Yambouya	29
— laissés en route	5
Soudanais morts	21
— tué par les naturels	1
— exécuté	1
— laissés à Yambouya	4
	139

6° Le vapeur *Stanley* arriva à Yambouya le 14 août, quelques jours après la date mentionnée dans ma lettre d'instructions. Le 17, il retourne à Léopoldville, son port d'attache, n'ayant plus désormais rien à faire avec l'expédition. Les officiers de l'État du Congo se sont conduits loyalement, et ont rempli les promesses de leur souverain. La seconde colonne n'a plus qu'à faire ses paquets et à marcher, lentement mais sûrement, sur nos traces; Tippou-Tib n'est pas arrivé, et il est à prévoir qu'il n'arrivera pas.

Je me retourne vers M. Bonny et lui demande :

« Ne désiriez-vous pas tous, et vivement, vous mettre enfin à l'ouvrage?

— Oui, monsieur!

— Vous brûliez de quitter Yambouya?

— Oui, monsieur.

— Vous désiriez tous, également, être déjà en route.

— Tous, je le crois : oui, monsieur!

— Eh bien, monsieur Bonny, s'il est vrai que vous fussiez tous si désireux, si brûlants de l'ardeur de partir, comment n'avez-vous pas trouvé mieux, pour réaliser votre vouloir, que de faire la navette entre Yambouya et les chutes Stanley?

— Je ne sais vraiment pas, monsieur. Je n'étais pas le chef, et, vous pouvez le remarquer, mon nom n'est même pas mentionné dans votre lettre d'instructions.

— C'est très vrai, et je vous en demande pardon! Mais sûrement vous n'avez pas gardé le silence parce que j'ai oublié de vous mentionner nommément? vous, un membre salarié de notre expédition?

— Non, monsieur! J'ai souvent insisté.

— Et les autres?

— Je ne sais. »

Et voilà tout ce que j'ai pu obtenir de M. Bonny, quoique, à toutes mes heures de loisir, ce thème revienne sur le tapis!

Un an après, nous étions à Oussambiro, au sud du Victoria-Nyanza ; j'y reçus une coupillure de journal contenant une copie de la lettre du major Barttelot écrite au mois d'octobre 1887. J'y ai lu ceci : « Nous voici obligés de rester ici jusqu'en novembre ». Je sais qu'ils se sont crus forcés de ne pas quitter Yambouya jusqu'au 11 juin 1888. — Je reprends la lettre du major Barttelot, du 4 juin 1888 :

J'estime qu'il est de mon devoir strict d'aller de l'avant, et, dans cette conviction, je suis fermement soutenu tant par M. Jameson que par M. Bonny. Attendre plus longtemps serait inutile et coupable, du moment que Tippou-Tib n'a pas la moindre intention de nous aider davantage. Se désister serait pusillanime et, j'en suis certain, tout à fait contraire à vos désirs et à ceux du Comité.

Puis j'ouvre ma lettre d'instructions, et j'y lis ceci :

Il peut se faire aussi que Tippou-Tib envoie des hommes, mais en nombre

insuffisant pour la quantité de colis à transporter. Vous aurez à décider alors quels objets il vous faut sacrifier.

Et ensuite :

Mais plutôt que de jeter trop d'objets, il serait préférable de faire demi-étape et de revenir prendre une autre charge.

A Oussambiro je reçois aussi la réponse que le Comité a envoyée au télégramme de M. Ward, expédié de Saint-Paul de Loanda, qui demandait de « télégraphier avis et opinion » :

Major Barttelot, aux soins Ward, Congo.

Comité vous réfère aux ordres Stanley, 24 juin. Si impossible marcher encore en exécution ordres, restez où vous êtes, attendant arrivée ou instructions nouvelles de Stanley.

Un comité qui est à 1000 kilomètres du chef de la mission pénètre l'esprit des instructions, mais un comité de cinq officiers à Yambouya ne réussit pas à les comprendre clairement, quoiqu'elles aient été rédigées dans l'entière persuasion que chacun d'eux préférerait la vie active et le travail à l'inactivité et aux longues attentes à Yambouya !

7° M. Bonny, dont je ne pouvais raisonnablement connaître l'aptitude à assumer les responsabilités les plus graves, n'est pas mentionné dans mes instructions.... A mon retour à Banalya, M. Bonny me remet entre les mains l'ordre suivant, écrit par le major Barttelot :

Camp de Yambouya, 22 avril 1888.

Monsieur,

Si je viens à mourir, à être emprisonné par les Arabes, ou à quitter Yambouya pour quelque cause que ce soit, vous prendrez le commandement de la compagnie de Soudanais et de celle de Zanzibari et la surveillance des magasins; vous coucherez, comme je le fais moi-même, dans le même bâtiment. Tous ordres aux Soudanais et aux Zanzibari ne seront donnés que par vous, et à eux seulement. Vous aurez à livrer, selon votre jugement, les cotonnades, le *matako*[1], veillant à restreindre le plus possible les dépenses de toute espèce. Ravitailler M. Stanley, prendre soin des charges et des hommes, vous maintenir en bons rapports avec les Arabes, voilà quel doit être l'objet de vos efforts. Quoi ou qui que ce soit qui vous en empêcherait, vous auriez à l'écarter incontinent.

J'ai l'honneur, etc.

EDMOND-M. BARTTELOT, major.

1. Fil de laiton.

Que laissait-il donc à faire au fidèle Jameson, dont « l'activité, la capacité et la bonne volonté n'ont pas de limites? » Où est Ward, si capable, si intelligent, à l'avenir si plein de promesses? Quelle position réserve-t-il à cet homme d'affaires méthodique et zélé qui se nomme M. John Rose Troup? M. Bonny les dépasse tous : il est soudain promu au commandement de la colonne dans le cas où malheur arriverait au major!

Je me demande si j'ai bien toute ma raison! Quand, seul entre tous, j'ai voulu faire concorder ces éléments hétérogènes avec les sentiments dont je savais animés tous et chacun des officiers de l'arrière-garde, il se trouve que pas un seul [illegible] journalistes de Londres n'est de mon avis. Dans [illegible] livre de loch je lis labeur infatigable, marches et [illegible], noble zèle, patience sans bornes. Dans le rap[illegible] du major, dans la dernière et triste lettre de M. Jameson, je distingue la sincérité, la droiture, une inflexible [illegible], une loyauté de bon aloi, une foi et un dévouement [illegible] tous les calculs. Puis, quand je compare toutes [illegible] avec les faits, il me faut conclure qu'à Yambouya [illegible] officiers, manifestement indifférents à ma lettre d'instructions, [illegible] toutes leurs promesses. Quand — M. Bonny [illegible] — [illegible] s'est levé pendant un repas et [illegible] que mes instructions fussent annulées et qu'on [illegible] celles de M. Barttelot, l'explication la plus [illegible] c'est qu'ils ne se souciaient [illegible] leur désir naguère si souvent [illegible]

[illegible] j'avais pu dire au milieu d'eux. [illegible] officiers, en dernier pour ainsi [illegible] contact avec la civilisation, [illegible] avait à faire. A faire!

[illegible] de la course et à [illegible] de la Congo.

[illegible] comptez les endroits de charges [illegible] vez 200 porteurs, etc. [illegible] village [illegible] hommes chargent plus de [illegible] autre fois [illegible] hommes.

Dans huit mois vous serez de 640 kilomètres plus près du Nyanza, et longtemps avant cette époque, vous aurez grandement réduit votre travail en transportant par eau la majeure partie des colis. Et dès le second mois du voyage vous aurez pu avoir de nos nouvelles. Contre de la poudre et des armes, Ougarrououé vous prêtera ses pirogues, et pendant que la première colonne reviendra du fort Bodo pour voir un peu où vous en êtes, vous serez confortablement établis dans la station arabe, vous aurez depuis longtemps reçu nos lettres, les itinéraires et les indications sur les endroits où vous trouverez des vivres ; chacun de vous sera bien portant et dispos, et vous aurez la satisfaction d'avoir accompli une tâche plus difficile que celle de l'avant-garde; vous aurez gagné des médailles, et l'on vous fournira de ferblanterie. Plus dur le labeur, plus douce la joie de l'accomplir! Lutter de tout cœur et de toute âme contre l'obstacle, marcher la tête haute et le regard assuré à la rencontre du monstre, le saisir à la gorge et l'étreindre de toute sa vigueur, suer sous l'effort, aujourd'hui et demain et toujours, jusqu'à ce que l'œuvre soit terminée. C'est le « En avant! » du soldat; c'est la foi d'un homme qui se sait né pour agir! Demain suffira à sa besogne. Celle d'aujourd'hui, parachevez-la, puis couchez-vous et dormez dessus! »

Mais je ne pouvais être là; il fallait se contenter de leur promesse qu'ils se méfieraient de Tippou jusqu'à ce que fussent réunis tous les officiers et les hommes de l'arrière-garde, et veiller à faire exécuter avec le plus grand soin les signes convenus : « flacher » les arbres ou tracer sur leurs troncs de grandes têtes de flèche pour indiquer le sentier et les guider à travers la forêt presque infinie. Quand, me remémorant ce Barttelot que « consumait l'ardent désir » de travailler, — ce Jameson si sincère, et qui avait payé 25 000 francs le privilège de faire partie de la mission, — ce Ward que je croyais destiné à être le Clive de l'Afrique, — ce Troup si bien noté pour son zèle, — et ce Bonny, le soldat discipliné, — je les vois agir d'une façon si contraire à ce que, en mon âme et conscience, je suis sûr qu'ils voulaient avec ferveur, je finirais par croire, certes, qu'une puissance surnaturelle était à l'œuvre pour contrecarrer tant de bonnes intentions!

Voyez en effet : ces cinq officiers brûlent d'évacuer Yam-

[illegible] longtemps
[illegible] ons qu'ils
[illegible] il y a
[illegible] s provi-
[illegible] ils les
[illegible] prenant
[illegible] des articles
[illegible] conserves, choisies
[illegible] pour eux, ni pour
[illegible] manque, ils les
[illegible] M. Bonny,
[illegible] qu'il ait
[illegible] discipline sans
[illegible] soldat, mais
[illegible] droit ina-
[illegible] Soudanais,
[illegible] vont cher-
[illegible] bakousson
[illegible] de ces can-
[illegible] A la date fatale
[illegible] la détermination
[illegible] — un officier de notre
[illegible] dans l'inextricable
[illegible] Bonny, qui nous rejoi-
[illegible] de mort et de
[illegible] lassé,

Ce n'est pas tout encore : une plantureuse moisson de racontars a mûri sous les ombres néfastes des bois de Stanley-falls ou sur les rives du haut Congo. Ont-ils pour origine une fourberie sans mesure ou une soif insatiable d'atrocités ? — Stanley a été tué : voilà le thème favori, mais combien de variations : des témoins ont vu, de leurs yeux vu, des quantités d'ossements humains ; ils ont vu des pieds et des mains d'homme émerger des marmites ; un artiste amateur a « croqué » des familles entières délicieusement occupées à se repaître de chair humaine ; des Anglais ont été impliqués dans des razzias et des meurtres, voire même en des scènes de cannibalisme. Pendant que les noirs nageaient dans l'Arouhouimi, des blancs les auraient pris comme cibles. Et toutes ces rumeurs, et tous ces bruits, on les a semés pour le simple amusement de remplir d'alarme, de chagrin, de terreur, le cœur d'honnêtes Anglais, et de porter l'inquiétude parmi nos parents et amis !

Les porte-parole que les puissances des ténèbres ont choisis pour répandre ces fables calomnieuses sont de professions non moins diverses que leur nationalité. Un jour, c'est un déserteur, et le lendemain un mécanicien ; un marchand d'esclaves ; un esclave ; un simple et innocent missionnaire en cherche d'un champ de travail ; un Syrien congédié ; un jeune artiste à tendances morbides, voire même un officier de l'État libre du Congo. Chacun à son tour est possédé du désir malsain de dire quelque chose qui consterne le sens commun et dépasse toute croyance raisonnable !

Voici la triste histoire de notre seconde colonne, telle que je l'extrais du rapport officiel de M. Bonny :

Le matin du 17 août 1887, le vapeur *Stanley* repart de Yambouya ; les colis qu'il a débarqués sont en magasin ; autant que je puisse m'en rendre compte, 266 hommes sont installés dans le camp retranché. Les officiers se sont réunis pour délibérer sur les mesures à prendre ; je puis en conclure qu'ils ont lu mes instructions, mais ils ne les ont pas comprises. Le plan le plus sage leur paraît d'attendre Tippou-Tib, qui, on se le rappelle, avait promis au major Barttelot de le rejoindre avant neuf jours écoulés.

Dans l'après-midi du même jour, les officiers entendent

qu'on tire des coups de feu sur l'autre rive, presque en face de Yambouya, et, au moyen de leurs jumelles, ils voient des hommes habillés de blanc pousser des naturels « les balles aux reins » dans la direction de l'eau. Ces maraudeurs font peut-être partie des bandes de Tippou-Tib,... ils les envoient « interviewer » par un officier et quelques hommes chargés de les inviter à ne plus molester des naturels depuis longtemps paisibles et qui sont sous leur protection. L'officier traverse la rivière, va les trouver dans leur bivouac, et engage Abdallah, leur chef, à venir visiter l'Anglais qui commande à Yambouya. Ces pillards, en effet, appartiennent à Tippou-Tib; les chutes ne sont qu'à six étapes de Yambouya. Dans la croyance, sans doute, que l'Arabe finira par nous prêter secours, le major s'adresse à ces braves et leur demande des guides; quelques-uns des nôtres se rendent à Stanley-falls pour parlementer encore avec ce traitant que nous avons transporté de Zanzibar aux chutes, que nous avons nourri, lui et ses gens, en considération des services qu'il s'est solennellement engagé à nous rendre.

Le 29 août, M. Ward revient avec la réponse de Tippou : Tippou va rassembler les porteurs et les envoyer sous dix jours. En juin, c'était neuf jours; en août, naturellement, ce sera un jour de plus. M. Jameson rentre à son tour avec Sélim bin Mohammed, neveu de Tippou, et une troupe de Manyouema, l'avant-garde, assure-t-on, du contingent de porteurs, que le grand chef doit conduire en personne.

Mais pendant qu'on attend ainsi, des troubles éclatent à la Loumami, et Tippou d'y courir. Les femmes de Yambouya disent qu'il reviendra bientôt.

L'impatience gagne M. Barttelot, et le 1er octobre il part lui-même pour les chutes. Sélim l'accompagne, ainsi que M. Troup. Ils rencontrent en route l'Arabe lui-même, qui venait à Yambouya; il avait ramassé six déserteurs de notre avant-garde, chacun portant une lourde défense d'éléphant. Le major remet gracieusement l'ivoire à Tippou, mais comme ils ont à palabrer, Barttelot le raccompagne jusqu'aux chutes.

Un mois après il rentre à Yambouya, sur l'Arouhouimi; il raconte que Tippou-Tib, ne pouvant venir à bout de rassembler assez de porteurs dans toute la région, se voit forcé d'aller

à Kassongo, à 560 kilomètres des chutes, et que ce voyage lui prendra quarante-deux jours.

Et pendant toutes ces allées et venues, mouraient vingt de nos engagés, qu'on ensevelissait en dehors du camp.

Pendant l'absence du major, Madjato, un des chefs manyouema, s'est mal conduit envers les naturels; il intimidait ceux qui nous portaient des vivres, pour affamer les Soudanais et les Zanzibari, ou gagner quelque argent en servant d'intermédiaire entre l'acheteur et le producteur. Indignation de M. Barttelot; troisième visite aux chutes : M. Ward est dépêché pour porter plainte contre le Manyouema, que Tippou s'empresse de rappeler.

Au commencement de 1888, Sélim bin Mohammed revient à Yambouya et s'active si bien à prendre certaines mesures, que les naturels s'éloignent et ne reparaissent plus. Il se met alors à construire un camp permanent de huttes en pisé, à une demi-fléchée de nos palissades, qu'il investit complètement du côté de terre, comme s'il se préparait à les assiéger.

Après un vain effort pour obtenir de Sélim, au prix de 25 000 francs, un contingent manyouema pour suivre les traces de la première colonne, le major Barttelot et M. Jameson font, vers la mi-février, leur quatrième visite à Stanley-falls. Sélim, craignant qu'ils ne se plaignent de sa conduite, s'empresse de les accompagner. En route, ils rencontrent un corps de 250 Manyouema; mais ceux-ci n'étaient pas porteurs d'instructions écrites, et on leur permet de se répandre dans la région pour chasser après l'ivoire.

En mars, Sélim retourne à Yambouya et raconte aux officiers que les porteurs vont arriver, non point pour suivre la même route que M. Stanley, mais pour passer par Oudjidji et l'Ounyoro : la géographie n'est pas le fort de ces Arabes.

Le 25 mars, le major rentre au camp avec la nouvelle que Jameson, Jameson l'infatigable, remonte le fleuve pour aller trouver Tippou-Tib à Kassongo. Il annonce son intention de former une colonne volante et de laisser à Stanley-falls la plus grande partie des bagages, sous la garde d'un officier; puis il prépare, pour le Comité de Londres, le télégramme suivant :

Saint-Paul de Loanda, 1er mai 1888.

Aucune nouvelle de Stanley depuis ma lettre octobre. Tippou-Tib parti pour Kassongo, le 16 novembre, mais jusqu'à mars avait fourni seulement 250 hommes. D'autres viendront, mais en nombre incertain. Supposant Stanley dans embarras, serait absurde pour moi partir avec moins d'hommes, tout en ayant plus de charges, sans compter mitrailleuse Maxim. Donc envoyé Jameson à Kassongo presser Tippou-Tib à l'égard des 600 promis à l'origine, et demander au moins 400 hommes d'escorte armée, et conclure conventions aussi avantageuses que se pourra pour le service et payement des hommes. Lui et moi garantissons payement au nom de l'expédition. Jameson rentre le 14; partons au plus tôt 1er juin; je me propose laisser à Stanley-falls un officier et bagages non absolument indispensables. Ward emporte ce message; prière obtenir du roi des Belges qu'il place porteurs à sa disposition et vapeurs prêts pour le transporter à Yambouya. Si hommes arrivent avant, partirai avant lui. Devra rentrer 1er juillet. Télégraphiez avis et opinion. Officiers bien portants. Ward attendra réponse.

BARTTELOT.

M. Ward redescend le Congo, et, après un voyage sans précédent comme vitesse, arrive au bord de l'Atlantique, expédie sa dépêche, reçoit la réponse ci-après et remonte le Congo pour retourner à Yambouya :

Major Barttelot, soins Ward, Congo.

Comité vous réfère aux ordres Stanley 24 juin 1887. Si impossible marcher encore en exécution ordres, restez où vous êtes, attendant arrivée ou instructions nouvelles de Stanley. Comité autorise pas escorte armée. Nouvelles d'Emin Pacha par Zanzibar datées Ouadelaï 2 novembre. N'a rien appris au sujet de Stanley. Emin Pacha est bien : pas besoin ravitaillement immédiat; il va sud-ouest lac pour attendre Stanley. Lettres expédiées régulièrement par côte orientale

Président du Comité.

En arrivant à Bangala, M. Ward y trouve l'ordre de ne pas aller plus loin.

Le Comité a fait une légère méprise en appelant mes « instructions » des « ordres ». Mes instructions n'étaient pas exactement des ordres, mais des conseils, des avis du commandant de l'expédition à l'officier commandant l'arrière-garde, qui peut les suivre ou les rejeter d'après son propre jugement. Le major Barttelot a exprimé son ardente volonté de servir activement l'expédition. Il déclare que son plus cher désir est de quitter Yambouya pour suivre notre route. Le commandant

de l'expédition, qui sympathise fort avec les sentiments du jeune et bouillant officier, couche sur le papier une série d'instructions qui pourraient conduire à la réalisation de ce désir et, de plus, une sorte d'estime, de devis au crayon[1] de la façon dont il serait possible d'emboîter le pas après nous. — Mais ce ne sont pas des « ordres » positifs. Comme pour écrire une épitaphe sur une tombe, on ne sait au juste la médaille qu'il faut décerner au brave militaire qu'après exploits accomplis.

A la fin de mars, le major est en mauvais termes avec Sélim bin Mohammed : cinquième voyage aux chutes pour obtenir le rappel du susdit.

Vers le milieu d'avril, M. Barttelot regagne le camp ; Sélim reçoit l'ordre de quitter Yambouya. Mais, au lieu de retourner à la station, il organise une razzia contre un grand village du bas de la rivière, puis il reparaît à Yambouya : il annonce que notre première colonne bat en retraite et redescend le cours supérieur de l'Arouhouimi.

Le 9 mai 1888, sixième visite à Stanley-falls ; le 22, le major rentre au camp avec l'infatigable Jameson et une grande troupe de Manyouema. Trois jours plus tard, Tippou-Tib, ce dilatoire personnage qui, le 18 juin 1887, devait être à Yambouya sous neuf jours, et au mois d'août sous dix, arrive par le vapeur *A. I. A.* Le *Stanley*, à son tour, remonte la rivière et apporte des lettres pour l'expédition.

Mais les ballots de 27 kilogrammes sont trop pesants pour les esclaves de l'Arabe; il faut progressivement les réduire à 20, à 15, voire même à 9 kilogrammes. Tâche très longue, mais impossible à éviter. Et comme avances — M. Bonny le raconte, — le major a dû livrer quante-sept balles d'étoffe, une grande quantité de poudre, de munitions et pour 3200 francs de marchandises à Mouini-Soumaï, le chef des porteurs manyouema. On inspecte alors les provisions apportées d'Angleterre ; on remet dans les caisses confitures, sagou, tapioca, arrow-root, sardines, harengs, vin de Madère, farine de froment, et, avec huit colis de mes effets personnels, on les embarque, comme inutiles et superflus, sur le navire où M. Troup, en congé de maladie, regagne l'Europe!

1. Voir appendice D.

A la fin des fins, le 11 juin 1888, après avoir élagué 4 Soudanais et 29 Zanzibari trop faibles pour les marches, MM. Barttelot, Jameson et Bonny quittent le campement qu'ils auraient, au plus tard, dû évacuer le 25 août 1887, plus de neuf mois auparavant. Et, avec une suite de Zanzibari, Soudanais, Somali et Manyouema montant à près de 900 hommes, femmes et enfants, ils partent avec l'intention de faire « les plus énergiques efforts » pour retrouver leur commandant perdu et secourir Emin Pacha.

Prises en bloc, ces six visites aux chutes Stanley du major et de ses collaborateurs montent à plus de 1900 kilomètres. Personnellement, le major en avait fait plus de 1300, et Jameson avait été de tous les voyages. Si seulement ces 1900 kilomètres s'étaient succédé sur la route de Yambouya à l'Albert, l'arrière-garde aurait atteint déjà les chutes de Panga. Supposons même qu'à cause des bagages elle n'eût eu que 10 kilomètres d'avance effective sur 60 de trajet, nos lettres et nos cartes de la route les auraient puissamment aidés à presser la marche vers Avédjeli et ses riches bananeraies, où nos gens se seraient promptement refaits de leurs fatigues.

Mais pendant que le major et ses officiers s'acharnaient en vain à pousser le réfractaire Tippou à remplir ses promesses; qu'ils essayaient de capter sa bienveillance par des cadeaux — carabines de 1125 francs pièce, carabines remington, revolvers à crosse d'ivoire, munitions, et plus d'une belle « charge » d'étoffes, — leurs propres engagés mouraient en grand nombre. Des 271 portés à notre départ sur leur liste, il en restait 132; à leur arrivée à Banalya, ils n'étaient plus que 101, dont la moitié perdus sans ressource!

Treize jours après que la horde de Manyouema et les malchanceux Zanzibari, en proie à l'anémie, ont quitté ce fatal Yambouya, Barttelot entreprend une septième visite aux chutes et laisse nos malheureux engagés se traîner sans lui jusqu'à Banalya. Le quarante-troisième jour de cette marche de 145 kilomètres, l'avant-garde de la seconde colonne franchit les palissades de l'établissement, qui, depuis mon passage, était devenu une station de Tippou-Tib, sous les ordres de l'Arabe Abdallah Karoni. Le même jour, le remuant major arrive de Stanley-falls. Dès le lendemain, quelque mésintelligence se glisse entre Abdallah et lui. Il s'emporte, il menace, il va repar-

tir le 20 juillet pour les chutes et se plaindre à Tippou-Tib; mais, aux premières lueurs de l'aube du 19, l'infortuné commandant est tué, d'une balle au cœur, par le Manyouema Sanga.

Voici le récit des événements, d'après le rapport officiel de M. William Bonny, et sous une forme sans doute quelque peu modifiée :

18 *juillet* 1888. — Le major a continué de menacer Abdallah que s'il n'amenait pas les porteurs promis par Tippou-Tib, il retournerait lui-même le 20 à Stanley-falls. Le major me dit qu'au 9 août il serait de retour, mais avant de conclure il demanda : « Ne pensez-vous pas que je fais bien d'aller aux chutes? » Je répondis : « Non! Qu'avez-vous besoin de 60 autres de ces esclaves? Vous en avez déjà assez, et de reste. Distribuez plutôt les carabines et les munitions à mes hommes, cela nous débarrassera de 15 charges, et fiez-vous à eux. S'ils vous abandonnent, ils abandonnent M. Stanley. Si vous me les confiez, je ne pense pas qu'ils déguerpissent. » Le major répliqua : « Mon intention est qu'à partir de ce jour vous ayez le commandement des Soudanais et Zanzibari, et que vous précédiez les Manyouema d'une journée. Jameson et moi, nous marcherons avec ces Manyouema, nous les disciplinerons un peu et veillerons à ce qu'ils ne se mêlent pas avec vos gens. Je ne me soucie pas d'un autre voyage aux chutes. Je préfère que vous y alliez et que vous tâchiez de me procurer quelques autres porteurs; vous m'en amèneriez seulement une vingtaine que je serais content. » Je demandai quelques pagazi d'Abdallah. Il m'en donna sept.

19 *juillet*. — Ce matin, de très bonne heure, une femme manyouema se mit à chanter et à battre du tambour. C'est leur journalière coutume. Le major envoya son garçon Soudi, un enfant de 13 ans, dire de cesser ce tapage. Tout d'un coup, on entendit deux coups de mousquet tirés en manière de défi. Le major envoya quelques Soudanais à la recherche de ceux qui avaient fait feu. En même temps il s'habillait et sortait ses revolvers de la boîte : « Je tuerai, dit-il, le premier homme que j'attraperai tirant ». Je lui conseillai de rester dans sa tente et de ne pas se mêler de ce qui était leur usage quotidien. L'algarade s'apaiserait d'elle-même. Les Soudanais revinrent dire qu'ils n'avaient pu découvrir ceux qui avaient tiré. Le major repoussa quelques Manyouema du coude, et marcha droit à la femme qui battait du tambour, lui intimant l'ordre de cesser. A ce moment même, un coup partit d'une meurtrière, dans une maison tout près; il avait été tiré par Sanga, le mari de la Manyouemote. La balle traversa la région du cœur et s'enfonça dans un pieu qui soutenait la véranda, sous laquelle le major tomba raide mort.

Les Soudanais décampèrent alors, refusant de me suivre et d'emporter le corps de la victime. Avec l'assistance d'un Somali et d'un autre Soudanais, je le ramassai et le portai dans ma maison. Les cris me faisaient croire qu'un massacre général avait commencé, car on n'apercevait aucun Zanzi-

bari : ils se cachaient dans leurs cases ou se mêlaient à la grande débandade qui suivit. En me retournant, je vis un des capitaines manyouema qui, carabine et revolver en mains, menait une soixantaine d'hommes à ma rencontre. J'étais sans armes. J'allai à lui et lui demandai si c'était contre moi qu'il les faisait avancer. « Non, répondit-il. — Alors, ramenez-les tranquillement chez eux, et appelez tous les chefs de compagnies, auxquels j'ai à parler. » Plusieurs obéirent assez promptement, et je leur dis : « C'est une mauvaise affaire, non pas pour moi, mais pour Tippou-Tib; je vous prie de m'apporter toutes les charges et de dire à vos camarades d'en faire autant. Tippou-Tib a la liste de tous vos ballots, et lui-même en est responsable. Il devra rembourser les charges perdues et s'en prendre aux capitaines de qui ce sera la faute. Je lui écrirai, il viendra, et il saura les noms de ceux qui refusent d'obéir. » Par suite, on en rapporta 150 environ. Mes hommes se mirent en quête et parvinrent à en réunir un certain nombre d'autres, éparses, les unes dans les maisons, les autres dans la forêt ou la rizière; bref, éparpillées partout. Le soir, j'en avais 299, mais des sacs de rassade et munitions avaient été ouverts, et le contenu pillé en tout ou partie. Les habitants du village étaient au nombre de 200 ou 300 hommes. J'étais arrivé avec 100 hommes, Mouini Soumaï, le capitaine des Manyouema, avec 450 porteurs et 200 suivants, soit un millier de gens, dont 900 de vrais cannibales, et tous amassés sur une superficie de 150 mètres sur 25. Figurez-vous la scène qui s'ensuivit, quand le désarroi se mit dans cette multitude vociférant, tirant des coups de fusil, pillant nos magasins, etc., etc. Je regrette de dire que nos Soudanais et Zanzibari chapardaient activement. Mais à mon tour je razziai leurs maisons et repaires, et trouvai force drap, riz, verroterie, etc. J'eus à infliger de fortes punitions pour arrêter ce trafic. J'écrivis à M. Jameson, qui en ce moment était à quatre journées de distance, pour qu'il amenât ses colis. J'écrivis aussi à M. Baert, un employé de l'État du Congo, et présentement secrétaire de Tippou-Tib aux chutes Stanley. Je lui racontai les événements, lui dis la situation et lui demandai d'intervenir avec son tact ordinaire auprès de Tippou-Tib, pour qu'il vînt ici ou remplaçât Mouini Soumaï, qui avait été [illegible] à s'esquiver. J'engageai M. Baert à insister auprès de Tippou-[illegible] sur le fait que toute l'Europe lui reprocherait de ne pas nous avoir aidés.

[illegible] le major, après avoir cousu son corps dans un linceul. J'avais [illegible], juste à l'entrée de la forêt, une fosse dont je tapissai le fond de [illegible] vertes; et, après avoir aussi recouvert de verdure la dépouille mor[illegible] [illegible] le service de l'Église sur les restes, la dernière besogne de [illegible] journée.

[illegible] temps, à Yambouya, le major m'avait remis, écrit de sa main, [illegible] me donnait le commandement des Soudanais et Zanzibari, au [illegible] et le camp courussent quelque grand danger. Je pris donc [illegible] de la seconde colonne du corps expéditionnaire jusqu'au [illegible] M. Stanley.

[illegible] de Dieu, je m'efforcerai constamment de faire que l'expé[illegible] mieux que par le passé. M. Jameson gardera la situation [illegible] M. Stanley dans les instructions qu'il avait données

au major Barttelot. Il a les mains libres, il se considère comme le chef, et je n'ai rien fait pour le tirer de son erreur. Mais quand il sera de retour, je lui montrerai le document dont copie ci-dessus.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

WILLIAM BONNY,

A H.-M. STANLEY, Esq.,
commandant l'expédition envoyée au secours d'Emin Pacha.

Trois jours après cette tragédie, M. Jameson arrive à Banalya avec l'arrière-garde de la seconde colonne et prend le commandement; mais, le 25 juillet, après quelques mots d'encouragement à M. Bonny, il repart — huitième visite — pour les chutes, dans l'espérance que l'offre d'une très grosse somme va déterminer l'insatiable Tippou soit à guider lui-même l'expédition vers l'est, soit à envoyer à sa place un de ses bouillants neveux, Sélim bin Mohammed, ou Réchid, celui qui avait attaqué et emporté les chutes au temps du capitaine Deane.

Le 12 août, il écrit sa dernière lettre à M. Bonny[1], lettre qui commence par ces mots : « L'expédition est au plus bas, et je pense que vous êtes de cet avis! » Certes personne n'en pouvait douter.

Après avoir vu s'accomplir l'acte de justice sur Sanga, le misérable assassin, qui fut passé par les armes et dont le cadavre fut jeté au Congo, il quitte Stanley-falls et part pour Bangala. Car M. Jameson, comme M. Barttelot, était intéressé dans l'ordre de retenir — pour quelle raison? je ne sais — M. Ward à Bangala, et celui-ci, par conséquent, n'avait pu leur remettre la réponse au télégramme de mai. Désireux d'en connaître la teneur avant de conduire la colonne plus loin, il part en canot avec dix Zanzibari. Nuit et jour, ils descendent le grand fleuve; la fièvre le prend au large du confluent de la Loumami. Sa constitution n'est plus assez forte pour résister à l'invasion du paludisme; son esprit est accablé d'angoisses : l'expédition est « au plus bas », en dépit de ses plus vigoureux efforts, de son entier dévouement, de ses marches et contremarches : plus de 2250 kilomètres, — 1950 avant de quitter Yambouya, puis au moins 300 de Yambouya à Banalya et de Banalya aux chutes; — en dépit du sacrifice de son argent, de son bien-

1. Voir appendice C.

être, de son âme tout entière versée pour faire ce qu'il croyait son devoir!

La fièvre lui monte au cerveau. Heure après heure ses gens se pressent; ils arrivent à temps pour remettre l'officier entre les bras de M. Ward, et il rend le dernier soupir tandis que ma colonne d'avant-garde, revenant de l'Albert-Nyanza par marches forcées à travers la forêt et le long de la rivière, rentrait à Banalya pour demander : « Mais où est Jameson? »

Ce fut 28 jours seulement après la mort tragique du major, 23 jours après le départ de Jameson, que mon avant-garde — misérablement réduite elle aussi, tellement en lambeaux qu'on prenait nos hommes pour des « païens » ramassés en route, nos hommes tellement changés que leurs vieux camarades ne les reconnurent pas — apprit la désastreuse histoire de la seconde colonne.

Et les misères qu'on nous raconta étaient surpassées de beaucoup par celles que nous vîmes de nos yeux! La plume ne peut écrire ou la langue redire les horreurs de cette citadelle de la peste! La maladie hideuse, qui fait tant de victimes parmi les barbares, était visible sur la face et les corps de ces malheureux, défigurés, enflés, couverts de plaies et de cicatrices; poussés par la curiosité, indifférents à l'horreur qu'inspirait la mort empreinte sur leur physionomie, ils venaient voir et entendre ceux qui arrivaient de la grande forêt. Six cadavres gisaient sans sépulture; les mourants, par douzaines, étalaient leurs abcès purulents. D'autres, réduits par l'anémie, la dysenterie ou des ulcères larges comme des soucoupes, à n'avoir plus que la peau sur des os en saillie, se traînaient vers leurs anciens amis et leur souhaitaient la bienvenue : la bienvenue dans ce charnier! Affaibli, fatigué, surmené de corps et d'esprit, comment ai-je pu supporter ces premières heures? Des récits incessants de calamités me blessaient les oreilles; une affreuse odeur de maladie empuantissait l'atmosphère; les spectacles les plus repoussants passaient ou surgissaient devant nos regards épouvantés. Je n'entendais parler que de meurtres et morts, angoisses et souffrances. Partout où je m'arrêtais, les yeux caves des moribonds se fixaient sur les miens, si suppliants, si confiants, des regards chargés de désirs, et qui, hélas! venaient déjà de si loin! Il me semblait qu'au premier sanglot mon cœur se romprait dans ma

poitrine. Je m'assis, presque stupéfié par le désespoir; et toujours retentissait à mes oreilles la lugubre cadence de ce récit : morts et désastres, désastres et morts. Cent fosses creusées à Yambouya, et trente-trois hommes abandonnés au campement, sur le point de mourir, dix morts en route; dans le village, une quarantaine qui n'ont plus que le souffle, une vingtaine de désertions. De tous ceux que j'avais laissés en arrière, en sauverais-je même cinquante? Et ma brave et vaillante petite bande d'Anglais! La tombe de Barttelot est à quelques pas; Troup est parti, un vrai squelette, dit-on; Ward est je ne sais où; Jameson s'en est allé aux chutes, pourquoi? « Et vous, monsieur Bonny, vous êtes resté seul! — Le seul, oui, monsieur! »

Redire tout ce que j'ai vu à Banalya et l'intensité et la profondeur de cette misère, ce serait enlever brutalement les bandages d'un ulcère couvert d'escarres malsaines et strié d'artères saignantes, — sans autre résultat que d'exciter l'horreur et le dégoût.

Et moi qui revenais encore avec toute ma foi dans le zèle de Barttelot, la fidélité de Jameson, la vigoureuse jeunesse de Ward et ses promesses de virilité, la prudence de Troup, le fond qu'on pouvait faire sur lui, la fermeté et le sang-froid de Bonny,... toutes ces révélations me portèrent un coup terrible! Notre seconde colonne avait tout ce qu'il fallait pour fournir un labeur utile et prolongé, mais l'Occasion les avait touchés du coude, et ils n'y avaient pas pris garde; ils ne l'avaient pas vue! Et ces marches, ces longues marches par lesquelles ils devaient nous rejoindre, se sont changées en allées et venues pour « tuer le temps »!

Quoi, Barttelot! cet homme infatigable, dont le pas était un élan, ce jeune et vaillant officier, à tournure martiale et dont l'âme avait soif de gloire, cet homme si richement doué par la nature, fléchir le genou devant le vieil et cauteleux Arabe de Stanley-falls! Énigme encore inexplicable! J'eusse parié que, même au milieu de ses guerriers et de ses esclaves, il aurait saisi Tippou-Tib par sa barbe grise et flottante et lui aurait écrasé le visage, plutôt que de se laisser berner jour après jour et mois après mois! Sa véhémente ferveur quand il promettait de ne pas attendre vingt-quatre heures après l'époque fixée résonne encore à mes oreilles. Je sens son vigou-

reux serrement de main, je vois sa face résolue, je me souviens de ma foi enthousiaste en ses paroles.

« Profonde l'eau qui dort », dit le proverbe. Jameson était si patient, si calme et en même temps si déterminé, que nous lui reconnaissions tous une certaine grandeur. Il avait payé 25 000 francs, il avait promis zèle et intelligence, pour le privilège d'être enrôlé chez nous. Il pouvait satisfaire avec nous sa passion pour l'histoire naturelle, pour l'ornithologie et l'entomologie surtout. « Son activité, sa capacité, sa bonne volonté au travail n'ont pas de limites », a écrit Barttelot, et j'y souscris sans réserve. On n'a qu'à relire sa lettre du 12 août et le livre de loch. Son zèle et son ardeur prennent plus de relief à mesure que nous avançons dans cette lecture; il scelle son dévouement par l'offre de sacrifier 250 000 francs de sa propre fortune, il le scelle aussi par ce malheureux voyage en canot d'où on le transporta sur son lit de mort.

Tippou, je l'accorde, fut assez aimable pour ces jeunes officiers pendant leurs fréquentes visites aux chutes; il les a reçus convenablement et nourris de son mieux; il ne les renvoyait à Yambouya qu'avec des cadeaux de riz et des troupeaux de chèvres. Mais son amour du pouvoir, son ignorance de la géographie, son outrecuidance barbare, son indolence qui croît avec les années, son avarice toujours en éveil, étaient un obstacle insurmontable à la réalisation des désirs de Barttelot et de Jameson, et aussi fatal à leurs intérêts que l'eût été la guerre déclarée. Comment ces messieurs ne se sont-ils pas aperçus que leurs visites et leurs riches cadeaux ne servaient absolument à rien? Avec le projet qu'ils ont au cœur, les qualités héritées de leurs ancêtres, leur éducation et leurs habitudes, comment n'ont-ils pas compris la situation? Par quel mystérieux aveuglement s'accrochent-ils avec cette inébranlable ténacité à Tippou-Tib et à ses promesses — neuf jours, puis dix jours, puis quarante-deux jours — à des promesses faites pour n'être jamais tenues!

Le cœur le plus glacé s'émeut de compassion à la pensée de ces jeunes gens coupés dans leur fleur... et qui touchaient au moment de la délivrance! Ils essayent bravement de secouer le nuage qui pèse sur leur esprit et de chercher où est le devoir. Pendant les repas ils discutent les mesures à prendre. Parfois le frottement de leurs intelligences allume une étincelle; à

peine brille-t-elle qu'une chose ou l'autre vient l'éteindre, et la bonne résolution n'aboutit pas. On propose une foule de projets, tous éloignés des simples conseils que j'avais donnés, et, aussitôt tracé, chaque plan est frustré par quelque fâcheux événement. Ils sont animés des intentions les plus pures; ils restent parfaitement loyaux jusqu'à la fin, et cependant chacun de leurs actes est suivi d'irréparables désastres et inflige de cruelles douleurs. Bien involontairement, certes, ils ont poussé leurs amis de l'avant-garde sur le bord de l'abîme.

Voici le rapport de M. Herbert Ward, rapport que, pour être juste, je ne saurais me dispenser de publier :

Windsor Hotel, New York City, 13 février 1890.

Le 14 août 1887, Troup, Bonny et moi, avec les hommes et les charges, arrivâmes de Bolobo à Yambouya. Nous y apprîmes que depuis votre départ, au 28 juin 1887, on n'avait rien su de Tippou-Tib, et que le major et Jameson avaient occupé leur temps à faire du bois pour le vapeur. L'après-midi une bande de Manyouema attaqua le village provisoire que le chef Ngounga avait construit sur la berge opposée, juste au-dessous des rapides. Bonny et moi traversâmes dans un canot pour découvrir qui ils étaient; mais dès qu'ils virent le steamer ancré à côté de nous, ils s'esquivèrent dans la forêt et retournèrent à leur camp, que les indigènes nous dirent être à quelques heures seulement en amont. Le lendemain, Abdallah, le capitaine des Manyouema, vint nous voir avec quelques hommes de sa suite, et raconta comment Tippou-Tib, fidèle à sa promesse, nous avait envoyé 500 hommes sous la conduite de Sélim bin Mohammed; mais que, mal reçus par les natifs, et après avoir pagayé pendant plusieurs jours contre le courant sans découvrir aucune indication de notre camp, ils s'étaient débandés. Sélim avait expédié quelques petites bandes de Manyouema en différentes directions pour découvrir où nous gîtions. Abdallah se donnait comme le chef d'une compagnie envoyée à notre découverte. D'après une autre version de l'histoire mise en avant pour expliquer la dislocation de ces 500 hommes alors qu'ils remontaient l'Arouhouimi, on prétendait qu'après avoir dépensé leurs munitions, ils n'étaient plus de force à lutter contre les naturels. Abdallah affirmait que Tippou-Tib ne demandait qu'à fournir les hommes, et que, Stanley-falls n'étant qu'à la distance de quelques journées, nous pouvions y aller aisément et voir Tippou-Tib nous-mêmes, qui serait prêt dès le lendemain à nous accompagner à titre de guide.

Le major donna à Jameson et à moi l'ordre de nous rendre aux chutes. On nous y raconta la même histoire et comment Tippou-Tib avait envoyé à notre rencontre une forte troupe, qui s'était débandée sur l'Arouhouimi parce qu'ils n'avaient pu traverser quelque gros village où, n'ayant plus assez de poudre, ils ne pouvaient tenir tête aux natifs qui les avaient attaqués et repoussés. Tippou-Tib se disait désireux de fournir les hommes, mais il lui faudrait du temps pour les réunir à nouveau.

Il y avait à Yambouya 600 charges et plus emmagasinées, qu'il eût été grand dommage de perdre. Mais pour les porter, nous n'avions que 175 hommes. Donc nous étions tous d'avis qu'il valait mieux, jusqu'à l'arrivée promise de Tippou-Tib, garder ces charges dans un camp où il y avait abondance de vivres, que d'abandonner des colis pour faire marche triple. Les désertions journalières nous avaient convaincus que, sitôt les premières étapes, la majeure partie de nos hommes iraient joindre les bandes d'Ouassouahili et les pillards manyouema, que nous savions écumer le pays dans toutes les directions. Leur vie de forbans qui en prenaient à leur aise rendait nos gens mécontents de leur sort et désireux de se réunir à leurs compatriotes. Et le major, notre chef, n'avait aucun goût pour les Zanzibari et manquait de l'influence qu'il eût fallu pour les mener.

Tippou-Tib continuant à toujours remettre au lendemain, quantité de nos Zanzibari tombèrent malades et moururent; il faut dire aussi que dès l'origine ils avaient montré une constitution débile et peu de vigueur. Comme ils n'étaient jamais sans être employés à quelque chose, on ne peut pas attribuer leur mort à la fainéantise. Fatalistes, ils se résignaient sans effort. « Le *Bouana Makouboua*, disaient-ils, s'en est allé avec nos camarades dans les sombres forêts, et ils y ont tous péri. » Et quand ils eurent acquis la conviction qu'ils ne pouvaient retourner dans leur patrie que par cette route de la forêt mortelle, ils considéraient la situation comme désespérée, se laissaient aller et tombaient.

Nous attendions votre retour à Yambouya vers la fin de novembre, mais le temps passait, et nous restions sans nouvelles. Nous n'étions plus capables de faire d'étape à triple trajet, vu la condition misérable de nos gens. On essaya inutilement de tous les moyens pour décider Tippou-Tib à accomplir ses promesses.

Au mois de février 1888, le major et Jameson retournèrent aux chutes, et le 24 mars M. Barttelot se rendit encore à Yambouya. Il nous raconta avoir garanti à Tippou-Tib le payement d'une forte somme s'il voulait enfin amener ses forces, et que, d'autre part, Jameson avait été à Kassongo pour presser les renforts; il lui paraissait urgent de renseigner le Comité et de lui faire savoir, en premier lieu, qu'on n'avait pas eu de vos nouvelles depuis votre départ, neuf mois auparavant; en second lieu, que, Tippou-Tib nous refusant toute assistance, nous languissions à Yambouya, dans l'impossibilité de bouger. Aucun vapeur n'avait touché au camp après l'arrivée du dernier contingent.

Il nous semblait évident que vous aviez été mis dans l'impossibilité de communiquer avec nous depuis votre départ, et nous présumions que sur la côte orientale on aurait peut-être de vos nouvelles.

Comme on croyait à la possibilité d'atteindre Loanda, de correspondre par le câble avec le Comité, et d'être de retour à Yambouya avant que Jameson fût retourné de Kassongo, le major me fit porter et envoyer un télégramme qu'il rédigea et signa lui-même. Je fis le voyage en trente jours. Il se trouva que sa réponse : « Vous réfère aux ordres Stanley » était précisément ce que nous attendions, Troup et moi. Je me hâtai de revenir à Bangala, où le major me fit rester, jusqu'à autres nouvelles reçues

du Comité, auquel il avait écrit qu'il n'avait plus besoin de mes services ni des charges qu'il avait renvoyées par le *Stanley*.

Cinq semaines après mon arrivée à Bangala, nous apprîmes par l'*En Avant* que le major avait été assassiné. Jameson, qui était aux chutes, s'employant au châtiment du meurtrier et à la réorganisation du contingent manyouema, me pressa par lettre de rester à Bangala. Puis il descendit depuis les chutes en canot, et quand il arriva, il était au dernier degré d'une fièvre biliaire; il mourut le lendemain, malgré tous mes soins et toute ma sollicitude. Il était venu à Bangala pour connaître la réponse du Comité au télégramme du major, et pour me ramener avec les colis par le vapeur que l'employé de l'Etat aux chutes lui assurait devoir être à Bangala au moment de son passage. Mais le renseignement n'était pas exact; le steamer ne se montra pas, Jameson fut obligé de se contenter d'un canot, sur lequel il prit le refroidissement dont il mourut. Dans l'impossibilité de rejoindre Bonny, aucun vapeur ne devant de quelques mois remonter jusqu'aux chutes, j'allai jusqu'à la côte pour informer le Comité de la mort de Jameson et de la situation des affaires telle que je la connaissais. Il me télégraphia de retourner aux chutes et d'y faire remise à l'État des approvisionnements laissés en souffrance et de ramener Bonny et ses hommes pour les rembarquer. Mais, en arrivant à Stanley-pool, j'appris la nouvelle de votre arrivée à Banalya, puis de votre retour auprès d'Emin Pacha. Je continuai néanmoins mon voyage jusqu'aux chutes, et pris avec moi tous les colis que le major avait renvoyés à Bangala. Je restai tout un mois aux chutes, attendant de vos nouvelles avec anxiété.

Après avoir rassemblé tout ce qui restait des malades que le major avait remis à Tippou-Tib, je redescendis le Congo en canot et revins en Europe, selon les ordres que le Comité m'avait transmis par le fil télégraphique.

Le récit ci-dessus est la relation simple et véridique des faits concernant la déconfiture de l'arrière-garde.

Personne n'a été plus que moi amèrement désappointé de ce malencontreux résultat. Et je regrette bien sincèrement que mes services n'aient donné aucun résultat.

Je reste à vous bien sincèrement,

HERBERT WARD.

A HENRY-M. STANLEY, Esq.

M. Ward me prévint qu'il avait trouvé à Bangala mes huit caisses d'effets personnels ou de matériel appartenant à l'expédition; il les transporta avec lui aux chutes (plus de 800 kilomètres au-dessus de Bangala), puis à Banana, sur la côte de l'Atlantique, où il les laissa. J'ai fait faire de diligentes recherches pour les récupérer, mais personne n'a rien découvert.

APPENDICES

APPENDICE A

RAPPORT sur les événements de Yambouya, adressé par le major Barttelot à M. William Mackinnon, président du Comité de secours.

Camp de Yambouya, 4 juin 1888.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer de notre prochain départ, qui se fera en nombre bien moins considérable que je n'en avais eu l'intention. Tippou-Tib, bien à contre-cœur, m'a enfin accordé 400 hommes. De Mouini Somaï, un autre Arabe, j'en ai obtenu 30. Nous ne bougerons pas avant le 9 juin, et notre troupe se composera comme suit :

Soudanais 22, avec 22 carabines;

Zanzibari 110, avec 110 carabines; charges, 90;

Manyouema 430, avec 300 fusils; charges 380.

Officiers :

Le major Barttelot, commandant;

M. J.-S. Jameson, commandant en second;

M. William Bonny;

Le cheik Mouini Somaï, capitaine des Manyouema.

Ce dernier est un Arabe de Kibongué, qui s'est offert pour accompagner l'expédition et mener sous mes ordres le contingent indigène.

Le 8 mai, nous était arrivé le vapeur belge *A. I. A.*, ayant à bord M. van Kerkhoven, chef de la station de Bangala, les 30 Zanzibari de M. Ward et 4 Soudanais. 1 Soudanais a été laissé mourant à Bangala.

11 mai. — Ils nous ont quitté, se rendant aux chutes Stanley

14 mai. — Je suis parti pour les chutes, prenant la voie de terre, je rattrape le vapeur à Yallasoula, sur le Congo, et je continue ma route avec les Belges, jusqu'au 22 mai.

M. Jameson revient de Kassongo avec Tippou-Tib et 400 hommes.

M. Jameson vous a lui-même rendu compte de ce qu'il a fait à Kassongo. Tippou-Tib lui avait d'abord promis 800 hommes, mais sans vouloir s'engager par écrit.

23 mai. — Palabré avec Tippou-Tib. Il dit ne pouvoir me donner que 400 hommes, desquels 300 porteront des charges de 18 kilos et 100 des charges de 9. Au surplus, ils sont prêts et n'attendent que les fardeaux.... Je lui rappelle la promesse faite à M. Jameson de 800 pagazi, mais il affirme n'avoir jamais parlé que de 400. Il lui est impossible d'en fournir d'autres, car il en manque déjà, tant à Kassongo qu'à Nyangoué; d'ailleurs, il est engagé en de si nombreuses guerres, que tout le pays est déjà drainé d'hommes. Je suis obligé d'en passer par là; mais peut-être m'en racolera-t-il une autre centaine aux entours de Yambouya.

Tippou me demanda si je n'aurais pas besoin d'un capitaine. Il était convenu avec M. Stanley, dit-il, que si nous en prenions un, nous aurions à le payer. Je répondis : « Certainement, j'aurais besoin d'un capitaine! — Eh bien, prenez mon Arabe, Mouini Somaï! » L'homme a d'avance accepté, et je vous dirai à quelles conditions j'ai arrangé l'affaire.

Le 30 mai, j'étais de retour au camp de Yambouya.

4 juin. — Arrivée du vapeur *Stanley* et de l'*A. I. A.*, le premier convoyant des officiers belges pour la station des chutes, et le dernier, Tippou-Tib en personne.

5 juin. — Nouveau palabre avec Tippou-Tib, auquel je demande ce que sont devenus les 250 hommes qu'il avait déjà envoyés. Ils se sont dispersés, il n'a pu les décider à revenir, parce que nos déserteurs avaient répandu des bruits désagréables. Il ne pouvait contraindre des hommes qui étaient ses sujets et non pas ses esclaves. Telle était la raison pour laquelle il avait été à Kassongo prendre pour notre service 400 hommes entièrement nouveaux.

Pourtant, ajouta-t-il, il me pourrait procurer encore 30 hommes par Mouini Somaï. J'y accédai, étant terriblement à court.

Mouini Somaï me paraît de bonne volonté et très désireux de faire de son mieux. J'espère que vous ne jugerez pas sa paye excessive, vu le souci dont il m'exonère quant à la direction des hommes et la surveillance des ballots; il dégage les officiers blancs d'une quantité de travail et d'une responsabilité qu'ils peuvent reporter sur d'autres objets.

Les charges que nous ne prendrons pas sont envoyées à Bangala, à bord du *A. I. A.* ou du *Stanley*, le 8 juin; marque B, à vous adressée contre reçu de M. van Kerkhoven, auquel est remise une lettre d'instructions, et une autre à M. Ward. Peut-être voudrez-vous bien donner aussi les ordres nécessaires quant aux charges, quant aux deux canots achetés en mars pour le transport de M. Ward, et enfin quant aux approvisionnements acquis par ledit M. Ward pour le compte de l'expédition. Il est à peu près certain que je ne retournerai point par cette route, je n'aurai donc plus besoin de ces fournitures ni de M. Ward lui-même; M. Troup, gravement atteint par l'anémie et un dérangement interne, est rapatrié sur sa requête. Ci-joint la demande en congé et le certificat d'incapacité physique délivré par M. Bonny, sous la lettre E, puis les lettres à M. Fontaine relatives au

passage, marquées F. Je lui ai accordé libre retour aux frais de l'expédition, car je suis assuré que tel serait votre désir et celui du Comité.

Je congédie également l'interprète Assad Farran, qui ne m'est et ne m'a été d'aucune utilité. Sa santé décline, et si je le prenais avec moi, il me faudrait après quelques étapes, ou le laisser en route, ou le charroyer en hamac. Or je manque de porteurs. J'ai donc pris sur moi de le renvoyer chez lui avec un passage d'entrepont, et lui ai remis une lettre pour le consul général au Caire, ainsi qu'une copie du traité de l'acte intervenu entre Assad Farran et moi. Quant à son rapatriement, j'y joins les papiers de l'interprète Alexandre Hadad, décédé le 24 juin 1887; les deux pièces sont marquées G. Ces deux hommes n'avaient rien stipulé relativement à la paye, à la durée de l'engagement, etc., quand ils entrèrent au service de l'expédition en février 1887. Vous aurez peut-être l'extrême obligeance de faire aux autorités compétentes les déclarations requises. En Égypte, les troupes anglaises ne leur auraient donné par mois que 150 francs avec les rations; en tant qu'interprètes, l'un et l'autre étaient fort médiocres.

Un soldat soudanais qui a la jambe malade s'en retourne aussi. 4 autres Soudanais et 29 Zanzibari sont incapables de nous accompagner. Tippou-Tib a bénévolement consenti à les réexpédier au Zanzibar comme il pourra. Une liste complète de leurs noms, de la paye qu'ils ont déjà touchée, etc., sera adressée au consul à Zanzibar, et je l'ai prié de diriger les Soudanais sur l'Égypte.

En quittant Yambouya, j'ai l'intention de suivre autant que possible la route prise par M. Stanley. Si de celui-ci je ne peux trouver de nouvelles, je pousserai jusqu'à Kavalli, et si je n'entends rien encore, j'avancerai jusqu'à Kibero. Si je ne suis renseigné ni à Kavalli ni à Kibero, j'irai à Ouadelaï, et si Emin Pacha y est encore, il me dira s'il sait quelque chose de M. Stanley et quelles sont ses intentions à lui, s'il veut partir ou rester. Je le persuaderai, si possible, de venir avec moi et, le cas échéant, de m'aider à la recherche de M. Stanley. Si, pour diverses raisons, il n'était plus nécessaire de s'en occuper davantage, je mettrais ma personne et ma troupe à sa disposition pour lui servir d'escorte, par la route la mieux praticable, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'Ouganda, car les Manyouema m'abandonneraient; alors j'ai promis du reste à Tippou-Tib qu'ils n'entreraient pas dans cette contrée, mais que je les ramènerais ou que je les renverrais dans leur pays sous les ordres d'un officier blanc, par le chemin le plus court et le plus rapide, dès que mon but serait atteint; toujours dans la supposition qu'Emin Pacha est encore là et veut partir. Peut-être n'a-t-il besoin que de munitions pour faire route; dans ce cas, je pourrais très probablement lui en fournir; je lui donnerais les trois quarts de mes Zanzibari et mes deux officiers; les autres Zanzibari et moi raccompagnerions les Manyouema chez Tippou-Tib, puis nous irions à la côte par le plus court chemin : Mouta Nzighé, Tanganyka, Oudjidji. C'est aussi la route que je prendrais si je ne réussissais pas à trouver Stanley ou à délivrer Emin Pacha, soit qu'il ne puisse ou ne veuille quitter.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous ferons les plus énergiques efforts pour que notre recherche aboutisse, et j'espère que ma conduite

sera approuvée par le Comité; ou qu'il suspendra son jugement sur mes actions passées, présentes ou futures jusqu'à ce que M. Jameson ou moi soyons de retour.

Les suppositions sont incessantes au sujet de M. Stanley, mais rarement correctes. Je n'ai pu recueillir aucune information, bien que j'aie fait mon possible pour en trouver. Il n'est pas mort, pour autant que je puisse croire; les Arabes d'ici et ceux du Kassongo ne le pensent pas non plus. J'ai été obligé d'ouvrir les caisses de M. Stanley, car il ne m'est pas possible de porter tout cet attirail, et je n'avais pas d'autre moyen de savoir leur contenu. On lui avait adressé deux caisses madère. J'en renvoie une; la moitié de l'autre a été donnée à M. Troup, et nous gardons le reste pour nos convalescents.

Quant à Tippou-Tib, je n'ai rien à dire, sinon qu'il nous a manqué de parole; et ce n'est que par les événements et les circonstances que je puis former des conjectures sur la cause du délai qu'il met à nous fournir d'hommes, et sur l'insuffisance du contingent.

J'estime qu'il est de mon devoir strict d'aller de l'avant; et dans cette conviction je suis fermement soutenu, tant par M. Jameson que par M. Bonny. Attendre plus longtemps serait inutile et coupable, du moment que Tippou-Tib n'a pas la moindre intention de nous aider davantage. Se désister serait pusillanime, et, j'en suis certain, tout à fait contraire à vos désirs et à ceux du Comité.

Je calcule qu'il me faudra de 3 à 4 mois pour gagner les lacs, et ensuite de 7 à 9 pour atteindre la côte.

Si vous pensez, et le Comité aussi, que la somme promise à Mouini Somaï soit excessive, — ou si vous ne pouvez nous en fournir qu'une portion, M. Jameson et moi payerons la somme en tout ou en partie; car si Mouini Somaï vient, c'est tout à notre avantage. Nous cherchons à atteindre le but en conservant le plus grand nombre de ballots possible, mais notre action sur les Manyouema ou rien, c'est la même chose; il nous faut un intermédiaire pour agir sur eux. S'il vous convient de mettre ladite somme en tout ou en partie à ma disposition, veuillez prendre vos arrangements en conséquence. Mouini Somaï a déjà reçu une avance en poudre, cotonnade, rassade et cauris, pour une valeur de 3 200 francs. Si vous vous récusez pour tout ou partie, veuillez, je vous prie, en aviser Sir Walter Barttelot, Carlton Club. Je donne cette explication parce que l'argent doit être prêt au moment voulu, les Arabes et Orientaux étant fort pointilleux en matière de transactions pécuniaires.

J'ai grand plaisir à constater que, de tous les officiers de l'État du Congo avec lesquels j'ai été en contact, ou desquels j'ai eu à solliciter quelque service, j'ai reçu la réponse la plus favorable et la plus empressée, — je puis mentionner tout particulièrement le capitaine van Kerkhoven, chef de la station de Bangala, et le lieutenant Liebrechts, chef de celle de Stanley-pool, espérant pour eux la récompense qu'ils méritent.

6 juin. — Ce matin Tippou-Tib m'a envoyé chercher, et m'a demandé si je pensais lui payer l'argent de ses hommes. Je lui ai répondu ne pouvoir lui en donner l'assurance; sur ce, il a réclamé une garantie. M. Jameson

et moi lui avons donné la nôtre. Tous les reçus, contrats, etc., intervenus entre les Arabes et moi, et par eux signés, ont été envoyés à M. Holmwood en original, et à vous en copie.

8 juin. — Ce matin, j'ai fait empiler les ballots pour les hommes de Tippou-Tib et de Mouini Somaï. Tippou-Tib est venu les voir lui-même avant qu'on procédât à la livraison. Il a trouvé à redire aux charges : elles sont trop lourdes à son gré — la plus lourde était de 20 kilos, — ses hommes n'en pourraient porter autant. Cependant, deux jours auparavant, il avait approuvé le poids des mêmes ballots qu'il refusait aujourd'hui. Je lui ai fait l'observation qu'il savait aussi bien que moi la difficulté de répartir le poids exactement; et que les fardeaux de ses hommes à lui pesaient plus que les 18 kilos qu'il me prescrivait. Tout a été inutile. Nous devions partir demain, mais nous ne démarrons pas avant le 11 ou le 12 juin, obligé que je suis de donner à toutes les charges le poids exact de 18 kilos. En partie, c'est notre faute, nous eussions dû faire des pesées plus exactes. Le surpoids moyen était d'un kilo, mais quelques charges l'avaient en moins. Ce qui choque Tippou, c'est d'avoir conclu l'affaire. Il y a été à peu près forcé par des lettres reçues de M. Holmwood; il ne s'en souciait pas et ses Arabes encore moins. Hautement ambitieux, cette affaire trop mesquine lui est souverainement désagréable, malgré toute l'amitié qu'il professe pour Stanley. La manière dont il s'est comporté avec nous ce matin le montre de reste. Mais s'il ne remplit pas strictement les clauses du contrat, il lui en sera tenu compte lors du règlement. S'il nous tient aujourd'hui, il ne nous tiendra pas toujours.

Sur notre chemin se trouvent plusieurs établissements d'Arabes jusqu'à un mois de marche du lac Albert-Nyanza; la distance qui les sépare est malheureusement considérable, et les natifs sont belliqueux. Quand il y aura opportunité, je louerai des porteurs, sinon pour tout le voyage, du moins de station en station, car il va sans dire qu'il faut prévoir des morts, des maladies et des désertions, et je dois faire parvenir à destination les charges, intactes autant que possible.

C'est ici que Mouini Somaï nous rendra de grands services. Nous le payons gros, mais c'est un gros personnage; proportionnelle à sa grosseur sera son influence sur les Manyouema pour les tenir ensemble, prévenir les vols, désertions, etc. Un moindre Arabe aurait coûté moins cher, mais son influence eût été moindre; nous eussions emporté moins de charges, mais les charges représentent la santé, la vie et la réussite; on ne peut les payer trop cher. Des ballots légers pour commencer, et des marches très courtes, mais nous irons plus vite dans la plaine ouverte de l'Ouganda.

Nous avons pesé tous nos colis devant les chefs de Tippou-Tib, et ils ont accepté des charges que le matin ils avaient refusées: preuve manifeste que, pour une raison ou une autre, Tippou désire nous retenir. Quelle est son intention? je l'ignore.

9 juin. — Nous partirons le 11. Je regrette de constater que la diminution des charges nous a fait perdre une énorme quantité de munitions; c'était à elles qu'ils en voulaient.

Le *A.I.A.* et le *Stanley* ont l'un et l'autre dérapé pour les chutes; mais

Tippou-Tib et son secrétaire belge restent en arrière, ainsi que quatre charpentiers de navire, que le capitaine van Gele et M. van Kerkhoven laissent pour nous aider. Les Belges ont été fort aimables et nous ont puissamment assistés.

Avant de clore ma lettre, je voudrais ajouter que M. J.-S. Jameson m'a rendu d'inappréciables services. Jamais un mot de plainte. Son activité, sa capacité, sa bonne volonté à l'ouvrage n'ont pas de limites ; sa gaieté et sa bienveillance le rendent cher à tout le monde. J'ai donné des ordres à M. Ward relativement aux télégrammes que vous pourriez envoyer. Dans ce cas, Tippou-Tib promet de me dépêcher un messager, pourvu que mon départ ne remonte pas à plus d'un mois.

Tippou-Tib attend ici pour me voir déguerpir.

Je vous télégraphie mon départ, et je m'efforcerai de vous transmettre par l'État (du Congo) toutes les nouvelles que je pourrai; mais je ne serais pas surpris que la voie fût bloquée plus avant.

Je ne vous ai pas envoyé copie de la lettre Holmwood, elle n'était pas officielle, mais vous avez transcription de toutes les autres. Je pense vous avoir dit tout ce qui peut s'écrire. De beaucoup d'autres choses je voudrais vous parler, mais je les garde pour quand il me sera permis de retourner en Angleterre.

Munitions pour remingtons :

Carabines, 128; cartouches, 35 580.

10 juin. — Les charges ont été pesées et distribuées; la poudre et les capsules délivrées aux Manyouema. Nous sommes tous prêts pour le départ, qui s'effectuera demain matin. Je vous ai dit tout ce que je sais; mais je veux vous le répéter, Tippou-Tib a été de mauvaise foi et n'a pas rempli ses obligations. Quant à Mouini Somaï, je le crois à son affaire; aussi ai-je la confiance que tout ira bien.

J'ai l'honneur, etc.

EDMOND-M. BARTTELOT, major.

APPENDICE B

JOURNAL DE L'ARRIÈRE-COLONNE[1]

11 juin 1888. — Départ de Yambouya à 7 h. du matin. Pour commencer, un peu d'excitation, des coups de fusil tirés, etc. Mais on y met ordre bientôt. Les Zanzibari marchaient en tête, M. Jameson à l'avant, M. Bonny au centre, le major Barttelot à l'arrière-garde. Le contingent manyouema, sous les ordres de Mouini Somaï, partit plus tard, mais nous rattrapa avant longtemps. L'arrière-colonne campa, sur la vêprée, au village batonka nommé Soudi. Un malade qu'on avait laissé sur la route regagna le camp. Toutes les charges furent trouvées en règle.

L'arrière-garde quittait Yambouya ainsi composée :

Major Edmond-M. Barttelot, commandant;

MM. James-S. Jameson, commandant en second;

William Bonny, chef des Zanzibari;

Zanzibari.	108	hommes.
Garçons de peine.	7	—
Soldats soudanais	22	—
Somali.	1	—
Porteurs manyouema.	430	—
Total. . . .	568	hommes.

Distance parcourue, environ 8 kilomètres.

Route bonne; à travers les jungles et les plantations, c'est dans les ruisseaux qu'il faisait le meilleur marcher.

Direction générale S.-E.

E.-M. B.

23 juin. — Restés au camp pour attendre le retour de Jameson et de son escouade; ils rentrent sans avoir rien trouvé. Le major est allé explorer la route et l'a suivie pendant neuf kilomètres au N.-E. Pendant son absence, son domestique Sandi a disparu avec son revolver, sa ceinture et des cartouches; le major, poussé à bout par sa conduite, l'avait frappé de verges. En conséquence, on a enlevé toutes les carabines aux Zanzibari. Le major partira demain pour les chutes Stanley, il veut voir Tippou-Tib au sujet des déserteurs et, si possible, en obtenir des hommes pour récupérer les charges et les carabines emportées. Il enverra l'ordre à M. Jameson de venir nous rejoindre avec autant de Manyouema que possible, pour porter

1. Ces extraits ne sembleront pas tout d'abord d'une lecture attachante, mais ils auront de l'intérêt pour ceux qui ont partagé nos anxiétés sur le sort de l'arrière-colonne. — H.-M. S.

munitions et carabines et escorter les Zanzibari jusque chez Abdoullah Karoni (Banalya), où ils attendront l'arrivée du major. — Le major et M. Bonny croient ce plan le plus praticable, car, si les désertions continuent, il ne nous restera pas un ballot. On a eu toutes sortes d'égards pour les Zanzibari, et les marches ont été fort courtes.

E.-M. B.

24 juin. — Le major Barttelot, accompagné de 13 Zanzibari, de 3 Soudanais et de ses garçons, part pour les chutes Stanley. Koutchou, un Zanzibari qui s'était enfui quand on lui avait donné l'ordre d'accompagner le major, est revenu vers les 8 heures du matin. On l'a lié et gardé au poste.

Copie des instructions laissées à M. Bonny le 23 juin :

I. Prendre la direction du camp, et y rester jusqu'à l'arrivée de M. Jameson.

II. Avoir l'œil sur les fusils et les munitions des Zanzibari.

III. Veiller, au départ, à ce que toutes charges et toutes munitions soient sous escorte soudanaise.

IV. Peine de mort contre toute tentative de mutinerie.

V. S'enquérir des environs.

VI. Remettre le commandement à M. Jameson dès son retour quand il arrivera, et ne pas dépasser Banalya, résidence d'Abdoullah Kihamira.

EDMOND-M. BARTTELOT.

N. B. — Vous garderez le commandement des Zanzibari comme ci-devant.

J'ordonne d'éloigner à quelque distance du camp une femme atteinte de la petite vérole.

Beau temps.

W. BONNY,
commandant par intérim.

Lettre de M. Jameson.

Mon cher Bonny,

Je viens d'arriver sur le territoire de Nassour bin Saïfi, à ce que je suppose, et j'ai rencontré Koutchou et des soldats avec des esclaves. Ils m'ont dit que le major est parti pour les chutes Stanley, il y a quatre jours. Je ne vois pas comment il a pu nous manquer. J'ai capturé 16 fusils et deux hommes, mais rien qu'une partie de deux charges. Pas de caisse de pharmacie. J'arriverai demain à votre camp, d'aussi bonne heure que je pourrai. — Votre

J.-S. JAMESON.

2 juillet. — Parti dès 7 heures du matin, j'ai marché jusqu'à midi. Campé dans un village de Babourou, appelé Mkouagodi. Direction générale N.-E. Distance, 13 kilomètres environ. Route mauvaise, traversant plu-

sieurs marais et d'anciennes plantations. Aucune désertion sur la route, ni au camp, la nuit dernière. Trouvé ici des gens de Tippou-Tib, ils porteront une lettre aux chutes. Ils savent une route par laquelle on peut toucher au Congo en quatre journées de marche. La rivière Arouhouimi n'est distante d'ici que de trois heures. Les gens de Tippou-Tib affirment que Banalya, la station d'Abdallah Kihamira, n'est qu'à trois journées, et qu'au delà on voit des « flaches » sur les arbres.

Beau temps.

J.-S. J.

6 heures de l'après-midi. — M. Bonny mande la non-arrivée de deux Zanzibari, chacun porteur d'une carabine, dont l'une chargée à poudre.

3 juillet. — Retourné au camp d'Oudjéli pour les charges supplémentaires. Arrivé à 1 heure de l'après-midi. Mouini Somaï annonce des lettres portant que la troupe entière devra retourner aux chutes. Au contraire, j'en reçois deux du major Barttelot, datées du 25 juin, mandant que nous devons nous rendre vivement à Banalya. Mouini Somaï me dit tenir ses nouvelles d'une lettre de Sala Sala ; il avait aussitôt envoyé pour arrêter les hommes et les charges sur le chemin. Quand je lui ai communiqué les ordres du major, il a expédié des messagers pour presser les traînards. Il annonce plusieurs cas de petite vérole et autres maladies. — 60 hommes environ seraient incapables de travail et 7 ont déserté. — J'ai rencontré les deux hommes portés absents la nuit dernière. L'un et l'autre étaient malades et avaient couché dans un village voisin.

Temps beau.

J.-S. J.

4 juillet. — J'ai avisé Mouini Somaï que mes derniers ordres portent qu'il doit rallier tous ses hommes et les amener au camp au plus tôt. Il promet d'être prêt demain. A notre départ, la pluie s'abattit en torrents, mais nous marchâmes bravement, pour gagner Mpoungou dans l'après-midi, où le temps redevient beau. Les porteurs ont fait gaillardement leur triple trajet.

J.-S. J.

5 juillet. — Arrivé à Mkouagodi, le camp de Bonny, un peu après midi. La pluie a rendu les marais difficiles, tout a été tranquille pendant mon absence. Un Zanzibari est mort. Mes lettres pour les chutes Stanley sont parties le 3 vers 9 heures du matin. Les gens de Tippou-Tib nous ont vendu quelques poules.

Temps beau.

J.-S. J.

6 juillet. — Notre village est très petit, et n'a pas de logement qui suffise à caser tous nos gens. Aussi ai-je envoyé M. Bonny au village pro-

chain, qu'on dit grand et de facile accès. Ordre d'en réexpédier l'escorte soudanaise et des pagazi pour porter demain des charges supplémentaires. Les hommes de Bonny sont revenus vers les 2 heures après midi. La sentinelle soudanaise a reçu les verges pour avoir dormi au lieu de faire sa faction.

J.-S. J.

7 juillet. — En marche avec toutes les charges supplémentaires, pour Sipoulé, à 23 kilomètres d'ici. Route mauvaise, encombrée de bois mort et de manioc très épais. Bonny relate qu'un Zanzibari porteur de notre cantine lanternait à l'arrière. On l'a pris fracturant la caisse. Déjà il manquait deux conserves de bœuf, une de lait, une de cacao. L'homme s'offrit à les faire retrouver. On le renvoya avec des Soudanais, qui les rapportèrent. Hier on a laissé tomber la caisse du docteur Parke, elle est tellement endommagée qu'on ne peut la réparer. J'ai transféré les habits dans les valises de MM. Stairs et Nelson, plus légères que les autres; quant au plomb et cartouches, il a fallu s'en débarrasser, faute de porteurs. Je ferai mettre dans des ballots les cartouches remises aux Zanzibari, car je me propose d'envoyer M. Bonny à Banalya. La route est parfaitement sûre, et on trouve des vivres partout. La petite vérole couve parmi les Manyouema, et je ne voudrais pas qu'elle se communiquât à nos gens. Banalya est à quatre petites marches d'ici, et M. Bonny aura des guides. J'ai fait prévenir Mouini Somaï qu'il vînt me trouver demain. Temps beau.

J.-S. J.

8 juillet. — M. Bonny est parti pour Banalya. Mouini Somaï est arrivé avec presque tous ses Manyouema. Il dit avoir reçu une seconde lettre de Sala annonçant que la troupe entière devra retourner aux chutes. En poursuivant l'enquête, je trouve que Sala a dû avoir ses nouvelles comme suit : Les hommes de Sélim Mohammed qui retournaient des chutes Stanley après que le vapeur fut arrivé à Yambouya, ont raconté aux gens de Sélim ce qu'ils savaient.

J.-S. J.

9 juillet. — La nuit dernière, comme si l'on en eût donné le signal, presque tous les hommes du camp se sont mis à décharger leurs fusils. Plusieurs coups partant à côté de ma tente, je sautai du lit, saisis ma carabine, fis chercher Mouini Somaï, et lui donnai ma parole devant tout le monde que j'abattrais le premier qui se permettrait de pétarader près de nous. On ne tira plus.

Vers midi, plusieurs hommes de Bonny vinrent dire qu'il avait perdu la route. Je partis immédiatement. Je rencontrai un messager avec un billet que Bonny avait écrit en marchant; il me mande que les guides se sont enfuis après l'avoir conduit tout de travers; il a trop incliné au nord, en suivant l'Arouihoumi. Il campe dans un village à une demi-heure d'ici. Je

le rejoins, et nous trouvons une route bien tracée allant vers l'est et qu'il avait manquée. Au crépuscule nous rentrons à son camp.

Temps beau. M. Bonny a perdu une chèvre.

J.-S. J.

10 juillet. — Parti dès l'aube. J'ai rejoint M. Bonny. Avançant sur la route, dans la même direction sud-est qu'il avait suivie la veille. J'allais me rendre où il avait campé, quand arrivèrent des Arabes de Banalya. Leur capitaine me dit avoir porté les capsules à percussion des chutes à Banalya, et aussi quatre lettres. Il me remit trois déserteurs de la troupe Stanley : Mousa Ouadi Kombo, Rihani Ouadi Mabrouki et Djoumah Ouadi Tchandi[1]. Ils déclarèrent tous n'avoir pas déserté, mais avoir été laissés malades sur la route; ils disaient appartenir à la compagnie du capitaine Stairs. Je les chargeai de nous guider sur la bonne route, et ils nous menèrent au village où M. Bonny et ses hommes avaient couché l'avant-veille, tout près de l'Arouhouimi, auquel il avait tourné ensuite le dos. Il y campe encore aujourd'hui, et repartira demain matin. Abdoullah m'a remis les 40 000 capsules pour lesquelles Tippou-Tib doit recevoir 1 200 francs.

Temps très beau.

J.-S. J.

11 juillet. — Mouini Somaï m'informe qu'il ne peut partir pour Banalya avant après-demain. Je l'avise que chaque jour perdu sur la route sera un jour perdu pour Banalya, puisque le major Barttelot veut que nous partions tous dès son arrivée. Mais il est sans action sur les autres chefs de troupe.

Pluie violente et persistante tout l'après-midi.

J.-S. J.

12 juillet. — Mouini Somaï demande que les capsules à percussion soient distribuées parmi ses hommes; je lui réponds de s'adresser au major Barttelot quand il sera de retour. Il s'excuse de ne pouvoir partir demain; il n'aime pas, dit-il, à laisser en arrière l'homme blanc. Je lui dis que ce n'est pas là son affaire, mais la mienne, et que chaque porteur avec sa charge doit vider la place dès l'aube.

Temps couvert, mais beau.

J.-S. J.

13 juillet. — Mouini Somaï et les Manyouema sont partis pour Banalya. Un des chefs, malade, marche lentement avec ses hommes. On laisse au vil-

1. Ces trois hommes avaient déserté l'avant-garde vers le 28 août de l'année précédente, juste à moitié chemin entre Yambouya et l'Albert-Nyanza.

lage quelques morts de la petite vérole. Autour d'ici l'infection est atroce, mais il en est de même dans toutes les stations de la région.

Temps beau.

J.-S. J.

14 juillet. — Envoyé chercher de Mampouya les hommes de Tippou-Tib, pour leur dire que nous resterons ici quelques jours. Ils n'ont point appris que le major Barttelot soit en route.

Forte pluie tout l'après-midi.

J.-S. J.

15 juillet. — Toujours à Sipoula, où nous attendons le retour des gens de Banalya.

J.-S. J.

16 juillet. — Des hommes de Tippou-Tib sont venus de Mampouya avec des bananes à vendre; et j'en ai acheté pour les malades. Je ne puis comprendre pourquoi on ne revient pas de Banalya.

J.-S. J.

17 juillet. — Nyombi, le sous-chef de Tippou-Tib à Mampouya, arrive au camp. Il annonce le retour de ceux qui ont porté des lettres aux chutes. Il a vu le major Barttelot, parti pour Banalya par une route plus courte. Il doit y être aujourd'hui. De Banalya aucune nouvelle quant aux pagazi supplémentaires. Ils sont déjà en retard de deux jours pleins.

Temps beau.

J.-S. J.

18 juillet. — Arrivée des hommes de Banalya entre 3 et 4 heures de l'après-midi. Je leur fais ramasser immédiatement du manioc et des bananes, car nous partirons demain.

Nombreux murmures.

J.-S. J.

*
* *

Reçu de M. Bonny la lettre ci-après :

Camp d'Abdoullah, Banalya, 15 juillet 1888.

Mon cher Jameson,

Je suis arrivé à 10 heures du matin. Les Zanzibari ne connaissant pas bien la route, j'ai dû marcher en tête. A mon premier campement sur le bord de la rivière, pourvoyez-vous de manioc, car vous n'en trouverez plus pendant trois journées. Les Soudanais qui avaient charge du Zanzibari pri-

sonnier l'ont laissé échapper dès le lendemain. Vous verrez peut-être l'oiseau. J'ai fait mettre les Soudanais aux fers, et je vous les renvoie demain 16, à 6 heures du matin. (Suit la liste.) 23 hommes ont déserté. Les Manyouema de notre troupe nous ont abandonnés en mauvais chemin dès le deuxième jour; ils avaient bloqué la bonne route en plusieurs endroits. Je n'ai aperçu aucun indigène, mais je tiens pour certain qu'ils ont l'œil sur les traînards. Pendant ma marche de quatre jours, Feradji Ouadi Zaïd a pris la fuite, mais sans sa charge. J'entends dire que Sélangui, porté malade, est aussi absent. Charges en règle.

Temps beau.

WILLIAM BONNY.

*
* *

19 juillet. — Parti à 7 heures du matin, et marché jusqu'au premier camp de Bonny. L'Arouhouimi est à 9 ou 10 kilomètres de distance, dans la direction générale du N.-E. Traversé 2 affluents et 5 villages. Route généralement bonne, à travers d'anciennes plantations de manioc, en trouées dans la forêt. Fait halte pour que nos hommes ramassent des tubercules. L'orage menace, néanmoins le temps reste beau.

J.-S. J.

20 juillet. — Décampé un peu avant 7 heures du matin, et arrivé au camp de Bonny, sur la rive de l'Arouhouimi, à 11 heures. Distance : 9 kilomètres environ. Direction générale E. Mauvaise route le long de la berge, traversée de profondes ravines et de baies marécageuses. Les indigènes habitent tous la rive opposée. Très grandes plantations de manioc et de bananes.

Beau temps. J.-S. J.

21 juillet. — Ce matin, au moment de partir, une violente ondée me retient sous la tente. Le temps s'éclaircit, et nous partons; une forte pluie recommence et ne discontinue pas avant que nous ayons atteint l'ancien camp de M. Bonny dans la forêt. Nous en étions encore à un ou deux kilomètres, quand des messagers de M. Bonny viennent à notre rencontre, et me remettent une lettre. J'étais en train de l'ouvrir, lorsque j'entends dire que le major Barttelot est mort. La nouvelle n'est que trop vraie, il a reçu un coup de feu à Banalya dans la matinée du 19. Mouini Somaï et tous ses Manyouema ont filé.

Voici le billet de Bonny :

19 juillet 1888.

Mon cher Jameson.

Le major Barttelot a été tué d'un coup de fusil ce matin. Les Manyouema, Mouini Somaï et Abdoullah Kihamira sont tous partis. J'ai écrit à Tippou-Tib, aux soins de M. Baert. Arrivez.

BONNY.

J.-S. J.

22 juillet. — Après avoir inspecté toutes les charges, nous partons une heure après le lever du jour, et arrivons à Banalya une heure avant le soleil couché. Très longue marche par une des pires routes du pays. Tout est tranquille au campement. M. Bonny a fait tout ce qui était possible. Il a récupéré environ 300 charges que portaient les Manyouema, et apaisé les autres. Mouini Somaï était resté dans la matinée du 19, sans dire mot à personne et était parti pour les chutes. Les autres chefs campaient dans le broussis, à quelque distance, sauf deux ou trois, logés près du village. Le major Barttelot a été enterré le 19.

J.-S. J.

23 juillet. — Inventorié les effets du major Barttelot; empaqueté tous les objets que nous jugeons nécessaire de renvoyer en Angleterre. Un compte détaillé est transmis à Sir Walter Barttelot. Offert une récompense à qui arrêtera l'homme ayant tiré sur le major.

J.-S. J.

24 juillet. — Catalogué toutes les charges recouvrées. La majeure partie des chefs de compagnie manyouema sont venus au camp, et nous ont communiqué les informations suivantes :

193 porteurs manyouema campent encore dans le voisinage. Mouini Somaï, 6 chefs secondaires et Sanga, l'homme qui a tué le major Barttelot, sont tous aux chutes. Dans ma marche vers Stanley-falls, je rencontrerai d'autres capitaines qui me renseigneront sur leurs compagnies, leurs charges. Demain je partirai pour les chutes, afin de voir Tippou-Tib et de conclure avec lui les arrangements qui nous permettront de continuer l'expédition. Je ne resterai pas longtemps. A mon retour je ferai savoir s'il faut aller de l'avant ou non. Je désirais, leur dis-je, qu'ils restassent tranquilles dans le camp qu'il leur plairait choisir, à proximité, mais non pas dans le village même; je ne voulais pas d'autre désordre avant mon retour. 14 ont répondu ne pas demander mieux. Nous avons récupéré 298 charges 1/2 ; il nous en manque encore 47 1/2.

Le courrier avait été par moi remis au major Barttelot avant notre départ de Yambouya. Deux de ses ballots manquent à l'appel. On croit qu'un de ses hommes — Hamad bin Daoud — les a emportés dans sa fuite, à Stanley-falls.

J.-S. J.

JOURNAL DE ROUTE RÉDIGÉ PAR M. BONNY.

11 juillet. — Décampé de bonne heure, et suivi la berge de l'Arouhouimi. Je découvre bientôt pourquoi j'avais perdu cette route. Tous les villages avaient été brûlés, tout avait été dévasté. Les éléphants abondent. De nouveaux sentiers ont été tracés, et les anciens détruits. Après une heure de marche, j'ai retrouvé celui de M. Stanley.

W. Bonny, commandant les éclaireurs.

12 juillet. — Longue marche. On prend pour trois jours de manioc pour la traversée de la forêt. Les Arabes qui avaient rallié les Zanzibari ont déserté après nous avoir pendant une heure conduits par une fausse route, et bloqué les bonnes en plusieurs endroits. J'ai retrouvé la vraie, et nous avons marché jusqu'à midi. Campé dans la forêt. Fait frapper de verges un Zanzibari pour avoir volé du sel; administré à deux Soudanais 25 coups chacun pour avoir dormi étant de garde.

W. Bonny, commandant les éclaireurs.

15 juillet. — Arrivée à Banalya à 10 heures du matin, après une marche de 4 jours et 4 heures, depuis avoir quitté M. Jameson. Rien à noter pendant les journées du 13 et du 14. Abdoullah, le chef du village, m'a bien reçu, me donnant une grande case, du riz, du poisson, des bananes et me demandant si je voulais acheter des esclaves. Camp tranquille.

W. Bonny, commandant les éclaireurs.

16 juillet. — Quelques Manyouema de Mouini Somaï sont arrivés aujourd'hui.

W. Bonny, commandant les éclaireurs.

[Les paragraphes relatifs aux 17, 18 et 19 juillet ont été déjà publiés au chapitre XX : *La triste histoire de l'arrière-colonne.*]

20 juillet. — Envoyé vers les chefs de compagnie pour essayer de retrouver d'autres charges. Il me manque encore : 8 sacs de rassade, 3 rouleaux 3/4 de fil de laiton, 10 sacs de mouchoirs, 9 ballots d'étoffes zanzibar, 5 charges de poudre, 10 sacs de riz, 1 sac de cauris. Total, 47 charges.

L'homme qui a tué le major s'appelle Sanga : il avait la surveillance de dix charges. Il s'est enfui vers les chutes avec Mouini Somaï.

William Bonny, commandant.

22 juillet. — Il pleut depuis trente-six heures. M. Jameson est arrivé aujourd'hui. Le camp est tranquille.

WILLIAM BONNY, commandant.

25 juillet. — M. Jameson vient de partir pour les chutes, emportant les effets de feu le major.

WILLIAM BONNY, commandant.

27 juillet. — Les Soudanais se sont mis aujourd'hui en ordre de parade, sans en avoir été requis; ils demandent à me parler : « Nous voudrions nous battre avec les Manyouema. Nous attendons tes ordres. »

Je pense qu'ils ont honte de leur conduite du 19 courant, quand ils ont refusé de me suivre, alors que je les appelais à moi.

WILLIAM BONNY, commandant.

28 juillet. — Abdoul bin Hassan a reçu 25 écourgées pour être sorti avec les prisonniers sans avoir son fusil et pour avoir été insolent envers Sing Ama.

WILLIAM BONNY, commandant.

29 juillet. — Un Zanzibari a reçu 25 coups pour avoir dormi pendant qu'il était de garde.

Reçu la dépêche suivante de M. Jameson :

Camp dans la forêt, 26 juillet 1888.

Mon cher Bonny,

Nous avons fait bonne besogne, ayant marché hier huit heures, et aujourd'hui neuf et demie.

Rencontré Mouini Somaï. Il revenait à Banalya, sur le conseil que lui ont donné d'autres Arabes qui arrivaient des chutes Stanley.

Mouni Somaï raconte qu'une des femmes de Sanga battait le tambour quand arriva le major, et que le major entra dans la case en demandant : « Qu'est-ce que ce tapage ? » Sanga dit qu'il pensait que le major allait battre la femme, comme il avait déjà battu l'homme de la veille, et que c'est pour cela qu'il a tiré sur le major. Il est aux chutes Stanley.

Votre

J.-S. JAMESON.

1er août. — Aujourd'hui j'ai razzié les maisons des Zanzibari, et j'y ai rattrapé dix pièces de cotonnade.

WILLIAM BONNY, commandant.

2 août. — Une caisse de remingtons a été trouvée vide dans la forêt. J'ai administré à un Zanzibari 60 coups de verges pour l'avoir trouvé en possession de 48 mouchoirs perdus dans la journée du 19.

WILLIAM BONNY, commandant.

6 août. — La nuit dernière, des indigènes ont volé un canot à notre porte, à 2 mètres seulement d'une sentinelle soudanaise. Aux trois gardes soudanais j'ai infligé une amende de 25 francs chacun pour avoir négligé leur devoir.

William Bonny, commandant.

8 août. — Vers 10 heures de la nuit, entendant un bruit inaccoutumé, je me levai et découvris qu'il provenait de 100 à 150 canots s'entre-choquant. Les indigènes étaient en force de l'autre côté de l'eau. J'eus bientôt mis mes hommes en position. Les natifs, qui observaient nos mouvements, regagnèrent l'amont. Aucun coup n'a été tiré. Je voudrais faire amitié avec eux.

William Bonny, commandant.

10 août. — Ce matin, j'ai puni quatre Soudanais, trois pour avoir négligé leur devoir et un pour larcin.

William Bonny, commandant.

12 août. — Les Manyouema, par l'intermédiaire du chef Sadi, m'ont fait un présent de 6 kilogrammes de sanglier. Depuis le 25 juillet je n'avais pas vu de viande.

William Bonny, commandant.

14 août. — Reçu une lettre de M. Jameson, datée des chûtes Stanley, par laquelle il mande que ma lettre du 19 juillet 1888 a été perdue. Elle était adressée à M. Baert, aux chutes, et annonçait à Tippou-Tib la mort du major Barttelot; elle en renfermait une seconde pour Sir Walter Barttelot, baronnet et membre du Parlement. Tippou-Tib a mis en jugement Mouini Somaï, et, le trouvant coupable, a déchiré son contrat. Mouini Somaï devra restituer tous les fusils, etc. M. Ward est à Bangala, avec des lettres du Comité que Jameson a donné l'ordre d'envoyer. Tippou-Tib a consenti à livrer Sanga, le meurtrier du major, à Jameson, pour qu'il en fasse justice. Les officiers de l'État le réclament, et instruiront le procès, puisque Banalya est sur leur territoire.

William Bonny, commandant.

17 août. — M. Stanley est arrivé ce matin, vers 11 heures, en bonne santé, mais amaigri. Il est venu par eau, avec 30 canots environ, accompagné de 200 hommes, dont quelques indigènes appartenant à Emin Pacha.

Je mets brièvement M. Stanley au courant, je lui présente onze lettres qui lui étaient adressées, et quatre pour Emin Pacha.

Pluie.

W. Bonny.

18 août. — Un Manyouema avoue à M. Stanley qu'il a eu deux ballots d'étoffes de Zanzibar, et qu'il a su qu'un homme avait un sac de verroterie

qui m'avait été pris le 19 juillet. M. Stanley avisa le chef qu'il eût à me les rendre. Kimanga apporta deux demi-balles d'étoffes de Zanzibar, une fraction de ce qui avait été pillé le 19 juillet. On lui en a donné reçu. Une lettre de M. Jameson m'arrive, datée chutes Stanley, 12 août. Mouni Somaï est revenu et a vu M. Stanley.

William Bonny.

19 août. — Mouni Somaï a maintenant restitué tous les fusils, les revolvers, les munitions et la couverture de la tente.

William Bonny.

20 août. — Les Soudanais et Zanzibari ont aujourd'hui paradé spontanément devant M. Stanley, se plaignant à lui d'avoir été mal traités.

W. B.

APPENDICE C

LETTRE DE JAMESON.

Chutes Stanley, 12 août 1888.

Mon cher Bonny,

L'expédition est au plus bas, et je pense que vous êtes de cet avis. Aucun chef ne veut prendre la responsabilité des Manyouema, bien que je ne me sois pas épargné à en chercher; Tippou-Tib dit qu'il irait pour 500 000 francs comptés, sans condition; encore ajoute-t-il que s'il avait affaire à une force réellement supérieure et s'il voyait ses hommes sérieusement menacés, il s'en retournerait. Il n'est pas probable que le Comité accepte cette offre. En second lieu, il s'est offert, pour la même somme, à passer les charges, *viâ* Nyangoué et le Tanganyka, à Kibero, dans l'Ounyoro, garantissant contre toute perte des ballots. Ou, si nous préférons, il ferait remise de toutes les charges à Kibero, dans les six mois après le départ. Mais s'il y avait guerre entre l'Ounyoro et l'Ouganda, il ne pourrait garantir la livraison à Kibero. J'ai eu une entrevue finale avec lui hier soir. Je lui ai dit que les derniers ordres exprès de M. Stanley ont été de suivre sa route et que les intentions du major étaient de les exécuter. Barttelot avait écrit à M. Mackinnon qu'il prenait par cette route. La réponse du Comité ne pouvait pas être qu'il fallait faire autre chose, ou nous le saurions déjà. D'après les dernières nouvelles d'Emin Pacha il devait, s'il n'était bientôt délivré, se mettre lui-même à la tête de ses hommes, et tâcher de se frayer un passage par le Congo. Emin Pacha avait dû recevoir les messages que M. Stanley lui avait fait tenir de Zanzibar, disant qu'il le rejoindrait par le Congo. En face de toutes ces considérations, je ne pouvais me décider pour un autre chemin, à moins d'en recevoir l'ordre formel. Alors Tippou-Tib de dire : « Vous avez raison ». J'ajoutai qu'en ce qui concernait notre ancienne route, et quoi que je pusse faire, je ne pouvais trouver personne qui consentît à prendre la tête des Manyouema ; il me dit vouloir s'en charger, moyennant 500 000 francs, mais qu'en cas de danger sérieux il reviendrait sur ses pas : « Ainsi, fis-je, pas moins de 500 000 francs, et aucune responsabilité?... Plusieurs Manyouema ne se gênent pas pour dire que si je pars sans avoir un capitaine de votre main, ils me suivront jusqu'à une certaine distance, et qu'arrivés à un bon village, ils planteront là leurs charges et iront chasser l'ivoire. » Tippou-Tib ne nia point que la chose ne fût probable. Donc, si je pars sans capitaine, il se peut que toute l'expédition en reçoive un coup funeste.

Je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me procurer un canot, et de retourner immédiatement à Bangala, lire la réponse du Comité, et, s'il le faut, partir à tout hasard. Alors je prendrais 30 à 40 charges à faire porter par les hommes que Tippou-Tib doit me donner pour remplacer les

gens de Mouini Somaï; j'emmènerais M. Ward avec moi, car s'il arrivait que les Manyouema lâchassent leurs charges, un de nous pourrait en rapporter la nouvelle. N'ayant pas de chef de caravane, j'aurai fort à faire avec les Manyouema. Puis je reviendrais ici, sans plus attendre, par le vapeur *Stanley*, qui sera à Bangala comme j'y arriverai; je repartirai le même soir. Si le Comité approuve que je m'arrête, sachant tout ce que je sais, je dépêcherai probablement M. Ward à Banana avec un télégramme, par les mêmes canots que je prendrai pour descendre, puis je vous rejoindrais par le *Stanley*, et l'on enverrait tous les hommes et toutes les charges à Yaroukombé, sur le Congo. Tippou-Tib garantit qu'il donnera congé à ses hommes, mais les gardera près de l'Arouhouimi. Si le Comité répond qu'il faut continuer, par une route ou par l'autre, il les aura ramassés en peu de jours. Pour descendre le fleuve, il n'y a que moi de disponible. Si j'attendais ici la réponse du Comité, puis qu'il nous fallût partir immédiatement, je n'aurais pas de charges pour remplacer celles qu'on a perdues à Banalya; Ward ne pourrait venir avec nous. Et si je croyais utile de m'arrêter et d'envoyer un télégramme, un retard dommageable s'ensuivrait par le fait que Ward le devrait porter.

Ce que je vous demande est de rester à Banalya jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles, c'est-à-dire dans trois semaines ou dans un mois.

. . . .

Si nous avons à descendre à Yaroukombé, il faudra faire croire aux Zanzibari que nous allons au Zanzibar; alors, il n'y aura pas beaucoup de défections. Tippou-Tib a découvert l'endroit où les déserteurs se sont réfugiés. C'est à Yatouka, chez Saïd bin Habib. Il a envoyé des hommes pour saisir tous ceux qu'on y trouvera. Daoud a été pincé à Yambouya, avec la valise d'effets appartenant au major. De tous les villages du pays on apporte à Tippou-Tib des pièces de notre étoffe.

Hier, Sanga — le meurtrier — a été jugé devant Tippou-Tib et le résident belge. Il a été trouvé coupable, et fusillé tout aussitôt.

. . . .

Mes espérances tantôt s'élèvent jusqu'aux nues, tantôt retombent misérablement à terre. Quand Tippou-Tib m'a offert de partir pour 500 000 francs, je lui ai dit qu'à mon estime le Comité ne les fournirait pas; cependant, s'il me voulait donner certaines garanties, je lui paierais moi-même moitié de cette somme, à titre de souscription personnelle à l'expédition; mais après sa conduite, qui voudrait se fier à lui?

Vous vous rappelez qu'alors que nous étions au camp, j'avais sérieusement pensé, pour des raisons que vous connaissez, à ne pas emmener Ward. Mais, si nous partons sans aucun chef de compagnie, il nous faut être trois. Je vous assure que sa présence ne vous gênera en rien dans votre commandement des Zanzibari. Et maintenant, mon vieux, bonsoir et que Dieu vous assiste!

Votre très sincèrement,

JAMES-S. JAMESON.

APPENDICE D

Copie des calculs et remarques au crayon faits le 24 juin 1887, en présence du major Barttelot, quand il demanda des éclaircissements sur les devoirs qu'il aurait à remplir, et sur la conduite qu'il aurait à tenir vis-à-vis de Tippou-Tib. — Quatorze mois après que le papier eut été remis au major Barttelot, il me fut montré par M. William Bonny, auquel il a été rendu, après copie prise.

Supposons que le vapeur *Stanley* arrive ici au mois d'août; M. Stanley compte être au Nyanza à la même date. Il reste quinze jours avec Emin Pacha : cela nous mène au 1er septembre. Il aura septembre et octobre pour s'en retourner.

Cela nous fait 74 jours avec 550 charges. Vous avez 155 porteurs; plus, 2 garnisons de 50 hommes chacune, pour vous occuper au bout de vos journées de marche.

A 10 kilom.	par jour	155 charges :	4 voyages pour avancer de 10 kilomètres; 8 voyages pour faire ce qui prendrait un jour de voyage par caravane.
10 —	—	155 —	
10 —	—	155 —	
10 —	—	155 —	

Ainsi, en 74 jours vous vous serez rapproché de 9 marches.

Si Tippou-Tib envoie 400 hommes avec vos 208 porteurs, vous pouvez filer avec tous vos colis jusqu'au Mouta Nzighé. Alors, je vous rencontrerai à 13 jours du Mouta Nzighé.

***

Liste des fournitures débarquées au camp de Yambouya, le 14 août 1887, par le vapeur *Stanley*, venant de Léopoldville :

100	caisses	poudre.
129	—	cartouches pour remington.
10	—	capsules à percussion.
7	—	biscuit de mer.
2	—	vin de Madère.
2	—	divers.
114	ballots	drap assorti.
33	sacs	rassade.
13	—	cauris.
20	—	riz.
8	—	sel.
1	—	sac vide.
26	charges	de baguettes de laiton.
27	—	fil de fer et de laiton.
1	caisse	batterie de cuisine.
493	caisses.	

Liste des colis laissés le 28 juin 1887 à Yambouya, sous la garde du major Barttelot :

12	caisses	bagage privé à M. Stanley et collectif.	
29	—	cartouches pour remington.	
38	—	—	winchester.
24	—	—	maxim.
24	provisions d'Europe.		
10	charges	bagage d'officier.	
15	—	baguettes de laiton.	
1	—	tabac.	
1	—	cauris.	
12	—	riz.	
7	—	biscuit.	
1	—	sel.	
3	—	tentes.	
167	caisses.		

FIN DU TOME PREMIER





TABLE DES GRAVURES

Emin Pacha 17
La barque démontable l'*Avance* 37
Le lieutenant W.-G. Stairs 39
M. William Bonny 40
Le capitaine R.-H. Nelson 41
M. A.-J. Mountency Jephson 42
Dr T.-H. Parke, chirurgien de l'expédition 49
Nubar Pacha 51
S. A. le khédive Tewfik 55
Tippou-Tib 67
Mitrailleuse Maxim 77
Lancement de la *Floride* 89
Le lac Stanley 93
Barouti retrouve son frère 101
Type de village sur le bas Arouhouimi 104
Débarquement à Yambouya 105
Plan de nos campements dans la forêt 120
Notre guide Kirangozi 127
Marche à travers la forêt 129
L'orage dans la forêt 135
Notre flottille remontant l'Arouhouimi 141
Coiffure des Babé, aigrette en soies 150
Pagaie du haut Arouhouimi 150
Nid de guêpes cartonnières 155
Ile près des chutes de Panga 158
Chutes de Panga 159
Village d'Outiri 161
Pagaies des Avissibba en forme de feuille 163
Combat contre les Avissibba 165
Coiffure de guerrier avissibba 167
Autre coiffure des Avissibba 168
Armes des Avissibba, d'après une photographie 169
Cascade du Nepoko 179
« Emin Pacha est arrivé ! » 183
Cataracte du Bafaïdo 187
Chasse à l'éléphant sur l'Itouri 189
Le terrier Randy prend un oiseau 207
Station de Kilonga Longa 217
Jephson retrouve le capitaine Nelson au Camp de la Famine 231

Marche dans la forêt 239
Boucliers des Balessé 241
Vue du mont Pisgah 261
Chef d'Ayougou 262
Une alerte à Ayougou 263
Village de Bakourou, sur un éperon du Pisgah 265
Village à la base du Pisgah 267
Pipes trouvées à Inde-soura 269
Au sortir de la forêt 271
Boucliers des Baboussessé 277
Pont suspendu sur l'Itouri oriental 281
Notre première rencontre avec les sujets de Mazamboni 285
Bouclier des Ouazamboni 293
Vue de l'extrémité sud de l'Albert-Nyanza 301
Arrivée à l'Albert-Nyanza 303
Grenier des Baboussessé 317
Réparation des effets 319
Grand rocher près d'Inde-tongo 321
Vue du fort Bodo 325
A l'intérieur du fort Bodo 326
Plan du fort Bodo 328
Itinéraire de Stairs à son retour de chez Ougarrououé 337
Une reine des pygmées d'Inde-karou 341
La vie au fort Bodo 343
Guerrier de Mazamboni 354
Kavalli, chef des Babiassi 359
Bol à lait des Ouahouma 363
Première entrevue avec Emin et Casati 367
Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza* 395
La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni 403
Nous retrouvons l'arrière-colonne à Banalya 455
Courbe du fleuve à Banalya 457
Le major Barttelot 461
M. Jameson 463

TABLE DES MATIÈRES

Lettre-Préface à Sir William Mackinnon, président du Comité de Secours. . 1

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédive et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir F. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte. 11

CHAPITRE II

L'ÉGYPTE ET ZANZIBAR

(Du 27 janvier au 25 février 1887.)

Le chirurgien T.-H. Parke. — Entretiens avec Sir Evelyn Baring, Nubar Pacha, le professeur Schweinfurth et le docteur Junker sur l'expédition de secours. — Détails relatifs à Emin Pacha et à la province. — Le général Grenfell et ses munitions. — Déjeuner avec le khédive Tewfik. — Message à Emin Pacha. — Départ pour Zanzibar. — Mombasa. — Visite au sultan de Zanzibar. — Lettre envoyée à Emin Pacha par l'Ouganda. — Arrangements avec Tippou-Tib. — L'ivoire d'Emin Pacha. — Les services rendus à l'expédition par M. Mackenzie, Sir John Pender et Sir James Andersen 43

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables. 65

CHAPITRE IV

DE MATADI AU LAC STANLEY

(Du 21 mars au 30 avril 1887.)

Incidents du voyage à Stanley-pool. — Les Soudanais et les Somali. — Rencontre avec M. Herbert Ward. — Camp à Congo-la-Lemba. — Aimable réception par M. et Mme Richards. — Lettres envoyées de l'amont. — Lettre au Révérend M. Bentley et autres pour demander assistance. — Arrivée à Mouembi. — Nécessité de maintenir la discipline. — Marche à Vombo. — Incident à la station de Loukoungou. — Les Zanzibari. — Incident entre Jephson et Sélim à la rivière Louikissi. — Une série de plaintes. — Le Révérend M. Bentley et le steamer la *Paix*. — Nous arrivons au village de Makoko. — Léopoldville. — Difficultés quant à l'emploi des vapeurs de la Mission. — M. Liebrechts voit M. Billington. — Visite de M. Swinburne à Kinchassa. — Ordres aux officiers 75

CHAPITRE V

DU LAC STANLEY A YAMBOUYA

(Du 1er mai au 15 juin 1887.)

Les paysages du haut Congo. — Les caprices de la *Paix*. —Les vapeurs touchent à Kimpoko.— On ramasse du combustible.— La *Paix*, un vieux sabot. — Accident au *Stanley*. — Arrivée à Bolobo. — L'expédition est scindée en deux colonnes. — Le major Barttelot et M. Jameson nommés au commandement de l'arrière-garde. — Arrivée aux stations de l'Equateur et de Bangala. — Les villages des Bassoko. — Barouti nous abandonne. — Arrivée à Yambouya. 91

CHAPITRE VI

A YAMBOUYA

(Du 15 au 27 juin 1887.)

Nous débarquons aux villages de Yambouya. — Le *Stanley* retourne à la station de l'Équateur. — Craintes au sujet du major Barttelot et du *Henry Reed*. — Heureuse arrivée.— Instructions au major Barttelot et à M. Jameson relativement à l'arrière-colonne. — Doutes du major Barttelot quant à la bonne foi de Tippou-Tib. — Long entretien avec le major Barttelot. —

Memorandum pour les officiers de la première colonne. — Maladie du lieutenant Stairs. — La dernière nuit à Yambouya. — Relevé du contingent et des carabines. 102

CHAPITRE VII

DE YAMBOUYA AUX CHUTES DE PANGA

(Du 28 juin au 6 août 1887.)

Une route africaine. — Notre manière de voyager à travers la forêt. — Adieux à Jameson et au major. — 160 jours en forêt. — Les rapides de Yambouya. — Les indigènes de Yankondé. — Repos au village de Bahounga. — Description de notre marche. — Les brochettes empoisonnées. — Capture de six Babali. — Parke et les abeilles. — Un orage dans la forêt. — La flottille des indigènes. — M. Jephson remonte le bateau d'acier. — Le village de Boukanda. — Détritus des villages. — Paysages de l'Arouhouimi. — Villages des Bakouti et des Bakoka. — Les rapides de Gouengouéré. — Bakoula. — Côtelette et café. — Les îles près de Bandangui. — Les nains babourou. — L'orientation de la rivière. — Les Somali. — Mariri et Moupé. — L'Arouhouimi à Moupé. — Les Babé, leurs usages et leur costume. — Les deux aventures de Jephson. — Les rapides des Guêpes. — Le chef des Bouambouri. — Notre camp à May-Youi. — Accident de canot. — Un village abandonné. — Arrivée aux chutes de Panga. — Les chutes. 124

CHAPITRE VIII

DES CHUTES DE PANGA AU CAMPEMENT D'OUGARROUOUÉ

(Du 7 août au 19 septembre 1887.)

Autre accident aux rapides. — Le village d'Outiri. — Établissement d'Avissibba. — Enquête sur un meurtre à Avissibba. — Surpris par les natifs. — Le lieutenant Stairs est blessé. — Poursuite de l'ennemi. — Les flèches empoisonnées. — Imprudence des Zanzibari. — La caravane Jephson n'arrive pas. — Nos blessés. — Pluie continuelle. — Mort de Khalfan, Saadi et autres. — Arrivée de la caravane. — Les rapides de Mabengou. — Revue de l'effectif. — Le Nepoko. — Remarques de Binza. — Nos approvisionnements. — Gaspillage des munitions. — A mi-chemin du lac Albert. — Nous rencontrons des hommes d'Ougarrououé. — Déserteurs. — Nous campons aux Larges des Hippos et aux rapides d'Avakoubi. — La station détruite de Navabi. — Les éléphants de Memberri. — Autres désertions. — Ougarrououé, le chef arabe. — Il nous donne des renseignements. — Visite à la station des Arabes. — Premier échantillon de la tribu des pygmées. — Arrangements pris avec Ougarrououé 160

CHAPITRE IX

DE CHEZ OUGARROUOUÉ CHEZ KILONGA LONGA

(Du 19 septembre au 17 octobre 1887.)

Ougarrououé nous renvoie trois déserteurs zanzibari. — Nous faisons un exemple. — Les carabines « express ». — Conversation avec Réchid. — La

Lenda. — Rapides dangereux. — Disette. — Quelques suivants de Kilonga Longa. — Confluent de l'Ihourou et de l'Itouri. — Effectif de l'expédition. — Maladie du capitaine Nelson. — Misère et désolation. — Nous nous faisons annoncer à Kilonga Longa. — La campée des malades. — Randy et la pintade. — Rareté de la nourriture. — Les poires de la forêt. — Menus de fantaisie. — Asmanie se noie. — Résumé de notre situation. — L'avis d'Oulédi. — La chute d'Oumari. — On mange mon âne. — Nous prenons le sentier des Manyouema et arrivons à leur village. 195

CHAPITRE X

AVEC LES MANYOUEMA D'IPOTO

(Du 18 au 26 octobre 1887.)

Les chasseurs d'ivoire à Ipoto. — Leur manière de procéder. — Les capitaines des Manyouema et leurs razzias. — Moyens de prévenir les dévastations totales. — La croisade prêchée par le cardinal Lavigerie. — Nos chefs zanzibari. — Anxiété quant au capitaine Nelson et à sa troupe. — Nos gens vendent leurs armes pour manger. — Vols de carabines. — J'en exige la restitution. — Retour d'Oulédi et des hommes manquants. — Convention avec les capitaines manyouema pour la pension de Nelson. — Rapport de Jephson sur son voyage. — Rapports du capitaine Nelson et du docteur Parke. — L'alliance des sangs entre Ismaïli et moi. — Nous quittons Ipoto 218

CHAPITRE XI

A TRAVERS LA FORÊT JUSQU'AU PIC DE MAZAMBONI

(Du 26 octobre au 11 décembre 1887.)

Chez les Balessé. — Leurs habitations et leurs abatis. — Les natifs de Boukiri. — Le premier village des pygmées. — Nous marchons plus vite. — La route après Mamboungou. — Haltes aux Inde-karou est et ouest. — Altercation entre Trois-Heures et Khamis. — Arrivée à Ibouiri. — Khamis et les « vils Zanzibari ». — L'abatis de l'Ibouiri. — Provisions abondantes. — L'état de mes hommes. — Khamis et sa bande explorent le voisinage. — Ils reviennent avec un troupeau de chèvres. — Khamis capture Boryo, qu'on délivre. — Jephson retourne assister Nelson. — Départ de Khamis et des Manyouema. — Comptes à régler avec MM. Kilonga Longa et Cie à Ipoto. — Suicide de Simba. — Réflexions de Séli sur l'incident. — La reconnaissance faite par Stairs. — La revue et la réorganisation à Ibouiri. — Meilleure mine du personnel. — Le village de Boryo. — Coutumes des Balessé. — Le village de l'Inde-ndourou ouest. — La lisière de la forêt. — Le mont Pisgah. — Le village d'Ayougou. — Encore la forêt! — Rencontre d'une vieille. — Inde-soura et ses productions. — Capture de Djouma. — Encore l'Itouri. — Nous émergeons dans une plaine ondulée. — Nous fourrageons dans les villages. — Construction des huttes. — Le district des Baboussessé. — Nos captifs de Mbiri. — Les natifs attaquent notre camp. — Le cours de l'Itouri. — Les naturels de l'Aboungouma. — Nos repas depuis Ibouiri. — Le pic Mazamboni. — L'Itouri oriental. — Vastes cultures. — Démonstrations hostiles des naturels. — Notre camp sur la crête du Nzéra-koum. — « Fortifie-toi et sois vaillant! » — Premier

arrangement suivi d'un conflit. — Paix conclue. — Les armes des Bandoussouma. 256

CHAPITRE XII

NOTRE PREMIÈRE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 12 décembre 1887 au 7 janvier 1888.)

Autres ennuis occasionnés par les indigènes. — Nous incendions leurs villages. — Le bourg de Gavira. — Nous tenons les natifs en échec. — Paysages des bords du lac. — Nouvelle attaque par les indigènes. — Palabre avec les naturels. — Aucune nouvelle du Pacha. — Notre approvisionnement de cartouches. — Notre situation. — Entretien de Stairs avec les gens de l'île de Kassenya. — La seule alternative raisonnable. — Nous gravissons la montagne. — Lutte avec les indigènes. — Représailles. — Découverte d'un riche approvisionnement de grain. — La belle vallée de l'Oundoussouma. — Pont suspendu. — Voyage de retour à Ibouiri. — La construction du fort Bodo. 295

CHAPITRE XIII

LA VIE AU FORT BODO

(Du 8 janvier au 1er avril 1888.)

Devoirs qui nous attendaient. — La palissade du fort Bodo. — Instructions au lieutenant Stairs. — Il part pour aller chez Kilonga Longa. — Les rats et moustiques. — Les lémurs très désagréables pendant la nuit. — Les armées de fourmis rouges. — Les serpents dans l'Afrique tropicale. — Nous hissons le drapeau égyptien. — Parke et Nelson arrivent d'Ipoto. — Rapport sur leur séjour chez les Manyouema. — Stairs arrive avec le bateau d'acier. — Nous nous décidons à pousser au lac. — Des volontaires porteront des lettres au major Barttelot. — Nelson et moi, nous tombons malade. — Oulédi capture une reine des pygmées. — Nos champs de maïs. — La vie au fort Bodo. — Nous repartons pour le Nyanza 323

CHAPITRE XIV

SECONDE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 2 au 25 avril 1888.)

Difficultés avec le bateau d'acier. — Les ruses des sylvains. — Magnifique capture de pygmées et leur description. — Nous traversons l'Itouri. — La joie du docteur Parke à sortir de la forêt. — Le camp de Bessé. — L'esprit du Zanzibari. — Nous nous retrouvons à Nzera-Koum. — Rapports avec les natifs. — Malledjou ou l'Homme Barbu. — Les premières nouvelles d'Emin. — Visite du chef Mazamboni et de sa suite. — Jephson échange les sangs avec Mazamboni. — Les magiciens, Nestor et Mourabo. — Les tribus du Congo. — La visite du chef Gavira. — Un cabocère des Mhouma. — Les races des Bavira et des Ouahouma. — Les divers types africains. — Alliance avec Mpinga. — Gavira et le miroir. — Ousanza ouvert à tous les vents. — Nous arrivons à Kavalli. — Le chef apporte la lettre de Mal-

ledjou. — La missive d'Emin. — Jephson et Parke convoient au lac le bateau d'acier. — Lettre que j'envoie à Emin par Jephson. — Visites amicales que nous font les indigènes 343

CHAPITRE XV

L'ENTREVUE AVEC EMIN PACHA

(Du 25 avril au 3 mai 1888.)

Notre camp à Boundi. — Mbiassi, le chef de Kavalli. — Les greniers des Balegga. — Les chefs Katonza et Komoubi expriment leur repentir. — Les milans de Badzoué. — Un billet de Jephson. — Emin, Casati et Jephson arrivent à notre camp du Vieux Kavalli. — Descriptions d'Emin et du capitaine Casati. — Premiers entretiens avec le Pacha. — Les Soudanais du Pacha. — Nos Zanzibari. — Le vapeur *Khédive*. — Baker et les Montagnes Bleues. — Les descriptions d'Emin données par Junker et Felkin. — Voisinage de Kabba Réga. — Emin et les provinces équatoriales. — Le récit de Junker sur Emin. — Je discute avec Emin les plans de conduite. — Les plans du capitaine Casati. — Notre camp et nos approvisionnements à Nsabé. — Comment Kabba Rega avait traité Mohammed Biri et le capitaine Casati. — Mabrouki transpercé par un buffle. — Emin Pacha et les soldats. — Réponse que fait Emin à mes propositions. — Position d'Emin. — Mohammed Achmet. — L'Etat du Congo. — Les dépêches du *Foreign Office* 364

CHAPITRE XVI

TOUJOURS AVEC EMIN

(Du 4 au 30 mai 1888.)

Stations fortifiées dans la province. — Tempête à Nsabé. — Un nid de petits crocodiles. — Lac Ibrahim. — Razzias des Zanzibari sur des villages de Balegga. — Parke va à la recherche de deux hommes manquants. — Encore les Zanzibari. — Une tornade. — Les cadeaux du Pacha. — On me présente les officiers d'Emin. — Les razzias de bétail par Emin. — Départ du *Khédive* pour la station de Msoua. — Ce que Mabrouki gagna à ses chasses. — Le Pacha se sert du sextant. — Départ des chefs indigènes. — Arrivée du *Khédive* et du *Nyanza* avec des soldats. — Arrangements pris pour la recherche de l'arrière-colonne. — Mon ordre du jour aux troupes. — La route de Badzoué. — Danse d'adieux par les Zanzibari. — Disparition des porteurs madi. — Première vision du Rouvenzori. — Les premiers circumnavigateurs du lac Albert. — Les deux pics jumeaux près de la rivière de l'Itouri oriental. — L'assistance d'Emin contre Kabba Réga. — Deux lettres d'Emin Pacha. — Avis que les chefs Kadongo et Moussiri veulent nous attaquer. — Autres porteurs madi. — Nous attaquons le camp de Kadongo. — Avec Mazamboni et Gavira nous marchons sur le camp de Moussiri et le trouvons vidé. — La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni. La musique dans le continent africain. — Le camp sur la colline de Nzera-Koum. — Présents qu'apportent plusieurs chefs. — Moussiri demande la paix 386

CHAPITRE XVII

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES SUR LE PACHA

La naissance d'Emin et sa jeunesse. — Gordon et les émoluments d'Emin. — Sa dernière entrevue avec Gordon Pacha en 1877. — Le dernier envoi de poudre et de provision fait à Emin. — Isolement de cinq ans. — La bibliothèque de Mackay dans l'Ouganda. — Les talents d'Emin et son aptitude aux fonctions qu'il occupait. — Emin polyglotte. — Ses talents et son industrie. — Ses carnets, un modèle. — Choukri Agha me raconte comment Emin échappa aux rebelles. — Emin confirme l'histoire. — Quelques faits d'histoire naturelle rapportés par Emin. — Le Pacha et la tribu des Dinka. — Une histoire de lion. — Emin et ses études ornithologiques. . 409

CHAPITRE XVIII

EN QUÊTE DE L'ARRIÈRE-COLONNE

(Du 1er au 13 juin 1888.)

Nous sommes escortés par plusieurs tribus de Moukangui. — Le camp au village d'Oukouba. — L'arrivée au fort Bodo. — Nos malades chez Ougarrououé. — Rapport de Stairs. — Les maraudes nocturnes des nains. — La grande revue de la garnison. — Je me décide à prendre la conduite de la nouvelle expédition. — La mauvaise santé du capitaine Nelson. — Mon petit terrier Randy. — Description du fort. — Les Zanzibari. — Évaluation du temps que prendra le voyage. — Suggestion de Stairs relativement au vapeur *Stanley*. — Conférence avec Stairs sur le major Barttelot et l'arrière-colonne. — Lettre d'instructions au lieutenant Stairs. 418

CHAPITRE XIX

L'ARRIVÉE A BANALYA. — MORT DE BARTTELOT

(Du 16 juin au 17 août 1888.)

La troupe de secours. — Difficultés de la marche. — Ipoto. — Kilonga Longa fait des excuses pour la conduite des Manyouema. — Il nous restitue quelques carabines. — Le Dr Parke et quatorze de nos gens retournent au fort Bodo. — Passage de l'Itouri. — Indications de nos anciens camps. — Nous déterrons divers objets que nous avions cachés. — L'escorte des Manyouema. — Un pont sur la Lenda. — Les Madi affamés. — Accidents et mortalité chez les Madi et les Zanzibari. — Le grand abatis d'Oudjangoué. — Des femmes indigènes pour guides. — La station abandonnée par Ougarrououé. — Heureuse trouvaille de vivres aux chutes d'Amiri. — Chutes de Navabi. — Halte au débarcadère d'Avambouri. — Mort d'un chef madi. — Notre cache près de Bassopo avait été fouillée et dépouillée. — Djouma et Nassib s'écartent de la colonne. — Les souffrances de la marche en forêt. — Conversation entre un Zanzibari et Séli, mon garçon de tente. — Les chauves-souris de Mabengou. — Une petite Zanzibarie trouvée à Avissibba. — Les rapides de Nedjambi et les chutes de Panga. — Les naturels de Panga. — Nous troublons une fête à Mougouyé. — Nous rattrapons Ougarrououé aux rapides aux Guêpes. — Nos courriers. — Leur chef nous raconte leur tragique histoire. — Ougarrououé. — Lettre du Dr Parke au major Bart-

telot. — Notre flottille. — Les Batounda. — Le chemin parcouru depuis le Nyanza. — Réflexions sur l'arrière-colonne. — Dévastation sur les rives du fleuve. — A Banalya. — Enfin les voilà ! — Le major est mort. — Le camp de Banalya. 437

CHAPITRE XX

LA TRISTE HISTOIRE DE L'ARRIÈRE-COLONNE

(Août 1888)

Tippou-Tib. — Le major E.-M. Barttelot. — M. J.-S. Jameson. — M. Herbert Ward. — MM. Troup et Bonny. — Le rapport Barttelot sur les faits de la seconde colonne. — Conversation avec M. Bonny. — Faits glanés du narré écrit par M. Bonny. — M. Ward retenu à Bangala. — Visites du major aux chutes Stanley. — Correspondance avec Londres. — Le major réitère ses visites. — Le meurtre du major Barttelot. — Récit de M. Bonny. — Châtiment de l'assassin Sanga. — Jameson emporté par la fièvre à la station de Bangala. — Rencontre de l'avant-garde et de l'arrière-garde. — État épouvantable du camp. — Tippou-Tib et le major Barttelot. — M. Jameson. — Rapport de M. Herbert Ward. 459

APPENDICES. 487

Appendice A. — Rapport sur les événements de Yambouya 487
Appendice B. — Journal de l'arrière-colonne. 493
Journal de route rédigé par M. Bonny 501
Appendice C. — Lettre de Jameson. 505
Appendice D. — Copie des calculs. — Liste des fournitures. . . . 507
Liste des colis. 508

TABLE DES GRAVURES. 509

21503. — IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, à Paris.



